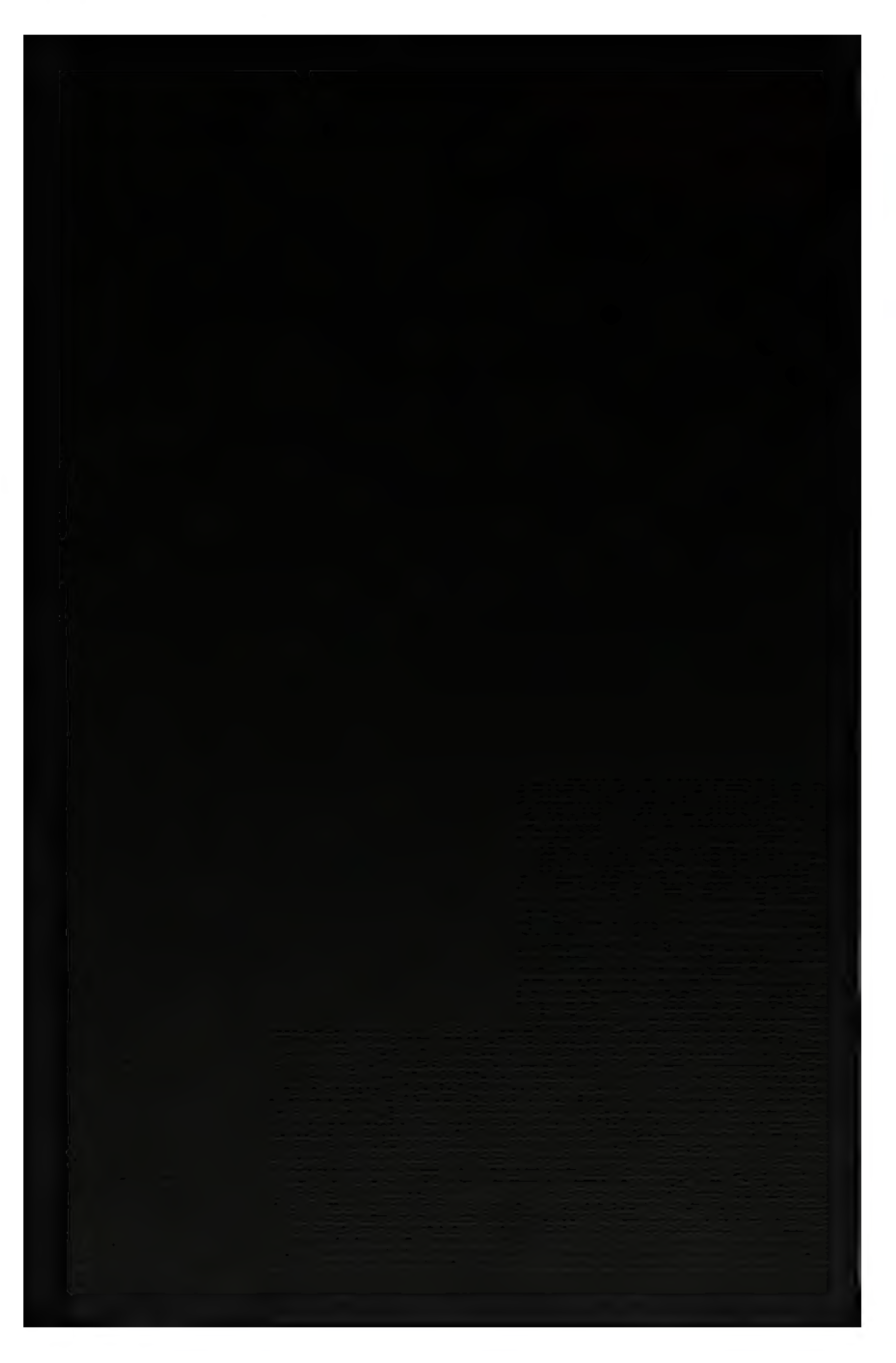


RECON

[redacted]



GRANDE
VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

Troisième édition

TOME DIXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE LOUIS VIVÈS
13, RUE DELAMBRE, 13

1899



GRANDE

VIE DES SAINTS

GRANDE
VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

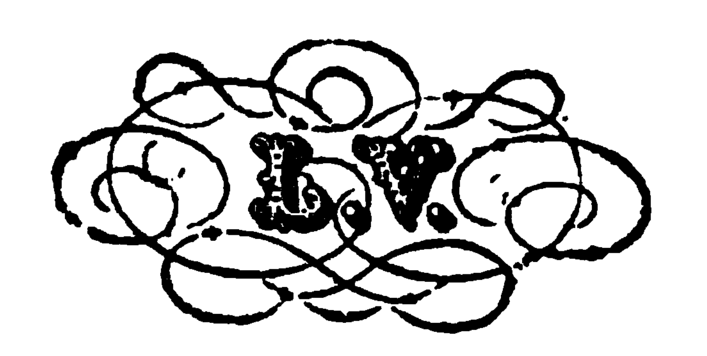
M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

3e Édition

TOME DIXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE LOUIS VIVÈS
13, RUE DELAMBRE, 13

1899



GRANDE VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Jean Népomucène, martyr. — Sainte Junie, femme de saint Andronic, martyre. — Saint Pélerin ou Péregrin, premier évêque d'Auxerre, martyr. — Saint Vincent de Cortone, martyr. — Saint Abdjésus et les sept Vierges de Lédan, martyrs. — Saint Caradec, abbé. — Saint Maccarten, évêque. — Saint Germer ou Germier, évêque de Toulouse. — Saint Phal. — Saint Domnole, évêque du Mans. — Saint Renobert, évêque de Bayeux. — Les quarante-quatre Martyrs de la Laure de Saint-Sabas. — Saint Honoré, évêque d'Amiens. — Saint Brendan l'Ancien, abbé en Irlande. — Saint Anobert, évêque de Séez. — Saint Ubald, évêque de Gubio. — Saint Simon Stock, sixième Général des Carmes. — Saint Geins ou Gens, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Raynaud, abbé de Cîteaux. — Le Bienheureux André Bobola, de la Compagnie de Jésus, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE,

MARTYR.

Ce serviteur de Dieu posséda dans un degré supérieur les vertus d'un fervent anachorète et d'un apôtre zélé, et il mérita par sa mort d'être compté parmi les Martyrs. Ce dernier titre lui est d'autant plus glorieux, que le secret de la confession auquel il en fut redevable n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victimes.

Jean naquit, vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelque lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents, auxquels la vertu pro-

curait un éclat infiniment préférable à celui qui est fondé sur une extraction illustre selon le monde. A peine eut-il vu le jour, que l'on désespéra de sa vie ; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux qui était dans le voisinage. Pénétrés d'une vive reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à Celui qui venait de le leur rendre. Ils n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Jamais enfant ne fit concevoir de plus heureuses espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application, un grand fonds de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Tous les matins il allait entendre plusieurs messes dans l'église des Cisterciens, et tous ceux qui l'y voyaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa modestie et sa ferveur. Lorsqu'il eut appris les premiers éléments dans la maison paternelle, on l'envoya étudier la langue latine à Staaze, ville considérable du pays. Il y fit ses humanités, et surtout sa rhétorique, avec la plus grande distinction.

Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, venait de fonder l'université de Prague sur le modèle de celles de Paris et de Padoue[1]. Il y avait attiré des maîtres habiles de toutes les parties de l'Europe, et les y avait fixés en leur promettant de magnifiques récompenses ; aussi la nouvelle université fut-elle fort célèbre dès sa naissance. Il y vint un nombre prodigieux d'étudiants de différentes contrées de l'Allemagne. Jean y fut aussi envoyé. Outre la philosophie, il y étudia encore la théologie et le droit canonique, et il prit le degré de docteur dans ces deux dernières facultés.

[1] Ce prince est auteur de la fameuse *bulle d'Or*, ainsi appelée d'un sceau d'or qui y est attaché avec des cordons de soie. Cette bulle fut solennellement publiée en 1856 dans une grande diète de tous les princes, qui se tint à Nuremberg. Elle a pour objet de régler la forme du gouvernement de l'empire ; elle statue sur les plus petites circonstances qui doivent s'observer dans l'élection d'un empereur, sur la présence, les droits et les fonctions des sept premiers électeurs. L'empire avait toujours été électif, surtout depuis le couronnement d'Othon Ier, surnommé le Grand, qui se fit à Rome en 962, après que ce prince eut conquis la Lombardie ; mais la manière de faire cette élection avait été sujette à différentes variations. On avait souvent permis à tous les princes de l'empire de donner leur suffrage.

Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour l'état du sacerdoce; il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait une espèce d'apprentissage, en participant fréquemment à la sainte Communion. Le but qu'il se proposait en embrassant cet état, était de se consacrer sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Plus il voyait approcher le jour de son ordination, plus il redoublait de ferveur dans ses différents exercices. Il ne se présenta à son évêque qu'après avoir passé un mois dans la retraite, et purifié son âme par le jeûne, la prière et la mortification.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent qu'il avait pour la prédication. Son évêque lui confia la chaire de la paroisse de Notre-Dame de Tein. Les premiers travaux de son zèle produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller d'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on y vit en peu de temps une réforme générale. Les étudiants, qui étaient alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses discours. Les plus effrontés libertins ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournaient chez eux pénétrés des sentiments d'une vive componction.

L'archevêque et le chapitre de Prague résolurent de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu; ils lui donnèrent donc un canonicat qui vint à vaquer. Jean se montra toujours fort exact à assister au chœur; mais cela ne l'empêcha pas de trouver encore du temps pour travailler au salut des âmes en exerçant ses premières fonctions.

L'empereur Charles IV, prince renommé pour sa sagesse et sa piété, mourut à Prague en 1378, après un règne de trente-deux ans. Il fut universellement regretté de ses sujets : car quoiqu'il n'y eût point d'actions d'éclat dans le cours de sa vie, il s'était toujours montré plein de zèle pour l'Église, et de bonté pour son peuple. Il avait trouvé le moyen de faire élire son fils Wenceslas roi des Romains, en 1376. Ce prince fut placé sur le trône impérial un an après la mort de son père. Il n'était encore que dans la seizième année de son âge. Enivré du pouvoir suprême et cor-

rompu par la flatterie, il laissa bientôt percer ces inclinations perverses qui lui attirèrent depuis les surnoms odieux de fainéant et d'ivrogne. Comme il faisait sa résidence à Prague, il entendit parler du mérite du serviteur de Dieu. Il voulut le connaître par lui-même, et il le nomma pour prêcher l'Avent à la cour. Jean sentit combien une telle mission était difficile et dangereuse, il l'accepta cependant, et il s'en acquitta avec l'applaudissement du prince et de tous ses courtisans. Wenceslas fut même touché des discours du saint prédicateur, et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, le siége épiscopal de Leitoméritz vint à vaquer. L'empereur, pour marquer l'estime qu'il faisait de Jean Népomucène, le lui offrit; mais il fut impossible de déterminer le vertueux chanoine à l'accepter. On s'imagina que son refus était peut-être fondé sur les dangers et les travaux inséparables de l'épiscopat; ainsi on lui offrit la prévôté de Wischerat, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême : elle rapportait cent mille florins de revenu par an ; elle n'exigeait ni soins, ni peines, ni fatigues et donnait le titre honorable de chancelier héréditaire du royaume. Mais ce n'est guère connaître les Saints que de leur faire des offres semblables ; s'ils refusent les grandes places, lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leur vertu, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir? Le vertueux chanoine fut donc aussi inébranlable dans cette occasion qu'il l'avait été dans la précédente.

Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât. Si dans la suite il accepta la place d'aumônier de l'empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit; il se voyait aussi par là plus en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place d'ailleurs ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses, ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures ; ainsi ce fut l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque

tous les hommes. Il y parut tel qu'il avait été dans la retraite. Son appartement était le rendez-vous de tous les malheureux. Il leur servait d'avocat et de père ; leur cause devenait la sienne, et il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait beaucoup de querelles, et prévenait quantité de procès. Il reste encore des monuments authentiques de ces accommodements que l'on remit à sa décision ; on y admire également l'esprit de pénétration, de sagesse et d'équité. Il trouvait du temps pour tous ces objets, parce que les Saints, en oubliant ce qui les concerne personnellement, ont bien plus de loisir que les autres hommes pour s'employer au service du prochain.

L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, était une princesse ornée de toutes sortes de vertus. Touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion ; mais comme il était d'un esprit changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des excès de jalousie qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse.

Depuis que le monde a été sauvé par les souffrances d'un Dieu, c'est par les afflictions que se forment les Saints. Pour sanctifier l'impératrice en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, le ciel employa d'abord la persécution de son mari, laquelle fut souvent portée aux derniers excès ; en même temps il lui donna Jean Népomucène pour la consoler et la conduire. Sous cet habile directeur, elle fit en peu d'années de très-rapides progrès. Soutenue par un homme que son zèle préparait au martyre, elle apprit à supporter ses peines avec joie.

L'impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du Serviteur de Dieu ; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur âme. On admirait en lui le talent qu'il avait de former des Saints sur le trône, des heu-

reux dans les souffrances, et de faire aimer la vertu au milieu du grand monde, où elle est si souvent méconnue. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague ; et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection monastique.

L'impératrice avait de tout temps pratiqué la vertu ; mais sa ferveur s'augmenta beaucoup lorsqu'elle ne se conduisit plus que par les conseils de Jean Népomucène. On s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en elle. Les églises devinrent le lieu où on la trouvait ordinairement. Elle y passait des journées entières à genoux, et dans un recueillement qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle ne dédaignait point de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de sa suite, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et ses discours étaient alors accompagnés d'une onction qui annonçait la ferveur de son âme. Elle nourrissait en elle le feu sacré de l'amour divin, par la fréquentation des sacrements, par la pratique des austérités et par l'usage d'une mortification continuelle. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait quelqu'une de ces fautes légères dont les plus saints ne sont pas exempts, elle allait aussitôt la porter au tribunal de la pénitence, afin de l'y expier. Jamais elle n'en sortait que le cœur brisé de componction, et les yeux baignés de larmes.

Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas ; il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes ; et, interprétant mal les actions les plus saintes de son épouse, il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse.

Aveuglé par sa passion, il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène tout ce que l'impératrice lui avait dit dans le tribunal de la confession. Il s'i-

maginait qu'il saurait par là les sentiments intérieurs que la princesse avait pour lui. Dans cette pensée il envoya chercher l'homme de Dieu. Il lui fit d'abord des questions indirectes, puis, levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la religion ; mais il ne fut point écouté. L'empereur, qui était accoutumé à être servi par des esclaves, croyait que personne ne devait résister à ses volontés. Il dissimula cependant son dépit, et renvoya le Saint sans lui rien répondre. Au reste, Jean Népomucène augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif, que sa perte était résolue, et qu'il devait s'attendre à tous les effets du ressentiment de Wenceslas. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

On jour que le prince était à table, on lui servit une volaille qui ne se trouva point préparée à son goût. Par un trait de barbarie digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fit rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Déjà l'on se disposait à exécuter cette horrible sentence; Jean Népomucène en ayant été informé, courut au palais, se jeta aux pieds de l'empereur, et employa les motifs les plus pressants pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites, il n'en devint même que plus furieux. Enfin, pour se délivrer des importunités du Serviteur de Dieu, il commanda qu'on le enfermât dans un cachot. Jean Népomucène souffrit avec joie cet indigne traitement ; il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré ; Wenceslas lui-même n'en faisait pas mystère, et on alla de sa part dire au Saint qu'il ne recouvrerait point sa liberté tant qu'il s'opiniâtrerait à ne pas révéler la confession de l'impératrice. Quelques jours après cependant un gentilhomme vint le trouver pour lui annoncer son élargissement. Il ajouta que l'empereur le priait d'oublier le passé, et qu'il l'invitait à dîner le lendemain avec lui, afin de lui donner la preuve la plus authentique de son estime et de son amitié.

Jean Népomucène se rendit le lendemain au palais, et y fut

très-bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas fit retirer tous ceux qui étaient présents, et resta seul avec le Saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; il s'ouvrit ensuite, et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir la confession de l'impératrice. Vous pouvez, lui disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable; d'ailleurs je vous comblerai d'honneurs et de richesses. Il vous importe extrêmement de vous rendre à ce que j'exige, et je vous déclare qu'en persistant à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels supplices, et même à la mort. Le Saint répondit, comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées, et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir.

L'empereur, voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur; il ordonna que le Saint fût reconduit en prison, et qu'on l'y traitât avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés, et aux parties du corps les plus sensibles; ils le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin, on le retira de dessus le chevalet; mais il était presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison, et remplit son âme des plus douces consolations.

Cependant l'impératrice apprit ce qui se passait. Elle alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du Serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour et y reparut en saint persécuté, c'est-à-dire avec cette sérénité et cet air de contentement qui montraient que ses souffrances lui paraissaient une faveur du ciel : mais il prévit bien que le calme ne serait pas de longue durée; il se prépara donc à la mort. Il se remit à prêcher avec plus de zèle que jamais, comme si, par un travail extraordinaire, il eût voulu suppléer aux moments précieux qui devaient bientôt lui être ravis. Ayant un jour pris pour

texte de son discours ces paroles : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, » il répéta si souvent ces autres paroles : Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous, que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il touchait à sa dernière heure. A la fin du même discours il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur la Bohême. La prédiction se vérifia par les ravages affreux que causa la guerre des Hussites. Le Saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu à son auditoire, puis il demanda pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés.

Depuis ce jour-là, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. Il avait toujours été persuadé que la protection de la très-sainte Vierge est fort importante dans les derniers moments ; ce fut pour la mériter qu'il alla à Buntzel visiter la célèbre image de cette Mère commune des fidèles, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Esclavons, y avaient placée autrefois, et qui était singulièrement révérée dans toute la Bohême.

Il revint sur le soir après avoir satisfait à sa dévotion. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut dans la rue. Il sentit se réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége ; il ordonna qu'à l'heure même on lui amenât son aumônier, et sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'impératrice. Le Saint ne répondit rien, mais son silence était assez expressif pour donner à entendre qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas ne gardant plus de mesure, s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. » Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita pieds et mains liés, dans la Moldaw [1], de dessus le pont qui joint la grande

[1] Le pont d'où fut précipité saint Jean Népomucène n'a pas été reconstruit

et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383.

A peine le Martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps, flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, il ne fit aucune réponse; il alla cacher son désespoir à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour, le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le saint corps. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever avec toutes les marques d'honneur qu'ils purent imaginer; ils le portèrent dans l'église de Sainte-Croix-des-Pénitents, voisine du lieu où le crime s'était commis, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau plus digne de lui. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le Martyr. Chacun s'empressait de lui baiser les pieds et les mains. On se recommandait à ses prières, et l'on s'estimait heureux de pouvoir se procurer quelque chose de ses vêtements et de tout ce qui avait été à son usage.

L'empereur eut avis de ce concours dans sa retraite. Craignant que le peuple ne se soulevât, il fit dire aux religieux pénitents d'empêcher le tumulte dans leur église, et de retirer dans un lieu plus écarté le corps du Saint. Ils obéirent à l'heure même; mais le trésor qu'ils avaient caché fut bientôt découvert. Lorsque tout fut prêt pour le recevoir dans la cathédrale, les chanoines et le clergé, accompagnés d'une foule innombrable de peuple, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Croix. Ils en tirèrent le corps du Martyr, qu'ils portèrent solennellement dans l'église métropolitaine. On l'y enterra, et l'on mit sur son tombeau une pierre où fut gravée depuis cette épitaphe qu'on y lit encore au-

depuis 1383; on ne le traverse encore de nos jours qu'avec une grande vénération, et les habitants de Prague conservent la pieuse coutume de se découvrir devant le lieu où fut consommé le martyre du saint prêtre.

jourd'hui : « Sous cette pierre repose le corps du très-vénérable et très-glorieux Thaumaturge Jean Népomucène, docteur chanoine de cette église, et confesseur de l'impératrice, lequel pour avoir été constamment fidèle à garder le sceau de la confession fut cruellement tourmenté, et précipité du pont de Prague dans la rivière de la Moldaw, par les ordres de Wenceslas IV, empereur et roi de Bohême, fils de Charles IV, l'an mil trois cent quatre-vingt-trois. »

Plusieurs malades dont la guérison était désespérée, recouvrèrent la santé durant la translation de son corps, il s'opéra aussi depuis de semblables miracles à son tombeau. Enfin tous ceux qui réclamèrent son intercession avec foi méritèrent d'obtenir les faveurs qu'ils demandaient.

L'impératrice fut inconsolable de la mort du serviteur de Dieu, surtout lorsqu'elle eut appris les circonstances dont elle avait été accompagnée. Elle ne fit plus que languir depuis ce temps, jusqu'à l'an 1387, qu'elle termina une vie sainte par une heureuse mort.

Pour Wenceslas, il passa quelques mois au château de Zébrack, peu éloigné de Prague, sans que rien pût toucher son cœur endurci dans le crime. Il s'y était renfermé dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque sédition ; mais l'Évangile avait appris à ses sujets qu'il n'est jamais permis de se soulever contre son souverain. Voyant donc que tout était tranquille, il revint à Prague, et s'y plongea comme auparavant, dans tous les désordres d'une vie licencieuse ; mais il ne tarda pas à comprendre que la peine suit de près le crime. L'empire fut déchiré de tous côtés par la fureur des guerres civiles. Les Suisses, révoltés contre Albert d'Autriche, érigèrent impunément leur pays en république. D'un autre côté, Wenceslas achevait de ruiner en Italie la puissance impériale. Il aliénait ses droits les plus essentiels, et les vendait à prix d'argent. Il se dépouillait de ses plus riches provinces, et il ne rougit pas d'abandonner à Jean Galéas le duché de Milan pour la somme de cent mille florins. Inutilement les princes et les états du corps germanique le pressèrent, en 1383, de quitter la Bohême et de fixer sa résidence dans l'empire, afin d'être plus

à portée de remédier aux désordres qui augmentaient de jour en jour. Il ne répondit aux députés que par des plaisanteries. S'il y a des mécontents, dit-il d'un ton moqueur, c'est à eux de venir me trouver en Bohême, et non pas à moi d'aller les chercher en Allemagne. Les princes de l'empire résolurent enfin de prendre un parti extrême; ils firent entre eux une confédération à Mayence, et déposèrent Wenceslas en 1400. Ils étaient alors assemblés à Laenstein dans l'archevêché de Trèves. Ils élurent en même temps pour empereur, Frédéric, duc de Brunswick et de Lunébourg, lequel étant mort peu de jours après, eut pour successeur Robert ou Rupert de Bavière, comte palatin du Rhin. Wenceslas, enseveli dans la débauche, parut insensible à cet affront. Les seigneurs de la Bohême ne pouvant plus de leur côté supporter ses cruautés, l'enfermèrent étroitement par l'avis de Sigismond son frère, roi de Hongrie, mais il gagna les gardes et trouva le moyen de s'échapper. Enfin il fut frappé d'apoplexie et mourut au milieu de ses désordres sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu.

Ce fut encore par l'indolence de Wenceslas et par son insensibilité pour les intérêts de sa religion, que l'hérésie des hussites jeta de profondes racines dans la Bohême. Elle eut pour principaux auteurs Jean Hus et Jérôme de Prague, tous deux maîtres ès-arts de l'université. Ses progrès furent très-rapides, parce qu'elle s'établit d'abord sans résistance. Les guerres civiles, les sacriléges et les meurtres marchèrent à sa suite, et elle remplit la Bohême de troubles et de confusion pendant l'espace de plus de cent ans.

Cependant le tombeau du Saint devenait de plus en plus célèbre par un grand nombre de miracles, et il fut sauvé par une protection spéciale de la Providence, des profanations des hussites; il le fut aussi de celles des calvinistes en 1618, durant les guerres de Frédéric, électeur palatin. Les hérétiques, en cette dernière occasion, ayant entrepris de le démolir, ne purent exécuter leur dessein sacrilége; il y en eut même plusieurs qui moururent subitement sur la place. Parmi eux était un gentilhomme anglais.

On attribue à l'intercession de saint Jean Népomucène la victoire complète que les impériaux, commandés par le duc de Bavière, remportèrent en 1620 sous les murs de Prague, victoire qui leur fit recouvrer le royaume de Bohême. La nuit qui précéda la bataille, des sentinelles assurèrent qu'ils avaient vu dans la cathédrale le Saint et les autres patrons du pays tout rayonnants de gloire. L'armée des impériaux en ayant été instruite, se recommanda aux Serviteurs de Dieu, et ressentit le lendemain les effets de leur protection. Depuis ce temps-là, l'illustre maison d'Autriche a toujours eu une dévotion singulière pour saint Jean Népomucène.

Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III sollicitèrent la canonisation du Serviteur de Dieu, laquelle fut enfin obtenue par Charles VI. On ouvrit son tombeau le 14 avril 1719. On trouva son corps dégarni de ses chairs, mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres, on y voyait seulement derrière la tête et aux épaules les marques de sa chute lorsqu'il avait été précipité dans la rivière. La langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le Saint ne venait que d'expirer [1].

Saint Jean Népomucène avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort ; mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, on demanda sa canonisation, et l'on produisit de nouveaux miracles dont la vérité fut juridiquement constatée à Prague et à Rome. Innocent XIII confirma le culte qu'on lui rendait, par un décret équivalent à un décret de béatification. Enfin Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation en 1729.

On peut lire à la fin de la vie du Saint le détail de plusieurs miracles opérés par son intercession : telles sont la cessation de la peste à Népomuck en 1680, la guérison de diverses maladies incurables par des moyens naturels, la délivrance de plusieurs

[1] Cette précieuse relique, renfermée dans un riche reliquaire, se conserve encore dans le même état et sans aucune marque de corruption ; c'est ainsi que l'a vue François II, empereur d'Autriche, lorsqu'il la visita dans un voyage qu'il fit à Prague au commencement de ce siècle.

personnes exposées à des dangers imminents. Le comte d'Althan, depuis archevêque de Bari, étant à Rome dans le palais du connétable Colonne, se laissa tomber du haut d'un balcon; il invoqua saint Jean Népomucène, qui lui apparut, et dirigea tellement sa chute, qu'elle ne fut suivie d'aucun accident funeste. Le cardinal Michel-Frédéric d'Althan, vice-roi de Naples, obtint en invoquant le même Saint le jour de sa fête, la guérison d'une paralysie et d'une complication de diverses autres maladies.

Il y a dans la basilique de Latran un autel qui porte le nom de saint Jean Népomucène. Il fut dédié par le Pape Benoît XIII.

Le martyre de notre Saint donnera lieu à quelques réflexions sur la loi qui oblige au silence les ministres de Jésus-Christ qui entendent les confessions des fidèles. Cette loi est si stricte et a tant d'étendue, qu'un confesseur peut dire avec un ancien : « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais point du tout[1]. » Saint Jean Climaque observe que Dieu veille spécialement sur son Église à cet égard. « Il est inouï, dit-il, que les péchés dont on a fait l'aveu dans le tribunal de la pénitence aient été divulgués. Dieu le permet ainsi, afin que les pécheurs ne soient pas détournés de la confession, et qu'ils ne soient pas privés de l'unique espérance de salut qui leur reste. » Effectivement, sans un secret inviolable de la part des ministres de Jésus-Christ, le précepte et l'obligation de s'accuser de ses péchés ne subsisteraient plus. (Godescard.)

SAINTE JUNIE, FEMME DE SAINT ANDRONIC.

MARTYRE

Saint Andronic était parent de saint Paul, et il avait embrassé la foi avant lui. Il était un des disciples, très-considéré parmi les Apôtres; et saint Paul, qui fait mention de lui dans son épître aux Romains, nous apprend qu'il devint le compagnon de sa captivité. Il était marié avec une Sainte qui se nommait Junie et qui est comptée parmi les Saintes Femmes.

Quelques années après la résurrection de Notre-Seigneur, les

[1] *Quæ per confessionem scio, minus scio quam quæ nescio.*

qui arrêtèrent Andronic et Junie, qui répandaient la bonne nouvelle du salut, et couronnèrent par le martyre leur vie chrétienne.

SAINT PÉLERIN OU PÉRÉGRIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'AUXERRE, MARTYR.

Quelques hommes apostoliques avaient déjà parcouru le pays auxerrois et y avaient déposé la semence évangélique, lorsque saint Pélerin, citoyen romain, fut envoyé comme évêque dans les Gaules par le Pape Sixte II, qui siégea depuis le 24 août 257, jusqu'au 6 août 258, avec saint Marse, premier prêtre, saint Corcodème, premier diacre, saint Alexandre, premier sous-diacre et saint Jovinien, premier lecteur de l'Église d'Auxerre.

Pélerin aborda par mer à Marseille avec ses compagnons, passa de là à Lyon et pénétra ensuite jusque sur les bords de l'Yonne. Le premier endroit considérable qu'il trouva sur cette rivière était Auxerre. La bonté du territoire, le vaste lit et la profondeur de l'Yonne, qui permettaient de commercer avec les peuples d'alentour avaient attiré là un grand nombre d'habitants. Ils avaient divinisé leur rivière sous le nom de *Dea Icauna*, et ils lui rendaient un culte, ainsi qu'aux autres divinités que Rome païenne avait ajoutées aux superstitions gauloises.

L'éloquence, les vertus et les miracles du saint Évêque luttèrent avec succès contre l'idolâtrie de l'antique cité auxerroise, et une église fut bâtie sur les bords de l'Yonne, près de la porte des Bains, où se trouvait une fontaine qui servait à l'Apôtre pour l'administration du Baptême [1].

Mais saint Pélerin ne se borna pas à semer la foi dans sa ville. Il parcourut la contrée, annonçant partout le salut. Les idolâtres l'arrêtèrent, comme perturbateur du culte des dieux, et l'enfermèrent dans un souterrain près de Bouy. Là il annonçait le vrai Dieu à ceux qui le gardaient.

Amené au pied du tribunal qui devait disposer de sa vie, il ne fut ni effrayé par les menaces, ni séduit par les promesses. Il confessa généreusement Jésus-Christ; et aussitôt il fut abandonné

[1] Emprunté à la *France pontificale* de M. H. Fisquet.

à la fureur des soldats qui le chargèrent de coups et le livrèrent aux exécuteurs publics. Ceux-ci, voyant que les forces lui manquaient, lui abattirent la tête, d'un coup d'épée, le 16 mai de l'an 303 ou 304, sous Dioclétien.

Le corps du bienheureux Martyr fut inhumé à Bouy, par quelques chrétiens ; il y reposait encore, du temps de saint Germain d'Auxerre.

On invoque saint Pélerin pour être préservé contre les serpents ; ce qui a rendu son culte très-populaire.

SAINT VINCENT DE CORTONE,

MARTYR.

Ce saint Martyr, dont nous ignorons la vie, témoigna pour Jésus-Christ et souffrit le martyre à Cortone en Toscane, au commencement du IVe siècle.

Dieu manifesta sa sainteté par beaucoup de miracles ; ce qui engagea le vénérable évêque de Metz, Thierry Ier, parent de l'empereur Othon le Grand, à solliciter les saintes reliques du Martyr ; les ayant obtenues, il en dota la ville de Metz, vers l'an 960.

Ce corps vénéré a donné son nom à l'abbaye de Saint-Vincent de Metz.

SAINT ABDJÉSUS ET LES SEPT VIERGES DE LÉDAN,

MARTYRS.

Saint Abjésus, que quelques-uns confondent avec saint Abdas, honoré le 15 mai, était comme lui évêque de Cascar. Mais Abdas a témoigné sous Sapor II, et Abdjésus a reçu le martyre sous le roi Isdegerde, un demi-siècle plus tard. Ses historiens disent que Dieu lui associa dans son triomphe seize prêtres, un grand nombre de religieux et sept vierges consacrées au Seigneur, qui confessèrent glorieusement le nom de Jésus-Christ. On les appelle les sept vierges de Lédan, qui était le lieu de leur retraite.

SAINT CARADEC,

ABBÉ.

En 462, saint Guénael, renonçant au gouvernement de l'abbaye de Landevennec, alla mener une vie cachée dans le pays

vannetais. Il y trouva des ermites qui l'édifièrent tant, qu'il voulut couler auprès d'eux le reste de ses jours. Il visitait le monastère d'un solitaire nommé Caradec, situé, selon toute apparence, en terre ferme, quand une biche poursuivie par les veneurs de Hoël Ier, se réfugia auprès de lui, ce qui le fit connaître du royal ami des justes.

Une paroisse du diocèse de Vannes et une du diocèse de Saint-Brieuc portent le nom de Saint-Caradec. Lobineau pense qu'il a donné son nom à la commune de Saint-Careuc. Ces circonstances font croire que le Saint habita la Petite-Bretagne ; ce qui n'empêche pas d'admettre, avec les Bollandistes et Colgan, que, né en Angleterre, il suivit saint Patrice en Irlande, y enseigna longtemps et y mourut en 480.

SAINT MACCARTEN,

ÉVÊQUE

Maccarten, Cernathe, Carnec ou Caraintoc naquit vers 415, de Conan et de sainte Darerque, dans la Petite-Bretagne.

Le prince, qui avait tout ce qu'on peut désirer pour briller en ce monde, se retira dans un désert. Au fond d'une grotte silencieuse, il priait, il méditait et lisait l'Ancien Testament et le Nouveau. Cette retraite le fortifia dans la vertu et dans la science.

Non content de se sanctifier, il voulut contribuer au salut des autres, et en 445, il suivit son oncle saint Patrice en Hibernie. Ils se partagèrent une foule d'ouvriers évangéliques, qu'ils avaient amenés, et convinrent de se revoir une fois l'an. Cernathe, sacré évêque par saint Patrice, prit la partie de l'Irlande qu'on trouve à droite quand on vient de l'Angleterre. Il guérit des milliers d'infirmes et convertit des contrées entières ; en sorte qu'il reproduisit les œuvres et l'éloquence de saint Pierre et de saint Paul, qui gagnaient des royaumes à Dieu. Des églises et des villes de son nom furent bâties dans la Lagénie.

Tout en lui concourait au succès de sa mission : ses prières étaient innombrables ; son zèle triomphait des fatigues ; il pleurait les fautes des pécheurs et saisissait tous les moyens de les

réconcilier avec le ciel. Il ne rebutait personne et triomphait toujours du mal par le bien.

Après trente ans de travaux fertiles, il vint en Angleterre, et, aussi parfait abbé qu'excellent pasteur, il dirigea une multitude de religieux dans la perfection. Ayant délivré le voisinage de la Savarne d'un serpent funeste, il reçut du prince régnant le territoire qu'infestait le monstre, et il y bâtit une église. Le souverain lui fit un autre don de terrain, et le Saint y construisit un temple et fonda la ville de Carew.

Le Ciel lui fit connaître qu'il devait retourner en Irlande, et il s'y rendit aussitôt. Il y mourut dans la pratique de tout ce que peut faire de bien un homme de Dieu, le 16 mai 506, et fut respectueusement inhumé dans sa cathédrale de Cloger.

SAINT GERMER OU GERMIER,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Germer naquit à Jérusalem, d'une famille d'Angoulême qui avait fait le pèlerinage de la Terre-Sainte, dans les dernières années du ve siècle. Il revint avec son père et sa mère dans l'Aquitaine, qui était alors envahie par les Wisigoths. Mais peu après, ils en furent expulsés par le grand Clovis. Alors Germer alla étudier à Toulouse et y mena une vie sainte. Il eut bientôt pour amis deux jeunes clercs appelés l'un Placide, l'autre Précieux. L'évêque de Saintes, Grégoire, instruit des vertus de Germer, l'attacha à son Église par le sous-diaconat; peu après il le fit diacre.

Or, le clergé et le peuple de Toulouse ayant perdu le vénérable Héraclien, leur évêque, se rappelèrent les vertus et le mérite de Germer, et le demandèrent pour pasteur. Il fut sacré en l'an 511. Le roi Clovis, qui le vénérait, fit de grands biens à son Église; Germer la gouverna plus de quarante ans, béni de tous et cher à Dieu. Sa mort, toute sainte, eut lieu le 16 mai de l'an 560.

SAINT PHAL.

Saint Phal ou Fale (*Fidolus*), naquit en Auvergne d'une famille distinguée par sa noblesse. Dès sa jeunesse il embrassa l'état

ecclésiastique, et comme clerc, il se plaisait à servir les ministres des autels. En 531, dans la guerre de Childebert, roi de Paris, contre Amalaric, roi des Visigoths, Thierry, roi d'Austrasie, entra en Auvergne et y fit beaucoup de ravages. Des soldats de ce prince firent captif, parmi plusieurs autres, le jeune Phal qu'ils amenèrent par hasard aux environs de Troyes. Comme ils passaient devant le monastère d'Isles (Aumont), qui florissait alors, le vénérable Aventin qui en était abbé, fut touché de son sort et le racheta de l'esclavage moyennant douze écus d'or. Il le mit au nombre de ses disciples et lui fit prendre l'habit de religion.

Phal édifié de la piété du maître et des religieux, s'appliqua à marcher sur leurs traces, et devint bientôt lui-même un modèle de conduite. Le voyant si fidèle à la règle et à tous les exercices, l'abbé lui donna sa confiance et le fit prévôt de la communauté. Aventin mourut quelque temps après. Les religieux tinrent conseil pour lui donner un successeur, et toutes les voix se réunirent en faveur de Phal. D'abord il refusa par humilité, mais enfin, vaincu par leurs instances, il accepta cette dignité et se chargea du gouvernement du monastère. La qualité d'abbé ne fut point pour lui un titre d'orgueil et de vanité, il la regarda au contraire comme une obligation étroite de paraître plus humble, d'être plus exact à l'observance des règles, et de donner l'exemple d'une vie pénitente. La sainteté de sa vie lui mérita le don des miracles; il gouverna le monastère d'Isles avec beaucoup d'édification, et s'endormit enfin dans le Seigneur vers l'an 549. L'Église célèbre sa fête le 16 mai, que l'on croit être le jour de sa mort. Le Martyrologe romain en fait une mention honorable. Ses reliques sont à Moutier-la-Celle, et il est particulièrement révéré dans une paroisse du doyenné de Troyes, qui porte son nom.

SAINT DOMNOLE,

ÉVÊQUE DU MANS[1].

Le bienheureux Domnole, ayant gouverné pendant plusieurs années le monastère de Saint-Laurent, à Paris, fut choisi d'abord

[1] Vulgairement appelé aussi saint Domne et saint Tannoley.

pour évêque de l'Église d'Avignon ; mais il obtint par ses prières et celles de ses amis qu'on n'imposât pas à ses épaules une charge trop pesante même pour celle des Anges. Cependant l'évêque du Mans étant venu à mourir, et le bienheureux Domnole ayant été appelé à gouverner cette Église, il fut enfin obligé d'accepter la charge épiscopale. Les honneurs n'ajoutèrent rien à ses mérites, mais les firent briller d'un nouvel éclat. Saint Domnole recherchant Dieu avec un cœur pur, se donna tout entier à ses nouvelles obligations en s'efforçant de servir fidèlement le Seigneur tous les instants du jour et de la nuit. Humble dans sa conduite, embrasé de l'amour de Dieu, tout éclatant de chasteté, et d'une mortification admirable, il châtiait son corps par les veilles et les jeûnes.

Il était rare qu'il célébrât le Saint-Sacrifice sans verser d'abondantes larmes : il se faisait toujours faire une lecture pendant ses repas qu'il partageait avec les pauvres. Il avait pour maxime que la nourriture donnée au corps est un danger, si l'on ne nourrit en même le Christ dans les pauvres, et si l'âme ne se nourrit elle-même de la parole de Dieu. Ses aumônes furent tellement abondantes que Celui-là seul a pu les connaître à qui rien n'est caché. Préoccupé de soulager toutes les misères, il bâtit un hospice près de la Sarthe où pussent être reçus les voyageurs et tous les pauvres. De plus, il réunit vingt-quatre religieux pour servir Dieu dans cet hôpital, et pour y recevoir et soigner charitablement ceux qui y viendraient ; ses discours avaient une telle force et une grâce si admirable, qu'il était rare qu'on pût les entendre sans verser des larmes ; et il s'acquittait très-souvent du devoir de la prédication.

Il fut intimement lié avec saint Germain, évêque de Paris. Il le visitait souvent, et souvent aussi il le recevait chez lui : ces deux saints évêques, par cette sainte amitié et ces entretiens, s'excitaient mutuellement à la vertu et à l'amour de Dieu. Par le conseil de saint Germain, le bienheureux Domnole bâtit dans un faubourg de la ville un monastère dont il voulut faire comme la citadelle et le rempart de son peuple [1]. Il y déposa avec hon-

[1] Ce monastère, occupé pendant plusieurs siècles par les enfants de saint

neur le chef de saint Vincent, martyr, et une partie notable du gril où saint Laurent fut brûlé. Il bâtit un autre monastère dans le lieu où reposait le corps du bienheureux saint Julien. Il prit part au second concile de Tours, et à la consécration de l'église cathédrale de Nantes. Enfin, après avoir avec autant d'éclat que de sainteté, exercé les fonctions de l'épiscopat et avoir brillé par un grand nombre de miracles, il rendit son âme à Dieu et fut enseveli dans le monastère des saints martyrs Laurent et Vincent.

SAINT RENOBERT,

ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Renobert, sorti d'une opulente famille, fut élevé sur le siége de Bayeux où il succéda à saint Cérétreau. Dès son entrée dans l'épiscopat, il assista au concile tenu à Reims en 625. Il fit de grandes donations à sa cathédrale et aux monastères. Il fonda plusieurs églises et dans une vie qui fut très-longue, il se fit bénir de tous. Il paraît qu'il mourut à peu près centenaire et nous ne trouvons pas la date de son passage à l'éternité bienheureuse, mais on le fête le 16 mai.

LES QUARANTE-QUATRE MARTYRS

DE LA LAURE DE SAINT-SABAS.

L'Église grecque et latine honore en ce jour la mémoire de quarante-quatre religieux de la laure de Saint-Sabas, que les Sarrasins firent mourir du temps de l'empereur Héraclius, et que l'on ne doit pas confondre avec ceux dont nous avons rapporté le triomphe au 20 mars. La Palestine où était cette laure, ou monastère de Saint-Sabas, à cinq petites lieues de Jérusalem et à trois de Bethléem, se vit alors attaquée par deux ennemis à la fois, par les Perses au levant et par les Sarrasins au midi. Les Perses, sous la conduite de leur roi Chosroès, profitant de la faiblesse et des désordres de l'empire romain, se rendirent maîtres de cette province, prirent et brûlèrent la ville de Jérusalem, en-

Benoît, transformé en caserne à la Révolution, est devenu, en 1814, le Séminaire diocésain.

levèrent le bois de la sainte Croix, emmenèrent le patriarche Zacharie prisonnier, avec un grand nombre de religieux et d'autres chrétiens, dont plusieurs furent vendus à des Juifs qui les tuèrent inhumainement. Sept ou huit jours avant ce désastre qui arriva l'an 614, les Sarrasins dont les guerres et les expéditions n'étaient que des brigandages, avaient fait une invasion dans le pays et plusieurs d'entre eux s'étant débandés, étaient venus fondre sur la laure de Saint-Sabas. Elle était remplie de saints solitaires, qui y vivaient d'une manière qui paraissait être beaucoup au-dessus des forces ordinaires de l'homme. Plusieurs y avaient plus de cinquante et soixante ans de profession, et il y en avait qui, dans ce temps, n'étaient jamais sortis de la laure, non pas même pour aller à l'église, moins encore pour visiter la ville de Jérusalem et les lieux saints. Quand on apporta la nouvelle de l'approche des Sarrasins, la plus grande partie de ces solitaires abandonna la laure et se retira dans des lieux de sûreté. Mais les autres, qui par une longue et forte application à la vertu, avaient appris à ne pas craindre la mort et à la souhaiter plutôt comme un passage à la vie bienheureuse, demeurèrent dans leurs cellules, avec la résolution d'y soutenir, par la patience et le courage, tout ce que la fureur des barbares pourrait leur faire souffrir. Ainsi les Sarrasins, ne trouvant aucune résistance, entrèrent partout, pillèrent l'église et enlevèrent les vases sacrés. Ils s'adressèrent ensuite aux religieux qui les attendaient dans leurs cellules et leur demandèrent de l'argent, se persuadant qu'ils en pouvaient avoir de caché. Ils employèrent ensuite la violence des tourments pour les obliger à leur découvrir ces trésors imaginaires. Mais, s'apercevant qu'ils ne gagnaient rien, ils entrèrent en fureur contre les solitaires, soit qu'ils les crussent obstinés à leur cacher leur argent, soit qu'ils fussent irrités de se voir trompés dans leur espérance, ils les massacrèrent au nombre de quarante-quatre et mirent leurs corps en pièces. On a remarqué que ces religieux qui moururent de la sorte, étaient tous vénérables par leur grand âge et plus admirables encore par leur humilité, leur modestie, et par toutes les autres vertus qui faisaient la perfection de leur

état. Ils souffrirent avec joie toutes les indignités que leur firent ces barbares infidèles ; et en expirant ils louaient Dieu et rendaient grâces à Jésus-Christ de les avoir ainsi éprouvés et jugés dignes de participer à ses souffrances de la terre.

Leurs corps hachés par morceaux, demeurèrent plusieurs jours épars sans sépulture, jusqu'à ce que des solitaires du nombre de ceux qui avaient pris la fuite, étant revenus d'Arabie après la retraite des Perses, ramassèrent ce qu'ils en purent trouver, et leur rendirent les derniers devoirs. Un d'entre eux, que l'on appelait l'abbé Nicodème, s'évanouit à la vue de ce triste spectacle et on le remporta presque mort. L'abbé Modeste, qui était comme le grand vicaire du diocèse de Jérusalem pendant la captivité du patriarche Zacharie et qui fut depuis son successeur, fit ensevelir ces restes dans les tombeaux des anciens Pères de la laure et il prononça un discours à leur louange, dans lequel il témoignait les regarder non-seulement comme des Saints, mais encore comme des Martyrs. Il persuada aux religieux qui s'étaient écartés, de revenir dans la laure. De ce nombre était un pieux et savant solitaire nommé Antioque, qui fit la relation de la mort de ces quarante-quatre Martyrs, dans une lettre que nous avons encore à la tête d'un traité spirituel, qu'il composa principalement pour les religieux, que les courses des Perses avaient contraints d'abandonner leurs cellules, et qui, menant une vie errante, manquaient de livres et d'instructions dans les déserts. Antioque témoigne que l'on célébrait tous les ans leur mémoire le quinzième jour de mai. Cependant les Ménées et les autres livres liturgiques des Grecs ne marquent leur fête que le 16, auquel ils mettent leur office. C'est ce qui a été suivi dans le Martyrologe romain, où le nombre de ces saints solitaires, massacrés dans la laure de Saint-Sabas par les Sarrasins, n'est pas spécifié.

SAINT HONORÉ,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

Dieu prend plaisir à exalter ses serviteurs, et il les comble quelquefois de tant d'honneur, que le Prophète royal y trouvait

de l'excès. Cette vérité paraît avec éclat en saint Honoré, évêque d'Amiens, dont on ne reconnaît la vie que par les grands honneurs qu'il a reçus de Dieu et qui font voir que ce n'est pas sans raison ni sans mystère qu'il a porté le nom d'Honoré.

Il était de la famille illustre et royale des comtes de Ponthieu, ou du moins d'une très-noble maison du pays. A peine se connut-il lui-même, qu'il commença à pratiquer la vertu avec beaucoup de perfection. Les jeûnes, les veilles et la prière étaient toutes ses délices, et l'on pouvait dire de lui ce que l'Écriture dit de Tobie : Que n'étant encore qu'un enfant, il n'avait toutefois rien de l'enfance. Il ne faut pas s'étonner si ayant tant de bonnes inclinations, il choisit plutôt l'état ecclésiastique que le métier des armes, et s'il se mit de bonne heure sous la conduite de saint Beat, évêque d'Amiens. Il passa ainsi de la maison de son père terrestre, qui était au bourg de Port en Ponthieu, deux lieues au-dessous d'Abbeville, en celle de son Père céleste en la ville d'Amiens, et il s'y comporta avec tant de prudence et d'édification, que ce Siége étant devenu vacant par la mort de saint Beat, chacun jeta les yeux sur le prêtre Honoré pour le remplir. Quelque résistance qu'il fit pour s'en exempter, il fut enfin obligé d'acquiescer à son élection et de se charger de la conduite de cette église.

Pour le consoler, il plut à Notre-Seigneur d'honorer son épiscopat par l'invention miraculeuse des corps de saint Fuscien, saint Victoric et saint Gentien, martyrs, qui étaient demeurés cachés aux fidèles plus de trois cents ans ; elle se fit en cette sorte : Un saint prêtre d'Amiens appelé Lucipin, ayant été averti par un Ange de retirer ces trois corps saints d'un endroit qu'il lui marquait, il s'en alla sur la place où après avoir creusé assez avant, il trouva enfin ce qu'il cherchait ; et alors ne pouvant arrêter la joie de son cœur, il chanta une antienne en leur honneur, mais d'un ton si haut et d'une voix si pénétrante, que saint Honoré l'entendit, quoiqu'il en fût éloigné de deux lieues. Cette invention étant ainsi divulguée, le saint évêque se transporta sur le lieu, assisté de son clergé et suivi de tout le peuple qui courait à l'agréable odeur que ces précieuses reliques exha-

laisent. Il y arriva une seconde merveille, car le roi Childebert II ayant envoyé des commissaires à Amiens pour enlever ce trésor sacré et l'apporter à Paris (ce fut peut-être au temps qu'il l'avait prise sur Clotaire II), ils en furent empêchés par une vertu divine, qui rendit les corps saints immobiles, et obligea les députés de les laisser où ils étaient pour la consolation des fidèles de la ville, dont ces bienheureux Martyrs avaient été les Apôtres. Le roi en étant averti, eut regret du dessein qu'il avait eu, et commanda qu'on les enterrât honorablement dans la cathédrale d'Amiens, à laquelle pour ce sujet il fit de très-beaux présents, tant en meubles et en ornements pour le service divin, qu'en argent et en fonds de terre pour l'entretien des officiers.

Outre cette grande faveur à laquelle tout le monde avait part, saint Honoré en reçut une autre très-considérable qui le regardait en particulier. Un jour qu'il disait la messe dans la chapelle de la très-sainte Vierge, à laquelle assistait saint Salve, qui fut depuis son successeur, Notre-Seigneur lui apparut visiblement à la consécration, et lorsqu'il fut temps de consommer les saintes Espèces, il les prit lui-même et le communia de ses propres mains, lui accordant ainsi la grâce qu'il avait faite aux Apôtres le soir de sa Passion. Aussi pouvons-nous dire de lui qu'il était un homme apostolique, puisqu'il a imité leur zèle pour la conversion des âmes, leur charité dans la pratique des œuvres de piété et de miséricorde, enfin leur mortication, en crucifiant sa chair avec ses passions, par les jeûnes et les veilles qu'il continua tout le temps qu'il vécut. Son historien ne nous apprend rien davantage de lui, sinon qu'il acheva heureusement sa vie en visitant son diocèse dans le lieu même où il l'avait reçue de Dieu et en la maison de son père. De sorte que le bourg de Port en Ponthieu a été le berceau et le tombeau de cet illustre Prélat.

Son corps y fut enterré avec honneur, et depuis on lui fit bâtir une très-belle église, dans laquelle on voit encore son cercueil sous le grand autel. Les fidèles le visitent par dévotion à cause que ce dépôt sacré y a reposé fort longtemps, et jusque aux irruptions des Danois et des Normands, qui obligèrent les chrétiens de le transférer à Amiens dans son église épiscopale.

Comme on faisait cette cérémonie, il arriva cette merveille. On avait posé le corps dans l'église des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, dite autrement de Saint-Firmin le Confesseur, sous Notre-Dame; lorsqu'on l'enleva pour le porter à la cathédrale, le Crucifix tourna visiblement la tête vers la porte par où sortait le corps saint, comme le conduisant des yeux avec l'admiration de toute l'assistance, qui glorifia Dieu de ce qu'il honorait ainsi son serviteur. On voit encore aujourd'hui ce Crucifix dans la même église, dans une tribune faite exprès au-dessus de la porte. On l'appelle Saint-Salve, c'est-à-dire Saint-Sauveur, ou autrement, le crucifix de Saint-Honoré.

Ce saint évêque a fait plusieurs autres merveilles durant sa vie et après sa mort; néanmoins il ne nous en reste qu'un souvenir général et confus et le regret de ce que les mémoires en ont été perdus : nous savons seulement ceux qu'il fit plusieurs siècles après, lorsque pour subvenir aux nécessités du peuple pendant une très-grande sécheresse, Guy, fils de Gautier, comte d'Amiens, lequel en était alors évêque, ordonna une procession générale, dans laquelle on porta la châsse de saint Honoré autour des murs de la ville; car outre l'effet principal que l'on demandait, qui était d'obtenir de la pluie, il fit encore plusieurs miracles : des paralytiques furent guéris, des sourds recouvrèrent l'usage de l'ouïe, des muets celui de la parole, des boiteux furent redressés, des prisonniers délivrés, et toutes sortes de personnes affligées reçurent la consolation qu'elles pouvaient espérer. Ce grand événement est marqué en l'année 1060, qui est celle où Philippe Ier commença à régner.

Depuis, la dévotion à saint Honoré s'étendit merveilleusement, car non-seulement la ville d'Amiens et tout le diocèse, mais aussi toute la France, principalement la ville de Paris, y voulurent avoir part. En effet, l'an 1240, un des riches bourgeois de cette capitale du royaume appelé Renaut Cherei et sa femme nommée Sibille, firent bâtir une église en l'honneur du saint Prélat, dans la rue qui porte son nom et y fondèrent plusieurs canonicats; et Richard de Gerberoi, alors évêque d'Amiens, l'enrichit d'une partie des reliques du même saint évêque, lesquelles s'y con-

servent avec respect dans une châsse d'argent d'une façon fort ancienne.

Guillaume de Mâcon, quarante-neuvième évêque d'Amiens, fit encore paraître sa dévotion envers ce saint Prélat son prédécesseur, par la fondation de la chartreuse d'Abbeville, qu'il édifia en son honneur, lui assignant des revenus sur le bourg et le village de Port, ancien domaine de saint Honoré, dont les Chartreux étaient les seigneurs en partie. Le chef entier de ce grand Saint repose dans leur église en un reliquaire magnifique.

Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Honoré. Démochares le met le quatrième évêque d'Amiens, mais il est le huitième, ainsi que l'a remarqué M. de la Morlière, chanoine de la cathédrale de cette ville, dans son livre des Antiquités d'Amiens. C'est de lui et d'un excellent discours de Richard de Gerberoi dont je viens de parler, comme aussi de l'office qui se fait dans l'église de Saint-Honoré à Paris, que j'ai tiré ce que j'ai dit ici. L'année de la mort de ce saint Prélat n'est pas tout à fait certaine. Il est fort vraisemblable que ce fut au commencement du VII[e] siècle, puisque les leçons de son office portent qu'il vivait sous saint Grégoire le Grand, Pape, sous l'empereur Maurice et au temps du roi Childebert, ce qui se doit entendre de Childebert II, roi d'Austrasie. (Gall.).

SAINT BRENDAN L'ANCIEN,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Brendan, qu'on appelle l'ancien, pour le distinguer de saint Brendan de Birre ou le jeune, naquit en Irlande en l'an 484. Il fut élevé au monastère de Clonard. Saint Finian, qui l'avait fondé, y entretenait une école célèbre où se formèrent plusieurs Saints et plusieurs savants. Brendan l'ancien eut là pour condisciples saint Colomb, saint Colombkill, saint Kiéran, saint Brendan de Birre. A la suite de ses études, il alla dans le pays de Galles visiter saint Gildas et il passa quelque temps dans son monastère. Ensuite Brendan l'ancien fonda lui-même en Angleterre l'abbaye d'Ailech ; il bâtit aussi une église, puis il s'en retourna dans sa chère Irlande et se fixa dans le monastère de Kluan-Carven, puis

dans celui de Cluain-Féarta. Il créa l'école de Ros-Cabre, où il enseigna lui-même et eut pour disciples saint Finian et saint Malo. Il fonda enfin, pour sainte Briga, sa sœur, le monastère d'Inach-Duin. C'est là qu'il mourut dans une grande sainteté, le 16 mai 578, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

SAINT ANOBERT,

ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Saint Anobert et mieux Annobert, né dans cette partie de la Normandie qu'on a appelée le pays Bessin et qui est aujourd'hui le département du Calvados, sortait sans doute d'une bonne et noble famille. Le roi de Neustrie, Thierry III, l'admit à sa cour, où il brilla par sa science et sa piété. Lorsqu'il fut question de remplacer saint Raverène sur le siége épiscopal de Séez, Thierry III recommanda si bien Annobert qu'il fut élu à l'unanimité. Il justifia le choix qu'on avait fait de lui, et se fit admirer dans un temps de disette par sa charité et ses abondantes aumônes. Il assista au concile de Rouen tenu en 689. Il attira dans son diocèse quelques grands serviteurs de Dieu, entre autres saint Evremond, qui fonda le monastère de Fontenay et qui est honoré le 10 juin.

Saint Annobert mourut en l'an 701. On le fête le 16 mai.

SAINT UBALD,

ÉVÊQUE DE GUBIO.

Saint Ubald, issu d'une famille noble, naquit à Gubio, ville de l'État ecclésiastique. Il fut élevé dans le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et il y fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. L'étude des divines Écritures eut toujours pour lui beaucoup de charme. Lorsqu'il fut en âge de penser à un établissement, on lui proposa des partis considérables; mais il les refusa tous, parce qu'il avait résolu de passer sa vie dans le célibat.

Dieu le préserva de la contagion du vice, et le fortifia contre les mauvais exemples de plusieurs de ses compagnons d'étude. Ne pouvant, à la fin, supporter certains abus qu'il voyait tolérer,

il quitta le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et entra dans celui de Saint-Second, où il acheva ses études.

L'évêque de Gubio, qui eut bientôt connu son mérite, le nomma prieur du chapitre de sa cathédrale, afin qu'il pût réformer plusieurs désordres qui régnaient parmi les chanoines. Ubald s'y prépara par le jeûne, la prière et d'autres exercices de piété. Il gagna d'abord trois des chanoines qui paraissaient mieux disposés que les autres, et leur persuada de vivre avec lui en communauté. Leur exemple ne tarda pas à faire impression sur tout le chapitre.

Ubald alla quelque temps après visiter des chanoines réguliers renommés pour leur sainteté; ils étaient dans le territoire de Ravenne, et avaient pour instituteur Pierre de Honestis, homme de grande vertu. Le Saint passa trois mois avec eux pour bien connaître la discipline qu'ils observaient; il prit leur règle, qui lui parut fort sage, l'apporta à Gubio, et vint à bout de la faire suivre par tout son chapitre.

La maison canoniale et le cloître ayant été consumés par un incendie, il regarda cet événement comme une occasion que Dieu lui présentait de se décharger de son prieuré, et de se retirer dans quelque solitude. Il prit la route vers le désert de Font-Avellane. Il y trouva Pierre de Rimini, auquel il communiqua le dessein qu'il avait de quitter le monde; mais ce grand Serviteur de Dieu lui dit que son dessein était une tentation; et il l'exhorta fortement à retourner à son église pour continuer d'y faire du bien, en suivant sa première vocation. Ubald revint à Gubio, où il rétablit les bâtiments de son chapitre, qui devint plus florissant que jamais.

L'évêque de Pérouse étant mort en 1126, notre Saint fut élu d'une voix unanime pour remplir son siége. Il n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, qu'il alla se cacher dans un lieu fort retiré, en sorte qu'il fut impossible de le découvrir. Après le départ des députés de Pérouse, il se rendit à Rome. Il s'y jeta aux pieds du Pape Honorius II, le conjura avec larmes de le dispenser d'accepter l'épiscopat, et employa les raisons les plus pressantes pour obtenir cette grâce. Honorius se laissa fléchir, et lui accorda ce

qu'il demandait; mais il le nomma lui-même évêque de Gubbio en 1128, et donna ordre au clergé de la ville de procéder à son élection suivant la forme ordinaire. Il fit la cérémonie de son sacre au commencement de l'année suivante.

Le nouvel Évêque parut animé d'un esprit vraiment apostolique. Mort au monde et à lui-même, il vivait dans une entière mortification de tous ses sens. Il était infatigable dans les travaux de la pénitence et dans ceux du ministère épiscopal : sobre, humble, sincère, plein de compassion pour tout le monde; mais entre les vertus qui le caractérisaient, on distinguait principalement la patience avec laquelle il supportait les injures et les affronts. En voici un trait.

Pendant qu'on réparait les murailles de Gubbio, il arriva que les ouvriers empiétèrent sur la vigne du Saint. Il leur représenta doucement le tort qu'ils lui faisaient, et les pria de cesser. L'inspecteur des travaux ne lui répondit que par des insultes; puis le poussant avec brutalité, il le fit tomber dans un monceau de mortier. Le bon Évêque se releva en silence, et se retira sans faire la moindre plainte; mais le peuple demanda qu'on lui fît justice, en bannissant le coupable et en confisquant ses biens. Il était si animé, qu'Ubald, pour tirer l'inspecteur des mains des magistrats, fut obligé de dire que la connaissance de cette affaire lui appartenait, et que lui seul devait en être le juge. Les esprits se calmèrent alors un peu. Le coupable, touché de repentir, déclara lui-même qu'il se soumettait à toutes les peines qu'on lui infligerait, dût-il lui en coûter la vie. Toute la vengeance du Saint consista à lui donner un baiser de paix, et à prier Dieu de lui pardonner la faute dont il s'agissait, ainsi que toutes celles qu'il pouvait avoir commises.

Ubald oubliait le soin de sa propre vie dès que quelques-uns de ses diocésains se trouvaient en danger. Ayant appris un jour qu'il s'était élevé une sédition dans la ville, que l'on avait pris les armes avec fureur, et que déjà il y avait eu beaucoup de sang répandu, il courut à l'endroit où étaient les combattants. Il se jeta entre eux et tomba au milieu des épées nues. Les mutins le croyant mort quittèrent aussitôt les armes, s'abandonnèrent à

une vive douleur, et s'accusèrent tous d'être les meurtriers de leur évêque. Le Saint, après avoir remercié Dieu de la cessation du tumulte, calma les frayeurs du peuple, en assurant qu'il était non-seulement plein de vie, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure.

L'empereur Frédéric Barberousse venait de prendre et de saccager Spolète; il menaçait Gubbio d'un semblable traitement. Le Saint, qui avait une tendresse de père pour son troupeau, alla au-devant du vainqueur, désarma sa colère, et obtint de lui la grâce de son peuple.

Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'un tissu de maladies cruelles qu'il supporta avec une patience héroïque. Le jour de Pâques de l'année 1160, il fit un effort pour se lever et pour dire la Messe; il prononça même un discours sur la vie éternelle. Au sortir de sa cathédrale, on le transporta dans un appartement qu'il avait auprès de l'église de Saint-Laurent. Il y resta jusqu'à la fête de l'Ascension, pour se préparer à la mort; il se fit ensuite reporter à l'évêché, où il continua d'instruire son clergé et son peuple, qui venaient le visiter et lui demander sa bénédiction. Enfin, ayant reçu les Sacrements de l'Église, il mourut le 16 mai 1160.

Les habitants des provinces voisines assistèrent à ses funérailles, et furent témoins de plusieurs prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. Ce spectacle remplit tous les cœurs d'une tendre dévotion, et y ranima les plus vifs sentiments du christianisme. L'esprit de charité étouffa les divisions et les animosités. On oublia les injures reçues, et l'union fut rétablie entre les villes que de longs différends avaient aigries les unes contre les autres.

Le Saint avait eu dès son vivant le don des miracles. Il avait guéri plusieurs malades par ses prières, et par la vertu du signe de la Croix. Cependant un aveugle s'étant adressé à lui dans l'espérance de recouvrer la vue, il ne lui accorda point ce qu'il lui demandait. La vue du corps, lui dit-il, serait préjudiciable à votre âme. Souffrez cet aveuglement temporel, qui sera récompensé dans le ciel de la claire vision de Dieu. L'aveugle,

content de cette réponse, ne le pria plus de lui rendre l'usage de la vue.

SAINT SIMON STOCK,

SIXIÈME GÉNÉRAL DES CARMES.

Simon était issu d'une honnête famille du pays de Kent. Dès son enfance, il tourna toutes ses pensées et ses affections du côté de Dieu, et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans, il se retira dans un désert et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit depuis donner le surnom de Stock. Là il vivait dans l'exercice d'une prière continuelle ; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs autres sortes d'austérités ; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle vers l'an 1205, aux ermites du Mont-Carmel, connus depuis sous le nom de Carmes. Jean lord Vescy, et Richard lord Gray de Codnor, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après, le premier de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme [1], et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford [2]. Ces deux couvents devinrent fort célèbres, et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme [3].

[1] Près d'Alnewick, dans le Northumberland.

[2] Près de Rochester, dans le comté de Kent.

[3] On lit dans Bale, carme apostat, *centur. XII*, 20 ; dans Lambard, p. 189, et dans Weaver, p. 139, que le plus ancien couvent des Carmes en Angleterre était celui de Newenden, au comté de Kent ; ils ajoutent qu'il fut fondé par Thomas Archer ou Fitz-Aucher, dont la famille a subsisté plusieurs siècles avec distinction dans ce lieu. Le P. Cosme de Villiers, qui cite les annales de son Ordre, *Bibl. Carmelit.*, t. II, p. 750, met en 1212 la première arrivée des Carmes en Angleterre. Ceux qui ont écrit sur l'histoire monastique de la Grande-Bretagne, la mettent en 1240. On peut voir Dodsworth dans ses extraits concernant l'Ordre des Carmes ; Dugdale, sous le comté de Warwick, p. 117 de la première édition (dans la nouvelle qui parut avec des notes en 1680, il s'est glissé une faute : on lit 1250, au lieu de 1240) ; Lambard, Weawer, Tanner, *Notit. Monast.*, p. 895, et *Præf.*, p. 22 ; Léland, *de Scriptor.*, p. 293, etc. Mais ces auteurs confondent la première arrivée des Carmes avec la seconde, qui n'eut lieu que

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la très-sainte Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient : il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1218. Sa profession faite, on l'envoya étudier à Oxford ; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1225, il fut élu vicaire général.

Quelques clameurs s'étant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226, et obtint du Pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert ; il en obtint une aussi de Grégoire IX en 1229.

Quelque temps après, il alla visiter ses Frères qui habitaient sur le Mont-Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237, il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des Frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante, on en envoya plusieurs en Angleterre ; ils y furent suivis en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'Ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le Mont-Carmel et dans la Palestine. Les Carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245, Alain donna la démission de sa place, et saint Simon fut choisi pour lui succéder. La même année, il fit confirmer de nouveau par Innocent IV, l'approbation déjà donnée à la règle des Carmes ; il obtint aussi du Pape, en 1251, que son Ordre fût sous la protection spéciale du Saint-Siége.

Durant son généralat, l'Ordre des Carmes s'étendit beaucoup et se procura des établissements dans la plus grande partie de l'Europe ; mais il ne fut nulle part si florissant qu'en Angleterre, et il continua d'y édifier pendant plusieurs siècles par la pratique de toutes les vertus religieuses.

quand ils abandonnèrent la Palestine pour se soustraire aux persécutions des Sarrasins.

N. B. Dugdale parlant du lord Vescy ou Vesey, sous l'an 1240, lui donne le nom de *Guillaume* au lieu de celui de *Jean*.

Quelque temps après que saint Simon eut été élu général, il institua la confrérie du Scapulaire, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la très-sainte Vierge. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut le 16 juillet [1]. Quoi qu'il en soit de cette vision, plusieurs Papes approuvèrent la Confrérie et lui accordèrent de grands priviléges [2]. Les frères du scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Église ou de la très-sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire, substituent à l'office, sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'interdire l'usage de la viande les mercredis, les vendredis et les samedis, ou s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés, pour y suppléer, de réciter sept fois le *Pater*, l'*Ave*, etc. On rapporte que saint Simon guérit plusieurs malades, en leur donnant le scapulaire. Édouard Ier, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de la nouvelle Confrérie.

Saint Simon montra autant de sagesse que de sainteté pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son Ordre, surtout en Angleterre [3]. Il composa

[1] M. de Launoy publia une dissertation, en 1653, pour attaquer la vérité de cette vision. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler. Il compte, parmi ces auteurs, Thomas Waldensis, qui a fait l'apologie des Carmes, t. III, c. LXXV, LXXXIX et XCII, et le P. Philippe Riboti, carme espagnol, qui mourut en 1391, et qui a donné le *Speculum ordinis carmelitani*, ainsi que les *Vies des hommes illustres de son Ordre*. Mais il est réfuté par Benoît XIV, *de Canoniz.*, t. IV, part. 2, c. IX, p. 74, 75, et par le P. Cosme de Villiers, *Bibl. carmelit.*, t. II, p. 758, qui tous deux citent le témoignage de plusieurs anciens écrivains de l'Ordre des Carmes. Tous les passages que l'on produit en faveur de la vision dont il s'agit, ont été recueillis par Philippe Raynaud, dans son *Scapulare Marianum*, *Op.*, t. VII. Il y en a un de Pierre Swaynton, qui fut le compagnon et le directeur du Saint pendant plusieurs années, et qui le premier écrivit sa vie.

[2] Voyez les Bulles de Pie V, de Clément VIII, de Paul V, de Clément X, etc.

[3] Tanner, dans la préface de sa *Notitia monastica*, reconnaît qu'il y avait en

plusieurs hymnes, et publia de sages règlements pour ses Frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux ; mais il mourut dans cette ville quelques mois après son arrivée, c'est-à-dire le 16 juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré parmi les Saints. Le Pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux, le 16 mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'Ordre des Carmes.

SAINT GEINS OU GENS,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Nous mettrons nulle part la vie de ce saint Personnage, très-vénéré au diocèse de Carpentras. Mais la *Revue des Bibliothèques paroissiales*, publiée par les savants d'Avignon, en a donné un abrégé tiré d'un manuscrit précieux de la bibliothèque de Carpentras, dont l'auteur était Franciscain.

L'enfance de saint Geins fut marquée par les vertus propres à cet âge. Parvenu à l'adolescence, il fit plusieurs miracles pour purger son pays de certaines pratiques superstitieuses qui provenaient de tradition païenne : il fit le premier à l'occasion de la cérémonie des nymphes (*nympholia*, ou immersion). Voici en quoi elle consistait : quand une trop grande rareté de pluie faisait craindre que la récolte ne fût compromise, les habitants de Monteux allaient, clergé en tête, à la chapelle de Saint-Raphaël, située entre Monteux et Carpentras. On prenait la statue de cet Archange, et on la plongeait dans l'eau, jusqu'à ce que le ciel, fléchi par cette immersion plus ou moins multipliée, laissât enfin couler ses réservoirs sur le territoire desséché. Saint Geins indigné de cette superstition sacrilége, défendit au ciel, comme autrefois Élie, de donner de l'eau à la terre, et aussi bien que le Prophète, il vit son ordre exécuté. Les habitants au désespoir vinrent le supplier de lever l'interdit jeté par lui sur les nuages ; saint Geins se laissa toucher : un torrent de pluie inonda les campagnes.

Angleterre quarante maisons de *Frères blancs* ou de *Carmes*, lorsque Henri VIII ordonna la destruction des monastères.

Mais le danger n'avait fait que changer de nature ; on tombe dans une nouvelle détresse : la pluie ne cessait plus, et l'on était menacé d'une inondation générale dont il n'était pas facile de prévoir les ravages. Nouvelles instances auprès du Saint pour arrêter le cataclysme qui envahissait tout ; celui-ci déclara qu'il n'y aurait plus de sérénité que les habitants n'eussent juré de ne pas renouveler la superstition. Les habitants consentent au vœu du Saint et la sérénité se fait.

Il voulait détruire encore d'autres restes du paganisme, mais il ne fut pas aussi heureux. Ce qu'il entreprit contre les bacchanales provoqua contre lui la fureur de la jeunesse licencieuse, qui le roua de coups et lui fit endurer les plus durs traitements.

C'est à cette époque qu'il quitta la maison paternelle, et se condamna à errer dans les champs et dans les bois. Toutefois il paraît que ce ne furent pas les persécutions qui en furent la cause, mais la résolution que ses parents venaient de prendre de le marier. Saint Geins avait fait vœu de virginité ; ne sachant plus comment s'y prendre pour tenir ses engagements vis à vis de Dieu, il contrefit l'insensé, et s'en alla errant dans la campagne.

Un événement dont il apprit la nouvelle fit bientôt voir que sa folie n'était rien moins que réelle. On lui annonça que ses compatriotes allaient de nouveau répandre la superstition des immersions. A cette nouvelle, son zèle s'enflamme : il vole à Saint-Raphaël, brise la statue superstitieuse, et déclare que de sept années il ne tombera plus de pluie sur le territoire de Monteux. A la prière de sa mère, il réduisit cette sécheresse à trois ans.

Ne pouvant plus désormais habiter dans un pays où Dieu était tant offensé, il alla se réfugier, sans déclarer son dessein à personne, dans la solitude du Beausset. Ce fut dans ces immenses bois qui couvraient alors toutes les montagnes contre lesquelles est adossé le village, qu'il alla chercher un asile contre le triste spectacle de la prévarication du monde.

Cependant la famine, suite de la sécheresse triennale que saint

Geins avait imposée comme punition du parjure, exerçait les plus désolants ravages. Les habitants aux abois obligèrent la mère de saint Geins à aller à la recherche de son fils et à le ramener dans sa patrie. Une révélation divine apprit à la mère de saint Geins la retraite de son fils. Ce fut à son arrivée dans la solitude que se passa le miracle de l'eau et du vin jaillissant d'un rocher très-vif, à l'ordre du Saint et par suite de la pression de ses doigts. Le manuscrit est ici exactement conforme à ce que nous raconte la tradition sur ce fait prodigieux.

A peine saint Geins ramené par sa mère mit-il le pied sur le territoire embrasé de son malheureux pays, que des pluies abondantes vinrent annoncer aux habitants de Monteux le retour du Saint au milieu d'eux. Mais ils n'eurent pas le bonheur de le posséder longtemps. Attiré par la réputation de sainte Colette, il alla à Avignon pour être témoin de sa sainteté. L'antipape Benoît XIII le reçut avec honneur; il lui donna même de ses mains l'habit du tiers-ordre des Récollets.

Dès le moment où notre Saint eut reçu les insignes de la pénitence de saint François, il conçut un tout autre désir de la perfection. Ne trouvant point en France de monastère où la règle fût assez rigoureusement observée, il parcourut successivement l'Espagne, l'Italie et plusieurs autres royaumes d'Europe, pensant y trouver quelque part cette austérité à laquelle il se sentait appelé, mais ce fut vainement. Trompé dans ses espérances, il se rappela sa chère solitude du Beausset, et y retourna pour s'y ensevelir le reste de ses jours. Il n'y trouva pas cependant une paix parfaite. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il fut terriblement tourmenté par le démon, mais à partir de cette époque, il y jouit d'un repos entier. Dieu, content de ses combats, l'inonda d'une telle surabondance de consolations qu'il passa les deux ou trois dernières années de sa vie dans une extase presque continuelle. Ce fut vers sa cinquantième année qu'il rendit son âme à Dieu. Plusieurs la virent s'élever vers le ciel sur un nuage resplendissant de clarté.

Le chroniqueur donne comme un fait avéré et public que le corps du saint Ermite demeura pendant un siècle sans éprouver

de corruption, et que, même de son temps, il répandait une odeur pleine de suavité. Il donne pour témoin de ce dernier miracle toute la paroisse du Beausset et le vicaire qui la desservait alors.

LE BIENHEUREUX RAYNAUD,

ABBÉ DE CITEAUX.

Raynaud, fils de Milon, comte de Bar-sur-Seine, fut d'abord moine de Clairvaux. Élu abbé général de Citeaux, l'an 1133, on voit son nom dans une charte donnée par Gauthier de Sercy, évêque de Châlon, en faveur du monastère de Saint-Pierre. L'année suivante, il réunit et promulgua les statuts des chapitres généraux de son Ordre. Saint Pierre premier abbé de Tamié en Savoie, ayant refusé l'archevêché de Tarentaise, Raynaud, connaissant son rare mérite, lui ordonna en qualité de supérieur général, d'accepter cette éminente dignité.

Il fit un voyage à Cluny sur la fin de septembre 1140. Il y trouva le fameux Abailard qui était venu y chercher un asile, après en avoir appelé au Pape de la sentence qui l'avait condamné. « Raynaud, dit le P. Longueval[1], était un homme de paix, mis depuis au nombre des Saints canonisés dans son Ordre. De concert avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, il offrit à Abailard sa médiation, si, au lieu de tant de fatigues et d'incertitude, il voulait s'aboucher avec saint Bernard, et essayer de se réconcilier avec lui. Quelque révolution qu'une semblable parole dût causer dans un cœur ulcéré, Abailard l'avait naturellement bon et reconnaissant. Il fut sensible à cette proposition inspirée par l'amitié. Les deux abbés le déterminèrent donc à se laisser conduire jusqu'à Clairvaux, Pierre le Vénérable l'avertissant surtout d'y déférer fidèlement au sentiment de saint Bernard et des autres personnes sages qu'il y trouverait, selon qu'elles le porteraient à retrancher et à rétracter ce qu'il avait dit ou écrit de répréhensible. Des intercessions si respectables furent parfaitement secondées par la docilité d'Abailard. L'abbé de Citeaux le conduisit à Clairvaux ; et quoiqu'on ne sache pas à

1 Hist. de l'Égl. gallic., l. XXV.

quelle sorte d'explications et de rétractations il fut obligé de se soumettre dans cette entrevue, on sait qu'il y consentit. »

A son retour, écrivait Pierre le Vénérable au Pape Innocent II, il m'apprit que par la médiation de l'abbé de Cîteaux, tous ses dissentiments avec celui de Clairvaux avaient disparu, et que tous leurs débats étaient pleinement assoupis. De ce moment, par notre avis, mais plus encore par l'inspiration divine, il a dit adieu pour toujours au tumulte des études et des écoles, et a choisi Cluny pour son dernier et perpétuel asile.

A l'époque de cette réconciliation, le bienheureux Raynaud écrivit au même Pape pour soutenir Humbert de Baugé, évêque d'Autun, contre les moines de Vézelay. L'an 1147, il reçut à Cîteaux, le Pape Eugène III, disciple de saint Bernard. Ce Pontife bénit le nouveau cimetière de l'abbaye, présida en personne le chapitre général auquel assistait le roi Louis VII, et unit à Cîteaux l'Ordre de Savigny et l'abbaye d'Obasine.

Après avoir fondé plusieurs monastères et favorisé avec zèle l'accroissement de son Ordre, le bienheureux Raynaud mourut saintement le 16 mai 1151, selon le Ménologe de Cîteaux et celui des bénédictins. Sa mort fut pleurée par saint Bernard : « Notre seigneur de Cîteaux nous a laissés, dit-il dans une de ses lettres ; c'est un grand malheur pour l'Ordre ; c'est pour moi un double sujet d'affliction, car j'ai perdu dans un seul homme un père et un fils. » — Un écrivain contemporain trace aussi de Raynaud ce bel éloge : « En ce temps-là, Cîteaux était gouverné par un homme presque sans égal. Il avait pour lui la beauté corporelle, la noblesse de la naissance, le charme de la modestie, la ferveur de la religion. Supérieur à tous les abbés qu'il dirigeait, il joignait au zèle le plus ardent la plus aimable mansuétude. »

LE BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYR.

En l'année 1592, dans le palatinat de Sandomir, en Pologne, naquit le bienheureux André Bobola. Sa famille était des plus illustres du royaume, et par son origine antique et par les grands

personnages qu'elle avait produits. Les parents du Bienheureux l'élevèrent dans les sentiments de piété qui étaient naturels à leur maison; ils le firent étudier au collége de la Compagnie de Jésus à Sandomir, où il se distingua par ses vertus précoces encore plus que par ses grands talents. Jaloux de consacrer à Dieu tous les dons qu'il en avait reçus, le saint jeune homme manifesta bientôt le désir d'entrer dans la Compagnie.

L'amour de la Compagnie de Jésus semblait héréditaire dans cette noble famille des Bobola. Un oncle du Martyr en faisait déjà partie. Son grand oncle avait fait construire presque entièrement à ses frais l'église de la maison professe de Varsovie, où il a son tombeau. Gaspard Bobola, chanoine de Cracovie et secrétaire du royaume, avait aussi élevé dans cette dernière ville la magnifique église du collége des Jésuites; son frère avait fondé à Sandomir un séminaire pour la jeune noblesse du pays, sous la direction de la Compagnie. Il semble que Dieu ait voulu récompenser les pieuses largesses de cette famille, en choisissant dans son sein le martyr qui devait en perpétuer la gloire.

Le 31 juillet de l'an 1611, jour de la fête de Saint-Ignace, le bienheureux, après avoir reçu la bénédiction de son père entra donc au noviciat des Jésuites dans la ville de Wilna, capitale de la Lithuanie. Il suivit d'abord les exercices spirituels de saint Ignace, et après cette première épreuve, il reçut l'habit le jour du martyre de saint Laurent. Il devint le modèle des autres novices pendant les deux années de son noviciat, qui fut achevé en 1613; il avait alors vingt et un ans.

Il étudia ensuite la philosophie pendant trois ans sous la direction du P. Marquart, qui avait été pendant seize ans confesseur de Sigismond III, des princes Ladislas et Jean Casimir et de la reine Anne, et que sa prudence, sa sagesse dans ces difficiles fonctions avaient rendu illustre au moins autant que ses connaissances profondes. Ce Père fut frappé de la piété de son élève, de la vivacité de son esprit, de sa vaste mémoire, de la rectitude de son jugement, et il en conçut d'heureuses espérances.

Après ses trois années de philosophie, le bienheureux fut envoyé à Braunsberg, petite ville de la Prusse royale, pour y

enseigner les premiers éléments de la langue latine ; l'année suivante, on le fit professer dans une classe supérieure au collége de Pultava, forteresse de l'Ukraine, que devait rendre si célèbre, un siècle plus tard, la défaite de Charles XII et la première grande victoire du czar Pierre. Dans ces deux maisons, le bienheureux gagna le cœur de ses élèves par sa bonté, en même temps qu'il les portait à la vertu par ses discours et ses admirables exemples.

Il revint ensuite à Wilna faire son cours de théologie, sous le même P. Marquart qui lui avait enseigné la philosophie. En 1621 il reçut le sous-diaconat et le diaconat; et le 12 mars de l'an 1622, il fut ordonné prêtre à l'âge de trente ans. Ce jour-là même on préparait à Rome la canonisation de saint Ignace et de saint François-Xavier. Ce fut aussi ce jour-là que fut ordonné prêtre à Rome le P. Bruno de Sainte-Croix, qui devait périr martyr en Ethiopie. Dieu préparait ainsi de nouvelles gloires à la Compagnie de Jésus, par les mérites de ses deux grands serviteurs, saint Ignace et saint François-Xavier.

Après ses quatre années de théologie, le bienheureux fit un second noviciat que l'on appelle l'année de troisième probation. On ne saurait trop admirer le soin avec lequel la Compagnie de Jésus prépare ses religieux avant de les employer au redoutable ministère des âmes. Le bienheureux avait fait un premier noviciat de deux années pour poser les fondements d'une piété solide, il avait étudié la philosophie pendant trois ans, avait enseigné les lettres deux années pour s'y perfectionner; puis, avec un esprit mûri par l'âge et l'étude, il s'était adonné durant quatre ans à la théologie, qui est le sommet de la science ; mais comme ces travaux de l'intelligence pouvaient avoir affaibli les impressions et la ferveur du noviciat, voici qu'on lui faisait consacrer une année tout entière à se retremper dans l'oraison et l'amour de ses exercices de piété. Après ces douze années d'études et de progrès dans la vertu, on comprend assez quels hommes mûrs pour le cœur et pour l'intelligence la Compagnie pouvait employer dans le saint ministère.

A l'âge de trente-deux ans, le bienheureux commença donc à

prêcher dans l'église de Saint-Casimir de Wilna dont il fut chargé pendant plusieurs années. Il partageait son temps entre la chaire, le confessionnal, la visite des malades et les exercices de piété. Il acquit bientôt une grande influence dans la ville par sa sainteté, son éloquence, la politesse et la distinction de ses manières, qui le rendaient aimable aux grands, en même temps que sa bonté et sa douceur lui gagnaient le cœur du peuple. Il était petit de taille, mais son visage plein de majesté imposait le respect ; il avait l'œil vif et modeste, la parole gracieuse et facile. L'étude et les austérités avaient blanchi ses cheveux avant le temps. Les plus grands seigneurs le recherchaient avec empressement, mais il n'oubliait pas les pauvres, et il n'était jamais plus heureux que quand on l'appelait dans les hôpitaux. Il se plaisait aussi à faire le catéchisme aux petits enfants ; il leur apprenait à aimer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge, il les faisait ensuite entrer dans quelque confrérie de cette bonne Mère, pour préserver leur innocence des dangers de la jeunesse par sa puissante protection. Il a formé ainsi beaucoup de saints jeunes gens, qui sont entrés plus tard dans la Compagnie de Jésus, et en d'autres Ordres religieux dont ils ont été l'honneur.

Le 2 juin de l'an 1630, il fit la profession solennelle des quatre vœux dans l'église de la maison professe de Wilna. L'année suivante, le provincial le nomma supérieur de la résidence de Bobruiski ; il y resta cinq ans, édifiant ses religieux par sa charité, son humilité, qui lui faisait rechercher avec joie toutes les occasions d'exercer les plus bas emplois de la communauté. Un Père était-il malade, le bienheureux le remplaçait aussitôt. C'est ainsi qu'il fit le catéchisme aux tout petits enfants durant plusieurs années, et qu'il demanda de servir les pestiférés pendant une longue contagion qui ravagea en ce temps la Lithuanie. Il vint à Wilna, où plusieurs religieux avaient déjà succombé ; le jour et la nuit il était au chevet des malades, les soignant avec un zèle et un courage que rien ne put ralentir ; à peine s'il prenait la nourriture et le repos nécessaires à sa vie. Dieu soutint ses forces, il résista au fléau, à la fatigue : il était réservé à un plus cruel martyre que celui de la charité.

En 1636, il obtint de se décharger du fardeau de l'autorité, pour se livrer entièrement aux missions. Sa première conquête fut un curé schismatique, à qui sa sainteté, ses raisonnements lumineux, ses manières si douces et ses prières surtout, ouvrirent les yeux. Il revint à l'unité, à la vérité, et voulut y ramener son troupeau. Il détrompa ces pauvres aveugles, les fit instruire par le bienheureux; tous ensemble rentrèrent dans le bercail, réjouissant le cœur de Notre-Seigneur par ce retour inespéré.

Pendant vingt et un ans, le Bienheureux parcourut la Lithuanie comme un apôtre, soutenant les catholiques, ramenant les schismatiques, affermissant les faibles dans la foi, instruisant les enfants, consolant les malades, secourant les pauvres, soignant les blessés, réparant les désastres de la guerre. La Pologne était alors ravagée par les Cosaques, les Russes, les Tartares, les habitants des provinces danubiennes; elle commençait ce long martyre par lequel Dieu la voulait mener au tombeau, d'où sa bonté la tirera sans doute un jour. Les Pères de la Compagnie, odieux à tous les ennemis de la religion, souffrirent principalement des invasions de ces barbares; ils furent chassés de leurs colléges, obligés de se retirer dans des cavernes, emmenés esclaves en Sibérie, massacrés pour la foi. Le clergé catholique et le peuple fidèle eurent aussi beaucoup à souffrir. Le Bienheureux soutenait leur courage, et sous le feu de la persécution continuait ses conquêtes. Il avait acquis une connaissance profonde des Pères de l'Église grecque. C'était le champ de ses discussions avec le clergé schismatique, et à ses sophismes contre l'Église latine, il apportait pour réponse les propres paroles de ces grands docteurs, dont la lumière brillait au milieu de leurs ténèbres, sans qu'ils voulussent la voir. Il recommandait surtout cette étude aux missionnaires qui l'aidaient dans son apostolat. Là était l'arsenal où il puisait des armes invincibles contre tous les faux raisonnements de l'erreur. Que pouvaient répondre, en effet, les popes grecs, quand il leur montrait que leurs glorieux ancêtres avaient reconnu la primauté de l'Église romaine, s'étaient soumis à son autorité, et avaient partagé toutes ses croyances?

Les schismatiques sentaient bien la force des coups qu'il leur portait ; ils voyaient en frémissant leur nombre diminuer, leur pouvoir s'affaiblir ; ils résolurent de se concentrer dans un coin de la Lithuanie, et d'en faire comme le camp retranché de leur Église. La province de Polésie, entourée de marais et de lacs, isolée en quelque sorte du reste de la Pologne par ses fondrières et ses marécages, leur parut propre à ce dessein ; ils s'y réunirent, et essayèrent de l'entraîner entièrement dans leur parti. Mais le prince Radziwil, fervent catholique, grand chancelier de Lithuanie, déjoua leur projet en fondant à Pinsko, qui était un fief de sa maison, un collége de la Compagnie de Jésus, qu'il dota avec une magnificence royale. Le Bienheureux y fut appelé. Il s'y rendit avec joie, comme un brave soldat marche au combat, mais sans ignorer qu'il allait au martyre. Il y avait longtemps qu'il soupirait après ce couronnement de tous ses travaux ; il avait fait part à quelques amis de ses espérances : il comptait sur la bonté de Dieu pour achever sa vie par un dernier triomphe, le plus admirable de tous, celui du sang. Quand il partit, il écrivit à l'un des Pères de la Compagnie qu'il allait à Pinsko pour y souffrir le martyre.

Dès qu'il fut arrivé, les schismatiques qui savaient son zèle, ses conquêtes, sa puissance, dirigèrent contre lui tous les traits de leur méchanceté infernale, comme étant le plus redoutable de leurs adversaires. A peine le malheureux sortait-il du collége, qu'il était entouré d'une foule d'enfants et de gens de la dernière populace, soudoyés et ameutés par les schismatiques. Ils l'accablaient d'injures grossières et de railleries, ils le suivaient en le sifflant et en l'appelant des noms les plus outrageants. Le Père, heureux de souffrir pour Notre-Seigneur, se retournait quelquefois vers eux avec un visage angélique ; il essayait de leur parler en souriant, espérant les ramener par sa bonté, et faire tourner leur malice au profit de leurs âmes. Mais les schismatiques avaient persuadé à tous ces malheureux que le Père Bobola était un sorcier, dont les paroles donnaient la mort ; à peine ouvrait-il la bouche, qu'ils couvraient sa voix par leurs cris, bouchant leurs oreilles, ramassant de la boue et des pierres pour

l'en accabler. Le Bienheureux alors poursuivait son chemin, sans paraître s'apercevoir des coups qu'il recevait; il visitait ses pauvres, ses malades : au retour, il revenait tranquillement au milieu de cette canaille, qui l'avait impitoyablement attendu pour jouir encore de sa victime. Il endura ce martyre pendant un an, sans se plaindre, sans cesser ses visites, sans chercher aucun moyen pour s'en délivrer. Il souffrait avec bonheur et aimait sa croix. Que de mérites ne dut-il pas acquérir par une si admirable patience, et quelle efficace ne devaient pas avoir des travaux accomplis parmi de si cruelles épreuves !

Cependant les schismatiques, furieux de ne pouvoir lasser sa constance, voyant que leurs efforts tournaient au profit de la vérité, par les conversions que le Bienheureux obtenait de Dieu par ses souffrances, résolurent de se délivrer de leur ennemi. Ils l'eussent volontiers assassiné eux-mêmes; mais ils craignaient le prince Radziwil, et pour éviter le châtiment, ils appelèrent à leur aide les Cosaques qui ravageaient le pays. Deux chefs de ces bandes sauvages se mirent à sa poursuite; ils apprirent que le Père était à Janov et s'y rendirent en toute hâte.

Le Bienheureux venait de dire la messe; il faisait son action de grâces au pied de l'autel; les catholiques, avertis de l'approche des Cosaques, l'entourent en pleurant, le suppliant de sauver sa vie par la fuite. Le Bienheureux ne désirait rien plus que le martyre; il résistait à leurs prières; mais, vaincu par leurs larmes, craignant que les catholiques ne fussent aussi victimes de la barbarie des Cosaques, il consentit enfin à s'enfuir. On lui donne une voiture et un guide; il part, mais les Cosaques, prévenus par les schismatiques, furent bientôt sur ses traces. Le cocher se sauva à travers les bois. Les Cosaques, hurlant de joie, entourent la voiture, d'où le Bienheureux descend avec calme; il se met à genoux, en levant ses yeux vers le ciel, et disant à Notre-Seigneur : *Fiat voluntas, fiat voluntas tua*; Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! Il reçut aussitôt deux coups de sabre sur le bras; puis les Cosaques l'enlèvent, l'attachent à un arbre, le dépouillent jusqu'aux reins, et le battent tant qu'ils ont de force. Le Bienheureux ne jeta ni une plainte, ni un soupir; on l'enten-

dait seulement répéter de fois à autre les noms très-doux de Jésus et de Marie ; c'est là qu'il retrempait son courage, quand ses forces défaillaient.

Les Cosaques se lassèrent avant le bienheureux Confesseur ; ils le détachent de l'arbre tout rougi de sang, lui mettent une corde au cou, et le traînent derrière leurs chevaux, lui donnant des coups de lance quand il n'allait pas assez vite. Ils rentrèrent ainsi à Janow, au milieu des hérétiques triomphants, tandis que les catholiques se cachaient dans leurs maisons, et ils menèrent le Martyr à leur capitaine, qui les attendait avec impatience. Quand il aperçut sa victime couverte de plaies, pâle de tout le sang qu'elle avait perdu, le chef des Cosaques lui dit avec un sourire railleur :

« Qui es-tu, et que viens-tu faire dans ce pays ?

— Je suis, répondit doucement le Bienheureux, prêtre romain et jésuite ; je suis venu conserver la foi en ce royaume, et ramener à la vraie Église ceux qui l'ont abandonnée.

— Ah ! chien de papiste, dit le Cosaque, je vais t'arracher ta foi avec ton cœur de ta poitrine, si tu ne renonces aussitôt à la communion romaine.

— Je suis catholique et prêtre, reprit le Bienheureux ; je souffrirai la mort la plus cruelle, avant d'abandonner Dieu et de trahir la vérité ; mais vous et vos gens, ajouta-t-il avec un regard intrépide, pensez plutôt à renoncer à vos erreurs, si vous ne voulez vous perdre pour toujours. »

A ces mots le capitaine furieux, lui déchargea sur la tête un si grand coup de sabre, qu'il la lui eût fendue entièrement, si, par un mouvement naturel, le Bienheureux y ayant porté la main, la force du coup n'eût été amortie. La main fut presque séparée du bras ; le martyr tomba à terre et reçut au pied un second coup qui lui fit une large plaie. Un soldat lui arracha un œil avec la pointe de son poignard. Les autres le traînèrent ensuite dans la boutique d'un boucher ; ils allumèrent des torches, lui brûlèrent la poitrine, les flancs et la chair béante de ses plaies jusqu'à la faire tomber en lambeaux. Ils lui disaient en même temps : « Renonce à ta foi, ou attends-toi à pis.

— Je suis religieux, répondait le Martyr, je ne puis renier la sainte foi. Oh ! si vous connaissiez l'erreur où le schisme vous tient plongés ! si vous ouvriez vos cœurs à la sainte foi, alors vous connaîtriez Dieu et sauveriez vos âmes ! »

Ainsi cette douce victime ne pensait qu'à la conversion de ses bourreaux.

Pendant ce discours, des soldats avaient été couper de jeunes branches de chêne ; ils les tordirent, en lièrent la tête du Père, et la serrant avec force, ils firent entrer les branches jusque dans les os ; ils eussent fait sauter le crâne, s'ils n'eussent voulu prolonger les souffrances du Martyr.

L'un d'eux proposa alors de lui faire une tonsure ; on prit des couteaux et on écorcha la moitié de la tête jusqu'au cou ; d'autres écorchaient les mains en dérision de l'onction sacerdotale qu'elles avaient reçue, et disaient : « Qu'on l'oigne, qu'on l'oigne de son propre sang ! » En même temps ils le frappaient au visage de coups si violents que plusieurs de ses dents furent brisées. « Eh bien, disaient-ils en riant, où est ton Pape ? où sont tes Romains ? t'obstines-tu encore ? Convertis-toi, malheureux, et renonce à la foi catholique, sinon tu périras par nos mains.

— C'est à vous de vous convertir, répondait le confesseur avec une patience angélique ; si vous vous endurcissez dans le schisme, vous périrez éternellement : repentez-vous et revenez à la vraie Église.

— Puisque c'est un prêtre, cria un des bourreaux, il faut lui faire une belle chasuble. »

Alors ils reprirent la peau de la tête, qui pendait sur l'échine, et lui écorchèrent tout le dos, essuyant le sang qui coulait avec un bouchon de grosse paille. Quand ils le virent en cet état, il leur fit horreur à eux-mêmes.

« C'est un monstre, dirent-ils, c'est un monstre, il ne lui manque plus que les griffes ; mettons-lui des griffes. »

Ils le retournent sur la table où il était étendu, et lui enfoncent des roseaux sous les ongles de chaque doigt. Durant cet atroce martyre, le Bienheureux se recommandait à ses saints Patrons, prononçant quelquefois les deux noms de Jésus et de Marie ;

mais les bourreaux étouffaient sa voix par leurs blasphèmes contre l'Église romaine. Ils lui coupèrent le nez et les lèvres, et pour l'empêcher de parler, résolurent de lui arracher la langue. Ils lui firent une nouvelle ouverture à la tête, et tirèrent la langue de toutes leurs forces pour la déraciner, pendant que le Bienheureux faisait un dernier effort pour prononcer le nom sacré de Jésus. Après cela, ne voyant plus dans le corps du Martyr qu'un monceau informe de chair et de plaies ensanglantées, ils le jetèrent au milieu de la rue sur un tas de boue pour l'y laisser mourir. Mais le capitaine passant par là quelques heures après, et s'apercevant qu'il respirait encore, lui ouvrit les flancs d'un coup de sabre; les restes de son sang s'échappèrent par cette dernière plaie, et le Bienheureux rendit à Dieu son âme le 16 mai de l'an 1657, qui était le mercredi dans l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Tout fier de cette grande victoire, le capitaine s'en revenait la tête haute au milieu de ses soldats, lorsque Dieu voulut manifester le triomphe de son serviteur par une lumière éclatante qui apparut sur Janow. Les Cosaques effrayés de cette splendeur céleste, s'élancèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent au plus vite; en quelques instants Janow en fut délivré. Les catholiques sortirent alors de leurs maisons, où la peur les avait tenus renfermés; ils accoururent auprès du cadavre, qui n'était qu'une plaie. Tous disaient : « Ils ont tué un saint prêtre, ils ont tué un Saint: » mais ils n'osaient lui donner la sépulture, craignant que les Cosaques ne revinssent sur leurs pas. Au bout de quatre jours, le corps était encore étendu dans la rue, lorsque le curé de Janow, qui avait été fait prisonnier par les Cosaques, le releva. Malgré la chaleur, les plaies étaient vives et sans corruption; elles n'exhalaient aucune mauvaise odeur. On transporta le corps du bienheureux Martyr à Pinsko, au collége des Jésuites, où il fut placé dans l'église, au lieu qui servait de sépulture commune pour les Pères de la Compagnie.

Quand la nouvelle de cette mort si glorieuse se répandit en Lithuanie et dans le reste de la Pologne, tous ceux qui avaient connu ce courageux missionnaire l'invoquèrent comme un Mar-

tyr. Pourtant sa mémoire parut oubliée pendant près d'un demi-siècle; son corps reposait sans aucune distinction au milieu de ceux de ses Frères, et on ne raconte aucun miracle de cette époque. Mais Dieu veillait à la gloire de son serviteur. En 1702, quarante-cinq années après le martyre du bienheureux Bobola, le collége de Pinsko fut menacé de grandes calamités par suite des guerres. Le recteur, Martin Podlenski, ne sachant comment éviter le fléau qui s'approchait, résolut de recourir à la protection divine, et de choisir parmi les Saints un patron spécial qui voulût bien défendre sa maison. La nuit du 19 avril 1702, il était en oraison, cherchant dans son esprit à qui il devait confier les intérêts du collége, lorsque le Bienheureux lui apparut et lui dit : « Tu cherches un protecteur près de Dieu; mais pourquoi en cherches-tu un autre que moi? Je suis le Père André Bobola, tué par les Cosaques en haine de la foi; je te protégerai. Tu me trouveras parmi les Frères. »

Le recteur tout joyeux, raconta le lendemain matin cette vision aux Pères du collége; on chercha le corps du Martyr, mais en vain. Deux jours après, le Bienheureux apparut au sacristain : « Mon corps, lui dit-il, est dans un coin de l'église, à la droite du grand autel; c'est là que vous le trouverez. » On l'y trouva en effet. Sur le cercueil on lit cette inscription :

P. ANDREAS BOBOLA SOC. JESV
A COSACIS JANOVIÆ OCCISVS [1].

La bière était presque entièrement pourrie, sauf le couvercle. Les vêtements et la chasuble noire qui recouvraient le corps du Martyr, tombaient aussi en poussière, mais le corps lui-même était frais et vermeil; ses plaies paraissaient saignantes. Cette conservation était d'autant plus remarquable, que le terrain était humide, et que les autres cadavres étaient ou en putréfaction ou réduits à l'état de squelettes.

L'apparition et l'intégrité miraculeuse du corps du Martyr furent bientôt connues de toute la Pologne. Ce prodige consola

[1] Le Père André Bobola, de la Compagnie de Jésus, tué à Janow par les Cosaques.

et ranima la foi de ce malheureux peuple, déjà si cruellement éprouvé. On accourut en foule à Pinsko, et les miracles qui s'opéraient au tombeau du Bienheureux vinrent justifier la confiance des fidèles. Tous ceux qui invoquaient le Martyr recevaient des preuves de sa puissance. On amenait à Pinsko des malades de toutes les parties de la Pologne. On y conduisit un jour un homme à qui un juif avait fait prendre un breuvage qui lui avait troublé la raison. Quand il fut près de la ville, le démon qui le possédait paralysa toutes ses forces : il fallut le traîner au tombeau, où il poussa des cris terribles et jeta cet homme contre une muraille en le laissant comme mort. Il se plaignait que ses compagnons l'eussent abandonné ; il sortit enfin du corps de ce malheureux, qui recouvra aussitôt la raison.

En 1710, l'évasion du duc Michel Wisniowiecki augmenta encore la dévotion des Polonais pour le bienheureux Martyr. Ce prince était gardé par les Russes au château de Gluchow, où plusieurs évêques et seigneurs polonais avaient déjà été étranglés ; il n'attendait que la mort, lorsque la duchesse, sa femme, invoqua pour sa délivrance le bienheureux Bobola, faisant vœu de broder en or de ses mains une riche chasuble pour en revêtir le saint corps. Elle se sentit inspirée de hâter son travail, qui fut achevé et porté le 13 décembre à Pinsko. Ce jour-là même, le duc s'échappait de la forteresse de Gluchow ; il passait inaperçu au milieu de ses gardes en se mettant sous la protection du Martyr. Un cheval préparé par ses amis l'attendait sous les murs du château ; il s'élance vers le Borysthène, qu'il passe sur un pont de glaces ; mais déjà les gardes étaient à sa poursuite ; ils arrivent au bord du fleuve, et l'auraient bientôt rejoint, lorsque le vent brise et disperse les glaces. Le duc était sauvé.

Plusieurs fois, dans le cours du XVIIIe siècle, en 1710, en 1730, le tombeau du Bienheureux fut ouvert, et son corps fut toujours trouvé dans un état de conservation parfaite. Les chairs étaient flexibles, les plaies toujours béantes ; le sang semblait circuler encore dans ses veines et animer son visage. Tous les douloureux détails de son martyre, ces souffrances atroces endurées pour la Foi étaient écrites sur ce corps affreusement mutilé, te-

moin en quelque sorte toujours vivant de la cruauté moscovite. Ces membres presque détachés, cette tête écorchée, ce dos dépouillé, cette poitrine brûlée, ces flancs ouverts et calcinés, ces lèvres mutilées, cette langue arrachée, ces oreilles, ce nez, cette main coupés par le fer des Cosaques, sont autant de voix qui appellent incessamment la miséricorde de Dieu sur le malheureux peuple que ce glorieux Martyr a tant aimé; et tous les coups de la vengeance divine sur ses bourreaux.

En 1723, le jour de la Toussaint, une croix lumineuse apparut à Janow, sur le lieu même du martyre, et il se fit à cette occasion plusieurs miracles. En 1808, le saint corps fut transporté de Pinsko à Polock, dans le collége de la Compagnie de Jésus. Enfin le 30 octobre de l'an 1853, le bienheureux André Bobola, dont le martyre avait été reconnu le 9 février 1755, par le Pape Benoît XIV, fut solennellement béatifié par Sa Sainteté Pie IX, glorieusement régnant. (E. Daras.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le Père Cyprien de Sainte-Marie, de l'Ordre des Carmes, rapporte dans la vie du bienheureux Simon Stock, que la très-sainte Vierge lui apparut, et qu'en reconnaissance de la dévotion que ce Bienheureux avait pour cette sainte Mère, elle lui donna son petit habit appelé communément le Scapulaire, et promit à son Ordre et à tous ceux qui porteraient ce petit habit, que le premier samedi après leur mort, si leurs âmes étaient en purgatoire, elle les en délivrerait. A cette occasion, peu de temps après fut établie la Confrérie du Scapulaire chez les Pères Carmes, dans laquelle plusieurs seigneurs se firent inscrire, comme saint Louis, roi de France. Edouard, roi d'Angleterre, Henri, duc de Lancastre, Henri, comte de Northumberland, et la bienheureuse Angèle, fille du roi de Bohême, qui non contente d'avoir pris le Scapulaire, se fit aussi quelque temps après religieuse Carmélite.

Quant à la promesse que la très-sainte Vierge fit au bienheureux Stock de délivrer du purgatoire, le premier samedi après leur mort, les âmes de ceux qui auraient porté son petit habit ou son scapulaire, plusieurs Papes ont confirmé ce privilége singu-

lier. Jean XXII, par une bulle qui commence par ces mots, *Sacratissimo uti culmine paradisi*, donnée le 3 mars de l'an 1415, cinquième année de son pontificat; Alexandre VI, par une bulle qui commence par ces mots, *Tenore cujusdam privilegii*; et par une autre qui commence par ces mots, *Universis et singulis*, donnée à Rome la première année de son pontificat; Clément VII, dont nous avons parlé hier; Grégoire XIII, par la bulle *Ut laudes gloriosissimæ Mariæ*; enfin, Sixte-Quint, Grégoire XIV, Clément VIII, ont confirmé cette indulgence du samedi, et surtout Paul V, par cinq bulles données en 1606, 1609, 1613, 1614 et 1617.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Isaurie, la fête des saints martyrs Aquilin et Victorien.

A Auxerre, martyre de saint Pérégrin, premier évêque de cette ville, qui fut envoyé par le Pape saint Sixte dans les Gaules, avec d'autres ecclésiastiques, et qui, après s'être acquitté dignement du ministère de la prédication évangélique, ayant été condamné à perdre la tête, mérita la couronne éternelle.

A Uzale en Afrique, les saints martyrs Félix et Gennade.

En Palestine, martyre des saints moines massacrés par les Sarrasins dans la laure de Saint-Sabas.

1 DECIMO SEPTIMO KALENDAS JUNII.

Eugubii, sancti Ubaldi Episcopi, miraculis clari. — In Isauria, natalis sanctorum Martyrum Aquilini et Victoriani. — Antisiodori, passio sancti Peregrini primi ejusdem civitatis Episcopi, qui a beato Xysto Papa in Gallias cum aliis Clericis missus, Evangelicæ prædicationis munere expleto, capitali sententia damnatus, coronam meruit sempiternam. — Uzali in Africa, sanctorum martyrum Felicis et Gennadii. — In Palestina, passio sanctorum monachorum a Sarracenis in Laura sancti Sabæ interfectorum. — In Perside, sanctorum martyrum Abdæ episcopi, septem presbyterorum, novem diaconorum, et septem Virginum, qui sub Isdegerde rege variis tormentorum generibus cruciati, gloriosum martyrium compleverunt. — Pragæ in Bohemia, sancti Joannis Nepomuceni Metropolitanæ Ecclesiæ canonici, qui frustra tentatus ut sigilli sacramentalis fidem proderet, in flumen Moldavam dejectus martyrii palmam emeruit. — Ambiani in Gallia, sancti Honorati episcopi. — Apud Cenomanos, sancti Domnoli episcopi. — Mirandulæ in Æmilia, sancti Possidii episcopi Calamensis, discipuli sancti Augustini, ejusque præclaræ vitæ scriptoris. — Trecis, sancti Fidoli confessoris. — In Scotia, sancti Brandani abbatis. — Apud Forum Julii, sanctæ Maximæ virginis, quæ multis clara virtutibus in pace quievit.

En Perse, les saints martyrs Abdas, évêque, sept prêtres, neuf diacres et sept vierges, qui, sous le roi Isdegerde, ayant passé par diverses sortes de tourments, accomplirent leur glorieux martyre.

A Gubio, saint Ubald, évêque, célèbre par ses miracles.

A Prague en Bohême, saint Jean Népomucène, chanoine de l'église métropolitaine, qui, ayant été en vain pressé de violer le secret de la confession, fut jeté dans la Moldau, et mérita la palme du martyre.

A Amiens, saint Honoré, évêque.

Au Mans, saint Domnole, évêque.

A la Mirandole en Émilie, saint Possidius, évêque de Calame, disciple de saint Augustin, et historien des belles actions de ce grand Saint.

A Troyes, saint Fale, confesseur.

En Irlande, saint Brendan, abbé.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Bernard de Menthon, ermite.

Sainte Claire, vierge martyre, l'une des compagnes de sainte Ursule. Elle est honorée au diocèse de Soissons où on a de ses reliques.

Saint Mauril, saint Almer et saint Eman, fidèles chrétiens, massacrés ensemble par des bandits, vers l'an 545. Quelques miracles firent vénérer leurs restes, et ils sont honorés le 16 mai, dans le diocèse de Chartres.

Saint Adam, abbé de Saint-Sabin, dans la Marche d'Ancône.

Saint Damien et saint Valentin, martyrs dans l'Abruzze.

Saint Dioclétien, martyr, à Osana dans la Marche d'Ancône, durant les persécutions de l'empereur Dioclétien.

Sainte Eupure (*Eupuria*), vierge, honorée à Gaëte.

Saint Herle et saint Nidérun, martyrs, avec six autres, à Cortona.

Saint Rose (*Rosius*), évêque africain dont on n'indique pas le siége, honoré à Sessa, dans le royaume de Naples.

Saint Paul et saint Héracle, martyrs à Nyon, en Suisse, avec trois autres, dans la persécution de Dioclétien.

Saint Galen et saint Miggène, martyrs à Éphèse, avec saint Juvin.

Saint Fort, évêque et martyr, honoré à Bordeaux.

Saint Franchy (*Francoveus*), moine du Nivernais, qui a donné son nom à un village.

Saint Mardalée, abbé en Éthiopie, honoré ce jour chez les Grecs.

Sainte Maxime, religieuse honorée à Fréjus.

Saint Papylin, martyr en Orient, honoré chez les Grecs.

Saint Mie (*Medicus*), ermite, dans le diocèse de Blois. Il s'occupait dans sa solitude à faire des souliers pour les pauvres.

Saint Néade, confesseur, honoré chez les Grecs.

Saint Victorin, martyr, honoré près de Bourges.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Bergon, prêtre Lazariste de la maison de Cahors, pour refus de serment, fut condamné comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel de Cahors, le 16 mai 1794.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pascal Baylon, frère mineur. — Saint Epaphrodite, évêque de Philippes. — Saint Andronic, martyr. — Saint Tropès, martyr. — Saint Possidius, évêque de Calame. — Saint Montan, anachorète. — Saint Thudon, solitaire. — Sainte Framechilde ou Frameuse. — Saint Étienne le Syncelle, patriarche de Constantinople. — Saint Brunon, évêque de Wurtzbourg. — Saint Ditmar, missionnaire. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PASCAL BAYLON,

FRÈRE MINEUR.

Saint Pascal, surnommé Baylon, fils de Martin Baylon et d'Isabelle Jubéra, naquit le jour de Pâques de l'an 1540, à la Torte-Hermosa, petite ville du royaume d'Aragon, dans le diocèse de Siguença. Ses parents qui gagnaient leur vie à cultiver la terre et à nourrir des bestiaux, l'occupèrent dès sa jeunesse à garder des troupeaux, sans lui avoir fait apprendre autre chose que les premiers éléments de la religion. Mais le désir de savoir lui fit porter un livre aux champs, où par le secours de ceux qu'il rencontrait et qui voulaient bien l'aider, il apprit à connaître ses lettres, à lire et à écrire. Lorsqu'il eut acquis ce talent, il ne songea plus qu'à le cultiver et à l'employer aux choses de son salut, dans les moments de loisir que le soin de son troupeau pouvait lui laisser. De sorte que dès lors il renonça au jeu et aux autres passe-temps auxquels il était provoqué par les gens de sa condition et de son âge.

La lecture des livres de piété à laquelle il se plaisait, lui donna tant de goût pour les vérités de l'Évangile, qu'il en conçut un ardent amour pour Dieu, une grande indifférence pour les choses du monde, et beaucoup de mépris pour tout ce qui fait l'objet de l'ambition et de l'avarice des hommes. Il embrassa la vie pénitente dans sa profession, aimant la pauvreté et la bassesse dans

laquelle il était né, comme des moyens plus propres à le faire souvenir de ce qu'il devait demander à Dieu, et à le faire aspirer aux biens et à la gloire de l'autre vie. Il rejeta dans cet esprit la proposition que lui fit le maître [1] qu'il servait de l'adopter et de le faire héritier de ses grands biens, et il continua de le servir, non comme le pasteur en chef de ses troupeaux, mais sous celui qui avait cette charge.

Quelque commode que parût son emploi pour conserver l'innocence de ses mœurs, et pour s'entretenir dans l'esprit de la prière et de la contemplation, il ne laissait pas d'y trouver des difficultés. Il ne pouvait rien souffrir qui pût blesser la délicatesse de sa conscience, ni dans les discours ni dans les actions de ceux avec lesquels il avait à vivre. On lui avait donné un troupeau de chèvres à garder. Voyant qu'il ne pouvait redresser l'inclination qu'elles avaient à brouter dans le champ d'autrui, il voulut s'en décharger par le scrupule qu'il avait du tort qu'elles pouvaient causer au prochain, et qu'il ne pouvait empêcher. Il faisait paraître une douceur, une patience et une soumission parfaite aux ordres de Dieu dans toutes les petites disgrâces qui lui survenaient, soit dans le domestique de son maître, soit dans les maladies ou les pertes qui arrivaient à son troupeau. Mais il y eut une chose à la fin qui le dégoûta de sa profession, ce fut de voir le maître pasteur sous lequel il faisait la fonction de berger, entrer souvent en querelle, tantôt avec les laboureurs, tantôt avec les autres pasteurs. Il jugea de là que le monde était tout rempli de piéges, et que son salut y serait exposé à divers dangers tant qu'il y demeurerait.

Il résolut donc de le quitter et de chercher sa sûreté dans quelque asile qui fût inaccessible à la corruption du siècle. S'étant découvert à quelques personnes sur le dessein qu'il avait de se retirer dans un couvent, on lui indiqua un monastère bien renté, et on lui faisait espérer qu'il y serait fort à son aise. On ne pouvait apporter de raison plus forte pour l'en détourner ; aussi fit-il connaître à ces personnes qu'il comptait les commodités de la

[1] Martin Garcia.

vie au nombre des écueils et des périls qu'il fuyait, et qu'il ne cherchait qu'une retraite de pénitence. Après avoir consulté Dieu pendant quelque temps sur l'exécution du dessein qu'il lui avait inspiré, il quitta son pays, son maître et ses parents, âgé de près de vingt ans, et alla en 1560 dans le royaume de Valence se présenter à un couvent de religieux déchaussés [1] de Saint-François, nommé Notre-Dame de Lorette, bâti dans une solitude près de la ville de Montfort. Il fut très-édifié de la charité dont on y usa envers lui : mais par timidité ou par discrétion, il n'osa encore demander d'y être reçu parmi les Frères. Il s'arrêta pendant quelque temps à servir dans diverses fermes de la campagne voisine, d'où il avait la commodité aux jours de fêtes ou de repos de venir dans ce couvent prendre peu à peu l'esprit de Saint-François, soit dans les prières de l'office, soit dans les conversations des bons religieux.

Ce fut durant ces intervalles qu'il répandit l'odeur de sa piété fort avant dans les territoires de Montfort, d'Albaterra et d'Origuelha. Jamais on n'avait vu tant de vertu dans une personne de son état, qui manquait comme on le présumait des secours d'une bonne éducation. Il était humble, chaste, régulier dans tout ce qu'il faisait, assidu à la prière la nuit comme le jour, fervent dans les exercices de dévotion, mortifié et sévère à son corps, jeûnant au pain et à l'eau le carême entier et tous les autres jours de l'année prescrits par l'Église, soumis et fidèle à ses maîtres comme à Dieu même, obligeant et prêt à servir tout le monde, assistant les pauvres de tout ce qui était en son pouvoir. De sorte qu'étant connu dans le couvent de Notre-Dame de Lorette, on n'eut garde de lui refuser l'habit de Saint-François, lorsqu'il vint le demander en 1564 Il pouvait être admis au nombre de ceux qu'on élevait à la prêtrise, puisqu'il savait lire et écrire, et que cela suffisait en ce temps-là ; mais il ne voulut être que Frère lai, afin de se faire employer aux offices les plus bas et les plus pénibles, et de tâcher de se sanctifier dans les humiliations.

[1] Dits Zoccolanti ou Socolants.

Se trouvant ainsi dégagé des inquiétudes et des embarras de la vie séculière, il pratiqua la règle de Saint-François dans toute l'exactitude de la lettre et de l'esprit de la régularité, et il s'avança dans la perfection religieuse d'une manière qui donna de l'étonnement et de l'admiration aux plus spirituels d'entre les pères du couvent. Il ne souffrait aucun vide entre les offices de la prière et le travail, dans lequel même on peut dire qu'il ne faisait que continuer son oraison. Jamais on ne l'entendait parler de personne ou pour s'en plaindre, ou pour blâmer sa conduite, ou pour donner atteinte à sa réputation. Tous ses mouvements, tous ses discours et toutes ses actions respiraient dès le commencement cet air de sainteté à laquelle on le vit arriver dans la suite. A l'égard de ses austérités et des exercices de la pénitence, il ne se renfermait pas toujours dans les bornes de la règle de la maison, ni même dans celles de la prudence humaine. Mais s'il tombait dans l'excès de ce côté-là c'était sans affectation, et ce qu'on aurait pu y trouver à redire se trouvait suffisamment rectifié par son humilité et le peu d'attache qu'il avait à son sens. Il s'était réduit pour toute sa vie au pain et à l'eau ou à quelques herbes autant qu'il en avait la liberté, il portait toujours un cilice fait de soie de porc, avec une triple chaîne de fer très-pesante dont il se serrait la peau à nu, outre deux fers à cheval qu'il avait sous le cilice, l'un sur l'estomac, l'autre sur le dos. Il n'avait pour tout lit que la terre, ou quelquefois des ais, et pour chevet une buche. Souvent même pour se priver du plaisir qu'il pouvait trouver à se coucher, il dormait assis ou courbé dans une posture très-gênante, souvent il passait les nuits dans une cellule sans toit et sans porte. Il n'usait jamais de la liberté que les autres avaient de faire la méridienne durant l'été; il travaillait tête nue au jardin dans les plus grandes chaleurs. Il ne prenait que deux ou trois heures de repos la nuit, le reste était pour la prière dans sa cellule, d'où il se trouvait toujours le premier à Matines. De sorte que ceux qui le voyaient composé d'un corps comme le leur, et qui étaient les témoins de ses austérités, ne trouvaient plus rien d'incroyable dans tout ce qu'on rapporte de plus inouï touchant les anciens solitaires de

l'Égypte et de l'Orient. Mais comme ils se sentaient en même temps incapables d'atteindre au même point, ils reconnaissaient dans Pascal comme dans ces anciens, une grâce extraordinaire de Dieu qui l'élevait au-dessus des faiblesses qui se trouvent attachées à la condition humaine.

Après le temps des épreuves ordinaires du noviciat, il fit ses vœux solennels le jour de la Purification de la très-sainte Vierge de l'an 1565, n'ayant pas encore vingt-cinq ans accomplis. Depuis ce temps on le fit passer de couvent en couvent, et on lui fit faire divers voyages, ce qui lui donna plus de lieu de se regarder comme un étranger sur la terre, et la vie comme un continuel pèlerinage. Quelque part qu'il se trouvât, il gardait partout une admirable uniformité dans toute sa conduite. C'était partout les mêmes sentiments d'humilité, le même amour pour la pauvreté et les humiliations, la même exactitude pour l'obéissance à sa règle et à ses supérieurs, la même ardeur pour les austérités et le travail. Les emplois les plus ordinaires dont il était chargé dans les couvents étaient ceux de la porte et du réfectoire, parce qu'on le connaissait affable, discret, vigilant, actif, fidèle. Mais l'occupation que lui donnaient ces offices n'empêchait pas qu'il ne travaillât encore au jardin, à l'infirmerie, à la salle des hôtes et à la cuisine même quand il en trouvait l'occasion. Il s'appliquait à chacun de tous ces ouvrages avec autant de joie et de soin que s'il n'eût pas été appelé à autre chose qu'à celui auquel il travaillait actuellement. Souvent aussi on l'employait à couper du bois, et l'on était surpris qu'un corps aussi macéré que le sien pût résister à des fatigues sous lesquelles on voyait tous les jours succomber ceux qui se nourrissaient le mieux. Jamais il ne portait qu'un habit usé et plein de pièces, jamais il ne l'avait doublé, non pas même dans les lieux où le froid était excessif comme dans les couvents des montagnes de Jumilla et d'Almanza, où les autres religieux en ont toujours deux avec un gros manteau; jamais il ne se servait de sandales pour se garantir de la neige, des cailloux ou des épines quand il marchait. Il accommodait ses mortifications non-seulement aux climats et aux lieux où il se trouvait, aimant à souffrir leurs incommodités, comme

de la chaleur, du froid, de la faim, de la soif dans toute leur rigueur, mais encore aux jours et aux saisons où il vivait. C'est pour cela qu'aux jours où l'on faisait l'office de quelque Martyr, il redoublait ses disciplines, et se mettait le corps tout en sang pour se rendre conforme en quelque sorte au Saint dont on faisait la fête, priant Dieu que ce sacrifice qu'il lui faisait, pût lui tenir lieu du martyre qu'il aurait souhaité souffrir pour sa gloire.

L'Ordre de Saint-François avait alors pour général Christophe de Cheffontaines [1], breton de naissance, qui était à Paris. Cette résidence incommodait fort les religieux des provinces étrangères qui avaient affaire à lui, parce que le royaume de France était presque partout sous la vexation des huguenots, qui ne faisaient quartier nulle part aux moines ni aux mendiants qui leur tombaient sous la main. On ne parlait pas autrement d'aller trouver le Général en France que d'aller au supplice, parce que les chemins étaient couverts de périls, et que l'on recevait de jour à autre des nouvelles de divers religieux massacrés par les hérétiques. Personne ne voulait entreprendre un voyage si dangereux : cependant le Provincial de Valence se trouvant indispensablement obligé d'écrire au Général, s'adressa au Frère Pascal comme à l'unique religieux, de qui il avait lieu d'espérer de n'être pas refusé dans la proposition qu'il lui ferait d'aller porter sa lettre à Paris. Pascal dont l'obéissance avait déjà souvent été à de rudes épreuves, accepta la commission avec beaucoup de joie, sans raisonnement, sans objection, sans se soucier même de pourvoir aux moyens d'un si long voyage. Il partit en 1570, pieds nus, sans sandales selon sa coutume. Lorsqu'il eut passé les Pyrénées, il entra dans un couvent de France où il y avait un grand nombre de religieux savants, ce qui nous fait juger que c'était à Toulouse. On l'y reçut avec la charité qui est ordinaire entre les Frères d'un Ordre : mais on examina dans le chapitre la nature du commandement de son Provincial, et la qualité de l'obéissance qu'il lui avait rendue. On y disputa avec

[1] A capite fontium.

beaucoup de chaleur sur la question de savoir s'il est permis de s'exposer à un péril évident de mort en vertu de l'obéissance que l'on a vouée à son supérieur. On conclut enfin que la chose était permise, et on laissa aller Frère Pascal, qu'une décision si favorable à ses inclinations rassura dans le désir qu'il avait de devenir le martyr de l'obéissance.

Il ne se fit plus scrupule de marcher en plein jour à travers les villes même où les huguenots semblaient être les maîtres. On cria souvent au papiste sur lui, souvent il fut poursuivi d'un village à l'autre par le petit peuple à coups de pierres et de bâtons. Il en eut l'épaule gauche tellement froissée, qu'il en demeura estropié toute sa vie. Étant près d'Orléans, il se vit entouré d'une troupe de gens qui le mirent sur la religion, et lui demandèrent s'il croyait que le corps de Jésus-Christ était dans le Sacrement de l'Eucharistie. Sur la réponse qu'il leur fit, ils voulurent entrer en controverse avec lui, pour se donner le plaisir de l'embarrasser par leurs subtilités. Mais quoiqu'il n'eût de la science théologique qu'autant qu'il avait plu à Dieu de lui en communiquer par infusion, et qu'il ne sût point d'autre langue que celle de son pays, il les confondit de telle sorte qu'ils ne purent lui répliquer qu'à coups de pierres. Il en fut quitte pour quelques blessures.

Étant heureusement sorti de leurs mains, il passa devant la porte d'un château où il demanda par aumône un morceau de pain, comme il avait coutume de faire lorsqu'il était pressé par la faim. Le maître du lieu était un gentilhomme huguenot, grand ennemi des catholiques, et il était à table lorsqu'on lui dit qu'il y avait à la porte une espèce de moine en fort mauvais équipage qui demandait l'aumône. Il le fit entrer, et après avoir longtemps considéré son habit déchiré et son visage basané, il jura que c'était un espion espagnol, et il se préparait à le faire mourir, si sa femme qui en eut compassion ne l'eût fait secrètement mettre à la porte, mais sans songer à lui donner un morceau de pain. Une pauvre femme catholique du village voisin lui fit cette charité, et lorsqu'après avoir repris ses forces il se croyait en quelque sûreté, il pensa être sacrifié de nouveau à la

fureur d'une populace que son habit avait attirée. Un homme de la bande le saisit, sans s'expliquer sur ce qu'il voulait faire, et le jeta dans une étable qu'il ferma à clef. Pascal se prépara toute la nuit à mourir le lendemain; mais au lieu de la mort qu'il attendait, celui qui l'avait renfermé vint lui apporter l'aumône, et le fit sortir deux heures après le soleil levé.

Il arriva enfin à Paris après avoir essuyé mille dangers, et en partit pour retourner en Espagne dès qu'il se fut acquitté de la commission qui l'avait fait venir en France. Loin de vouloir se déguiser pour mettre sa vie en sûreté, il semblait qu'étant heureusement déchargé, il n'avait plus rien qui l'empêchât de souhaiter de mourir pour la défense de la foi catholique. En chemin il vit venir à lui un cavalier qui sans le saluer lui présenta la lance contre l'estomac et lui demanda où est Dieu? Pascal sans s'effrayer, mais aussi sans avoir le loisir de méditer sur ce qu'il aurait pu dire, lui répondit qu'il est dans le ciel.

Le cavalier retira aussitôt sa lance, et s'en retourna sans rien dire davantage. Le Saint étonné de cette conduite comprit aussitôt que le soldat ne l'avait épargné que parce qu'il s'était contenté de dire que Dieu est dans le ciel; et que s'il avait ajouté qu'il est aussi dans la sainte Eucharistie, il l'aurait percé de sa lance. Il s'en affligea comme s'il eût véritablement perdu la couronne du martyre, et il crut que Dieu l'en jugeait indigne, puisqu'il ne lui avait pas mis cette réponse dans la pensée. Mais il remporta celle de l'obéissance pour laquelle il avait à toute heure exposé sa vie dans le cours d'un si long voyage.

Depuis son retour en Espagne, il continua de vivre dans les humiliations, la pauvreté, la pénitence et le travail, donnant à ses frères des exemples admirables d'abstinence, de détachement, de mortification et de patience. Mais plus il devenait méprisable à ses propres yeux, plus il s'attirait d'estime parmi ses frères. Ils avaient une si haute opinion de sa sagesse et de sa pénétration dans les choses de Dieu, qu'ils le consultaient plus volontiers que leurs docteurs les plus habiles. Les gardiens des couvents ne faisaient point difficulté de lui confier l'inspection de la maison en leur absence, au préjudice des prêtres et des anciens de la com-

munauté. Les maîtres des novices en usaient de même pour se décharger quelquefois de leurs emplois sur lui, sachant combien les exemples de sa vertu et ses instructions étaient capables de faire impression sur l'esprit de leurs élèves.

Ce qui augmentait encore la vénération que l'on avait pour sa sainteté, était le don de prophétie, celui de pénétration dans le fond des cœurs et des esprits, et celui des miracles dont on était persuadé que Dieu l'avait gratifié. Il contribua beaucoup à maintenir l'esprit de sa règle dans tous les couvents où il demeura; et sans blâmer ni louer la conduite de ceux de son Ordre qui passaient dans celui des Capucins, sous prétexte d'une plus grande réforme, il faisait voir à ses Frères le moyen d'arriver à la perfection religieuse, en apportant de l'exactitude et de la fidélité dans l'observation de ce qui leur était prescrit. Le dernier des couvents qu'il habita fut celui de Villa-Réal à huit lieues de Valence sur le chemin de Barcelone.

Il y mourut saintement le 17 mai de l'an 1592; qui était le dimanche de la Pentecôte, après avoir vécu cinquante-deux ans, dont il en avait passé vingt-huit dans la religion de l'Ordre des Frères Déchaussés de Saint-François. Son corps ayant été exposé durant les fêtes suivantes, attira une foule incroyable de peuple par la vue des merveilles que Dieu y opéra pour confirmer l'opinion que les hommes avaient déjà de la sainteté de son Serviteur.

L'éclat et la multitude de ces miracles obligèrent l'évêque de Tortose, dans le diocèse duquel était Villa-Réal, de faire divers procès-verbaux et des informations pour servir à la canonisation de Frère Pascal Baylon. Le bruit s'en répandit bientôt jusqu'à la cour, où le roi Philippe II promit toute son autorité et toute sa faveur pour avancer cette affaire, après avoir entendu le récit des actions merveilleuses du Saint. L'archevêque de Tolède, Garçias de Loaisa s'y employa aussi avec beaucoup de zèle. Son corps demeura longtemps en son entier, quoiqu'il eût été couvert de chaux vive.

Dans la suite du temps il s'y dessécha sans corruption, et il n'y eut que ses habits qui s'en allerent en cendres. Mais comme on

s'apercevait à mesure qu'on ouvrait son cercueil qu'il diminuait par les extrémités, et qu'il y manquait plusieurs doigts et une oreille, on le scella sous trois fortes serrures. Cette précaution put bien arrêter les vols secrets, mais elle fut inutile contre les prières et les sollicitations des princes et des communautés religieuses à qui on ne put refuser de ses reliques. La dévotion des peuples à son égard augmenta de telle sorte, que son culte devenait public en Espagne, et passait même déjà plus loin, lorsque le Pape Paul V procéda solennellement à la béatification. Il la fit l'an 1718 par une bulle du 29 octobre, et permit que l'on en célébrât l'office avec la messe comme d'un bienheureux au jour de sa mort, dans la province où il avait vécu et dans le lieu de sa naissance. Les rois d'Espagne, les grands du royaume, les religieux de Saint-François ne cessèrent point de solliciter sa canonisation auprès des Papes.

Cependant le culte du bienheureux Pascal ne demeura pas renfermé dans la province[1] de Valence ni même dans le royaume d'Espagne. Il s'étendit en peu de temps dans l'Italie, l'Allemagne, la Flandre, l'Amérique et les Indes. On transporta son corps du cloître où on l'avait enterré d'abord près du grand autel de l'église, à côté duquel on lui dressa un mausolée d'albâtre où on le mit dans une châsse d'argent.

La Congrégation des Rites avait publiée dès l'an 1622 un décret par lequel elle déclarait qu'après avoir dûment examiné toutes choses on pouvait procéder à la canonisation du Bienheureux. L'affaire ayant été différée pour vaquer à celle de saint Pierre d'Alcantara, qui commença par sa béatification en 1622 et finit par sa canonisation en 1669, fut reprise avec beaucoup d'ardeur sous Clément X et Innocent XI, et enfin terminée sous Alexandre VIII par une bulle du 1er novembre de l'an 1690, après que la Congrégation des Rites eut donné de nouveaux décrets l'an 1674 et l'an 1679 pour déclarer qu'on pouvait mettre en toute assurance le bienheureux Pascal Baylon au nombre des Saints. On lui associa dans la canonisation saint Laurent Justinien, saint

[1] De Saint-Jean-Baptiste de Valence.

Jean de Capistran, italiens ; saint Jean de Dieu, et saint Jean de Sahagun, espagnols comme lui. (BAILLET.)

Saint Pascal avait une tendre dévotion pour la divine Eucharistie, ainsi que pour la Passion du Sauveur. Dans les dernières années de sa vie, il passait une bonne partie de la nuit au pied des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Il honorait aussi spécialement la très-sainte Mère de Dieu, et ne cessait de demander, par son intercession, la grâce d'être préservé des souillures du péché.

SAINT ÉPAPHRODITE,

ÉVÊQUE DE PHILIPPES.

Les fidèles de la ville de Philippes en Macédoine ayant appris que saint Paul était arrivé à Rome (l'an 61), et qu'il y était prisonnier pour Jésus-Christ, se hâtèrent de lui donner des marques de leur affection et de leurs libéralités. Ils lui dépêchèrent Epaphrodite que saint Paul leur avait envoyé comme leur apôtre et qui était leur premier évêque, ils le chargèrent de lui porter de l'argent et de l'assister de ses services en leur nom.

Le voyage, entrepris avec beaucoup de zèle, fut difficile et dangereux pour Epaphrodite, à qui la fatigue et les périls causèrent une maladie qui le réduisit à l'extrémité : ce qui l'obligea à demeurer longtemps à Rome, et qui donna beaucoup d'inquiétude à ceux de Philippes pour sa conservation.

Lorsqu'il fut guéri, saint Paul le renvoya en diligence avec une lettre pleine de témoignages d'estime et de tendresse pour eux et pour lui. Il y fait l'honneur à Epaphrodite de l'appeler « son frère, le compagnon de ses travaux et de ses combats, le coopérateur de son ministère, leur apôtre. » En effet il leur avait porté le premier la lumière de l'Évangile.

Saint Paul relève l'affection et la charité d'Epaphrodite, en disant « qu'il s'est vu tout près de la mort, pour avoir voulu servir à l'œuvre de Jésus-Christ, abandonnant sa vie, afin de suppléer par son assistance à celle que les fidèles de Philippes ne pouvaient lui rendre par eux-mêmes. »

C'est là tout ce qu'on sait de saint Epaphrodite, sinon que saint

Paul l'appelle son coopérateur et l'apôtre des Philippiens. Salazar, dans son *Martyrologe*, présente Epaphrodite comme grec d'origine, et lorsqu'il raconte qu'il a prêché la foi à Tarragone, il le confond avec saint Epaphrodite, évêque de Terracine, consacré par saint Pierre, et honoré le 22 mars.

SAINT ANDRONIC,

MARTYR.

On honore encore aujourd'hui saint Andronic, parent de saint Paul, et compagnon de sa captivité. Il était considéré parmi les Apôtres et avait embrassé la foi de Jésus-Christ avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie sa femme.

Un autre Andronic fut mis à mort avec saint Probus et saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien, en 304. Leurs Actes sont un des plus précieux monuments de l'antiquité. Nous les rapporterons au 11 octobre.

SAINT TROPÈS,

MARTYR.

Saint Tropès était un des principaux officiers de l'empereur Néron ; il était aussi un de ceux dont l'Apôtre saint Paul dit, dans son épître aux Philippiens : « Les Saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César. »

Ayant été ensuite maltraité, pour la foi de Jésus-Christ par l'ordre de Satellicus, qui lui fit donner des soufflets et des coups de verges, il fut exposé aux bêtes pour en être dévoré. Mais il n'en reçut aucune blessure.

On le condamna enfin à perdre la tête, et il consomma son martyre le troisième jour avant les calendes de mai. On en fait toutefois la fête le 17 de mai, à cause de la translation de son corps. (*Martyrologe romain.*)

Le culte de saint Tropès s'est maintenu en Italie, en Portugal, en Espagne et en France. Chez nous il y a, dans le diocèse de Fréjus, une ville qui porte son nom, parce qu'on y a reçu de ses reliques.

SAINT POSSIDIUS,

ÉVÊQUE DE CALAME.

Saint Possidius, africain de naissance, fut l'un des plus célèbres disciples de saint Augustin, qui le forma dans la communauté de son monastère, et il eut l'avantage de le voir pendant plus de quarante ans. Il fut élu l'an 397 évêque de Calame, ville de Numidie, entre Hippone et Cirte, après la mort de Crescentien successeur de Mégale : et il n'eut rien tant à cœur que de représenter dans toute sa conduite comme dans ses sentiments le maître dont il était devenu le collègue par sa dignité. Il travailla sur ce grand modèle avec tant de succès, que personne n'en approcha de plus près, soit pour la sainteté, soit pour la doctrine. Il établit à Calame un monastère semblable à celui d'Hippone.

Il eut deux puissants ennemis à combattre dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, l'idolâtrie des païens qui étaient encore en grand nombre dans sa ville, et le schisme des donatistes qui désolaient son Église. Les édits que l'empereur Honorius avait publiés quelque temps auparavant contre les gentils et les hérétiques étaient fort mal exécutés. Les uns et les autres tenaient leurs assemblées tout publiquement, commettaient leurs impiétés et exerçaient diverses violences, qui semblaient ramener les catholiques aux temps des persécutions. Possidius s'y opposa avec un courage intrépide : mais comme son zèle était destitué des secours du bras séculier, il ne put empêcher que les païens après avoir célébré leur fête sacrilége du premier jour de juin, au grand mépris des édits de l'empereur, et être venus insolemment danser autour de l'église des catholiques, n'y jetassent des pierres, et n'y missent le feu. Ils blessèrent les ecclésiastiques qui s'étaient mis en devoir d'arrêter leur fureur, en tuèrent un et auraient traité les autres de même s'ils n'avaient pris la fuite. Ils en voulaient principalement au saint Évêque, qu'on eut beaucoup de peine à sauver de leur fureur. Il se réfugia chez saint Augustin à Hippone pendant qu'on cherchait à le faire mourir.

Voyant que les désordres continuaient sans qu'il pût rien attendre de la justice séculière du lieu, il alla en Italie porter à

l'empereur Honorius ses plaintes contre ces incendiaires et ces homicides. Les païens de la ville de Calame qui ne s'étaient point trouvés avec ceux qui avaient commis ces excès commencèrent à craindre qu'on ne les enveloppât dans la punition des coupables. Leur chef nommé Nectaire, homme de grande considération dans le pays, en écrivit à saint Augustin pour lui demander son intercession en leur faveur, et le prier de prévenir les effets de la justice auprès de l'empereur et du proconsul. La crainte des châtiments fit enfin ouvrir les yeux aux coupables : de sorte que saint Possidius à son retour, en 409, les voyant tous fort troublés dans l'attente de ce que l'empereur devait ordonner d'eux, crut devoir plutôt chercher leur conversion que leur perte. Il empêcha qu'on ne poursuivît les coupables et il se contenta de faire briser leurs idoles, et interdire leurs fêtes et leurs sacrifices, à quoi il ne trouva aucune résistance.

Il n'avait eu guère moins à souffrir cinq ans auparavant de la part des donatistes, qui ne tenaient aucun compte des sollicitations charitables que les évêques catholiques employaient de temps en temps pour les ramener à l'unité de l'Église. La paix avec ces schismatiques avait été souvent tentée, surtout dans les premières années du v[e] siècle, mais leur entêtement avait toujours fait avorter les bons desseins des prélats orthodoxes. La condescendance dont on avait cru devoir user avec eux, n'avait servi qu'à les rendre plus insolents et plus obstinés dans leur schisme. Les évêques catholiques voyant que les plus habiles d'entre eux se méfiaient autant de leur savoir et de leur habileté que de leur cause même, et que l'ignorance était l'un des principaux moyens qu'ils employaient pour maintenir leur schisme, et empêcher les autres d'ouvrir les yeux sur leur égarement, obtinrent de l'empereur qu'ils seraient obligés d'entrer en conférence avec eux.

Possidius ayant reçu l'ordre du prince, alla trouver Crispin qui était l'évêque des donatistes dans la ville de Calame, et fit ce qu'il put pour le porter à conférer avec lui en particulier, et en présence de l'un et l'autre peuple. Celui-ci éluda toujours la proposition, tantôt en remettant la chose à une assemblée générale des

évêques de sa secte, tantôt en s'excusant de ne pouvoir converser ni avoir aucun commerce avec les pécheurs et les impies, au nombre desquels les donatistes mettaient les catholiques.

Comme il voyait que cette sotte défaite ne lui réussissait pas, et que Possidius le pressait par ses raisons et ses prières, il dit qu'il voulait avoir affaire au maître et non au disciple, et que s'il avait à disputer, il voulait que ce fût contre l'évêque d'Hippone. Saint Augustin ne le jugea point à propos, et il fit en sorte que Possidius et Crispin fussent obligés de conférer sous les peines portées par l'ordonnance de l'empereur contre celui qui refuserait. Crispin ne pouvant plus reculer, rassembla toutes les forces de son esprit pour soutenir la dispute : c'est ce qu'il fit avec tant de chaleur et d'artifice, qu'il fallut la reprendre à trois jours différents, tandis qu'on marquait à Carthage, dans la province proconsulaire d'Afrique et dans la Numidie, une impatience merveilleuse pour en voir le succès. L'avantage ne demeura pas douteux un seul moment. La cause de la vérité et de la justice triompha partout avec éclat entre les mains de Possidius, qui eut néanmoins la modestie d'en rejeter la gloire sur saint Augustin, qu'il regardait toujours comme son maître.

Crispin fut déclaré hérétique par les juges de la conférence, et comme tel il fut condamné à l'amende par la justice proconsulaire. L'évêque catholique qui l'avait vaincu intercéda pour lui auprès du procureur général pour la lui faire remettre. Mais l'orgueil de Crispin ne pouvant souffrir cette générosité, le porta à appeler de sa sentence à l'empereur, qui ordonna que la loi serait observée dans toute sa rigueur. Néanmoins saint Augustin et les autres évêques catholiques qui ne cherchaient qu'à ramener les schismatiques par la douceur, obtinrent qu'on en suspendrait l'exécution. Ce moyen de vaincre ses ennemis par la charité leur réussit si bien, que plusieurs donatistes rentrèrent dans le sein de l'Église ; mais il ne fit qu'irriter ou endurcir le cœur de Crispin, qui crut devoir venger par les armes l'honneur qu'il croyait avoir perdu à la dispute.

Il se servit pour ce dessein d'un prêtre de sa secte qui était son parent, et s'appelait Crispin comme lui. Cet homme qui était

hardi et violent et de l'humeur des circumcellions, que l'on regardait comme les furies de la secte, sachant que l'évêque Possidius était en chemin allant à Figuli visiter le peu de catholiques qui restaient en ces quartiers, mit en embuscade sur son passage des gens armés pour l'assassiner. Possidius en fut averti fort à propos, et alla se renfermer dans une maison de campagne au village de Lives, qu'il croyait assez forte pour le garantir de la fureur de ses ennemis.

Crispin au désespoir d'avoir manqué le coup, leva le masque, et l'alla assiéger avec sa troupe. Ils s'efforcèrent de jeter par terre les murs de la maison à coups de pierres et de leviers qui étaient les armes des circumcellions : et n'ayant pu en venir à bout ils y mirent le feu, afin de faire périr par ce moyen celui dont ils ne pouvaient répandre le sang autrement. Les habitants du village accoururent au secours du Saint, et de ceux qui étaient renfermés avec lui. Mais comme ils redoutaient la fureur de Crispin, et qu'ils craignaient de s'attirer une descente des circumcellions, ils aimèrent mieux employer les prières et les soumissions pour le faire retirer, que de s'opposer par force à ses violences : et cependant ils éteignirent le feu dont les flammes commençaient déjà à environner la maison. Crispin et ses gens ne laissèrent pas de continuer leur entreprise. La porte brisée et jetée par terre, ils entrèrent avec fureur, tuèrent les chevaux qu'ils trouvèrent dans l'écurie, montèrent à la chambre où était le saint évêque, et après lui avoir fait souffrir diverses indignités et l'avoir chargé de coups, ils le traînèrent en bas, résolus de l'assommer.

Crispin fit alors réflexion à la prière que lui faisaient les habitants du lieu de ne pas commettre chez eux un meurtre dont les suites ne pouvaient être que très-funestes pour lui et les siens. Il empêcha qu'on ne maltraitât davantage le saint Évêque, non par considération pour eux, mais par la crainte de les avoir contre lui en justice. Les officiers de la ville informèrent de cet attentat pour faire leur devoir, et ne le pas laisser impuni. Mais Possidius, animé de cet esprit de charité qui porte les vrais chrétiens à pardonner à leurs ennemis, et à vouloir sauver ceux qui tâchent

de les perdre, fit en sorte que Crispin eût sa grâce du proconsul, et ensuite de l'empereur Honorius, et obtint même pour lui la remise de l'amende des dix livres d'or à laquelle les hérétiques déclarés et convaincus étaient condamnés par la loi de Théodose l'Ancien[1] confirmée par son fils.

Depuis ce temps il n'y eut point d'occasion de servir l'Église catholique contre les schismatiques et les hérétiques que Possidius n'embrassât avec beaucoup de zèle. Il était de toutes les assemblées importantes qui se tenaient en Afrique ou en Numidie sur les affaires de l'Église. C'est lui-même qui fut député avec trois autres prélats[2] vers l'empereur Honorius par le concile qui s'était tenu à Carthage, l'an 410, pour le prier de rendre aux lois portées contre les donatistes et les autres hérétiques la vigueur qu'on leur avait ôtée durant les troubles excités dans l'empire, de peur de grossir le parti des mécontents et des rebelles. Attale, préfet de Rome, assisté d'Alaric, roi des Goths, s'était fait proclamer empereur, et la crainte qu'on avait eue qu'il ne se rendît maître de l'Afrique avait porté Honorius par le conseil du comte Héraclien qui y commandait pour lui, ou par celui du proconsul Macrobe, à suspendre l'effet des édits faits contre les donatistes, à qui on avait cru devoir laisser dans cette conjoncture la liberté de prendre telle religion qu'il leur plairait. Mais la dissipation de la révolte et du parti d'Attale ne laissait plus de prétexte qui obligeât à ménager les schismatiques. C'est pourquoi l'empereur accorda sans peine à Possidius et aux trois autres députés la grâce que lui demandaient les évêques d'Afrique de révoquer cette suspension.

L'année suivante il fut l'un des chefs de cette fameuse conférence qui se tint à Carthage par ordre de l'empereur qui y avait son commissaire, entre sept des principaux évêques d'Afrique du côté des catholiques et autant de celui des donatistes. Les six catholiques avec notre Saint étaient Aurèle de Carthage, Alype de Tagaste, Augustin d'Hippone, Vincent de Coluse, Fortunat de Cirte ou Constantine, et Fortunatien de Sicca. Personne après

[1] Donnée l'an 392.
[2] Florentius, Præsidius, et Benenatus.

saint Augustin n'y parut avec plus d'éclat que saint Possidius, qui prit souvent la parole pour réfuter Pétilien l'un des chefs du parti donatiste et le principal avocat de leur cause, et pour rabattre par de sages réparties l'ostentation que ce fanfaron faisait paraître de temps en temps dans ses discours.

Le Saint eut encore occasion quelques années après de faire paraître son zèle et sa capacité pour la défense de la vérité orthodoxe contre l'hérésie des pélagiens. Il se trouva aux conciles de Carthage et de Milève, où les chefs de cette hérésie, Pélage et Célestius, furent condamnés, et il fut du nombre de ceux qui avec saint Augustin et saint Alype écrivirent au Pape saint Innocent sur ce sujet.

Ce fut en ce même temps qu'Orose, prêtre espagnol, autre disciple de saint Augustin, apporta, de Palestine en Occident, des reliques de saint Étienne le premier des diacres et des martyrs, dont le corps avait été révélé depuis un an au prêtre Lucien par Gamaliel, docteur de la loi, converti à la foi de Jésus-Christ. L'éclat des miracles qu'opérèrent ces saintes reliques excita peu de temps après la dévotion de deux saints évêques d'Afrique, dont l'un était Evode d'Uzale dans la province proconsulaire, célèbre entre les amis de saint Augustin, et l'autre était Possidius de Calame. Evode trouva moyen d'en faire venir dans son église, l'an 418, où elles firent tant de miracles, qu'il se crut obligé d'en faire composer une relation historique pour la postérité. Possidius en apporta peu de temps après dans celle de Calame, comme nous l'apprenons de saint Augustin, qui témoigne qu'il s'y faisait des prodiges aussi grands qu'aucun de ceux qui s'étaient jamais faits auparavant. Il faut que le nombre de ces miracles faits à Calame ait été fort grand, puisqu'il assure qu'il y en eut infiniment davantage en cette ville qu'à Hippone, où néanmoins l'on en avait compté jusqu'à soixante-dix depuis qu'il y était arrivé aussi des reliques de saint Étienne.

La joie que causait la possession de ce précieux dépôt à Calame et la paix dans laquelle saint Possidius gouvernait son troupeau, fut troublée quelques années après par l'effroyable invasion des Vandales sortis d'Epagne au nombre de quatre-vingt mille

hommes. Ils se rendirent maîtres, en 428, de toute la Mauritanie, la Numidie, et la province proconsulaire, à la réserve des villes de Carthage, de Cirte et d'Hippone. Ils pillèrent et brûlèrent la plupart des villes qu'ils prirent, et celle de Calame eut ce triste sort. Comme ces barbares joignaient l'hérésie arienne à la cruauté, ils commirent divers sacriléges contre les églises et des violences inouïes contre les catholiques, sans distinction d'âge ni de sexe. Possidius n'ayant plus de ville, ni presque plus de peuple, se retira près de saint Augustin à Hippone, dont la situation et les fortifications lui faisaient croire que ses habitants seraient à couvert des insultes des barbares. Il fut trompé néanmoins dans ses conjectures, et Dieu qui voulait faire de toute l'Afrique un exemple terrible de sa colère et de son abandon aux peuples de la terre, permit que les Vandales prissent aussi la ville d'Hippone, après en avoir retiré saint Augustin qui mourut entre ses bras durant le siége. Il fit paraître sa piété et son affection envers un si bon père par son assiduité à ne le pas quitter jusqu'au moment de la mort, par les derniers devoirs qu'il lui rendit, et surtout par le soin qu'il prit plusieurs années après d'écrire sa vie et le catalogue de ses ouvrages.

Nous ne savons rien de ce qui arriva à saint Possidius après la mort de saint Augustin : mais nous ne pouvons pas douter qu'il n'ait pris beaucoup de part à l'affliction générale des catholiques de l'Afrique dans la ruine de leurs églises et la désolation de leur pays. Il n'est pas croyable qu'il ne se soit pas trouvé enveloppé dans la persécution que leur fit Genséric, roi des Vandales, et que la distinction que sa sainteté, sa doctrine, et sa qualité d'évêque lui donnait parmi eux ne l'ait pas fait remarquer pour le rendre l'un des principaux objets de la fureur des barbares. Il est nommé dans la chronique de Prosper comme l'un des plus illustres d'entre les prélats catholiques chassés de leurs églises par Genséric, et demeurés en butte à sa haine à cause de la fermeté avec laquelle ils résistaient à ses violences. Mais si l'épée des persécuteurs l'a épargné, nous pouvons dire au moins qu'il a fini sa vie dans un exil perpétuel, n'ayant plus de retraite après la ruine et l'embrasement de Calame.

Sa mémoire est en vénération dans toute l'Église, mais il paraît que son culte n'est publiquement établi que parmi les Chanoines réguliers et les Ermites de Saint-Augustin : encore n'est-ce que depuis le commencement du XVIIe siècle ou le pontificat de Paul V, sous lequel la Congrégation des Rites approuva l'office propre de sa fête pour les Chanoines réguliers, et depuis celui de Clément X pour les Ermites de Saint-Augustin. Le Martyrologe romain en fait mention le 16 mai. On pense qu'ayant été banni par Genséric avec d'autres ecclésiastiques du pays, il vint achever ses jours en Italie.

On conserve ses reliques à la Mirandole, dans la province de l'Emilie. (BAILLET.)

SAINT MONTAN,

ANACHORÈTE.

Lorsque la nation française était encore adonnée au paganisme, et que la Gaule était affligée de diverses guerres, il y avait un saint religieux nommé Montan, d'une vie parfaite et austère, qui vivait en un désert écarté, vaquant continuellement aux jeûnes, aux veilles et aux oraisons ; de sorte qu'il était parvenu à un haut degré de contemplation. Notre-Seigneur le consolait et à cause de ses grands mérites le visitait souvent, par le ministère de ses Anges. Il jouissait assez fréquemment de leur présence, et avait plusieurs autres visions célestes et révélations divines. Une fois ayant passé la nuit en oraison pour la paix de la sainte Église (elle était alors fort affligée de divers troubles suscités dans les provinces de la Gaule-Belgique), afin d'émouvoir la pitié de Dieu sur ce royaume, et de faire qu'il se contentât des misères que ce peuple avait déjà endurées, il s'endormit d'un doux sommeil, sur l'aube du jour, et fut ravi en extase. Aussitôt son esprit se trouva porté au ciel, parmi les chœurs des Anges.

Or, entre les choses qu'il vit en cette céleste assemblée, il reconnut comment tous ces saints Esprits parlaient avec affection du salut des hommes ; car ils commencèrent à se plaindre de la cruelle désolation dans laquelle étaient les Églises des Gaules, et à discourir de ce qu'il était besoin de faire pour y remédier ; ils

disaient que le temps de la miséricorde était venu, quoiqu'il y eût encore quelques fautes à expier. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi entre eux, une voix sortait des lieux les plus hauts et les plus retirés, elle parlait ainsi :

« Le Seigneur a regardé du haut de son trône; il a entendu les soupirs de ceux qui sont enchaînés, et va délivrer les enfants de ceux qui sont morts, afin que son nom soit annoncé aux nations, qu'il assemble les peuples en un et les rois pour servir au Seigneur. Célinie enfantera un fils nommé Rémy, auquel sera commis le peuple qui doit être sauvé par moi. »

Saint Montan étant revenu à lui, alla chercher la bienheureuse Célinie. C'était une sainte et noble dame, qui avait épousé Émile, riche et puissant seigneur, dont elle avait eu un seul fils dans sa jeunesse, qui s'appelait Principe, lequel fut depuis un saint évêque de Soissons.

Célinie était déjà sur l'âge, et vaquait continuellement aux œuvres saintes, car bien qu'elle fût engagée dans le monde, son esprit toutefois conversait dans le ciel, où elle est enfin parvenue; car l'église cathédrale de Laon la révère comme sainte le 21 d'octobre. Montan donc lui donne avis de cette bonne nouvelle, et lui prédit de Dieu la naissance future de ce fils, qui remédierait aux malheurs du royaume, afin qu'elle en remerciât la divine bonté et nourrît soigneusement cet enfant, qui venait de sa main pour le bien de la France.

La bienheureuse Célinie fut longtemps en doute de la vérité de cet oracle, parce que son mari et elle étaient déjà fort vieux, ne pouvant se persuader que jamais elle pût être mère. A quoi saint Montan repartit : « Sachez que Dieu accomplira ce que je vous ai annoncé, car il n'y a rien d'impossible à Dieu. » Il l'assura donc de nouveau qu'elle aurait ce fils, qu'elle l'allaiterait de son sein, et que, quand elle l'aurait sevré, elle laverait de son lait les yeux de Montan qui était aveugle, et qu'il recouvrerait la vue (le saint religieux, comme un autre Tobie, avait perdu la lumière des yeux).

Tout ceci s'accomplit de point en point comme le Saint l'avait prédit, car sainte Célinie devint mère de saint Rémy, et la servi-

teur de Dieu Montan recouvra la vue par son lait, l'an 449. En l'an 471, saint Rémy n'étant alors âgé que de vingt-deux ans, fut élu archevêque de Reims, pour ses rares vertus et la grande sainteté de sa vie ; enfin, ce fut lui qui convertit et baptisa notre grand Clovis, premier roi des Français, l'an 499. et qui fit des merveilles pour le bien de ce royaume.

Le nom de saint Montan n'est pas inscrit au Martyrologe romain ; mais il est honoré en ce jour. (RIBADÉNÉIRA.)

SAINT THUDON,

SOLITAIRE.

Thudon ou Tugdon, né dans la Grande-Bretagne, vers 580, d'une famille distinguée, joignit la sagesse aux lumières.

Vers 604, il choisit une compagne vertueuse et en eut deux fils et une fille. Veuf, dix ans après, il continua d'élever ses enfants dans l'amour de Dieu et les fit instruire dans les bonnes lettres. En 622, désirant quitter les embarras du siècle, il communiqua son dessein à sa jeune famille, qui voulut le suivre.

Débarqués à Brest, ils distribuèrent aux pauvres le prix de leurs biens et se retirèrent en divers ermitages pour y servir plus librement le Seigneur. Saint Majan, l'aîné des enfants de notre modèle des pères, se fixa au lieu qui porte son nom, en Plouguin. Saint Gueznou s'arrêta dans la retraite de Land, à une lieue et demie de Brest, établit un monastère, fut parrain et précepteur de Judicaël, qui devint roi de Bretagne. Saint Tugdonic fut placé par le prudent Thudon au couvent de filles de Loc-Renan-des-Marais, aujourd'hui Saint-Renan.

Guipavas était une forêt célèbre sous les Druides. Le pieux étranger s'y construisit une logette. Le lieu consacré par son nom, et où l'on place son habitation, peut avoir trente pas carrés, enclos de fossés. On y voit des décombres et une croix grossièrement taillée. Cet état date de plusieurs siècles.

Un vieillard de soixante-dix ans dit avoir appris de ses aïeux qu'il y avait existé une chapelle, et qu'eux-mêmes le tenaient de leurs ancêtres. A un quart de lieue de là coulait une fontaine. En 1804, des vieillards la regrettaient encore, tant les merveilles

qu'on lui attribuait les avaient frappés. Quelle ne devait donc pas être la dévotion qu'on y avait, quand arriva saint Thudon !

Une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge fut bâtie auprès pour rapporter à Dieu les hommages qu'on y rendait. Quand on agrandit l'édifice, on laissa libre la circulation de la source. Mais, continuant de donner lieu à des pratiques superstitieuses, elle fut comblée. Elle doit être sous le maître-autel de Notre-Dame-du-Run.

Rien ne pouvant faire connaître les fondateurs de la chapelle de Notre-Dame-du-Run, à laquelle la tradition donne une date des plus éloignées, aucun autre propagateur du christianisme n'étant indiqué comme ayant séjourné en ces lieux, il est vraisemblable que saint Thudon fut l'apôtre de ces parages et le fondateur de la première église à Guipavas.

La procession de l'Ascension, anniversaire de la translation des reliques de saint Gueznou, qui part de la paroisse de ce nom, vient au lieu de la retraite de saint Thudon, s'y arrête, y fait une prière et reprend son cours. La paroisse de Guipavas y fait porter ce jour les reliques de saint Pierre et de saint Paul, alternativement chaque année. Ces hommages rendus à saint Thudon ont des motifs ignorés maintenant. Il consola par ses bienfaits et ses miracles, il éclaira par ses instructions, il édifia par sa vie et mourut en prédestiné, vers 665.

SAINTE FRAMECHILDE OU FRAMEUSE.

Sainte Framechilde, mère de sainte Austreberte, était issue d'une famille puissante du pays des Allemands. Elle épousa Badefroy, noble seigneur de la cour de Dagobert II.

Les anciens hagiographes unissent ces deux noms et disent que Badefroy et sainte Framechilde étaient « l'un et l'autre d'une très-haute vertu et d'une grande sagesse de conduite, fermes dans la foi, remarquables par leur charité et leur amour de la justice, nourrissant leurs âmes des saintes espérances de la religion, et se faisant un devoir et un bonheur de secourir les pauvres de Jésus-Christ. »

La vie de sainte Austreberte leur fille nous apprend l'opposition momentanée qu'elle rencontra à son projet de consacrer à Dieu sa virginité : Badefroy dut en être le principal et peut-être l'unique auteur. Pour la bienheureuse Framechilde, elle pouvait reconnaître, dans ces instances de sa fille, la vérité d'une vision qu'elle avait eue, dit-on, avant sa naissance, et dans laquelle on lui apprenait que l'enfant qu'elle portait dans son sein attirerait beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Cette parole eut en effet son entier accomplissement à commencer du jour où Austreberte se retira au monastère de Port près d'Abbeville.

On ne connaît rien de plus de la vie de sainte Framechilde, qui mourut le dix-septième jour de mai, vers l'an 685 : on l'enterra dans l'église de Marconne, qu'elle avait fait bâtir elle-même. Son corps fut élevé de terre en 1030, par Bauduin, évêque de Thérouanne. Ses reliques reposaient dans l'abbaye de Montreuil-sur-Mer, fondée par sainte Austreberte ; on en gardait aussi une partie dans l'église collégiale et paroissiale d'Hesdin. Sainte Framechilde est honorée le 17 mai [1].

SAINT ÉTIENNE LE SYNCELLE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Lorsqu'on fit descendre pour la seconde fois du Siége patriarchal de Constantinople l'habile schismatique Photius, on le remplaça, aux applaudissements de tous les fidèles, par un jeune Saint appelé Étienne le Syncelle. Il était fils de l'empereur Basile le Macédonien, frère des empereurs Constantin VIII et Léon le philosophe. Mais, plus grand qu'eux, il était chrétien fidèle et ami de Dieu. Aussi la ville de Constantinople n'était pas digne de garder longtemps un si vertueux pontife.

Élevé au patriarchat, jeune encore, en 886, il l'honora sept ans à peine, en édifiant constamment dans tous ses actes la cour et la ville, par sa vie toute sainte. Dieu l'appela à lui en 893, et lui accorda un digne successeur dans Antoine Cauléé, autre Saint, dont le règne fut court aussi.

Saint Étienne le Syncelle est fêté le 17 mai.

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

SAINT BRUNON,

ÉVÊQUE DE WURTZBOURG.

Saint Brunon, dont le nom est fort célèbre dans les églises d'Allemagne, était fils de Conrad II, duc de Carinthie et de Mathilde des comtes de Quernfurdt et de Mansfeld, nièce de saint Brunon, évêque et apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 janvier de l'an 1008. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans les sciences, et il donna de grandes preuves des progrès qu'il avait faits dans l'une et l'autre étude, comme il paraît encore par divers ouvrages que nous avons de lui sur les psaumes et les cantiques que l'Église emploie dans son office. La négligence que l'on a eue de recueillir l'histoire de sa vie, est cause que la plus grande partie de ses belles actions est demeurée dans l'oubli. On sait seulement que son mérite extraordinaire le fit élire évêque de Wurtzbourg en Franconie, l'an 1033, du commun consentement du clergé et du peuple de la ville, et qu'il donna à son diocèse tous les soins d'un pasteur vigilant, éclairé et charitable. Il employa son bien à nourrir les pauvres, à bâtir de nouvelles églises, à rétablir les anciennes dans sa ville et son diocèse, et surtout la cathédrale de Saint-Kilien ou Saint-Kullin est l'un des principaux monuments de sa magnificence et de sa piété.

On dit qu'il accompagna en Italie l'empereur Conrad le Salique, son proche parent, qui y fit diverses expéditions, pour la réduire dans son obéissance, et qu'il garantit par son intercession la ville de Milan des effets de la colère de ce prince, qui la voulait châtier.

L'an 1045, il se trouva engagé à faire le voyage de Hongrie avec l'empereur Henri III, dit le Noir, et beaucoup de princes d'Allemagne, qui allaient rétablir le roi Pierre sur le trône, et le faire reconnaître par la noblesse de Hongrie. L'empereur et toute sa cour, au sortir de l'Autriche, allèrent loger au château de Bosemburg, près de la ville d'Ips sur le Danube, à l'entrée de la Haute-Hongrie. C'était la nuit qui finissait le vingtième jour de mai. Or, comme on se mettait à table pour souper, le plancher de la salle où l'on s'était assemblé, fondit tout à coup et fit tom-

ber avec lui, sous les ruines du toit, les princes, les évêques, les gentilshommes et les officiers dont elle était remplie. La plupart furent écrasés ou estropiés et plusieurs moururent sur-le-champ. L'empereur fut presque le seul qui ne fut pas blessé, ou qui ne le fut que légèrement, parce qu'il s'était heureusement accroché à une fenêtre. L'évêque de Wurtzbourg eut le corps tellement brisé, qu'on ne le put transporter hors du château. Il y mourut le septième jour d'après ce funeste accident, et sa mort causa un deuil universel à la cour et dans son diocèse. On rapporta son corps à Wurtzbourg, où il fut mis avec grande solennité dans la crypte de son église cathédrale, dont il fut qualifié le fondateur dans son épitaphe.

L'opinion qu'on avait eue de sa sainteté de son vivant ne se perdit point à sa mort. Il paraît néanmoins que pendant plus de cinquante ans elle ne produisit rien qui portât à rendre publique par un culte religieux, la vénération que l'on avait pour sa mémoire. Mais les miracles qui se firent à son tombeau durant l'année 1202 et la suivante, firent tant de bruit en Allemagne et en Italie, que le Pape Grégoire IX donna un bref pour en faire examiner la vérité l'an 1239. C'est ce que firent les commissaires apostoliques délégués sur les lieux pendant près de deux ans. Mais ce Pape étant venu à mourir en 1241, et son successeur Célestin IV n'ayant tenu le siége que dix-huit jours, Innocent IV, qui fut élu à sa place après une vacance de près de deux ans, fit faire les informations nécessaires de la vie de Brunon en la cinquième année de son pontificat, et l'on croit qu'il procéda peu de temps après à sa canonisation.

Le Martyrologe romain en fait mention le 17 mai, quoique sa mort ne soit arrivée que le 27 de ce mois, et il se pourrait que ce n'eût été qu'une erreur de chiffre qui aurait donné lieu à cette différence. C'est sans doute par respect pour ce Martyrologe que l'église de Wurtzbourg célèbre sa fête le 17 mai.

SAINT DITMAR,

MISSIONNAIRE.

Saint Ditmar, l'un des plus célèbres élèves de l'école de Brême au XIIe siècle, s'unit à Wicelin pour évangéliser les Slaves, en-

core païens. Ils allèrent ensemble en France pour se fortifier dans l'étude de l'Écriture sainte que les deux frères Raoul et Anselme enseignaient à Laon avec grand éclat. Ditmar, dans la mission entreprise chez les Slaves, opéra beaucoup de conversions. Il trouva dans les campagnes qui environnent Lubeck et dans d'autres lieux, un grand nombre de paysans qui adoraient les bois, les fontaines et d'autres produits de la nature. Il les éclaira, les gagna à Jésus-Christ, fut le plus heureux des compagnons de saint Wicelin.

Il mourut en 1152; on l'honore le 17 mai.

On l'appelle quelquefois saint Thiadmer.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les Annales de la Propagation de la foi ont rapporté, en 1841, les misères affreuses qu'avaient subies les chrétiens de la Chaldée, où un grand nombre avaient été passés au fil de l'épée ou réduits à l'esclavage. On sait que l'antique Chaldée n'est séparée de la Mésopotamie que par le fleuve du Tigre. Or à Bagdad, il se passa un fait qui les consola un peu en leur montrant quel appui on trouve en Marie, l'immaculée Mère de Dieu.

Parmi les chrétiens enlevés et vendus comme esclaves, il y avait une jeune dame protestante, qui cependant se nommait Marie, et qui, arrachée à son époux dans le pillage d'Aza, appelée aussi Gaza, sur les frontières de la Palestine, avait été achetée pour le sérail du pacha de Bagdad. Pendant quatre ans qu'elle passa dans cette prison, se nourrissant de larmes et de soupirs, elle ne voulut jamais céder aux instances de son maître, qui lui offrait la plus douce existence, si elle voulait oublier son mari et se faire musulmane. Elle était donc inflexible et constante, quoique née dans l'hérésie et privée de la vraie foi. Mais Dieu la suivait d'un regard de compassion, parce qu'elle ne savait pas, dans son ignorance religieuse, qu'elle était égarée de la vérité.

Cependant son mari, ayant découvert qu'elle était une des esclaves du pacha de Bagdad, consacrait depuis quatre ans sa fortune et ses démarches au devoir de la racheter. Il avait offert

pour cela de grandes sommes au pacha, qui admirateur de la jeune dame, ne voulait la rendre à aucun prix.

Le pauvre époux, après avoir épuisé toute son énergie et toutes ses ressources, parcourait un jour la ville de Bagdad, seul avec sa douleur, et ne sachant où il allait. Par hasard, ou plus exactement par une première grâce de Dieu, il entra dans la petite église catholique qui se trouve à Bagdad ; le premier objet qu'il y vit fut la pieuse image de Notre-Dame-des-Douleurs. Elle toucha son cœur et tout à coup, entraîné plus loin qu'il ne l'avait prévu, il se jeta à genoux devant elle et la pria de venir à son secours, puisqu'il reconnaissait en elle la Mère de Dieu, aussi puissante que miséricordieuse. Il lui représenta que sa pauvre femme qu'il pleurait portait son nom béni, il implora sa protection pour cette infortunée, il promit avec la solennité d'un vœu à la Vierge très-sainte, qu'il embrasserait la foi catholique si elle lui rendait sa chère épouse.

Pendant qu'il était prosterné devant l'auguste image de Marie, l'affectueuse Consolatrice des affligés inspirait au consul de France à Bagdad (l'honorable M. Vidal), la pensée d'interposer son autorité auprès du pacha, en faveur de l'infortunée dont il connaissait les peines. Et, par un prodige qui est aussi l'œuvre de la Vierge compatissante, voici qu'à la prière du consul, le pacha, jusqu'alors inexorable, répond sur-le-champ par un acte de bon vouloir ; son cœur était changé comme par enchantement et il alla lui-même ouvrir la porte de son sérail à son esclave chrétienne, sans exiger de rançon.

Réunie avec bonheur à son cher époux, qui lui exposa le vœu fait à la très-sainte Vierge, vœu payé d'une délivrance dont l'un et l'autre désespéraient, elle courut avec son mari à l'église catholique, s'agenouilla comme lui devant l'image de Marie, s'engagea au même vœu, et dès le lendemain (on était alors dans les temps de la Pentecôte) tous deux abjurèrent leur hérésie, et entrèrent dans le bercail unique du bon Pasteur, à la grande joie des catholiques du pays, qui ne pouvaient louer assez l'immense bonté de la Mère de Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Villa-Réal, dans le royaume de Valence, saint Paschal, de l'Ordre des Mineurs, homme d'une innocence et d'une pénitence admirables.

A Pise en Toscane, saint Tropès, martyr, qui fut un grand au service de Néron et l'un de ceux dont l'apôtre saint Paul écrit de Rome aux Philippiens : « Tous les Saints vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la maison de César. » Après il fut souffleté pour la foi de Jésus-Christ, et cruellement battu de verges par l'ordre de Satellicus, et exposé aux bêtes pour en être dévoré ; mais il n'en reçut aucun mal. Il eut enfin la tête tranchée le 29 avril. On fait toutefois sa fête en ce jour à cause de la translation de son corps.

Le même jour, sainte Restitute, vierge et martyre, qui sous l'empire de Valérien, ayant été tourmentée de diverses manières en Afrique, par le juge Procule, fut exposée sur la mer, dans une barque pleine de poix et d'étoupes, pour être brûlée au milieu des eaux ; mais lorsqu'on y eut mis le feu, les flammes se tournant contre ceux qui les avaient allumées, elle rendit son

SEXTO DECIMO KALENDAS JUNII

Apud Villam Regalem in regno Valentino, sancti Paschalis, ordinis Minorum, miræ innocentiæ et pœnitentiæ viri. — Pisis in Tuscia, sancti Torpetis martyris, qui magnus in officio Neronis primum fuit, unusque ex his, de quibus Paulus apostolus ab urbe Roma ad Philippenses scribit : Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt : sed postea pro fide Christi, jubente Satellico, alapis cæditur, verberibus durissime afficitur, ac bestiis devorandus traditur, sed minime læditur ; tandem martyrium suum decollatione complevit tertio Kalendas maii : ejus tamen festivitas hac die recolitur ob sui corporis translationem. — Eodem die, sanctæ Restitutæ virginis et martyris ; quæ, Valeriano imperante, a Proculo judice in Africa varie torta, et in navicula pice et stupa referta, ut in mari combureretur, imposita, immisso igne, cum in incensores flamma converteretur, ipsa in oratione spiritum Deo reddidit : cujus corpus cum eadem navicula Dei nutu ad Ænariam insulam prope Neapolim devectum, a Christianis magna veneratione susceptum est, ac postmodum in ejus honorem Constantinus Magnus basilicam Neapoli erigendam curavit. — Noviodumi, sanctorum martyrum Heraclii, Pauli et Aquilini, cum duobus aliis. — Chalcedone, sanctorum martyrum Solochani et sociorum militum sub Maximiano imperatore. — Alexandriæ, sanctorum martyrum Adriani, Victoris, et Basillæ. — Herbipoli, sancti Brunonis episcopi et confessoris.

âme à Dieu dans la prière. Son corps, avec la barque, ayant été miraculeusement porté dans l'île d'Ischia, près de Naples, les chrétiens le reçurent avec grande vénération. Le grand Constantin fit depuis bâtir à Naples une église en son honneur.

A Nyon, les saints Martyrs Héracle, Paul et Aquilin, avec deux autres.

A Chalcédoine, saint Solocane et ses compagnons, soldats, martyrisés sous l'empereur Maximien.

A Alexandrie, les saints Martyrs Adrien, Victor et Basile.

A Wurtzbourg, saint Brunon, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Célestin, martyr, honoré à Tournai.

Trois vierges et martyres, compagnes de sainte Ursule, honorées à Saint-Amand, en Flandre.

Saint Pamphalon, honoré avec saint Solocane, martyrisés sous Maximien.

Saint Fabius, martyr, honoré en Toscane.

Saint Minère et saint Monorque, honorés avec saint Héracle et ses compagnons.

Saint Arez, honoré ce jour à Montpellier.

Saint Pamphamer, martyr à Chalcédoine.

Le Bienheureux François de Dyrrachium, Frère Mineur.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Rougane, prêtre du diocèse de Clermont, se démit de sa cure durant la révolution, et se retira chez les ermites du Mont-Valérien près de Paris. Comme il n'avait pas fait le serment schismatique, il fut arrêté par des gens qui le disaient prêtre réfractaire, et conduit à Paris où le tribunal révolutionnaire le condamna à mort; il fut guillotiné à l'âge de soixante-dix ans, le 17 mai 1794.

Jean-Baptiste Brelucque, curé au diocèse de Besançon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 17 mai 1794.

DIX-HUITIÈME JOUR DE MAI.

Saint Venant, martyr. — Saint Corcodème, diacre et martyr. — Sainte Cyriaque de Nicomédie, vierge et martyre. — Saint Théodote et les sept Vierges d'Ancyre, martyrs. — Saint Potamon, évêque et martyr. — Saint Hortase, martyr avec saint Potamon le prêtre. — Saint Quinibert, ermite. — Saint Eric, roi de Suède, martyr. — Saint Félix de Cantalicé, frère mineur capucin. — Le Bienheureux Nicolas Denyse, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution

SAINT VENANT,

MARTYR.

La ville de Camérino, en Italie, fut le lieu de la naissance et le théâtre du martyre du glorieux saint Venant. Il commença dès l'âge de quinze ans à donner des marques éclatantes de son zèle pour la propagation de l'Évangile, en annonçant partout Jésus-Christ, et en contribuant de tout son pouvoir à l'établissement de la religion chrétienne. Comme il faisait beaucoup de conversions, il fut bientôt déféré à Antiochus, gouverneur de Camérino, pour l'empereur Dèce, cruel persécuteur des chrétiens. Mais le saint enfant ayant eu avis que ce préfet avait donné ordre de l'arrêter, le prévint, et s'étant présenté devant lui à la porte de la ville, il lui dit avec une constance et une fermeté vraiment apostoliques : « Les dieux que vous adorez, Antiochus, ne sont que des inventions du démon ; ils ont été des hommes ou des femmes, et leur vie a été remplie de toutes sortes de crimes ; ces défauts ne sont-ils pas incompatibles avec la véritable divinité ? Reconnaissez donc un seul Dieu Créateur du Ciel et de la terre, dont le Fils unique s'est fait homme et est mort sur la Croix pour nous délivrer de la tyrannie du péché. » La fureur du gouverneur empêcha le généreux Confesseur de Jésus-Christ d'en dire davantage, car ne pouvant souffrir le mépris qu'il faisait de ses dieux, il le fit prendre par ses soldats, et

leur commanda de lui faire endurer tous les supplices imaginables, ce qui fut fait de la manière du monde la plus cruelle.

En effet, dès que ces barbares se furent saisis de saint Venant, ils l'attachèrent à un poteau et le fouettèrent avec tant d'inhumanité, qu'il eût expiré dans ce tourment, si un Ange descendu du Ciel n'eût brisé les chaînes avec lesquelles il était lié, et éloigné les bourreaux qui le frappaient. Mais ces misérables, au lieu de se laisser toucher par cette merveille, revinrent à la charge, et l'attachant les pieds en haut et la tête en bas, lui brûlèrent le corps avec des torches ardentes : ils lui ouvrirent aussi la bouche et firent ce qu'ils purent pour le suffoquer par la fumée. Cependant, saint Venant souffrait ces supplices avec tant de constance, que plusieurs se convertirent à la foi, entre autres Anastase le Corniculaire [1]. Ayant aperçu un Ange revêtu d'une robe blanche qui déliait une seconde fois le Saint, il se fit baptiser avec toute sa famille, par le bienheureux Porphyre, prêtre, et fut depuis martyrisé avec cet invincible Serviteur de Jésus-Christ.

Antiochus qui le croyait déjà mort, fut extrêmement surpris d'apprendre la manière dont il avait été délivré, et espérant toujours le fléchir, à cause de son âge, il le fit amener en sa présence, et tâcha de le gagner par la douceur et par les promesses ; il lui offrit même les premières charges de la ville, s'il voulait adorer les idoles. Mais voyant que le cœur du saint jeune homme était insensible à ses caresses et à ses sollicitations, il le fit jeter dans une obscure prison, où quelque temps après il lui envoya un trompette nommé Attale. Cette homme essaya de le séduire par artifice, en feignant que lui-même avait autrefois été chrétien, mais qu'ayant reconnu la folie des chrétiens qui se privent des plaisirs de la vie pour une vaine espérance des biens à venir, il avait renoncé à leur religion pour embrasser le culte des dieux. Ce stratagème fut encore inutile, car le Saint découvrant le piége que le démon lui tendait, méprisa les discours de cet impie, et demeura ferme dans la foi.

Alors, le tyran plus irrité que jamais, commanda que Venant

1. C'était une marque d'honneur en usage dans les armées romaines, qui donnait droit à ce titre.

fût amené devant lui, et lui ayant fait cruellement casser les dents et déchirer les gencives en sa présence, il le fit jeter en cet état dans un cloaque, croyant qu'il y serait suffoqué. Mais il n'y demeura pas longtemps, car un Ange l'en tira aussitôt pour le disposer à de plus grands combats et à un triomphe plus glorieux. Le préfet en étant averti, l'envoya au magistrat de la ville pour recevoir sa condamnation. Ce juge lui parla avec beaucoup d'emportement et de fureur ; mais comme le Serviteur de Dieu continuait de publier la vanité des idoles et la vérité de notre sainte religion, qu'on ne voulait pas reconnaître, il tomba de son siége et expira en disant : « Le Dieu de Venant est le vrai Dieu ; vous devez l'adorer et détruire nos fausses divinités. »

Cet accident ayant été rapporté à Antiochus, il commanda que le Saint fût à l'heure même exposé aux lions pour en être déchiré. Ces cruels animaux coururent aussitôt à lui, mais au lieu de le dévorer, ils se mirent à ses pieds comme des agneaux, et lui laissèrent la liberté de prêcher au peuple la foi de Jésus-Christ. Les bourreaux furent donc contraints de le ramener en prison.

Le lendemain Porphyre, ce saint prêtre dont nous avons parlé, ayant été trouver le président, lui raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente, dans laquelle tous ceux qui avaient été baptisés par saint Venant, lui paraissaient tout éclatants de lumière, et lui au contraire environné de très-épaisses ténèbres. Antiochus transporté de colère, lui fit sur-le-champ trancher la tête, et commanda qu'on traînât Venant le reste du jour sur des ronces et des épines, ce qui fut exécuté avec une telle cruauté, qu'il demeura demi-mort. Cependant ayant été miraculeusement guéri, il se présenta dès le lendemain devant le tyran. Il le fit aussitôt précipiter du haut d'un rocher ; mais ce supplice n'eut pas plus de succès que les autres, et le Saint ne reçut aucun dommage de sa chute, ce qui aigrit tellement le préfet, qu'il le fit traîner mille pas hors de la ville, sur des chemins semés de pierres et de cailloux.

Les bourreaux s'étaient si fort échauffés en cette exécution,

qu'ils n'en pouvaient plus de soif. Alors Venant animé de cet amour céleste qui fait que l'on chérit ses plus grands ennemis, ayant pitié d'eux se mit en prière, et faisant le signe de la Croix sur une pierre, il en fit sortir une source d'eau vive qui leur servit de rafraîchissement. Cette pierre, sur laquelle, pour mémoire du miracle, les genoux du Saint demeurèrent imprimés, se voit encore maintenant à Camérino, dans une église dédiée sous son nom. Plusieurs personnes se convertirent à la vue de cette merveille, et persistant dans la confession de Jésus-Christ, furent condamnées à avoir la tête tranchée. Venant les accompagna dans ce supplice, et finit glorieusement ses combats, en donnant la dernière goutte de son sang pour Jésus-Christ.

La mort de tant de Martyrs fut suivie de si horribles tremblements de terre et de si furieux coups de tonnerre, qu'Antiochus en étant tout effrayé fut contraint de prendre la fuite ; mais enfin, quelques jours après ne pouvant pas éviter la vengeance divine, il fut surpris d'une mort épouvantable en punition de sa cruauté. Le corps de saint Venant et ceux de ses compagnons furent enlevés par les chrétiens qui eurent soin de les ensevelir honorablement, et ils reposent dans l'église dont nous venons de parler.

Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Venant le 18 mai, jour auquel se célèbre sa fête par un décret de Clément X, avec un Office propre. C'est de là que nous avons tiré cette vie.

(GIRY.)

SAINT CORCODÈME,

DIACRE ET MARTYR.

Corcodème fut envoyé de Rome par le saint Pape Sixte II, avec saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre, apôtre de ce diocèse. Il y prêcha l'Évangile sous la direction du saint Prélat, et il y conquit l'auréole des martyrs, dans la dernière moitié du IIIe siècle. Au temps de saint Germain, il y avait encore un oratoire sur la tombe de ce saint Diacre.

SAINTE CYRIAQUE DE NICOMÉDIE

VIERGE ET MARTYRE.

Cyriaque menait à Nicomédie la vie pieuse des vierges chrétiennes. Elle fut traduite devant l'empereur Maximin II, surnommé Daïa ou Daza. En confessant généreusement sa foi, elle osa reprocher au tyran ses fureurs impies contre les chrétiens. Il bondit sur son siége et la condamna à être déchirée par les verges ; ce qui eut lieu si cruellement que tout son corps fut déchiqueté. Alors on la jeta sur un brasier ardent, avec cinq autres vierges fidèles. Toutes y expirèrent en bénissant Jésus-Christ.

Ce martyre eut lieu en l'an 311.

S. THÉODOTE ET LES SEPT VIERGES D'ANCYRE

MARTYRS [1].

Je veux laisser, dit Nilus, temoin oculaire, à la postérité des marques éternelles de ma reconnaissance envers le saint Martyr Théodote, en faisant le récit fidèle des glorieux combats de ce généreux athlète de Jésus-Christ. Les bons offices que j'ai reçus de cet ami, dont la mémoire me sera toujours infiniment chère, demanderaient de moi, non de simples paroles, mais quelque chose encore de plus réel et de plus effectif, quoique, à dire vrai, ni les effets, quelque grands qu'ils paraissent, ne peuvent l'honorer autant qu'il le mérite ; ni les paroles, quelque brillantes qu'elles soient, le louer autant qu'il en est digne. Mais enfin, si je ne brûle à son tombeau qu'un peu d'encens, j'offre du moins tout ce que j'ai, à l'exemple de la veuve de l'Évangile, qui ne mit que deux deniers dans le trésor du temple. Je ferai donc connaître quelle a été l'innocence de sa vie et la gloire de sa mort ; je décrirai de quelle manière il sanctifia une profession qui n'est pas moins dangereuse qu'elle est peu honorable [2], en un mot, je

[1] Le P. Papebroc, jésuite, étant à Rome, traduisit du grec en latin ces Actes, dont M. Léon Allassi, garde de la Bibliothèque vaticane, lui avait confié un exemplaire manuscrit.

[2] Il était cabaretier.

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette longue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs des autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

ment à traiter les maladies de l'âme; les plus débauchés devenaient chastes en l'entendant parler de la chasteté, les gens de bonne chère et plongés dans la crapule venaient à aimer la sobriété, quand il en faisait l'éloge, et les avares couraient répandre leur or et leur argent dans le sein des pauvres, dès qu'il parlait des grands avantages de la pauvreté volontaire. Combien de saints sont sortis de cette excellente école!

Durant que Théodote formait à la vertu tant de bons sujets, le gouvernement d'Ancyre fut donné à un certain Théotecne. C'était un homme sans mœurs, sans humanité, sans religion, d'un naturel inquiet, emporté, violent, malfaisant, aimant le sang et le répandant avec une extrême facilité; je ne saurais enfin donner une idée plus juste de toutes ses mauvaises qualités, qu'en disant que son mérite seul lui avait obtenu ce poste. Car voyant que l'empereur[1] se disposait à faire une guerre sanglante à l'Église, il lui promit de détruire entièrement le christianisme dans Ancyre, si on voulait lui en confier le gouvernement. Cette promesse qui flattait si agréablement l'inclination de Maximien, fit avoir sur-le-champ à Théotecne ce qu'il souhaitait avec tant de passion. Dès qu'on sut à Ancyre qu'il approchait, la consternation fut générale parmi les fidèles; tout déserta, tout s'enfuit dans les montagnes; les antres et les creux des rochers devinrent habités, et les solitudes se peuplèrent de chrétiens. Il prenait soin lui-même de semer sur son passage l'horreur et la crainte, et il envoyait à Ancyre d'heure en heure de funestes messagers, qui venaient déclarer de sa part les desseins impies qu'il avait formés contre la religion, en sorte qu'à peine le premier et le second s'étaient-ils acquittés de leur commission, qu'un troisième et un quatrième se succédant immédiatement l'un à l'autre, arrivaient pour signifier encore ses cruelles intentions, et les derniers enfin chargés d'édits et d'ordonnances plus amples et plus précises, publiaient qu'on eût à démolir incessamment toutes les églises; que les prêtres chrétiens fussent conduits dans les temples des faux dieux pour y renoncer Jésus-Christ, et qu'en cas de refus et d'opposition, les biens des coupables fussent

[1] Maximien.

saisis et confisqués au profit du prince, et qu'eux et leurs enfants fussent mis aux fers en attendant l'arrivée du gouverneur, sans doute, afin que les incommodités de la prison et la pesanteur de leurs chaînes les rendissent plus soumis aux volontés de l'empereur, et les disposassent à répondre conformément au désir que le gouverneur avait de les séduire, pour s'acquitter de ce qu'il avait promis à Maximien.

Ces avant-coureurs du tyran remplirent toute l'Eglise de confusion et d'épouvante. Elle était comme un navire surpris en pleine mer par une soudaine tempête, elle ne s'attendait plus qu'à se voir abîmée dans les flots d'une cruelle et sanglante persécution. Cependant ses ennemis triomphaient, ils passaient les jours et les nuits en festins et en réjouissances, où la haine qu'ils nous portent leur causant une espèce d'ivresse plus forte et plus dangereuse que celle du vin dont ils remplissaient leurs coupes, ils s'abandonnaient à tous les excès que ces deux furieuses passions peuvent inspirer. En effet, sortant de ces bacchanales, ils se répandaient dans les logis des chrétiens, où ils commettaient mille insolences, renversant, rompant, brisant tout ce qui se présentait à leurs yeux, étincelants de cette double fureur, sans qu'on osât s'y opposer, de crainte de passer pour séditieux et pour rebelles. Les magistrats, bien loin d'apaiser le tumulte, y donnaient lieu eux-mêmes et semblaient l'autoriser par leur exemple. Dès que les édits avaient paru, on avait emprisonné par leur ordre les plus considérables d'entre les chrétiens, et la populace insolente prenant cette procédure tyrannique pour une permission tacite d'insulter à tous ceux qui faisaient profession du christianisme, nul chrétien n'osait plus se montrer en public; l'impunité augmentait le désordre : on forçait les maisons, on les pillait; des hommes perdus de débauches arrachaient les femmes de condition d'entre les bras de leurs maris; les jeunes filles étaient enlevées à leurs mères, et les Vierges consacrées à Dieu étaient tirées de leur retraite pour être exposées à l'impudicité publique. Les amis trahissaient leurs amis et les livraient à la haine d'un peuple furieux; la religion était outragée, violée, foulée aux pieds, chargée de calomnies et d'affronts : en un mot, l'Église

souffrait des maux qu'on a peine à s'imaginer, mais qu'on peut encore moins décrire. Ceux qui croyaient par la fuite se mettre à l'abri de cette horrible tempête, ne trouvaient aucun lieu de sûreté; tous les asiles étaient fermés pour eux : les autels étaient abandonnés, les prêtres dispersés, les biens des fidèles exposés à l'avarice, à l'injustice, à la violence. On les voyait errants et épars dans les solitudes : les uns se coulaient dans les fentes des rochers, les autres s'enfonçaient dans un bois épais et touffu; ceux-ci grimpaient sur le sommet des montagnes, ceux-là se cachaient parmi les haliers. Mais bientôt la faim les contraignit d'abandonner ces funestes retraites. Plusieurs se remirent volontairement entre les mains des persécuteurs, sur l'espérance assez incertaine d'y trouver quelque reste d'humanité. D'autres restèrent dans les bois et dans les antres, d'où sortant à la faveur de la nuit, ils cherchaient quelques racines pour soutenir leur vie mourante. Ceux qui souffrirent le plus furent les personnes de qualité qui, nourries délicatement et dans l'abondance de toutes choses, étaient contraintes de vivre d'herbes sauvages et de coucher sur la terre nue ou sur des feuilles sèches.

Cependant, le bienheureux martyr Théodote s'exposait lui seul à divers périls pour secourir ses frères. Car ce n'était nullement en vue de devenir riche qu'il tenait cabaret; l'attente d'un gain sordide n'eut jamais aucun pouvoir sur son âme. Il avait des vues bien plus élevées, il pensait à faire de son logis un lieu de sûreté pour tous les gens de bien, un port toujours ouvert aux malheureux, un asile où la vertu persécutée pût être à couvert contre les efforts d'une injuste puissance. Mais ses soins ne se bornaient pas là. L'étendue de sa charité les lui faisait porter partout où il y avait des misérables. Il visitait les prisonniers, il les consolait, il les secourait dans leurs besoins, il recevait chez lui ceux qu'une fuite salutaire avait dérobés à la fureur des tyrans; et non content d'assister les vivants, de veiller à leur conservation, de leur procurer du repos, de la consolation et de la joie, sa charité infatigable s'étendait jusqu'aux morts. Il recueillait leurs cendres, il couvrait leurs corps de terre, il rassemblait leurs membres séparés par la violence des tourments; il les sauvait souvent de cette

triste destinée, qui les faisait la proie des corbeaux ou la curée des chiens. Les peines rigoureuses dont on punissait ceux qu'on surprenait rendant ce pieux office, ne le pouvaient détourner de le rendre aux Martyrs que sa curieuse compassion avait découverts. Qui aurait jamais cru rencontrer tant de vertu, de religion, de grandeur d'âme dans un cabaret? Cabaret illustre, consacré à la prière et non à la débauche, lieu digne de la vénération des fidèles, sanctuaire de la piété, que celui qui vous a si heureusement fait changer de nature et qui vous a rendu saint de profane que vous étiez auparavant, est digne de nos louanges et de la gloire dont il jouit maintenant! Cet homme admirable s'était fait tout à tous, suivant le conseil de l'Apôtre. Tantôt il était médecin, et il fournissait aux pauvres malades toutes sortes de médicaments; tantôt il prenait soin des convalescents, leur procurant quelque nourriture agréable qui leur fît oublier le mauvais goût des remèdes : il donnait du pain et du vin à ceux qui, pressés de la faim, avaient recours à lui; il assistait de ses conseils toujours sûrs, toujours salutaires, les personnes qui en avaient besoin pour leur conduite; il animait au martyre par de véhémentes exhortations ceux qu'on conduisait aux supplices; il les rassurait, il les soutenait, il les encourageait à mourir pour Jésus-Christ, en sorte qu'on peut l'appeler le père, le directeur, le maître de tous les Martyrs de ce temps-là.

L'impie Théotecne avait fait une ordonnance par laquelle tout ce qui s'exposait en vente, le pain, le vin, les fruits, en un mot, tout ce qui sert à la nourriture de l'homme, devait être offert aux idoles avant que personne en pût acheter, afin que les chrétiens ne pussent faire à Dieu les oblations ordinaires, toutes les denrées étant souillées par cette abominable cérémonie. Pour tenir la main à cette ordonnance, le gouverneur avait commis des prêtres des faux dieux, qui prenaient un grand soin qu'elle fût exécutée. Quelle devait être la peine où se trouvaient les chrétiens qui ne pouvaient plus faire d'offrandes? Le saint martyr Théodote les en tira ; le zèle qu'il avait pour sa religion et pour la gloire du Seigneur lui fit trouver aussitôt un remède à ce mal ; il revendait aux chrétiens, pour les oblations, ce qu'il avait lui-même aupara-

vant acheté d'eux, et dont il était sûr. Ainsi l'on vit durant ces temps fâcheux un cabaret être aux chrétiens ce que l'arche de Noé fut au temps du déluge à ceux que Dieu voulut sauver : car comme alors les eaux couvrant toute la face de la terre, tous les hommes périrent, hors ceux qui étaient renfermés dans l'arche ; de même pendant que ce déluge de maux inondait l'Église d'Ancyre, aucun fidèle n'échappa à la rage du tyran que ceux qui se réfugièrent dans le logis de Théodote. Ce fut pour lors qu'une taverne devint une église, un hospice, une maison d'oraison, la demeure de la charité, la dépositaire de la religion.

On arrêta en ce temps-là un nommé Victor, pour qui Théodote avait une grande considération. Des prêtres de Diane l'accusèrent d'avoir parlé peu respectueusement du grand Apollon ; d'avoir dit entre autres choses que ce dieu avait violé sa sœur Diane devant l'autel du temple de Délos, et que les Grecs devaient rougir de honte d'adorer une semblable divinité, qui avait commis un crime que les hommes n'oseraient commettre. Cette accusation alarma les amis de Victor, qui la plupart étaient païens. Ils lui représentèrent le danger où il s'était précipité par son imprudence, qu'il n'y avait qu'un moyen pour sortir de ce mauvais pas, c'était d'obéir sans réserve au gouverneur, qui ne manquerait pas pour s'assurer de la sincérité de son retour, d'exiger de lui une soumission entière aux édits. « Vous pouvez, lui disaient-ils, obtenir en un moment les bonnes grâces de quatre empereurs et sans qu'il vous en coûte autre chose qu'un simple désaveu de votre superstition. La fortune vous tend les bras, mon cher Victor ; elle vous présente des honneurs, des richesses, la faveur des maîtres du monde ; serez-vous assez ennemi de vous-même pour refuser des offres si avantageuses ? Mais d'un autre côté, si vous persistez dans votre entêtement, comptez que vous êtes perdu sans ressource, il vous faudra expirer dans les tourments ; votre famille sera déshonorée, ruinée, accablée sous votre crime ; quel regret pour vous d'en être la cause ! Vos biens seront confisqués, votre nom rendu infâme ; vous-même n'aurez pour tombeau que le ventre des chiens. Avez-vous l'âme assez forte pour soutenir seulement la pensée de tant de malheurs ? »

Théodote, averti du péril que courait son ami par ces pernicieux conseils, fit en sorte de lui parler, ayant pour cela gagné le geôlier, qui l'introduisit la nuit dans la chambre où on le gardait. Théodote travailla d'abord à détruire tous ces faux raisonnements dont on s'était servi pour l'ébranler. « De grâce, lui disait-il, mon cher Victor, fermez l'oreille à ces discours empoisonnés que des hommes dévoués au démon ont tâché de faire couler dans votre cœur. Quoi, voulez-vous nous abandonner pour les suivre? Quels charmes si grands ont-ils pour vous attirer dans leur parti? Que vous offrent-ils de si engageant? Quoi, préférez-vous une vie voluptueuse et toute charnelle a la vie toute spirituelle et toute céleste que vous avez menée jusqu'ici? La religion qu'ils vous proposent est-elle plus sainte que la nôtre? et pensez-vous trouver plus de pureté dans leur morale, que dans celle que nous suivons? Non, Victor, non, et vous avez trop d'esprit pour ne pas vous apercevoir de l'avantage que la loi chrétienne a sur cette superstition monstrueuse qu'on veut vous faire embrasser. Défiez-vous des promesses que vous font les impies; plus elles sont flatteuses et agréables, plus elles sont vaines et frivoles, et plus le venin qu'elles couvrent est subtil et mortel. Ce fut ainsi que le malheureux Judas se laissa séduire par les juifs. Que lui servit d'avoir reçu les trente pièces d'argent qu'ils lui donnèrent pour leur livrer son Maître? Il n'en profita pas, et vous savez que cet argent fut employé à acheter un champ pour la sépulture des étrangers. Que lui resta-t-il donc du prix de son infâme trahison? le cordeau avec lequel il s'étrangla. Croyez-moi, les vrais biens ne sont pas en la disposition des méchants : ils peuvent bien les promettre, mais il n'est pas en leur pouvoir de les donner. Dieu seul s'en est réservé le domaine, et il n'en accorde la jouissance qu'à ceux qui l'adorent et qui l'aiment. » Ce fut par ces sages et pressantes remontrances que Théodote tâcha de remettre l'esprit de Victor et de le raffermir contre les dangereuses secousses que lui avaient données ses faux amis. Il parut touché; en effet, il endura d'abord avec beaucoup de constance les tourments qu'on lui fit souffrir, et il s'attira l'admiration de ceux qui en furent témoins; mais comme il touchait presque au bout de la carrière,

où Jésus-Christ l'attendait pour le couronner, il se laissa lâchement arracher la victoire; il demanda quartier, et il l'obtint : les bourreaux cessèrent de le frapper, on le reconduisit en prison, où il mourut quelques jours après des plaies qu'il avait reçues, nous laissant dans l'incertitude de son salut.

Reprenons la suite de la vie de notre saint Martyr, et parlons d'une aventure assez surprenante qui lui arriva vers ce temps-là. Il y a un bourg à cinq milles d'Ancyre, nommé Malus. Théodote vint près de ce lieu, par une disposition particulière de la Providence, dans le moment qu'on avait jeté dans la rivière d'Halis[1] une partie du corps de saint Valens, martyr, qui après avoir été tourmenté fort longtemps, avait enfin été porté tout couvert de sang sur un bûcher, où il avait consommé son sacrifice. Théodote fut assez heureux pour recueillir ce précieux dépôt, que la rivière avait poussé sur ses bords et que Dieu lui confiait. Ce saint homme, chargé de ces riches dépouilles, au lieu d'entrer dans le bourg, s'arrêta un peu au-dessous, et il se retira dans une caverne d'où sort un des bras d'Halis, et qui est distante du bourg d'environ deux cent cinquante pas. Il y rencontra quelques personnes de sa connaissance, que la même Providence y avait conduites. C'était des chrétiens qui depuis peu étaient sortis de prison par son moyen, à force d'argent et de recommandation ; cet homme charitable au delà de ce qu'on peut s'imaginer, ayant, pour les racheter, fourni du sien une somme considérable. Dès qu'ils l'eurent aperçu, ils allèrent à lui pleins de joie de l'avoir rencontré. Ils ne pouvaient se lasser de lui témoigner leur reconnaissance ; ils le regardaient comme leur libérateur. Et en effet, tandis que les plus proches parents de ces personnes travaillaient à les perdre en les livrant aux persécuteurs et en les accusant d'avoir renversé un autel de Diane, Théodote avait travaillé à les sauver, ayant employé pour cela son crédit, son bien, sa peine et exposé sa vie. Le Saint, de son côté, ne ressentit pas moins de joie de trouver là cette troupe de Confesseurs ; il les retint à

[1] Rivière de l'Asie mineure qui, après avoir passé par plusieurs villes de la Galatie et de la Paphlagonie, entre dans le golfe d'Amyse. *Val. Flac.*, l. V. *Argon.* et *Ovid.*, l. IV, *de Ponto Eleg.*, X.

manger avec lui, afin qu'ils pussent ensuite plus gaiment continuer leur voyage.

Il les fit tous asseoir sur l'herbe ; et il faut avouer que l'endroit était tout à fait propre à leur faire oublier leurs travaux passés. Un gazon frais et mollet leur présentait un lit délicieux pour se délasser de la fatigue du chemin ; et une source qui sortait à quelques pas de là du pied d'un rocher, et qui par une route couronnée de fleurs venait se rendre auprès d'eux, leur offrait une eau claire et pure pour les désaltérer ; des arbres fruitiers mêlés d'arbres sauvages leur fournissaient de l'ombre et des fruits, et une bande de savants rossignols, que des cigales relevaient de temps en temps, y formaient un concert qui n'inspirait à l'âme que des pensées pleines d'amour et de reconnaissance pour le Créateur de tant d'agréables choses, et n'y faisait naître que des mouvements innocents et permis. Théodote engagea quelques-uns de la compagnie d'aller jusqu'au bourg, pour prier de sa part le prêtre qui en avait soin, de le venir trouver, et l'inviter en même temps au repas champêtre qu'ils allaient faire. Il avait cette coutume de ne se mettre jamais à table, qu'un prêtre n'eût fait la bénédiction des viandes. Il souhaitait, outre cela, de la recevoir de sa main avant que de poursuivre sa route. Ceux qui étaient allés au bourg rencontrèrent le prêtre comme il sortait de l'église après l'office de Sexte. Il vint à eux et les trouva fort embarrassés à se défendre des chiens qui les avaient attaqués. Après avoir chassé ces animaux, qui violaient en quelque manière les devoirs de l'hospitalité envers ces étrangers, il les salua, et ayant su d'eux qu'ils étaient chrétiens, il les pria civilement de se venir reposer à son logis. Puis les regardant fixement, et les parcourant ensuite des yeux, il s'écria tout à coup : « Oh ! Fronton, car c'est ainsi qu'il se nommait, Fronton, voilà l'accomplissement de ton songe. Oui, continua-t-il en s'adressant à ces étrangers, j'ai vu cette nuit en songe deux hommes tels que je vous vois, ils avaient votre air, votre taille, vos traits. Ils m'ont dit qu'ils avaient trouvé un trésor, et qu'ils me l'apportaient ; puisque je ne puis plus douter que vous ne soyez ceux que mon songe m'a fait voir, souffrez que je vous demande ce trésor que vous devez me remettre entre les mains.

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette ongue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs des autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette longue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs des autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette ongue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs les autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette ongue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs des autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

le conduirai depuis sa jeunesse jusqu'au jour qu'il reçut la couronne du martyre.

J'avoue toutefois que cette entreprise commence à m'effrayer, tant elle me paraît au-dessus de mes forces. Je sens bien que je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de vigueur pour fournir cette longue carrière : un génie peu éclairé, nulle politesse dans l'expression, rien d'heureux dans le tour et dans le choix des mots, des connaissances très-bornées, une médiocre érudition. Avec si peu de talent, comment oser traiter un sujet si relevé, et ne dois-je pas appréhender d'obscurcir la victoire de mon ami, en l'exposant aux yeux des lecteurs avec des couleurs si sombres? Un ouvrier qui ignore la finesse de son art, ne fait que gâter la matière qu'il a entre les mains, bien loin de l'embellir. D'autre part on pourra me dire, que Théodote ayant mené une vie commune dans le mariage, et dans un exercice peu noble, et qui semble exclure la piété et la pratique des vertus, il n'y a rien en sa personne qui puisse attirer la curiosité ou la vénération. Mais je réponds à cela que la fin de la vie de ce saint homme en a couvert le commencement d'éclat et de lumière, et que la bassesse de sa condition se cache et disparaît heureusement dans la grandeur de sa dernière action. Loin donc tout scrupule, et sans plus écouter ni la voix timide de mon incapacité, ni les murmures sourds de l'envie, ni les fausses raisons des sages du monde, je rapporterai nuement et avec simplicité, tout ce que je sais de la vie et de la mort de l'illustre Théodote. Mais je proteste en même temps, que je ne rapporterai rien dont je n'aie été le témoin oculaire.

Il se prépara longtemps par divers actes de vertu, au combat qu'il devait soutenir à la fin de sa vie, et comme un athlète prudent et qui veut s'assurer de la victoire, il s'exerça plusieurs années dans d'autres combats qu'il entreprit contre lui-même. Il commença par déclarer la guerre à toutes ses passions, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance à les dompter, qu'il s'en rendit entièrement le maître. Parmi les vertus qu'il prit pour ses seconds dans ces combats, la tempérance fut celle qui lui rendit les plus grands services. Il avait pour maxime que

l'homme chrétien doit faire tout son plaisir d'affliger son corps, que toute sa gloire consiste dans l'abaissement, et que ses richesses ne sont autre chose que la pauvreté soufferte avec une grandeur d'âme et une généreuse tranquillité. En effet, l'on a souvent vu le héros se jeter sans crainte au milieu des périls, et se laisser vaincre par le faux brillant d'une gloire vaine et imaginaire ; le philosophe céder lâchement à un mouvement de crainte, et l'homme modéré sentir en un instant la vertu s'affaiblir à la première vue d'un plaisir sensuel. Il n'y a que l'homme chrétien à qui toutes les passions soient assujetties. Ainsi Théodote employa le jeûne pour combattre la volupté ; la tempérance pour se défendre des attaques de la chair ; et l'aumône pour ôter aux richesses le pouvoir de lui nuire. Mais nous nous étendrons un peu dans la suite sur toutes ces choses, et nous ferons voir clairement qu'il est parvenu à la véritable gloire par le chemin de l'ignominie, à une haute fortune par la pauvreté, et à l'immortalité bienheureuse par les souffrances et la mort.

Il retira plusieurs pécheurs de leurs désordres, en leur donnant des instructions salutaires pour vivre plus chrétiennement. Il en guérit par sa seule prière d'autres, qui dans un corps sain portaient une âme attaquée de dangereuses maladies. Enfin, par ses puissantes exhortations il amena à l'Église un grand nombre de juifs et de gentils. Son métier de cabaretier, contre l'ordinaire de cette profession, lui fournissait les moyens d'exercer des fonctions tout épiscopales ; car il défendait de tout son pouvoir ceux à qui l'on faisait injustice ; il prenait soin des malades, il témoignait aux personnes affligées une compassion qui adoucissait leurs peines ; en un mot, rempli d'une charité abondante, il ressentait les maux de tous ceux qui en enduraient, et les malheurs des autres devenaient ses propres malheurs. Dieu autorisait lui-même par des miracles une conduite si charitable, et qui était plutôt celle d'un évêque que d'un simple cabaretier. Car quelque incurable que fût un mal, quelque profonde que fût une plaie, dès que Théodote y avait porté la main, la plaie se refermait, le mal se guérissait, ce saint homme ne se servant que de la prière pour faire ces cures admirables. Mais il s'appliquait particulière-

comme de plusieurs d'entre eux, qu'ils ne feraient point de difficulté de lui remettre entre les mains ce qu'ils pourraient sauver de son corps. Ayant dit cela, il fit le signe de la croix sur lui, et sortit pour aller au combat.

Lorsqu'il fut à quelques pas du logis, il rencontra deux des principaux citoyens, qui lui firent de grandes instances pour l'obliger à se retirer : « Sauvez-vous, lui dirent-ils, et ne vous exposez pas à la fureur d'un peuple étrangement animé contre vous. Or sachez qu'au moment que nous vous parlons, les prêtresses de Minerve et de Diane font grand bruit auprès du gouverneur : elles vous accusent de détourner le peuple d'adorer leurs déesses, que vous publiez n'être que des pierres ou du bois. Polychrone lui-même vous a déféré au président ; il vous charge de l'enlèvement des reliques. Puisqu'il en est encore temps, éloignez-vous ; la prudence ne veut pas que vous vous exposiez ainsi, et il sied mal à un homme aussi sage que vous, d'aller sans nécessité affronter les tourments et la mort. » Le Martyr les ayant paisiblement écoutés, leur répondit : « Si vous êtes toujours de mes amis, ne faites point d'inutiles efforts pour me détourner de mon dessein ; allez plutôt trouver le gouverneur, et lui dites : Théodote, que les prêtresses accusent d'impiété, est là qui demande audience. » Et en disant cela il prit lui-même les devants, et parut à l'improviste en la présence de ses accusateurs

Ni tout cet appareil de supplices qui remplissait la salle, ni ce tribunal redoutable, ni la vue du gouverneur, un des plus méchants hommes qu'il y eût alors sur la terre, ne firent point changer de visage à Théodote : il regardait tout cela avec un certain sourire fier et dédaigneux mêlé de joie. Mais si ce spectacle d'horreur ne put l'intimider, les promesses flatteuses du tyran ne furent pas plus capables de l'émouvoir. Il employa pour le gagner, tout ce que l'art de persuader a d'artificieux et de séduisant, d'éblouissant et de captieux. « Théodote, lui dit-il, ces instruments de supplices que vous voyez ici ne sont pas faits pour vous, du moins il ne tient qu'à vous de n'en pas éprouver la rigueur ; laissez-vous seulement persuader, puisqu'il est de la

dernière conséquence pour vous d'être sage, et de sacrifier aux dieux, je vous renvoie absous de tous les crimes qu'on vous impute; je n'écouterai ni les remontrances de toute une ville, ni les accusations des vénérables prêtresses de Diane et de Minerve : je vous réponds de la faveur de nos invincibles princes, ils vous honoreront de leurs lettres, et ils recevront les vôtres agréablement; enfin si vous comptez mon amitié pour quelque chose, je vous l'offre, je vous la donne, et vous pouvez dès ce moment mettre au nombre de vos amis le gouverneur de Galatie. Et pour tout cela je ne vous demande qu'une seule chose : c'est de renoncer à Jésus-Christ, ou à cet Homme que Pilate fit attacher à une croix pendant qu'il eut le gouvernement de la Judée. Faites réflexion à ce que je vous propose; comparez ce que je vous demande avec ce que je vous offre. Vous me paraissez un homme sage et avisé; or la sagesse, comme vous savez, consiste à examiner les choses, à en prévoir les suites, à se dégager promptement d'un mauvais pas, à profiter adroitement des conjonctures, en un mot, à se rendre heureux. Vous le pouvez, Théodote; si vous voulez abandonner cette folle et ridicule superstition des chrétiens, je vous engage ma parole de vous faire grand prêtre d'Apollon; vous n'ignorez pas qu'après Jupiter, c'est le plus grand et le plus révéré de tous les dieux, soit à cause de sa qualité de prophète[1], ce qui flatte la curiosité, soit parce qu'il a une connaissance parfaite de la médecine, ce qui s'accommode à l'amour qu'on a pour la vie. Vous seul conférerez les charges et les dignités; vous serez vous seul les prêtres, les sacrificateurs, les officiers qui servent dans les temples et tous les ministres de la religion. Vous serez toujours député préférablement à tout autre, lorsque la ville aura quelque affaire d'importance à solliciter à la cour; toutes les grâces passeront par vos mains. Voulez-vous des terres, un palais, de riches meubles? j'ai ordre de vous donner tout cela; en un mot, vous verrez les honneurs, les richesses, la puissance et le crédit, se disputer les uns aux autres la gloire de vous rendre le plus heureux de tous les hommes. » Ces magnifiques promesses attirèrent au gouverneur les acclamations de

[1] De devin.

toute l'assemblée, et mille félicitations à Théodote. On ne pouvait se lasser de louer la générosité de l'un et d'admirer la bonne fortune de l'autre.

On attendait donc avec impatience que Théodote répondit, et l'on ne doutait point qu'il n'acceptât de tout son cœur des offres si avantageuses, lorsqu'enfin il parla en ces termes : « Je prie Jésus-Christ mon Seigneur, que vous venez d'appeler par mépris un homme ordinaire ; je le prie, dis-je, de me faire la grâce de vous pouvoir convaincre de la vanité, du ridicule, de la turpitude et de la fausseté de votre religion ; et en même temps de la solidité, de la grandeur, de la sainteté et de la vérité de celle que je professe, qui est celle de Jésus-Christ. A l'égard de votre religion, on ne saurait presque en parler sans rougir ; je n'en dirai donc que peu de choses, et seulement pour vous en donner de l'horreur. Celui de vos dieux que vous appelez Jupiter, et que vous reconnaissez pour le maître des autres, n'est en effet que le plus infâme de tous. Orphée, le plus ancien de vos poètes, qui sont aussi vos théologiens, écrit que Jupiter tua son père [1], qu'il fut le mari de sa mère [2], de sa fille [3], et de sa sœur [4]. Apollon, un autre de vos dieux, celui-là même dont vous m'offrez le souverain sacerdoce, viola sa sœur [5] jusqu'au pied des autels. Mars et Vulcain brûlèrent tous deux d'un amour détestable pour leurs propres sœurs, Vénus et Minerve. Voilà quels sont les dieux que vous adorez, quels dieux ! des adultères, des assassins, des incestueux.

« Détournez les yeux, seigneur, de ces abominables divinités, et arrêtez-les sur le Dieu des chrétiens, sur Jésus-Christ. Tout est divin dans ses Mystères, dans son Incarnation, dans sa naissance ; la pudeur ne souffre rien à en parler ; tout est grand, tout est vrai dans ses miracles. Les Prophètes l'avaient annoncé au monde plusieurs siècles avant qu'il y parût. Ils ont tous rendu un témoignage uniforme de sa divinité. Ils ont tous prédit qu'il naîtrait et vivrait parmi les hommes, qu'il guérirait leurs maladies, qu'il les rendrait dignes de pouvoir régner eux-mêmes un

[1] Saturne. — [2] Rhea. — [3] Persèphonè. — [4] Junon. — [5] Diane.

jour dans le Ciel. Ils s'accordent aussi tous dans les prédictions qu'ils ont faites des circonstances de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Les astres mêmes l'ont fait connaître, et sur la foi d'une étoile les Mages, ces sages philosophes de Perse, sont venus l'adorer comme le Dieu de l'univers, et en cette qualité lui ont offert des présents. Je ne vous parlerai point de ce grand nombre de miracles qui ont signalé le cours de sa vie. Il a changé l'eau en vin, il a rassasié cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons; on l'a vu marcher sur les eaux qui s'étaient affermies sous ses pas. La nature l'a reconnu pour son auteur; par une seule de ses paroles il a rendu la vue à un aveugle de naissance; la mort enfin, toute fière et tout inexorable qu'elle est, a paru plus d'une fois soumise à ses ordres, et il l'a contrainte de rendre à la vie un homme que le tombeau enfermait depuis quatre jours. S'il n'avait été Dieu, aurait-il pu faire de si grands prodiges, et la nature peut-elle obéir à un autre qu'à son Créateur? »

Ce mugissement que la mer fait entendre lorsque les vents soulèvent ses flots, et les poussent vers les rochers, où ils se brisent avec un grand fracas, n'a rien d'aussi affreux, que le bruit qui s'éleva tout à coup parmi les idolâtres à ce discours de Théodote. Les prêtresses secouant leurs cheveux et les arrachant, ressemblaient aux furies, elles déchiraient leurs habits et mettaient en pièces les couronnes qu'elles portaient sur leur tête. Le peuple jetait des cris comme dans une calamité publique : il s'en prenait même au gouverneur, et semblait même l'accuser d'une lâche prévarication envers les dieux. « Pourquoi, disait-il, n'imposait-il pas silence à cet homme qui les traitait avec tant d'indignation; un homme qui méritait la mort, et dont la rhétorique impie n'avait pour but que d'éteindre dans les cœurs le respect et la vénération qu'on leur doit? Il ajoutait que ces mêmes dieux traités d'une manière si outrageuse demandaient qu'on les vengeât, et qu'il ne fallait pas différer davantage à les satisfaire, de peur de se rendre complice d'un si horrible sacrilége. Le gouverneur naturellement enclin à la cruauté, n'avait pas besoin d'y être encore porté par les clameurs de ces furieux;

aussi éclata-t-il avec tant d'emportement, que sans avoir égard à son rang, et se dégradant en quelque sorte lui-même, il descendit de son tribunal avec précipitation pour être le bourreau du Saint. Mais tandis que l'on prépare le chevalet et les ongles de fer, que le peuple altéré de sang attend avec impatience qu'on répande celui du Martyr, que les crieurs publics font entendre leur voix enrouée, le Martyr tranquille regarde sans émotion tous ces préparatifs, comme si c'était pour un autre que pour lui qu'on les fît.

On l'étendit sur le chevalet. Et alors on mit en usage tous ces instruments, dont la vue seule faisait frémir. On employa le fer et le feu, les ongles et les peignes d'acier, les plombeaux et les courroies de cuir cru; tous ceux qui se trouvaient là se voulant faire un mérite auprès de leurs dieux, ôtèrent leurs robes et se séparant en deux bandes, ils se rangèrent des deux côtés du chevalet. Chacun s'efforçait de se signaler dans cet effroyable combat de cent contre un; chacun mettait sa gloire à être plus inhumain que son compagnon. Le Saint tournait ses regards, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, comme pour les encourager à bien faire. Il les regardait avec un visage riant, sans se plaindre ni du tyran, ni des douleurs qu'il endurait. Il ne faut pas s'imaginer, au reste, qu'il prît dans son propre fonds cette paisible situation où il se trouvait; il la devait à Jésus-Christ qui le fortifiait dans un combat si inégal, et dans lequel, bien loin de succomber sous le nombre, il mit plus d'une fois ses ennemis hors d'état de le continuer. Ils étaient tous hors d'haleine, ce qui obligea le gouverneur, pour leur laisser prendre de nouvelles forces, d'envoyer quérir d'excellent vinaigre, qu'il fit verser le long des côtés du Martyr, après que les flambeaux allumés y eurent fait de larges escarres. Alors l'odeur de cette chair grillée et de ce vinaigre ayant fait faire au Saint un léger mouvement de tête, qui marquait que son odorat en était blessé, le gouverneur qui s'en aperçut, sauta de son tribunal où il était remonté, et comme insultant au Martyr il lui dit : « Eh quoi, Théodote, tu te rends déjà et te voilà à demi vaincu ; tu nous bravais il n'y a qu'un moment ; qu'est devenue cette noble fierté que tu faisais

paraître? n'es-tu courageux qu'en paroles? De quoi t'avisais-tu aussi d'aller médire des dieux? Pourquoi te moquais-tu de leur pouvoir? Tu le ressens maintenant malgré toi. Veux-tu m'en croire? sois à l'avenir plus sage; et n'étant qu'un misérable cabaretier, apprends qu'il te sied mal de t'ériger en docteur, et qu'on ne doit jamais parler des souverains en des termes qui puissent offenser ces hautes majestés. — Apprenez vous-même, repartit le Martyr, que vous et vos empereurs n'êtes à mes yeux que les derniers des hommes, de vils esclaves, pour qui je n'ai que du mépris. Ne craignez point au reste que mon courage s'affaiblisse; je vous avertis seulement que vos bourreaux se relâchent et qu'ils n'agissent plus avec la même vigueur; est-ce avec cette négligence qu'ils exécutent vos ordres? Voulez-vous m'en croire aussi, inventez de nouveaux supplices qui soient dignes d'être employés contre moi, ceux-ci ont perdu leur force; mais plutôt reconnaissez que c'est Jésus-Christ mon Seigneur, qui leur ôte tout ce qu'ils ont d'âpre et de mortel, que c'est lui qui me donne ce courage insurmontable à la douleur, et qui allume dans mon âme cette ardeur empressée que je ressens de souffrir pour sa gloire. » Le tyran lui fit rompre les mâchoires et casser les dents avec de gros cailloux. Mais Théodote articulant avec peine ses paroles, lui dit : « Quand vous me feriez encore couper la langue, Dieu entend le silence des chrétiens. »

Cependant les bourreaux n'en pouvant plus, le gouverneur commanda qu'on l'ôtât de dessus le chevalet et qu'on le conduisît en prison, pour être remis une seconde fois à la question. Comme il traversait la place publique dans un état qui faisait horreur, ayant tout le corps brisé et couvert de sang, il disait à une foule de peuple qui accourait de toutes parts pour le voir, en leur montrant ses plaies : « Telle est la puissance de Jésus-Christ; croyez-vous que sans son secours j'eusse pu résister à la violence des tourments qu'on m'a fait souffrir? Non, non, c'est lui, c'est ce Dieu tout-puissant qui a donné à mon corps cette impassibilité; c'est lui qui m'a donné le courage de mépriser les menaces de votre gouverneur, et les édits impies de vos empereurs : ne vous étonnez donc point de voir en moi des sentiments si élevés,

et un cœur si haut et si grand dans un homme d'une condition si abjecte ; c'est que Dieu ne fait acception de personne, et qu'étant le Seigneur de tous, il donne indifféremment sa grâce à tous, aux esclaves comme aux princes, aux barbares aussi bien qu'aux Romains. » Puis un moment après reprenant la parole et faisant remarquer à ceux qui étaient les plus proches de lui les traces sanglantes que les bourreaux avaient laissées sur son corps : « Voilà, leur dit-il, le sacrifice qu'on doit faire à Jésus-Christ quand on croit en lui ; et nous ne faisons après tout que lui rendre ce qu'il a le premier donné pour nous. »

Au bout de cinq jours Théotecne ayant fait dresser son tribunal dans la grande place, il se fit amener Théodote. Dès qu'il l'aperçut : « Approchez, lui dit-il, Théodote, approchez, et ne craignez rien. Nous avons appris avec joie, qu'instruit par ce qui s'est passé, j'ose dire malgré moi, vous aviez pris des sentiments meilleurs et plus raisonnables, et que vous n'êtes plus cet homme fier et intraitable. A la vérité vous auriez pu vous épargner de si grands maux, en donnant un peu moins à votre sens, et un peu plus aux conseils de vos amis. Je vous proteste que je n'en suis venu à de si grandes extrémités qu'avec une extrême répugnance ; mais oublions le passé, je suis prêt à le réparer par tous les bons traitements que je pourrai imaginer et que vous pourrez souhaiter. Je vous tiendrai fidèlement toutes les promesses que je vous fis l'autre jour, et j'y ajouterai, s'il est nécessaire, de nouveaux présents et de nouvelles gratifications. Reconnaissez seulement le pouvoir souverain des dieux en leur sacrifiant. L'opiniâtreté ne sied à personne, mais moins à un sage qu'à tout autre. Ne me mettez pas dans la nécessité de vous traiter encore plus mal que la première fois ; car enfin je ne dois pas vous le dissimuler, les tourments que vous avez éprouvés ne sont que des tourments en peinture, au prix de ceux qu'on vous fera souffrir, si vous ne les prévenez par une parfaite soumission aux volontés des empereurs. — Eh quoi, Théotecne, répondit le Martyr, me ferez-vous croire qu'il est en votre pouvoir d'inventer quelque supplice, que Jésus-Christ mon Seigneur ne puisse rendre vain et sans effet ? Quoique vous ayez réduit

mon corps en l'état où vous le voyez, quoique mes membres ne tiennent presque plus les uns aux autres, vous pouvez toutefois faire une seconde épreuve; essayez un peu si vous me pourrez vaincre. »

Le gouverneur ne différa pas longtemps à le satisfaire; il le fit mettre tout de nouveau sur le chevalet, et placer à droite et à gauche des bourreaux qui remirent les fers dans les mêmes blessures qu'ils lui avaient faites cinq jours auparavant. Le Saint n'en élevait que plus haut sa voix pour confesser Jésus-Christ. Ce que voyant le président, il le fit descendre de dessus la machine et étendre sur des morceaux de tuiles qu'on avait fait rougir au feu. Ce tourment a quelque chose de si vif et de si pénétrant, qu'il porte la douleur jusqu'au fond des entrailles. Aussi le Martyr la ressentant dans toute sa force, eut recours à Jésus-Christ et le pria de l'adoucir un peu, ce qui lui fut accordé. Théotecne le fit remettre pour la troisième fois sur le chevalet et retoucher pour la troisième fois à ses plaies; mais Jésus-Christ tempéra encore de telle sorte ce tourment, que le Saint paraissait ne pas souffrir beaucoup; l'on eût dit que ce n'était qu'une représentation et non une exécution effective, et que les bourreaux n'étaient tout au plus que d'excellents acteurs d'une pièce tragique. Cependant de toutes les parties de son corps, la langue seule lui restait entière. Le tyran la lui laissait dans l'espérance qu'il s'en servirait pour renoncer Jésus-Christ, et il ne voyait pas que le Saint s'en servait, au contraire, pour le confesser plus longtemps.

Il fallut enfin que le gouverneur en vînt au dernier acte de cette tragédie, c'est-à-dire, à une sentence de mort, n'y trouvant point d'autre dénoûment, à cause de la fermeté extraordinaire du Saint et de la lassitude de ses bourreaux. Il la prononça donc en ces termes : « Suivant le pouvoir que nous avons reçu des empereurs, nous condamnons Théodote à avoir la tête tranchée, pour s'être déclaré le protecteur des Galiléens et l'ennemi des dieux, et pour avoir refusé d'obéir aux ordonnances de nos invincibles princes et aux nôtres. Nous ordonnons aussi que son corps sera brûlé, de peur que les chrétiens ne le prennent et ne

l'ensevelissent. » Une multitude innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au lieu de l'exécution. Lorsqu'il y fut arrivé, il se mit à genoux, et fit cette prière à Jésus-Christ : « Seigneur Jésus, créateur du ciel et de la terre, qui n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous, je vous rends grâces de ce que vous m'avez choisi pour être un des citoyens de la Jérusalem céleste, et l'un de ceux avec qui vous partagez les honneurs de la royauté. Je vous rends grâces de ce que vous avez bien voulu vous servir de moi pour vaincre le dragon et lui écraser la tête. Accordez enfin, Seigneur, à vos serviteurs un peu de repos ; que les ennemis de votre Nom épuisent sur moi leurs derniers traits, que leur fureur contre votre Église s'éteigne dans mon sang. » Et comme il eut dit Amen, il se tourna vers les fidèles qui l'avaient suivi, et les voyant tout en pleurs, il leur dit : « Pourquoi pleurez-vous, mes frères ? Bénissez plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il me fait la grâce de terminer glorieusement ma course par la victoire. Je vais au Ciel, où je vous servirai à l'avenir d'intercesseur auprès de Dieu. » En disant cela, il reçut le coup qui mit fin à sa vie.

On éleva ensuite un fort grand bûcher, pour brûler le corps du Saint ; mais comme on était sur le point d'y mettre le feu, une lumière parut tout à coup au-dessus du bûcher, lançant de tous côtés des éclairs, qui écartaient tous ceux qui voulaient s'en approcher. La nouvelle de ce prodige est aussitôt portée à Théotecne, qui donne ordre que des soldats restent là pour garder le corps et pour empêcher que les chrétiens ne l'enlèvent. Or, il arriva que ce jour-là même le prêtre Fronton était parti de chez lui [1], pour se rendre à Ancyre, selon qu'il en était convenu avec Théodote. Il n'avait pas manqué d'emporter l'anneau que ce Saint lui avait laissé lorsqu'ils se séparèrent, afin qu'à cette marque, on lui donnât les Reliques qu'il demanderait. Il conduisait aussi une ânesse chargée de deux outres d'excellent vin vieux qui était de son crû. Comme il approchait de la ville, Dieu permit que l'ânesse s'abattît tout proche du lieu où était le corps

[1] Du bourg nommé Malus, dont il était curé.

du Saint. Les soldats y accoururent, et voyant ce bon vieillard fort embarrassé à relever sa bête, ils lui aidèrent et lui dirent ensuite : « Et où allez-vous si tard, notre bon Père? demeurez avec nous ; votre ânesse trouvera ici de quoi manger son saoûl, et si vous la voulez laisser aller dans les blés, n'ayez pas peur que personne vous dise rien, tant que vous serez en notre compagnie. Ne vaut-il pas mieux que vous passiez ici la nuit, que de vous aller faire rançonner dans quelque mauvaise hôtellerie? »

Le Prêtre les crut, et quittant le grand chemin il les suivit dans une cabane qu'ils s'étaient faite de branches de saules entrelacées de joncs, pour se mettre à couvert du mauvais temps. Fronton y trouva du feu et le souper prêt. Après que les soldats eurent pris le bain dans une petite rivière qui n'est pas éloignée de ce lieu, ils étendirent leurs casaques sur l'herbe, et s'y couchèrent pour manger à leur aise. Ils commencèrent par quelques rougebords qu'ils avalèrent, exhortant leur hôte d'en faire autant. Fronton crut qu'il ne pouvait se dispenser de leur donner de son vin ; il demanda donc une tasse, et la remplissant jusqu'aux bords, il la présenta à celui qui était proche de lui : « Goûtez un peu de celui-ci, lui dit-il, vous ne le trouverez pas, je crois, trop mauvais. » En disant cela il souriait modestement. Les soldats le voyant pétiller dans la tasse, et sentant le fumet merveilleux qui s'en exhalait, s'écrièrent tous : « Ah! l'excellent vin! de combien de feuilles est-il? — De cinq, répondit Fronton. — Buvons-en, répliquèrent les soldats, nous mourons de soif. — Très-volontiers, enfants, repartit le Prêtre, et ne l'épargnez pas. » Un jeune soldat, nommé Métrodore, se mit à dire, après en avoir avalé une rasade : « Par Jupiter, cette liqueur commence à me faire oublier la mauvaise nuit que nous passâmes au bord du lac, quand nous fûmes commandés pour garder les corps de ces femmes chrétiennes. Je croyais que toute l'eau du fleuve Léthé[1] ne pourrait jamais l'effacer de mon souvenir, tant elle me parut longue et fâcheuse; et plus fâcheuse

[1] Fleuve de l'enfer des poëtes, dont l'eau fait perdre à ceux qui en boivent le souvenir de tout ce qu'ils ont fait ou appris durant leur vie.

encore par ses suites. Mais je m'aperçois que le vin de notre hôte a plus de vertu que l'eau du fleuve Lethé, n'en déplaise aux poètes. Donnez-en encore autant, mon Père, afin que j'achève d'oublier cette malheureuse nuit. — De quelles femmes parlez-vous? reprit Fronton. — Prends garde aussi, Métrodore, interrompit un de ses camarades nommé Apollonius, que cette liqueur que tu trouves si agréable, ne te fasse oublier que nous sommes commandés aujourd'hui pour garder le corps de cet homme d'airain; car ce fut lui qui enleva le corps de ces femmes et qui fut cause que nous fûmes ensuite si bien étrillés par l'ordre du gouverneur; prenons garde qu'il ne nous en arrive autant cette nuit.

« Ce sont là pour moi autant d'énigmes, reprit Fronton, et je suis bien fâché de n'avoir pas amené avec moi un interprète. Quelles femmes donc ont été enlevées du lac et quel est cet homme d'airain dont vous me parlez? Est-ce quelque statue de bronze qu'on a fait venir de loin et qu'on vous a donnée en garde, ou bien ne voulez-vous point vous divertir aux dépens d'un pauvre étranger qui n'est pas le plus fin du monde? » Métrodore allait répondre, mais un autre, appelé Glaucence, prit la parole, et dit à Fronton : « Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous disent mes camarades, c'était vraiment un homme de bronze ou de fer, que celui dont nous gardons le corps, et plus dur encore que le fer et le bronze, plus dur que tout ce qu'il y a de plus dur au monde, fût-ce le diamant. Car enfin ces métaux s'amollissent au feu, le diamant se coupe, se taille, se polit avec le secours de l'art, et se brise quelquefois même à ce qu'on dit; mais pour cet homme, ni le fer, ni le feu, ni les cailloux, ni tous les instruments que l'art de tourmenter les hommes a pu mettre en usage n'ont pu l'ébranler; tout cela n'a fait que blanchir contre lui. — Je n'y comprends encore rien, dit Fronton; est-ce d'un homme que vous parlez, ou de quelque autre chose? — J'aurais bien de la peine moi-même, reprit aussitôt Glaucence, à vous répondre juste là-dessus et à vous expliquer la nature de celui dont je vous parle; il n'est pas si facile de le définir. Car enfin, si je l'appelle un homme, jamais homme n'a combattu comme celui-là. On sait

bien que c'est un de nos concitoyens, toute la ville connaît son nom et sa famille qui n'est pas même des plus illustres ; mais que ce ne fut qu'un simple homme, c'est ce qu'on ne pourra jamais croire, si l'on en juge par les choses qu'il a faites. Imaginez-vous, notre hôte, que quoiqu'on le battît, qu'on le déchirât, qu'on lui appliquât le feu, il paraissait insensible à tout ; pas un mot d'impatience, pas la moindre plainte, pas le moindre mouvement qui pût faire connaître que son corps souffrait ; mais ainsi qu'un rocher battu des flots, il a toujours demeuré ferme et immobile au milieu de ceux qui le tourmentaient, sans avoir jamais voulu démordre de son sentiment. Si vous voulez savoir son nom, il s'appelait Théodote et était de la secte des chrétiens. C'était lui, qui, par je ne sais quelle adresse, avait enlevé du lac qui est proche d'ici les corps de sept femmes qu'on avait noyées et que nous gardions, et qui les avait enterrées près d'une de leurs églises. Mais comme il eut appris qu'on arrêtait tous les jours, et qu'on envoyait au supplice plusieurs chrétiens, parce qu'on les soupçonnait de cet enlèvement, la crainte qu'il eut qu'ils n'abandonnassent leur croyance l'obligea à s'aller livrer lui-même au magistrat, et peut-être aussi pour n'être pas cause que des innocents fussent punis pour le coupable. Le gouverneur eut beau lui promettre des charges honorables, des richesses, jusqu'à la souveraine sacrificature, s'il voulait renoncer à son Jésus-Christ, il rejeta toutes ces belles offres, et se moquant, et du juge, et des édits, et des empereurs, et des dieux mêmes, à peine put-il se résoudre à honorer notre gouverneur d'une réponse. On ne peut dire les tourments qu'on lui fit endurer ; cependant il disait qu'il n'en sentait rien ; il insultait même ceux qui le tourmentaient, il leur reprochait leur faiblesse, puis il se mettait à chanter des hymnes et des cantiques, jusqu'à ce qu'enfin le gouverneur fût obligé de lui faire couper la tête ; il avait aussi ordonné que son corps fût brûlé, mais... Il pourrait bien encore nous arriver quelque malheur à cause de lui, et y avoir ici quelque chose de semblable à l'aventure du lac. Car il faut que vous sachiez que comme on allait le poser sur le bûcher, une grande lumière est venue à paraître, qui a fait fuir ceux qui de-

vaient y mettre le feu. Ainsi, de peur que les chrétiens ne viennent dérober le corps, nous avons ordre de le garder; tenez, voyez-le, il est sous ces feuillages. »

Fronton ayant compris par ce récit que c'était là le saint homme Théodote, remercia Dieu de l'avoir conduit en ce lieu, et lui demanda son secours pour pouvoir l'enlever. Contrefaisant donc l'homme de bonne humeur, il faisait aux soldats de petits contes joyeux, les excitant de temps en temps à remplir leurs tasses de ce bon vin vieux, qu'il leur versait à bonne mesure; ils les remplirent si souvent qu'ils s'enivrèrent et s'endormirent. Alors le Prêtre se levant, alla prendre le corps du Martyr, et le mettant sur son ânesse, il lui dit, comme s'il eût été vivant : « Courage, grand Saint, voici le moment venu d'accomplir votre promesse; reconnaissez-vous cet anneau ? Je vous le rends (et en disant cela il le lui mit au doigt), c'est à vous d'achever le reste. » Ensuite il remit les feuillages qui couvraient le corps au même état qu'ils étaient auparavant, afin que les soldats ne s'aperçussent de rien. Le jour vint, et le Prêtre feignant de s'éveiller et ne voyant point son ânesse, se leva avec empressement comme pour la chercher; il ne la trouve point, il crie, il pleure, il fait semblant de s'arracher les cheveux. Les soldats qui ignoraient ce qui s'était passé durant leur sommeil, et qui croyaient que son affliction était sincère et sa perte véritable, le consolaient le mieux qu'ils pouvaient.

Cependant un Ange conduisait l'ânesse chargée du précieux dépôt et la mena par des chemins détournés jusqu'au bourg de Malus. Quelques habitants du bourg ayant rencontré le Prêtre, lui dirent en secret que son ânesse avait emporté des Reliques, et qu'elle s'était arrêtée d'elle-même en un certain endroit qu'ils lui dépeignirent. C'était le même où quelques jours auparavant le saint Martyr avait dit à Fronton : « Mon Père, que ce lieu-ci serait propre à y mettre des Reliques ! » Le Prêtre prit donc congé des soldats paraissant fort triste pour la perte de son ânesse, et il se hâta de se rendre à son bourg. Il eut bientôt élevé une chapelle telle qu'on la voit aujourd'hui, où il plaça le plus honorablement qu'il put les reliques du bienheureux Martyr Théodote.

Cette relation a été mise par écrit par moi l'humble Nil, avec toute la fidélité et l'exactitude dont je suis capable. J'ai été en prison avec le saint Martyr, et j'ai été témoin des faits dont je donne ici le récit, que je proteste être très-véritable. Puissent tous ceux qui le liront, avoir part avec le saint Martyr Théodote et avec tous les autres Saints qui ont combattu pour la foi de Jésus-Christ notre Seigneur, auquel appartiennent la puissance et la gloire avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

(Drouet de Maupertuy.)

SAINT POTAMON,

évêque et martyr.

Potamon, évêque d'Héraclée en Égypte, fut arrêté dans la persécution de Maximin Daïa; il y subit divers tourments, eut l'œil droit crevé et selon quelques relations le jarret coupé. La paix ayant été rendue à l'Église, il assista en 325 au concile de Nicée contre les Ariens. Les marques de son martyre lui attirèrent le respect des autres évêques. Il était très-attaché à saint Athanase qui défendait la foi contre les Ariens. Ces hérétiques, après avoir odieusement calomnié saint Athanase devant Constantin, obtinrent qu'on assemblerait un autre concile à Tyr, où ils pensaient se relever de l'échec qu'ils avaient subi à Nicée. Potamon voulut y assister. Voyant que les Ariens qui présidaient cette assemblée laissaient debout saint Athanase comme un accusé, il ne put souffrir cette indignité, et s'adressant à Eusèbe de Césarée, il lui fit de vifs reproches de ce qu'ayant souffert comme lui la prison pour la défense de la vérité, il le voyait assis parmi ses ennemis. Eusèbe, ne pouvant rien répondre, sortit de l'assemblée.

Néanmoins saint Athanase fut déposé, et on lui substitua un autre évêque nommé Grégoire. Celui-là se rendit sur-le-champ à Alexandrie, et il commit dans toute la province des cruautés inouïes. Saint Potamon fut arrêté par ses ordres et frappé de coups de bâton, jusqu'à ce point qu'on le crut mort. On eut beaucoup de peine à le faire revenir quelque peu à la vie. Mais il mourut peu de jours après.

SAINT HORTASE,

MARTYR,

AVEC SAINT POTAMON LE PRÊTRE.

Des trente-sept martyrs d'Égypte qui sont mentionnés le 16 janvier, un saint prêtre nommé Potamon avait survécu. On présume que saint Hortase d'Alexandrie l'avait retiré chez lui. Mais Philagre, gouverneur de l'Égypte sous Constance, et arien déclaré, fit enlever Hortase et Potamon et les fit mettre à mort. On honore ces deux Martyrs le 18 mai.

SAINT QUINIBERT,

ERMITE.

La vie de saint Quinibert, patron de Salesches, près du Quesnoy, n'est presque point connue. Les religieux de Maroilles, consultés par le docte Molanus, n'ont pu constater que son existence, sa sainteté, et le culte qu'on lui rendait dans ce lieu. Il est vraisemblable qu'il appartenait à la communauté de Maroilles, qu'il obtint de ses supérieurs la permission de mener la vie solitaire dans un petit ermitage élevé à Salesches, et que telle fut l'origine du prieuré qui, dans la suite, y fut érigé. C'est là qu'il vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et qu'il remit son âme à Dieu. Les religieux ajoutaient dans leur déposition que beaucoup de guérisons miraculeuses avaient été opérées dans ce lieu, à l'époque même où ils écrivaient, par l'intercession du pieux solitaire, et qu'une multitude de personnes du pays pouvaient en rendre témoignage.

Il y avait autrefois dans l'église de Salesches un grand nombre de bâtons, de béquilles, et même quelques chars que l'on conservait comme preuves et souvenirs des guérisons opérées sur des infirmes. Tout fut brûlé dans les guerres qui désolèrent nos provinces à la fin du XVIe siècle. L'abbaye de Maroilles avait inscrit le nom de saint Quinibert dans son calendrier, et on y céléblait solennellement sa fête le 18 mai. Aujourd'hui encore les reliques du Saint sont conservées précieusement dans le village de Salesches, et exposées à la vénération des fidèles qui ont

hérité, pour leur digne patron, des sentiments de piété dont les ancêtres leur ont donné l'exemple [1].

SAINT ÉRIC,

ROI DE SUÈDE, MARTYR [2].

Éric [3] sortait d'une des plus illustres familles de Suède. Il s'appliqua dans sa jeunesse à cultiver son esprit par l'étude des sciences, et à former son cœur à toutes les vertus chrétiennes. Quand il fut en âge d'être marié, il épousa Christine, fille d'Ingon IV, roi de Suède.

Après la mort de Smercher II, les Suédois, touchés des vertus et des belles qualités d'Éric, jetèrent les yeux sur lui pour qu'il les gouvernât ; ils le placèrent donc sur le trône en vertu de l'élection des états, qui s'était faite conformément aux anciennes lois du pays. Le premier soin du nouveau roi fut de veiller sur son âme avec une extrême attention. Il assujettissait la chair à l'esprit par le jeûne et les autres mortifications de la pénitence ; il vaquait assidûment aux exercices de la prière et de la contemplation, qui faisaient ses principales délices.

Ses peuples trouvaient un père en lui, ou plutôt il était le serviteur de tous ses sujets. Il travaillait avec une application infatigable à leur rendre la justice. Les malheureux étaient sûrs de sa protection ; ils pouvaient en tout temps lui porter leurs plaintes, et ils ne tardaient pas à être délivrés de l'oppression. Souvent il visitait en personne les pauvres malades, et les soulageait par d'abondantes aumônes. Content de son patrimoine, il ne levait aucune taxe sur ses sujets. Plusieurs églises furent bâties par ses soins. Il porta de sages lois pour réprimer les abus, et pour assurer la tranquillité publique

Quoiqu'il fût naturellement pacifique, il ne put se dispenser de

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

[2] Voyez l'ouvrage intitulé : *Israelis Erlandi liber de vita et miraculis sancti Erici regis, ex editione et cum notis Joannis Schefferi*. Holmiæ, 1675, in-8°. Voyez aussi Heinschénius, t. IV maii, p. 186.

[3] Les mots *Eric*, *Erric* ou *Henri*, teutoniques d'origine, ont une même signification chez les peuples du nord, et veulent dire *riche seigneur*. Saint Eric fut le neuvième roi de Suède de ce nom.

faire la guerre. Il marcha contre les Finlandais, peuple livré aux superstitions du paganisme, et qui venait souvent piller les terres de son obéissance. Il remporta sur eux une victoire complète ; mais il ne put retenir ses larmes à la vue des corps morts étendus sur le champ de bataille. Il est bien triste, disait-il, que tant de malheureux aient péri sans avoir reçu la grâce du Baptême ! Lorsqu'il eut entièrement soumis la Finlande, il chargea saint Henri, évêque d'Upsal, d'y aller prêcher la foi, et y fit bâtir un grand nombre d'églises.

La piété d'Éric devint l'objet des railleries de quelques Suédois opiniâtrément attachés au paganisme. La haine succéda bientôt aux railleries. Magnus, fils du roi de Danemark, qui avait des vues ambitieuses sur la couronne de Suède, se mit à la tête des mécontents, et les engagea à conjurer contre les jours de leur souverain. Le saint Roi entendait la Messe le lendemain de l'Ascension, lorsqu'on vint lui apprendre que les rebelles avaient pris les armes, et qu'ils s'avançaient pour l'attaquer. Il répondit avec tranquillité : « Achevons au moins le sacrifice ; le reste de la fête se passera ailleurs. »

La Messe finie, il se recommande à Dieu, fait le signe de la Croix, et afin d'épargner le sang de ses fidèles sujets, qui étaient dans la disposition de sacrifier leur vie pour sa défense, il marche seul devant ses gardes. Les conjurés l'ayant joint se jettent sur lui avec fureur, le renversent de son cheval, lui font souffrir mille indignités, et lui coupent la tête en haine de la religion chrétienne. Son martyre arriva le 18 mai 1151 [1]. Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles. Son corps est encore tout entier à Upsal. La Suède honorait saint Éric comme son principal patron, avant qu'elle eût embrassé le luthéranisme [2].

(Godescard.)

[1] En 1160, suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates.

[2] Saint Éric fit recueillir les anciennes lois et constitutions de Suède en un volume qui porte le titre de *Loi du roi Éric*. Ce recueil fut confirmé, dans le XIIIe siècle, par le savant roi Magnus Ladulås, qui compila et publia, en 1285, un autre code sous le titre de *Gardsrätt*.

SAINT FÉLIX DE CANTALICÉ

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Saint Félix naquit à Cantalicé, au pied du mont Apennin, sur les confins de la Sabine et de l'Ombrie, l'an de Notre-Seigneur 1515, de parents pauvres et simples, mais gens de bien. Son père s'appelait Saint et sa mère Sainte; ils eurent cinq enfants, dont notre bienheureux Félix fut le troisième.

Ce fut une marque de la piété du bonhomme Saint que la prédiction de sa mort, qu'il fit en voyant mourir une sienne petite-fille, qui était fille de son fils aîné, nommé Blaise. Car lorsqu'elle était près de sa fin, il lui dit les larmes aux yeux : « Allez en paix, ma petite Sainte (elle portait le nom de son aïeule), avec la bénédiction de Dieu et la mienne; je vous suivrai de bien près, samedi prochain j'espère vous revoir. » Ce qui arriva ainsi qu'il l'avait dit, encore qu'il se portât fort bien lorsqu'il lui parlait, n'ayant apparence ni de mort ni de maladie.

Saint Félix, étant soigneusement élevé et instruit par ses parents en la crainte de Dieu, fit un tel progrès dans la piété, qu'il s'acquit une grande réputation parmi ses compatriotes, si bien que l'on disait de lui communément, que son père s'appelait Saint et sa mère Sainte, mais que lui le serait en effet.

Les autres enfants l'avaient en si grand respect, que quand ils le voyaient, ils se disaient l'un à l'autre : « Voici Félix, voici le Saint. »

Quand il fut devenu un peu plus grand, son père, qui était un pauvre villageois, l'envoyait aux champs garder son bétail. Souvent il disait le *Pater* et l'*Ave*, et quelques autres prières qu'on lui avait apprises. La nuit, pendant que les autres bergers ses compagnons dormaient, il se jetait à genoux au pied d'un chêne, où il avait gravé l'image de la Croix, et il passait là une partie de la nuit à méditer et à pleurer la Passion de notre Sauveur

Étant parvenu à l'âge de douze ans, son père l'envoya à la ville, où il se mit au service de Marc-Tulle Pichi, gentilhomme fort riche, qu'il servait fidèlement en tout ce à quoi il l'employait,

comme a garder les troupeaux, à labourer la terre, et en toutes les autres choses, où il faisait l'apprentissage des plus rares vertus. Il était ennemi juré du mensonge, abhorrait les murmures, fuyait la compagnie des débauchés, parlait peu ; il se montrait à tous et en toute occasion, humble, patient, doux, et si quelqu'un l'offensait, il lui disait en riant : « Va, puisses-tu devenir saint ! »

Il était fort sobre à manger et exact en l'observance des jeûnes commandés par l'Église, car bien qu'il travaillât tout le jour, il ne mangeait point jusqu'au soir, faisant toujours avant et après son repas quelques prières à genoux. Il portait aussi une singulière affection et révérence au très-saint Sacrement de l'autel, et bien souvent il quittait ses troupeaux, qu'il laissait à la garde de Dieu pour aller entendre la messe. Dieu, pour faire voir combien sa dévotion lui était agréable, envoyait un Ange pour garder son bétail en son absence. Les gens du pays assurent l'avoir vu souvent sous la forme d'un jeune homme, étranger et inconnu.

La lecture des livres spirituels lui plaisait beaucoup. Un jour qu'il écoutait attentivement la vie des saints Anachorètes d'Égypte, il eut le désir de les imiter et délibéra sur-le-champ de se faire ermite ; mais considérant les périls d'une vie solitaire, il quitta cette pensée et résolut d'être capucin ; et comme un de ses cousins, auquel il avait découvert sa résolution, le dissuadait et l'avertissait de choisir plutôt quelque religion moins austère, il lui dit : « Mon cousin, je veux faire mon devoir, ou ne m'en pas mêler. »

Cependant, comme il différait l'exécution de son dessein, Dieu le voulut détromper par un accident merveilleux. On le pria un jour, comme il était fort expert au labourage, de façonner au joug deux jeunes taureaux. Les ayant attelés, voilà qu'à l'improviste Marc-Tulle, son maître, survint ; il était vêtu de noir, ce qui épouvanta de telle sorte ces animaux, que bien que Félix eût quitté la charrue pour courir au-devant d'eux afin de les arrêter, leur fougue néanmoins les emportant, ils le jetèrent par terre et le foulèrent aux pieds ; ce qui est singulier, c'est que la charrue

et le soc lui passèrent sur le ventre, mettant ses habits et sa chemise en pièces, sans l'offenser aucunement.

S'étant donc relevé, et s'étonnant, ainsi que son maître, de ce qu'il n'était point blessé, il se jeta à genoux, et en rendit grâces à Dieu, son libérateur et protecteur, lui protestant que rien ne le retiendrait et ne le détournerait plus de son service. Là-dessus il prit congé de son maître, au grand regret de ceux qui le connaissaient, et s'en alla droit au couvent des Capucins.

Le Père gardien connut aussitôt que sa vocation était vraiment céleste. Toutefois, selon la sainte prudence et la louable coutume de l'Ordre, il voulut éprouver sa constance et sa résolution, le rudoyant, et lui disant assez brusquement qu'il venait pour se moquer de Dieu, plutôt poussé d'un désir mercenaire (car il le voyait assez mal vêtu) que par affection pour la religion ; qu'il croyait vivre en religion sans rien faire, et commander aux religieux comme il faisait à ses bœufs ; en quoi il se trompait fort : « Car les travaux du couvent, conclut-il, y sont continus, et l'obéissance absolue. C'est pourquoi, mon ami, désistez-vous de votre dessein, et n'y pensez plus. »

Le jeune homme encouragé plutôt que rebute par ce rude accueil, lui répondit les larmes aux yeux : « Mon Père, j'appelle Dieu à témoin que je viens de sa part, et sans aucun autre intérêt que celui de son service. C'est lui seul qui m'inspire, me presse et m'ordonne de venir à vous. Voulez-vous que je résiste à ses inspirations, et néglige l'honneur qu'il me fait ? C'est à lui seul, et je le prends pour juge, que visent mes intentions, et son seul honneur est le but de ma poursuite. »

Cette sage et fervente réponse confirmant le Père gardien dans la bonne opinion qu'il avait déjà conçue, il lui donna des lettres adressées au Père Provincial, qui était pour lors au couvent de Rome ; celui-ci le reçut dans l'Ordre pour être frère-lai, l'an de grâce 1543. le vingt-huitième de son âge ; puis il l'envoya prendre l'habit et faire son noviciat à Anticoli.

Félix, étant donc revêtu de l'habit de l'Ordre du Patriarche Séraphique, se mit d'abord à combattre sa chair et à réprimer ses passions avec une telle ardeur, qu'il en obtint en peu de

temps une parfaite victoire. Il s'adonna sérieusement à l'oraison, et se rendit l'habitude de contempler si aisée, qu'en toutes ses actions, même naturelles, il avait toujours l'esprit élevé à Dieu, sa vie n'étant qu'une oraison continue. Il ne se contentait pas des mortifications ordinaires que pratique la religion, mais bien souvent il s'en allait trouver son Père maître, et se prosternait à ses pieds, le priant instamment de redoubler ses pénitences, et de le traiter avec plus de sévérité que les autres, qui, ayant l'esprit flexible et mieux né à la vertu, faisaient aisément par douceur ce qu'il ne pouvait faire que par rudesse. Ainsi, par ce mépris de soi-même, il parvint à un tel degré de sainteté, que tous les religieux l'avaient en admiration, et l'estimaient un vif portrait de saint François. Ce fut pourquoi les supérieurs lui donnèrent l'office de quêteur au couvent de Rome quatre ans après sa profession, office qu'il exerça l'espace de quarante ans, avec une grande édification des séculiers et une entière satisfaction des religieux.

Il portait si gaiement ce lourd et ennuyeux fardeau, qu'un jour se trouvant avec le cardinal de Sainte-Séverine (alors protecteur de l'Ordre, et qui l'aimait beaucoup), et son compagnon priant ce cardinal d'obtenir des supérieurs que le Frère Félix fût déchargé de la quête à cause de sa vieillesse et du don d'éminente contemplation qu'il avait reçu de Dieu : « Eh bien ! lui dit le cardinal, qu'en dites-vous, Frère Félix?

— Je dis, Monseigneur, répondit le saint homme, qu'un bon soldat doit mourir l'épée à la main ; je supplie votre seigneurie de ne me point favoriser en ceci, de peur que les faveurs terrestres ne me privent des célestes, et que pour dégager le corps je n'abatte l'esprit et l'âme. »

Lorsqu'il allait à la quête, il avait toujours le chapelet à la main, et l'esprit élevé et recueilli en Dieu ; il disait souvent à son compagnon : « Sus, mon Frère, le chapelet en main, les yeux en terre et l'esprit au ciel. » Il observait de plus un étroit silence, ne parlant jamais sans nécessité, et avec une simplicité et une édification admirables. Or, de cette continuelle union avec Dieu, naissait en lui une si belle modestie que le port et le maintien du

son corps donnaient de la dévotion. Et ce qui est remarquable, c'est que bien qu'il eût été élevé dans la simplicité de la vie champêtre, il avait néanmoins un agrément et une courtoisie qui ne lui acquéraient pas moins d'amis, que sa sainteté d'admirateurs.

Entre toutes les vertus dont Dieu l'avait doué, sa charité envers les malades paraissait le plus ; car son office ne lui permettant pas de les visiter le jour, il les visitait toute la nuit, les consolant tant par ses discours que par les services qu'il leur rendait, et les pourvoyant de ce qu'il jugeait leur être utile et agréable, non-seulement dans le couvent, mais aussi au-dehors, par toute la ville de Rome, les allant voir d'autant plus volontiers qu'ils étaient plus nécessiteux et que leur maladie était plus infecte et plus contagieuse. Les dimanches et les fêtes, lorsqu'il ne faisait pas la quête, il allait aux hôpitaux de la ville, où il prenait plaisir à servir les malades, en tout ce qu'il croyait leur plaire et leur pouvoir profiter, et jamais il ne les allait voir qu'il ne leur portât quelque petit présent. De plus il joignait les secours spirituels aux corporels, les disposant à se confesser, et à tout ce qu'il jugeait expédient pour le bien et le salut de leurs âmes.

Non-seulement les malades ressentaient les effets de sa charité, mais aussi tous les affligés. S'il connaissait quelques pauvres honteux, il les assistait aussitôt, et à leur insu il faisait la quête pour eux, avec le congé des supérieurs, pourvoyant à leurs nécessités avec plus d'affection qu'aux siennes propres. Et ainsi il retira plusieurs familles très-pauvres du danger de tomber dans l'infamie et dans le vice, où la misère les eût portées.

Le zèle et l'amour de Dieu avait un tel pouvoir sur lui, que sans épargner personne il faisait indifféremment la correction aux grands et aux petits. Quand il rencontrait quelque jeune débauché par les rues, il l'arrêtait et lui disait à l'oreille, d'un accent qui lui pénétrait le cœur : « Mon ami, où vas-tu ? ne vois-tu pas que tu te damnes ? Pense un peu à ton âme, souviens-toi que tu dois bientôt mourir et rendre un compte exact de ton âme. »

Deux courtisans de la princesse Colonna, étant en querelle

mirent l'épée à la main pour se battre en duel, et comme ils s'échauffaient fort dans le combat, saint Félix, arrivant à propos, leur cria d'assez loin en courant à eux : « *Deo gratias*, mes frères, *Deo gratias*, dites tous deux : *Deo gratias*. » Ce fut une chose étrange. Ces deux gentilshommes, déférant à ce qu'ils eurent refusé à tout autre, dirent soudain *Deo gratias*, et s'arrêtèrent. A l'instant, saint Félix, étant arrivé, apaisa leur différend et ils demeurèrent bons amis.

Cette liberté de reprendre ceux qui péchaient était accompagnée d'une merveilleuse prudence, si bien qu'au lieu de s'offenser de ses corrections, on les tenait en grande faveur ; comme il arriva à un juge de la ville, nommé Bernardin Biscia, jurisconsulte fameux, qui prit en si bonne part le conseil qu'il lui donnait sur certain présent qu'on lui avait fait pour un procès, qu'il l'embrassa étroitement, l'en remercia et lui promit d'en faire son profit.

Il n'était pas moins industrieux en ses reparties, les faisant réussir à l'honneur de Dieu et à l'édification du prochain. Il arriva un jour qu'ayant promis des petites croix qu'il faisait à une dame romaine, nommée Félice Colomba, fort affectionnée à l'Ordre, il les donna à quelques personnes qu'il rencontra, comme il les lui portait. Et lorsqu'il lui eut appris ce qu'il en avait fait, elle lui dit : « Voilà qui est bien séant, promettre et ne pas tenir ! »

« Et combien de choses, lui repartit-il, promettons-nous à Dieu et que nous ne lui tenons pas ! »

Saint Félix avait une grande familiarité avec saint Philippe de Néri, fondateur des prêtres de l'Oratoire ; et toutes les fois qu'ils se rencontraient, ils se faisaient de grandes amitiés, demeurant souvent longtemps sans se pouvoir parler l'un à l'autre, comme saisis d'un excès de joie. Tous deux une fois, par leur humilité accoutumée, se jetèrent à genoux, se demandant la bénédiction l'un à l'autre ; mais l'un ne voulant pas céder à l'autre, ils s'embrassèrent tous deux, et reprirent ainsi leur chemin.

Mais je ne puis assez admirer l'étrange manière dont ces deux grands serviteurs de Dieu se saluaient. Car l'un disait : « Que ne

vous puissé-je voir brûler ! — Et moi vous voir sur la roue, répondait l'autre. — Que les mains vous soient bientôt coupées, disait celui-ci. — Et vous la tête, répondait celui-là. — Puissiez-vous être fouetté et assommé à coups de pierres, disait quelquefois saint Philippe. — Et vous tenaillé et noyé dans le Tibre, répliquait saint Félix. » Toutefois ces discours n'étaient que des témoignages de leur mutuel amour, parce que tous deux ayant un grand désir d'endurer le martyre pour Jésus-Christ, ils s'entre-souhaitaient ainsi le bien qu'ils désiraient le plus.

Le R. P. Alphonse Lupus était un très-fameux religieux de ce temps. Un jour de carnaval, lorsque la ville de Rome était tout en dissolution, il alla trouver saint Félix, retiré dans sa chambre tout éploré des injures qu'il voyait faire ce jour-là à son bien-aimé Sauveur ; il lui demanda s'il ne voulait pas faire avec lui quelque bon carnaval pour l'amour de Jésus-Christ, puisque tout le monde était en débauche. Saint Félix y consentit volontiers ; mais pour ne rien faire témérairement, ils allèrent consulter les Pères de l'Oratoire, qui non-seulement approuvèrent le tout, mais voulurent être aussi de la partie.

Ils s'en allèrent donc tous ensemble sur la place où se faisaient les jeux et les comédies, et où il y avait une grande assemblée de peuple. Un Père de l'Oratoire marchait le premier, portant un Crucifix, aux côtés duquel étaient deux autres Pères de la même Congrégation, portant chacun un flambeau allumé, tous trois revêtus de sacs. Après eux venait saint Félix, traînant le P. Lupus par une longue corde qu'il avait autour du cou ; puis Frère Marc de Castello et Frère Denis, français de nation, Capucins, portant des têtes et des ossements de morts aux mains, venaient les derniers et faisaient la clôture de cette procession affreuse. Ainsi ils passèrent au milieu de la presse, tantôt avec silence, tantôt avec des complaintes semblables à celles des anciens Prophètes.

Enfin le Père Lupus, s'adressant au peuple, se mit à prêcher contre leurs excès, leur remontrant l'outrage qu'ils faisaient à leur Sauveur crucifié et le danger éminent où leurs débauches les exposaient ; il fit un tel effet sur le cœur des assistants, que tous se retirèrent, frappant leurs poitrines et déplorant leurs

péchés; ainsi le théâtre demeura abandonné, et ils restèrent victorieux et maîtres du champ de bataille, à la confusion de leur ennemi et à la gloire de leur Maître.

Saint Félix faisait tant de cas de l'obéissance, qu'il se persuada toute sa vie d'avoir été reçu comme l'âne commun de l'Ordre, et non comme un religieux; par ce moyen il s'acquit une facilité parfaite à obéir non-seulement à la voix, mais aux moindres signes de ses supérieurs, sans examiner leur pouvoir et leur intention. Il soumettait à l'obéissance la charité même, n'ayant jamais fait aucun acte de charité envers les pauvres séculiers, sans en avoir auparavant demandé congé à ses supérieurs; et il ne faisait jamais discipline, jeûne ou oraison plus que l'ordinaire, sans leur licence. Mais comme ses supérieurs reconnurent qu'il avait le vrai esprit des Saints accompagné toujours de prudence et de discrétion, ils lui donnèrent une permission générale de se gouverner en cela comme Dieu lui inspirerait : ce qu'il fit avec une telle résignation, que quand on lui commandait de quitter quelque austérité, il le faisait sans réplique.

Il n'était pas moins zélé pour la pauvreté. Toute sa vie il porta un habit étroit, court et plein de pièces dehors et dedans. Quand il trouvait quelques haillons ou rebuts de communauté, il les cousait à son habit et disait que c'était son velours. Il ne porta jamais de tunique ni en hiver ni en été, mais le seul habit de l'Ordre. L'affection superflue des parents et la sollicitude déréglée de faire leurs affaires lui étaient en horreur, et il avait accoutumé de dire que c'était abuser honteusement du nom de religion. En effet, un jour étant allé à Cantalicé, il ne voulut pas entrer dans le bourg; il logea dehors chez une cousine, et voyant même qu'elle lui préparait un sac neuf et une bonne couverture, il n'y voulut pas coucher, mais passa la nuit sous un arbre.

Jamais on ne lui vit faire la moindre action ou dire la moindre parole suspecte d'immodestie. Il ne regardait jamais les femmes et ne pouvait souffrir une parole déshonnête sans en reprendre sur-le-champ celui qui la proférait : aussi véritablement tous ceux qui le connaissaient le tenaient communément pour vierge. Dieu même en voulut donner quelque témoignage, car lorsqu'il

fut alité de la maladie dont il mourut, le médecin du couvent, nommé Dominique Gallardelli, lui prenant les pieds, les trouva aussi souples que ceux d'un enfant, quoique d'ordinaire il les eût fort rudes.

Les abstinences et les austérités dont il châtiait son corps étaient excessives. Car, non content des longs et fréquents jeûnes de la religion, il jeûnait tous les autres Carêmes que son Père saint François observait. Et parce qu'il savait que plusieurs autres faisaient de même, il jeûnait outre cela au pain et à l'eau le mercredi, le vendredi et le samedi ; et avec cela toutes les veilles de Notre-Dame. Il ne mangeait rien les trois derniers jours de la Semaine sainte ; le reste du temps il ne soupait point, se contentant d'un peu de pain sec sur le soir. Et encore en ce peu de nourriture qu'il prenait pour se sustenter, il usait de tant d'austérités qu'il semblait se vouloir détruire tout à fait.

Sitôt qu'il entrait dans le réfectoire, il allait choisir au panier les morceaux de pain qui étaient restés des Frères, laissant entier celui qu'on avait mis sur son assiette. Quand il mangeait en compagnie des Frères, pour fuir la vanité et ne se pas montrer singulier, il buvait un peu de vin ; mais quand il était seul, il ne buvait que de l'eau.

La haine qu'il se portait à lui-même était telle qu'il ne se pouvait assez maltraiter à son gré. Il couchait sur deux planches qu'il couvrait d'une vieille natte, se servant d'un tronc de bois pour coussin ou d'un fagot de sarment. Son sommeil n'était que de deux heures. Le reste de la nuit il demeurait en oraison, se donnant trois fois la discipline, et bien souvent il en faisait autant le jour. La nuit il faisait ses disciplines dans sa cellule, ou dans l'église, ou au cimetière des religieux, qui est une grotte souterraine sous le chœur du couvent de Rome.

Frère Anselme Doria désirant un jour savoir ce qu'il faisait dans ce cimetière, s'y cacha. Il l'y vit donc se dépouiller en versant beaucoup de larmes. Puis, s'adressant aux os des morts : « Çà mes frères, leur dit-il, vous avez fait votre tour, c'est à moi maintenant à faire le mien. » Après cela, il commença avec le *Miserere* une rude discipline ; et après avoir achevé le premier

verset, il faisait une pose, sans toutefois discontinuer sa discipline ; puis il recommençait le second verset : c'est ainsi qu'il acheva son *Miserere*, au bout duquel il ajouta encore plusieurs oraisons en se disciplinant toujours.

Une autre nuit, le Père Lupus, poussé par la même curiosité, se cacha dans la chaire de l'église, où Frère Félix ne manqua pas de venir ; s'étant promptement dépouillé, il déchargea sur son corps une grêle de coups, avec tant d'impétuosité et si longtemps, que le Père Lupus ne put s'empêcher de crier :

« C'est assez, Frère Félix, mon ami, c'est assez.

— Et qui êtes-vous ? dit le saint homme tout surpris.

— Je suis, répliqua le Père, votre bon ami Frère Lupus.

— Ah ! mon Père, reprit-il alors, que faites-vous ici si tard ? Retirez-vous s'il vous plaît, et me laissez faire. »

Il portait d'ordinaire, et principalement quand il visitait les sept églises, une chemise de maille sur sa chair nue.

Sa patience le rendit en tout admirable. Dieu l'affligea, sur la fin de ses jours, d'une colique qui lui causait de grandes douleurs ; mais il les souffrait plus volontiers qu'aucun remède pour en adoucir l'aigreur, si l'obéissance ne l'y contraignait. Comme il en était une fois extraordinairement tourmenté, le médecin du couvent le vint voir ; il lui demanda ce qu'il avait et comment il se portait. Il lui répondit en riant :

« Ce méchant corps ne se peut résoudre à souffrir, et volontiers, s'il le pouvait, il s'en débarrasserait ; il faut toutefois que malgré qu'il en ait, il s'y range et s'y habitue.

— Mais, mon Frère, répliqua le médecin, puisque vous avez tant de crédit au Ciel pour les autres, que n'invoquez-vous le nom de Jésus pour vous guérir ?

— Pour me guérir ! interrompit-il aussitôt, dites-vous, monsieur, pourquoi je n'invoque pas le nom de Jésus pour me guérir ? Je vous assure que si je savais assurément guérir en le réclamant, je ne le voudrais pas faire. Ce sont des faveurs que Dieu m'envoie : voulez-vous que je les rejette et que je refuse imprudemment l'honneur d'endurer pour son amour ? »

Et en même temps il commença à remercier Dieu d'une telle

ferveur, que le médecin et tous les assistants baissaient la tête en l'admirant. Quelquefois, au fort de ses douleurs, il se mettait à chanter quelque cantique spirituel, et lorsque les religieux l'allaient visiter, il leur disait en riant : « Voici, mes Frères, des fleurs et des roses du Paradis. »

Enfin, le désir qu'il avait de souffrir était si grand, qu'il ne le pouvait contenter, jusque-là, que quand il voyait de l'affliction à quelqu'un, il se la désirait aussitôt, pour que celui-là en fût délivré. De sorte que par ce moyen-là, il s'acquit la vertu de patience à un tel degré, que les plus violents assauts et les injures ou les mépris ne la lui pouvaient pas ôter ; ainsi qu'il arriva une fois, quand un des Pères, voulant éprouver sa patience, le chargea des mortifications les plus sensibles, jusqu'à lui dire qu'il scandalisait toute la ville ; mais au lieu de s'en émouvoir, il le remercia affectueusement, lui promettant qu'il en ferait son profit.

Saint Félix avait une dévotion très-particulière à la bienheureuse Mère de Dieu. Il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, et le Carême que jeûnait saint François en son honneur, depuis l'octave de saint Pierre jusqu'à son Assomption ; outre cela, tous les samedis de l'année il disait le Rosaire, et le Chapelet tous les jours. Il ne se contentait pas de célébrer ses fêtes avec une très-grande dévotion, et particulièrement celle de son enfantement ; mais il s'efforçait aussi que tous les autres en fissent de même, et la veille de Noël il pourvoyait aux préparatifs de sa réception, comme si actuellement elle eût dû enfanter à Rome. Il était enfin si affectionné à la très-sainte Vierge, que souvent, lorsqu'il disait son Chapelet, il était contraint de l'interrompre par la trop grande ardeur de l'amour qu'il lui portait.

Il n'était pas moins dévot à l'Enfant Jésus, dont il aimait et révérait tant le nom, qu'il le proférait sans cesse, soit qu'il marchât, discourût, ou prît son repas, en tout lieu et en toute occasion. S'il rencontrait par la ville quelques petits enfants, il leur disait : « Dites Jésus, mes enfants ; dites tous Jésus. » D'autres fois il leur faisait dire *Deo gratias ;* ce qu'il pratiqua particulièrement sur les dernières années de sa vie. Il y prenait un grand

contentement ; ce que les petits enfants reconnaissant, sitôt qu'ils l'apercevaient, ils criaient : *Deo gratias*, Frère Félix, *Deo gratias*. Et lui, pleurant de joie, leur répondait le plus haut qu'il pouvait : *Deo gratias*, mes enfants, *Deo gratias*, Dieu vous bénisse, *Deo gratias*. Les écoliers du séminaire, dont les Jésuites avaient la conduite, en faisaient autant ; car sitôt qu'ils le voyaient, ils s'arrêtaient et lui criaient : *Deo gratias*, Frère Félix, *Deo gratias*.

Enfin sa dévotion vint à ce point, qu'en servant la Messe il ne pouvait répondre au prêtre, empêché par l'abondance des larmes et des douceurs qui inondaient son cœur. Ce feu de l'amour divin le contraignait de chanter plusieurs chansons spirituelles qu'il lui faisait aussi composer. Elles étaient courtes et d'un style simple et naïf, mais pleines de saintes affections ; et il les chantait avec un tel sentiment, qu'il était comme ravi en Dieu. Il les répétait volontiers et les chantait à la première demande qu'on lui en faisait. Il avait aussi une fort grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, et lorsque dans la Semaine sainte on la lisait, il pleurait si amèrement, qu'il baignait le pavé de ses larmes.

Ses méditations continuelles lui acquirent une habituelle union avec Dieu, laquelle le tenait toujours solitaire et pensif, et tellement abstrait de soi-même, que le plus souvent il ne regardait pas les personnes avec lesquelles il était. Quand quelquefois ses amis le saluaient dans les rues, il demandait qui ils étaient, et ils lui répondaient : « Comment, Frère Félix, oubliez-vous sitôt vos amis ? Je suis un tel, ne me connaissez-vous plus ?

« Ah ! oui, oui, reprenait-il, je vous connais vraiment. »

Cela lui arrivait encore parmi les religieux, car quelquefois on l'envoyait avec un prêtre pour lui servir à la Messe ou faire compagnie ; quand au retour on lui demandait qui était son compagnon, il ne le pouvait dire.

Cette perpétuelle union avec Dieu était d'autant plus admirable en lui, qu'il était obligé par son office à sortir souvent et à traiter avec les séculiers de diverses sortes d'affaires. Et un jour un religieux lui demandant comment est-ce que, parmi une telle variété d'objets, il se pouvait maintenir toujours recueilli en Dieu : « Mon Frère, lui répondit-il, toutes les créatures du monde

sont capables de nous élever à Dieu, si nous les regardons d'un bon œil.

Le soir, après que le salut était sonné, il se retirait dans sa chambre, où ayant reposé environ deux heures, il s'en allait à l'église jusqu'à matines, et alors il retournait à sa cellule pour y dire ses offices et quelques autres prières. Si quelquefois le sommeil le voulait emporter de force, il avait recours à Dieu, et, comme en se plaignant, il criait : « Seigneur, hélas ! ne voyez-vous pas que je dors ? » Matines étant achevées, il retournait à l'église, où il demeurait en oraison jusqu'à prime, puis il servait la première Messe, d'ordinaire il en entendait plusieurs les fêtes et les dimanches, outre celle qu'il servait ; mais les jours ouvriers, après avoir rendu grâces à Dieu, il chargeait sa besace et s'en allait à la quête.

Le soir, quand il entrait à l'église, il faisait une profonde révérence et baisait la terre devant le très-saint Sacrement ; ensuite il allait cherchant par l'église la bougie en main, pour voir s'il ne trouverait personne, car jamais il ne faisait rien d'extraordinaire en présence des religieux ; s'il y rencontrait quelqu'un, il trouvait un honnête expédient pour le faire sortir, puis il commençait à genoux sa discipline, qu'il accompagnait de plusieurs prières et d'abondantes larmes.

Frère François de Pistoie s'étant une fois caché dans l'église, dit qu'après ses disciplines, il se mit au milieu de l'église, debout, les bras ouverts, puis élevant la voix, il dit d'un accent lamentable : « Seigneur, je vous recommande ce pauvre peuple, je vous recommande nos bienfaiteurs. Miséricorde, grand Dieu ! Faites-leur miséricorde. » Il fit ensuite un languissant hélas ! suivi d'un deuil entrecoupé de soupirs qu'il continua l'espace d'un quart d'heure, après lequel il s'arrêta et demeura les bras étendus en croix deux ou trois heures entières, sans mouvoir non plus que s'il eût été mort. De quoi ce bon religieux s'étonnant, il s'approcha de lui et le trouva sans mouvement.

Ses rares vertus le mirent en telle opinion de sainteté dans la ville de Rome, qu'il était révéré comme un Saint même de son vivant, non-seulement du menu peuple, mais des seigneurs qua-

lifiés et des plus relevés de la ville, même des prêtres et des religieux, des prélats, des évêques, des cardinaux et des Souverains Pontifes. Lorsqu'il passait en quelque lieu, sitôt que les enfants l'apercevaient, ils criaient : « Voici le Saint, voici Frère Félix. » Les jeunes filles couraient aux portes, les femmes se mettaient aux fenêtres, les artisans sortaient de leurs boutiques ; enfin celui-là s'estimait heureux qui le pouvait voir et conférer avec lui.

C'est une chose admirable que pour tant de vertus et tant de faveurs dont Dieu l'avait comblé, l'on n'aperçut jamais en lui aucune marque d'ambition ou de vaine gloire ; au contraire, on lui a toujours vu fuir l'honneur et avoir une si basse opinion de lui-même, qu'il s'estimait indigne de converser avec les religieux. S'il se rencontrait quelquefois avec eux, il parlait peu ou ne disait rien du tout. Jamais il ne contestait pour aucune chose, mais si quelqu'un le contredisait, il lui cédait aussitôt et se soumettait à son avis. Il ne permettait jamais que les séculiers lui baisassent les mains, si ce n'était par inadvertance, et lorsqu'il s'en apercevait, il les cachait, renvoyant cet honneur à son compagnon, s'il était prêtre. « Baisez les mains, leur disait-il, à notre compagnon qui est prêtre, et non pas à moi qui en suis indigne. »

Il est vrai qu'il portait un singulier respect aux prêtres, et l'on ne saurait exprimer la vénération avec laquelle il les honorait. La rencontre qu'il fit de deux Pères Jésuites le montre assez. Car s'étant jeté à genoux devant eux, il leur voulut baiser les mains ; eux ne le lui voulant pas permettre : « Comment, leur dit-il, mes Pères, vous êtes prêtres et je ne suis qu'un pauvre Frère-lai, et vous ne voulez pas que je vous rende ce devoir ? »

Il était ennemi de la vanité et des honneurs de ce monde ; il s'efforçait en conversation de suivre la coutume et de paraître simple religieux et sans aucune vertu extraordinaire, de peur que les religieux et les séculiers ne conçussent quelque bonne opinion de lui. Pour ce qui est des grâces qu'il recevait de Dieu, il tâchait de tout son possible de les rendre inconnues à qui que ce fût. Quand il mangeait seul et qu'il croyait n'être point aperçu,

il faisait des austérités excessives; mais quand il dînait en la présence ou en la compagnie de ses frères, il fuyait toute sorte de singularités.

Tout le temps qu'il a vécu en religion, il allait nu-pieds, excepté les dernières années, qu'on lui commanda de porter des sandales à cause de sa vieillesse et de son infirmité; et quand on lui demandait pourquoi il allait ainsi pieds nus : « Parce que, répondait-il, j'en marche mieux et avec plus de commodité ; » rapportant à la commodité ce qu'il faisait pour l'amour de Dieu.

Quand quelqu'un le louait en sa présence, il en ressentait un tel déplaisir, qu'il s'en allait sur-le-champ ; ou si quelque respect le retenait, il disait en hochant la tête : « Oui-dà, c'est bien à propos, » et tâchait aussitôt de changer de discours. Mais si au contraire on le blâmait, il ne partait jamais de là, écoutant les injures qu'on lui disait avec un merveilleux contentement.

Lorsqu'il avait quelque tentation du diable, il n'en disait jamais mot, afin que de là l'on ne prît pas occasion de l'avoir en quelque estime ; que si Dieu voulait qu'il la manifestât pour sa gloire, ou pour le profit des religieux ou des séculiers, il la racontait en la personne d'un autre.

Voici comment dans sa dernière maladie, se voyant près de sa fin, il raconta à un religieux qui l'assistait, un assaut que le diable lui avait livré : « Le diable, lui dit-il, me voulait tenter ; je l'ai rembarré en lui opposant qu'il n'était pas mon juge, mais que c'était mon Sauveur Jésus-Christ, de la miséricorde duquel je ne me pouvais défier. Et comme il s'obstinait et redoublait ses attaques, je lui ai réparti : Ote-toi d'ici, misérable, tu es condamné et tu me veux, par tes fausses suggestions, entraîner à la même perte. Je crois tout ce que la sainte Église catholique croit et me commande de croire. »

Il ne dit pas qu'il l'avait tenté, mais qu'il l'avait voulu tenter. A quoi se rapporte la réponse qu'il fit à un religieux qui lui demandait s'il n'était point tenté du diable : « Mon Frère, lui dit-il, le diable tente les saints Personnages, et non pas les lâches et les fainéants comme moi. »

Ayant atteint l'âge de soixante-douze ans, il eut connaissance

que bientôt il devait mourir, et par un esprit prophétique, il le révéla à plusieurs. Jean-Pierre Maugile, son confident, étant atteint d'une fièvre mortelle, et désespéré des médecins, il lui dit en le prenant par la main plusieurs fois et d'une façon joyeuse : « Ayez bon courage, Jean-Pierre, et vous réjouissez, car je mourrai avant vous. » ce qui fut très-véritable.

Comme il visitait une dame pieuse, malade à l'extrémité, et qu'elle lui eut dit : « Ah ! Frère Félix, c'est fait de moi, je suis morte. Souvenez-vous de moi en vos prières.

— Morte, lui dit-il, vous ne l'êtes pas encore plus que moi, car bientôt je dois partir de ce monde pour aller en Paradis. »

En effet, elle guérit tandis que bientôt après il mourut.

En ce même temps ayant reçu l'aumône dans la maison du seigneur Alexandre Olgiati, il dit à son bienfaiteur : « Jean, mon frère et mon ami, je ne viendrai plus faire la quête ici. Je vous recommande mes Frères ; qu'ils héritent de l'affection que vous m'avez témoignée, et leur faites volontiers la charité pour l'amour de Dieu. » Le jeune homme ne prit pas autrement garde à ce qu'il voulait dire, jusqu'à ce qu'il eut appris la nouvelle de son décès qui arriva peu après.

Il eut aussi une révélation de sa gloire de son sépulcre ; car comme il était allé visiter un de ses amis, nommé Alexandre Poggi, il lui dit : « Je veux une faveur de vous.

— Il n'y a rien ici, lui répondit l'autre, qui ne soit à vous. Que désirez-vous de moi ?

— Je veux, dit Frère Félix, ces trois piliers de marbre que voilà. »

Et sur ce qu'Alexandre en faisait difficulté : « Prenez cela, s'il vous plaît, en patience, lui dit Frère Félix, car je veux ces piliers pour moi, oui, pour moi, m'entendez-vous bien ? » Et là-dessus l'autre les lui ayant accordés, il les fit porter au monastère, au grand étonnement des religieux, qui ne pouvaient concevoir à quoi il les pourrait destiner ; mais après qu'ils furent mis en œuvre pour la translation de son corps, ils connurent bien que Dieu lui avait révélé la gloire de son sépulcre.

Dans la maison d'un nommé François Césarini, après avoir

conféré avec sa femme et ses sœurs de quelques choses spirituelles, quand il fut sur son départ, ces bonnes filles se mirent à genoux pour lui baiser les mains, mais il leur permit de baiser seulement ses habits, leur disant : « Çà, mes filles, contentez à la bonne heure votre dévotion. Un jour viendra bientôt que cet habit sera tenu précieux, et tous courront à l'envi pour en avoir une pièce. »

Ceci arriva dans la semaine qui précéda sa dernière maladie.

Il tomba malade le dernier jour d'avril de l'an 1587, mais il se dérobait souvent de l'infirmerie, et s'en allait à l'église, quoique si faible, que, tombant en défaillance, souvent on le rapportait à l'infirmerie à demi mort. Il avait une grande répugnance à coucher sur le matelas que la religion donne aux malades : et comme quelque religieux s'informait à lui de sa santé : « Comment voulez-vous que je me porte bien ? lui répondit-il, on m'a mis sur un matelas ; » témoignant par là le mécontentement qu'il en avait.

Le dernier jour de sa vie, un peu devant qu'il mourût, la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, qui fait de grandes faveurs ordinairement à ses fidèles serviteurs, lui apparut après qu'il eut dévotement reçu les Sacrements.

Il en demeura si heureux, qu'il employa le reste de sa vie à chanter ses louanges. Et de fait, le P. Matthias le trouva une heure avant qu'il mourût disant l'Évangile *Missus est Angelus ad Mariam*. Enfin il rendit doucement l'âme à Dieu, le dix-huitième jour de mai, l'an de Notre-Seigneur 1587, à l'âge de soixante-douze ans.

Sitôt que l'on eut appris dans la ville la nouvelle de sa mort, le peuple s'émut tout à coup, courant en foule au couvent ; de sorte qu'en un instant l'église et les cloîtres en furent remplis : ce que jamais on ne put empêcher, quelque diligence que l'on y apportât ; car voyant qu'on leur refusait l'entrée, ils escaladèrent les murailles du jardin avec des échelles, et y entrèrent par-dessus.

La nuit étant venue, l'on eut bien de la peine à les faire sortir, ce que l'on obtint toutefois sur la promesse qu'on leur fit, que le

lendemain on l'exposerait en public. Le lendemain toute la ville y accourut. Après les vêpres on le porta à l'église par la porte du monastère, où l'on eut de grandes difficultés à cause du peuple qui s'y opposait pour le voir et le toucher : si bien que l'on fut contraint de mettre des gardes autour du corps, autrement ils l'eussent mis par terre et tiré de la bière.

Quand il fut déposé dans l'église, on eut encore plus de peine, car tous le voulaient voir et baiser, tous en voulaient avoir quelque chose. De sorte que les uns lui coupaient des pièces de son habit, les autres des pieds et des mains, les autres encore lui coupaient de sa barbe et de ses cheveux, et la dévotion fut si grande, et le désir d'avoir de ses reliques tel, qu'ils le mirent trois fois nu, lui pelèrent la tête et le menton, lui rognèrent les ongles des pieds et des mains, et même lui coupèrent des pièces de sa chair.

L'affluence du peuple devint si grande, que le gouverneur de la ville, pour obvier au désordre qui eût pu arriver, commanda au chevalier du guet d'y venir avec ses archers et ses soldats. Enfin il fut enterré selon l'ancienne simplicité des Capucins, au cimetière commun des religieux, contre le dessein du cardinal protecteur de l'Ordre, qui voulait que ce fût dans l'église.

Après sa mort, sa sainteté se montra par quatre marques évidentes : par le changement de son corps, qui de rude et brun devint aussi blanc et tendre que celui d'un enfant ; par la translation et l'élévation de son corps, qui fut déterré et mis dans un tombeau fait des piliers de marbre qu'il avait demandés au seigneur Alexandre Poggi ; par la liqueur qui distille continuellement de son tombeau, et opère des miracles ; et par la vertu de faire des miracles qui a été communiquée à l'huile de la lampe qui est perpétuellement allumée devant son sépulcre.

Les plus grands Pontifes de notre siècle ont révéré son tombeau. Sixte V fut le premier qui fit sa prière à genoux devant son sépulcre, après avoir adoré le Saint-Sacrement.

Grégoire XV, après avoir dit la messe dans l'église des Capucins, alla faire sa prière aussi à genoux devant son sépulcre, et dit en sortant au Père Jérôme de Castel-Ferretti, procureur général

de l'Ordre : « Nous avons beaucoup d'obligation à Frère Félix, pour avoir obtenu plusieurs faveurs de Dieu par son intercession. » Il fit même un beau présent d'argent en reconnaissance de quelques grâces particulières qu'il avait obtenues par son entremise.

Urbain VIII, après avoir dit la Messe dans l'église des Capucins, alla visiter son tombeau et lui rendit les mêmes honneurs.

Le Pape Sixte V, qui l'avait aimé et familièrement connu pendant sa vie, commanda deux jours après sa mort au Père gardien du couvent de faire une exacte recherche de sa vie et de ses miracles. Il la présenta au Pape, qui commanda que le procès en fût fait et il dit qu'il voulait lui-même attester dix-huit miracles. Il l'eût canonisé, s'il n'eût été prévenu par la mort.

Depuis, Paul V commanda que le procès fût examiné. Le rapport en fut fait au Pape Urbain VIII, qui le déclara bienheureux, le premier jour d'octobre de l'an 1625. Il accorda aux Pères Capucins le pouvoir d'en célébrer la Messe et l'office dans leur église le jour de sa fête.

Les miracles qui ont été opérés par l'intercession de saint Félix, sont en si grand nombre, qu'on ne peut les exprimer. Déjà, lors de sa béatification, il s'en trouvait dans le procès cent quatre-vingts ; maintenant ils sont tellement multipliés, qu'en comptant seulement ceux qui sont peints ou apposés devant son sépulcre, en cire, en argent, en croix, en vêtements et en autres choses semblables, on en trouve plus de mille : outre ceux qui sont inconnus, et qu'il opère parmi les nations les plus éloignées, lesquelles reçoivent de grands et miraculeux secours par son intercession. En voilà quelques-uns tirés des procédures faites pour sa béatification.

Ayant rencontré un enfant aveugle, touché de compassion, il lui demanda : « Eh bien ! mon fils, n'avez-vous pas confiance au signe de la Croix ? » Comme il lui répondit que oui, il le lui fit sur les yeux, et à l'instant il recouvra la vue. Par le signe de la Croix il ressuscita encore un enfant mort, que sa mère avait étouffé auprès d'elle durant la nuit.

Après sa mort, comme son corps fut porté à l'église, plusieurs

démoniaques à son attouchement furent délivrés, et une infinité d'autres malades guéris de maladies incurables. Plusieurs aveugles et d'autres malades de diverses maladies jugées incurables par les médecins, ont recouvré la vue et la santé en se frottant les parties malades de l'huile de la lampe qui brûle devant son tombeau.

L'enfant d'un nommé Laurent Botignoli, citoyen romain, âgé de quatre ans ou environ, étant devenu aveugle par un étrange accident de maladie, recouvra la vue, son père l'ayant porté au tombeau du bienheureux Félix, et ayant frotté ses yeux de l'huile de sa lampe.

Dominique Florini de Castel-Ruviano, au diocèse de Tivoli, était attaqué de diverses maladies, d'une fièvre aiguë, d'une paralysie formée, d'une griève douleur de goutte, d'un chancre au côté; après avoir langui quatre mois entiers dans le lit, immobile et sans repos, il recouvra entièrement la santé et fut guéri de tous ces maux, ayant été oint de l'huile de la même lampe.

Frère Paul de Tivoli, religieux capucin, fut atteint d'une paralysie, pour laquelle il demeura quarante jours couché, sans se pouvoir remuer en aucune façon, non pas même porter la main à la bouche. Au fort de ses douleurs ayant invoqué l'aide de saint Félix, il lui sembla ouïr une voix qui lui dit : « Allez, mon Frère, allez à mon sépulcre. Il voulut obéir et descendre du lit; mais ne le pouvant faire, n'en ayant pas les forces, il redoubla la ferveur de sa prière. Alors saint Félix apparut, le visage serein et brillant d'une splendeur qui éclaira toute la chambre, et lui dit : « Mon fils, faites-vous frotter de l'huile de la lampe qui est devant mon sépulcre, et vous serez aussitôt guéri. » L'effet suivit sa promesse; car sitôt que l'on eut oint le malade de cette huile, il recouvra la santé. (RIBADÉNÉIRA.)

Saint Félix fut canonisé par Clément XI, en 1712; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724 par Benoît XIII.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DENYSE,
FRÈRE MINEUR.

Nicolas Denyse naquit dans le xve siècle à Beuzeville, gros bourg de Normandie, au diocèse de Coutances. Il avait été chanoine en cette ville, et Geoffroy, qui en était alors évêque, l'avait élevé à la dignité de vicaire général, avant qu'il embrassât l'Ordre de Saint-François, au couvent de Valogne, en ce même diocèse.

Denyse n'ayant quitté le monde que par mépris pour ses vanités, et par un désir ardent d'imiter Jésus-Christ dans la vie pauvre et mortifiée, devint en peu de temps un excellent religieux. Ses vertus, sa science, auxquelles sa modestie donnait encore plus d'éclat, édifièrent tous les religieux, ses confrères, qui s'empressèrent de l'élever aux premières charges de la province de France, dont il était membre. Il répondit parfaitement à leur attente, et mit tant de prudence et d'équité dans son gouvernement, que sa conduite peut servir de modèle à tous les supérieurs.

Le 18 mai 1509, Nicolas Denyse, étant gardien du couvent de Rouen, y mourut, emportant les regrets de tous les religieux, et laissant après lui une grande réputation de sainteté. Tous les habitants de Rouen accoururent pour le voir, et ceux qui purent toucher son corps s'estimèrent très-heureux. Après avoir laissé la piété des peuples se satisfaire, on inhuma ce bienheureux au milieu du chapitre, et on plaça sur sa tombe une épitaphe qui lui fait honneur. Nous avons dit que Denyse était savant, et, en effet, il a laissé plusieurs ouvrages, dans le détail desquels nous ne pouvons entrer.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Félix de Cantalicé avait pour la très-sainte Vierge la dévotion la plus tendre. Il célébrait ses fêtes avec le plus grand zèle ; il avait composé plusieurs cantiques en son honneur, et il ne laissait passer aucun jour sans réciter le chapelet.

Ce pieux serviteur de Marie célébrait la fête de Noël avec beau-

coup de pompe et de piété; il s'y préparait dans l'Avent et demandait à toutes les personnes de sa connaissance ce qu'elles comptaient faire pour honorer dignement la naissance du Sauveur. Lui-même il se faisait dans le chœur de l'église une petite crèche qu'il ornait de son mieux, et devant laquelle il passait des heures entières à genoux et en versant des larmes de tendresse.

Une nuit qu'il méditait sur l'incarnation du Verbe, il conçut un si vif désir de le voir qu'il se rendit à l'autel de Marie et la pria avec instance de lui montrer son divin Fils. Cette bonne Mère ne se fit pas prier longtemps, elle apparut aussitôt à Félix, et remit entre ses bras l'Enfant Jésus qu'il ne lui rendit qu'après l'avoir mille fois baisé respectueusement.

Marie par sa présence fortifia encore son Serviteur lorsqu'il fut arrivé aux derniers moments de sa vie. Un jour, en présence du Frère qui lui avait porté son dîner, Félix leva tout à coup les yeux et les bras vers le ciel en poussant des cris d'admiration, et resta dans cet état pendant quelques instants. Le Frère lui demanda enfin ce qu'il avait vu; le Saint lui répondit qu'il voyait la très-sainte Vierge environnée d'un grand nombre d'Anges, et il le pria de fermer la porte de la cellule afin que sa bonne Mère ne sortît pas. Après avoir congédié le religieux, il jouit pendant longtemps de cette vision céleste, et le même jour il remit son âme entre les mains de la Reine du ciel.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Egypte, saint Dioscore, lecteur, auquel le gouverneur fit souffrir de nombreux et variés tourments, jusqu'à lui percer les

[1] QUINTO DECIMO KALENDAS JUNII.

Camerini, sancti Venantii martyris, qui annos quindecim natus, sub Decio imperatore et Antiocho præside, una cum aliis decem gloriosi certaminis cursum cervicibus abscissis implevit. — In Ægypto, sancti Dioscori lectoris, in quem præses multa et varia tormenta exercuit, ita ut ungues ejus effoderet, et lampadibus latera inflammaret; sed cœlestis luminis fulgore perterriti ceciderunt ministri : novissime laminis ardentibus adustus, martyrium consummavit. — Spoleti, sancti Felicis episcopi, qui sub Maximiano imperatore martyrii palmam adeptus est. — In Ægypto, sancti Potamionis episcopi, qui primo sub Maximiano Galerio confessor, deinde sub Constantio imperatore et Philagrio præside Ariano martyrio coronatus est. — Ancyræ in Galatia, sancti Theodoti martyris, et

ongles et à lui brûler les côtés avec des flambeaux ; mais les exécuteurs, effrayés par l'éclat d'une lumière céleste, tombèrent par terre. Ayant enfin été brûlé avec des lames ardentes, il accomplit son martyre.

A Camérino, saint Venant, martyr, qui, seulement âgé de quinze ans, ayant eu la tête coupée avec dix autres de ses compagnons, sous l'empereur Dèce et le président Antiochus, termina le cours de ses glorieux combats.

A Spello, saint Félix, évêque, qui remporta la palme du martyre sous l'empereur Maximien.

En Egypte, saint Potamon, évêque, qui, ayant déjà confessé la foi sous Maximien-Galère, reçut sous l'empereur Constance et le président Philagre arien, la couronne du martyre.

A Ancyre, en Galatie, saint Théodote, martyr, et les saintes Thécuse, sa tante, Alexandra, Claudie, Phaine, Euphrasie, Matrone et Julitte, vierges, qui, ayant d'abord été livrées par le président à la prostitution, mais que Dieu par sa grâce préserva, furent ensuite plongées dans un marais avec une pierre attachée au cou. Théodote, ayant recueilli leurs reliques qu'il enterra avec honneur, fut arrêté par l'ordre du président, et cruellement déchiré. Enfin, ayant été décapité, il reçut la couronne du martyre.

A Upsal en Suède, saint Éric, roi et martyr.

A Rome, saint Félix, confesseur, de l'Ordre des capucins, remarquable par sa simplicité évangélique et sa charité. Le Pape Clément XI l'a mis au nombre des Saints.

sanctarum Thecusæ ejus amitæ, Alexandræ, Claudiæ, Fainæ, Euphrasiæ, Matronæ, et Julittæ virginum, quæ a præside primum prostitutæ, sed Dei virtute servatæ, lapidibus ad colla ligatis in paludem mersæ sunt : quarum reliquias collectas, cum Theodotus honorifice sepelisset, comprehensus a præside sævissime dilaniatus est, ac demum ense percussus, martyrii coronam accepit. — Upsali in Suecia, sancti Erici regis et martyris. — Romæ, sancti Felicis confessoris, ordinis Minorum Capuccinorum evangelica simplicitate et charitate conspicui, quem Clemens Undecimus Pontifex Maximus Sanctorum fastis adscripsit.

Additions des autres martyrologes.

Saint Quinibert, curé de Salèche en Hainaut.

Sainte Anastasone, martyre dans l'île de Leucade.

Saint Guillaume le Lombard, qui patronne un église du diocèse de Côme.

Saint Guillaume de Naurose, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin.

Saint Brain, confesseur en Irlande.

Le bienheureux Guillaume de la Merci, religieux de l'Ordre de la Rédemption des Captifs, tué par les Maures.

Sainte Lucence, vierge chrétienne, dont le corps a été conservé à Provins.

Saint Conwall, archidiacre de Glascow.

Saint Merorilanus, que l'on appelle vulgairement Mirlourirain, florissait en Champagne au VIIe siècle ; il fut massacré par des voleurs, et ses reliques sont vénérées à Reims.

Sainte Sira, vierge et martyre en Perse.

Martyrologe de la dernière persécution.

René Vallée, prêtre du diocèse d'Evreux, refusa le serment révolutionnaire, fut arrêté et condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département de l'Eure, guillotiné à Evreux le 18 mai 1794.

Auffray (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Nantes, pour refus du serment schismatique, condamné à mort par la commission militaire de Savenay, et fusillé le 18 mai 1794.

Louis Pacot, prêtre et religieux dominicain à Marienbourg, arrêté comme fanatique, envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris, condamné à mort avec sept autres prêtres comme ayant conspiré contre le peuple francais, décapité le 18 mai 1794.

Pierre Bernardon, prêtre du diocèse de Clermont, condamné comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel de la Haute-Loire, exécuté le 18 mai 1794.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pierre Célestin, Pape. — Sainte Pudentienne, vierge. — Saint Pudent, sénateur romain. — Saint Eutrope, évêque d'Orange. — Saint Hadulphe ou Hagulphe, évêque de Cambrai et d'Arras. — Le Bienheureux Alcuin. — Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. — Saint Yves, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Pierre le Chantre. — Le Bienheureux Guillaume de Montaigu, abbé de Cîteaux. — Les Bienheureux Jean de Cétina et Pierre de Duégnas, frères mineurs, martyrs. — Le Vénérable curé Adelon, confesseur de la foi. — Le Vénérable Xavier Loir, frère mineur capucin, confesseur de la foi. — Sara, femme d'Abraham. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE CÉLESTIN

PAPE[1].

Si ce Saint parut élevé dans le monde, ce ne fut que pour y donner l'exemple de la plus profonde humilité. Cette vertu le préserva des dangers qui accompagnent les honneurs, et le fit sortir victorieux de tous les piéges qui se rencontrent dans les grandes places.

Il naquit dans la Pouille vers l'an 1221. Ceux dont il reçut le jour étaient fort distingués par leur vertu et par leur charité envers les pauvres. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père. Sa mère, quoique chargée du soin de douze enfants, le fit étudier à cause de l'inclination extraordinaire qu'il montrait pour la piété. Ses progrès donnèrent de grandes espérances à tous ceux qui s'intéressaient à lui; mais l'étude n'était pas son principal objet. Il envisageait sans cesse sa vraie destination ; le salut de son âme lui paraissait l'article essentiel; il pensait qu'on ne pouvait prendre trop de précautions lorsqu'il s'agissait d'une

1. Tiré de ses deux vies, l'une et l'autre fort authentiques, publiées par le P. Papebroc, t. IV, mai, p. [illegible]; de Bzovius, et des autres continuateurs de Baronius. Voyez aussi sa vie, écrite vers l'an [illegible] par Jacques, cardinal du Saint-Georges. Muratori l'a donnée dans ses *Scriptores ital.*, t. III, p. [illegible].

éternité. D'un autre côté, il considérait que la voie qui mène à la vie est étroite; que nous rendrons tous un compte exact de nos pensées et de nos actions, et que sur ce compte sera réglée la sentence que le souverain Juge prononcera. Plein de ces pensées, il mettait tout en œuvre pour s'assurer la possession d'un bonheur éternel.

Il résolut enfin de suivre l'attrait puissant qu'il se sentait pour la vie érémitique. Depuis longtemps il en faisait l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la contemplation. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il se retira sur une montagne déserte. Il s'y creusa dans le roc une petite cellule, où il pouvait à peine se tenir debout et trouver assez de place pour étendre tout son corps. Les austérités qu'il y pratiqua durant l'espace de trois ans, furent extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations, qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenait pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert, et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après d'entrer dans l'état ecclésiastique, et d'aller à Rome pour recevoir les saints Ordres.

En 1246, il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Morroni près de Sulmone. Là, il reçut du ciel ces faveurs qui sont communiquées aux âmes contemplatives, faveurs toutefois qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement. Il tomba presque dans le désespoir; il n'osait plus dire la Messe, et il fut même une fois violemment tenté d'abandonner sa solitude : mais le courage lui revint par l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience. C'était un saint religieux fort versé dans la conduite des âmes. Il consola Pierre, en lui assurant que tout ce qu'il éprouvait n'était qu'un stratagème du démon, et qu'il ne lui arriverait aucun mal s'il voulait seulement le mépriser. Le Saint ne recouvrant point encore toute sa tranquillité, résolut d'aller à Rome consulter le Pape. Il eut sur la route une vision qui acheva de calmer ses inquiétudes. Un saint Abbé, mort depuis peu, lui apparut, et lui donna des avis

conformes à ceux qu'il avait déjà reçus de son confesseur ; il lui dit même de renoncer à son voyage de Rome, de retourner à sa cellule, et d'offrir tous les jours le Saint-Sacrifice. Pierre obéit, et se trouva délivré de ses peines.

Les bois qui environnaient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le mont Magelle avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbres, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Quelque affreuse que parût leur solitude, ils y goûtaient la joie la plus pure. Inutilement le démon essaya de les troubler ; avec les armes de la foi, ils vinrent à bout de triompher de tous ses efforts. Plusieurs personnes qui désiraient se consacrer à Dieu, vinrent prier le Saint de les recevoir sous sa conduite. Il s'en excusa, en disant qu'il n'était pas capable de conduire les autres. Il fut pourtant obligé de céder à la fin, et il admit au nombre de ses disciples ceux qui lui parurent les plus fervents.

Pierre passait une grande partie de la nuit dans la prière et les larmes. Le jour, il s'occupait au travail des mains, ou à copier des livres, sans cesser pour cela de s'entretenir intérieurement avec Dieu. Il traitait son corps comme un ennemi domestique, et le tenait dans cet état d'assujettissement qui l'empêche de se révolter. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche. Chaque année, il faisait quatre carêmes. Durant trois de ces carêmes, ainsi que tous les vendredis, il n'avait d'autre nourriture que du pain et de l'eau, excepté que de temps en temps il substituait au pain quelques feuilles de chou. Le pain même qu'il mangeait était si dur, qu'il ne pouvait le couper ; il était obligé de le casser par morceaux. Ses austérités allaient si loin, qu'il fut averti dans une vision de ménager son corps, et de ne point l'accabler sous tant de macérations. Il portait un cilice de crin de cheval rempli de nœuds, et une chaîne de fer autour de sa ceinture. Il couchait sur la terre nue ou sur une planche, n'ayant pour chevet qu'une pierre ou une bûche. Malgré l'amour qu'il avait pour la contemplation, il ne refusait pas d'assister ceux qui s'adressaient à lui pour leurs besoins spi-

rituels. On pouvait le consulter tous les jours, excepté les mercredis, les vendredis, et pendant ses carêmes, qu'il passait dans un silence absolu.

Le nombre des visites qu'il recevait s'augmentant de jour en jour, il craignit de tomber dans l'esprit de dissipation ; il se retira donc sur le sommet du mont Magelle, et s'y renferma, avec quelques-uns de ses disciples, dans une grotte où l'on pouvait à peine pénétrer. Son absence ne fit que rendre plus vif l'empressement de le voir et de le consulter. Il retourna sur le mont Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite vécurent quelque temps dans des cellules séparées. Enfin, il les rassembla tous dans un monastère, où il introduisit la règle de Saint-Benoît, selon son austérité primitive. En 1274, il obtint du Pape Grégoire X l'approbation de son Ordre. Le nouvel institut s'étendit depuis dans toute l'Europe. Le Saint vit jusqu'à trente-six monastères de sa Congrégation, et jusqu'à six cents personnes de l'un et de l'autre sexe qui en suivaient la règle.

Le Pape Nicolas étant mort en 1292, le Saint-Siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre Saint, que l'on appelait ordinairement Pierre de Morroni ou de Mouron, du lieu où il faisait sa résidence. Ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sainteté. Cette élection, dans laquelle les brigues n'avaient eu aucune part, fut universellement applaudie. Pierre fut le seul qui en témoigna de la douleur. Les raisons qu'il allégua pour montrer qu'il n'était pas propre à remplir la place qu'on lui proposait, n'ayant point été écoutées, il prit la fuite avec un de ses disciples nommé Robert. La nouvelle de son départ ne se fut pas plus tôt répandue, qu'on le mit dans l'impossibilité d'exécuter son dessein. On l'arrêta en chemin, et on le força d'acquiescer à son élection. Il pria Robert de le suivre ; mais cet humble disciple lui fit une réponse conforme aux instructions qu'il avait reçues. « Ne m'obligez pas, lui dit-il, à me jeter dans les épines avec vous. Je suis le compagnon de votre fuite, et non pas de votre exaltation. » Robert

obtint, comme il le désirait, la liberté de rester dans la retraite.

Pour le Saint, il retourna en gémissant à Morroni, où il était attendu par les rois de Naples et de Hongrie, ainsi que par un grand nombre de cardinaux et de princes, qui tous l'accompagnèrent dans la cathédrale d'Aquila, choisie pour la cérémonie de son sacre. Il y alla sans pompe, et voulut, par humilité, n'avoir qu'un âne pour monture; il eût même fait la route à pied s'il lui eût été permis de suivre son inclination. Il fut sacré et couronné le 29 d'août, et prit le nom de Célestin V, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avait institués.

Le roi de Naples, par ses instances réitérées, lui persuada de venir avec lui dans sa capitale, afin de remédier à certains abus. Le Saint répondit parfaitement à la confiance du prince. Il porta de sages règlements au sujet des affaires ecclésiastiques, et pourvut de bons pasteurs tous les bénéfices vacants; il fit aussi une promotion de douze cardinaux, dont sept étaient de France.

La confiance dont il honora les étrangers lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires, qui jusque-là leur avait été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au Saint, et que les mécontents ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'était point propre à la place qu'il occupait, et que le souverain pontificat ne convenait point à un homme qui n'avait pas d'expérience, et qui ignorait le droit canonique.

Cependant il continuait son genre de vie ordinaire. Il s'était fait faire, au milieu de son palais, une cellule dans laquelle il se renfermait comme un solitaire. Les honneurs et les richesses dont il était environné ne l'empêchaient point de pratiquer l'humilité et la pauvreté. Lorsque l'Avent fut venu, il voulut le passer dans la retraite pour se préparer à la célébration de la fête de Noël : en même temps il confia le soin de l'Église à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un Pape. Les murmures éclatèrent encore plus qu'auparavant. Pierre sentit aussi renouveler ses scrupules, quand il réfléchit qu'un pasteur

est obligé de remplir par lui-même les devoirs de sa charge. Il se mit donc à délibérer sur le moyen de donner sa démission, afin de se délivrer des peines de conscience qui troublaient son repos, de se décharger d'un poids dont la pesanteur devenait de jour en jour plus accablante, et de suivre uniquement son inclination pour la solitude. Il consulta sur ce sujet plusieurs habiles canonistes, entre autres le cardinal Benoît Cajetan, qui tous assurèrent qu'un Pape avait le droit d'abdiquer.

Le bruit de sa prochaine abdication s'étant répandu, plusieurs personnes mirent tout en usage pour l'en détourner; mais rien ne put le faire renoncer à la résolution qu'il avait prise. Quelques jours après, il se tint un consistoire à Naples. Le roi y assista avec d'autres personnes qualifiées. Là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte solennel de son abdication; il quitta ensuite les marques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis, se prosternant aux pieds de ceux qui composaient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avait commises, et pria les cardinaux de les réparer en faisant le meilleur choix qu'il leur serait possible pour remplir la chaire de Saint-Pierre. Il n'avait siégé que quatre mois. La gaieté que l'on remarqua sur son visage, lorsqu'il vit accepter son abdication, prouva, encore plus que ses paroles, que l'humilité seule lui avait inspiré la démarche qu'il venait de faire. Le cardinal Benoît Cajetan, homme fort versé dans le droit civil et canonique, fut élu en sa place et couronné à Rome, le 16 janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII.

Un événement aussi extraordinaire donna lieu à diverses réflexions, chacun envisageant les choses selon qu'il était affecté.

C'est ce que l'on voit en lisant les ouvrages de ces hommes célèbres qui, dans le même siècle, rétablissaient à Florence le goût de la belle littérature. Dante, aussi décrié pour ses mœurs que partial dans ses écrits, ne trouve que pusillanimité dans l'abdication de Célestin [1]; mais il a été relevé avec force par un de

[1] Dante mourut à Ravenne en 1321 ; il s'y était fait exiler à cause de son caractère remuant et brouillon. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait certaines

ses compatriotes. C'est Pétrarque qui s'exprime ainsi : « Cette action (l'abdication du Pape Célestin) suppose une grandeur d'âme toute divine, qui ne peut se rencontrer que dans un homme parfaitement convaincu du néant de toutes les dignités du monde. Le mépris des honneurs vient d'un courage héroïque, et non de pusillanimité. Au contraire, le désir des honneurs ne possède qu'une âme qui n'a pas la force de s'élever au-dessus d'elle-même [1]. » Saint Célestin partit secrètement pour aller à Morroni se renfermer dans son monastère du Saint-Esprit. Il espérait y passer tranquillement le reste de sa vie ; mais Dieu en ordonna autrement.

Quelques actes de sévérité, que les circonstances rendaient peut-être nécessaires, firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publiait même qu'il n'avait suivi que les mouvements de son ambition, et qu'il avait employé la ruse pour supplanter Célestin ; d'autres disaient qu'il n'avait pu monter sur le trône pontifical, attendu qu'un Pape ne pouvait abdiquer.

Ces discours alarmèrent Boniface ; mais ses craintes augmentèrent encore quand il apprit qu'on s'empressait de toutes parts d'aller voir Célestin à Morroni. Appréhendant les suites de ce concours, il pria le roi de Naples de lui envoyer le Saint à Rome, pour empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'Église. Célestin n'eut pas été plus tôt instruit de ce qui se passait, qu'il prit la fuite. Il s'embarqua ensuite pour passer la mer Adriatique ; mais un vent contraire l'obligea de relâcher au port de Vieste, dans la Capitanate. Le gouverneur l'arrêta, conformément aux ordres du roi de Naples, et le conduisit à Boniface, qui, pour lors, était à Anagni.

beautés dans ses poésies ; mais il y règne un ton d'indécence et de causticité qui révolte les honnêtes gens.

[1] Pétrarque ayant été banni injustement de Florence, se retira à Vaucluse, près d'Avignon. Son rare mérite lui attira une vénération universelle. Ses concitoyens le prièrent de revenir parmi eux ; mais il aima mieux aller se fixer à Padoue. Il mourut à Arcqua en 1374. Ses ouvrages en prose et en vers rendront sa mémoire immortelle. Voyez sur Dante et sur Pétrarque, le *Specimen historiæ litterariæ Florentinæ, a Jannotio Manetto*, Florentiæ, 1747, in-8°. Cet ouvrage a été composé dans le XVe siècle.

Boniface le retint quelque temps dans son palais. Il eut avec lui plusieurs conférences, pour tâcher de découvrir ce qu'il pensait de ceux qui regardaient son abdication comme nulle et invalide. Le Saint déclara ingénument que, loin de se repentir de la démarche qu'il avait faite, il était prêt à la ratifier de nouveau. Plusieurs furent d'avis qu'il fallait, sur cette déclaration, le mettre en liberté et le renvoyer dans son monastère; mais Boniface, sous prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumone, à neuf milles d'Anagni.

On lit, dans les auteurs de la vie de saint Célestin, qu'il souffrit dans la prison d'indignes traitements, sans toutefois laisser échapper aucune plainte; qu'au contraire, il chargea deux cardinaux qui le visitèrent, de dire à Boniface qu'il était content de son état, et qu'il n'en désirait point d'autre. Souvent il répétait les paroles suivantes avec une merveilleuse tranquillité : « Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule, et cette cellule, on me l'a donnée. » Il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu, avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1296, après avoir entendu la Messe avec beaucoup de ferveur il dit à ses gardes qu'il mourrait avant la fin de la semaine. Il fut pris aussitôt de la fièvre, et reçut l'Extrême-Onction. Malgré la grande faiblesse où il se trouvait, il ne voulait point permettre qu'on couvrît seulement d'un peu de paille les planches sur lesquelles il couchait. Plus il approchait de sa dernière heure, plus il semblait redoubler sa ferveur. Enfin, le samedi de la même semaine, qui était le 19 mai, il rendit tranquillement l'esprit, en achevant ce verset du dernier psaume de laudes : « Que tout ce qui respire loue le Seigneur. » Il était âgé de soixante quinze ans. Il n'avait rien diminué de ses austérités pendant les dix mois que dura son emprisonnement. Le Pape accompagné de tous les cardinaux, fit pour lui un service solennel dans l'église de Saint-Pierre.

Son corps, qui avait été enterré à Ferentino, fut transporté ensuite à Aquila. Il est encore dans l'église des Célestins, près de

cette ville. On rapporte plusieurs miracles authentiques du Serviteur de Dieu, qui fut canonisé, en 1313, par Clément V [1].

(GODESCARD.)

SAINTE PUDENTIENNE,

VIERGE.

Pudentienne, fille de saint Pudens et sœur de sainte Praxède, reçut le Baptême, des mains de l'Apôtre saint Pierre.

Après la mort de leurs parents, Pudentienne et Praxède vendirent leurs biens pour en donner la plus grande partie aux pauvres chrétiens, que les persécutions réduisaient à la plus affreuse misère. C'était chez ces deux saintes filles que s'assemblaient secrètement les évêques pour y administrer les sacrements aux fidèles.

Pudentienne avait consacré sa vie tout entière aux exercices de la charité, se renfermant dans la retraite, s'exerçant à la modestie convenable aux vierges, et ne sortant que pour porter des secours aux Serviteurs de Jésus-Christ.

Elle gémissait des maux qu'on leur faisait éprouver, et après les avoir consolés dans leurs souffrances, elle leur rendait les derniers devoirs, malgré les défenses qu'on en faisait et malgré les dangers qu'elle courait dans la pratique d'une action si sainte. Cependant il paraît qu'on respecta toujours les vertus de sainte Pudentienne, puisqu'au milieu de la violente persécution

[1] L'Ordre des Célestins comptait en France dix-huit maisons, dont celle de Paris était la principale. Elle était située près de l'arsenal et sur le quai qui porte encore leur nom. L'église de ce monastère était la plus riche de la capitale en magnifiques monuments funéraires; elle possédait aussi plusieurs reliques, entre autres le chef de saint Quintin, martyr, né aux environs de Paris, et la mâchoire de saint Pierre Célestin, fondateur de l'Ordre, apportée en France par le Père Fabri, en 1499. Ces reliques, conservées par le dernier sacristain religieux de la maison, avaient été déposées à l'archevêché de Paris, où elles ont été profanées et détruites, la première dans le pillage de cette maison le 29 juillet 1830, et la seconde dans celui du 14 février 1831. Quant à l'Ordre, il avait été supprimé en France, malgré les protestations de l'Abbé général, résidant en Italie, dès l'année 1778, par les intrigues du trop fameux cardinal de Loménie Brienne et des autres ennemis de l'état religieux. L'église des Célestins de Paris subsiste encore et a été convertie en écurie.

suscitée sous l'empereur Marc-Aurèle, elle mourut en paix dans un âge fort avancé. On place sa mort vers le milieu du IIe siècle, le 19 mai.

SAINT PUDENT,

SÉNATEUR ROMAIN.

Saint Pudent ou Pudens, père de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, eut le bonheur de recevoir chez lui, dans son palais de Rome, le Prince des Apôtres saint Pierre, qui le fit chrétien et le baptisa avec toute sa famille.

Sa maison fut la première de Rome où entra la foi en Jésus-Christ. Aussi on en fit une église qui est la plus ancienne de la Ville Sainte. On la nomma d'abord l'église du Pasteur et ensuite l'église de sainte Pudentienne.

SAINT EUTROPE,

ÉVÊQUE D'ORANGE.

Eutrope reçut le jour à Marseille, d'une famille noble et riche, au commencement du ve siècle. Élevé dans la vie chrétienne, il s'engagea dans les liens du mariage avec une femme pieuse et sainte; mais il la perdit au bout de quelques années, et alors il ne voulut plus s'attacher qu'à l'Église. Devenu prêtre, il voulut expier les fautes qu'il avait pu commettre dans le commerce du monde, et il s'imposa une vie sévèrement pénitente. Peu d'années après Dieu le favorisa de deux songes où il vit que ses péchés étaient réparés. Pendant qu'il rendait grâces à Dieu, le clergé et le peuple d'Orange qui admiraient ses vertus l'élurent leur évêque. Il devait succéder ainsi au vénéré Juste. Mais lorsqu'il voulut se rendre à son siége, il trouva la ville d'Orange tellement dévastée par les guerres qu'il prit la fuite, ne se sentant pas de force à gouverner une ville si désolée. Dieu permit qu'un saint homme nommé Aper lui dit : « Ce que vous éprouvez est un piége du démon. Allez prendre soin d'une église dont vous êtes le pasteur; vous l'enrichirez par vos vertus. Prenez saint Paul pour modèle et travaillez comme lui pour vos besoins et pour ceux de votre peuple. » Eutrope ranimé entra dans la ville

éplorée, fit ses efforts pour relever le courage de tous, travailla de ses mains pour gagner sa subsistance et secourir les pauvres. Ses exemples, ses vertus, ses paroles compatissantes ranimèrent son peuple et la ville abîmée se releva peu à peu. On manque ici de détails qui seraient précieux. On ne sait même pas précisément l'époque de la mort d'Eutrope, qui vivait encore en l'an 475.

Ce Saint est honoré le 19 mai.

SAINT HADULPHE OU HAGULPHE,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Plusieurs auteurs supposent que saint Hadulphe était fils de saint Rainulphe, martyrisé au commencement du VIII[e] siècle, à Telodium, aujourd'hui Thélus, entre Arras et Lens, et dont le culte était très-célèbre, surtout dans les environs de la ville d'Ardres. Entré fort jeune dans le monastère de Saint-Vaast d'Arras, il s'y distingua par une parfaite observation de la discipline religieuse, et par la pratique des plus éminentes vertus. Il y avait déjà quelque temps qu'il remplissait les fonctions de prieur, lorsqu'à la mort du bienheureux Hatta, abbé du monastère, il fut élu d'une voix unanime par ses Frères pour lui succéder.

Quand l'évêque de Cambrai et d'Arras, Hunaud, mourut neuf ans plus tard, tous les suffrages du clergé et du peuple se réunirent en faveur de saint Hadulphe, pour le remplacer dans cette charge importante.

On ne connaît pas le détail des actes de son épiscopat qui dura douze ans. La réputation de vertu et de sainteté, qu'a laissée ce digne évêque, dit assez que tous ses moments furent consacrés à la sanctification de ses ouailles et à la pratique des vertus épiscopales.

Saint Hadulphe qui, sur la demande des religieux de Saint-Vaast, avait conservé la direction de ce monastère, lorsqu'on l'élut évêque, fut enterré par ces mêmes religieux dans leur église de Saint-Pierre. Il se fit auprès de son tombeau plusieurs miracles. Au milieu du dixième siècle, l'évêque Inguérand trans-

fera ses vénérables reliques dans la grande église de l'abbaye de Saint-Vaast.

On avait gravé ces mots sur la pierre de son tombeau :

Ici repose saint Hadulphe, modèle de vertu,
Qui par sa vigilance conduisit au Ciel le peuple d'Arras,
Salut; doux Pasteur, obtiens le pardon de nos fautes,
Et accorde à ton troupeau chéri des dons précieux.

LE BIENHEUREUX ALCUIN.

Alcuin ou Alcewine, c'est-à-dire An-win (nom saxon qui signifie la même chose que Victor et Vincent en latin, que Nicétas et Nicéphore en grec) était d'Yorck, comme il nous l'apprend lui-même dans son poème sur les Saints de ce diocèse. Les étrangers n'étant point accoutumés à prononcer le W qui se trouvait dans son nom, il y substitua celui d'Albin, qui est plus doux, et y ajouta le prénom de Flaccus lorsqu'il fut en France : de là vient que dans ses lettres il s'appelle toujours Flaccus Albinus; quelques modernes ont donc eu tort de l'appeler Albinus Flaccus.

Alcuin, issu d'une famille noble, naquit vers l'an 735. Il se fit moine à Yorck, et fut ordonné diacre de l'église de cette ville. Il apprit le latin, le grec, les premiers éléments de l'hébreu, et toutes les sciences ecclésiastiques, sous Egbert et Elbert, qui furent successivement archevêques d'Yorck.

Lorsque Egbert fut élevé à cette dignité en 766, il confia à Alcuin le soin de l'école et de la bibliothèque de l'église d'Yorck. Eanbal, successeur d'Egbert, l'envoya à Rome en 780, pour demander au Pape le *pallium*. Charlemagne, qui le vit à Parme, désirait ardemment de le retenir; mais Alcuin allégua les canons qui l'obligeaient de retourner à son église. Il ne se fixa donc en France que quand le roi de Northumberland et l'archevêque d'Yorck le lui eurent permis, à la sollicitation de Charlemagne.

Étant en France, il y ouvrit une école dans le palais du roi, qui assistait à ses leçons, ainsi que les princes ses enfants et un grand nombre de seigneurs. Ce fut encore par son avis que Charlemagne forma dans son palais une académie composée d'hommes savants qui s'assemblaient à certains jours pour dis-

cuter des points d'érudition. Ceux qui en étaient prirent un nom particulier qu'ils ajoutèrent au leur : le roi prit celui de David; Alcuin, celui de Flaccus, qui était le surnom d'Horace; Adélard de Corbie, celui d'Augustin, etc.

Alcuin avait toute la confiance de Charlemagne, qui l'appelait ordinairement son maître. Ce prince fit par son avis plusieurs établissements littéraires. Il le consultait sur les affaires de l'état; et ce fut lui qu'il choisit, en 790, pour aller en Angleterre terminer quelques différends qu'il avait avec le roi Offa.

Le zèle d'Alcuin pour la doctrine catholique parut surtout dans le concile de Francfort en 794, et dans celui d'Aix-la-Chapelle en 799. Il réfuta d'une manière victorieuse, et confondit Félix d'Urgel qui se trouva en personne au second de ces conciles. On sait que Félix et Élipand, tous deux évêques d'Espagne, enseignaient que Jésus-Christ, comme homme, n'était point le Fils naturel de Dieu, mais seulement son fils adoptif, ce qui détruisait en lui l'unité de personne.

Élipand ayant fait des reproches à Alcuin sur ses richesses et le nombre de ses vassaux, celui-ci se justifia pleinement dans plusieurs lettres, et surtout dans celles qu'il écrivit au prêtre Eata et à l'archevêque de Lyon. « Élipand, disait-il au dernier, me reproche mes richesses, le nombre de mes domestiques et de mes vassaux; ignorerait-il que la possession des richesses ne devient vicieuse que par l'attachement du cœur? Autre chose est de posséder le monde, autre chose d'être possédé par le monde. Quelques-uns possèdent des richesses, quoiqu'ils en soient parfaitement détachés de cœur; d'autres au contraire qui en sont privés, les aiment et les désirent. »

Les vassaux dont il est ici question appartenaient aux différentes abbayes dont le roi avait confié l'administration à Alcuin, uniquement afin qu'il y établit la discipline monastique, et qu'il y employât le superflu des biens en aumônes, conformément à l'intention des fondateurs. C'est ce que nous apprenons de Loup de Ferrières, *ep.* II, et de l'auteur anonyme de la vie de saint Alderic, archevêque de Sens. D'ailleurs Charlemagne avait établi Alcuin son grand-aumônier; et en cette qualité, il l'avait chargé

du soin d'assister les malheureux. Il lui donna aussi une maison destinée à recevoir les étrangers

Alcuin ne restait à la cour que malgré lui. Le tumulte et la dissipation qui en sont inséparables, ne s'accommodaient point avec son amour pour les sciences et la solitude. Il demanda à Charlemagne la permission de se retirer dans quelque monastère, ce qui ne lui fut accordé qu'après des instances souvent réitérées. Il n'obtint cependant point la permission d'aller au monastère de Fulde; le roi le trouvait trop éloigné de la cour. Il se retira donc dans celui de Saint-Martin de Tours, dont il avait été nommé abbé en 796. Il établit la réforme de saint Benoît d'Aniane dans les maisons qui dépendaient de lui.

Son grand âge et la faiblesse de sa santé furent des motifs qu'il allégua longtemps pour se faire décharger de l'administration de ces abbayes; il y joignit les larmes et les prières, et il eut à la fin la liberté de passer le reste de ses jours dans l'état de simple religieux. Il mourut à Tours le 19 mai 804, le jour de la Pentecôte, comme il l'avait désiré. Raban Maur le nomme dans son Martyrologe. Henschénius donne aussi sa vie sous le 19 mai, et fait mention de plusieurs Martyrologes particuliers qui le mettent au nombre des Saints. Il n'a cependant jamais été honoré d'un culte public

NOTICE DES ÉCRITS DU BIENHEUREUX ALCUIN.

Les ouvrages que nous avons d'Alcuin, sont : 1° Les *Interrogations et réponses* ou *le Livre des Questions sur la Genèse*. On n'y trouve que l'explication de quelques endroits de la Genèse, sur lesquels il avait été consulté par Sigulfe son disciple.

2° L'*Explication de ces paroles : Faisons l'homme à notre image*. L'auteur y montre en combien de manières l'on peut dire que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

3° L'*Enchiridion* ou l'*Explication morale des psaumes de la Pénitence, du psaume* 118 *et des psaumes graduels*. Cet ouvrage fut composé à la prière d'Arnon, évêque de Saltzbourg, auquel il est adressé. L'épître dédicatoire n'est point dans l'édition de Du-

chesne. D. Luc d'Achéry la fit imprimer en 779. *Spicil.*, t. IX, p. 111.

4° *Livre de l'usage des psaumes*, avec différentes formules de prières.

5° *Offices pour les Féries*, ou les psaumes distribués selon les jours de la semaine, avec des oraisons, des hymnes, etc.

6° Explication mystique de ces paroles du Cantique des cantiques : *Il y a soixante reines*, etc.

7° *Commentaire sur l'Ecclésiaste et sur l'Évangile selon saint Jean*, avec un recueil d'*Épigrammes* sur la Bible.

8° Le *Livre de la Trinité*, adressé à Charlemagne. Il est suivi d'une prière à la Trinité et d'une profession de foi, où Alcuin s'explique de la manière la plus précise sur ce mystère et sur celui de l'Incarnation.

9° *Questions sur la Trinité* à Frédégise, qui sont au nombre de vingt-huit. On les a longtemps attribuées à saint Augustin, et elles se trouvent parmi les œuvres de ce Père dans les anciennes éditions.

10° Le *Livre de la procession du Saint-Esprit*, lequel n'a point été connu de ceux qui ont recueilli les ouvrages d'Alcuin. Il y en a un manuscrit fort ancien dans la cathédrale de Laon. D. de Montfaucon le cite, *Bibliot. manus.*, t. II, p. 1297. D. Ildefonse Catelinot, bibliothécaire de Saint-Mihiel, qui durant longtemps travailla à une nouvelle édition des œuvres d'Alcuin, obtint, il y a quelques années, une copie de ce manuscrit par la médiation de M. l'abbé d'Hédouville, chanoine de Laon et du révérend Père Breton, professeur en l'abbaye de Prémontré au même diocèse. Cet ouvrage, qui n'est guère qu'un tissu de passages, fut entrepris par l'ordre de Charlemagne.

11° Les *sept Livres contre Félix d'Urgel*, écrits en 798. Les *deux Livres contre Élipand*, écrits en 860. Les erreurs de ces hérésiarques y sont solidement réfutées. Deux autres *Livres de l'Incarnation*, contre Élipand, écrits aussi en 800.

12° Le *Livre des Sacrements*, qui contient les collectes, les secrètes, les préfaces et les post-communions pour trente-deux messes différentes.

13° La *Vie de l'Antechrist*. Plusieurs savants la contestent à Alcuin. On croit communément aujourd'hui qu'elle est d'Adson, abbé de Montiérender, qui écrivait sur la fin du xe siècle.

14° Le *Livre des Vertus et des Vices*, écrit à la prière du comte Widon ou Gui, qui avait demandé à Alcuin des règles de conduite.

15° Le *Livre* (imparfait) *des sept Arts libéraux*, et d'autres traités sur la *Rhétorique*, la *Grammaire* et la *Dialectique*.

16° Des *Vies* de saint Martin de Tours, de saint Vaast d'Arras, de saint Riquier, de saint Willibrord.

17° Un grand nombre de *Lettres*. Il y en a cent quinze dans l'édition des œuvres d'Alcuin, par Duchesne. Canisius en a donné soixante-sept nouvelles. Usserius, Baluze et Mabillon en ont aussi fait imprimer plusieurs qui n'avaient jamais paru. Toutes ces lettres renferment des choses curieuses. Elles sont adressées pour la plupart aux rois, aux reines, aux évêques, et à des personnes très-qualifiées, tant dans l'état que dans l'Église.

18° La *Confession de Foi*, que le Père Chifflet publia à Dijon, en 1656, sous le nom d'Alcuin, ne peut être contestée à cet auteur. On en trouvera les preuves dans D. Ceillier, t. XVIII, p. 340 et suiv.

19° Le *Livre du Comte*, corrigé et remis en meilleur ordre par Alcuin, est un lectionnaire.

20° Un *Homiliaire* et plusieurs *Poèmes*. Dans l'édition de Duchesne, ces poèmes sont au nombre de deux cent soixante-douze, mais ils ne sont pas tous d'Alcuin. Thomas Gale a donné en entier le poème des Évêques et des Saints d'Yorck, qui est de seize cent cinquante-huit vers. Voyez le recueil des historiens d'Angleterre, imprimé à Oxford en 1691, t. I, p. 701.

Nous ne donnons point la liste de tous les ouvrages faussement attribués à Alcuin. On peut voir Cave, t. I, et Ceillier, t. XVIII. Ces deux auteurs parlent aussi des ouvrages d'Alcuin qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Il y a quelquefois des défauts dans le style et dans le langage d'Alcuin; mais cela n'empêche pas que l'on n'ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Ses traités de morale respirent une sincère piété, et ses écrits dogmatiques intéressent par la netteté

et la solidité des raisonnements. Sa doctrine est très-saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques [1].

SAINT DUNSTAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Dunstan naquit l'an 924, près du monastère de Glastonbury en Angleterre. Ses parents étaient de la première noblesse et, dès l'enfance, ils le firent élever dans cette maison de Glastonbury, où demeuraient quelques moines irlandais qui instruisaient la jeunesse. Dunstan y apprit les premiers éléments des sciences. A l'usage familier de la langue latine, il joignit une connaissance étendue de la philosophie; les saintes Écritures et les ouvrages des Pères étaient le sujet de ses méditations continuelles; ses succès dans différents arts, tels que la musique, la peinture, la gravure et surtout dans le travail des métaux, le faisaient applaudir de tout le monde. Enfin, ayant reçu les ordres mineurs, il passa à Cantorbéry auprès de l'évêque Athelme, son oncle paternel, qui le recommanda au roi Edelstan et le mit à son service. Comme il réussissait parfaitement en tout, son mérite lui attira des envieux, qui l'accusèrent auprès du roi d'être magicien et d'avoir commerce avec les démons. On dit que le fondement de ce reproche fut, qu'en une certaine occasion, Dunstan ayant pendu sa harpe contre une muraille, elle joua toute seule et chanta une antienne.

Il quitta la cour de lui-même, sans attendre d'être congédié, et se retira près de saint Elfège, évêque de Winchester, son parent, qui l'exhorta d'embrasser la vie monastique; mais le jeune homme y résista quelque temps, croyant devoir se marier. Une maladie qui le réduisit à l'extrémité le détermina, et en étant revenu il reçut l'habit monastique de la main du saint évêque, qui ensuite l'ordonna prêtre après les interstices canoniques, lui

[1] Les œuvres d'Alcuin furent publiées par André Duchesne, à Paris, en 1617, en trois tomes in-fol. Quant à la nouvelle édition procurée par un monastère religieux de la Congrégation de Saint-Vannes, elle paraît beaucoup plus complète et plus exacte.

donnant pour titre l'église de Notre-Dame de Glastonbury. Après avoir reçu quelque temps les instructions de son saint parent Elfège, pour se fortifier contre les tentations, il retourna à Glastonbury servir l'église de son titre, près de laquelle il se fit une cellule si étroite, qu'elle ressemblait à un sépulcre. Elle n'avait que cinq pieds de long, deux et demi de large et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. La porte faisait un des côtés et avait de petites fenêtres par où il recevait du jour pour travailler. Il jeûnait et priait assidûment, et cette manière de vie lui attira bientôt des visites de toutes sortes de personnes, qui publiaient ses vertus.

Après la mort du roi Edelstan, son frère et son successeur Edmond appela saint Dunstan à la cour, pour l'aider de ses conseils ; mais bientôt, circonvenu par les intrigues des envieux, il le disgrâcia honteusement. Dès le lendemain, le roi qui aimait beaucoup la chasse, poursuivait à cheval un cerf au milieu des forêts. Au plus fort de la course il arrive au bord d'un précipice, il s'efforce de retenir son cheval, mais en vain : ne voyant plus d'espoir, il se recommande à Dieu, le remercie de n'avoir pas commis de péchés ces jours-là, sinon d'avoir offensé Dunstan, promettant de réparer sa faute, si par miséricorde il en revient. Aussi son cheval, qui avait déjà les pieds de devant comme au-dessus de l'abîme, s'arrête. Le roi Edmond rend à Dieu les plus vives actions de grâces, et de cœur et de bouche. Revenu à la maison, il fait appeler Dunstan, lui dit de monter à cheval et de l'accompagner dans un petit voyage. Ils arrivent tous deux à Glastonbury, entrent dans l'église ; et après que le roi y eut prié avec larmes, il prend la main droite de Dunstan, le baise avec respect et le place dans la chaire sacerdotale, en disant : Sois le prélat de cette chaire et le très-fidèle abbé de cette église ; s'il te manque quelque chose pour le culte divin ou l'observation de la règle, moi j'y suppléerai de grand cœur.

Peu de jours après, Dunstan commença à y jeter les fondements d'une église plus magnifique et à y bâtir des lieux réguliers. Quand tout fut achevé, il y assembla, sous la règle de Saint-Benoît, une grande communauté de moines, dont il fut le

premier abbé, et il les conduisit à une grande perfection. La doctrine et la piété reluisaient tellement dans ce monastère, que l'on en tira dans la suite un grand nombre d'évêques et d'abbés ; en sorte que saint Dunstan fut le principal restaurateur de la religion par toute l'Angleterre [1]. Car, avec les grands biens que lui laissèrent son père et sa mère, ainsi que la princesse Edelflède, nièce du roi, non-seulement il donna au monastère de Glastonbury plusieurs terres qui étaient proches, mais il fonda encore en divers lieux cinq autres monastères où se formèrent depuis, par ses soins, de grandes et édifiantes communautés.

Sous le pontificat du Pape Jean XII, saint Dunstan vint à Rome demander le *pallium* comme archevêque de Cantorbéry. Après la mort du roi Edmond, qui fut assassiné l'an 946, Edred, son frère et son successeur, qui était un prince très-pieux, mit en l'abbé Dunstan sa principale confiance, lui donna la garde de ses trésors et de ses chartes, et gouverna le royaume par ses conseils. Il voulut lui donner l'évêché de Winchester après la mort de saint Elfège, et il l'en fit presser instamment par la reine, sa mère ; mais Dunstan demeura ferme à le refuser. Le roi Edred étant mort, eut pour successeur, en 655, son neveu Edwi, prince jeune et sans conduite, qui ne suivait que ses passions et les conseils des jeunes gens. Il proscrivait les riches pour les dépouiller de leurs biens, surtout s'ils étaient vertueux ; il pillait les églises, méprisait la religion, chargeait les villes d'exactions. Il maltraitait ses parents, même la reine, son aïeule, et s'abandonnait aux femmes avec excès. Dunstan, ayant essayé de le corriger, et voyant ses avis méprisés, se retira à son monastère de Glastonbury.

Il assista toutefois au sacre du jeune roi, qui, le jour même, quitta brusquement les prélats et les seigneurs avec lesquels il avait dîné, pour s'enfermer avec une femme qu'il entretenait. Ils en furent honteux et affligés, et saint Odon, archevêque de Cantorbéry, proposa d'envoyer quelques-uns d'entre eux pour ramener le roi. On choisit le saint abbé Dunstan, avec un évêque,

[1] *Acta SS.*, 19 maii. *Act. Bened.*, sect. v.

son parent; il alla trouver le roi, le tira par force d'entre les bras de cette malheureuse et, lui ayant remis la couronne sur la tête, le ramena devant l'archevêque Odon. La femme ne lui pardonna pas, et ne laissa point le roi en repos qu'il ne l'eût envoyé en exil. Il fit donc premièrement un édit pour ôter les biens à tous les monastères ; ensuite on vint à Glastonbury, et, après avoir fait l'inventaire de tout ce qui appartenait à cette maison, on enleva Dunstan, au milieu des plaintes des moines, de ses amis et des pauvres. Il s'embarqua et passa en Flandre, où le comte le reçut favorablement ; et il se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, le plus estimé de tous pour la piété et les études.

L'archevêque Odon, de concert avec les seigneurs du royaume, voyant que le jeune roi n'écoutait point ses remontrances, envoya des gens de guerre tirer par force de sa cour cette concubine qu'il aimait le plus ; et, après qu'on l'eut défigurée au visage et marquée d'un fer chaud, il l'envoya en exil en Irlande. Elle en sortit quelque temps après et vint à Glocester ; mais les gens de l'archevêque la prirent, lui coupèrent les jarrets, et, peu de jours après, la firent mourir misérablement. Le roi Edwi lui-même, devenu insupportable par sa mauvaise conduite, fut chassé, et on reconnut pour roi son frère Edgar, en 957 [1].

Peu de jours après son élection, le nouveau roi d'Angleterre tint une assemblée générale de tout son royaume, où il cassa toutes les lois injustes de son frère et répara toutes ses violences. Il rappela glorieusement l'abbé Dunstan de son exil et lui rendit plus d'honneur encore que les rois ses prédécesseurs. Quelque temps après, l'évêché de Worchester étant venu à vaquer, il l'obligea de l'accepter, et il vint à Cantorbéry se faire sacrer. L'archevêque saint Odon le fit avec plaisir ; mais dans la cérémonie, au lieu de nommer Dunstan évêque de Worchester, il le nommait archevêque de Cantorbéry, comme s'il l'eût ordonné pour son Église. Les assistants, croyant que c'était par mégarde, le lui firent remarquer, et il leur répondit : Je sais, mes enfants, ce que Dieu opère en moi ; de mon vivant il sera évêque de Worchester,

[1] *Vita S. Odon., Acta SS.*, 4 julii. *Act. Bened.*, sæc. v.

mais, après ma mort, il gouvernera toute l'Angleterre. L'évêque de Londres étant mort, le roi Edgar, les seigneurs et les habitants de la ville pressèrent saint Dunstan de prendre encore cette Église. Il s'en défendait par l'autorité des canons, qui ne permettent pas de donner deux Églises à un évêque, non plus que deux évêques à une même Église; mais on lui représenta que l'Apôtre saint Jean avait gouverné sept Églises et leurs évêques, et que saint Paul avait eu le soin de toutes les Églises. Dunstan se rendit à ces exemples, bien ou mal appliqués, et gouverna les deux Églises de Londres et de Worchester comme évêque de l'une et de l'autre.

L'archevêque saint Odon, après avoir tenu vingt ans le siége de Cantorbéry, mourut l'an 961, 4 de juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Le roi pria saint Dunstan de prendre sa place, et ne put le lui persuader. A son refus, Elfin, évêque de Winchester, ayant gagné par argent les seigneurs les plus puissants de la cour du roi Edgar, se fit donner cette dignité qu'il désirait depuis longtemps; mais comme il allait à Rome quérir le *pallium*, il mourut de froid en passant les Alpes. Le roi pria encore saint Dunstan d'accepter le siége de Cantorbéry, et il le refusa encore. On choisit donc pour le remplir, Birthelm, évêque de Dorset, bon homme, mais si peu capable, qu'au bout de quelques jours le roi le renvoya à son évêché et revint pour la troisième fois à Dunstan. Tous les évêques se joignant au roi, lui persuadèrent enfin de passer au siége de Cantorbéry. Aussitôt, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il entreprit le voyage de Rome pour demander au Pape, avec le *pallium*, la confirmation de sa nouvelle dignité. Le Pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le nomma légat du Saint-Siége en Angleterre, lui donna le *pallium* avec la lettre ordinaire, contenant les devoirs d'un bon évêque. Il lui donna la lettre de sa main, mais il lui fit prendre le *pallium* sur l'autel de Saint-Pierre[1].

Après que saint Dunstan eut été élevé sur le siége de Cantorbéry, il visitait toutes les villes du royaume [illegible] ses dépendances

[1] Acta SS., [illegible], sæc. V.

pour prêcher la foi à ceux qui ne la connaissaient pas, s'il en trouvait encore quelques-uns, et pour instruire les fidèles de la pratique des bonnes œuvres. Il n'était pas aisé de lui résister, tant il y avait dans ses discours de sagesse et d'éloquence. Quand il avait quelque repos, il le donnait à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, dont il corrigeait les exemplaires ; enfin il était continuellement occupé de ses devoirs. Tantôt il jugeait des différends, tantôt il apaisait les hommes emportés, il réfutait les erreurs des hérétiques, il séparait les mariages illégitimes, il réparait les anciens bâtiments ou en faisait de nouveaux, il employait les revenus de l'Église à assister les veuves, les orphelins et les étrangers. Un comte très-puissant avait épousé sa parente et ne voulait point s'en séparer, quoique saint Dunstan l'en eût averti jusqu'à trois fois. Il lui défendit l'entrée de l'église, et le comte alla trouver le roi Edgar, implorant sa protection contre la sévérité excessive de l'archevêque. Le roi lui manda de laisser le comte en paix et de lever la censure. Dunstan, étonné qu'un roi si pieux se fût ainsi laissé séduire, s'efforça de faire entendre raison au comte et de l'exciter à pénitence, lui représentant qu'il avait ajouté à son premier crime une calomnie auprès du prince ; mais, voyant qu'il ne faisait que s'emporter davantage, il prononça contre lui l'excommunication jusqu'à ce qu'il se corrigeât. Le comte, outré de colère, envoya à Rome, et, par ses largesses, ayant gagné quelques Romains, il obtint des lettres du Pape, par lesquelles il était enjoint à l'archevêque de réconcilier absolument le comte à l'Église. Saint Dunstan répondit : Quand je le verrai se repentir, j'obéirai volontiers aux ordres du seigneur Pape ; mais à Dieu ne plaise que, demeurant dans son péché, il s'exempte de la censure de l'Église et nous insulte encore, ou qu'aucun homme mortel n'empêche d'observer la loi de Dieu !

Le comte, voyant Dunstan inflexible, touché de la honte de l'excommunication et du péril qu'elle attirait quelquefois, se rendit enfin, renonça à son mariage illicite et reçut la pénitence ; et comme saint Dunstan tenait un concile général de tout le royaume, le comte vint au milieu de l'assemblée, nu-pieds, ne portant que des habits de laine et tenant des verges à la main.

Il se jeta aux pieds de l'archevêque en gémissant. Tous les assistants en furent attendris, et Dunstan plus que les autres ; mais il le dissimula quelque temps et montra un visage sévère, jusqu'à ce que, cédant aux prières de tout le concile, il laissa couler ses larmes, pardonna au comte pénitent et leva l'excommunication, au grand contentement de tous.

Le roi Edgar avait une entière confiance en l'archevêque Dunstan, et recevait ses paroles comme des oracles du Ciel. Par son conseil, il chassa de son royaume tous les larrons, les sacriléges, les parjures, les empoisonneurs, ceux qui avaient conspiré contre l'État, les parricides, les femmes qui avaient fait mourir leurs maris, en un mot, tous ceux qui pouvaient attirer la colère de Dieu. Il punit sévèrement tous les ministres de l'Église qui, au mépris de leur profession, s'adonnaient à la chasse ou à des emplois lucratifs, ou vivaient dans l'incontinence ; et, s'ils ne se corrigeaient, il les chassait de leurs Églises. Cette exactitude dans la discipline releva tellement en Angleterre l'état ecclésiastique, que plusieurs des plus nobles l'embrassaient, et chacun s'étudiait à avancer dans la vertu, comme le seul moyen d'arriver aux dignités [1].

L'autorité de l'archevêque sur le roi parut sensiblement en cette occasion. Ce prince, étant allé à un monastère de filles situé à Wilton, fut épris de la beauté d'une personne noble, qui y était élevée entre les religieuses, sans avoir reçu le voile. Il voulut l'entretenir en particulier, et comme on la lui amenait, elle qui craignait ce qui arriva, prit le voile d'une religieuse et le mit sur sa tête, espérant que ce lui serait une sauvegarde. Le roi, la voyant ainsi voilée, lui dit : Vous êtes bien vite devenue religieuse. Il lui arracha le voile malgré sa résistance, et enfin il abusa d'elle. Le scandale fut grand, et d'autant plus, dit l'historien, que le roi était marié. Saint Dunstan, l'ayant appris, en sentit une douleur amère et vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur son trône. L'archevêque retira sa main, et regardant le roi d'un œil

[1] *Act. Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 19 maii.

terrible, lui dit : Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée. Vous avez corrompu l'épouse du Créateur, et vous croyez apaiser par une civilité l'ami de l'Époux. Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ.

Le roi, qui ne croyait pas que Dunstan eût connaissance de son péché, fut frappé de ce reproche comme d'un coup de foudre. Il se jeta aux pieds du prélat, avouant son crime avec larmes et lui demandant humblement pardon. Dunstan, étonné de sa soumission, le releva, fondant en larmes comme lui. Il adoucit son visage, entretint familièrement le roi du salut de son âme, lui exagéra la grandeur de son péché, et, l'ayant disposé à toute sorte de satisfaction, il lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine et ferait de très-grandes aumônes. De plus, il lui ordonna de fonder un monastère de filles, pour rendre à Dieu plusieurs vierges au lieu d'une ; de chasser des églises les clercs mal vivants, et de mettre des moines à leur place ; de faire des lois justes et agréables à Dieu, qui seraient observées par tout son royaume. Le roi accomplit exactement tout ce qui lui était prescrit ; et la septième année, sa pénitence étant finie, il assembla tous les seigneurs, les évêques et les abbés de ses états, et, en leur présence et en celle de tout le peuple, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête avec une allégresse publique. C'était l'an 973.

Nous avons plusieurs lois du roi Edgar touchant les matières ecclésiastiques, qui semblent être celles qu'il fit en cette occasion. Elles contiennent entre autres des canons ou règles de conduite pour les pasteurs, au nombre de soixante-sept, où l'on remarque ce qui suit : Il est ordonné de baptiser les enfants dans les trente-sept nuits après leur naissance ; d'abolir avec grand soin les restes d'idolâtrie, comme la nécromancie, les divinations, les enchantements, les honneurs divins rendus à des hommes ; défendu à tout prêtre de dire plusieurs messes par jour, sinon trois tout au plus ; défense à tout chrétien de manger du sang ; ordonné aux prêtres de chanter des psaumes en distribuant aux pauvres

les aumônes du peuple. Suivent les règles touchant la confession, tant pour les confesseurs que pour les pénitents, un formulaire de confession générale et des canons pénitentiaux. Pour l'homicide volontaire et pour l'adultère, on ordonne sept années de jeûne : trois ans au pain et à l'eau, les quatre autres à la discrétion du confesseur ; puis on ajoute : Après ces sept ans, il doit encore pleurer son péché autant qu'il lui sera possible, puisqu'il est inconnu aux hommes de quelle valeur sa pénitence a été devant Dieu. Pour la volonté de tuer, sans exécution, trois années de pénitence, dont une au pain et à l'eau. On appelle profonde pénitence celle d'un laïque qui quitte les armes, va en pèlerinage au loin, marchant nu-pieds, sans coucher deux fois en un même lieu, sans couper ses cheveux ni ses ongles, sans entrer dans un bain chaud ni dans un lit mollet, sans goûter de chair ni d'aucune boisson qui puisse enivrer, allant à tous les lieux de dévotion sans entrer dans les églises, le tout accompagné de prières ferventes et de contrition.

On marque aussi comment un malade pouvait racheter le jeûne qui lui était prescrit. Un jour de jeûne est estimé un denier ; c'était apparemment de quoi nourrir un pauvre, selon la monnaie du temps. On peut aussi racheter deux jours de jeûne par deux cent vingt psaumes ou soixante génuflexions et soixante *Pater*. Une messe vaut douze jours de jeûne. Ainsi l'on commençait à commuer et à racheter la pénitence. Un homme puissant pouvait se faire aider en sa pénitence, faisant jeûner avec lui et pour lui autant d'hommes qu'il en fallait pour accomplir en trois jours les jeûnes de sept ans ; mais on lui prescrit d'ailleurs plusieurs œuvres pénibles, comme de marcher nu-pieds, de coucher sur la dure, de laver les pieds des pauvres et de faire de grandes aumônes [1].

En 969, le saint archevêque Dunstan convoqua, par l'autorité du Pape Jean XIII, un concile général de tout le royaume. Le roi Edgar y assista et fit un très-beau discours aux évêques, touchant le dérèglement du clergé. Après avoir rappelé les bienfaits

[1] Labbe, t. IX, p. 680.

du Ciel, qui lui avait soumis toutes les nations voisines, il dit : « Dieu nous les ayant donc soumises, il est juste que nous travaillions à les soumettre à ses lois. C'est à moi de gouverner les laïques équitablement, de leur rendre justice, de punir les sacriléges, de réprimer les rebelles, de défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le fort. C'est encore à moi de procurer aux ministres des églises, aux communautés de moines et aux chœurs des vierges, la subsistance et la sécurité nécessaires. Mais c'est à vous, vénérables Peres, d'examiner et de corriger les mœurs.

« Réveillez votre zèle, ô Pontifes ! réveillez votre zèle pour les voies du Seigneur, pour les justices de notre Dieu. Il est temps de vous élever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. J'ai en main le glaive de Constantin, et vous celui de Pierre. Joignons nos mains, unissons le glaive au glaive pour purger le sanctuaire. Mettez-vous à l'œuvre, je vous en conjure, de peur que nous ne nous repentions d'avoir fait ce que nous avons fait, d'avoir donné ce que nous avons donné, si nous voyons qu'au lieu de l'employer au service de Dieu, on le consume impunément en débauches. Soyez touchés des reliques des Saints, à qui ces malheureux insultent ; des saints autels, devant lesquels ils s'emportent. Soyez touchés de la merveilleuse dévotion de nos prédécesseurs, des aumônes de qui l'extravagance cléricale abuse. Notre trisaïeul Édouard, comme vous le savez, voulut que toute sa terre payât la dîme aux églises et aux monastères. Mon bisaïeul Alfred, de sainte mémoire, pour enrichir l'Église, n'a épargné ni son patrimoine ni ses revenus. Combien mon aïeul Édouard a donné aux églises, votre paternité ne l'ignore pas. De quels dons mon père et mon frère ont comblé les autels du Christ, vous pouvez vous en souvenir.

« O Dunstan, Père des Pères, contemplez mon Père vous regardant du haut du ciel. Écoutez ses tendres plaintes ; c'est vous Père Dunstan, qui m'avez donné le salutaire conseil de construire des monastères et de bâtir des églises ; c'est vous qui avez été mon aide et mon coopérateur en tout ; c'est vous que j'ai choisi pour pasteur, père et évêque de mon âme et gardien de mes

mœurs. Quand est-ce que je ne vous ai point obéi ? Quels trésors ai-je jamais préférés à vos conseils ? Quelles possessions, quand vous l'ordonniez, n'ai-je point méprisées ? Quand vous pensiez qu'il fallait donner quelque chose aux pauvres, j'étais prêt. Quand vous jugiez qu'il fallait conférer quelque chose aux églises, je n'ai pas différé. Quand vous vous plaigniez qu'il manquait quelque chose aux moines ou aux clercs, j'y ai suppléé. Vous disiez que l'aumône est une chose éternelle, et que la plus fructueuse est celle qui est faite aux monastères ou aux églises, pour sustenter les serviteurs de Dieu et donner le reste aux pauvres. O précieuse aumône et digne prix de l'âme ! O remède salutaire à nos péchés ! Il sert à payer et à parer une impure sibylle. Voilà, Père, le fruit de mes aumônes et l'effet de vos conseils.

« Que répondrez-vous à ces plaintes ? Je le sais, je le sais. Quand vous aperceviez le voleur, vous ne couriez pas avec lui, et vous n'entriez point en partage avec l'adultère. Vous avez averti, vous avez prié, vous avez réprimandé. On a méprisé les paroles, il faut en venir aux coups, et la puissance royale ne vous manquera pas. Vous avez ici le vénérable Père Éthelwold, évêque de Winchester ; vous avez le révérend pontife Oswald de Worchester ; je vous commets à tous trois cette affaire, afin que, par la censure épiscopale et l'autorité royale, vous chassiez des églises ceux qui vivent d'une manière honteuse, pour en mettre à la place qui vivent selon la règle [1]. »

Soutenu ainsi par l'autorité du Pape et du roi, saint Dunstan ordonna dans ce concile, par un décret solennel, que tous les chanoines, les prêtres, les diacres et les sous-diacres gardassent la continence ou quittassent leurs églises ; et il en donna l'exécution aux deux saints évêques que le roi lui avait marqués, et qui furent avec lui les restaurateurs de la discipline monastique en Angleterre

Le jeune roi Édouard, fils d'Edgar, étant un jour à la chasse, s'écarta de ses gens et se trouva seul près d'un château où la

[1] Labbe, t. IX, p. 696, etc.

reine Elfrith, sa marâtre, faisait alors sa résidence avec son fils Ethelred. Comme Édouard portait une sincère affection à l'un et à l'autre, il voulut leur rendre visite. Tourmenté de la soif, il demanda à boire; sa marâtre lui en présenta avec de grandes caresses; mais tandis qu'il buvait, elle le fit poignarder et jeter son corps dans un marais. Il ne put toutefois y rester caché. Dieu le découvrit par une lumière céleste et l'honora de plusieurs guérisons miraculeuses; ce qui le fit transporter à une sépulture plus honorable et compter entre les Martyrs. L'Église en fait mémoire le jour de sa mort, 18 mars. C'était l'an 978. Édouard avait quinze ans et en avait régné deux et demi. Elfrith, sa marâtre, déchirée de remords et frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession du Saint, rentra en elle-même, quitta le monde, se retira dans un des monastères qu'elle fonda, pour y pleurer son crime et finir saintement sa vie [1].

Le roi Édouard avait une sœur qui est honorée aussi comme Sainte, savoir : Edith, fille du roi Edgar et de Wilfreth, cette personne dont il abusa dans un moment de passion, quoiqu'elle eût pris le voile pour s'en garantir, comme il a été dit. Sitôt qu'elle eut fait ses couches, elle se retira dans le monastère de Wilton, où elle reçut l'habit de la main de saint Ethelwold, et fut depuis abbesse. Elle prit soin de l'éducation de sa fille Edith, et, du consentement du roi, lui donna l'habit monastique. Edith ne se distingua dans le monastère que par ses vertus; elle refusa trois abbayes que le roi son père voulut lui donner, et mourut à l'âge de vingt-trois ans, le 16 septembre 984. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort, et on compte pour Saintes trois autres princesses du même nom, qui vécurent en Angleterre dans le même siècle [2].

Après la mort de saint Édouard, son frère Ethelred fut reconnu roi. Saint Dunstan répugnait fort à cette élection, tant à cause du crime qui y avait donné lieu, qu'à cause de la jeunesse de ce prince. Toutefois il ne voulut pas s'y opposer, parce que c'était le plus proche héritier; mais le jour du sacre, lui mettant

[1] *Acta SS.*, 18 mars.
[2] *Act. Bened.*, sect. V. *Acta SS.*, 16 sept.

la couronne sur la tête, on dit qu'il lui fit cette prédiction : Parce que vous avez aspiré au royaume par le meurtre de votre frère, le glaive ne cessera point de frapper dans votre maison et de détruire votre race, jusqu'à ce que votre royaume passe à des étrangers, dont vos sujets ne connaissent ni les mœurs ni la langue. Ce furent les Danois, comme on vit dans la suite.

Sous ce règne, qui fut de plus de trente-sept ans, les enfants des clercs qui avaient été chassés des églises d'Angleterre renouvelèrent la prétention de leurs pères qui étaient morts. Ils avaient à leur tête un évêque écossais, hardi et grand parleur, avec lequel ils vinrent trouver saint Dunstan. Le saint Archevêque, affaibli par l'âge et par les grands travaux qu'il avait soufferts pour l'Église, ne s'appliquait plus qu'à la prière. Il leur dit : Puisque vous renouvelez cette querelle après un si long temps, et venez m'attaquer lorsque je ne cherche que le repos et le silence, je ne veux point disputer contre vous, je laisse à Dieu à juger la cause de son Église. Aussitôt la maison croula, le plancher de la chambre manqua sous leurs pieds ; ces séditieux tombèrent, plusieurs furent écrasés par les poutres ; mais l'endroit où Dunstan était avec les siens ne fut point endommagé.

L'an 982, saint Ethelwold, évêque de Winchester, étant venu à Cantorbéry avec l'évêque de Rochester, Dunstan les reçut avec grande joie, parce que c'était par ses soins qu'ils avaient été nourris, instruits et élevés aux premiers honneurs de l'Église. Après avoir passé plusieurs jours ensemble en douces conversations, l'archevêque les conduisit hors de la ville, et quand il fallut se séparer, il commença à fondre en larmes, en sorte qu'elles lui coupèrent la parole. Les deux évêques étonnés, lui en demandèrent la cause. C'est que je sais, dit-il, que vous devez mourir bientôt. En effet, l'évêque de Rochester, étant à peine rentré dans sa ville, fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours, et l'évêque de Winchester tomba malade avant même que d'arriver chez lui. Il mourut le 1er août, l'an 984, la vingt-deuxième année de son épiscopat. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort, et on lui attribue plusieurs écrits que nous n'avons plus.

Après la mort de saint Ethelwold, il y eut une grande division pour l'élection du successeur, entre les clercs qui avaient été chassés de l'église de Winchester pour leurs dérèglements, et les moines qui avaient été mis à leur place; car chaque parti en voulait un de son corps. Saint Dunstan, s'étant mis en prière pour demander à Dieu de lui faire connaître celui qui était digne de remplir ce siége, saint André lui apparut et lui ordonna de prendre Elfège, abbé de Bath, et de le sacrer évêque de Winchester. C'était un grand personnage et il fut depuis archevêque de Cantorbéry.

Le jour de l'Ascension, 17 mai, après la lecture de l'Évangile, saint Dunstan prêcha à son ordinaire; puis il continua la Messe et donna la bénédiction solennelle avant la Communion. Il exhorta encore son peuple à se détacher des choses de la terre, et après avoir donné le baiser de paix, il ne put se contenir davantage et leur dit de se souvenir de lui, et que le jour était proche où Dieu l'appellerait. Alors il s'éleva de grands cris, on vit couler des torrents de larmes; et un prêtre nommé Elgar, docte et vertueux, qui fut depuis évêque, déclara que le matin même il avait vu des Anges dire à Dunstan qu'il se tînt prêt pour partir le samedi.

Après le dîner, l'archevêque revint à l'église et marqua le lieu de sa sépulture. Comme il remontait pour aller se reposer, ainsi qu'il avait accoutumé pendant l'été, ceux qui le suivaient en grand nombre, le virent élevé de terre et monter en l'air; ils en furent effrayés. Revenu à bas, il leur dit : Vous voyez où Dieu m'appelle, et personne ne doit désespérer de venir au ciel en suivant mes traces. Cherchez en tout à pratiquer la volonté de Dieu. Ne vous mettez pas en peine de paraître bons, mais de l'être, ni de ne paraître pas méchants, mais de ne l'être pas. Je vous prédis que la nation anglaise souffrira beaucoup et longtemps de la part des étrangers; mais à la fin la miséricorde de Dieu se répandra sur elle. En parlant ainsi, le saint Prélat sentit que les forces de son corps diminuaient peu à peu. Néanmoins il continua tout ce jour-là et le vendredi suivant à instruire et à consoler ceux qui venaient se recommander à lui et lui demander sa bénédiction.

Le samedi, il fit célébrer devant lui les saints Mystères, et, ayant reçu le saint Viatique, il fit une fervente action de grâces, après laquelle il expira plein de joie. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur, sa cathédrale, au lieu qu'il avait marqué devant les degrés de l'autel. Les regrets de son peuple furent extrêmes, et il se fit depuis à son tombeau un grand nombre de miracles, dont nous avons une histoire fidèle, par le moine Osbern de Cantorbéry, qui vivait dans le siècle suivant, et qui a écrit une des cinq vies que nous avons du saint Archevêque, parmi lesquelles il en est une par un prêtre contemporain et témoin oculaire. Saint Dunstan rétablit les lettres en Angleterre, aussi bien que la discipline monastique; on lui attribue plusieurs écrits, dont il reste peu qui soient certainement de lui. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort, qui arriva le 19 mai de l'an 988. Il avait soixante-quatre ans, et avait gouverné durant dix-sept ans l'Église de Cantorbéry. (ROHRBACHER.)

SAINT YVES,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Saint Yves, issu d'une famille également illustre et vertueuse, naquit en 1253, près de Tréguier en Basse-Bretagne. Il étudia la grammaire dans son pays, et ses succès répondirent à son application. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie, et de droit tant civil que canonique. Il se rendit à Orléans, où il étudia les décrétales sous le célèbre Guillaume de Blaye, qui devint évêque d'Angoulême, et les institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal.

Dans les instructions que lui donnait sa mère, elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un Saint. C'est bien le but où je tends, répondit-il alors. De tels sentiments se fortifiaient en lui tous les jours et faisaient sur son âme les plus profondes impressions. Cette pensée, « je dois devenir un Saint, » le portait puissamment à la vertu en l'éloignant de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte

gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité et les consolait dans leurs peines.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris et à Orléans, il s'attira l'admiration des universités de ces deux villes par la beauté de son esprit et par sa piété extraordinaire. Toujours il portait un cilice et s'interdisait l'usage du vin et de la viande. Il jeûnait au pain et à l'eau l'avent, le carême et plusieurs autres jours de l'année. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur une natte de paille, n'ayant qu'un livre ou qu'une pierre pour chevet. Jamais il ne se couchait qu'il ne fût accablé par le sommeil. Il avait fait secrètement le vœu de chasteté perpétuelle. Comme personne n'en était instruit, on lui proposa d'entrer dans l'état du mariage, et on lui offrit même plusieurs partis honorables. Il les refusa tous avec modestie, alléguant pour raison qu'une vie d'étude comme la sienne renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

A la fin pourtant il fit connaître ses intentions, en se déterminant pour l'état ecclésiastique. Le désir de servir le prochain influa principalement sur son choix. Il eût bien voulu par humilité, rester toujours dans les ordres mineurs; mais son évêque l'obligea de recevoir la prêtrise. La réception du sacerdoce lui coûta beaucoup de larmes; il s'y était cependant préparé par une vie toute remplie de bonnes œuvres, et surtout par une inviolable pureté d'âme et de corps.

Maurice, archidiacre de Rennes, qui, en cette qualité, était vicaire perpétuel de l'évêque, le fit official du diocèse. Yves s'acquitta de cet emploi avec toute la vertu et toute la sagesse possibles. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvaient en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugements; ceux mêmes qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. Jamais il ne prononçait de sentence sans verser des larmes; il se rappelait alors le dernier jour où il paraîtrait devant le tribunal du souverain Juge, pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Sa sainteté jetait au loin un tel éclat, que plusieurs évêques se disputaient l'avantage de l'attacher à leur diocèse. Ce fut ce qui priva l'Église de Rennes du trésor qu'elle possédait. Alain de Bruc, évêque de Tréguier, qui croyait avoir des droits sur lui, le détermina enfin à venir dans son diocèse, et le fit son official. Le Saint eut bientôt établi partout la réforme. S'il était le fléau des méchants, les personnes vertueuses l'aimaient et le respectaient comme leur père. Quoiqu'il fût juge par sa place, il ne laissait pas de s'intéresser en faveur des pauvres dans les autres cours; il se chargeait lui-même du soin de plaider leurs causes : aussi était-il surnommé l'Avocat des pauvres. Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toutes sortes de moyens pour terminer les différends. N'ayant pu réussir une fois à réconcilier une mère et un fils qui plaidaient l'un contre l'autre, il pria pour eux, dit la Messe à leur intention, et obtint de Dieu qu'ils se prêtassent à un accommodement. Son désintéressement égalait son intégrité : il refusait ce qu'il eût pu exiger avec justice.

L'esprit de sagesse dont il était rempli le rendait extrêmement habile à démêler le vrai du faux dans les contestations. En voici un trait qui a été cité et admiré par les plus habiles jurisconsultes.

Saint Yves étant allé à Tours pour poursuivre l'appel d'une de ses sentences, trouva l'hôtesse chez laquelle il avait coutume de loger dans une grande consternation. Deux filous, habillés en marchands, lui avaient mis entre les mains une valise, où ils lui dirent qu'il y avait douze cents écus d'or et des papiers importants. Ils convinrent avec elle qu'elle ne la donnerait à l'un d'eux qu'en présence de l'autre; cette hôtesse, sans avoir la précaution de s'assurer de ce qui était dans cette valise, s'en chargea et en donna une reconnaissance. Au bout de six jours, un de ces prétendus marchands vient en l'absence de son compagnon et demande à l'hôtesse sa valise, sous prétexte de faire quelque paiement. L'hôtesse, qui, six jours auparavant, avait été témoin de la bonne intelligence entre ces deux marchands, sans se souvenir qu'elle s'était obligée à ne donner la valise à l'un qu'en présence

de l'autre, la remet à celui qui la lui demandait. Il disparut aussitôt. L'autre filou vint bientôt après réclamer la valise à l'hôtesse, et la fit assigner devant la justice de Touraine. Saint Yves, arrivé la veille du jugement et trouvant son hôtesse dans cet embarras, l'exhorta à la patience et à la confiance en Dieu. Puis, ayant appris le fait, tant de sa bouche que de celle de son avocat, il pria celui-ci de vouloir bien lui permettre de plaider lui-même la cause. L'avocat eut d'autant moins de peine à le lui accorder, qu'il regardait cette affaire comme perdue. Saint Yves se trouve à l'audience avec cette femme, et demande d'abord de voir en face la partie adverse. L'exposé du procès étant fait, il ne restait plus qu'à prononcer. Mais saint Yves prend la parole pour son hôtesse, et dit : Monsieur, nous avons un nouveau fait qui décide la difficulté ; c'est que la défenderesse, depuis la dernière audience, a heureusement recouvré la valise en question, et qu'elle est prête à la représenter, lorsque vous l'ordonnerez. — L'avocat du filou prétendit qu'il fallait que l'hôtesse représentât sur-le-champ la valise, faute de quoi il soutenait que le fait allégué de nouveau ne devait pas empêcher la sentence. — Saint Yves répliqua et dit : Le fait positif du demandeur est que lui et son compagnon, en mettant la valise entre les mains de l'hôtesse, la chargèrent de ne la donner à l'un d'eux qu'en présence de l'autre ; c'est pourquoi le demandeur est obligé de faire venir son compagnon, et la défenderesse représentera la valise.

Le juge, par sa sentence, ordonna que le demandeur représenterait son compagnon, et qu'autrement, la défenderesse serait déchargée de la demande. — Cette sentence frappa si fort le filou, qu'on vit à sa figure, à ses yeux et à un tremblement soudain, combien devaient être grands les remords de sa conscience On l'arrête, on l'emprisonne, on l'interroge, et dans trois jours, il est condamné à être pendu, après avoir été convaincu, entre autres choses, de n'avoir mis, au lieu de douze cents écus d'or, que des têtes de clous et des ferrailles dans la valise qu'il demandait avec tant d'instance.

Quant à saint Yves, après avoir rempli plusieurs années les fonctions d'official à Tréguier, il fut nommé curé de Tresdrets,

et il desservit huit ans cette paroisse. Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain de Bruc, le transféra à la paroisse de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort. Il se levait tous les jours à minuit pour réciter Matines, et ne laissait passer aucun jour sans dire la Messe. On le voyait à l'autel pénétré de la plus grande ferveur. Dans sa préparation, il était longtemps prosterné, afin de mieux considérer la bassesse de son néant et la majesté du Dieu auquel il allait offrir le Sacrifice et la sainteté de la Victime qui devait s'immoler par son ministère. Quand il se relevait, ses yeux étaient ordinairement baignés de larmes, qui continuaient à couler avec abondance pendant tout le temps qu'il employait à célébrer les Saints Mystères.

Lorsqu'il accepta la cure de Tresdretz, il renonça à tous les ornements de sa première dignité, et se réduisit à ne plus porter que des habits simples et pauvres. Les jours où il ne jeûnait point, et qui étaient en petit nombre, il ne mangeait qu'un potage et quelques légumes. Toujours il couchait sur la paille et même sur une claie. Il s'attendrissait jusqu'aux larmes quand il parlait des choses de Dieu; aussi ses discours avaient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il allait encore prêcher dans d'autres églises éloignées de la sienne. Il y avait des jours où il prêchait quatre ou cinq fois. On le faisait juge de toutes les contestations qui survenaient dans le pays; il réunissait les cœurs divisés, et par là il prévenait un grand nombre de procès.

Le Saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie, il distribuait aux indigents son blé ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie? — En attendant ainsi, dit la même personne, j'ai gagné le cinquième. — Et moi, répliqua le Saint, j'ai gagné le centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. » Un jour qu'il n'avait plus qu'un pain dans sa maison, il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant

fait là-dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres reçurent le reste ; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

Durant le Carême de l'année 1303, il s'aperçut que ses forces diminuaient chaque jour ; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devait redoubler de ferveur à mesure qu'il approchait de l'éternité. La veille de l'Ascension, il se trouva très-faible ; il prêcha néanmoins encore, et il dit la Messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient ; il répondit à ceux qui étaient venus le consulter. Enfin il succomba, et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu les derniers Sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il mourut le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans. La plus grande partie de ses reliques se garde à Tréguier. Charles de Blois, duc de Bretagne, en mit une portion dans l'église de Notre-Dame de Lamballe, chef-lieu du duché de Penthièvre ; une autre portion fut donnée à l'abbaye de Saint-Sauveur, Ordre de Cîteaux. Il s'est fait encore plusieurs autres distributions des reliques du Saint.

Jean de Montfort, duc de Bretagne, alla à Rome solliciter la canonisation du Serviteur de Dieu. Il déclara qu'il avait été guéri par son intercession d'une maladie que les médecins avaient jugée incurable. Les commissaires nommés en 1338 par Jean XXII constatèrent le vérité de plusieurs autres miracles. Le bienheureux Yves fut canonisé en 1347, par Clément VI. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, le 19 mai, et l'on fait sa fête en ce jour dans plusieurs diocèses de Bretagne. L'université de Nantes l'avait choisi pour patron. Il y a eu à Paris une église dédiée sous son invocation, et qui fut bâtie aux dépens des Bretons, en 1345. Cette église, dans laquelle était érigée la confrérie des avocats, a été détruite en 1823. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX PIERRE LE CHANTRE.

Pierre le Chantre, né dans les premières années du XIIe siècle, fit à Paris de si brillantes et de si solides études, qu'il fut élevé à

la dignité de docteur dans l'université de Paris. Il fut aussitôt chanoine et chantre de la cathédrale. Son mérite, appuyé de grandes vertus, lui fit si bonne renommée que la ville de Tournay le demanda pour son évêque. Mais il était humble, et il refusa le fardeau épiscopal ; il renonça même aux bénéfices de son canonicat, se retira à l'abbaye de Longpont dans le diocèse de Soissons, et ne voulut y être que simple moine. Il écrivit là quelques livres pieux et mourut saintement, vers l'an 1197.

Les Bénédictins l'honorent le 19 mai.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE MONTAIGU,

ABBÉ DE CITEAUX.

Guillaume III de Montaigu [1], vingt-deuxième abbé de Cîteaux, succéda à Jacques Ier vers l'an 1238. Employé comme ambassadeur pour réconcilier les rois de France et d'Angleterre, il s'acquitta de cette mission avec zèle et succès. L'an 1241, il entreprit le voyage de Rome avec Hugues de Courtenay, abbé de Cluny, et plusieurs autres prélats français. Ils allaient au concile convoqué par le Pape Grégoire IX pour juger Frédéric II. Entius, fils de l'empereur, les surprit en mer et les fit prisonniers. Dispersés en différentes places d'Italie, ils furent inhumainement livrés à toutes les suites d'une captivité longue et douloureuse. Deux années de suite, le chapitre général de Cîteaux ordonna des prières publiques et une subvention extraordinaire pour la délivrance de Guillaume et des autres prisonniers. Ils obtinrent enfin leur élargissement par la médiation de saint Louis.

Ce grand et pieux monarque fut reçu au chapitre général de Cîteaux, l'an 1244, par l'abbé Guillaume de Montaigu : événement important pour notre illustre monastère, et que l'historien le plus récent de saint Louis [2] se plaît à exposer dans tous ses détails : nous abrégeons un peu son récit :

« Blanche de Castille, Isabelle de France, les comtes d'Artois et de Poitiers, et une foule de prélats et de seigneurs accompagnaient saint Louis. Cîteaux, s'élevant au milieu de bois sau-

[1] Ménol. de Cîteaux et Gall. Christ., t. IV.
[2] M. de Villeneuve, *Hist. de S. Louis*, t. II, p. 9 et suiv.

vages et d'une vaste solitude, offrait un mélange de mœurs monacales et chevaleresques. De hautes tours à créneaux machicoulés, des portes à herse, des bastions, des remparts défendaient à la fois la basilique et le manoir abbatial. L'hospitalité du châtelain et celle du cénobite s'y exerçaient avec la même courtoisie : tous les voyageurs étaient admis indistinctement à y loger et à manger dans le réfectoire durant l'espace de trois soleils.

« Les illustres visiteurs furent conduits au milieu de la nef, sur un trône couvert de draperies velours et or ; mais Louis ne consentit à y monter qu'à condition que sa mère serait assise sur un siége plus élevé. Autour d'eux se rangèrent le duc et la duchesse de Bourgogne, les prélats et les ambassadeurs.

« Aussitôt les cloches de l'abbaye, qui sonnaient à grandes volées depuis l'arrivée de la famille royale, cessèrent de se faire entendre ; l'orgue demeura muet, le chant des saintes hymnes fut suspendu, et, à un signal de Guillaume [1], tous les religieux, frappant leurs poitrines, se jetèrent à genoux, la face contre terre, étendant leurs mains suppliantes vers le trône. Alors l'abbé de Cîteaux s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Sire, sire roi ! nous vous en conjurons ! que votre protection soit accordée au Vicaire de Jésus-Christ. Oui, sire, protégez notre père contre son persécuteur, le fils de Satan. »

« Rassuré par le roi, qui, tout ému, l'oblige à se relever, Guillaume lui remet alors une dépêche récente d'Innocent IV. Par cette lettre, datée de Gênes, le Saint-Père informait le chapitre de Cîteaux que, sur le point d'être enlevé pendant la nuit et livré à l'implacable ennemi de Rome, il avait été obligé de se déguiser, de faire onze lieues à cheval avant le point du jour, et de s'embarquer pour Gênes. Mais ce généreux asile ne pouvait être que temporaire ; rien, d'ailleurs, n'y garantissait sa sécurité personnelle. Il suppliait donc le roi de France de lui en accorder un digne de lui dans ses États.

« Les ambassadeurs de Frédéric, avoués ou secrets, assistaient à l'ouverture du chapitre, de même qu'une foule de délégués des

[1] Et non Boniface, comme le dit M. de Villeneuve. Voyez-en la preuve dans le *Gall. christ.*, t. IV.

autres puissances chrétiennes : suivant la réponse de Louis, les députés impériaux avaient ordre de protester ou de garder le silence. Le monarque ne l'ignorait pas, et bien que pénétré de la douleur des bons religieux avec lesquels il s'était mis en prières, les paroles qu'il prononça furent de nature à ne rien préjuger sur le grave incident soulevé devant lui : Autant que mon honneur et la justice le permettent, dit-il en s'adressant à l'abbé, je défendrai l'Église contre les insultes qui lui viendront de l'empereur. Mais quoique personnellement disposé moi-même à recevoir le Souverain Pontife en mes États, je dois auparavant mander et consulter mes barons. Un roi de France ne peut se dispenser de prendre et suivre leurs avis.

« Cette déclaration réunit les suffrages les plus opposés, et chose rare, le monarque reçut à la fois les actions de grâces du monastère et les remerciements des agents impériaux.

« Après la dissolution du chapitre, Louis demeura quelques jours encore à Cîteaux, où près d'un siècle auparavant, Louis-le-Jeune était venu implorer la protection céleste pour obtenir un héritier qui fut Philippe-Auguste. La famille de France se plut à parcourir ces profondes solitudes, ces cloîtres toujours silencieux quand la prière ne les animait point, à contempler les sépultures ducales couvertes d'écussons, et la grande salle des trépassés, dernier trône de nos princes.

« Plein de reconnaissance envers ses augustes hôtes qui, à leur départ, avaient offert de précieux dons à l'abbaye, le chapitre décida que chaque religieux célébrerait annuellement trois Messes du Saint-Esprit et une de la très-sainte Vierge, à l'intention de Louis et de Blanche de Castille ; que dans tous les monastères de l'Ordre établis en France, les noms du roi et de sa mère, inscrits en marge du missel, auraient une commémoraison spéciale au premier *memento* de la Messe ; qu'enfin le monarque y serait traité en gras lui et sa suite, sans tirer à conséquence pour d'autres têtes couronnées. Cette infraction à l'austérité de l'Ordre, fut regardée comme la plus haute marque de déférence et de respect qu'il pût donner au royal visiteur. »

Cette réception fut le dernier acte de Guillaume comme abbé

de Cîteaux : il se démit de cette charge et se retira dans sa chère abbaye de Clairvaux qu'il habitait déjà à l'époque de son élection. Il y mourut saintement l'an 1245. Le chapitre ordonna pour lui un service solennel dans toutes les maisons de l'Ordre, en considération de la captivité qu'il avait soufferte pour les intérêts de l'Église.

LES BB. JEAN DE CÉTINA ET PIERRE DE DUEGNAS,

FRÈRES MINEURS, MARTYRS.

Jean de Cétina, né en Espagne, au royaume d'Aragon, eut pour père Jean de Laurens, et passa ses premières années au service d'un gentilhomme. Il s'aperçut qu'en cet état, il perdait son temps, sans rien faire d'avantageux, ni pour sa fortune, ni pour son avancement dans la vertu ; et le Ciel permit qu'en se repliant sur soi-même, il fût effrayé des dangers auxquels son salut était exposé. Le trait de lumière dont il fut frappé en cette circonstance, fût si efficace, qu'il quitta son maître et toutes les espérances que le monde pouvait lui offrir, pour se retirer dans l'ermitage de Saint-Genêt, près de Carthagène-la-Neuve. Il y passa quelques années dans un parfait recueillement, priant avec assiduité, et livrant son corps à toutes sortes d'austérités. Voulant ensuite donner une règle stable à son genre de vie pénitente, et joindre à ses exercices de piété le mérite de l'obéissance il repassa en Aragon et vint au couvent de Montion, où il demanda l'habit de Saint-François.

Il paraît que l'éducation de Jean avait été négligée, car ses supérieurs, qui lui reconnurent un grand fonds de vertus et même des talents, voulant l'élever aux ordres sacrés, l'envoyèrent à Barcelone, où il étudia avec assez de succès pour devenir en peu d'années un bon prédicateur.

Aussitôt qu'il fut en état d'annoncer l'Évangile, il s'appliqua à l'instruction des Maures et des Juifs, et il n'en rencontrait aucun qu'il ne se mît à le catéchiser. Notre bienheureux ayant été envoyé à Chelvas, dans le royaume de Valence, il y vit les nouveaux observateurs de la règle, embrassa leur genre de vie, se vêtit d'un habit grossier et marcha pieds-nus. La nouvelle qu'on

reçut alors de plusieurs Frères mineurs qui avaient enduré le martyre à Jérusalem, enflamma le zèle de Jean de Cétina : il alla à Rome et demanda au Pape la permission d'aller prêcher dans les Saints-Lieux, où il espérait recevoir la palme des confesseurs de la foi. Boniface IX après avoir fait éprouver la fermeté du religieux, lui accorda le pouvoir de prêcher en Palestine, mais avec condition qu'il n'entrerait point dans Jérusalem, où ses prédications pourraient apporter un préjudice considérable aux religieux de Saint-François qui desservent les Lieux-Saints, sous la domination des infidèles. Cette restriction fit de la peine à Jean. Il changea de dessein, et résolut d'aller porter l'Évangile aux Sarrasins de Grenade et d'Andalousie. A cet effet, il revint en Espagne, et s'adressa à Jean Vital, provincial de Castille, pour en obtenir les pouvoirs nécessaires à son projet. Ce supérieur, qui avait beaucoup d'expérience, lui représenta combien était grand le danger d'une telle entreprise, et ajouta que le péril de cette mission était si éminent, qu'il ne pouvait la lui accorder sans des épreuves ; il lui conseilla d'employer les jeûnes et les plus ferventes prières, pour connaître la volonté du ciel à cet égard, et pour en obtenir la force d'accomplir son généreux dessein. Il lui assigna le couvent de Mont, près de Cordoue, pour s'y préparer.

Jean de Cétina, respectant la volonté de Dieu, dans celle de son supérieur, obéit avec plaisir. Il passa donc une année entière dans l'oraison et les mortifications : on assure que Dieu fit connaître par des merveilles éclatantes, qu'il le destinait à l'honneur d'être le témoin de son évangile, et que ses supérieurs, instruits de ce qui se passait, et de la constance de son zèle, lui accordèrent enfin la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur.

Un Frère-lai, appelé Pierre de Duegnas, âgé de dix-huit ans, et qui avait été élevé à la cour du roi catholique, lui fut donné pour compagnon, sur une révélation que Jean avait eue, et par laquelle il avait appris que ce jeune homme devait partager avec lui la gloire du martyre. Aussitôt qu'ils eurent reçu la bénédiction de leurs supérieurs, nos deux athlètes se mirent en route, et les premiers Maures qu'ils rencontrèrent sur le chemin de

Grenade, reconnaissant leur état à leur habit, les interrogèrent sur leurs desseins. Les religieux répondirent nettement qu'ils allaient pour leur enseigner les vérités du christianisme, et leur faire voir la fausseté de la religion de Mahomet, et quoique dans les lieux de leur passage ils prêchassent avec force contre les impostures dont le Coran est rempli, personne ne les arrêta. Ils ne furent pas même insultés.

Ils arrivèrent à Grenade le 8 janvier 1397, et à peine furent-ils entrés dans cette ville, qu'ils rencontrèrent un religieux de leur Ordre, appelé Eustache, qui était chapelain des marchands chrétiens, que leur commerce obligeait d'y résider. Ils se servirent de lui pour apprendre le local de Grenade, afin de déterminer le lieu le plus propre à leurs prédications. En voyant nos missionnaires se promener dans la ville, le peuple conçut des soupçons et porta ses plaintes au cadi.

Comme le roi, Mahomet-Aben-Balva, était alors à Malaga, Jean de Cétina et Pierre de Duegnas furent conduits devant le cadi, auquel ils déclarèrent qu'ils étaient venus exprès pour annoncer l'Évangile de Jésus-Christ, et démontrer les impiétés et les erreurs du mahométisme. Le juge, ne voulant pas prendre sur lui de les faire punir, se contenta de leur ordonner, sous peine de la vie, de quitter les États de Grenade; mais Jean lui répondit : « Vous croyez nous faire une grâce de nous renvoyer sans nous faire souffrir aucune peine; vous nous obligeriez davantage, si vous nous faisiez endurer la mort pour Jésus-Christ. »

Les deux religieux offrirent ensuite au cadi de faire une épreuve qui manifesterait de quel côté était la vérité; mais elle fut refusée, et cet infidèle affecta de les regarder comme des insensés, pour ne pas être forcé d'avouer qu'il craignait que sa croyance ne fût démontrée fausse par un miracle. L'ordre du cadi n'en imposa point aux religieux : ils prêchèrent avec intrépidité dans Grenade; et le peuple s'étant soulevé à cette occasion et les ayant saisis, les ramena devant lui. Il les fit conduire en prison, où pendant quelque temps on leur fit éprouver les traitements les plus inhumains sans pouvoir ébranler leur cons-

tance, ni tirer d'eux la parole de s'éloigner. On les tira de leur prison le 17 février, pour les faire travailler aux vignes, avec une troupe d'autres esclaves chrétiens, et ce fut pour ceux-ci une grande consolation d'avoir pour compagnons les deux religieux, qui leur fournirent les plus sublimes motifs de supporter avec patience les rudes travaux que leur imposaient les infidèles, et les injustes châtiments qu'ils en recevaient.

Après avoir été occupés deux mois aux vignes, ils revinrent à la ville, où ils prêchèrent avec une nouvelle ferveur, malgré les menaces et les dangers qui les suivaient. Le second dimanche d'après Pâques, Frère Jean ayant rencontré un assez grand nombre d'infidèles assemblés, se mit en devoir de leur expliquer la parabole du Bon-Pasteur; et après leur avoir fait voir, par tout ce que Jésus-Christ a opéré pour le salut des hommes, que lui seul méritait ce titre, il exposa dans un grand détail les fourberies dont Mahomet s'était servi pour séduire ses sectateurs, et finit par traiter cet imposteur de faux prophète.

Ces expressions allumèrent la colère des auditeurs, qui portèrent leurs plaintes directement au roi, revenu dans sa capitale. Aben-Balva fit venir les deux missionnaires en sa présence, et ayant appris, de la bouche même de Jean, la résolution où il était de soutenir les vérités de l'Évangile et d'anathématiser les impiétés de Mahomet, il lui déchargea un grand coup de bâton sur la tête. Dans cette circonstance, le confesseur de Jésus-Christ témoigna, avec encore plus de zèle qu'il n'en avait fait paraître, qu'il était disposé à tout souffrir pour le nom de son divin Maître. « Vous vous vantez, vous autres chrétiens, lui dit alors Aben-Balva, de faire des miracles; je vous ferai trancher la tête, et nous verrons si Jésus-Christ la réunira à votre corps; si cela arrive, je croirai que votre religion est la véritable. »

Rien de plus propre à nous faire connaître les mœurs et les usages de ces princes barbares au temps dont nous parlons, que l'histoire des Martyrs qui remplit cet article. Le peuple, instruit de la proposition de son roi, craignit que les religieux ne l'acceptassent, et qu'un prodige ne décidât de la vérité des croyances : il murmura donc, et s'écria qu'Aben-Balva, en bon

musulman, ne devait faire aucun traité avec des chrétiens. La crainte d'une émotion populaire, le fit changer d'avis; il ne fut plus question de conditions, et il appliqua un second coup de bâton à Jean, qui lui fit sortir un œil de son orbite. Pour assouvir sa cruauté, il le fit dépouiller, et s'étant lassé de le frapper, il commanda à ceux qui étaient présents de l'achever à coups de fouet. Ces infidèles ne s'épargnèrent pas, et dans un supplice aussi long que douloureux, lui découvrirent toutes les parties du corps à coups de fouet, de sorte qu'on lui voyait les entrailles. Au milieu de ces tourments, le Martyr ne perdit pas un instant la présence d'esprit; il ne cessa pas de bénir le Seigneur, qui l'avait trouvé digne de souffrir pour son nom, et de le prier pour qu'il éclairât ses persécuteurs.

Il aperçut, dans la foule qui l'environnait, Pierre de Dueñas, qui considérait d'un œil ferme et tranquille le détail de ses tourments; il lui donna sa bénédiction, l'exhorta à persévérer, et voulut lui donner le baiser de paix; mais le roi l'en empêcha. Le peuple impatient, et dont la constance de Jean augmentait la fureur, pressa le prince de terminer son supplice et de réserver Pierre, qu'on espérait, à cause de sa grande jeunesse, pouvoir réduire à apostasier : alors Aben-Balva fit lui-même l'office de bourreau et tirant son cimeterre, trancha la tête de Jean.

Se tournant ensuite vers Pierre, il lui dit : « Si tu persistes dans tes sentiments, je te ferai mourir d'une manière cruelle. » Mais le jeune religieux, animé par l'ardeur de sa foi, lui répondit d'un air assuré : « Je ne crains point vos supplices; mon compagnon a triomphé au milieu de votre royaume, je souhaite de l'imiter et de le suivre : nous avons été unis pendant la vie, et nous ne nous séparerons pas à la mort. » Le roi, que cette fermeté irritait, fit fustiger cruellement Frère Pierre, et comme il vit que pendant cette sanglante exécution, il priait et continuait de rendre au Seigneur les plus ferventes actions de grâces, il lui coupa aussi la tête le même jour 19 mai 1397.

La populace s'empara aussitôt des corps des deux Martyrs, les traîna par les rues avec ignominie, et les mit en pièces. Cependant les chrétiens habitués dans Grenade, recueillirent leurs

membres dispersés, et les Catalans les transportèrent en pays catholique. Plusieurs villes d'Espagne en conservent des portions; mais la plus considérable partie de ces précieuses dépouilles se voit à Vic, ville de Catalogne, où elles sont en grande vénération.

LE VÉNÉRABLE CURÉ ADELON,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Adelon, curé de Neufontaines, au diocèse de Nevers, refusa de prêter serment à la Constitution civile du clergé, et souffrit à Nevers et à Nantes les mêmes tourments que plusieurs de ses compatriotes.

Ce qui affligeait le plus ces vénérables confesseurs de la foi, c'étaient moins leurs propres souffrances que l'horrible impiété des gens de l'équipage. A peine étaient-ils entrés sur le vaisseau, qu'on les fouillait rigoureusement; et si l'on trouvait sur eux un livre de piété, un bréviaire, on les déchirait et on en jetait les feuillets à la face des déportés. Sans cesse on faisait retentir autour d'eux les blasphèmes les plus révoltants. Un jour on saisit un Crucifix d'ivoire caché sous les habits d'un Chartreux. Cette image sacrée devint à l'instant le sujet des plus horribles imprécations; l'un des officiers prenant le Crucifix avec fureur, le mit sur un billot, et coupa la tête du Christ avec son sabre, aux applaudissements de tout l'équipage qui criait : Vive la nation! Vive la république!

Trois ou quatre déportés périssaient par jour; aussitôt que l'un d'eux rendait le dernier soupir, les vociférations d'une joie infernale se faisaient entendre : A bas les prêtres! quand viendra la mort du dernier de ces scélérats?

Après avoir courageusement supporté ces affreuses tortures, M. Adelon fut envoyé à Brest avec les compagnons de son martyre; mais il y porta le germe de la mort. Il succomba presque en arrivant, à l'hôpital Saint-Louis, le 19 mai 1794, à l'âge de soixante-seize ans.

LE VENÉRABLE LOUIS-XAVIER LOIR,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN, CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean-Baptiste-Jacques-Louis-Xavier Loir, Frère Mineur Capucin, de la maison de Lyon, fut déporté du département de l'Allier à l'âge de soixante-dix-sept ans et emmené à Rochefort. C'était un homme d'une vertu éminente et du plus heureux caractère. A l'âge de soixante-dix-sept ans, il avait encore toute la gaîté d'un jeune homme. Il avait, dit-on, renoncé à un patrimoine de trois cent mille livres, pour embrasser la pauvreté évangélique. Il refusa constamment toutes les charges de son Ordre, même, à ce qu'on disait, le généralat. Une seule fois il accepta par obéissance la charge de gardien, mais sous la condition expresse qu'il la quitterait quand il le jugerait à propos. Sa maxime la plus familière était celle-ci : « Je ne suis pas venu pour commander, mais pour obéir. » Il mourut paisiblement et presque subitement, à bord des *Associés*, dans une de ces nuits cruelles qui faisaient le principal tourment des Confesseurs de la foi. C'était le 19 mai 1794. Il fut enterré dans l'île d'Aix.

SARA,

FEMME D'ABRAHAM.

Sara était fille d'Aran et sœur de Loth. Elle fut mariée à son oncle Abraham, frère de Nachor et d'Aran. Elle suivit son mari lorsque Dieu l'eut fait sortir de son pays pour aller dans la terre de Chanaan. Il la mena en Égypte quelque temps après pour se garantir de la famine. Comme elle était extrêmement belle, Abraham qui connaissait l'intempérance des Égyptiens, craignait que le roi Pharaon ne le fît tuer pour la lui ravir, s'il venait à savoir qu'elle était sa femme. Il l'engagea à dire qu'elle était sa sœur. C'était, en effet, une manière de parler toute commune, qui faisait donner fort ordinairement le nom de frère et de sœur aux enfants du frère et de la sœur. Mais cet usage, non plus que le dessein de pourvoir à la sûreté de sa vie, n'aurait point empêché Abraham de se rendre doublement coupable, tant de l'équivoque que du danger auquel il exposait l'honneur de sa femme, si Dieu n'avait fait connaître que cette conduite était

selon son ordre par la protection qu'il donna à l'un et à l'autre.

Le récit que chacun fit de la beauté de Sara se répandit dans tout le pays. Les grands du royaume en donnèrent avis au roi Pharaon, et ils lui en firent tant d'éloges qu'il voulut la voir. Il ne l'eut pas plutôt vue qu'il conçut le dessein de l'épouser, sans savoir qu'elle fût autre chose que la sœur de l'étranger qui s'était retiré dans ses États. Mais lorsqu'il croyait déjà l'avoir en sa possession, Dieu arrêta son dessein par une maladie soudaine, dont il fut frappé avec tous ceux de sa maison.

Ce prince ayant reconnu la cause de son mal, et su que Sara était mariée, se plaignit à Abraham de la manière dont il en avait agi à son égard, en lui dissimulant que Sara fût sa femme. Il la lui rendit en lui faisant entendre que sa bonne foi aurait dû l'excuser; que si Dieu eût permis qu'il l'eût épousée, la faute de l'erreur serait retombée sur le mari qui l'avait trompée.

Quelques années après, Dieu pour récompenser la fidélité d'Abraham lui promit un héritier qui devait naître de lui, et dont la postérité devait posséder la terre de Chanaan où il l'avait fait venir. Abraham n'hésita point à croire; mais Sara, qui se voyait stérile et qui avait alors soixante-quinze ans, ne put comprendre comment cette promesse de Dieu s'accomplirait, si elle n'y pourvoyait par quelqu'autre moyen; elle dit à son mari : « Vous savez que le Seigneur m'a mise hors d'état d'avoir des enfants, prenez donc une de mes servantes, afin que je voie si j'aurai au moins des enfants par elle. » Abraham s'étant rendu à sa prière, elle lui donna pour femme sa servante Agar, qui était Égyptienne.

Mais ce qu'elle fit alors pour sa consolation et pour coopérer, autant qu'il dépendait d'elle, à l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites à son mari, lui devint bientôt un nouveau sujet de peine, car Agar ne se sentit pas plutôt grosse, qu'elle commença à mépriser sa maîtresse. Sara en fit ses plaintes à Abraham, qui les trouva justes; il lui donna le pouvoir de la traiter comme elle le jugerait à propos. Agar fut châtiée, et ne pouvant supporter les rigoureux traitements de sa maîtresse, elle s'enfuit.

L'Ange du Seigneur la trouvant seule dans le désert, auprès d'une fontaine, sur le chemin de Sur, du côté d'Égypte, lui demanda d'où elle venait, et où elle allait ; elle répondit qu'elle fuyait de devant Sara sa maîtresse. L'Ange lui ordonna de retourner à sa maîtresse et de s'humilier sous sa main. Il lui prédit en même temps ce qui devait arriver à l'enfant qu'elle portait et à toute sa postérité. Agar obéit, après avoir invoqué le nom du Seigneur, qui lui parlait par son Ange.

Sara lui fit voir, en lui pardonnant, que ce n'était ni la vengeance ni la jalousie qui l'avait fait agir. Elle la reçut auprès d'elle comme auparavant, et Agar enfanta un fils qui fut nommé Ismaël. Dieu ayant ordonné la circoncision à Abraham, lui promit aussi de bénir Sara et de lui donner dans un an un fils qu'il rendrait chef de nations, et père de rois de divers peuples qui devaient sortir de lui.

Quelque temps après, Abraham reçut trois Anges sous la forme humaine, et les prenant pour des étrangers qui passaient, il leur fit un grand repas sous un arbre, vis-à-vis de sa tente. Il leur servit un veau gras et des pains que Sara avait pétris à la hâte, et cuits sous la cendre pour eux. Lorsqu'ils eurent mangé, ils demandèrent à Abraham où était sa femme, et il leur répondit qu'elle était dans la tente. L'un d'eux lui dit qu'il reviendrait dans un an vers le même temps, et que Sara, sa femme, aurait alors un fils. Sara ayant entendu ce discours, se mit à rire ; l'Ange trouva mauvais que Sara eût osé rire, lorsqu'on lui promettait un fils, sous prétexte de sa vieillesse et de sa stérilité, comme si elle eût voulu douter de la puissance de Dieu, à qui rien n'est difficile. Sara effrayée de ce discours, nia dans sa surprise qu'elle eût ri ; mais l'Ange la reprit de ce qu'elle ne disait point la vérité, et bientôt elle devint enceinte.

Cependant Sodome et Gomorrhe ayant été brûlées par le feu du Ciel, Abraham se retira plus avant vers le midi, alla à Gérare, où Sara ne l'appelait pas autrement que son frère, et lui l'appelait toujours sa sœur, comme ils étaient convenus d'en user partout où ils iraient en sortant de Mésopotamie. Le roi Abimélech la prenant simplement pour sa sœur, d'autant plus facilement

que sa grossesse ne paraissait pas encore, la fit enlever dans le dessein de l'épouser : car son âge de quatre-vingt-dix ans n'avait pas encore effacé les traits de sa beauté.

Abimélech, averti et menacé par Dieu en songe, la rendit à son mari, s'excusant sur ce qu'il avait ignoré qu'elle fût mariée. Il parut enfin que le Seigneur avait visité Sara, car elle enfanta un fils dans le temps que Dieu lui avait prédit. Elle dit alors à l'occasion du nom d'Isaac, qu'Abraham donna à son enfant, que Dieu lui avait causé un vrai sujet de ris et de joie, et qu'elle ne doutait pas que ceux qui le sauraient, ne voulussent s'en réjouir avec elle. « Qui croirait, ajouta-t-elle, qu'on aurait jamais pu dire à Abraham que Sara nourrirait de son lait un fils qu'elle lui aurait enfanté dans sa vieillesse ? »

L'enfant crût, et son père fit un festin le jour qu'il fut sevré. Sara veillant à l'éducation d'un fils si cher, fit chasser ensuite Ismaël avec sa mère Agar, parce qu'il maltraitait Isaac, et qu'il lui donnait mauvais exemple. Elle vécut encore longtemps depuis, et elle mourut à l'âge de cent vingt-sept ans, dans la ville d'Arbé, dite depuis Hébron, au pays de Chanaan, où Abraham était revenu demeurer. Il la pleura et en fit le deuil ; et après s'être acquitté des devoirs qu'on avait coutume de rendre aux morts, il fit enterrer son corps dans une caverne qu'il acheta pour sa sépulture, près de la vallée de Mambré.

Sara, la mère des croyants, se trouve comme canonisée par la bouche de saint Paul en ces termes : « C'est par la foi que Sara étant stérile, reçut la vertu de concevoir dans son sein, et qu'elle eut un fils lorsqu'elle n'était plus en âge d'en avoir, parce qu'elle crut fidèle et véritable Celui qui le lui avait promis. C'est pourquoi il est sorti d'un homme seul et qui était déjà comme mort (par son grand âge), une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable du bord de la mer[1]. » Elle y partage l'éloge qu'il fait de son mari, ayant eu part à tout ce qui en fait le sujet. Car il est aussi vrai de dire de Sara que d'Abraham, tout ce que cet Apôtre a allégué pour montrer le mérite du déta-

[1] *Hebr.*, XI, 11 et 12.

chement de ceux qui ont quitté leur pays et leur parenté pour Dieu ; de leur soumission parfaite à sa volonté dans toutes les aventures de la vie, et de leur espérance des biens éternels.

Saint Pierre regardait aussi Sara comme un modèle de sainteté dans l'état du mariage, et proposait son exemple aux femmes chrétiennes, qu'il exhortait à ne point se parer au dehors avec l'or, les pierreries, les riches étoffes et les autres ornements qui entretiennent le luxe. « Parez-vous au dedans, leur disait-il, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, ce qui est un riche et précieux ornement aux yeux de Dieu. Car c'est ainsi que les saintes femmes qui ont espéré en Dieu se paraient autrefois, étant soumises à leurs maris : comme faisait Sara qui obéissait à Abraham, l'appelant son Seigneur ; Sara dont vous êtes devenues les filles en imitant sa bonne vie [1]. »

Le culte que l'Église rend à Sara est presque partout inséparable de celui qui a été établi pour Abraham au 9 octobre. Pierre Natal l'a mise, de même que Rébecca et Rachel, avec les Patriarches du troisième âge du monde, dans l'espace de la Quinquagésime au mois de février. Le nom de Sara se trouve marqué au 19 mai dans le calendrier Julien. Les Juifs, depuis le retour de la captivité de Babylone, ont institué une espèce de fête en l'honneur de Sara, au jour où ils célèbrent encore aujourd'hui la naissance d'Isaac son fils. C'est ce qu'ils appellent section ou commémoration de la vie de Sara, et qu'ils observent au sixième jour de leur huitième mois ecclésiastique, appelé Marchesuan.

Nous honorons encore Sara comme étant en particulier la figure de l'Église de Jésus-Christ ; et après la très-sainte Vierge, nous la regardons comme la personne de son sexe à qui nous sommes redevables de l'humanité de Notre-Seigneur en sa chair, puisqu'il a fallu un miracle pour la former en elle, et que Sara n'est devenue la mère de tout le peuple de Dieu que pour l'être en particulier de Jésus-Christ.

[1] I *Pet.*, III, 4 et 5.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 19 mai 1739, mourut au Canada une admirable servante de la très-sainte Vierge nommée Marie Barbier. Elle lui avait été consacrée dès sa naissance par ses parents, et était entrée dans la Congrégation des Filles séculières de Notre-Dame le jour de l'Assomption. Le caractère de sa piété, le mobile de sa vie intérieure, dit l'abbé Chapia, ce fut la dévotion à l'Enfant Jésus, pour qui elle se sentait pénétrée d'amour et de confiance. Ayant été mise à la boulangerie de la maison, et se voyant chargée d'un accablant travail, elle s'adressait à l'Enfant Jésus, dans ses embarras sans cesse renaissants, et tout réussissait par la bénédiction qu'il donnait à ses œuvres. « Je boulangeais seule, a-t-elle écrit ; je n'y entendais rien ; cependant, me confiant au saint Enfant Jésus, j'en venais à bout : on louait la boulangère, et moi le Boulanger. » Dans une foule d'occasions, Dieu se plut à récompenser cette naïve confiance de sa petite servante au saint Enfant Jésus. Une Sœur était réduite à l'extrémité : Marie alla se prosterner aux pieds du divin Enfant, demandant la guérison de sa compagne ; elle se sentit inspirée de lui donner un morceau de galette : on traita d'extravagant un tel dessein. Cependant, on lui permit, sur ses instances, d'employer ce remède étrange ; la malade ne l'eut pas plutôt avalé qu'elle se trouva parfaitement guérie. Le Seigneur aime à faire la volonté de ceux qui l'aiment.

Rien au reste ne doit étonner dans une âme de cette trempe. « Quand j'entrai dans la communauté, dit-elle, il me semblait que mes compagnes étaient toutes des saintes, et moi une misérable, bien hardie de m'associer à elles. Étant nouvellement convertie, rien ne me coûtait ; je ne sentais point mes passions... J'avais de « grandes touches » de Dieu, et je faisais tout ce que je pouvais pour animer les autres à l'aimer. » Cette âme de choix était pénétrée d'un sentiment profond d'humilité. « J'aurais souhaité, dit-elle encore, d'être connue telle que j'étais, afin d'être méprisée ; je me reconnaissais indigne de demeurer avec les servantes de la très-sainte Vierge. » Elle demanda d'être mise à soigner les vaches et les porcs ; ce qui lui fut accordé. Mais bien-

tôt la très-sainte Vierge, dont elle honorait si bien le divin Fils, se plut à l'élever. Envoyée à la Nouvelle-Orléans pour y fonder une école, elle alla ensuite à Québec pour y établir une maison de providence pour les jeunes ouvrières. Elle fut de là rappelée à Montréal pour y être Assistante, puis Supérieure générale de la Congrégation. Mais elle parvint à se démettre de cette charge et acheva sa vie comme elle l'avait commencée, dans l'humilité et l'obéissance, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Pudentienne, vierge, qui, après d'innombrables combats, après avoir enterré honorablement plusieurs corps des saints Martyrs, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de la terre au Ciel.

Au même lieu, saint Pudent, sénateur, père de cette même vierge, qui, ayant été revêtu de Jésus-Christ dans le baptême par les Apôtres, conserva sans tache la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie.

De plus, à Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Calocer, chef des camériers de la femme de l'empereur Dèce, et de saint

QUARTO DECIMO KALENDAS JUNII.

Natalis sancti Petri de Morono, qui ex anachoreta summus pontifex creatus dictus est Cœlestinus Quintus : sed pontificatu se abdicans, et in solitudine religiosam vitam agens, virtutibus et miraculis clarus migravit ad Dominum. — Romæ, sanctæ Pudentianæ virginis, quæ post innumeros agones, post multorum martyrum venerabiliter exhibitas sepulturas, post omnes facultates suas pauperibus pro Christo erogatas, tandem de terris ad cœlos migravit. — Ibidem, sancti Pudentis senatoris, patris supradictæ virginis, qui ab Apostolis Christo in baptismo vestitus, innocentem tunicam usque ad vitæ coronam immaculate custodivit. — Item Romæ via Appia, natalis sanctorum Caloceri et Parthenii eunuchorum ; quorum prior cum esset præpositus cubiculi uxoris Decii imperatoris, alter vero alterius muneris Primicerius, nolentes idolis sacrificare, ab eodem occisi sunt. — Nicomediæ, sancti Philoteri martyris, filii Paciani, proconsulis, qui sub Diocletiano imperatore multa passus, martyrii coronam accepit. — Ibidem, sanctarum sex virginum et martyrum, quarum præcipua erat Cyriaca, quæ cum libere Maximianum impietatis objurgasset, diutissime cæsa et dilaniata, ad ultimum igne cremata est. — Cantuariæ, sancti Dunstani episcopi. — In Britannia minori, sancti Ivonis presbyteri et confessoris, qui pro Christi amore causas pupillorum, viduarum, ac pauperum defendebat.

Parthène, primicier dans une autre charge, qui furent mis à mort par le même empereur pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles.

A Nicomédie, saint Philotère, martyr, fils du proconsul Pacien qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Dioclétien reçut la couronne du martyre.

Dans la même ville, six saintes vierges et martyres : la principale, qui se nommait Syriaque, ayant repris l'impiété de Maximien avec beaucoup de liberté, fut battue cruellement, déchirée par tout le corps, et enfin brûlée.

Le même jour saint Pierre de Mouron, qui, d'anachorète ayant été créé Pontife suprême sous le nom de Célestin V, renonça au pontificat pour retourner dans sa solitude, où il vécut saintement; et s'étant illustré par ses vertus et par ses miracles, il entra dans la joie du Seigneur.

A Cantorbéry, saint Dunstan, évêque.

En Bretagne, saint Yves, prêtre et confesseur, qui, pour l'amour de Jésus-Christ, plaida les causes des orphelins, des veuves et des pauvres.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Jean, martyr, rapporté de Constantinople à Venise, en 1215

Saint Golluth, martyr dans la Thébaïde sous Maximien.

La bienheureuse Bartholomée, de l'Ordre des Servites, morte en 1348 à Sienne, où elle est honorée.

Saint Evonius ou Igone, évêque, honoré près d'Issoire en Auvergne.

Saint Théodore, évêque de Lucques au IVe siècle.

Saint Donateur, martyr en Afrique avec plusieurs autres chrétiens.

Saint Cyrille, évêque de Trèves, mort en 458.

Martyrologe de la dernière persécution.

Marie-Thérèse Martin, religieuse dans le comtat d'Avignon, ayant refusé le serment de Liberté-Égalité, fut chassée de son cloître, condamnée à mort par le tribunal criminel du département de Vaucluse, et guillotinée le 19 mai 1794.

VINGTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Bernardin de Sienne, frère mineur. — Saint Baudèle, martyr à Nîmes. — Sainte Basille, vierge et martyre. — Saint Austrégisile ou saint Outrille, évêque de Bourges. — Saint Hilaire, évêque de Toulouse. — Sainte Saturnine, vierge et martyre. — Saint Ethelbert, roi des Estangles. — Sainte Pontia ou Ponce, vierge. — Le Bienheureux Yves, évêque de Chartres. — Le Bienheureux Guillaume Arnaud et ses compagnons, martyrs. — La Bienheureuse Colombe de Riéti, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Vénérable Barthélemi Holzhauser, fondateur des Clercs séculiers de la vie commune. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

FRÈRE MINEUR.

Un jour, saint Vincent Ferrier, prêchant aux habitants d'Alexandrie en Piémont, s'interrompit tout à coup et dit à ses habitants : Sachez, mes enfants, qu'il y a parmi vous un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, dans peu, sera un homme célèbre par toute l'Italie, de la doctrine et des exemples duquel proviendra un grand fruit dans le peuple chrétien. Et quoiqu'il soit jeune et moi cassé de vieillesse, cependant il arrivera un temps où il me sera préféré en honneur dans l'Église romaine. Je vous exhorte donc de rendre grâces à Dieu et de le prier qu'il accomplisse pour l'utilité du peuple chrétien ce qu'il m'a révélé. Et parce que cela sera, je retourne prêcher dans les Gaules et les Espagnes; quant à ceux des peuples d'Italie que je ne suis pas encore allé prêcher, c'est à lui que je les laisse à instruire. Ayant ainsi parlé, saint Vincent reprit le fil de son discours.

Ce Frère Mineur qui, plus jeune, lui sera préféré en honneur dans l'Église romaine, y sera canonisé le premier des deux, c'est saint Bernardin de Sienne.

Il naquit à Massa, où son père était gouverneur. Il était de la famille des Albizeschi, l'une des plus illustres de la république

de Sienne. Le jour de sa naissance, fut le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, 8 septembre 1380. Son père et sa mère obtinrent cet enfant unique par l'intercession de la Mère de Dieu, en laquelle tous deux ils mettaient toute leur espérance. On pouvait dire de Bernardin ce qu'on disait de Jean-Baptiste : Qui pensez-vous que sera cet enfant ? car la main du Seigneur était avec lui. Mais il perdit sa mère à l'âge de trois ans, et son père, avant qu'il en eût sept. Perte funeste pour bien des enfants ! Par la Providence divine, Bernardin n'en eut point à souffrir. Une tante maternelle, elle se nommait Diane, prit soin de son éducation, lui inspira une tendre piété envers Dieu, et une dévotion particulière envers la très-sainte Vierge. Le petit Bernardin était modeste, doux, humble, pieux. Il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises. Sa dévotion le portait surtout à servir la Messe. D'une mémoire merveilleuse, il répétait à ses camarades, avec autant de fidélité que de grâce, les sermons qu'il avait entendus. Sa compassion pour les pauvres n'était pas moins admirable que sa piété. Un jour, sa tante en renvoya un sans rien lui donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut si touché qu'il dit à sa tante : Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme ; donnez-lui ce que vous me donneriez à dîner, je m'en passerai de bon cœur. La pieuse tante, étonnée et réjouie de ces paroles, exhorta son neveu à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle observait avec admiration ces marques précoces d'une sainteté future. Souvent elle le voyait, prosterné devant une image de la très-sainte Vierge, fondre en larmes et lui adresser la Salutation angélique avec toute la ferveur d'un Ange. Car, nuit et jour, tous les vœux, toutes les prières de Bernardin se dirigeaient vers Marie, Mère de Jésus. Dès ses premières années, il se mit à jeûner tous les samedis en son honneur, et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie.

A l'âge de onze ans, il perdit cette vertueuse tante ; mais Dieu ne l'abandonna point. Deux oncles paternels, Christophore et Ange, le firent venir à Sienne. Pia, la femme de Christophore,

n'ayant point d'enfants, le prit en affection particulière, l'aima comme son fils. Non moins pieuse que Diane, elle eut le même soin de son éducation. Comme il est dit de l'Enfant Jésus, Bernardin croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. A la maison, il construisait des autels, et commençait à réciter chaque jour l'office de la très-sainte Vierge. Ravie de ses progrès dans la vertu, Pia voulut qu'il pût en faire de semblables dans les lettres et les sciences humaines. Elle lui fit donner les plus excellents maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration de leur disciple et la beauté de son esprit; ils admiraient beaucoup plus encore sa docilité et sa modestie.

Bernardin était d'une beauté remarquable; mais son amour pour la pureté était encore plus extraordinaire. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles. Un des principaux habitants de la ville lui ayant adressé sur la place publique un propos déshonnête, Bernardin lui donna aussitôt sous le menton un si grand coup de poing, que le bruit en retentit par toute la place. Le citoyen, devenu la risée de tous les spectateurs, se retira confus et se corrigea de sa mauvaise habitude. Bien des années après, comme il écoutait Bernardin prêchant le peuple sur la même place, on le vit fondre en larmes au souvenir de ses fautes passées. Une autre fois, un libertin venu du dehors, épris de la beauté de Bernardin, osa lui faire des propositions infâmes. Bernardin le repoussait avec horreur, mais le misérable revenait toujours. Alors le saint jeune homme dit à ses camarades de se remplir de pierres les poches, et, à la première occasion, ils poursuivirent ce libertin à grands cris et à coups de pierres, à travers les rues et les places, en sorte qu'il se crut bien heureux d'échapper à la mort. Ces dispositions de Bernardin étaient si connues, sa présence seule inspirait tant de respect, que quand il arrivait parmi des jeunes gens, toute conversation libre cessait : Silence! disaient les plus dissolus, voici Bernardin.

Il avait une sainte cousine, nommée Tobie, fille de la pieuse

Diane ; elle avait trente ans de plus que lui, et devenue veuve, avait embrassé le tiers-ordre de Saint-François. Voyant Bernardin si bien fait et si jeune, elle craignait beaucoup qu'il ne vînt à perdre la pureté de son corps et de son âme. Pour lui conserver ce précieux trésor, elle adressait continuellement des prières à Dieu, à la très-sainte Vierge et à tous les Saints. Elle lui faisait à lui-même des remontrances à cet égard. Il répondit : Je suis déjà pris par l'amour ; je mourrais le jour même où je ne pourrais voir celle qui m'est chère. Bien des fois il ajoutait : Je m'en vais voir celle que j'aime, qui est plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne. Tobie, entendant ces paroles et n'en comprenant pas le sens, était profondément affligée, elle le soupçonnait épris d'amour pour quelque fille mortelle ; lui, au contraire, entendait la très-sainte Vierge Marie. Au-dessus de la porte de Sienne qui conduit à Florence, il y avait une image de la très-sainte Vierge en sa glorieuse Assomption. Bernardin avait coutume de la visiter deux fois par jour, le matin et le soir, et d'y faire dévotement ses prières. C'est d'elle qu'il parlait quand il disait à Tobie : Je ne puis dormir la nuit, lorsque le jour précédent je n'ai pu voir l'image de ma bien-aimée. Pour éclaircir ses inquiétudes, Tobie l'épia plusieurs jours de suite, à l'heure qu'il venait de lui dire : Je m'en vais voir celle que j'aime. Elle le vit chaque fois s'arrêter devant l'image de la très-sainte Vierge au-dessus de la porte, se mettre à genoux, réciter dévotement ses prières et puis s'en retourner tout droit et promptement chez lui. La pieuse Tobie voyant tous ses soupçons tourner en consolation spirituelle, dit un jour à Bernardin : Mon cher fils, je vous en prie, ne me tenez pas davantage en suspens, et que je ne sois plus affligée chaque jour à cause de vous. Dites-moi pour qui vous êtes épris d'amour, afin que, si elle est d'un rang convenable, nous puissions vous la procurer pour épouse. Bernardin répondit : « O mère, puisque vous l'ordonnez ainsi, je vous découvrirai le secret de mon cœur, que je n'aurais découvert à nul autre. Je suis épris d'amour pour la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, que j'ai toujours aimée, que je désire voir de toutes les forces de mon âme, que je me suis fiancée comme une

très-chaste épouse, et en qui j'ai mis toute mon espérance ; c'est elle que j'aime souverainement, elle que je cherche, elle que je voudrais contempler sans cesse avec le respect qui lui est dû ; mais comme je ne puis l'obtenir en ce monde, j'ai résolu dans mon cœur de visiter chaque jour son image. Et voilà celle que j'aime ! » A ces mots, la pieuse Tobie ne put retenir ses larmes, elle embrassa Bernardin avec une joie spirituelle et lui dit : « Maintenant je mourrai contente, puisque je suis assurée par votre bouche de votre sainte dévotion envers la très-sainte Vierge Marie. »

Lorsque Bernardin eut fini son cours de littérature et de philosophie, il se mit à étudier le droit civil et canonique ; vint enfin l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, à quoi il prit tant de goût, que les autres sciences lui parurent insipides.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Ce fut là qu'il commença particulièrement à mater son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines, et par beaucoup d'autres austérités. Il pratiquait surtout la mortification intérieure de sa volonté ; aussi était-il toujours humble, patient, doux et affable envers tout le monde.

En 1400, quatre ans après son entrée dans la Confrérie de l'Hôpital, la peste, qui avait déjà désolé une partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Il mourait chaque jour dans ce seul hospice, jusqu'à dix-huit à vingt personnes. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels, furent emportés en fort peu de temps, au nombre de plus de cent cinquante. Le directeur de la maison ne savait par qui les remplacer. Tout d'un coup Bernardin se présente à lui, avec douze jeunes nobles de son âge ; tous ils s'étaient confessés et avaient communié, comme pour aller au martyre. Malgré l'opposition de leurs familles, ils venaient servir les malades, les mourants et les morts. Ils le firent nuit et jour, avec un courage et une charité héroïques, pendant quatre mois que continua la peste. Bernardin et ses compagnons servaient les hommes : sa cousine Tobie servait les femmes.

Bernardin retourna chez lui épuisé de fatigue. Il y fut saisi d'une fièvre violente, qui le retint au lit quatre mois. Durant sa maladie, il édifia autant par sa patience et sa résignation, qu'il l'avait fait par sa charité. A peine fut-il rétabli, qu'il reprit son ancienne manière de vivre. Il rendit de grands services, pendant l'espace de quatorze mois, à une de ses tantes paternelles, nommée Barthélemie : c'était une femme d'une rare piété, qui, après avoir perdu son mari, avait embrassé la règle de Saint-Augustin ; elle avait quatre-vingt-dix-sept ans, était aveugle et souffrait beaucoup de diverses maladies : elle venait de perdre une vieille domestique, Bernardin voulut lui en tenir lieu tant qu'elle vécut.

Après la mort de cette tante, qui l'avait beaucoup exhorté à la vie religieuse, il se retira dans une maison du faubourg de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin ; là, il redoubla ses jeûnes et ses prières, afin de connaître la volonté de Dieu sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Prosterné aux pieds du Crucifix, il se rappelle ces paroles : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et puis venez et suivez-moi ; il se rappelle comment les Apôtres ont suivi ce conseil, et après eux le séraphique François. Aussitôt, pour marcher sur leurs traces, il commence à distribuer tous ses biens aux pauvres.

Il y avait alors dans la maison des Frères Mineurs de Sienne un homme vénérable, d'une famille distinguée de la ville. Il avait travaillé trente ans en Bosnie contre les manichéens qui infectaient cette province ; cassé de vieillesse, il était revenu dans sa terre natale ; son nom était Jean Nestor ; il se trouve dans le Martyrologe des Franciscains, au 15 février, sous le titre de Bienheureux. C'est à ce saint et vénérable vieillard que Bernardin, qui avait alors vingt-deux ans, s'adressa pour demander l'humble habit de Saint-François. Le vieillard l'en revêtit avec joie, le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, en félicitant publiquement son Ordre de la gloire que lui procurerait le jeune novice.

Colombière était un couvent dans une solitude, à quelques

milles de Sienne. Saint François et saint Bonaventure y avaient séjourné plus d'une fois. On avait coutume d'y faire passer quelque temps aux jeunes religieux. Un ancien des plus fervents désirait y rétablir toute la régularité et l'austérité primitives. Ayant besoin pour cela d'un aide, il demanda Bernardin, qui fit ainsi son noviciat à Colombière, où il fut un modèle de douceur, d'innocence, de patience, d'obéissance et de charité. L'année révolue, il fit sa profession le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge : ce fut encore le même jour que, plus tard, il dit sa première Messe et prêcha son premier sermon : c'était pour satisfaire sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

Sa ferveur prenait chaque jour des accroissements sensibles. Il ajoutait de nouvelles austérités à celles qui étaient prescrites par la règle, afin de crucifier plus parfaitement le vieil homme. Il recherchait avec empressement les rebuts et les humiliations. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres. Il montra les mêmes sentiments quand un de ses parents lui fit des reproches amers, et alla jusqu'à lui dire qu'il déshonorait sa famille et ses amis par le genre de vie abject et méprisable qu'il avait embrassé.

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était prosterné devant un Crucifix. Un jour, il lui sembla entendre Jésus-Christ lui parlant ainsi : « Mon fils, vous me voyez attaché à la Croix ; si vous m'aimez et si vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix et me suivez ; par là, vous serez sûr de me trouver. » Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des âmes.

Comme depuis longtemps il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement ; mais il en fut délivré par l'intercession de la très-sainte Vierge, son refuge ordinaire. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays

naissance. A la fin, il parut dans l'Église comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher sans éprouver les plus vifs sentiments de la religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes et fortement résolus de quitter leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance.

On demandait un jour à un célèbre prédicateur du même Ordre pourquoi ses sermons ne produisaient pas autant de fruits que ceux du Saint. Le Père Bernardin, répondit-il, est un charbon brûlant. Ce qui n'est que chaud ne peut pas de même allumer le feu dans les autres. Un prédicateur novice demanda au Saint lui-même quand il convenait de faire des exclamations dans les discours publics. Bernardin lui donna cet avis : Ce que vous avez à faire, faites-le pour la gloire de Dieu et dans une charité parfaite, et l'Esprit de Dieu vous suggérera lui-même, dans l'occasion, ce qu'il conviendra de faire et dire. Un autre lui dit un jour : Comme vos prédications sont si estimées de tous les peuples et qu'elles produisent tant de fruits, veuillez m'apprendre les règles particulières que vous observez dans le débit. — Mais, dit le Saint, je n'en observe qu'une. L'autre, étonné et réjoui, demanda quelle était cette règle unique et souveraine. Depuis que j'ai commencé de m'appliquer à cet exercice, répondit Bernardin, je n'ai jamais prononcé une parole, si ce n'est pour l'honneur et la louange de Dieu : c'est cette règle, que j'ai toujours observée avec soin, qui seule m'a valu tout ce que j'ai pu acquérir de science, et d'éloquence, et de promptitude, et d'autorité ; c'est elle seule qui m'a valu la conversion de toutes les âmes que j'ai pu ramener à Dieu.

Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette, dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet oracle de l'Esprit-Saint : Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous

le mensonge [1] ? O enfants ! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance ? Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ et à s'élever à la considération des biens invisibles. Le souvenir de l'Incarnation et des souffrances du Sauveur le tirait comme hors de lui-même, et il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux et à se réunir à lui pour adorer et louer le Rédempteur des hommes.

Quelques personnes malintentionnées, surtout un religieux dont il signalait les maximes et la conduite suspectes, prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au Pape Martin V. Le Souverain Pontife envoya chercher Bernardin, et le condamna à garder le silence pour toujours, où du moins de s'abstenir des expositions du nom de Jésus. L'humble religieux se soumit à l'instant, sans chercher à faire son apologie. Le Pape revint bientôt des impressions fâcheuses qu'on lui avait données contre le Serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges et lui permit de prêcher partout où il voudrait, à commencer par Rome ; il le pressa même, en 1427, d'accepter l'évêché de Sienne, auquel il avait été élu unanimement ; mais le Saint trouva moyen de refuser cette dignité ; il refusa encore, quelques années après, les évêchés de Ferrare et d'Urbin. Il disait en plaisantant qu'il aimait mieux être évêque de toute l'Italie, que d'une seule ville. Et de fait, sa vie et ses prédications de missionnaire apostolique lui donnaient plus d'influence et d'autorité dans tous les diocèses de la Péninsule qu'il n'en aurait eu dans un diocèse particulier comme évêque. Aussi, quand il eut été élu une seconde fois pour l'évêché de Sienne, le cardinal Gabriel

[1] *Psalm.*, IV, 3.

qui fut depuis Eugène IV, le pria par des amis communs de ne point accepter, de peur que la grande et salutaire autorité qu'il avait acquise par ses travaux ne vînt à s'évanouir et à demeurer sans fruit [1].

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti se laissa prévenir contre lui, à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons ; il le menaça même de la mort, au cas qu'il osât dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait par ce présent le mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le Saint refusa par deux différentes fois. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc ; il conçut pour le Serviteur de Dieu une estime et une vénération singulières.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie. On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient ; les biens mal acquis étaient restitués, les injures réparées, les haines oubliées ; la vertu prenait la place du vice, la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès ; on réformait les mauvaises coutumes et même les mauvaises lois ; on bâtissait des hôpitaux, des églises, des monastères, qui se peuplaient d'âmes sincèrement converties.

Les ravages, les guerres civiles causées par les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle ; plus d'une fois, lorsque les citoyens d'une ville étaient armés les uns contre les autres, il arrivait au milieu d'eux, leur faisait déposer les armes et opérait une réconciliation générale. Ayant appris qu'une dissension de cette nature éclate à Pérouse,

[1] *Acta SS.*, 20 maii. *Vita* 2, *S. Bernardini*, n. 24.

il s'y rend aussitôt, et dit aux habitants : Le Seigneur Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous, comme son ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. Il prêcha quatre discours sur la paix et la concorde. A la fin du dernier, il s'écria : Vous tous qui êtes de bonne volonté et désirez la paix, résolus à la garder envers votre prochain, venez à ma droite ; ceux au contraire, qui ne veulent point garder la paix, qu'ils se placent à gauche. Tous alors s'assemblèrent à sa droite, hormis un jeune gentilhomme avec ses satellites, qui demeura à sa place, murmurant contre le saint homme. Alors Bernardin lui dit : Voici que toi seul tu méprises ce que j'ai prêché au peuple de la part de Dieu. Or, de la part de Dieu, je te dis de pardonner à ton prochain qui t'a offensé, ainsi que ta famille ; de te placer à droite avec les autres, pour garder dorénavant la paix ; que si tu ne le fais pas, jamais tu n'entreras vivant dans ta maison. Le jeune noble, se moquant et de l'exhortation du Saint et de la vengeance divine, s'en retournait chez lui, lorsqu'il tomba roide mort sur le seuil de sa porte [1].

Saint Bernardin de Sienne, mourut en 1444. On l'avait élu, en 1438, vicaire général de son Ordre. Il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher avec de grands fruits dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il refusa plusieurs évêchés, entre autres celui de Sienne, disant comme saint Paul : Que le Seigneur l'avait envoyé non pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile. Il envoya de zélés missionnaires dans les diverses parties de l'Orient, en Egypte, en Ethiopie, en Assyrie et dans l'Inde. C'est ce qui amena tant d'ambassades lointaines, entre autres celle d'Ethiopie, au concile œcuménique de Florence, pour se réunir à l'Eglise romaine [2]. Cependant la doctrine de Bernardin fut déférée au Saint-Siége comme suspecte ; mais ayant été bien examinée, elle fut trouvée aussi sainte que sa vie. D'ailleurs ses prédications

[1] *Acta SS.*, 20 maii. *Analecta*, n° 13.
[2] *Acta SS.*, 20 maii. *Vita antiquior*, c. III, n° 17.

étaient accompagnées de beaucoup de miracles. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union de la charité chrétienne. Les commencements d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Il continua de prêcher dans plusieurs villes et provinces. Enfin il succomba sous la violence du mal, et il fut obligé de se mettre au lit en arrivant à Aquila dans l'Abruzze. Il reçut les sacrements de l'Église le 20 mai 1444, la veille de l'Ascension, dans sa soixante-quatrième année ; sentant sa mort approcher, il se fit poser à terre, et, les yeux élevés au ciel, il rendit à Dieu son âme, au moment qu'on chantait cette antienne des premières vêpres : « Père, j'ai manifesté votre nom aux hommes, et maintenant je viens à vous ! »

Il fit encore plus de miracles après sa mort que pendant sa vie. Sa canonisation fut aussitôt entreprise par Eugène IV, puis terminée par Nicolas V en 1450. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les Franciscains d'Avila[1] (ROHRBACHER.)

SAINT BAUDÈLE,

MARTYR A NÎMES.

Saint Baudelius, qu'on appelle saint Baudèle ou saint Baudile, est célèbre dans les plus anciens Martyrologes. Plusieurs églises sont dédiées sous son invocation en France et en Espagne. Mais on ne sait pas le lieu de sa naissance. Ce qui est certain c'est qu'il souffrit le martyre à Nîmes et qu'il confessa généreusement Jésus-Christ.

Déchiré par les fouets, il supporta plusieurs autres tortures avec une constance inébranlable. Son martyre eut lieu dans le IIIe ou IVe siècle.

[1] Les ouvrages de saint Bernardin de Sienne furent imprimés à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. Ce sont des traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ et les fins dernières. On en a donné une nouvelle édition à Venise, en 1745 : elle est comme la précédente, en 5 vol. in-fol.

On lit dans saint Grégoire de Tours, que de son temps son tombeau était à Nîmes et qu'il s'y opérait beaucoup de miracles. Mais dans la suite des temps ses reliques ont été partagées. Il y en a eu à Oviédo, en Espagne, et chez nous, à Orléans, à Neuilly-sur-Marne, à Paris dans l'église de Sainte-Géneviève, et en divers autres lieux.

SAINTE BASILLE

VIERGE ET MARTYRE.

Basille, née vers l'an 240, était romaine et fille d'un sénateur. Ses parents, étant païens, l'avaient élevée dans les superstitions du paganisme. Ils l'avaient promise en mariage, dès son enfance, à un chevalier romain nommé Pompée. Mais son père et sa mère moururent tous deux, laissant leur fille, très-jeune encore, sous la conduite d'un chrétien dont ils ignoraient la religion. Basille reçut de son tuteur les premières notions du christianisme. Il lui fit connaître l'impiété du culte des faux dieux, et lui inspira un grand désir de servir Jésus-Christ.

Alors Basille ayant appris que sainte Eugénie habitait Rome, elle la fit prier de lui envoyer ses instructions, s'excusant de ne pouvoir l'aller trouver, parce qu'elle était observée par sa famille. Sainte Eugénie ne négligea pas l'occasion de pouvoir amener une âme à Dieu. Elle envoya à Basille deux chrétiens de sa maison, qui l'éclairèrent si parfaitement sur tous les points de notre religion, qu'elle ne voulut pas différer à recevoir le baptême.

Le saint Pape Corneille, qui occupait alors très-dignement la chaire de saint Pierre, se transporta chez Basille, acheva de l'instruire, la régénéra en Jésus-Christ, et lui imprima tant d'estime pour la pureté, qu'elle résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Celui dont l'alliance consacre et purifie les Vierges.

Basille se lia dès lors de plus en plus avec Eugénie, elles travaillèrent ensemble avec beaucoup de courage à attirer les dames romaines à la connaissance de l'Évangile. Leur zèle eut le plus grand succès, et elles opérèrent un nombre infini de conversions.

Elles passaient leur vie dans la prière et l'exercice des bonnes

œuvres, demandant sans cesse à Dieu la ruine de l'idolâtrie. Leur amour sincère et leur dévouement furent récompensés par une révélation qui leur fit connaître la gloire à laquelle elles parviendraient bientôt.

Les empereurs Valérien et Gratien, qui régnaient alors, avaient rendu des édits très-sévères contre les chrétiens qu'ils voulaient exterminer. Une suivante de Basille ayant trahi sa maîtresse en avertissant Pompée, qui la devait épouser, de tout ce qui s'était passé, crut par là qu'elle obtiendrait une récompense. Pompée, apprenant ces nouvelles, en fut extrêmement surpris ; il s'en plaignit d'abord au tuteur de Basille, et courut ensuite chez elle espérant que ses discours la feraient changer de sentiment. Basille refusa de le recevoir, parce qu'elle avait rompu tout commerce avec les hommes, elle lui fit savoir en même temps que, devenue maîtresse de ses actions, elle refusait absolument de le prendre pour époux.

Ce jeune homme, furieux de ses refus, jura d'en tirer vengeance ; il résolut de la forcer à l'épouser ou de la perdre. Dans ce dessein, il se rendit au sénat, se plaignit d'abord des chrétiens qui méprisaient les dieux de l'empire, et qui venaient de lui enlever Basille en l'attirant parmi eux. Valérien, déjà fort irrité contre les chrétiens, fit ordonner à Basille de retourner à la religion de ses pères et d'épouser Pompée, sous peine d'avoir la tête tranchée. Un ordre si précipité n'étonna pas la courageuse vierge, elle répondit sans trembler, qu'ayant reconnu la vérité, elle ne pouvait pas l'abandonner, et que s'étant donnée pour épouse au Dieu immortel, il n'était pas au pouvoir de l'empereur de lui faire épouser aucun homme. Alors on conduisit la Sainte au lieu du supplice, où elle reçut aussitôt la couronne du martyre. Son âme s'envola au sein de Jésus-Christ, qu'elle avait préféré à tous les biens d'ici-bas.

SAINT AUSTRÉGISILE OU SAINT OUTRILLE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Austrégisile, nommé vulgairement Outrille ou Austrille, naquit à Bourges en 551 d'une famille noble, mais pauvre. Il fut

élevé dans les lettres, et surtout dans la connaissance de l'Ecriture Sainte. S'étant ensuite attaché à la cour de saint Gontran, roi de Bourgogne, qui siégeait à Châlon, il sût y conserver l'amitié de Dieu et acquérir l'estime du prince.

Un homme, nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du roi, voulut rejeter son crime sur notre Saint. Austrégisile nia le fait, et soutint qu'il était innocent. Le roi ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu. Il ordonna donc aux deux parties de se battre en duel. Austrégisile ne crut pas pouvoir se dispenser d'obéir à un ordre formel. Après avoir, par ses prières et ses aumônes, recommandé à Dieu son innocence, il sortit de Châlon, et alla plein de confiance attendre son adversaire sur le champ destiné au combat. Mais on vint dire au roi qui attendait aussi l'issue de ce duel, que Bettelin était mort misérablement d'une chute de cheval, qui l'avait meurtri et foulé aux pieds. Ce prince regarda cette mort comme un effet de la vengeance divine, et rendit à notre Saint toute sa confiance.

Austrégisile, par amour pour la chasteté, résolut de vivre dans le célibat : il refusa même un riche parti qui lui fut offert. Lorsqu'il eut quitté la cour, il embrassa l'état ecclésiastique. Saint Aunaire, évêque d'Auxerre, lui donna la tonsure et le sous-diaconat. Saint Etherius, archevêque de Lyon, l'éleva depuis au sacerdoce, et le fit abbé de Saint-Nizier. Le siége de Bourges étant venu à vaquer, notre Saint fut appelé à le remplir et sacré le 12 février 612. Pendant les douze années qu'il gouverna son église, il donna l'exemple de la vigilance, du zèle et de la charité d'un saint évêque. Il mourut le 20 mai 624. Son corps fut levé de terre en 1324; on ignore ce qu'il est devenu; peut-être a-t-il été brûlé par les Huguenots dans le XVIe siècle.

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Hilaire, évêque de Toulouse, ayant découvert les reliques de saint Saturnin qui avait fondé ce siége épiscopal, entoura d'une voûte le cercueil qui contenait ces restes précieux et fit sur

ce tombeau un oratoire où les fidèles pouvaient aller invoquer l'appui de leur saint Apôtre.

SAINTE SATURNINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Au chapitre douzième du deuxième livre de sa chronique de Cambrai et d'Arras, Baldéric parle d'un monastère élevé à Sains-lez-Marquion, mais qui n'existait déjà plus de son temps. Il est probable qu'il fut détruit comme beaucoup d'autres, durant les invasions des normands. Ce monastère avait été bâti dans ce village en mémoire de la vierge Saturnine, qui y fut martyrisée dans le VIIIe siècle. Voici comment cet auteur, s'appuyant sur les traditions locales, rapporte ce fait [1].

Sainte Saturnine, dit-il, née en Germanie d'une noble et puissante famille, avait promis à Dieu de lui consacrer sa virginité. Sans égard pour cette promesse, ses parents voulurent la donner en mariage à un puissant seigneur qui l'avait demandée. La jeune Vierge voyant qu'elle ne pouvait ni résister à la volonté de sa famille, ni éviter les poursuites de celui qui la recherchait, résolut de fuir la maison paternelle. Après avoir erré longtemps elle arriva enfin au village appelé Sains-lez-Marquion, et c'est là que le jeune homme, à qui elle était promise, la découvrit. Malgré ses instances, sainte Saturnine résista toujours jusqu'à ce que ce seigneur, dans un transport de fureur, la mit à mort de ses propres mains. Le corps de la vierge chrétienne fut déposé dans le monastère qu'on bâtit en ce lieu.

D'après une ancienne tradition, dit Baldéric, on croit que des Saxons, passant un jour dans ce lieu, et entendant parler de cette Sainte, emportèrent avec eux une partie de ses reliques. Il n'en reste plus maintenant, ajoute Raissius, que deux petits os : on ignore où le reste est caché. Sainte Saturnine est ordinairement représentée avec une quenouille en main et gardant les troupeaux. Les gens de la campagne l'invoquent en particulier pour la conservation de leurs bestiaux. C'est surtout le 20 mai, jour de sa fête qu'ils viennent l'honorer à Sains-lez-Marquion.

[1] Baldéric, l. II, c. XII. Raissius, 20 mai.

On ne trouve rien sur cette Sainte dans les Bollandistes, ni dans les actes des Saints de Belgique, ni même dans Molanus. Le Martyrologe romain en fait pourtant mention le 4 du mois de juin.

L'Église, en rappelant à notre pensée les souffrances et la mort des Martyrs, nous invite à les imiter et à marcher sur leurs traces ; car si les persécutions du glaive ont cessé, il en est d'autres qui ne cessent jamais. « En effet, dit saint Augustin, que personne ne prétende que, dans les jours où nous vivons, il n'y a plus de combats pour les Martyrs. La paix dont nous jouissons a aussi ses martyrs. Car apaiser la colère, fuir la volupté, pratiquer la justice, mépriser l'avarice, humilier l'orgueil, c'est participer aux mérites du martyre [1]. » Que cette vérité consolante fasse naître dans nos âmes une généreuse ardeur pour vaincre nos passions mauvaises, et lutter contre les vices et les tentations, qui sont comme autant de persécuteurs acharnés à notre perte.

SAINT ETHELBERT,

ROI DES ESTANGLES, MARTYR.

Ethelbert succéda, en 749, à son père Ethelred, roi de l'Estanglie. Il était fort jeune ; mais il aimait Dieu tendrement, compatissait aux misères des pauvres et occupait à des exercices de piété le temps que lui laissait le soin du gouvernement. Il fut chéri de tous et vécut dans le célibat jusqu'à un âge assez avancé. Cependant on le pressait de choisir une épouse qui pût lui donner un successeur. Il s'y détermina enfin et s'en alla visiter Offa, roi de Mercie, à qui il exposa le but de son voyage en lui demandant la main de sa fille Etheldrithe, dont l'âme pure et la sainteté étaient connues.

Offa parut accueillir sa demande et lui prodigua de grandes marques d'amitié. Mais il dissimulait, car depuis longtemps déjà il convoitait, avec la reine Quindrède sa femme, les états d'Ethelbert. La nuit suivante, qui était celle du 20 mai 793, un officier du roi de Mercie, entraîné par la reine et du consentement d'Offa,

[1] S. Aug., *Serm.* CCL.

assassina Ethelbert dans son lit. On supposa une mort subite et on fit enterrer le roi des Estangles à Morden, où bientôt des miracles honorèrent son tombeau.

Etheldrithe, saisie d'horreur, se réfugia dans le monastère de Croyland, où elle se fit religieuse.

La reine Quindrède éprouva bientôt des remords, qui la firent mourir trois mois après son crime. Offa, effrayé, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte et ne survécut pas longtemps à sa femme. Leur fils unique Egfrid, qui leur succédait, s'éteignit après un règne de quelques mois.

SAINTE PONCIA OU PONCE,

VIERGE.

Poncia, d'une noble famille d'Auvergne, était fille de saint Gilbert de Neuffonts et de sainte Pétronille. Après avoir brillé par ses vertus et son mérite à la cour du roi Louis-le-Gros, Gilbert se retira au monastère de Neuffonts, qu'il avait fondé. Pétronille, qui de son côté avait fondé l'abbaye d'Aubeterre, en devint abbesse. Poncia accompagna sa mère et fit profession avec elle. Élevée par des Saints, elle fut un modèle de ferveur; elle mourut de la mort des justes le 20 mai, dans une des dernières années du XIIe siècle.

LE BIENHEUREUX YVES,

ÉVÊQUES DE CHARTRES.

Un des plus illustres réformateurs de l'Ordre des Chanoines réguliers, a été le bienheureux Yves, prévôt de Saint-Quentin, de Beauvais et ensuite évêque de Chartres. Il était fils d'un gentilhomme de Beauvais nommé Hugues d'Autrwyle ou d'Auteuil, et de Hilemburge ou Hiltemberge, et naquit avant le milieu du XIe siècle. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans les sentiments de la piété chrétienne et dans l'étude des lettres humaines. Après avoir appris la philosophie, il fut envoyé à l'abbaye du Bec, en Normandie, dans le diocèse de Rouen, pour faire sa théologie sous le célèbre docteur Lanfranc, qui en était prieur et qui fut depuis abbé de Saint-Etienne de Caen, d'où il sortit pour monter

sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry, en Angleterre. Il s'y rendit si habile, qu'il fut jugé capable de l'enseigner quelque temps après. Il s'appliqua profondément à la lecture des saints canons et des conciles, et recueillit avec soin leurs maximes, leurs décrets et les canons qui pouvaient servir à régler les mœurs et la discipline. Ce furent ces lumières et ces connaissances qui lui firent déplorer le relâchement où étaient tombés les Chanoines qui avaient abandonné la vie commune et qui était si rare et si peu connue (comme il le dit lui-même), qu'il semblait qu'elle eût été généralement proscrite de toute la terre. Il ne put dissimuler à l'évêque de Beauvais la peine qu'il en avait. Ce prélat n'y fut pas insensible, il fit bâtir dans un des faubourgs de Beauvais un monastère pour y retirer des Chanoines qui y vécussent en commun et pussent rappeler l'ancienne discipline dans toute leur conduite. Il en dédia l'église l'an 1078, sous le nom du Martyr Quentin, parce qu'avant son épiscopat il avait été doyen et custode de celle de Saint-Quentin en Vermandois, et il y établit Yves pour premier Abbé, et non pas Prévôt, comme quelques-uns ont écrit.

Son principal soin fut d'appliquer à la conduite de ses Chanoines l'usage des saints Canons. Il fit de ce monastère comme une pépinière, dont il tira un grand nombre de Chanoines, qu'il envoya à divers évêques pour fonder d'autres semblables colonies de la vie commune. Vincent de Beauvais, saint Antonin, Onuphre et plusieurs autres lui donnent la qualité de restaurateur des Chanoines réguliers de Saint-Augustin ; mais le Père Thomassin[1] prétend qu'ils se sont trompés, qu'il n'en paraît aucun vestige dans ses lettres, que la deux cent quatre-vingt-sixième, qui se trouve dans les dernières éditions, ne se trouve pas dans les anciennes, et donne sujet de douter qu'elle est supposée. Il ajoute que Philippe, évêque de Troyes, voulant faire un établissement de Chanoines vivant en commun dans sa ville épiscopale, fit venir Yves même avec quelques-uns de ses Chanoines et qu'ils convinrent qu'ils dépendraient pour le temporel de la

[1] Thomass., *Discip. eccl.*, p. IV, l. I, c. [illegible].

cathédrale de Troyes, et pour les règlements spirituels de Saint-Quentin de Beauvais. Cet auteur prétend prouver par là qu'ils n'eurent pas la règle de Saint-Augustin ; mais je ne trouve pas que ces preuves soient suffisantes ; car il y a beaucoup de Congrégations qui suivent la règle de Saint-Augustin, et qui ont des Constitutions différentes qui servent de Règlements à ces Congrégations. Ainsi le bienheureux Yves établissant des Chanoines vivant en commun, leur aurait pu donner la règle de Saint-Augustin et fait pour eux des règlements particuliers, s'il était vrai que, lorsque l'évêque de Troyes demanda à Yves des Chanoines, on eût déjà parlé de Chanoines réguliers qui suivissent la règle de Saint-Augustin. Mais de l'aveu même des Chanoines réguliers qui font remonter leur antiquité le plus haut qu'ils peuvent, ce n'a été que dans le XIIe siècle qu'on a commencé à donner le nom de Chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin à ceux qui, ayant renoncé à la désappropriation, se soumirent à la règle de ce saint Docteur de l'Église, et il se peut faire que le bienheureux Yves de Chartres fut des premiers à faire recevoir cette Règle par ses Chanoines au commencement du XIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, le bienheureux Yves gouverna cette abbaye de Saint-Quentin de Beauvais pendant l'espace de quatorze ans, et la rendit si florissante, qu'elle devint la mère de beaucoup d'autres maisons où l'on voulut avoir de ces Chanoines ; ce qui a peut-être donné lieu à plusieurs d'en parler comme d'un chef de Congrégation sous le nom de Saint-Quentin de Beauvais, quoique les monastères qui en sont sortis n'aient jamais fait de corps particulier sous un chef, et qu'il ne se soit point tenu de chapitres généraux.

Ce fut après quatorze années de gouvernement que Geoffroy, évêque de Chartres, qui avait déjà été accusé de simonie sous le Pape Grégoire VII, fut encore accusé de nouveaux crimes sous le Pape Urbain II, et, en ayant été convaincu, il fut déposé et chassé de son siége par ce Pape, qui écrivit en même temps au clergé et au peuple de Chartres pour leur recommander Yves, qui fut élu d'une commune voix pour remplir ce siége épiscopal ; mais on eut bien de la peine à obtenir son consentement.

Richer, archevêque de Sens, offensé de ce que Geoffroy avait été déposé sans sa participation, s'opposa à la consécration d'Yves, qui fut trouver le Pape Urbain pour être délivré du fardeau dont on le voulait charger; mais le Pontife n'eut point égard à ses raisons, et l'ordonna lui-même évêque de Chartres à Capoue, où il se trouvait sur la fin de l'année 1092.

A son retour d'Italie, il fut mis en possession de cet évêché; mais il ne fut pas longtemps en paix. L'archevêque de Sens, qui prétendait qu'on avait violé les droits de sa métropole dans la déposition de Geoffroy, qui n'oubliait rien pour se faire rétablir, convoqua un synode à Étampes, où il cita Yves pour rendre compte de tout le procédé qu'il avait tenu contre Geoffroy, comme s'étant saisi du siége épiscopal de son vivant. Les évêques de Paris, de Meaux, de Troyes, se trouvèrent à ce synode, et, sans s'arrêter aux protestations d'Yves, ils le déclarèrent exclu de l'épiscopat. Mais le Pape, à qui Yves en appela, le maintint dans sa possession, interdit l'usage du *pallium* à l'archevêque Richer, et confirma la déposition de Geoffroy.

Ces différends étant pacifiés, on lui suscita de nouvelles affaires du côté de la cour, non-seulement pour n'avoir pas voulu se trouver au mariage scandaleux du roi Philippe, qui s'était séparé de la reine Berthe de Hollande, sa femme légitime, pour prendre Bertrade de Montfort, qu'il avait enlevée au comte d'Anjou. Il ne se contenta point de n'y pas aller; mais il fit tous ses efforts pour s'opposer à ce mariage. On le mit en prison, on saisit les revenus de son Église, on le traita avec toutes sortes d'indignités; mais il fut invincible, et sa modestie parut toujours au milieu de son grand courage. Il fut néanmoins élargi à la prière de Hoël, évêque du Mans; mais sa délivrance ne diminua rien des persécutions qu'il avait à souffrir au sujet de cet adultère pour lequel le roi fut excommunié dans le concile de Clermont, en Auvergne, l'an 1095, où le Pape se trouva avec treize archevêques et plus de deux cents évêques, et ce ne fut qu'à la prière du bienheureux Yves qu'il en reçut l'absolution, le 2 décembre de l'an 1105, par Lambert, évêque d'Arras, délégué de Pascal II, successeur d'Urbain, après avoir promis avec serment, devant les prélats assem-

blés, de ne plus voir Bertrade et de ne lui parler qu'en présence de personnes non suspectes.

Yves eut dans la suite quelque différend avec le pape Pascal, parce qu'il refusa d'excommunier par son ordre Rotrou, comte du Mans, quoiqu'en une autre occasion il n'eût pas fait difficulté de le faire. Toutes ces affaires n'empêchaient pas que pour sa conduite particulière il ne demeurât toujours aussi recueilli en la présence de Dieu que lorsqu'il vivait enfermé dans son monastère de Saint-Quentin, et qu'en même temps il ne travaillât au salut de son troupeau. Il mourut enfin le 23 décembre de l'an 1115 ou 1116, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Jean en Vallée, qu'il avait fait bâtir, où il mit des Chanoines réguliers qu'il avait fait venir de Saint-Quentin. Son corps fut brûlé par les huguenots du XVIe siècle, et le pape Pie V permit aux Chanoines réguliers de Saint-Sauveur-de-Latran d'en faire l'office le 20 mai.

(HÉLYOT).

NOTICE DES ÉCRITS DU BIENHEUREUX YVES DE CHARTRES.

1° Le plus célèbre des ouvrages du bienheureux Yves de Chartres, est son *Décret*, divisé en dix-sept parties. C'est un recueil des registres ecclésiastiques tirés des lettres des Papes, des canons des Conciles, des écrits des Pères et des lois portées par les princes catholiques. Il parut au commencement du même siècle diverses compilations de ce genre. On en voit deux manuscrites à la Bibliothèque du roi à Paris : l'une faite par Godon, abbé de Bonneval, au diocèse de Chartres, et l'autre par les moines de Tron, peu de temps après. Cette dernière a servi de modèle au fameux *Décret* de Gratien.

Un Isidore que l'on ne connaît point, et qui est surnommé *Mercator*, fit une collection de *Décrets* dans le VIIIe siècle. C'est cet ouvrage, écrit sans ordre, qui a donné lieu aux fausses Décrétales.

La collection de Burchard, pieux et savant évêque de Worms, qui mourut en 1026, est fort ample et très-méthodique. Celle du bienheureux Yves est la même chose, à quelques additions près. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle eut une grande autorité dans

les écoles et dans les cours ecclésiastiques. La meilleure édition que nous en ayons, est celle du P. Fronteau, Paris, 1647.

Gratien, Bénédictin de Bologne en Italie, publia dans le XII[e] siècle une nouvelle collection connue sous le nom de *Décret*. Elle est plus ample que toutes les précédentes, et elle a été insérée dans le corps du droit canonique. On doit peu compter sur les passages qui y sont cités, à cause des bévues grossières dans lesquelles l'auteur est tombé, pour n'avoir pas pris la peine de consulter les originaux. Il faut joindre à la lecture du décret de Gratien, celle du livre *de Emendatione Gratiani*, composé par Antoine Augustin, archevêque de Tarragone. Baluze en a donné une bonne édition.

2° La *Panormie*, divisée en huit parties. Cet ouvrage paraît avoir été fait avant le Décret, quoiqu'il n'en soit que l'abrégé.

3° Des *Lettres* au nombre de deux cent quatre-vingt-huit. On y trouve des choses intéressantes sur l'histoire et la discipline de l'Église.

4° Des *Sermons*, dont il nous reste vingt-quatre. On y voit que le bienheureux Yves de Chartres était très-versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. Qu'on lise surtout les deux discours où il explique avec autant d'onction que de solidité l'oraison dominicale et le symbole des Apôtres.

Les ouvrages dont nous venons de parler composent l'édition des œuvres du bienheureux Yves, qui parut à Paris en 1647, par les soins du Père Fronteau. C'est à ce savant Chanoine régulier que les lettres sont redevables de la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il mourut en 662.

Henri Warthon, *in Auctuario ad Usserium de Scripturis sacrisque vernaculis*, p. 359, prouve par l'autorité d'un manuscrit du Micrologue, écrit à la fin du XI[e] siècle ou au commencement du XII[e], qu'Yves de Chartres est l'auteur de ce fameux ouvrage. Il n'a, dans les imprimés, que soixante-deux chapitres qui traitent des cérémonies de la Messe et des fêtes de l'année. Le manuscrit de Warton contient soixante-onze chapitres, dans huit desquels il est parlé des heures canoniales du bréviaire. Le Micrologue a été imprimé dans la Bibliothèque des Pères, t. XVIII, p. 471 de l'édition de Lyon.

Plusieurs auteurs ont écrit sur les *Offices ecclésiastiques*. On compte parmi les principaux, Alcuin, qui mourut à Saint-Martin de Tours en 804 ; Walafrid Strabon, moine de Fulde, puis doyen de Saint-Gall, et enfin abbé de Richenow près de Constance, où il mourut en 849 ; Amalaire, diacre de Metz, et depuis abbé, qui mourut vers l'an 830. Mais personne n'a mieux réussi que l'auteur du Micrologue dans les explications mystiques des cérémonies sacrées.

Observons sur ce dernier article qu'il faut prendre un juste milieu entre ceux qui trouvent partout des sens mystiques, et ceux qui, comme M. de Vert, n'en veulent point ou presque point admettre. Les meilleurs guides que l'on puisse suivre en ce genre, sont le Père Gourdan, dans son traité *des Mystères et des Fêtes* ; le P. Brun, dans son ouvrage sur les *Liturgies* ; Benoît XIV dans son explication des *Cérémonies de la Messe ;* l'auteur du *Catéchisme de Montpellier ;* M. Louis Assémani.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME ARNAUD,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Guillaume Arnaud était un religieux vénérable de l'Ordre de Saint-Dominique, qui fut envoyé en Languedoc comme inquisiteur de la foi avec dix autres prêtres ou religieux. Ils avaient pour mission de ramener à l'Église les hérétiques albigeois qui étaient des manichéens furieux. Guillaume Arnaud et ses dix compagnons furent massacrés le 20 mai 1242, à Avignon, dans le château même du comte de Toulouse et par l'ordre de son bailli.

LA BIENHEUREUSE COLOMBE DE RIÉTI,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, en l'an 1477, dans la ville de Riéti, située au pays des anciens Sabins, naquit la bienheureuse Colombe, d'Ange Antonio son père, et de Jeanne sa mère, plus riches de leurs vertus que des biens de la fortune. Elle fut appelée Angèle, sur les fonts du Baptême, parce que des Anges avaient apparu à sa naissance ; mais comme une colombe s'était reposée sur sa tête pendant la cérémonie sacrée, on la

nommait plus familièrement Colombe. Le père et la mère eurent beau s'y opposer : le peuple témoin de ce prodige lui conserva ce nom, qui lui en rappelait le souvenir.

Dès sa première enfance elle mena une vie mortifiée, couchant sur la dure, se faisant de petits cilices des morceaux de crin qu'elle trouvait, fréquentant les églises, où elle récitait l'*Ave Maria* avec une piété si tendre, si extraordinaire à cet âge, qu'elle arrachait des larmes à ceux qui en étaient témoins. Elle apprit à lire des Dominicaines de la ville, et s'étant procuré le petit office de la très-sainte Vierge, elle le récitait chaque jour. Elle fit une discipline d'un chapelet à gros grains que son confesseur lui avait donné ; mais le confesseur l'ayant su et craignant que le sang ne se corrompît sous sa peau délicate, il pria une des religieuses de Saint-Dominique de lui faire présent d'une discipline armée de petites pointes de fer, afin que le sang sortant ne pût nuire à sa santé. La pénitence n'effrayait point alors ; on aimait à s'y accoutumer de bonne heure, et une sollicitude exagérée ne venait point se mettre à la traverse des inspirations divines.

La bienheureuse Colombe observait déjà très-exactement les jeûnes de l'Église, encore qu'elle n'eût guère plus de huit à dix ans. Elle jeûnait pendant l'Avent, le Carême, les Quatre-Temps, aux vigiles des fêtes. Elle portait constamment une chemise de laine avec une ceinture de corde parsemée de gros nœuds. Où avait-elle pris cet amour précoce des austérités ? Dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle lisait chez les Dominicaines et qui faisait ses délices. Elle aimait cette grande Sainte, dont le souvenir n'était pas éloigné de plus d'un siècle ; elle voulait l'imiter, et, comme une tendresse parricide ne venait pas s'opposer à ces inspirations de la grâce, elle parvint à retracer en elle quelques-unes de ses vertus

Sa mère se plaisait à la voir marcher dans le chemin de la perfection chrétienne ; elle la faisait travailler avec elle pour les pauvres, lui apprenant à les secourir malgré leur propre indigence. Elles allaient ensemble soigner les malades, les vieillards, leur porter du pain, de la viande si elles pouvaient, et tous

les objets qu'elles se procuraient, soit par leur travail, soit en demandant l'aumône pour leurs protégés. Souvent le pain manquait à la maison, parce qu'on avait tout donné : alors la mère disait : « Colombe, il faudra jeûner aujourd'hui, car il n'y a plus de pain. » Colombe allait faire oraison. Alors arrivait quelque dame riche de la ville, avec des présents pour les pauvres et pour elle.

La Bienheureuse avait à peine douze ans, et déjà elle brûlait du désir de consacrer à Dieu sa virginité. Une nuit qu'elle priait au pied d'un petit autel élevé dans sa chambre, Notre-Seigneur lui apparut, assis sur un trône magnifique ; il avait à ses côtés les Apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Jérôme avec son livre et saint Dominique. A cette vue, la Bienheureuse, transportée de joie et d'admiration, s'écria : « Donnez-moi, Seigneur, votre bénédiction. » Et après que le Seigneur l'eut bénie, elle le pria d'agréer le vœu qu'elle faisait entre ses mains de garder une virginité perpétuelle.

Notre-Seigneur accepta l'offrande de sa Servante avec la bonté d'un père ; il lui remit le livre que tenait saint Jérôme, et qu'elle garda toute la nuit ; en la quittant, il laissa sa chambre embaumée d'un parfum du ciel.

La Bienheureuse avait un jeune frère qu'elle aimait particulièrement et qui tout petit disait d'elle et de lui : « Colombe sera religieuse et moi je serai religieux. » Il fut reçu, en effet, à l'âge de dix ans chez les Dominicains. Peu de temps après, la Bienheureuse obtint la faveur de pouvoir prononcer au pied des autels, chez les bonnes religieuses de Saint-Dominique, le vœu d'entrer en religion. Quelques jours auprès, elle eut une vision : elle fut conduite en esprit dans l'église de Sainte-Scholastique, où deux Anges lui remirent, à son frère et à elle, devant l'autel de la très-sainte Vierge, une ceinture d'une blancheur éclatante que chacun d'eux tenait à la main. C'était une marque de la pureté qu'ils avaient promis de garder et un secours contre les assauts du démon. A deux mois de là, le frère de la Bienheureuse mourut, allant recevoir au ciel la couronne qu'il avait si promptement acquise.

Cependant la beauté de la Bienheureuse l'avait fait demander en mariage par un jeune homme fort riche de Riéti : ses parents éblouis par la grandeur de cette alliance y consentirent facilement et essayèrent d'y gagner leur fille. Ils lui parlèrent de la nécessité de s'établir dans le monde, sans toutefois lui parler ouvertement de l'engagement qu'ils avaient pris. Ils prirent jour avec le jeune homme pour la remise des cadeaux de fiançailles, et le fixèrent au lendemain. Pendant la nuit, deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique apparurent à la Bienheureuse et lui dirent : « Aussitôt qu'il fera jour, hâtez-vous d'aller à la montagne de Saint-Maron, vous y trouverez une religieuse qui vous avertira d'un danger qui vous menace. » Le matin, la Bienheureuse pria sa mère de l'accompagner à l'église de Saint-Maron sur la montagne. Comme elle la précédait de quelques pas, elle aperçut une religieuse qui lui dit : « Vos parents vous ont promise en mariage, et vos fiançailles doivent se faire aujourd'hui. Si vous voulez être fidèle à l'Époux éternel, armez-vous de courage et coupez vos cheveux. » Après ces paroles, la religieuse disparut.

La Bienheureuse entra dans l'église, et, s'y étant confessée, elle demanda conseil à son directeur sur l'avertissement qui lui avait été donné. Cet homme de Dieu, qui connaissait sa vocation, approuva le moyen qu'on lui avait suggéré. « Sainte Catherine de Sienne, lui dit-il, s'est aussi coupé les cheveux dans une occasion semblable ; faites de même et recourez à la prière. »

Le soir, le jeune homme se présenta, apportant une riche ceinture pour sa fiancée, selon l'usage du pays. La Bienheureuse demanda quelques instants pour réfléchir à l'alliance qu'on lui proposait : elle monta sur la terrasse de la maison, où elle coupa ses cheveux, qu'elle remit ensuite à sa famille, en disant qu'elle ne voulait point avoir d'autre époux que Jésus-Christ. On conçoit assez la confusion du jeune homme et la colère de ses parents. Ils accablèrent la Bienheureuse de reproches et d'injures, mais pendant la nuit Notre-Seigneur lui apparut et la consola. Il était accompagné de sainte Catherine de Sienne, qui soutint sur son bras la tête fatiguée de la jeune fille. « Ne crains rien,

lui disait-elle, tu seras religieuse de mon Ordre, ainsi que tu le désires. »

Cette nuit-là même, le jeune homme qui la recherchait eut une vision. Il la vit entrer dans sa chambre, magnifiquement parée et couronnée, comme on l'est au jour de ses noces ; mais au moment où elle s'approchait, sa couronne tomba et il la vit défaillir en sorte qu'elle lui semblait morte. Il alla le matin consulter un théologien célèbre. « Cette jeune fille est promise à Jésus-Christ, lui répondit le théologien, et Notre-Seigneur n'agrée pas que vous soyez son rival. Il a voulu vous prévenir par cette vision que si Colombe manquait à sa promesse, elle mourrait bientôt. » Le jeune homme alla donc retirer la parole qu'il avait donnée aux parents de la Bienheureuse. Peu après il mourut lui-même au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome.

Cependant les parents de la Bienheureuse rentrèrent en eux-mêmes et eurent honte de disputer leur fille à Notre-Seigneur ; son père lui donna même une petite chambre où elle pouvait se livrer en paix à ses exercices religieux. Elle commença donc à mener une vie plus retirée, plus austère encore qu'elle n'avait fait jusque-là. Elle jeûnait de la Toussaint à la fête de Noël, de la Septuagésime à Pâques, des Rogations à la Pentecôte, de la Sainte-Trinité à l'octave du Saint-Sacrement, et de Saint-Dominique à l'Assomption de la très-sainte Vierge ; joignez-y les vendredis et les samedis du reste de l'année, de sorte que l'on pourrait dire que sa vie était un jeûne perpétuel. Elle ne mangeait guère que des fruits, peu de pain, et encore finit-elle par s'en abstenir entièrement. La sainte Eucharistie était presque sa seule nourriture ; mais ce Pain divin soutenait ses forces et son courage.

Toutes les nuits elle se flagellait trois fois avec une discipline formée de cinq chaînettes de fer : la première fois pour l'expiation de ses péchés, la seconde pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle portait une ceinture de fer large de quatre doigts et armée de deux rangs de pointes, en outre d'un rude cilice qui ne la quittait jamais. Elle passait ses nuits presque tout entières en oraison.

Les Anges alors venaient la visiter et s'entretenir avec elle. Dieu la favorisa en ce temps de plusieurs extases dont le souvenir nous a été conservé par le Père Sébastien de Pérouse, son confesseur.

« Un jour qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui représenta toutes les souffrances qu'il avait endurées dans sa Passion. Elle le vit au jardin des Oliviers, chez Anne et Caïphe, puis au tribunal de Pilate ; mais quand les bourreaux lui lièrent les mains pour la flagellation, qu'elle entendit les coups de fouets et vit couler ce sang adorable, sa douleur devint si vive, qu'elle commença à se flageller elle-même cruellement pour prendre part au supplice de son cher Époux. Sa mère, qui couchait dans une chambre voisine, réveillée par le bruit des coups qu'elle se donnait, se leva en pleurant, et, accourant à la porte de sa chambre, elle lui cria :

« Ma fille, que faites-vous ? Pourquoi voulez-vous vous détruire ? »

« Mais la Bienheureuse, ravie en extase, ne pouvait entendre sa voix.

« Une autre fois, pendant qu'elle assistait au Saint Sacrifice, ayant aperçu au-dessus du calice son Jésus attaché à la Croix, pâle et défiguré, le côté ouvert et la tête couronnée d'épines, la compassion qu'elle en eut la fit tomber par terre et la réduisit à une sorte d'agonie. Cette défaillance se prolongeant, on avertit son confesseur, qui vint auprès d'elle. Alors la Bienheureuse lui dit :

« Priez pour moi, mon Père, afin que je ne voie plus ce déchirant spectacle ; car je suis persuadée que si je le vois encore, je mourrai de douleur [1]. »

« Elle resta une fois cinq jours en extase, pendant lesquels elle fut conduite à Jérusalem et dans le reste de la Palestine, où Notre-Seigneur lui montra tous les lieux consacrés par sa vie et par sa mort. Elle voyait aussi aux jours de ses fêtes les Mystères dont l'Église célébrait la mémoire ; ainsi la nuit de Noël, Notre-

1 *Vie de la bienheureuse Colombe de Riéti*, p. 56.

Seigneur lui apparaissait couché dans sa crèche entre l'âne et le bœuf, pendant que la très-sainte Vierge et saint Joseph se tenaient à genoux devant lui, et que les Anges chantaient le *Gloria in excelsis*. A l'Épiphanie elle vit l'étoile qui guidait les Mages ; son confesseur étonné aperçut un globe de feu sur sa maison et lui en demanda la cause :

« Ce matin, dit-elle, j'ai prié mon doux Maître de me faire voir étoile qui conduisit les Mages de leur pays jusqu'à Béthléem ; out aussitôt elle m'est apparue, répandant dans ma chambre une splendeur extraordinaire ; et en disparaissant, elle l'a laissée embaumée du parfum le plus délicieux.

« Nous voyons, ajoute l'historien de la Bienheureuse, dans une lettre de saint Jérôme à l'illustre Paule, que Dieu lui avait accordé une pareille faveur : Quelles grâces, ô Paule, disait ce saint docteur, vous furent données dans l'étable de Bethléem ! Vous vîtes dans la crèche l'Enfant nouveau-né ; vous entendîtes de vos oreilles les concerts des Esprits bienheureux qui annonçaient sa naissance en chantant le *Gloria in excelsis Deo*. L'étoile radieuse des Mages apparut à vos yeux. Il vous fut donné de les contempler eux-mêmes, et vous adorâtes avec eux le Dieu fait enfant. »

Le dimanche de la Passion de l'an 1486, la Bienheureuse obtint enfin de ses parents la permission d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Son oncle, qui, à cause de ses richesses, vait une grande autorité sur sa famille, avait encore essayé ce jour-là de lui persuader de rester dans le monde ; mais, vaincu par ses raisons et par ses prières, il s'offrit de faire lui-même la dépense de sa prise d'habit. Le dimanche suivant, qui était le jour des Rameaux, elle prit donc ce saint habit de pénitence, avec une joie toute céleste d'appartenir désormais entièrement à son Époux.

Dieu commença en ce temps à la glorifier par plusieurs miracles. Elle rencontra un jour dans les rues de Riéti une pauvre femme qui pleurait de n'avoir pu trouver du pain pour nourrir les vignerons qui travaillaient à sa vigne ; nul n'avait voulu lui en prêter. « Ayez bon courage, lui dit la Bienheureuse, retournez

chez vous et Dieu vous secourra. » Cette femme, en effet, trouva, en rentrant, sur sa table, douze grands et beaux pains que Dieu lui avait envoyés à l'intercession de la Bienheureuse.

Un soir qu'elle faisait oraison, elle vit en esprit une troupe de Gibelins qui mettaient le feu à une porte de la basse ville ; elle courut aussitôt dans la rue, en criant que les ennemis brûlaient la porte des Arcis. Les habitants ne la voulurent point croire ; mais les flammes qui s'élevèrent bientôt du faubourg leur firent regretter d'avoir méprisé ses avertissements

Dans un pèlerinage qu'elle fit à Notre-Dame de la Quercia, près de Viterbe, elle délivra une femme qui était possédée du démon. Les magistrats de la ville, qui avaient déjà entendu parler de sa sainteté, ayant appris ce miracle, résolurent de conserver pour eux un si rare trésor ; ils donnèrent donc l'ordre de placer partout des gardes pour l'empêcher de quitter leur territoire ; mais la Bienheureuse, avertie par une inspiration du Ciel, dit à ses compagnes : « Retirons-nous bien vite, il n'y a pas de temps à perdre. » Elles purent s'échapper, en effet, avant que l'ordre des magistrats n'eût été exécuté.

Au retour, la Bienheureuse s'embarqua sur le lac de Piédiluco ; comme on était au milieu de la traversée, le démon essaya de la faire périr en suscitant une tempête. Elle en avertit ses compagnes : « Nous sommes menacées d'un grand danger, leur dit-elle ; mais ne craignez rien, Dieu est avec nous. » Cependant les vagues venaient se briser contre la barque avec fureur, et les passagers tremblaient déjà pour leur vie, lorsque la Bienheureuse, se levant, d'un regard rendit au lac sa tranquillité.

Un habitant de Riéti avait fait assassiner un riche marchand par deux paysans à ses gages ; il fut condamné à mort. Sa femme et sa mère vinrent tout en larmes supplier la Bienheureuse d'obtenir sa grâce par ses prières. Touchée de pitié, elle alla voir cet homme et l'engagea à se réconcilier avec Dieu. Quand il se fut confessé, elle lui dit

« Ayez bon courage, vous ne mourrez pas de cette fois. »

Cependant l'ordre de l'exécution arriva le soir même et le juge décida qu'elle aurait lieu le lendemain. La famille désolée revint supplier la Bienheureuse.

« Soyez tranquilles, leur répondit-elle, je vous ai dit qu'il ne mourrait pas. »

Quelques heures après, un nouveau courrier apportait la grâce.

Elle reçut plusieurs fois la sainte Communion de la main de Notre-Seigneur et de ses Anges. Un jour que son confesseur disait la Messe dans une autre église que celle où elle l'attendait, elle pria la très-sainte Vierge de satisfaire le désir ardent qu'elle éprouvait de s'unir à son divin Fils. Au bout de quelques instants, un prêtre vint à elle tenant entre ses doigts le corps sacré de Jésus-Christ, et le lui donna. « Pendant ce temps-là, ajoute l'historien que nous avons déjà cité, son confesseur, qui célébrait les Saints Mystères, éprouvait une peine très-vive de ne pas retrouver dans le calice, au moment de la communion, le fragment de l'hostie qu'il y avait déposé. Colombe revint à cette église pendant qu'il achevait la Messe, et le Père, après avoir déposé ses habits sacerdotaux, lui fit part de son chagrin.

« — Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte Hostie m'a été apporté dans la cathédrale par un Ange, et il repose en ce moment dans mon cœur.

« — En ce cas, reprit le confesseur, je me réjouis de la perte qui m'a causé tant d'inquiétude, et remercie Dieu de vous avoir faite participante de ma communion. »

Un jour qu'elle était en oraison, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent. Ils lui parlèrent d'abord du bonheur du ciel, puis ils lui montrèrent une route large et droite, qui conduisait à une belle église de Saint-Dominique.

— Sortez de Riéti, lui dirent-ils, et venez à cette église, où vous trouverez tout ce qui est nécessaire à votre perfection.

La Bienheureuse, troublée de cet ordre de quitter sa patrie pour s'en aller dans une terre lointaine, n'osait répondre.

— Soyez sans crainte, ma fille, reprit saint Dominique, c'est au nom de Jésus, votre Époux bien-aimé, que je vous donne cet ordre. Il vous attend lui-même dans l'église que vous voyez : ne tardez pas à vous y rendre. Du reste, nous serons avec vous l'un et l'autre pour vous secourir dans tous vos dangers.

Elle prévint donc ses parents et ses amies de ce prochain

voyage, dont elle ignorait le but. Une grande tristesse s'empara de sa famille et se répandit dans la ville de Riéti. Tout le monde lui en parlait en pleurant ; mais elle répondait :

— Il faut qu'il en soit ainsi.

Un jour, on aperçut au-dessus de sa maison une comète étincelante qui se dirigeait vers Pérouse, et on la regarda comme un présage de la perte dont Riéti était menacée.

La veille de son départ, qui était un jeudi du mois de septembre, elle réunit douze de ses compagnes pour manger avec elle un agneau qu'elle leur avait accommodé. Après le souper, elle voulut leur laver les pieds en méditant les paroles du divin Maître après la Cène ; puis elle leur fit ses adieux en se recommandant à leurs prières. Le lendemain vendredi, sa mère, ne la voyant pas paraître, fit briser la porte de sa chambre, où elle ne trouva plus que ses habits couchés par terre en forme de Croix. Ses cris de douleur apprirent bientôt la funeste nouvelle à tous les habitants de Riéti. La maison se remplit en un moment de personnes qui pleuraient avec ses parents le départ mystérieux de la Bienheureuse. Nul ne savait où elle était allée. On avait couru aux portes et on s'était assuré qu'aucune n'avait été ouverte pendant la nuit.

En ce moment un étranger qui paraissait un mendiant s'approcha de la pauvre mère :

— Femme, lui dit-il, votre cœur est en proie à une affliction bien profonde.

— Comment le savez-vous ? répondit-elle.

— Je le sais ; mais croyez-moi, ce qui est arrivé a été fait par Dieu. Sachez que votre fille, appuyée comme elle l'est sur ce bâton, ne saurait tomber. Si vous voulez vous y appuyer à son exemple, votre foi cessera de chanceler, comme elle l'a fait jusqu'à présent, et vous verrez la main de Dieu dans tous ces événements extraordinaires.

« Après ces paroles, ajoute le confesseur de la Bienheureuse, cet homme disparut, et je soupçonne qu'il n'était rien moins que le Seigneur Jésus, qui, dans sa compassion, avait voulu fortifier et consoler cette pauvre mère. Cette conversation adoucit en effet

son chagrin et lui communiqua une force qu'elle n'avait pas auparavant. Aussi n'oublia-t-elle jamais ce que ce bon Maître avait daigné lui dire. »

Qu'était cependant devenue la Bienheureuse? Écoutons-la raconter elle-même à son confesseur les détails de cet événement mystérieux

« Ce soir-là, lui dit-elle, je m'étais mise en oraison comme à mon ordinaire, lorsque je me sentis dépouiller de mes vêtements accoutumés, qui furent tout aussitôt remplacés par d'autres ; mais par qui fut faite cette double opération, c'est ce que j'ignore entièrement. Je fus ensuite tirée hors de ma chambre, de la maison et de la ville, mais par qui et de quelle manière, c'est ce que je ne puis dire davantage, car je ne vis personne, et il ne me reste aucun souvenir de ce qui se passa dans cet enlèvement. Je me rappelle seulement que me trouvant tout à coup en vue d'une ville (c'était Spolete), un homme vint à moi et m'invita à le suivre dans une maison où sa femme et ses filles me donneraient volontiers l'hospitalité. »

Cette invitation était un piége que le démon tendait à son innocence, mais comme saint Dominique et sainte Catherine de Sienne le lui avaient promis, elle y échappa avec l'aide de Dieu et vint à Foligno, ville peu éloignée de Spolète, où elle reçut l'hospitalité chez les religieuses de Sainte-Claire. Elle y fut exposée à de nouvelles épreuves, et les magistrats, ayant su qu'elle était de Riéti, écrivirent en cette ville pour s'informer de sa vie passée. C'est ainsi que ses parents apprirent le lieu de sa retraite. Son père vint la voir avec un religieux de Saint-Dominique ; ils essayèrent de la ramener à Riéti, mais les ordres que la Bienheureuse avait reçus du Ciel ne lui permettaient pas de se rendre à leurs désirs.

Cependant, sa sainteté avait ému la ville de Foligno ; les habitants accouraient pour la voir et les magistrats prenaient déjà des mesures pour la garder de force au milieu d'eux, lorsqu'elle sortit un matin de Foligno, accompagnée de son père et de ce Dominicain, qui était le prieur du couvent de Riéti. Ils se dirigèrent vers Pérouse, et s'arrêtèrent un instant à l'église de Notre-

Dame-des-Anges ou de la Portioncule. Le lendemain, ils entrèrent dans les murs de Pérouse, où Notre-Seigneur avait fixé la demeure de sa servante. Quand on sut qu'elle arrivait, toute la population vint au-devant d'elle. On entendait crier dans les rues : « Voici la Sainte qui vient, allons à sa rencontre. »

On la conduisit d'abord dans une maison où vivaient quelques Sœurs du Tiers-Ordre, puis, les habitants résolurent de lui construire un couvent dont elle posa la première pierre, le 22 février de l'année 1493. Pendant la cérémonie, elle tomba en extase et parut s'entretenir avec sainte Catherine de Sienne et saint Jérôme, auxquels elle recommandait instamment la ville de Pérouse. En attendant que le couvent fût achevé, un jurisconsulte fort célèbre et sa femme, que ses grandes qualités rendaient digne de lui, la reçurent en leur maison, où ils la traitèrent moins comme une étrangère que comme une fille tendrement aimée.

« En ce temps-là, dit le confesseur de la Bienheureuse, il plut au Seigneur d'illustrer sa servante par de nouveaux miracles. César Borgia, depuis duc de Valentinois, faisait alors, étant encore enfant, ses études au collége de Pérouse. Un jour qu'il était venu se récréer avec nous, dans le jardin du couvent, il nous suivit après la récréation, dans notre église, où nous trouvâmes, au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne, un groupe nombreux de personnes des deux sexes, dont la pieuse Colombe était entourée. Un noble citoyen, ayant aperçu le prince, lui dit à haute voix :

« — Seigneur, venez voir un enfant que la Sœur Colombe vient de ressusciter par ses prières.

« Le prince à ces mots, se tournant vers moi, me dit :

« — Eh bien ! Père Sébastien, nous allons sonner les cloches, afin que tout le monde vienne voir ce miracle évident.

« — Gardons-nous en bien, seigneur, répondis-je ; cela pourrait nous attirer quelque confusion.

« — Comment ? reprit-il.

« — Cette Sœur, ajoutai-je, n'est encore qu'une novice, et il y a si peu de temps qu'elle demeure dans cette ville, que nous ne pouvons la connaître suffisamment. Lorsque nous l'aurons éprou-

vée au moins pendant dix ans, nous saurons si elle est une femme de vraie vertu et de solide sainteté, et alors nous pourrons croire aux merveilles qu'elle opérera et les proclamer avec assurance. »

Ces miracles de la Bienheureuse engagèrent plusieurs personnes de la ville à se réunir à elle dans le couvent qui venait d'être achevé. La Bienheureuse leur donna une règle semblable à celle qu'observait sainte Catherine de Sienne, sous le patronage de laquelle elle mit cette maison. Elle ne s'y réserva du reste aucune autorité, voulant obéir comme les autres à la supérieure. Elle choisit pour cellule une pauvre chambre sous le toit, et dont les murs crevassés laissaient passer la fumée de la cuisine, qui était voisine; elle n'avait point de fenêtre et ressemblait plus à un tombeau qu'à un lieu d'habitation.

Pérouse, qui avait accueilli la Bienheureuse avec tant de joie et qui pourvoyait généreusement à tous les besoins de son couvent, ne tarda pas à ressentir les effets de sa présence. En l'année 1494, la peste ravagea toute la contrée : par le conseil de la Bienheureuse, on fit de grandes processions qui arrêtèrent ses ravages; tous les villages qui l'invoquèrent en furent préservés. Elle guérit le sous-prieur des Dominicains, qui en était atteint. Elle demandait instamment à Dieu de la prendre pour victime et d'épargner son peuple. Notre-Seigneur agréa sa prière; il permit aux démons de la frapper, et ils le firent avec une rage qui montrait leur haine contre elle. Toutefois, après sept jours de cruelles souffrances, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent et la guérirent entièrement

Elle prévint une fois les magistrats d'un grand danger qui menaçait la ville : « J'ai vu, leur fit-elle dire par son confesseur, un Roi d'une admirable beauté et d'une majesté incomparable. Il était assis sur un trône éclatant, qu'entourait une brillante cour. Son aspect était imposant et sévère; il tenait dans sa main gauche trois glaives tranchants, et ses gestes annonçaient qu'il allait s'en servir pour immoler les habitants de Pérouse, dont les péchés sollicitaient sa vengeance. J'étais toute tremblante et toute désolée, lorsque j'ai vu paraître la Reine, éblouissante de beauté et

parée d'habits tissus d'or. Elle s'est prosternée trois fois le visage contre terre, en approchant du trône. Parvenue au pied des degrés, elle est tombée à genoux, implorant la clémence du Roi, qui d'abord a résisté dans l'intérêt de sa justice; mais la Reine insistant, il s'est laissé fléchir et lui a remis deux glaives sur les trois qu'il tenait à la main. La Reine alors s'est retirée, sans faire aucune instance pour avoir le troisième. »

On sut bientôt quel était ce troisième glaive dont Pérouse était menacée. Ses ennemis y pénétrèrent une nuit par trahison, et sans le courage que la Bienheureuse inspira aux habitants, sans la protection de sainte Catherine de Sienne, qui les protégeait dans le combat, la ville eût été saccagée.

Un des chefs de la noblesse la consulta sur une alliance qu'il voulait contracter avec une princesse de la famille des Ursins :

— Reportez au seigneur Astur, répondit la Bienheureuse au messager qu'il lui avait envoyé, les paroles que vous allez entendre : J'ai vu trois tentes sur la montagne; dans chacune il y avait un mort, et toutes trois ont fini par être brûlées. Alors j'ai entendu une voix qui disait : « Qu'on fasse savoir ceci à Astur; cette vision le concerne. »

Le chevalier méprisa les avertissements de la Bienheureuse mais il fut assassiné dans la nuit même de ses noces.

Le Pape Alexandre VI, qui s'était retiré à Pérouse pendant l'expédition de Charles VIII en Italie, voulut voir la Bienheureuse et s'entretenir avec elle. « Un jour, dit son confesseur, qu'il était venu à l'église de notre couvent, il dit dès son entrée qu'il désirait avoir un entretien avec Colombe. Le confesseur du monastère étant allé la chercher, elle partit aussitôt, accompagnée de quelques dames de la ville, pour obéir à Sa Sainteté. La difficulté était de la conduire jusqu'au Pontife : comment lui faire traverser la foule immense qui remplissait l'église, et empêcher surtout qu'on ne mît ses habits en pièces, par vénération pour ses vertus? Nous eûmes recours aux gardes, qui lui ouvrirent un passage, et elle put pénétrer jusqu'au sanctuaire, où le Pape était assis sur son trône, environné des cardinaux et des prélats de sa cour. S'étant aussitôt prosternée, elle baisa dévotement les

pieds du Pontife : puis, étendant les mains, elle saisit le bord de sa robe et demeura dans cette attitude, surprise par un ravissement. Persuadés que cet état allait se prolonger quelque temps, nous priâmes Sa Sainteté d'admettre au baisement de ses pieds toutes les autres religieuses du même monastère. La mère de Colombe, qui, après la mort de son mari, était venue la retrouver à Pérouse, où elle avait pris l'habit du Tiers-Ordre, resta seule ensuite par ordre du Pape, qui voulait l'interroger sur la vie que Colombe avait toujours menée. Après un sérieux examen, il la congédia, et aurait bien désiré congédier aussi sa fille, mais toutes les tentatives que l'on fit pour détacher ses doigts furent inutiles : on les eût plutôt brisés. Il fallut donc que le Souverain-Pontife attendît, pour s'en aller, que la Bienheureuse, reprenant ses sens, lâchât d'elle-même le bord de sa robe, ce qui du reste ne se fit pas attendre longtemps.

« Lorsque la sainte fille eut recouvré sa connaissance, elle se redressa sur ses genoux et répondit aux questions que lui firent les cardinaux, avec sa prudence, sa simplicité et sa modestie ordinaires. Mais le Pape ayant voulu l'interroger sur des points plus difficultueux, elle rentra dans l'état extatique et devint roide et froide comme une statue. Le Pontife, étonné, se tourna vers moi et me dit comme d'une manière menaçante : « Dites-moi votre sentiment sur cette Sœur, selon la vérité, considérant bien que c'est le Pape qui vous interroge. » J'étais à genoux à quelque distance ; c'est pourquoi je lui répondis à haute voix ce que je savais de la vie de la Bienheureuse ; que j'avais longtemps été en garde contre elle, mais que j'avais fini par être convaincu de sa sainteté.

« Lorsque j'eus fini de parler, le cardinal Borgia, neveu du Pape, dit à son oncle : « Votre Sainteté peut recevoir en toute assurance le témoignage du Père Sébastien, car je l'ai vu fort prévenu contre la Sœur Colombe, et il m'en a souvent parlé sur un ton qui n'était pas celui de la crédulité. » Le cardinal de Sienne, devenu depuis le Pape Paul III, prenant la parole à son tour, fit le plus bel éloge des vertus de la Bienheureuse. Colombe, revenant enfin à elle-même, répondit aux questions du Saint-Père

avec tant de sagesse, que Sa Sainteté ne put s'empêcher de la louer et lui accorda toutes les grâces qu'elle sollicita de sa bonté. Le Pontife, en sortant du chœur, fut s'agenouiller au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne, où il fit une longue prière. Il bénit ensuite le frère de Colombe, novice dans notre monastère, et se retira après nous avoir comblés de bienfaits. »

Le cardinal Caraffa, le cardinal de Sainte-Croix et le cardinal Cibo, l'évêque de Pérouse et plusieurs prélats de la cour romaine lui témoignèrent un vif intérêt. Le secrétaire de Sa Sainteté et celui du roi de France vinrent aussi la consulter dans l'oratoire de son couvent, sur des affaires d'État. L'archevêque de Carthage lui demanda deux scapulaires blancs pour le roi Ferdinand et la reine Isabelle. Ils se retiraient tous enchantés de sa simplicité, de son humilité, de sa modestie, et fort édifiés de sa dévotion ; car les paroles qui sortaient de sa bouche, ajoute son historien, avaient quelque chose d'angélique, et respiraient le doux parfum de la paix et de la charité.

Le trésorier apostolique fut chargé de la consulter sur un dessein du Pape Alexandre VI, qui se sentait intérieurement pressé d'abdiquer le souverain pontificat. Elle eut à ce sujet une vision terrible, qui épouvanta le trésorier, mais ne put vaincre les irrésolutions du Pape : aussi vit-on se réaliser les malheurs qu'elle lui avait annoncés.

Le reste de la vie de la Bienheureuse ne fut pas exempt de douloureuses épreuves ; elle fut calomniée par ses envieux, soupçonnée par ses supérieurs, soumise à des tribulations qui ne finirent guère qu'avec sa vie. Dieu voulut augmenter ses mérites et accroître sa gloire. Cependant, quand le jour approcha où il avait résolu de récompenser sa servante de tous les travaux qu'elle avait endurés pour lui, il permit que saint Dominique lui annonçât cette bonne nouvelle. Le saint Patriarche lui apparut donc d'un air joyeux et lui dit ces consolantes paroles : « Réjouissez-vous, ma fille, car le temps approche où vous serez appelée à célébrer vos noces avec votre Époux bien-aimé. »

Le jour de l'Épiphanie, elle eut une extase pendant laquelle on la crut morte ; en reprenant ses sens elle dit : « Seigneur, puis-

qu'il plaît à Votre Majesté de différer mon départ jusqu'à l'Ascension, que votre sainte volonté s'accomplisse. »

Elle se préparait cependant à quitter ce monde ; elle fit ses adieux à ses chères Sœurs, en les suppliant de lui pardonner les mauvais exemples qu'elle leur avait donnés. Elle réunit aussi les principaux citoyens de Pérouse, pour leur parler une dernière fois des joies du royaume des Cieux, où elle espérait les revoir. Pendant le Carême, elle redoubla ses austérités, s'offrant en holocauste pour cette ville de Pérouse qu'elle aimait tant et que de grands malheurs menaçaient alors. On l'entendit une fois s'écrier au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne : « O mon bon Maître, ô mon Seigneur Jésus-Christ, exaucez les prières que nous vous adressons pour votre peuple de Pérouse, faites-nous grâce, faites-nous miséricorde. Soyez-nous propice, ô Jésus ! S'il vous faut une victime, je m'offre à votre justice, mais de grâce épargnez les pauvres pécheurs. »

Dans la nuit du Samedi-Saint au jour de Pâques, elle eut un vomissement de sang si considérable, que l'on ne pouvait comprendre qu'il y en eût autant dans un corps si maigre et si exténué. La fièvre la prit ensuite avec de violentes douleurs de tête, dont elle souffrit pendant trente-trois jours. Elle n'avait d'autre soulagement que la vue de son Crucifix, qu'elle baisait amoureusement en lui disant : « O mon Jésus ! ô mon doux Maître ! ô mon refuge salutaire ! ô mon Époux bien-aimé ! »

Elle eut encore plusieurs visions qui la consolèrent dans ses souffrances. Notre-Seigneur lui apparut au milieu de ses Anges et lui dit : « Préparez-vous, ô ma Colombe, car je veux que vous veniez bientôt demeurer avec moi. » Sainte Catherine de Sienne, entourée d'un brillant cortège de Vierges, saint Pierre de Vérone, avec une glorieuse escorte de Martyrs, lui apportèrent également de douces paroles de paix et de bonheur.

La vigile de l'Ascension, à l'issue des vêpres, le Père Sébastien lui donna l'Extrême-Onction et récita les prières de la recommandation de l'âme, au milieu des larmes et des sanglots des Sœurs et des autres personnes qui étaient présentes. On lui lut ensuite la Passion de Notre-Seigneur. Les démons essayèrent de lui livrer

un dernier assaut, mais elle les vainquit en leur montrant le Crucifix et en répétant sans cesse : « Je crois en Dieu ! » On lui lut une seconde et une troisième fois la Passion de notre Sauveur. Peu après, elle s'écria, les yeux fixés au Ciel : « O Reine des Anges, très-douce Mère de Dieu, ô mon Père saint Dominique, ô ma Mère sainte Catherine, je vous recommande mon âme; je vous recommande tous les chrétiens, la sainte Église de Dieu, mon Ordre, mes Sœurs, les amis et les bienfaiteurs de ce monastère. »

« Vers le milieu de la nuit, dit le Père Sébastien, tandis que le confesseur et les religieuses priaient pour elle, l'Époux vint. Colombe, à son aspect, s'écria toute hors d'elle-même : « O mon Époux, ô mon Époux, soyez le bienvenu ! oui le temps est venu; recevez votre humble servante. » En disant « recevez, » son âme bénie s'envola et suivit Jésus-Christ dans les cieux, laissant son corps les yeux ouverts et le visage vermeil. Elle avait vécu trente-trois ans, trois mois et dix-huit jours. Ce fut le 20 mai de l'année 1501, que le Ciel ravit cet Ange à la terre. »

La bienheureuse Osanna de Mantoue la vit, au lever de l'aurore, s'approcher d'elle, la tête ornée de deux couronnes resplendissantes ; elle la salua d'un air angélique et plein de bonté; puis elle lui dit : « Disposez-vous, ma très-chère Sœur, et tenez-vous prête. Vous ne tarderez pas à me suivre, et viendrez recevoir la couronne immortelle que vous a préparée Jésus-Christ, notre très-fidèle Époux. »

Il y avait en ce temps-là, à Ferrare, une autre religieuse de Saint-Dominique, qui était la bienheureuse Lucie de Narni. Le duc de Ferrare étant venu entendre la messe dans son monastère, ce même jour de l'Ascension, voulut la voir après l'office. La trouvant plus joyeuse que de coutume, il désira savoir d'où lui venait cette grande joie : « Sachez, prince, lui répondit la bienheureuse Lucie, que notre illustre Sœur Colombe est montée au Ciel aujourd'hui même avec Jésus-Christ. » Le duc fit aussitôt partir un courrier pour Pérouse, et acquit la preuve que la Bienheureuse était morte en effet le jour de l'Ascension [1].

[1] *Vie de la bienheureuse Colombe de Riéti*, p. 296.

Le culte de la bienheureuse Colombe de Riéti, approuvé d'abord en 1571, par saint Pie V, l'a été de nouveau en 1627, par Urbain VIII. (E. Daras.)

LE V. BARTHÉLEMI HOLZHAUSER,

FONDATEUR DES CLERCS SÉCULIERS DE LA VIE COMMUNE.

Ce vrai Serviteur de Dieu, souabe d'origine, naquit dans un humble village appelé Longnau, situé à quelques lieues d'Augsbourg, l'an de grâce 1613, au mois d'août. Son père fut cordonnier. Dès son enfance il se fit remarquer par l'innocence de ses mœurs. Comme il n'y avait pas d'école dans son hameau, il fréquenta assidûment celle de la petite ville de Verding, située à une lieue environ de la maison paternelle, où il se livra en particulier à l'étude de la langue allemande. Il avait coutume d'abréger la longueur du chemin par des prières et de saints cantiques dont il faisait ses délices. En l'an 1624, à l'âge de onze ans, il commença l'étude de la langue latine à Augsbourg, où sa pauvreté le forçait de chercher sa subsistance de porte en porte. Ensuite il continua ses études à Neubourg, sur le Danube, où il trouva un meilleur sort dans la protection des Pères de la société de Jésus. Enfin il termina sa carrière littéraire à Ingolstadt.

Dès ses premières années il fut favorisé de célestes visions. Il confessa publiquement avoir été délivré de la peste par l'intercession de la Mère de Dieu, pour laquelle il était animé de la plus grande dévotion. Il invoqua surtout cette Mère de bon conseil dans le choix d'un confesseur et d'un état de vie ; et c'est par son inspiration qu'il fut confirmé de plus en plus dans la résolution qu'il prit d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Animé d'un grand zèle pour la prière, fort dans la foi et rempli de confiance en Dieu, il surmonta d'une manière admirable les difficultés nombreuses que rencontra son projet. Quoique pauvre lui-même, il ne se montra pas moins ardent dans sa charité envers les indigents que miséricordieux et bienveillant à l'égard du prochain. Ne calculant aucun danger, il distribuait ses soins et ses secours à tous les malheureux que faisaient la guerre et les autres fléaux qui l'accompagnent. Dans la ferveur de son zèle il enseignait la

doctrine chrétienne aux ignorants, consolait les affligés, fortifiait les faibles, relevait ceux qui s'étaient laissé abattre, corrigeait les abus ; et dans les fréquentes injures qu'il recevait des méchants il se montrait plein de joie d'avoir été trouvé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

A ces premières vertus, Barthélemi ajouta la pratique de la mortification, de l'abnégation, de la chasteté, de l'humilité, de la douceur et de la patience, et se montra par là le vrai type de l'étudiant chrétien, ne perdant jamais de vue cet oracle de l'Esprit saint : *Adolescens juxta viam suam ambulans, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* Prov., XXII, 6.

A peine eut-il terminé son cours d'études, qu'inspiré par des signes manifestes de la volonté divine de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il délibéra d'entrer dans un nouvel état de vie, et se fit inscrire sur les rôles de la milice ecclésiastique. Dans le courant de sa troisième année d'études théologiques, il se disposa au sacerdoce ; et l'an 1639 il fut ordonné prêtre dans la ville épiscopale d'Eichstadt sur le Danube, et célébra sa première messe à Ingolstadt le jour de la Pentecôte, dans la même chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire où il avait souvent offert son cœur à Dieu, lui consacrant tous ses biens dans ses ferventes prières. Il ne tarda pas à entendre les confessions et à exercer les autres fonctions du saint Ministère, et cela avec un tel succès, qu'un grand nombre de pénitents affluaient à son confessionnal. Craignant cependant d'épuiser ses forces dans la culture de la vigne du Seigneur, il chercha à s'associer des collaborateurs zélés, capables de continuer et de propager son œuvre.

C'est dans ce but que l'an 1640 il engagea trois curés plus anciens que lui à suivre certaines règles qu'ils s'imposèrent entre eux. Ceux-ci continuèrent cependant à demeurer dans leur presbytère, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu de leurs supérieurs la permission de se rendre pleinement à l'invitation de Barthélemi.

Ayant terminé ses études théologiques, et s'étant guéri d'une angine par le secours manifeste de Dieu, il partit avec l'un de ses associés pour Salzbourg, où, guidé par une inspiration divine

il fonda le premier de ses instituts, l'an 1636. Il se mit en route à pied, sans sac, avec peu d'argent; et chemin faisant il rencontra un quatrième associé. A l'aide de la divine Providence, il arriva heureusement au terme de son voyage. L'autorité ecclésiastique lui fit un bon accueil; et peu de temps après il obtint un canonicat à Tittmoning, ville de l'archevêché de Salzbourg, proche de la Bavière, sur la Salza. Cette ville a une citadelle très-ancienne avec une collégiale dédiée à saint Laurent. Elle est la plus distinguée des villes environnantes. Dès qu'il y fut installé comme chanoine avec charge d'âmes, il obtint pour lui et les siens une vaste maison, la même qu'il avait vue en songe lorsqu'il était à Ingolstadt. Le nombre de ses compagnons croissait de jour en jour, et sans rencontrer d'obstacles de la part de ses confrères, il gagna un nombre infini d'âmes à Jésus-Christ par la parole de Dieu et par sa charité envers les pauvres et les malades.

Plus tard il laissa un certain nombre des siens à Tittmoning pour aller se mettre à la tête d'une paroisse et d'un décanat à Saint-Jean, dans la Léogénie, vallée du Tyrol, sur la route d'Inspruck à Salzbourg, le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, l'an 1642. Comme ailleurs, il fit ici tous ses efforts pour mettre tout dans le meilleur ordre possible, enseignant la doctrine chrétienne aux enfants et même aux adultes, visitant les écoles, et ne négligeant rien pour rétablir la discipline ecclésiastique. Par là il ne tarda pas à se concilier l'estime de tous les habitants du lieu.

Ayant observé combien il importait que les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique fussent de bonne heure imbus de solides principes de foi et de vertus chrétiennes, il fit en sorte d'établir des séminaires où l'on pût former des prêtres exemplaires. Le premier de ces séminaires fut fondé l'an 1643 à Salzbourg; et plus tard pour des raisons graves, il fut transporté à Ingolstadt l'an 1649. En même temps il établit son institut à Augsbourg, à Gerlande, puis à Ratisbonne, après avoir obtenu une approbation de Rome à la faveur du duc Maximilien de Bavière, dont il reçut la lettre suivante l'an 1646 :

« Il a plu à la divine Bonté de susciter des prêtres dont le but unique est de procurer à l'Église des hommes qui, vivant selon les règles des saints Canons et de la discipline ecclésiastique, se dévouassent entièrement et avec un cœur pur, aux fonctions sacerdotales ; et qui, veillant sur eux-mêmes et cherchant à se perfectionner, travaillassent sincèrement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

C'est pour parvenir à ce but que Barthélemi prescrivit trois choses : la cohabitation et la conversation fraternelle, l'éloignement des femmes et la communauté des biens. Cependant ce ne fut que le 7 janvier 1670 qu'il reçut de la sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers l'approbation désirée, dans les termes suivants : « Cette pieuse et sainte institution n'a pas besoin d'approbation, puisqu'elle ne prescrit rien autre que ce qui se pratiquait dans le clergé de la primitive Église. »

Dans la famine qui affligea le Tyrol vers l'an 1649, il travailla avec un grand succès à soulager les malheureux.

Après avoir exercé le saint Ministère pendant dix ans dans la vallée de Léogénie, il se trouva dans une grande pénurie pour sa maison en raison de la suppression des dîmes, et à cause des impositions extraordinaires dont on le greva. Loin de se laisser abattre, ce vénérable serviteur de Dieu ne trouva qu'un stimulant dans ces épreuves, et se remit lui et les siens entre les mains de la divine Providence.

En récompense de sa fidélité et de sa patience, Dieu disposa les événements de telle sorte que Barthélemi put quitter ces montagnes où son nom est encore béni, pour se transporter dans la Franconie et le diocèse de Mayence. L'an 1654, il fit fonder, par les siens, un séminaire à Wurzbourg ; et, à l'invitation de l'électeur de Mayence, qui l'admit plus tard dans son intimité, il devint curé et doyen à Bingen sur le Rhin.

Lorsque Charles, roi d'Angleterre, qui se trouvait alors exilé en Allemagne, se disposait à retourner dans sa patrie, touché de la réputation de Barthélemi qui avait prédit des choses étonnantes sur l'Angleterre, il montra un grand désir de le voir en descendant le Rhin. L'ayant donc fait appeler, il s'entretint une

heure avec lui, pour entendre de sa propre bouche ce qu'il prédisait de son royaume et de son propre règne. Ce serviteur de Dieu avait prédit que ce royaume serait réduit aux plus grandes misères ; que le roi ne serait pas épargné ; mais qu'après le retour de la paix les Anglais, convertis à la foi catholique romaine feraient plus pour l'Église qu'ils n'avaient fait après leur première conversion. On ne doit point passer sous silence que, dès l'année 1658, l'exercice de la religion catholique fut prohibé dans cette île sous peine de mort ; et que ce décret fut ensuite rapporté l'an 1778. C'est ce que Barthélemi avait annoncé d'une manière admirable l'an 1635, dans les termes suivants : *Et intellexi juge sacrificium centum et viginti annis ablatum esse.* « J'ai compris que le sacrifice éternel serait supprimé pendant cent vingt ans. » Il est impossible de dire combien il désira cette conversion. Rien ne lui tenait plus à cœur que d'aller lui-même, méprisant tout danger pour sa vie, essayer de commencer cette œuvre. Cependant il en fut empêché malgré lui par les soins qu'il dut donner à sa paroisse et aux écoles latines qu'il venait d'ouvrir à Bingen, pour le plus grand avantage des habitants de cette ville et des lieux circonvoisins.

Pendant qu'il était ainsi occupé à remplir à l'égard de ses ouailles les devoirs du Bon-Pasteur, et qu'il prodiguait à ses collaborateurs et à ses instituts toutes les sollicitudes d'un père, il fut atteint d'une fièvre mortelle, et, levant ses yeux vers le ciel, entouré des siens qui pleuraient et priaient, il expira le 20 mai 1658, dans la quarante-cinquième année de sa vie, la dix-neuvième de sa prêtrise, dix-huit ans après l'établissement de son institut.

Son corps repose dans l'église paroissiale de Bingen, devant l'autel de la Sainte-Croix, dans un tombeau fermé et portant cette épitaphe :

« Venerabilis vir Dei servus Bartholomæus Holzhauser,
SS. Theologus Licentiatus, Ecclesiæ Bigensis pastor
et decanus, Vitæ Clericorum sæcularium in communi
viventium in superiore Germania restitutor, obiit anno
1658, die Maji 20. »

Outre les vertus admirables de sa jeunesse, qu'il porta ensuite

au plus haut degré de perfection dans sa carrière ecclésiastique Holzhauser était doué d'une science profonde et favorisé du don de prophétie ; voilà ce que personne ne niera. On peut d'ailleurs s'en convaincre par ses ouvrages dont plusieurs nous sont restés, et plus particulièrement par son interprétation de l'Apocalypse, qui a été traduite en français.

On remarquera dans cet ouvrage une singulière et admirable connexion des temps et des événements, établissant ou manifestant le plus beau système général de toute l'Église, s'étendant depuis son origine jusqu'à la consommation des siècles.

Il écrivit cette interprétation dans le Tyrol, lorsqu'il était affligé des plus grandes épreuves, passant ainsi des journées entières dans le jeûne et la prière, séparé de tout commerce avec les hommes. Comme il ne termina pas son ouvrage, et n'interpréta l'Apocalypse que jusqu'au quinzième chapitre, ses prêtres lui en demandèrent la raison : il leur répondit qu'il ne se sentait plus inspiré, et qu'il ne pouvait pas continuer. (Il paraît que Dieu, pour des raisons particulières, voulait réserver le restant de ses secrets à une autre époque.) Puis il ajouta que quelqu'un s'occuperait plus tard de son ouvrage et le couronnerait.

(De Wuilleret.)

Les statuts et règlement, dit Hélyot, que le vénérable Holzhauser dressa pour le gouvernement de son institut, ont reçu de grands éloges de plusieurs prélats, entre autres du nonce apostolique à Cologne, M. de San-Felice, archevêque de Cosenza, qui après les avoir lus, écrivit, en 1654, au suffragant d'Erfurt, Berthold Nihusius, qu'il avait lu le livre qui traite de l'institut des clercs vivant en commun, que l'on pourrait avec raison appeler la moëlle des saints canons : *Posset equidem appellari medulla sacrorum canonum* ; et dans une autre lettre qu'il écrivit aussi l'an 1655, à M. Holzhauser, alors doyen de Bingen, il dit qu'après avoir considéré attentivement ce livre, il crut avoir trouvé cette perle précieuse de la discipline ecclésiastique qu'il cherchait depuis longtemps.

Après la mort du fondateur, l'électeur de Mayence donna aux prêtres de son institut la conduite de son séminaire. L'évêque

d'Augsbourg leur donna aussi plusieurs cures et autres bénéfices dans son diocèse, où il les appela l'an 1663, et leur confia le séminaire de Dilinghen. Ils furent reçus dans le diocèse de Passau l'an 1665, et dans celui de Strigonie en Hongrie, l'an 1676. Enfin le Pape Innocent XI, sollicité par l'empereur, et par plusieurs princes et prélats d'Allemagne, après avoir fait examiner par une congrégation de cardinaux cet institut, accorda un bref, l'an 1680, par lequel il le confirma, et approuva les constitutions qui, ayant été encore amplifiées, furent de nouveau approuvées par le même Pontife, l'an 1684, et imprimées à Rome la même année.

Après que cet institut eut été approuvé par le Saint-Siége, l'an 1680, l'empereur Léopold I[er] écrivit au Pape pour l'en remercier. Il assura Sa Sainteté de la protection qu'il lui donnerait et la pria de le vouloir introduire en Italie, particulièrement dans la ville de Rome, où ce Pontife accorda à ces prêtres un hospice pour leur procureur général, qui y a demeuré avec six prêtres pendant quelques années ; mais cet hospice ne subsiste plus présentement. Ils firent ensuite de nouveaux progrès, ayant passé sur les terres du roi d'Espagne où ils eurent le séminaire de Girone en Catalogne, l'an 1682. On les appela l'an 1683 en Pologne, où ils firent leur premier établissement dans l'évêché de Posnanie, et ils en eurent encore un dans celui de Lucko. La diète générale de Pologne, qui se tint l'an 1685, les prit sous sa protection et approuva leurs établissements dans ce royaume. Ils se sont depuis étendus dans d'autres diocèses, tant en Allemagne qu'en Hongrie et en Pologne, et se sont fort multipliés dans les pays héréditaires de l'empereur, qui ordonna, par un décret de l'an 1680, qu'ils seraient préférés dans la collation des bénéfices.

La fin de cet institut est de former de bons pasteurs et de bons ministres, non-seulement pour les villes, mais pour la campagne. Pour cet effet, ces prêtres ont la direction des séminaires ; ils s'exercent aux fonctions pastorales et aux œuvres de charité spirituelles et corporelles ; et, pour faire le tout par ordre et d'une manière qui soit stable, ils prêtent un serment qu'ils appellent

conventionnel, par lequel ils s'obligent à ne point se séparer du corps de leur propre mouvement. Ils peuvent avoir trois sortes de maisons dans chaque diocèse. La première est le séminaire commun pour les jeunes clercs qu'on y élève. La seconde renferme diverses habitations particulières pour les curés, les bénéficiers et autres prêtres. La troisième est pour les vieillards, les vétérans qui ont besoin de repos et qui l'ont mérité par leurs services, et pour ceux qui ne sont plus capables de travailler en quelque manière que ce puisse être. Selon cette distinction de maisons, les constitutions sont divisées en trois parties principales ; la première regarde la direction des séminaires, la seconde les prêtres, les curés et autres bénéficiers, et la troisième, ceux qui sont cassés de vieillesse ou par le travail, ou par quelque incommodité. On y a ajouté une quatrième partie qui regarde la direction de soi-même et des âmes dont on est chargé, et celle-là est commune à chaque particulier.

Les jeunes ecclésiastiques qu'on élève dans les séminaires sont envoyés aux écoles publiques, et on leur donne des maîtres et des répétiteurs domestiques qui veillent sur leurs études et les dirigent. Ils sont partagés en trois classes différentes qui sont autant de degrés par où ils doivent passer. La première classe, qui est la moindre, est de ceux auxquels on enseigne les lettres humaines et les exercices de piété capables de les disposer à l'état ecclésiastique. La seconde est de ceux que l'on fait passer à l'étude de la philosophie, et ceux-ci promettent de vivre et persévérer dans l'institut. La troisième renferme les théologiens, les canonistes et autres qui, après avoir reçu les quatre mineurs et s'être appliqués aux études, sont instruits de tout ce qui appartient à la conduite des âmes, et ceux-ci s'obligent à l'institut par serment, de manière cependant que cela n'empêche pas qu'avant que de recevoir les Ordres sacrés, ils ne puissent retourner au monde avec la permission des supérieurs, qui soit fondée sur une cause raisonnable et légitime.

Les supérieurs ont grand soin que les jeunes séminaristes ne soient point oisifs : c'est pourquoi le matin, d'abord qu'ils sont levés à l'heure marquée, ceux des basses écoles emploient un

quart d'heure à quelque lecture spirituelle. Ceux de la seconde classe aussi bien que ceux de la troisième, font une demi-heure d'oraison mentale. Ils assistent tous ensemble à la Messe et emploient à l'étude le reste de la matinée. Un peu avant le dîner, ils récitent les litanies des Saints. Pendant le dîner et le souper, ils lisent par ordre l'Écriture sainte, à dîner l'Ancien Testament et à souper le Nouveau. On lit aussi le Martyrologe pour le jour suivant, et ensuite l'Histoire ecclésiastique, les Vies des Saints ou autres livres semblables. Après le dîner, la récréation étant finie, ils s'exercent au chant; ensuite les théologiens plus avancés apprennent les cérémonies de l'Église, et se remettent après à l'étude. Les vendredis et samedis après le souper on fait un discours spirituel qui est suivi de la récitation du Rosaire. Les fêtes et les dimanches on chante la Messe solennellement pour les séminaristes, qui après le dîner assistent au sermon et à une école spirituelle dans laquelle on leur enseigne la pratique des vertus chrétiennes et morales, et ces mêmes jours pendant le souper les théologiens font tour à tour un sermon en langue vulgaire. On les envoie aux écoles publiques dans les lieux où il y en a, en les avertissant qu'ils doivent être séparés des autres. Outre les répétitions particulières que font les philosophes, ils sont obligés d'en faire une toutes les semaines publiquement devant les autres. La même chose se pratique à l'égard des théologiens qui, tous les mois, en font aussi une de théologie morale. Il y a pareillement des jours marqués pour l'explication de l'Écriture-Sainte, pour la répétition de ce qui concerne les devoirs des pasteurs, et pour l'école spirituelle. Ils mangent tous ensemble dans un réfectoire commun, et la manière de s'habiller doit être uniforme. Quoiqu'elle doive être conforme aux coutumes des pays, elle doit néanmoins être éloignée de toute vanité, et se ressentir de la modestie cléricale.

C'est ordinairement dans les diocèses de grande étendue que l'on établit ces sortes de séminaires qui doivent être dans le voisinage des universités où les études fleurissent davantage. Que s'il ne se trouve point d'université dans ce pays-là, c'est aux prêtres de l'institut à enseigner les lettres sacrées et profanes. Il

y a dans chaque séminaire un directeur ou régent, un père spirituel, un confesseur et un économe. Afin que personne ne puisse, sans fondement et sans de bonnes raisons, se retirer de cet institut et abandonner le bien qu'ils auront entrepris, ceux qui ayant été élevés dans les séminaires sous les lois de l'institut y auront reçu la prêtrise, et ceux qui étant dans les Ordres sacrés y auront été reçus, font entre les mains du supérieur le serment conventionnel dont nous avons parlé.

Dans les maisons destinées pour les curés, les bénéficiers et autres prêtres, tous les revenus provenant des bénéfices et de quelque fonction ecclésiastique que ce puisse être sont mis en commun ; et afin que cela soit fidèlement exécuté et qu'il ne s'y passe aucun abus, ils sont obligés de rendre compte en certain temps à leurs supérieurs de ce qu'ils reçoivent et de ce qu'ils dépensent. Voici de quelle manière doivent être ces revenus. Premièrement, chacun en peut vivre selon que le requiert la bienséance de son état, faire des charités raisonnables, assister ses père, mère, frères et sœurs qui sont dans la nécessité, autant que cette nécessité le demande. Il peut même leur faire des legs après sa mort, comme aussi aux églises qu'il aurait desservies. Secondement, ce que leurs bénéfices leur rendent au-dessus du nécessaire doit être laissé, ou pendant leur vie ou après leur mort, pour les besoins communs de l'institut, c'est-à-dire pour l'entretien des prêtres cassés de vieillesse, ou que quelques autres raisons rendent incapables des fonctions ecclésiastiques, de ceux qu'on a mis en pénitence, des infirmes, et de ceux qui n'ont pas en bénéfices des revenus suffisants pour assister leurs pauvres parents. Si après cela il reste encore du superflu, il doit être appliqué au séminaire des jeunes clercs pour les faire subsister honnêtement, conformément aux règles de l'institut, ou à l'entretien de ceux qui ont des cures dans des villages dont les revenus sont modiques pour le temps seulement qu'ils sont membres de l'institut.

Excepté le cas de nécessité et de l'impossibilité du lieu, personne ne doit être exposé seul dans les fonctions pastorales, ni dans les colléges où on élève les jeunes clercs et les prêtres dans lesquels ils doivent être au moins deux.

Les maisons destinées pour les vieux prêtres et les autres qui ne sont plus capables des fonctions pastorales, peuvent encore servir à d'autres usages, comme à faire les conférences du diocèse, à des retraites et autres exercices de piété. Elles peuvent aussi servir de séminaires pour ceux qui sont promus aux Ordres sacrés, dans les lieux où il n'y en a point, ou, lorsqu'on ne peut les placer faute de commodité, dans ceux où on élève la jeunesse. Les ordinaires peuvent s'en servir pour y exercer de plus en plus les prêtres dans la connaissance et la pratique de ce qui regarde le soin des âmes, pour y mettre les cures qu'ils jugent à propos de priver pour un temps de leurs cures, et pour y mettre en pénitence les prêtres scandaleux, qui y doivent demeurer dans un quartier séparé de celui des vieillards et des autres. Ceux qui sont propres à des missions dans les pays infidèles ou hérétiques, peuvent s'y sacrifier d'autant plus volontiers, qu'ils sont assurés de trouver dans ces sortes de maisons une retraite douce et commode, pour y passer le reste de leurs jours quand ils seront accablés de vieillesse et d'infirmités; et ces maisons sont ordinairement la demeure des présidents du diocèse et des autres personnes qui leur servent de conseil.

Les supérieurs qui ont pris la direction de cet institut sont le premier président, qui doit avoir soin de maintenir l'uniformité de la discipline, et étendre cette manière de vie dans d'autres provinces. Il est soumis au Saint-Siége, auquel il doit prêter serment de fidélité et d'obéissance, de même que les présidents subalternes doivent le prêter chacun à l'ordinaire dont ils dépendent. Le président archidiocésain doit veiller sur tout l'archevêché, le président d'un évêché sur tout le diocèse, un doyen rural dans son district, un curé dans sa paroisse, chaque bénéficier chef de communauté dans l'étendue de sa juridiction, et ainsi des autres qui ont quelque direction ou intendance particulière. Ils peuvent tous exercer les fonctions de vicaire-général, de doyen rural, ou quelque autre office que ce soit, lorsqu'ils sont députés pour cela de leur évêque. Les supérieurs de quelque district ou décanat que ce puisse être, y ont sous eux tous les prêtres, curés et autres ecclésiastiques de cet institut; ils en visitent tous les lieux

deux fois l'an, et rendent compte de ces visites au président diocésain. Ce président a le soin et l'intendance par tout le diocèse sur les mêmes prêtres ou clercs de l'institut, qu'il doit visiter une fois l'an; et la visite finie, il en fait rapport à l'ordinaire. Tous les ans aussi le même président, du consentement de l'ordinaire, doit s'assembler avec tous les supérieurs du district décanal pour traiter des affaires qui regardent l'institut, tant pour le spirituel que pour le temporel. On prend dans ces assemblées les mesures les plus convenables pour faire observer les règlements et les résolutions ayant été prises et approuvées par l'ordinaire, les supérieurs des décanats, étant de retour chez eux, les font exécuter dans leurs propres maisons et dans celles qui ont été commises à leurs soins et à leur direction. (Hélyot.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Bernardin de Sienne avait recours à la très-sainte Vierge en toute occasion, et surtout dans les périls qui menaçaient le salut de son âme. Un jour qu'il faisait la quête pour son couvent, une dame le pria d'entrer chez elle et lui découvrit effrontément la passion qu'elle avait depuis longtemps conçue pour lui, ajoutant que s'il n'y consentait, elle allait appeler comme s'il eût tenté de lui faire violence. Saint Bernardin ne voulant perdre ni son âme ni sa réputation invoqua aussitôt sa bonne Protectrice, la priant de le tirer d'un piége si dangereux. Cette Mère de la divine Sagesse lui inspira alors des paroles si persuasives et si touchantes, qu'il convertit la malheureuse femme et lui fit promettre de changer de vie : ce qu'elle accomplit fidèlement.

La très-sainte Vierge daigna montrer par des prodiges combien lui étaient agréables la dévotion et les louanges de saint Bernardin. Un jour qu'il prêchait sur ces paroles de l'Apocalypse : « Un grand signe apparut dans le Ciel, » on vit sur sa tête une étoile d'une admirable clarté.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Aquila, dans l'Abruzze, saint Bernardin de Sienne, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui a illustré l'Italie par ses discours et par ses exemples.

A Rome, sur la voie *Salaria*, fête de sainte Basille, vierge, qui issue de race royale et étant fiancée à un des premiers seigneurs de la cour, qu'elle ne voulut pas épouser, fut par lui dénoncée comme chrétienne, et condamnée par l'empereur Gallien à prendre cet époux ou à périr par le glaive. Ayant été appelée pour entendre cet arrêt, et ayant répondu qu'elle avait le Roi des rois pour époux, elle eut l'épée passée au travers du corps.

A Nîmes, saint Baudille, martyr, qui, refusant de sacrifier aux idoles, et demeurant ferme dans la foi de Jésus-Christ, malgré les coups de fouets et les autres tourments, reçut, par une mort précieuse, la palme du martyre.

A Édesse en Syrie, les saints martyrs Thalalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, qui souffrirent sous l'empereur Numérien

Dans la Thébaïde, saint Aquilas, martyr, qui fut déchiré avec des peignes de fer pour Jésus-Christ.

A Bourges, saint Austrégésile, évêque et confesseur.

1. TERTIO DECIMO KALENDAS JUNII.

Aquilæ in Vestinis, sancti Bernardini Senensis, ordinis Minorum, qui verbo et exemplo Italiam illustravit.—Romæ via Salaria, natalis sanctæ Basillæ Virginis, quæ cum esset ex regio genere, et illustrissimum sponsum haberet, illumque dimisisset, accusata ab eo quod esset christiana, decretum est a Gallieno Augusto, ut aut sponsum reciperet, aut gladio interiret: quæ conventa de hoc, cum respondisset regem regum se habere sponsum, gladio transverberata est. — Nemausi in Galliis, sancti Baudelii martyris, qui comprehensus, cum sacrificare nollet, et in fide Christi immobilis inter verbera et tormenta persisteret, martyrii palmam pretiosa morte suscepit.— Edessæ in Syria, sanctorum martyrum Thalalæi, Asterii, Alexandri et sociorum, qui sub Numeriano imperatore passi sunt. — In Thebaide, sancti Aquilæ martyris, qui pectinibus pro Christo dilaniatus fuit. — Apud Bituricas in Gallia, sancti Austregisili episcopi et confessoris.—Brixiæ, sancti Anastasii episcopi.— Papiæ, sancti Theodori episcopi. — Romæ, sanctæ Plautillæ feminæ consularis, matris beatæ Flaviæ Domitillæ, quæ a sancto Petro apostolo baptizata, omnium virtutum laude refulgens quievit in pace.

A Brescia, saint Anastase.

A Pavie, saint Théodore, évêque.

A Rome, saint Plautille, femme consulaire, et mère de la bienheureuse Flavie Domitille. Ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, elle mourut dans la paix du Seigneur, avec la réputation d'avoir excellé en toutes sortes de vertus.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ausone, premier évêque d'Angoulême, martyr.

Saint Vivien, abbé de Hautecombe en Savoie, mort en 1150, loué par saint Bernard.

Saint Amalbert, fils de saint Germer et de sainte Domaine.

Les martyrs de Nîmes précipités dans un puits par les calvinistes. Ce puits est demeuré en grande vénération.

Sainte Matrone, martyre à Tarse en Cilicie, honorée chez les Grecs.

Saint Lucien, martyr à Rome sous Alexandre-Sévère.

Saint Jéjune, moine de l'Ordre de Saint-Basile, honoré en Calabre.

Sainte Marcellose, martyre en Afrique.

Saint Guy, comte de Doronage, mort en 1099, fonda ou mérita qu'on fondât près de Livourne une abbaye sous son patronage.

Saint Faustin, évêque régionnaire au IVe siècle, est honoré à Cavaillon.

Le bienheureux Orland, Frère convers de l'Ordre de Vallombreuse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas Genet, prêtre de Metz, refusa le serment schismatique, fut arrêté comme prêtre réfractaire et envoyé à Rochefort pour être déporté. Il y arriva malade, fut mis à l'hôpital et y mourut le 20 mai 1794.

VINGT-UNIÈME JOUR DE MAI.

Saint Hospice, reclus. — Sainte Estelle ou Eustelle, vierge et martyre. — Saint Second et ses compagnons, martyrs en Égypte. — Les Confesseurs de l'Égypte, de la Libye et de la Pentapole. — Saint Constantin le Grand, empereur. — Saint Maurèle ou Moreil. — Sainte Isbergue, vierge et abbesse d'Aire. — Saint Godrick ou Gorry, solitaire. — Saint Pierre de Parenzo, martyr. — Sainte Humilité, abbesse. — Le vénérable Guillaume de Saint-Lazare, évêque de Nevers. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HOSPICE,

RECLUS

Dans la seconde moitié du VIe siècle, près de Nice en Provence, vivait un saint reclus, nommé Hospice, qui était un parfait modèle de la vie solitaire et pénitente. Il était toujours couvert d'un rude cilice, et ceint par-dessous d'une grosse chaîne de fer ; il ne mangeait que du pain avec quelques dattes. En carême, il ne vivait que de racines d'herbes d'Égypte, que les marchands lui apportaient : ce qui peut faire juger qu'il était égyptien. Il fut doué du don de prophétie, et dit un jour à plusieurs personnes qui entouraient sa cellule : Les Lombards viendront dans les Gaules et y ravageront sept villes, parce que leurs péchés se sont multipliés devant Dieu, et que personne ne cherche à apaiser sa colère. Tout le peuple est infidèle, adonné aux parjures et aux homicides. On ne paye point les dîmes, on ne nourrit point les pauvres, on ne revêt point ceux qui sont nus, on n'exerce point l'hospitalité : c'est ce qui attirera sur vous ce fléau. Ainsi, je vous avertis de sauver vos effets dans l'enceinte des places fortes, et de vous y retirer vous-mêmes. Puis, adressant la parole aux moines, ses disciples : Prenez aussi la fuite, vous autres, leur dit-il, car voici cette nation barbare qui approche. Et comme ils ne pouvaient se résoudre à le quitter, il ajouta : Ne craignez pas pour moi ; ils m'outrageront, mais ils ne me feront pas mourir.

A peine les moines s'étaient-ils retirés, que les Lombards arrivèrent à la cellule d'Hospice, cherchant partout du butin. Ils s'adressaient bien mal. Le saint Homme se montra à eux par la fenêtre de la tour où il était reclus ; et, comme ils ne trouvèrent pas de porte pour y entrer, deux d'entre eux grimpèrent sur le toit et le découvrirent. Alors, surpris et effrayés de voir un homme chargé de chaînes et couvert d'un cilice affreux, ils jugèrent que c'était quelque malfaiteur qu'on avait enfermé dans cette espèce de cachot. Ils lui demanderent donc, par leur interprète, quels crimes il avait commis, pour être traité de la sorte. Il répondit avec humilité qu'il était en effet coupable de toutes sortes de forfaits. Ils le crurent, et un de ces barbares leva le bras pour lui fendre la tête d'un coup de sabre ; mais le bras demeura levé et immobile dans cette situation, sans qu'il pût décharger le coup. Ses compagnons jetèrent un grand cri, implorant le secours du Saint. Hospice fit le signe de la Croix sur le bras perclus, et le guérit à l'instant, rendant ainsi la santé à celui qui avait voulu lui ôter la vie. Ce miracle en opéra un autre. Le soldat lombard se convertit, et par reconnaissance, se fit moine et disciple de son bienfaiteur.

Les Lombards firent une première irruption dans les Gaules, l'an 568, l'année même qu'ils s'établirent en Italie. Ils en firent une seconde l'an 573, et ils demeurèrent plusieurs jours dans le monastère d'Agaune ; mais ils furent entièrement défaits par les généraux du roi Gontram, surtout par le patrice Mummol. Le miracle dont nous venons de parler se rapporte vraisemblablement à la seconde de ces excursions ; car il est dit que deux chefs, qui écoutèrent saint Hospice, retournèrent sains et saufs dans leur patrie ; mais que ceux qui le méprisèrent, périrent misérablement dans la Provence.

Quelque temps après, un diacre du diocèse d'Angers allant à Rome pour en apporter des reliques des saints Apôtres et des autres saints Martyrs les plus célèbres, un citoyen d'Angers, qui était devenu sourd et muet, eut la dévotion de faire ce pèlerinage avec lui. En passant par Nice, ils visitèrent saint Hospice, et le diacre lui découvrit le sujet de son voyage et l'infirmité de son

compagnon. Le saint reclus fit approcher le malade, et par la fenêtre de sa tour, le frotta, à la bouche et à la tête, d'huile bénite, en disant : Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que vos oreilles soient ouvertes, et que la vertu qui a chassé un démon d'un homme sourd et muet, vous délie la langue. Hospice ayant fait cette prière, demanda à l'Angevin quel était son nom, et cet homme muet auparavant, le prononça aussitôt d'une voix claire et distincte. Alors le diacre s'écria : Je cherchais Pierre, je cherchais Paul, Laurent et les autres Saints qui ont illustré Rome de leur sang : je les ai trouvés tous ici. Hospice lui dit : Eh ! mon cher frère, ne parlez pas de la sorte ; ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Celui qui, d'une parole, a créé le monde de rien. Il guérit de même un aveugle-né nommé Dominique.

Quand Hospice sentit sa fin approcher, il fit appeler le prévôt de son monastère, et lui dit : Apportez un pic pour enfoncer la muraille, et mandez à l'évêque de la ville qu'il vienne m'ensevelir, parce que dans trois jours j'irai jouir du repos que le Seigneur m'a préparé. Quand son heure fut venue, il quitta les chaînes dont il était chargé, pria longtemps la face contre terre, puis il se coucha sur un banc où il expira. Austadius, évêque de Nice et de Cimèle, vint l'enterrer. C'était vers l'an 580 ; l'Église honore sa mémoire le 21 de mai. J'ai appris toutes ces choses, dit saint Grégoire de Tours, de la bouche même de l'Angevin sourd et muet qui avait été guéri. Il m'a encore raconté beaucoup d'autres choses de ses miracles ; ce qui m'empêche de les rapporter, c'est que j'ai appris que sa vie a été écrite par un grand nombre[1]. Aucune de ces vies si nombreuses n'est venu jusqu'à nous. (ROHRBACHER.)

SAINTE ESTELLE OU EUSTELLE,

VIERGE ET MARTYRE.

On révère principalement à Saintes la mémoire d'une vierge du Seigneur qui se nommait Estelle. Elle fut convertie à la foi de Jésus-Christ par saint Eutrope, premier évêque de cette ville,

[1] Greg. Tur., l. VI, c. VI.

qui lui donna le Baptême et qui reçut ses vœux de virginité perpétuelle. Lorsque saint Eutrope fut mort, elle lui rendit avec beaucoup d'empressement les devoirs de la sépulture.

Le père d'Estelle s'étant aperçu alors qu'elle était chrétienne, employa toutes les ressources de la séduction pour la faire rentrer au sein du paganisme ; mais la jeune Vierge fut inébranlable dans la fidélité qu'elle avait promise à son Dieu.

Ses vertus ne purent désarmer la colère d'un père barbare, qui souleva contre elle la rage des persécuteurs. Estelle soutint avec courage le séjour des cachots, et après de longs tourments elle entendit prononcer sa sentence de mort en bénissant le saint nom de Jésus.

SAINT SECOND ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN ÉGYPTE.

Le Martyrologe romain nous propose en ce jour la fête de deux compagnies illustres de saints d'Égypte, qui souffrirent les uns le martyre, les autres le bannissement sous l'empereur Constance, pour la foi orthodoxe, par la violence des ariens. Le faux évêque Georges, qui avait été envoyé à la place de saint Athanase par ces hérétiques pour envahir le siége d'Alexandrie avait commencé ses violences dès la fête de Pâques de l'an 356. Armé de l'autorité du prince il avait pour ministres de ses cruautés le duc Sébastien, commandant des troupes du pays, le comte Héracle, le préfet d'Égypte Cataphrone, et le trésorier général Faustin. L'espace qui suivit cette grande fête jusqu'à celle de la Pentecôte, ne lui parut pas suffisant pour répandre tout le sang des catholiques dont il était altéré. Après que l'on eut banni les ecclésiastiques d'Alexandrie, les ariens pires sans comparaison que les payens, allèrent dans leurs maisons, et assommèrent de coups les gens de ces exilés qu'ils y trouvèrent ; et plus inhumains que les barbares ils déchirèrent leurs membres après leur mort. Ils traitèrent de même ceux qui par compassion avaient retiré chez eux ces fugitifs pour les cacher, voulant les obliger à les dénoncer et à les trahir : ce que les persécuteurs païens n'avaient pas même exigé. Ils massacraient indifférem-

ment les uns et les autres : et quoiqu'il parût que c'était la haine qu'on avait pour saint Athanase, qui faisait qu'on les persécutait ainsi, l'Église n'a point laissé de les regarder comme de véritables martyrs de la foi, dont tous ces généreux catholiques défendaient la cause avec la personne de leur saint Évêque. Car en même temps qu'on voulait leur faire reconnaître l'usurpateur Georges pour leur évêque, on les contraignait aussi d'embrasser son hérésie. Ils mouraient avec joie pour rendre un glorieux témoignage à l'innocence de saint Athanase et à la vraie foi, que l'on persécutait en sa personne : et s'ils n'étaient point martyrs pour ne pas offrir d'encens à des idoles, ils l'étaient selon saint Athanase même pour ne pas renier la foi en quelque point que ce pût être, et pour ne pas trahir la vérité.

Quoiqu'il n'y eût point de jour où les ariens, sous Georges et les autres persécuteurs, ne commissent de nouveaux excès, néanmoins ils affectaient plus particulièrement d'exercer leurs violences aux grandes fêtes, soit pour faire plus d'éclat, soit pour satisfaire plus commodément leur passion par la rencontre des assemblées de religion. Le peuple catholique ayant fini le jeûne du samedi d'après la Pentecôte, sortit de la ville pour s'assembler le dimanche qui était le second jour de juin, et prier dans un lieu désert près du cimetière, comme il avait coutume de faire depuis Pâques, qu'il avait été obligé d'abandonner les églises de la ville. Georges l'ayant appris anima tout de nouveau le duc Sébastien, qui prit avec lui plus de trois mille hommes armés pour venir fondre sur tout ce peuple.

Comme le service était presque fini, plusieurs s'étaient déjà retirés, mais les soldats donnèrent l'épée à la main sur ce qui restait d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'étaient occupés que de la prière. Sébastien qui était manichéen de secte, et qui avait toute la cruauté des ariens, fit allumer un grand feu, dont il fit approcher les vierges avec quelques laïcs qu'il avait pris. Il voulut les obliger, à la vue de ce bûcher ardent dont elles étaient menacées, de dire qu'elles suivaient la foi d'Arius. Mais voyant que la présence du supplice ne les ébranlait pas, il les fit dépouiller, et leur fit meurtrir le visage de tant de coups qu'elles

en furent longtemps méconnaissables. La cruauté de ce persécuteur ne se termina pas encore à ces mauvais traitements. Il fit prendre des branches de palmier toutes fraîches qui avaient encore leurs pointes, et on fit battre ces saintes Vierges avec tant de violence, que les unes en moururent cinq jours après, et les autres souffrirent des douleurs encore plus grandes que la mort même, ayant été obligées de se mettre entre les mains des chirurgiens pour se faire tirer ces pointes de palmier, qui leur étaient entrées fort avant dans la chair.

Ces Saintes au lieu de se plaindre invoquaient le nom de Jésus-Christ pendant qu'on les maltraitait ainsi. Mais plus elles louaient Dieu, plus les ariens entraient en fureur contre elles. Sébastien fit venir en même temps quarante hommes de ceux qu'on avait pris avec elles dans l'assemblée des fidèles. Il leur fit déchirer le dos avec ces branches de palmier dont on leur donna tant de coups, que plusieurs en moururent aussi ou sur le lieu même du supplice, ou dans les douleurs de l'opération qu'il fallut faire pour leur arracher les pointes.

On relégua ensuite dans l'affreux désert d'Oasis tous ceux qui survécurent à cette cruelle journée, tant hommes que vierges. Pour ce qui regarde les corps de ceux qui moururent en cette occasion, on eut la dureté de les refuser à leurs parents qui les demandaient pour les enterrer ; on les détourna et on les jeta dans les champs pour les faire manger aux chiens. On fit sceller et garder étroitement tous les tombeaux, qui en ce pays étaient des lieux spacieux, pour empêcher qu'on n'y portât secrètement les corps de ces saintes Vierges.

Cependant les fidèles trouvèrent moyen sous main de les racheter de leurs gardes avec de grandes sommes d'argent. Peu de jours après les officiers pour satisfaire les ariens firent dépouiller encore et attacher d'autres vierges à des poteaux et au chevalet, où on leur déchira cruellement les côtés jusqu'à trois reprises différentes, plus que l'on n'avait coutume de faire aux plus grands criminels. On fit mourir encore dans Alexandrie beaucoup d'autres personnes pour ne vouloir ni renoncer la foi catholique, ni trahir la fidélité que l'on devait au légitime pasteur

saint Athanase. Quelques-uns furent égorgés et poignardés sur-le-champ, d'autres furent étranglés, d'autres précipités du haut des rochers, plusieurs furent étouffés dans les prisons, et d'autres consumés par la faim et la soif. Quoique ces saints Martyrs aient souffert en des jours différents, l'Église romaine ne laisse pas de les honorer tous ensemble de 21 de mai. Le Martyrologe qu'elle suit maintenant met à leur tête un saint prêtre, nommé Second, qui demeurait à Barcé, autrement Ptolémaïde en Libye dans la Pentapole, encore qu'il n'ait souffert ni dans le même lieu ni dans le même temps que les autres, et quelques-uns même remettent son martyre à l'année suivante. Saint Second, comme le rapporte saint Athanase, avait affaire à un évêque de même nom que lui, l'un des premiers ariens et des plus ardents persécuteurs du pays.

Cet homme qui avait embrassé l'hérésie dès son origine, et qui ne pouvait souffrir que le prêtre Second ne se soumît pas à tout ce qu'il souhaitait de lui, prit à son secours un nommé Étienne, qui avait toujours été le complice de ses crimes, et qui fut fait depuis évêque par les ariens dans la Libye. Ils allèrent ensemble attaquer le saint prêtre, et lui donnèrent tant de coups de pieds qu'il en mourut. Ce généreux prêtre durant qu'on le traitait avec tant d'indignité n'ouvrait la bouche que pour marquer qu'il pardonnait à ses bourreaux. « Que personne, criait-il, ne poursuive en justice la vengeance de ma mort. Jésus-Christ pour qui je souffre sera mon juge et mon vengeur. » Mais ils ne furent touchés ni de ces paroles si pleines de charité, ni de la circonstance du temps. Car ce fut en carême qu'ils le tuèrent : ce qui favorise l'opinion de ceux qui ne mettent sa mort qu'au mois de mars de l'an 357.

LES CONFESSEURS DE L'EGYPTE, DE LA LIBYE ET DE LA PENTAPOLE.

L'autre compagnie des saints d'Egypte et des provinces voisines, que le Martyrologe romain a mis après les Martyrs précédents pour être honorés au même jour, est celle des saints évêques et de quelques prêtres généreux, qui acquirent le titre

de Confesseurs de Jésus-Christ, par les tourments et l'exil auxquels ils furent condamnés par les mêmes persécuteurs. Ceux-ci voulant étendre leurs cruautés hors d'Alexandrie obtinrent de l'empereur Constance, un ordre pour chasser les évêques catholiques de leurs siéges par toute l'Égypte et la Libye, et de livrer leurs églises aux ariens. Sébastien, qui était le commandant des troupes, ne l'eut pas plutôt reçu qu'il écrivit à tous les gouverneurs particuliers des lieux et aux officiers des milices, pour le faire promptement exécuter. On vit aussitôt des évêques arrêtés, des prêtres et des moines catholiques en très-grand nombre chargés de chaînes, après avoir été battus jusqu'à rendre l'âme. On ne se contenta pas de les chasser de leurs provinces comme le portait l'ordre de l'empereur : mais sans aucun égard à la faiblesse ni au grand âge de tant de saints pasteurs, qui avaient vieilli dans l'épiscopat, on les relégua fort loin du pays dans des lieux déserts et inhabitables. On envoyait ceux de la Libye dans la grande Oasis en Thébaïde, et ceux de la Thébaïde dans la Libye qu'on appelait Ammoniaque, et dont le séjour était aussi triste que celui des déserts les plus affreux. Il y eut près de quatre-vingt-dix évêques enveloppés dans cette persécution. Ceux qui ne furent point bannis furent condamnés à travailler aux carrières.

D'autres furent contraints de s'enfuir pour éviter la mort dont ils étaient menacés : quelques-uns aussi eurent le malheur de céder à la violence des ennemis de la foi. Parmi ceux que Dieu soutint de sa grâce jusqu'à la fin il y en avait qui comptaient plus de cinquante ans d'épiscopat, et qui avant que d'y entrer s'étaient formés durant plusieurs années dans les exercices spirituels de la vie ascétique et solitaire. Entre ceux qui furent bannis, les plus connus étaient Ammone, Muis, Psénosiris, Nilammon, Plène, Marc et Athénodore, qui étaient déjà évêques avant le concile œcuménique de Nicée ; le premier fut relégué aux extrémités de l'Oasis, les six autres dans la province Ammoniaque qui est aujourd'hui le désert de Barca.

On ne cherchait qu'à les faire mourir sur les chemins difficiles qu'on leur faisait tenir, et dans les déserts qu'il fallait nécessai-

ement traverser pour aller au lieu de leur exil. On n'avait aucune pitié des malades, et tout faibles qu'ils étaient on les contraignait de marcher, de sorte qu'on fut obligé de les mettre sur des brancards, et de faire suivre de quoi les enterrer. Il arriva même que l'un d'eux étant mort sur le chemin, les ariens ne voulurent jamais permettre que son corps fût porté à ses parents.

Les autres évêques bannis au nombre de neuf étaient de l'ordination de saint Athanase, ou du moins n'avaient été élevés à l'épiscopat que depuis qu'il était patriarche d'Alexandrie. C'étaient Caius, Philon, Hermès, Agathe ou Agape, Anagamphe, Ammone, Marc, Adelphe et Draconce, évêque d'Hermopolis, qui n'avait accepté l'épiscopat qu'après une longue résistance. Ceux dont saint Athanase lui avait proposé l'exemple pour vaincre sa modestie et sa timidité, et qui de la vie monastique avaient été élevés à l'épiscopat, se retrouvent parmi les saints prélats que nous venons de nommer. Draconce fut relégué au château de Theubate, dans les déserts voisins de Clysma, ville de la province d'Arcadie, du côté de la mer Rouge.

Il eut la consolation d'y voir depuis le célèbre solitaire saint Hilarion qui alla lui rendre visite, et qui visita aussi sur la fin de l'an 358, Philon qui avait été banni à Babylone, ville d'Égypte dans la seconde Augustamnique. Adelphe fut exilé à Psinable en Thébaïde. On croit qu'il est celui à qui saint Athanase écrivit une lettre que nous avons encore, où il paraît que ce saint prélat avait eu une conférence avec des ariens, qui dans la dispute avaient rejeté l'adoration de Jésus-Christ incarné, sous prétexte que la chair étant créée, on n'aurait pu l'adorer sans adorer une créature.

Adelphe après les avoir réfutés le mieux qu'il lui était possible, en écrivit à saint Athanase comme à l'oracle public de l'Église. C'est par cette lettre que ce Saint lui répondit : et comme il l'y qualifie du titre de confesseur, on a lieu de juger que ceci n'arriva qu'après qu'Adelphe fut revenu de son exil. Le prêtre Hiérax à qui saint Athanase lui permet de la communiquer, était aussi l'un des confesseurs exilés. Il fut relégué avec un autre prêtre d'Alexandrie, nommé Dioscore, dans le désert de Soïne,

qui pouvait être quelque quartier de l'Oasis. L'on a aussi honoré du même titre de confesseurs, beaucoup d'évêques catholiques que les ariens se sont contentés de chasser de leurs églises, sans les faire reléguer dans des lieux déterminés, et d'autres qui furent obligés de prendre la fuite pour éviter la fureur de ces hérétiques.

Saint Athanase en nomme plusieurs dont il paraît que le plus connu était Apollon, qui avait été père de plusieurs moines, et qui avec Muïs, Ammon et Agathe avait mérité d'être proposé en exemple à Draconce par le même Saint, qui les louait de s'être dignement acquittés du ministère de l'épiscopat, où ils avaient été élevés malgré eux, après s'être sanctifiés longtemps dans les exercices de la vie monastique. Il faut avouer que des quatre-vingt-dix évêques qui eurent part en diverses manières à cette persécution générale des catholiques d'Egypte et de Libye, plusieurs furent rétablis après la mort de l'empereur Constance. Mais il semble que l'intention de l'Église soit d'honorer seulement en ce jour la mémoire de ceux qui moururent dans leur bannissement. En voici les principaux noms :

Saint Agathus, évêque et confesseur en Egypte, zélé contre l'hérésie arienne ; avant d'être élevé à l'épiscopat, il avait été un saint religieux. Exilé en 356 par l'empereur Constance. Honoré ce jour 21 mai.

Saint Ammône, évêque en Egypte, avait brillé parmi les Pères du concile œcuménique de Nicée en l'an 325. Malgré son grand âge en 356, exilé par Constance comme orthodoxe.

Saint Anagamphe, évêque en Egypte et confesseur très-zélé contre l'arianisme, exilé par le même empereur et mort en exil.

Saint Caïus, évêque en Egypte et confesseur, exilé pareillement par Constance et mort dans son exil.

Saint Draconce, évêque d'Hermopolis en Egypte, sacré par saint Athanase, exilé pour son attachement à la foi de Nicée par l'empereur Constance et relégué sur les côtes de la mer Rouge, où il fut visité en 358 par saint Hilarion. On ne sait pas l'année de sa mort.

Saint Hermès, évêque en Egypte et confesseur, exilé par l'em-

pereur Constance pour son opposition à l'arianisme, mort dans son exil.

Saint Marc, évêque en Egypte, chassé aussi pour son orthodoxie et relégué par Constanee dans le désert de Barca, où il mourut

Saint Muis, évêque en Egypte, avait siégé au concile de Nicée. Il fut exilé aussi par Constance pour son hostilité contre l'arianisme et mourut dans son exil.

Saint Nilammon, évêque et confesseur, exilé pour la même cause et par le même empereur, au désert de Barca.

Saint Plène, évêque et confesseur orthodoxe en Egypte, exilé pareillement par Constance, ne revint pas de son exil.

Saint Psénosiris, évêque fidèle en Egypte, pour ses luttes contre l'arianisme, exilé par l'empereur Constance et mort loin de son diocèse.

Saint Philon, évêque en Egypte et confesseur, sacré par saint Athanase, resta fidèle à sa foi et fut exilé aussi par Constance. Il fut comme saint Draconce, visité par saint Hilarion.

SAINT CONSTANTIN LE GRAND,

EMPEREUR.

On honore aujourd'hui à Constantinople et en plusieurs autres lieux saint Constantin, qui, après de si longues et si cruelles persécutions, donna la paix à l'Eglise, et dont la statue est placée sous le portique de Saint-Pierre, en face de celle de Charlemagne.

Saint Constantin, fils de Constance Chlore et de sainte Hélène, naquit en l'an 274 à Naïsse, ville de Dardanie. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda son fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère et surtout de ses qualités militaires.

Après que Dioclétien et Maximien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin s'aperçut de ce dessein et se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en l'an 306.

Mais Galère lui refusa le titre d'Auguste et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son père, c'est-à-dire des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Il lui fallut bientôt marcher contre Maxence, qui s'était ligué avec Maximien pour l'abattre.

Maximien-Hercule, regrettant son abdication et voyant dans Constantin des tendances qui n'étaient pas les siennes, fut poussé par son fils Maxime à reprendre l'empire et pour cela à se défaire de Constantin. Maximien le pouvait, car Constantin était son gendre, ayant épousé sa fille Fausta. Il alla trouver la jeune impératrice, lui fit part de son dessein, et la pria de veiller à ce que la chambre où couchait Constantin fût ouverte toute la nuit. Fausta le lui promit, mais elle avertit son époux, qui fit coucher un eunuque dans son lit. Au milieu de la nuit, quand tout le palais était endormi, Maximien pénètre dans la chambre de l'empereur, tue l'eunuque et réveille aussitôt tout le monde en criant que Constantin est mort. La première personne qui paraît devant lui, c'est Constantin lui-même, entouré de ses gardes; il lui reproche ses crimes, son ingratitude, le massacre de la légion thébéenne, et ne lui laisse pour toute grâce que la liberté de choisir son genre de mort. Le misérable s'étrangla.

Au commencement de l'an 312, n'ayant pas assez de forces pour être sûr de vaincre Maxence, son ennemi, Constantin se rappela que son noble père Constance Chlore ne s'était jamais adressé qu'au Dieu unique, Créateur du monde, quoiqu'il n'en eût qu'une connaissance imparfaite, et qu'il en avait reçu des marques évidentes de protection. Il savait que sa mère Hélène était chrétienne et il aimait les chrétiens, bien qu'il fût encore jusque-là idolâtre.

Sa probité, sa sagesse et surtout sa chasteté, vertu inconnue alors aux empereurs, lui obtinrent du Ciel la grâce de reconnaître l'impuissance des faux dieux. En traversant les Gaules, où il était alors, pour aller combattre Maxence, il ne songeait plus qu'à invoquer le Dieu qu'adorait son père; il lui demandait avec une ardente affection le bonheur de le connaître. Un jour qu'il traversait une plaine avec son armée, à une heure après midi, il vit dans le Ciel, un peu au-dessus du soleil, une Croix

lumineuse autour de laquelle étaient écrits en lettres de feu quatre mots grecs qui se traduisent ainsi : « Vous vaincrez par ce signe. » Toute l'armée qui l'accompagnait vit ce prodige.

Constantin demeura préoccupé tout le jour de cette vision, et la nuit suivante, pendant qu'il dormait, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe mystérieux qu'il avait vu dans le Ciel ; il lui recommanda de placer ce signe sur ses étendards et de marcher alors sans crainte contre ses ennemis. L'empereur, en s'éveillant, fit faire aussitôt cette bannière célèbre qu'on appela le *Labarum*. En même temps, il envoya prier les évêques qui se trouvaient dans la contrée de venir conférer avec lui. Ils lui exposèrent les premiers mystères de la religion et lui dirent que le signe qu'il avait vu était le trophée de la victoire que Jésus-Christ, Sauveur des hommes, avait remportée sur la mort. Dès ce jour, Constantin, chrétien de cœur, n'adora plus que le vrai Dieu ; il emmena avec lui les savants prélats par lesquels il se fit instruire et il se mit à lire avidement les saintes Écritures.

Après le passage des Alpes, il marcha sur Rome, où Maxence l'attendait. Le *Labarum* brillait à la tête de son armée.

Le 28 octobre de l'an 312, il rangeait ses troupes en vue de Rome ; Maxence sortit aussitôt, convaincu, dans son orgueil, qu'il écraserait celui qu'il appelait son rival, car ses forces étaient du double plus nombreuses que l'armée de Constantin. Mais, en peu d'instants, le *Labarum* remporta sa première victoire. Maxence, en pleine déroute, voulut rentrer dans Rome. Comme il traversait le Tibre sur le pont appelé Milvius, ce pont s'écroula et le tyran fut noyé. On retira son corps ; les soldats vainqueurs lui coupèrent la tête qu'ils emportèrent en triomphe, et Constantin fut reçu avec les plus vives acclamations.

Le sénat et le peuple romain lui érigèrent aussitôt un arc de triomphe, que l'on voit encore à Rome ; on lui vota de plus une statue monumentale où il voulut paraître une grande Croix à la main, avec cette inscription : « Par ce signe salutaire, qui est la marque évidente de la vraie vertu et du courage, j'ai sauvé votre ville en la délivrant du joug du tyran, et j'ai rétabli le sénat et le peuple en son ancienne dignité. »

Constantin avait publié sur-le-champ un édit qui rendait aux chrétiens la paix et la liberté. Il s'unit à Licinius, qui, empereur avec lui, quoique païen, signa l'édit de liberté des chrétiens.

On releva partout les églises, plus grandes et plus importantes que celles qu'on avait abattues. Les lettres de Constantin faisaient restituer aux chrétiens leurs biens confisqués; la Croix s'élevait dans tous les lieux honorables, et l'empereur vivait entouré d'évêques auxquels il rendait tous les honneurs possibles,

Le Pape était alors saint Miltiade, ou Melchiades; il avait succédé, en 310, à saint Eusèbe, et, s'il n'avait plus à craindre la mort violente, l'enfer suscitait au Saint-Siége, dans les hérésies et les schismes, d'autres ennemis que les païens.

La plus flagrante alors de ces hostilités était celle de Donatistes : hérésie et schisme à la fois, un certain Donat, évêque indigne des Cases-Noires en Numidie, ayant entrepris d'ordonner Majorin évêque de Carthage, à la place de Cécilien, évêque légitime, schisme qui allait avoir des suites fâcheuses, et qui se grossit bientôt de l'hérésie, en enseignant qu'il fallait rebaptiser tous les égarés qui voulaient rentrer; que l'Église n'était que chez eux; que les sacrements reçus de l'Église romaine étaient nuls, que les prêtres devaient se faire ordonner de nouveau, que les religieuses devaient renouveler leurs vœux; que les évêques et les prêtres catholiques étaient déchus de leurs dignités. Dès lors, les Donatistes firent, partout où ils purent pénétrer, une guerre acharnée aux catholiques, profanant l'Eucharistie, foulant aux pieds les saintes huiles, brisant les vases sacrés et les autels, et se livrant contre les fidèles à toutes sortes de violences et de calomnies.

Comme ces excès troublaient vivement l'Eglise, et que le Saint-ége les condamnait, les Donatistes envoyèrent une députation l'empereur Constantin. Elle était chargée de lui porter leurs plaintes contre Cécilien et de lui exposer leurs doctrines. Constantin, les ayant entendus, leur dit pour toute réponse : « Comment voulez-vous que je vous juge, moi qui vis dans le siècle et qui attends que Jésus-Christ me juge moi-même ? Allez au Saint-Père Miltiade; celui-là seul est votre juge. »

Et après cette belle réponse, il les congédia.

Mais ces bonnes dispositions s'affaiblirent. L'habitude du pouvoir enfla le cœur de ce prince. Il devint ingrat et oublia bientôt l'obligation qu'il avait à Jésus-Christ. Il était si fier de ses succès, qu'il se crut le plus grand monarque de l'univers. On lui disait qu'il était dieu, et il était prêt à le croire, lorsque le seul vrai Dieu jugea à propos de le punir. Il l'affligea d'une lèpre universelle et horrible. L'empereur consulta, pour se guérir, tous les médecins de son empire ; aucun n'y put trouver de remède. Il eut recours aux prêtres des faux dieux et aux devins. Ceux-ci répondirent enfin qu'il ne lui restait que la ressource cruelle à la vérité, mais selon eux, immanquable, d'égorger trois mille enfants mâles, et de remplir de leur sang tout chaud une cuve dans laquelle il fallait que l'empereur se baignât.

Constantin, persuadé que le genre humain était trop heureux de verser son sang pour lui, parut adopter ce barbare expédient, et aussitôt ses soldats coururent par toute la ville et dans les faubourgs de Rome, enlevant les enfants et les conduisant dans son palais où ils devaient être égorgés, lorsque l'empereur s'y rendrait pour se baigner dans leur sang. Cet enlèvement ne pouvait se faire sans exciter une terrible rumeur.

Rome ressemblait dans ce moment à la Judée, lorsque Hérode y fit massacrer tant d'innocents. Constantin, en se rendant à son palais, entendit les cris lamentables de plusieurs milliers de mères désolées. Durant la nuit, les saints Apôtres Pierre et Paul lui apparurent en songe. « Constantin, lui dirent-ils, renonce à tes faux dieux, qui ne te conseillent que le meurtre et le carnage, et adresse-toi encore une fois à Dieu le Père tout-puissant, à son Fils Jésus-Christ et au Saint-Esprit, qui ne t'inspireront que des sentiments de douceur et d'humanité; envoie chercher le vieillard Sylvestre, qui est évêque de cette cité de Rome et habite en la montagne de Soracte, où il s'est caché avec plusieurs de son clergé par peur des persécuteurs des chrétiens et de toi. Fais ce qu'il te dira, et la santé te sera rendue. »

Dès le lendemain, l'empereur envoya chercher le Pape saint Sylvestre, qui crut d'abord que sa retraite étant découverte, on

venait pour le martyriser. Cependant il se rendit au palais, suivi de son clergé ; il fut bien étonné de voir l'empereur se jeter à ses pieds et lui demander ses ordres et ses instructions. Le Saint ne les lui refusa pas, sentant combien il était important pour le christianisme d'avoir pour prosélyte un si puissant souverain.

Il catéchisa l'empereur et le baptisa. Dès ce moment, Constantin fut parfaitement guéri de sa lèpre. Suivant l'usage de la primitive Église, il demeura dans son palais sept jours, revêtu d'aubes blanches. Pendant ce temps, on continua de l'instruire, et il admirait de plus en plus la beauté des dogmes et des principes du christianisme.

Quelque temps après son baptême, à l'occasion des ariens, un concile œcuménique fut convoqué à Nicée, en Bithynie, aux frais de Constantin, en l'an 325, et il fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée, revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. Il ne siégea que pour soutenir au besoin l'autorité du concile et faire exécuter ses décrets.

Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Les courtisans l'exhortèrent à se venger d'eux en lui disant qu'il avait la face toute meurtrie. Mais ayant passé la main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens aucun mal ; » et il ne tira aucune vengeance de ces insultes.

Il résolut alors de fonder une autre ville qui fût le siége de l'empire et de laisser Rome au Saint-Siége. C'est ainsi qu'il établit en 329, à Byzance dans la Thrace, entre l'Europe et l'Asie, la ville impériale de Constantinople.

On a chargé Constantin de fautes et de crimes exposés avec malveillance par les ennemis de l'Église. Si ces accusations étaient fondées, dit un critique judicieux, il serait étonnant que Julien, qui ne ménage pas Constantin, dans sa satire des Césars, n'en eût rien dit, pendant qu'il traitait de monstres ses deux compétiteurs ; que Zozime, historien païen et très-hostile à cet empereur, ne lui eût pas reproché ces crimes ; que Libanius et Proxagoras, autres païens fanatiques, eussent fait un éloge

complet des vertus de Constantin, lorsqu'il n'existait plus et que l'on pouvait impunément flétrir sa mémoire.

Dans les modernes, Gibbon lui-même, ce grand détracteur philosophe, comble Constantin de louanges méritées. Mais les hérétiques n'ayant pu l'attirer à eux, se sont vengés, comme toujours, par des calomnies.

Constantin mourut le 21 mai 337, qui était, cette année-là, le jour de la Pentecôte ; et il mourut saintement dans la foi de l'Église.

En réponse aux écrivains qui calomnient Constantin le Grand, nous opposons le tableau des services qu'il a rendus à l'Église, publié par le R. P. Smet, de la Compagnie de Jésus :

1° Il révoqua, cassa et annula toutes les ordonnances et décrets des persécuteurs de l'Église ;

2° Tous les chrétiens exilés furent rappelés et mis en liberté ;

3° Il laissa à tous ceux qui avaient été destitués de leurs emplois militaires, le choix d'y rentrer ou de prendre leur retraite. On devait les remettre en possession de leurs biens ,

4° Dans le cas où ceux dont les biens avaient été confisqués injustement seraient morts, on devait les rendre à leurs héritiers ; ou à défauts d'héritiers, à l'Église ;

5° Les édits excitaient tous les peuples à embrasser la religion chrétienne ;

6° Il était défendu à tous d'offrir des sacrifices aux idoles, de consulter les magiciens et de faire les fêtes du paganisme ;

7° Toute œuvre servile et aussi les procès et les affaires étaient interdits le dimanche en l'honneur de la résurrection du Sauveur ;

8° Constantin abolit le supplice de la croix, qui était en usage chez les Romains ;

9° Il fit mettre une croix sur les armes de ses soldats pour les accoutumer à honorer le signe de notre Rédemption. Lorsqu'il allait à la guerre, il faisait porter une tente en forme de chapelle, où on pût prier Dieu et faire l'office divin. Des prêtres et des diacres suivaient l'armée pour y faire leurs fonctions. Depuis ce moment, dit l'historien Sozomène, chaque légion eut sa chapelle avec ses prêtres et ses diacres ;

10° Constantin permit qu'on pût porter les procès et les affaires au tribunal des évêques, dans le cas où l'on ne voudrait pas plaider devant le juge séculier. Il voulut même que les sentences des évêques eussent la même force que celles que prononçait l'empereur, et que les gouverneurs des provinces eussent à les mettre à exécution;

11° Il ordonna que les décrets des conciles fussent respectés et qu'on n'y changeât rien;

12° Il donna aux églises des chrétiens une partie du produit des impôts.

Les Grecs honorent saint Constantin le 21 mai, avec sa mère sainte Hélène.

SAINT MAURÈLE ou MOREIL.

Tout ce que nous savons de ce Saint, c'est qu'il était un prêtre d'une grande piété qui vivait à Isles au VIe siècle. On ignore s'il était religieux ou prieur de l'abbaye de Saint-Ursion, ou si, comme quelques-uns le pensent, il était curé de la paroisse d'Isles dans le diocèse de Troyes. Ce qui fait son éloge est l'étroite liaison qu'il avait contractée avec des Saints et surtout avec saint Lyé, abbé de Mantenay. Il mourut de la mort des justes le 21 mai 545, neuf ou dix jours avant saint Lyé, qui d'après une vision où il fut averti de sa mort par saint Hilaire, saint Martin et saint Aignan, alla lui donner la sépulture dans l'église de Saint-Ursion. Dans le IXe siècle, ses ossements furent, avec d'autres, transférés à Moutier-la-Celle, où sa fête se célébrait le 21 mai.

SAINTE ISBERGUE,

VIERGE ET ABBESSE D'AIRE.

Les autorités respectables et les traditions constantes sur lesquelles s'appuie le savant biographe de sainte Isbergue, dans le Légendaire de la Morinie, donnent à son récit un très-grand poids. On peut y puiser avec confiance pour présenter une notice qui fasse connaître cette sainte patronne de l'Artois [1].

[1] Boll., 21 maii. — Molanus, *ibid.* — Brev. Audom. — Légendaire de la Morinie. Le docte ecclésiastique qui a rédigé cette vie de sainte Isbergue et celle

Sainte Isbergue est cette enfant de bénédiction dont la naissance servit à resserrer les liens qui unissaient déjà la catholique France au Saint-Siége. Aussitôt qu'elle eut reçu le jour, Pépin-le-Bref, son père, envoya une ambassade au Souverain Pontife Étienne, le priant de servir de père spirituel à sa fille. Le Pape accepta avec joie cette proposition que lui faisait le roi de France, et envoya sur-le-champ un des premiers dignitaires de sa cour pour tenir en son nom l'enfant sur les fonts du Baptême. Il paraît très-probable qu'on lui donna alors le nom de Ghirla, abréviation du mot Ghirlanda, lequel aurait la même signification que le mot Étienne, en latin *Stephanus*, et en grec Stephanos, qui veut dire couronne. Dès ce jour, le Pape Étienne donna à Pépin dans ses lettres le titre de *compater* (compère), qui exprime cette union spirituelle contractée au baptême de sainte Isbergue[1].

Ainsi, dans les vues admirables de la Providence, la naissance d'une innocente petite fille devenait un moyen puissant pour accomplir par l'Église son œuvre divine dans le monde entier. Il ne paraîtra donc pas étonnant que saint Isbergue ait donné dès son plus bas âge des témoignages d'une éclatante sainteté.

Peu de temps après sa naissance, de graves événements qui se passaient à Rome forcèrent le Pape Étienne de venir chercher un refuge en France, auprès du roi Pépin. Toute petite encore et avant que l'âge lui permît d'exercer quelque influence par elle-même, la jeune Isbergue devint alors le lien des sages résolutions qui devaient procurer le bien des peuples et la paix de la chrétienté. Aussi les circonstances ayant demandé le concours de la France, pour forcer à la paix les injustes ennemis du Saint-Siége, le Pape Étienne trouva dans le roi Pépin une bonne vo-

de saint Venant, M. E. Van Drival, annonce qu'il publiera prochainement une vie plus détaillée de sainte Isbergue, dans laquelle entreront des documents et des pièces précieuses que ses laborieuses recherches lui ont procurées.

1 Dans un supplément à la vie de sainte Isbergue, publié dans le *Légendaire de la Morinie*, page 275, M. Van Drival examine et résout ces trois questions : 1° Giselle et Isbergue sont une seule et même personne ; 2° D'où vient le nom d'Isbergue donné à Giselle ; 3° Quel est le vrai nom liturgique de cette Sainte. Nous renvoyons à cette savante dissertation les lecteurs qui désireraient approfondir cette question d'ailleurs obscure et difficile.

lonté et un empressement que la pensée de Giselle, fille spirituelle du Souverain Pontife, entretenait et faisait croître de jour en jour.

On croit qu'au retour de cette expédition, le roi Pépin vint, avec sa famille, habiter la ville d'Aire, où il avait une maison royale. « La position de cette ville, dit dom Devienne, dans son histoire d'Artois, lui avait paru intéressante. Située dans une plaine, plusieurs collines l'environnent. Trois rivières qui l'arrosent et qui se divisent en plusieurs canaux, rendent son territoire extrêmement fécond. » Pépin se rendit donc à Aire ; il y fit construire auprès de l'église de Saint-Pierre, un château qui porta le nom de la Salle. C'est dans ces lieux, où le nom de sainte Isbergue est aujourd'hui si populaire, que cette Sainte habita avec sa famille. C'est de là peut-être que fut envoyé au Pape Paul Ier le linge qui avait servi à son Baptême, quand ce Pontife, successeur d'Étienne, écrivit au roi Pépin pour lui annoncer son élévation sur le siége de saint Pierre, et le désir extrême qu'il avait de continuer les bonnes relations qui avaient existé entre lui et son prédécesseur.

Cependant la vertueuse Isbergue grandissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes. Son cœur, saintement abandonné aux volontés du ciel, ne cherchait en toutes choses qu'à les accomplir avec fidélité : aussi demandait-elle souvent à Dieu qu'il lui plût de lui faire connaître celui qu'elle devait prendre pour le guide de sa conduite, afin d'arriver plus sûrement à la perfection évangélique vers laquelle elle se sentait fortement attirée. Dieu exauça sa prière, et lui fit trouver un directeur sage et éclairé dans la personne de saint Venant, ce pieux ermite de noble et puissante famille, qui, pour l'amour de Jésus-Christ, avait renoncé au monde, et s'était dévoué à la pénitence et à la solitude. L'entrevue de ces deux âmes si saintes se fit à un quart de lieue environ de l'église de Saint-Pierre d'Aire, sur le penchant de la montagne, et auprès de la fontaine, qui, depuis très-longtemps, porte le nom de Fontaine de Sainte-Isbergue.

Dès ce moment, la Sainte avança encore avec plus de rapidité

dans la carrière des vertus. Son amour envers Jésus-Christ se développa de plus en plus dans son cœur, et lui inspira même le désir de vivre pour lui dans la virginité perpétuelle. L'occasion de manifester ces dispositions d'une manière éclatante se présenta bientôt. L'empereur de Constantinople, informé des brillantes qualités de la fille du roi des Francs, et voulant contracter avec ce prince une alliance, lui fit demander Giselle en mariage pour son fils aîné. Cette proposition était bien de nature à flatter Pépin, et elle fit en effet une grande impression sur son esprit ; mais l'opposition que les grands du royaume ainsi que les évêques témoignèrent à cette alliance, les lettres qu'écrivit le Souverain Pontife lui-même pour l'empêcher, et plus encore que tout cela sans doute les supplications et les ferventes prières de sainte Giselle, ne permirent pas que ce projet fût réalisé. La Sainte, qui avait promptement communiqué toutes ses craintes à saint Venant, en reçut les plus sages conseils. C'est même alors qu'elle fit en sa présence le vœu solennel de chasteté, afin de s'engager par cet acte irrévocable au service de Dieu.

A quelque temps de là, le fils d'un roi d'Angleterre venait à son tour demander la main de Giselle. La vertueuse princesse, en présence de ce nouveau péril qui la menaçait, se recommanda à Dieu avec une inexprimable ferveur, et le pria de lui ravir sa beauté, qui devenait un obstacle au dessein qu'elle avait formé de ne vivre que pour lui. Ses vœux furent exaucés, et une maladie aussi extraordinaire qu'inopinée ravit à la chaste et vertueuse Giselle les charmes que l'on admirait auparavant en elle. Mais cette épreuve, si conforme aux désirs qu'elle avait manifestés, cessa bientôt, et Dieu permit que l'invention du corps mutilé de saint Venant fût l'occasion de sa guérison. Ce Saint, en effet, avait été mis à mort peu de temps auparavant par les émissaires du prince anglais, qui avait voulu épouser sainte Giselle, et qui soupçonnait que le solitaire était cause que cette union n'avait pu être réalisée.

Après la mort du roi Pépin, qui arriva l'an 760, la bienheureuse Giselle eut encore à remporter une troisième victoire semblable aux deux précédentes. Cette fois c'était avec un fils du roi

des Lombards que Berthe sa mère voulait l'unir par les liens du mariage. Alors encore les circonstances et surtout les prières de la Sainte s'opposèrent à cette union que le Ciel lui-même semblait réprouver.

Afin de mettre un terme à ces sollicitations aussi importunes que multipliées, sainte Giselle résolut d'embrasser la vie religieuse, et de vivre sous la règle si sage de Saint-Benoît. Elle fonda donc à Aire, dans l'enceinte de la seconde ville et vraisemblablement au château même de la Salle, un monastère où se réunirent bientôt sous sa conduite un grand nombre de jeunes filles. Pendant trente ans la princesse vécut dans ce pieux asile, où plus d'une fois elle reçut la visite de son illustre frère Charlemagne. Elle continua d'exercer autour d'elle, par ses exemples et ses inspirations, la plus salutaire influence, jusqu'au jour où elle alla dans le Ciel se réunir à son céleste Époux. Cette bienheureuse mort arriva le vingt-unième jour du mois de mai de l'année 806 ou 808. Son corps fut transporté avec une grande pompe et déposé dans l'église de Saint-Pierre, sur la montagne où elle avait voulu être inhumée. C'est le lieu qui dans la suite porta le nom de Ghisleberg ou Isbergue.

Le culte de sainte Isbergue a toujours été très-cher aux populations de l'Artois et surtout aux habitants d'Aire et de ses environs. De nombreux pèlerins se rendaient chaque année à la fontaine et à la chapelle qui portent son nom depuis des siècles. Voici la description qu'un savant auteur a donnée de cette fontaine et de cette chapelle :

« La fontaine de Sainte-Isbergue est à cinq ou six minutes de l'église, sur la voyette de Sainte-Isbergue, petit sentier tracé à mi-côte ou presque au bas de la montagne sur laquelle est bâtie l'église, et qui va jusqu'à l'endroit encore appelé Wastelau, lieu présumé de la grotte ou ermitage de saint Venant. Le canal d'Aire à la Bassée coupe aujourd'hui cette voyette, par laquelle Giselle aimait à se rendre d'Aire à l'église de Saint-Pierre sur la montagne, et à la rencontre de son père spirituel. Une petite chapelle ombragée de deux grands arbres séculaires est au-dessus de la fontaine, à laquelle on descend par un double esca-

lier, dont les degrés, partie en terre, partie en pierre, forment avec la fontaine, située tout en bas derrière la chapelle, un demi-cercle autour de cette même chapelle. Cette fontaine ne tarit jamais. Elle a environ un mètre de profondeur ; elle est entourée d'un mur circulaire très-convenable, avec une ouverture sur le levant, et dans le fond une petite niche pour une statue de la Sainte. C'est un endroit délicieux de fraîcheur et de recueillement, à l'ombre du mur du fond de la chapelle et des deux grands arbres, au bas des deux quarts de cercle en escalier, à la naissance d'un tout petit ruisseau qui s'échappe silencieux jusqu'au bas de la côte. En avant de la chapelle est une belle pelouse en forme de carré long, où le peuple assiste en grande foule à la Messe qui se célèbre dans la chapelle pendant la neuvaine de la fête de sainte Isbergue. Dans la chapelle même sont plusieurs bâtons et béquilles, témoignages populaires des miracles et des guérisons obtenues par l'invocation des deux Saints. Au-dessus de l'autel, à droite de la statue du milieu, sont les statuettes de saint Venant et de saint François d'Assise, sujets très-convenablement traités. A gauche on voit celles de sainte Isbergue et de saint Fiacre. Saint Venant est représenté tenant un livre à la main, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément et qui donne des explications ; c'est un docteur qui enseigne. Sainte Isbergue d'autre part, est dans la position d'une personne qui écoute avec admiration, et reçoit avec avidité les choses sublimes qui lui sont transmises. Cette statue est beaucoup moins bien exécutée que la première.

« En se rendant de cette fontaine à l'église d'Isbergue, on aperçoit cette église entourée de la plus belle ceinture d'ormes que l'on puisse voir. Ces ormes, disposés en forme de double et par endroits de triple couronne, sont très-élevés, tous semblables et de la même hauteur. On ne peut s'empêcher de penser à la noble fille du Roi, à l'illustre sœur de l'Empereur, à la Sainte vénérée, en voyant cette magnifique couronne qui s'élève si grande, si majestueuse et si belle autour de l'église qui renferme ses restes vénérables. »

La virginité est une des vertus les plus admirables du chris-

tianisme : c'est celle qui fait le plus bel ornement de l'Église, et qui a été de tout temps la source des plus nobles et des plus généreux sacrifices. Combien d'alliances brillantes ont été refusées pour elle ? Combien de trônes et de couronnes ont été même repoussés avec dédain par des vierges chrétiennes ? Tel est le beau spectacle qu'a donné au monde la pieuse Giselle, la sœur du puissant Charlemagne. Mais en faisant pour son Dieu le sacrifice d'une couronne périssable, elle a mérité d'entendre au moment de la mort cette belle et consolante parole : « Venez, épouse de Jésus-Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée de toute éternité[1]. »

SAINT GODRICK ou GORRY,

SOLITAIRE.

Godrick, né à Walpole dans le comté de Norfolk, était d'une famille pauvre et obscure. Dans sa jeunesse, il parcourut les villages en qualité de colporteur, afin de se procurer de quoi vivre. Le gain qu'il fit augmenta peu à peu sa petite fortune. A la fin, il se vit en état de fréquenter les villes et les foires ; il s'embarqua même plusieurs fois pour aller trafiquer en Écosse.

Dans un de ses voyages, il prit terre à Lindisfarne. La vie édifiante des moines qui habitaient cette île, le toucha vivement ; il fut surtout très-frappé de ce qu'on lui rapporta des actions merveilleuses de saint Cuthbert. S'étant mis à genoux, il demanda à Dieu, avec beaucoup de larmes, la grâce d'imiter la ferveur de ce Saint, et résolut dès lors de se détacher entièrement des choses de la terre. Il embrassa donc un nouveau genre de vie, et le commença par faire un pèlerinage à Jérusalem. En revenant de la Palestine, il prit sa route par Compostelle, où la dévotion attirait aussi quantité de pèlerins.

De retour dans sa patrie, il se fit intendant d'un seigneur fort riche. Les domestiques de la maison s'abandonnant à plusieurs désordres, et commettant même des injustices criantes, il avertit son maître de tout ce qui se passait. Comme ses plaintes ne pro-

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

duisaient aucun effet, il forma la résolution de quitter sa place pour ne pas participer aux fautes d'autrui.'

Après deux pèlerinages, l'un en France et l'autre à Rome, il alla dans le nord de l'Angleterre, afin de mieux exécuter le dessein qu'il avait formé de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il se joignit à un saint homme nommé Godwin, qui avait passé un temps considérable dans le monastère de Durham, et qui était singulièrement versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. Ils vécurent tous deux en anachorètes dans un désert situé au nord de Carlisle. Ils se servaient mutuellement, et louaient Dieu ensemble pendant les jours et les nuits. Deux ans après, Godwin fut appelé dans le Ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Godrick, ayant perdu son compagnon, fit un second pèlerinage à Jérusalem. A son retour, il passa quelque temps dans la solitude de Streneshalc; il visita ensuite la châsse de saint Cuthbert à Durham, et se retira dans le désert de Finchal ou Finkley. Il choisit saint Jean-Baptiste et saint Cuthbert pour ses patrons et ses modèles. Les austérités qu'il pratiqua furent extraordinaires. Tous ses moments étaient occupés par la récitation des psaumes, et par beaucoup d'autres prières qu'il avait apprises par cœur. Les jours et les nuits lui semblaient trop courtes pour satisfaire au désir dont il brûlait de converser avec Dieu. Sa patience dans les épreuves tenait du prodige. Ses discours respiraient la simplicité, la douceur et l'humilité. Il cachait avec tout le soin possible ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes. Malgré son attrait pour le silence, il recevait certains jours de la semaine la visite de ceux qui venaient le voir, avec la permission du prieur de Durham, sous l'obéissance duquel il vivait. Un moine de la même maison entendait sa confession, lui disait la Messe, et lui administrait les Sacrements dans un oratoire attenant à sa cellule, et qui était dédié à saint Jean-Baptiste.

Saint Godrick fut affligé de diverses maladies durant les dernières années de sa vie. Mais, dit Guillaume de Newbrige qui le visita, quoique son corps parût ressembler à un cadavre, sa

langue ne cessait de répéter les noms sacrés des trois Personnes divines. On remarquait sur son visage une dignité merveilleuse, que relevaient encore une grâce et une douceur extraordinaires. Il mourut le 21 mai 1170, après avoir passé soixante-trois ans dans son désert. Son corps fut enterré dans l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, et honoré de plusieurs miracles. Richard, frère de Hugues Pidfey, évêque de Durham, fit bâtir une chapelle sou son invocation.

SAINT PIERRE DE PARENZO,

MARTYR.

Pierre de Parenzo, né à Rome de bonne famille, vers le milieu du XIIe siècle, se distingua dès ses jeunes années par ses vertus, sa droiture, son caractère et sa fermeté dans le bien.

Or, la ville d'Orvieto, près de Bolsena, sur la route de Florence à Rome, fut envahie par la secte des manichéens qui infestèrent alors cette partie de l'Italie, en même temps qu'ils désolaient en France le Languedoc. On les appelait Vaudois en France et Patarins en Italie. Ils saccageaient les sanctuaires, brûlaient le Crucifix et les saintes images et tuaient les serviteurs de Dieu. La ville d'Orviéto effrayée, envoya solliciter à Rome des secours. On y envoya Pierre de Parenzo, qui arriva au mois de février 1199; et les fidèles catholiques le reçurent avec des cris de joie. Il établit, dès le lendemain de son entrée, une police sévère ; il proscrivit, pendant le Carême, tous les jeux qui se terminaient par des querelles et souvent par des meurtres. Les Patarins ayant violé cette défense, Parenzo se présenta au milieu d'eux et leur annonça que pour tous ceux qui, dans ce temps de Carême, rentreraient dans le sein de l'Église, leur passé serait oublié ; mais que ceux qui troubleraient la paix publique seraient châtiés sévèrement. Quelques-uns se soumirent; plusieurs autres furent condamnés aux verges ou à la prison.

Pierre de Parenzo, à la fin du Carême, alla à Rome où il célébra les fêtes de Pâques avec sa famille. Il fut reçu ensuite par le Pape Innocent III, qui lui demanda : « Comment gouvernez-vous notre ville ? — Seigneur, répondit-il, j'ai si bien châtié les héré-

tiques d'Orviéto, qu'ils me menacent publiquement de la mort. — Mon fils, répliqua Innocent, il vous faut craindre Dieu plus que les supplices. Continuez à combattre les hérétiques. S'ils peuvent tuer le corps, ils ne peuvent rien sur l'âme. — Mais, très-saint Père, s'il m'arrivait d'être leur victime? — Alors, mon fils, par l'autorité des Apôtres saint Pierre et saint Paul, nous vous absolvons de tous vos péchés. »

Pierre de Parenzo s'inclina et accepta cette promesse avec reconnaissance. Il rentra dans sa famille et fit son testament; puis s'arrachant aux larmes de sa femme et de sa mère, il reprit le chemin d'Orviéto.

Or, pendant son absence, les manichéens avaient corrompu un de ses secrétaires, qui se montra un autre Judas. Quelque temps après sa rentrée dans Orviéto, un soir que Pierre se déchaussait pour se mettre au lit, les hérétiques avertis par le traître se présentèrent à la maison du gouverneur, demandant à lui parler. Il les reçut et aussitôt un de ces misérables lui serra la gorge avec une courroie pour l'empêcher de crier. Ils l'emmenèrent dans une cabane, où ils le sommèrent de leur remettre les amendes qu'il leur avait imposées et de s'engager à ne plus attaquer leur secte. Mais aussitôt un patarin s'écria : « A quoi bon toutes ces paroles? » et il asséna sur la tête de Pierre un coup qui l'assomma. Les autres l'achevèrent à coups d'épées et de poignards, puis tous se dispersèrent.

Le matin venu, on découvrit l'horrible meurtre. L'évêque d'Orviéto fit enlever le corps du Martyr et le conduisit à la cathédrale, où les catholiques désolés le pleurèrent. Ce martyre eut lieu le 21 mai 1197, et le tombeau du Saint fut aussitôt honoré de iracles.

SAINTE HUMILITÉ,

ABBESSE.

La bienheureuse Humilité sortait d'une famille noble de Faenza dans la Romagne. Née en 1226, elle mena une vie toute sainte et fonda, en une terre qui lui appartenait, à trois ou quatre lieues de Florence, et qui s'appelait Vallombreuse, un monastère de

femmes qu'elle soumit à une règle tirée de celle de Saint-Benoît, combinée avec les Constitutions de saint Jean Gualbert.

Lorsque cette maison fut bien assise, elle établit à Florence un monastère pareil dont elle fut abbesse ; et c'est là qu'elle mourut en l'an 1310, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Ses reliques sont révérées à Florence dans l'église de Saint-Salve.

On l'honore le 21 mai.

LE VÉNÉRABLE GUILLAUME DE SAINT-LAZARE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Plusieurs Martyrologes placent en ce jour ce vénérable prélat que distinguait, dit Longueval, une charité abondante pour les pauvres. Il s'était croisé contre les Albigeois en 1209. Mais ce qui lui attira le plus d'éloges c'est que, pendant une violente famine, il se chargeait de nourrir tous les jours deux mille indigents. Sa mort est marquée au 21 mai 1221 selon les uns, au 5 mars selon d'autres. L'église de Nevers en conserve précieusement la mémoire, et nous lisons qu'elle la renouvelle chaque année avec solennité par un anniversaire que lui-même avait fondé pendant sa vie.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE L'AURORE.

La maladie des ardents, connue aussi sous le nom de feu ardent, qui pesa sur l'Europe au XIe et au XIIe siècle, faisait ressentir à ceux qui en étaient attaqués (et elle était épidémique) un feu qui consumait différentes parties de leur corps, sans qu'on y pût trouver aucun remède.

Ce mal faisait à Paris, à Tournay, à Arras, de terribles ravages ; peu de villes étaient à l'abri de ses atteintes. Les Parisiens furent sauvés par sainte Geneviève. Les bonnes gens d'Arras levaient les yeux au Ciel et imploraient le secours de la très-sainte Vierge Marie. La cathédrale et son vaste cloître étaient encombrés de multitudes que la mort frappait jusque dans ce saint lieu ; et les prêtres, continuellement occupés à secourir les mourants, ne pouvaient plus suffire à tant de peines. Leurs prières publiques

furent enfin exaucées : deux pauvres ménétriers devinrent les instruments de la bonté de Marie. L'un se nommait Itier, il habitait le Brabant ; l'autre, Normant, habitait Saint-Pol. Tous deux s'étaient voué une haine implacable, à cause d'un meurtre. Le premier ne cherchait que l'occasion de se venger de Normant qui avait tué son frère dans une querelle.

Le 21 mai 1105, Itier vit en songe une femme d'éclatante beauté, qui lui commanda d'aller trouver l'évêque d'Arras, Lambert, et de lui dire qu'il visitât dans la nuit du dimanche 27 mai les malades qui se trouveraient autour de la cathédrale, qu'il y fît ensuite sa prière, et qu'alors elle lui apporterait un remède au fléau. Le mercredi 23 mai, Normant eut la même vision, avec ordre d'exécuter le même message. D'abord ces deux hommes, craignant une illusion, n'osèrent ajouter foi à ce qu'ils avaient vu ; mais ils durent bientôt se rendre, quand Marie, leur apparaissant de nouveau, menaça de les punir s'ils n'obéissaient.

Ils se rendirent donc à Arras, chacun de son côté, le samedi 26. Normant le premier alla trouver l'évêque Lambert, occupé à visiter les malades. Il le tira à l'écart et lui raconta sa vision. L'évêque le considérant comme un imposteur ou un visionnaire, n'ajouta pas foi à ses paroles et continua sa visite. Peu d'instants après arriva Itier, qui raconta aussi ce qui lui avait été dit en protestant de sa sincérité. Le prélat accusa ces deux hommes de s'être entendus pour le tromper ; mais frappé de leur importunité, après s'être convaincu qu'ils ne s'étaient pas vus l'un et l'autre depuis longtemps, qu'ils se trouvaient même ennemis irréconciliables, il commença à croire qu'il pourrait y avoir quelque vraisemblance dans leur vision.

Tous les trois se mirent en prières et se livrèrent au soin des malades, selon la recommandation qui leur en avait été faite. Ainsi préparés par ces pieux exercices, ils passèrent la nuit du samedi au dimanche dans la cathédrale, avec quelques autres personnes qui accompagnaient l'évêque.

Au premier chant du coq, on vit descendre du ciel, à travers les voûtes de la basilique, la Vierge Marie, vêtue comme au jour de la vision. Elle portait dans la main un cierge allumé, qu'elle

donna à Itier et à Normant, en présence de l'évêque et des assistants ; et après leur avoir indiqué l'usage qu'ils devaient en faire, elle disparut.

D'après ses ordres, quelques gouttes de cette cire furent versées dans de l'eau bénite ; et cette eau distribuée à cent quarante-quatre malades qui se trouvaient en ce moment autour de la cathédrale, opéra sur-le-champ leur guérison. Un seul, qui osa nier l'efficacité de ce remède et le tourner en dérision, mourut dans d'affreuses douleurs.

Bientôt le nombre des malades sauvés augmenta, grâce à l'efficacité du breuvage merveilleux.

Une foule de guérisons miraculeuses furent opérées dans la suite par la vertu de la sainte chandelle ; car, en parlant des endroits de la place publique voisins de la pyramide où était gardé le cierge, on avait coutume de s'expliquer ainsi : *Juxta locum ubi candela beatæ Mariæ est reposita, et ubi consuetum est a Deo multa miracula operari.* (Arrêt du Parlement de Paris de 1285.)

Vingt-cinq ans après l'événement, en 1130, saint Bernard passant à Arras visita le saint cierge. Une croix de fer fut érigée par les religieux de Saint-Vaast en mémoire de la joie et de la satisfaction qu'il avait ressentie à l'aspect de ce flambeau céleste.

La sainte chandelle fut quatre ans déposée dans l'église de Saint-Aubert ; de là on la transféra dans la chapelle de l'hôpital Saint-Nicolas. En 1200, on éleva au milieu de la Petite-Place une élégante pyramide, due à la libéralité des comtes d'Artois.

Dans ce chef-d'œuvre d'architecture gothique qui, jusqu'à sa démolition en 1791, a toujours fait l'admiration des étrangers, on plaça alors le cierge merveilleux. En 1320, la comtesse de Bourgogne et d'Artois, Mahaut, fit présent d'une riche châsse en argent émaillé, dans laquelle fut renfermée la sainte chandelle; et, en 1420, Jean Sasquepée fit couvrir cette châsse d'une custode chargée de sculptures. Le même Sasquepée, mayeur d'Arras et seigneur de Beaudimont, fit ajouter en 1422 à la pyramide une belle chapelle gothique, où il fonda une messe quotidienne à perpétuité. Ruinée par une bombe au siége d'Arras de 1640, elle fut rebâtie en 1656 telle qu'on la voyait encore en 1789.

Toutes les années, depuis la veille du Saint-Sacrement jusqu'au dimanche suivant, la ville d'Arras célébrait une fête consacrée au souvenir de cet événement. Le conseil et la cour d'Artois, les établissements et les bureaux publics prenaient vacance ; chaque jour on transportait en procession la sainte chandelle à la cathédrale, et un vieux tableau peint sur bois nous montre encore l'ordonnance de cette solennité. Pendant ces fêtes, la sainte chandelle était allumée deux heures. 93 a tout détruit. Il ne reste du flambeau merveilleux que quelques fragments sauvés des dévastations du vandalisme d'alors ; et cependant les Souverains Pontifes Innocent VIII, Clément VIII, Paul V, et plus tard Innocent X, avaient accordé de nombreuses indulgences aux confrères de Notre-Dame-des-Ardents et aux fidèles qui allaient visiter la sainte relique.

Nous compléterons l'histoire de la sainte chandelle d'Arras en décrivant la custode, riche travail d'orfèvrerie qui renfermait ce précieux objet.

Quelques antiquaires pensent que l'existence de cet étui date de 1323, époque où Mahaut, comtesse d'Artois, décora magnifiquement le saint cierge. D'autres, parmi lesquels nous citerons M. de Linas, qui nous aidera dans la description abrégée que nous allons donner de cet objet, en font remonter la confection en 1214. Quoi qu'il en soit, ce monument d'orfèvrerie est un des travaux les plus intéressants que l'Artois et peut-être le nord de la France puissent offrir en ce genre à l'admiration des connaisseurs.

Cet étui a soixante-deux centimètres de hauteur et peut se diviser en trois parties.

Le bas est percé de quatre fenêtres ogivales, séparées l'une de l'autre par des trumeaux couverts d'arabesques en filigrane de vermeil d'une forme et d'une finesse exquises.

L'ornement du second étage ressemble au premier, avec cette différence qu'au lieu des fenêtres se trouvent des plaques d'argent niellé représentant en quatre figures l'histoire du saint cierge. Sur l'une se trouve gravée la très-sainte Vierge tenant un cierge dans la main ; sa tête est couronnée et nimbée ; sur l'autre

se voit l'évêque Lambert à genoux en habits pontificaux, et sur les deux autres se présentent, d'un côté, Itier portant une viole, et, de l'autre, Normant tenant une vielle suspendue au côté.

La partie supérieure est décorée de riches guirlandes de feuilles ciselées en vermeil. Ces ornements sont espacés par des lames cylindriques d'argent niellé représentant des rinceaux que les suivants semblent avaler. Quelques-uns de ces dragons portent sur la tête une couronne royale.

La partie supérieure, qui sert de couvercle, se termine en pointe avec renflement épanoui surmonté d'un bouton ; l'un et l'autre sont chargés de fleurs et d'oiseaux ciselés en relief.

Un agneau de Dieu se trouve gravé sous le pied du reliquaire, sur le fond extérieur de l'étui. Ce petit sujet présente cette curieuse particularité, que la croix dont l'agneau est chargé lui traverse la poitrine de part et d'autre [1].

MARTYROLOGE ROMAIN [2]

Dans la Mauritanie césarienne, fête des saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche, diacres, qui, après avoir prêché la parole

[1] Cette pièce antique d'orfèvrerie, un peu endommagée, il est vrai, en certaines parties, est cependant belle en son ensemble. Elle est gardée précieusement dans le trésor de la cathédrale d'Arras, avec un débris du saint cierge. On en doit la conservation à M. Watelet de la Vinelle, conseiller au conseil d'Artois, et depuis maire d'Arras qui, en 1795 parvint, non sans de grands dangers, à la soustraire à l'avidité des vandales.

[2] DUODECIMO KALENDAS JUNII.

In Mauritania Cæsariensi, natalis sanctorum martyrum Timothei, Polii et Eutychii Diaconorum, qui in eadem regione verbum Dei disseminantes, pariter coronari meruerunt. — Cæsareæ in Cappadocia, natalis sanctorum martyrum Polyeucti, Victorii, et Donati. — Cordubæ, sancti Secundini martyris. — Eodem die, sanctorum martyrum Synesii et Theopompi. — Cæsareæ Philippi, natalis sanctorum martyrum Nicostrati et Antiochi tribunorum, cum aliis militibus. — Eodem die, sancti Valentis episcopi, qui cum tribus pueris necatus est. — Alexandriæ, commemoratio sanctorum martyrum Secundi presbyteri et aliorum, quos sacris diebus Pentecostes sub Constantio imperatore Georgius episcopus Arianus sævissime occidi præcepit. — Item, sanctorum episcoporum et presbyterorum, qui ab Arianis in exilio relegati, sanctis confessoribus sociari meruerunt. — Niciæ in Gallia, sancti Hospitii confessoris, virtute abstinentiæ et prophetiæ spiritu insignis.

de Dieu, dans ce pays, méritèrent de recevoir ensemble la couronne.

A Césarée en Cappadoce, fête des saints martyrs Polyeucte, Victorius et Donat.

A Cordoue, saint Secondin, martyr.

Le même jour, les saints martyrs Synese et Théopompe.

A Césarée de Philippe, fête des saints martyrs Nicostrate et Antiochus, tribuns, avec quelques autres soldats.

Le même jour, saint Valens, évêque, qui fut mis à mort avec trois jeunes enfants.

A Alexandrie, la mémoire de saint Second, prêtre, et de plusieurs autres qui, sous l'empire de Constance, furent cruellement mis à mort durant les fêtes de la Pentecôte, par l'ordre de Georges, évêque arien.

De plus, les saints évêques et les saints prêtres que les ariens envoyèrent en exil, et qui méritèrent d'être associés aux saints confesseurs.

A Nice en Provence, saint Hospice, confesseur, célèbre par sa sévère abstinence et par son esprit de prophétie.

Additions des autres martyrologes.

Les saints martyrs Victe, Maurelle, Quint, Primule, Salluste, Fortunat, Mirelle et Prime, mentionnés par le Martyrologe de saint Jérôme.

Saint Thibaut, archevêque de Vienne, en Dauphiné, au onzième siècle.

Saint Eleuthère, confesseur, à Chiéti, dans l'Abbruzze.

Saint Manços, martyr des juifs, à Evora, en Portugal.

Sainte Martyria, martyr à Ravenne.

Saint Valez, prêtre d'Auxerre, honoré là, à Sens et en Suisse.

Saint Silaüs, évêque de Lucques en Toscane, où il florissait au xi[e] siècle.

Le bienheureux Ezon, comte palatin, qui s'appelait aussi Erenfrid, qui fonda l'abbaye de Branviller, près de Cologne, et qui mourut en 1035.

Le bienheureux Jean Bouvision, frère mineur.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Maupinot, né à Reims en 1722, résidant à Moulins, dans la maison des Frères des Écoles chrétiennes, sous le nom de frère Léon, emprisonné pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation, conduit à Rochefort à l'âge de soixante-douze ans et mort sur le navire le 21 mai 1794.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MAI

Sainte Julie, vierge et martyre. — Saint Ausone, premier évêque d'Angoulême. — Saint Caste et saint Emile, martyrs. — Saint Basilisque le Soldat, martyr. — Saint Basilisque, évêque de Comanes. — Saint Pétrone, abbé de Tabenne. — Saint Romain, abbé. — Saint Aigulfe ou saint Aou, évêque de Bourges. — Saint Autrome, abbé. — Saint Beuvron. — La Bienheureuse Umiliana de Cerchi, du Tiers-Ordre de Saint-François. — La Bienheureuse Rita ou Marguerite de Cascia. — Les Bienheureux Pierre de l'Assomption, frère mineur, et Jean-Baptiste Machado de Tavora, de la Compagnie de Jésus, martyrs au Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE JULIE,

VIERGE ET MARTYRE.

En 439, Genséric, roi des Vandales en Afrique, ayant surpris la ville de Carthage, exerça ses cruautés sur les premières familles, afin d'établir sa domination sans peine, en détruisant tout ce qui était capable de lui résister. Dans cette vue, il réduisit en servitude toutes les femmes et les filles de qualité, et ordonna qu'elles fussent vendues à des marchands d'esclaves.

Dans le nombre des jeunes vierges que les marchands achetèrent, il s'en trouva une nommée Julie, qui fut emmenée en Syrie et vendue à un homme riche de ce pays, que l'on appelait Eusèbe. Julie, élevée au sein de la grandeur et de la délicatesse, supporta le changement de sa condition avec beaucoup de patience, parce qu'elle avait une grande piété et une entiere soumission à la volonté de Dieu ; elle servait son nouveau maître avec fidélité, supportait sans murmure les travaux les plus rudes et les plus humiliants de la servitude ; et lorsqu'elle avait rempli ses devoirs journaliers, elle donnait le reste de son temps à la prière et à des lectures pieuses. Elle vivait dans une pureté inviolable ; la piété éclatait dans toute sa conduite, et au milieu des rigueurs de sa condition, elle pratiquait encore de grandes austérités.

Le maître de Julie, quoique païen, ne la gênait pas dans les exercices de sa religion, parce qu'il admirait ses vertus ; il se contentait seulement de la porter à modérer ses jeûnes et ses privations. Il s'embarqua bientôt pour les Gaules, emmenant avec lui tous les gens de sa maison. Le vaisseau étant arrivé devant l'île de Corse, Eusèbe fit jeter l'ancre et descendit à terre pour assister à une fête que les païens célébraient en l'honneur de leurs idoles, car à cette époque la Corse était encore plongée dans l'idolâtrie. Eusèbe, suivi d'une partie de ses gens, entra dans le temple pour faire un sacrifice. Durant ce temps, Julie, qui était demeurée sur le vaisseau avec le reste de l'équipage, soupirait amèrement et déplorait l'aveuglement de ces idolâtres. Quelques habitants du pays l'ayant entendue parler librement sur leur superstition, rapportèrent au gouverneur de l'île que le marchand syrien qui venait d'arriver avait une esclave qui méprisait le culte des dieux. Le gouverneur demanda à Eusèbe pourquoi tous ses gens ne l'avaient pas accompagné au sacrifice, et quelle était cette esclave qui osait blâmer les cérémonies de leur culte. Eusèbe répondit que c'était une jeune fille chrétienne à qui il n'avait jamais pu faire abandonner sa religion, et qu'il ne la gardait qu'à cause de sa fidélité.

Le gouverneur, qui haïssait mortellement les chrétiens, proposa au marchand de lui vendre son esclave, voulant par là avoir le droit de la faire punir. Mais Eusèbe ayant refusé toutes les offres qui lui furent faites, le gouverneur eut recours à l'artifice pour faire passer Julie en son pouvoir ; il la fit enlever pendant le temps qu'il avait invité son maître à un festin. Lorsque Eusèbe se fut retiré, le gouverneur fit paraître Julie en sa présence. Il lui proposa de sacrifier aux dieux, et lui promit alors qu'il se chargerait de payer sa rançon et de lui rendre la liberté. Julie répondit qu'elle était toujours libre, ayant le bonheur de servir Jésus-Christ, et que loin d'embrasser le culte qu'on lui proposait, elle ne le regarderait jamais qu'avec horreur.

Le gouverneur, irrité d'une réponse si hardie, la fit battre cruellement en sa présence, et lui fit souffrir d'autres tourments encore plus cruels ; et après lui avoir fait déchirer tout le corps

et arracher les cheveux, voyant que rien n'ébranlait son courage, il la fit attacher à un gibet.

Eusèbe s'étant aperçu de la perte de Julie, vint la réclamer auprès du gouverneur; mais la Sainte avait cessé de vivre et venait de recevoir la couronne du martyre que les Anges lui avaient préparée dans le ciel.

Les moines de l'île Marguerite, qui était voisine de la Corse, vinrent la nuit suivante enlever son corps et l'ensevelirent dans leur monastère, où sa tombe fut bientôt illustrée par des miracles.

En 763, Didier, roi des Lombards, fit transporter ses reliques à Brescia, et les plaça avec honneur dans l'église du monastère dont sa fille Angelberge était abbesse. De Brescia, plus tard, quelques parties de ces restes vénérés furent donnés à d'autres sanctuaires. On dit que la Corse en a quelque part; et cette Sainte est une des patronnes de cette île que Napoléon a rendue si célèbre.

Sainte Julie de Corse est fêtée le 22 mai.

SAINT AUSONE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ANGOULÊME.

Saint Ausone ou Ausonin, naquit à Mortagne en Aquitaine de parents païens, mais pleins de droiture, et qui furent convertis par saint Martial. Saint Ausone fut baptisé avec eux, et suivit saint Martial à Bordeaux, où le saint Apôtre allait prêcher l'Évangile. Après la mort de ses parents, il se retira à Limoges avec son maître, qu'il accompagna à Angoulême, lorsque saint Martial y porta la foi. Ils y convertirent un très-grand nombre de païens, que saint Martial mit sous la conduite de saint Ausonin. Devenu évêque, le Saint affermit son peuple et fut tué, dit-on, dans une incursion des barbares, le 22 mai, jour où l'on fait sa fête; mais on ignore en quelle année.

Son culte, dit Baillet, était déjà célèbre en France sous la première race de nos rois. Son établissement n'était pas nouveau, lorsque Charlemagne joignit à l'église qui portait son nom, celle de Sainte-Sonne, et qu'il donna une terre de près d'une lieue

d'étendue à l'abbaye des religieuses qui servaient cette église près d'Angoulême, où se gardait le tombeau du Saint. Cette abbaye a été transportée depuis dans l'enceinte de cette ville, et elle subsiste toujours sous le nom de Saint-Ausony. Ses reliques furent toujours religieusement conservées dans son ancienne église avec celles de saint Césaire, de saint Cybar et de sainte Calfaige, jusqu'à ce qu'elles furent dissipées l'an 1568 par la fureur des Huguenots. On n'en a sauvé que quelques petits ossements que les religieuses ont remportés avec elles dans leur nouvelle maison.

Il s'en était fait deux translations diverses, l'une sur le grand autel de l'église l'an 1118, par Gérard, évêque d'Angoulême, l'autre de son ancien cercueil en une châsse neuve le 30 mars de l'an 1129.

Plusieurs marquent la fête du Saint au 11 juin ; mais il semble que ce ne soit que par une suite de l'erreur de ceux qui ont pris pour le onzième jour de ce mois, le onzième des calendes ou de devant le commencement du mois c'est-à-dire, le vingt-deuxième jour de mai, qui passe pour le jour de la mort du Saint et pour celui de sa principale fête.

SAINT CASTE ET SAINT ÉMILE,

MARTYRS.

Ces deux saints Martyrs, qui souffrirent en Afrique au IIIe siècle, ont reçu de saint Cyprien et de saint Augustin des éloges qui sont les seuls titres qui puissent servir à leur histoire. Saint Cyprien parle d'eux dans le beau traité qu'il a fait touchant ceux qui étaient tombés dans la persécution en succombant à la violence des tourments.

« Lorsque l'on reconnaît sa chute, dit-il, et que l'on tâche de s'en relever, on mérite d'être exaucé et secouru. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu de pardonner aux deux martyrs Caste et Émile. Ils avaient été vaincus dans le premier combat : mais Dieu les rendit victorieux dans le second. Ayant cédé d'abord aux flammes, ils obligèrent ensuite les flammes de leur céder : et pour terrasser leur ennemi, ils se servirent des armes avec lesquelles cet ennemi

les avait terrassés auparavant. Ils demandaient pardon de leur faiblesse, non pas tant par leurs larmes qu'en montrant les plaies qu'ils avaient reçues. La voix des blessures dont on leur voyait tout le corps déchiré était plus efficace pour l'obtenir, que celle de la bouche d'où sortaient les plaintes lamentables qu'ils faisaient de leur malheur; leur sang et l'humeur qui coulait de leur chair demi brûlée leur tenaient lieu de larmes. »

Saint Augustin, dans un sermon qu'il a fait au jour de la fête de ces saints Martyrs et que nous avons encore, compare leur chute à celle qui était arrivée à saint Pierre, et il dit : « Il est à croire qu'ils avaient présumé de leurs forces aussi bien que saint Pierre : c'est pour cela qu'ils succombèrent d'abord étant abandonnés à leur propre faiblesse. Dieu leur a fait voir ce qu'ils étaient et ce qu'il est. Il les a confondus quand ils ont été présomptueux ; il les a rappelés lorsque leur foi s'est ranimée ; il les a soutenus lorsqu'ils ont reconnu leur faiblesse ; il les a assistés dans le combat et les a couronnés après la victoire ; il en a voulu faire un exemple pour faire trembler ceux qui oseraient s'appuyer sur leurs forces. »

Nous voyons par ce sermon de saint Augustin, combien le culte de ces deux illustres Martyrs était ancien, au moins dans l'Église d'Afrique. Le calendrier de cette Église, que l'on croit de la fin du ve siècle, marque leur fête au 22 mai : c'est ce qui a été suivi généralement dans tous les Martyrologes, depuis ceux qui portent le nom de saint Jérôme jusqu'au romain moderne. Quelques-uns semblent marquer leur culte à Rome et d'autres à Capoue, dans la Pouille et dans d'autres endroits du royaume de Naples, au 6 octobre : ce qui a donné lieu de croire que ce jour était celui de leur translation plutôt que la fête de quelques saints différents d'eux.

On met ordinairement le temps de leur martyre au milieu du IIIe siècle dans la persécution de Dèce. Mais comme saint Cyprien qui écrivait dans le même temps, n'en parle pas comme d'une chose si récente, quelques auteurs estiment qu'ils pourraient avoir souffert durant la persécution de l'empereur Sévère vers l'an 205.

SAINT BASILISQUE LE SOLDAT,

MARTYR.

Basilisque était le parent du grand martyr Théodore le Tiron. Il avait sa famille dans le village de Cumiales en Cappadoce, elle était toute chrétienne. Il fut enrôlé avec deux autres chrétiens de son pays, nommés Eutrope et Cléonique, dans la même compagnie que saint Théodore dont ils étaient aussi parents. Ils étaient en quartier dans Amasée, ville principale de la province du Pont, lorsqu'ils furent arrêtés pour leur religion en conséquence des édits des empereurs Dioclétien et son successeur Galère Maximien.

Après le supplice de saint Théodore, ils furent présentés à un juge, nommé Asclépiodote, qui les mit à une rude question, non pour leur faire avouer, mais pour leur faire nier ce dont on les accusait. L'épreuve des plus cruels tourments, diversifiée en plusieurs manières n'ayant produit aucun effet, Eutrope et Cléonique furent pendus à un gibet. Basilisque réservé pour d'autres combats, fut ramené en prison, d'où il ne devait sortir que pour être conduit devant le tribunal d'un nouveau juge, nommé Agrippa, que l'empereur envoyait à la place d'Asclépiodote avec la qualité de gouverneur de la province. Avant qu'Agrippa fût arrivé, Basilisque averti en songe qu'il devait recevoir la couronne du martyre dans peu de temps, pria ses gardes de le laisser aller à Cumiales dire adieu à ses parents. Il s'agissait d'un congé de quatre jours : car il y avait deux journées de chemin d'Amasée à Cumiales.

On lui fit quelque difficulté, parce qu'on attendait incessamment le gouverneur, et que comme son nom était écrit au greffe, il était à craindre que s'il arrivait pendant son absence, il ne le demandât dès le lendemain. Il obtint néanmoins que deux de ses gardes le conduiraient à Cumiales. Sa mère et ses proches vinrent au-devant de lui, et après avoir écouté ses exhortations avec grand plaisir, tous l'embrassèrent et le laissèrent retourner au martyre, en le conjurant de recommander à Dieu leur salut, celui de tous les chrétiens, et la paix de l'Église lorsqu'il aurait achevé sa course.

Le même jour qu'il était sorti d'Amasée, Agrippa le nouveau gouverneur y était arrivé. Dès le lendemain il s'était informé des prisonniers, avait ouvert l'audience et donné ordre qu'on lui représentât Basilisque, dont il avait trouvé le nom sur le registre. Un officier de la ville alla aussitôt à la prison, et ne l'ayant pas trouvé, il se saisit du geôlier qu'il amena au gouverneur. Après une aigre réprimande qu'Agrippa fit au geôlier, il l'envoya sur la caution de l'officier chercher son prisonnier, avec ordre au commissaire qui l'accompagnait, de conduire le Saint à Comanes dans le Pont où il devait bientôt se transporter. Il leur donna quelques soldats, parce qu'ils devaient encore prendre d'autres prisonniers en chemin pour les mener aussi à Comanes : et le greffier Eusigne, qui était chrétien, se mit de la compagnie dans le dessein de servir Basilisque.

Le commissaire à une petite distance de Cumiales fit arrêter le Saint qui revenait à Amasée. Il le chargea de deux chaînes très-pesantes, lui fit chausser des brodequins cloués, et l'obligea de marcher en cet état, en le faisant battre de verges par intervalles. Le gouverneur les devança à Comanes, et ils n'arrivèrent que le quatrième jour de leur marche.

A peine le Saint eut-il le loisir de prendre le repos qui lui était nécessaire pour se remettre de sa fatigue, qu'il fut enlevé par de nouveaux soldats qui avaient ordre de l'amener au temple. Le gouverneur qui l'y attendait lui demanda s'il ne voulait pas bien sacrifier aux dieux ? Basilisque répondit qu'il adorait un Dieu à qui il offrait un sacrifice de louange. Agrippa ne comprenant pas sa pensée, lui dit tout joyeux qu'il pouvait choisir à quel dieu il voulait sacrifier. Le Saint s'étant approché d'une idole demanda aux assistants le nom de la divinité que représentait la statue. On lui dit que c'était Apollon. « C'est un nom de ruine et de destruction, reprit-il, et c'est l'effet que produit ce démon à l'égard de ceux qui l'adorent comme une divinité. » Il déclara ensuite quel était le Dieu qu'il reconnaissait, et de quel genre était le sacrifice qu'il avait coutume de lui offrir.

Le gouverneur irrité de se voir ainsi trompé, le fit tourmenter jusqu'à ce que le trouvant inflexible, il lui prononça une sen-

tence de mort. On conduisit le Saint hors de la ville en un lieu appelé Discore sur le bord de la rivière d'Iris, où il fut exécuté en présence d'une multitude incroyable de peuple. Les chrétiens rachetèrent son corps du soldat qui avait ordre de le faire jeter dans la rivière. Ils l'enterrèrent dans une terre labourée toute prête à être ensemencée, et y semèrent des légumes dès la même nuit. Cela nous fait juger que le Saint mourut au printemps. Ses actes portent néanmoins qu'il souffrit le 21 juillet : mais nous ne les tenons pas plus croyables en ce point que dans tout ce qu'on y avance de prodigieux.

Les Grecs ont marqué sa fête dans leur Ménologe au troisième jour de mars, où ils lui joignent saint Eutrope et saint Cléonique. C'est ce qui a été suivi par les Latins pour la première fois au XVIe siècle dans les additions d'Usuard et dans le Martyrologe romain. Les Grecs font encore la fête de saint Basilisque en particulier le 22 mai. C'est ce qu'on a aussi cru devoir observer dans les mêmes additions d'Usuard et dans le même Martyrologe romain, où il est dit faute d'attention que le corps du Saint fut jeté dans la rivière.

SAINT BASILISQUE,

ÉVÊQUE DE COMANES.

Après la mort de l'empereur Galère-Maximien, on peut dire qu'il n'y avait point alors de province dans l'univers où la religion de Jésus-Christ fût plus étendue, plus solidement établie et plus florissante que dans l'une et l'autre Arménie, dans la Cappadoce et dans le Pont. La paix ayant été rendue à l'Église d'Orient par la nécessité où Maximin se trouva de se conformer aux empereurs Constantin et Licinius, qui publièrent au mois de novembre de la même année un édit en faveur des chrétiens, le corps du saint évêque Basilisque fut rapporté à Comanes et enterré à deux lieues de la ville. L'on a tout sujet de croire que le 22 mai fut le jour de cette translation ou de cette sépulture, que l'on a depuis retenu pour celui de sa fête. On bâtit en son honneur une église sur son tombeau.

En l'année 407, saint Jean Chrysostome, évêque de Constanti-

nople, que l'on transportait de Cucuse, lieu de son exil, à Pityonte pour augmenter son supplice, passa par Comanes, et ses gardes ne lui ayant pas permis de s'arrêter en cette ville, tout malade qu'il était, furent obligés par la nuit de le faire coucher dans le presbytère de l'église de Saint-Basilisque. Pallade dit que ce Saint qui avait déjà averti en songe le prêtre de son église de préparer un logement à son frère Jean Chrysostome, qui devait venir, apparut à l'illustre exilé cette nuit même, l'exhorta à prendre courage et lui prédit qu'ils seraient ensemble le lendemain.

Saint Chrysostome mourut effectivement le lendemain, et son corps fut enterré auprès de celui de saint Basilisque. Ces circonstances sont rapportées aussi par les historiens Sozomène et Théodoret.

SAINT PÉTRONE,

ABBÉ DE TABENNE.

Le choix que saint Pacôme fit de Pétrone pour lui succéder, vaut seul un grand éloge. Cette préférence sur tant de religieux plus anciens et très-éminents en vertu, fait supposer en lui un mérite extraordinaire. C'est ce qui nous fait regretter le silence des historiens sur le détail de ses actions, quoique le peu qu'ils en ont dit, montre combien il était digne de l'estime de son saint Patriarche.

Il se dégagea si parfaitement de l'affection du monde en le quittant, qu'il ne mit jamais le pied dans sa maison depuis qu'il eut embrassé la vie monastique, à laquelle il attira enfin toute sa famille ; car son père, ses frères, ses parents et ses serviteurs imitèrent son exemple, en se dévouant à Dieu dans la communauté de Tabenne, et ses sœurs entrèrent dans celle des religieuses qui était gouvernée par la sœur de saint Pacôme. Outre cela son père, qui s'appelait Psenèbe, donna tout son bien à l'Ordre et en particulier un lieu appelé Thebeu ou Thebué, où saint Pacôme établit un monastère de sa règle. Enfin toute cette pieuse famille eut le bonheur de persévérer et de mourir saintement dans l'état qu'elle avait embrassé.

Pour saint Pétrone, il est dit de lui qu'il était très-ferme dans

la foi, très-humble dans la conversation, très-prudent dans la conduite, et parfait dans toutes les bonnes œuvres. Sa charité était pleine de douceur et de compassion pour les fautes des autres, ce qui le porta à répondre du changement de vie de Silvain le comédien, que saint Pacôme voulait chasser du monastère, à cause des manières bouffonnes qui lui échappaient souvent, par la mauvaise habitude qu'il en avait contractée dans le siècle : et en effet on vit bientôt Silvain s'amender entièrement, et devenir par un changement parfait le sujet de l'admiration de tous les Frères.

Saint Pétrône était supérieur du monastère de Tisinien, lorsqu'une maladie contagieuse fit périr saint Pacôme et plusieurs autres religieux. Il en était atteint lui-même, quand ce grand Saint étant prêt de mourir, le nomma pour lui succéder, et lui envoya un exprès pour qu'il le vînt joindre en diligence. Bien que la maladie l'eût beaucoup affaibli, il ne laissa pas de se rendre aux ordres de son saint abbé, qu'il trouva mort en arrivant.

Il employa tout ce qui lui restait de force pour conduire ses religieux, se servant de la parole de Dieu, et du souvenir des instructions et des exemples de saint Pacôme ; mais il ne vécut que treize jours dans son emploi. Avant que de rendre l'âme, il assembla les Frères pour savoir d'eux qui ils souhaitaient pour lui succéder. Tous le prièrent d'en faire lui-même le choix, ainsi qu'ils en avaient usé envers leur saint père Pacôme, et il nomma Orsise qui se trouvait présent, après quoi il mourut et fut enseveli sur la montagne avec les prières et les cérémonies ordinaires. Il est honoré le 22 mai.

SAINT ROMAIN,

ABBÉ.

Lorsque saint Benoît se retira dans les montagnes de Subiaco, il rencontra, dit saint Grégoire *le* Grand, un solitaire nommé Romain, qui lui demanda où il allait. Ayant appris qu'il voulait s'éloigner du monde pour se donner à Dieu, il lui promit de lui garder le secret et de l'aider à vivre au milieu de ces rochers

déserts. Saint Benoît se cacha dans une grotte où il demeura trois années, inconnu à tous, hors au moine Romain, qui vivait dans un monastère peu éloigné, sous la conduite de l'abbé Théodat. Saint Romain se dérobant adroitement durant quelques heures, portait à certains jours à saint Benoît, le pain qu'il se retranchait à lui-même. Il le lui faisait descendre du haut d'un rocher, qui s'élevait au-dessus de la grotte, au moyen d'une longue corde, à laquelle il l'attachait; et afin d'avertir saint Benoît de venir le prendre, il y mettait une petite clochette. Mais le démon ne pouvant souffrir la charité de saint Romain et la retraite austère de saint Benoît, jeta une pierre qui cassa la clochette, espérant ainsi faire périr de faim le saint Patriarche. Toutefois saint Romain trouva moyen de l'assister pendant trois années.

Après que Dieu eut fait connaître à un prêtre du voisinage la grotte de saint Benoît, saint Romain, sans doute par une inspiration divine, quitta l'Italie, et vint en France, où il fonda un monastère dans le diocèse d'Auxerre. Il le dirigea saintement jusqu'à sa mort, qui arriva dans la première moitié du VIe siècle.

Sa fête est marquée en ce jour au Martyrologe romain.

SAINT AIGULFE OU AOUT,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Ce Saint commença dès l'enfance à donner par sa piété et par ses vertueuses inclinations les espérances de la sainteté à laquelle on le vit parvenir dans la suite de sa vie. Il fut élevé avec grand soin dans les lettres humaines et divines, et ses connaissances contribuèrent beaucoup à lui conserver la pureté des mœurs et à le faire se consacrer particulièrement au service de Dieu. Lorsqu'il se vit en état de choisir un genre de vie, il quitta le monde et renonça à tous les avantages qu'il pouvait y prétendre pour suivre Jésus-Christ. Il se retira dans une solitude, où il se donna tout entier aux exercices de la penitence et de la prière, et à la méditation des Saintes Écritures. Il s'étudiait à représenter autant qu'il lui était possible la conduite du Prophète Élie et celle de saint Jean Baptiste par ses grandes abstinences et son éloi-

gnement du commerce des hommes. Mais Dieu, qui en devait faire un exemple pour son peuple, ne voulut pas qu'une vertu si rare demeurât toujours cachée. L'éclat qu'elle eut en découvrit enfin le mérite, et elle lui attira bientôt les visites de plusieurs personnes que la dévotion y faisait aller, pour se recommander à ses prières ou recevoir ses instructions. Sa réputation augmenta de telle sorte, que le siége épiscopal de la ville de Bourges étant venu à vaquer vers l'an 811, par la mort d'Ébroïn que d'autres appellent Elbon ou Elboin, les peuples de la ville et du diocèse le demandèrent d'une commune voix pour leur pasteur. On fut longtemps sans pouvoir le résoudre à quitter la douceur et l'obscurité de la solitude, et après de longues instances il se laissa traîner plutôt qu'il n'alla au lieu où on l'appelait. Lorsqu'il fut sacré, il s'appliqua à remplir tous les devoirs de ce sublime ministère, avec la même ardeur et la même fidélité qu'il apportait au service de Dieu dans les exercices de la solitude. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail des actions saintes dont il a honoré son épiscopat, parce qu'on n'a pas eu assez de soin de les recueillir. Mais sur l'éloge qu'en a fait Théodulfe, évêque d'Orléans, dans sa prison d'Angers, où il apprenait de temps en temps ce que faisait le saint évêque de Bourges, il est aisé de comprendre qu'il avait déjà toutes les vertus qui forment le vrai pasteur et le parfait évêque, quoiqu'il ne fût encore alors que dans les premières années de son épiscopat. Il ne cessa depuis de conduire son peuple dans le vrai chemin du ciel, et par ses exemples et par ses instructions, veillant sans cesse sur lui-même et sur le troupeau qui lui était confié. Ses soins s'étendirent aussi sur les villes soumises à sa métropole, dont la primatie était qualifiée du titre de patriarchat. Il assista l'an 829, au concile de Toulouse, l'un des quatre qui se tinrent cette année dans les principales villes du royaume, pour remédier aux désordres qui avaient attiré la colère de Dieu sur la France, selon qu'on le jugeait par les fléaux de la famine, de la peste et des autres malheurs dont elle était affligée. Lorsque plusieurs prélats du royaume oubliant ce qu'ils devaient à leur prince légitime s'engagèrent inconsidérément dans les rébellions de Lothaire et

des autres fils de Louis le Débonnaire, contre l'empereur leur père, Aygulfe, loin de se laisser entraîner à ce mauvais exemple, demeura ferme dans le parti de la justice. Ebbes, évêque de Reims, qui avait eu la hardiesse de dégrader injustement ce bon prince, et qui avait indignement abusé de sa facilité et de sa soumission à l'Église, fut enfin obligé de se déclarer coupable par sa propre bouche. Il choisit le saint évêque de Bourges pour l'un de ses juges dans le concile de Thionville, où les prélats se trouvèrent au commencement du carême de l'an 835, pour son affaire et celle des autres rebelles, après avoir remis solennellement la couronne sur la tête de l'empereur à Metz, le dimanche qui précédait le jeûne des quarante jours.

Aygulfe ne put s'empêcher de condamner la conduite de ce confrère, et de travailler à sa déposition avec les autres. Il revint à son Église avant Pâques; mais la consolation qu'elle eut de le revoir ne fut pas de longue durée. Car il mourut le 22 mai suivant, qui était le samedi de devant les litanies des Rogations, apres vingt-quatre ans d'épiscopat. Ceux qui lui en donnent vingt-six ne considèrent pas que son prédécesseur Ébroïn vivait encore en 810, et que les caractères du temps ne permettent pas de reculer sa mort au-delà de l'an 835, à moins que de pousser jusqu'à 846, auquel temps Étienne I, son successeur, était déjà mort, Raoul étant certainement évêque de Bourges en 841. Ceux qui font Étienne prédécesseur de notre Saint, trouvent encore moins leur compte dans ce calcul. Le lieu où mourut saint Aygulfe était une solitude de son diocèse où il s'était retiré pour se recueillir. Il y fut enterré et l'on a bâti depuis une église de son nom.

SAINT AUTROM,

ABBÉ.

Autrom ou Vautrom naquit en Irlande, d'où il vint en Armorique, on ne sait en quel siècle. Il se fixa en Trédarzec, près de Tréguier. Il fit connaître et chérir le Seigneur par ses prédications, par sa conduite, par ses bienfaits et ses miracles. La confiance qu'il inspira a triomphé du temps, et toujours on l'invoque pour obtenir la guérison de la fièvre.

Sa vie austère ne l'empêcha point d'atteindre un âge avancé. Sa statue, qui décore la chapelle élevée dans le lieu de sa retraite le représente à l'entrée de la vieillesse, revêtu d'une longue robe blanche, avec une chape par-dessus, la crosse à la main et la mitre en tête.

Sa fête se faisait le Mardi des Rogations, sous le titre de Confesseur non pontife. On vient encore ce jour-là en procession à sa chapelle; et, quoiqu'il n'y ait plus d'office, sa fête est chômée par dévotion, surtout du quartier de la paroisse qui avoisine ce lieu vénéré.

SAINT BEUVON [1].

Saint Beuvon naquit en Provence, au château de Noguïers, sous le règne de Louis d'Outremer. Il suivit d'abord la carrière des armes, mais il sut allier la modestie avec le courage. Sobre, chaste, tempérant, il faisait toutes ses actions soit en vue de servir l'Église ou son prochain, soit dans la vue d'acquérir un plus haut degré de vertu. C'est ce qui le rendit l'objet de l'estime et de l'affection de tous ceux qui le connaissaient, et le modèle des gentilshommes et des soldats chrétiens.

Dieu lui fit naître diverses occasions d'exercer le zèle qu'il lui avait donné, pour défendre l'honneur et les intérêts de la religion, et d'employer légitimement son épée contre les infidèles, en repoussant leurs insultes. Les Sarrasins, ennemis déclarés du nom de Jésus-Christ, incommodaient extrêmement les côtes de Provence, et sur mer par leurs pirateries, et sur terre par leurs brigandages. S'étant rendus les maîtres du château de la Garde-Fresnet, qui était une presqu'île sur la baie de Grimaud, au diocèse de Fréjus, ils en avaient fait une retraite pour mettre leurs crimes et leurs violences à couvert. Ils égorgeaient impunément en haine de la religion les chrétiens qui tombaient en leur puissance. Toute la contrée leur était en proie; il n'y avait plus de sûreté pour la vie, les biens et l'honneur des particuliers. Les habitants du pays connaissant la bienveillance et le courage de

[1] En latin *Bobo*, en italien *Bovo*.

Beuvon, eurent recours à lui pour les délivrer d'une si cruelle vexation, et la charité qu'il avait pour ses frères lui fit embrasser avec ardeur cette occasion d'exposer sa vie pour eux. Il arma quelques compagnies de gens qui voulurent bien le suivre, et alla se saisir de la montagne de Pierre-impie, qui était vis-à-vis du Fresnet. Comme il commençait à s'y fortifier, le concierge du château vint se plaindre à lui que le capitaine des Sarrasins lui avait enlevé sa femme, et offrit de lui remettre secrètement la place entre les mains, afin de lui faciliter les moyens de chasser ces barbares de toute la côte. Beuvon profita de l'avis et prit de si justes mesures, que non-seulement il s'empara du Fresnet, en l'an 973, mais qu'il fit encore prisonniers le chef des barbares et ses enfants, après avoir fait main basse sur tous ceux qui lui avaient résisté. Il fit grâce à tous ceux qui voulurent embrasser le christianisme, et de ce nombre fut le capitaine avec ses enfants. Beuvon, beaucoup plus joyeux d'avoir conquis des âmes pour Jésus-Christ que d'avoir exterminé ses ennemis, fit démolir le Fresnet, afin que les Sarrasins qui venaient de l'Espagne de temps en temps, ne pussent plus s'en servir pour incommoder les chrétiens, et il rendit ainsi la paix et la sûreté à toute la côte.

Beuvon quitta ensuite l'épée, et renonça entièrement au port des armes, pour se donner tout entier aux exercices de la pénitence dans la retraite, et sous un habit conforme à la simplicité de l'état où il se réduisait. Il vécut toujours depuis dans une grande mortification, et il fit tous les ans un pèlerinage de dévotion à Rome dans un équipage très-pauvre, ne menant avec lui qu'un mulet, dont il ne se servait que pour porter quelques hardes, et pour soulager les passants qu'il trouvait incommodés sur les chemins. Car il s'était imposé parmi les travaux de sa pénitence la nécessité de faire ce long voyage à pied, cherchant à porter sa croix en toutes manières pour tâcher de suivre Jésus-Christ. Il avait déjà fait ce voyage plusieurs années, et il recommençait l'an 986, lorsqu'étant arrivé après le dimanche de l'Ascension à Voghéra en Lombardie, près de Pavie, de l'autre côté du Pô, il y fut arrêté par une maladie, dont il jugea aussitôt

qu'il ne se relèverait pas. Il se prépara à recevoir chrétiennement la mort, à laquelle il se disposait depuis longtemps, et ayant distribué tout ce qu'il avait aux pauvres, il mourut le samedi, veille de la Pentecôte, qui était le 22 mai.

Les habitants de Voghéra n'avaient pas eu le loisir de connaître le bien qu'ils possédaient depuis si peu de jours. Mais l'éclat de quelques miracles qui furent faits après sa mort ne les laissa pas longtemps dans leur ignorance ; ce qui les fit intéresser à se maintenir dans la conservation d'un trésor que la bonté divine leur avait fait échoir. La continuation des miracles fut cause qu'on leva son corps de terre quelques années après sa première sépulture, qu'on le mit dans un cercueil neuf, et qu'on érigea un autel sous son nom dans une église que l'on bâtit en même temps. Le corps fut trouvé de nouveau l'an 1469, et exposé à la vue publique depuis le 22 février jusqu'au 21 mai de l'année suivante, qu'on le renferma dans un tombeau de marbre aux premières vêpres de sa fête, qui devait se célébrer fort solennellement le lendemain. L'an 1522, il fut transporté dans la sacristie de la même église, par précaution contre les accidents de la guerre qui se faisait alors en Lombardie entre Charles-Quint et François Ier.

Le culte de saint Beuvon s'est rendu fort célèbre par toute la Lombardie, à cause des faveurs célestes que les peuples ont obtenues de Dieu par son intercession. Sa fête s'y fait le 22 mai dans la plupart des villes, comme à Voghéra, à Pavie, à Lodi, à Milan, à Padoue, à Vivence : mais elle ne se fait que le 25 à Vérone. Celle de son invention et de sa translation se célèbre avec grande solennité à Voghéra le second dimanche du Carême, parce qu'on avait trouvé le corps le mardi d'après le premier dimanche qui tombait au 22 février, en l'an 1469. Le Martyrologe romain n'en fait pas mention ; celui de France donné par du Saussay, le met au 23 mai ; celui d'Allemagne donné par Canisius l'appelle Bon ou Bonus pour Bovus ou Bovo. C'est aussi le nom que Molanus lui donne par corruption dans ses additions à celui d'Usuard.

Entre les principales églises dédiées à l'honneur de saint

Beuvon, on a remarqué celle des Capucins de Voghéra et celle des Bénédictins du faubourg de Saint-Pierre, dont le monastère portait aussi son nom. Mais on ne peut nombrer les autels et les confréries que les paysans ont fait ériger dans les villes et les villages de plusieurs provinces depuis l'Istrie jusqu'en Ligurie, pour recommander au Saint la conservation de leurs bestiaux. Et parce qu'ils s'y sont fait une dévotion de ne point faire travailler leurs chevaux et leurs bœufs depuis le jour de Noël jusqu'à la fête de saint Beuvon, on a rapproché cette fête du 22 mai au second jour de janvier. (BAILLET.)

LA BIENHEUREUSE HUMILIANE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La bienheureuse Humiliane naquit à Florence, capitale de la Toscane, en 1219. Son père, qui se nommait Olivier Cerchio, était d'une des plus nobles familles du pays, et lui procura une éducation proportionnée à sa fortune et à sa naissance.

Les dispositions chrétiennes où se trouva Humiliane en entrant dans le monde, ne lui inspirèrent que du dégoût pour ses vains amusements, et lui firent prendre de bonne heure la résolution d'entrer en religion. Elle fit tous ses efforts pour obtenir de son père qu'il le lui permît, mais il rejeta sa demande, et sans consulter son choix, il la maria à un gentilhomme fort riche.

Cerchio n'avait apparemment considéré que la fortune dans cette alliance : son gendre était avare, et joignait au caractère le plus féroce, les mœurs les plus dépravées. C'était un assemblage monstrueux de tous les vices. Humiliane, qui n'avait que seize ans quand elle lui fut donnée en mariage, tint néanmoins avec lui une conduite très-prudente : elle n'employa jamais que la douceur pour le rappeler à son devoir. Ce tigre, que les remontrances irritaient, après l'avoir inhumainement maltraitée, la chassa de sa maison avec indécence.

Elle supporta ces outrages multipliés, sans proférer la moindre plainte : ils ne purent même affaiblir dans son cœur les sentiments d'amour et de respect qu'elle devait à son mari. Après cinq ans de mariage, celui-ci fut attaqué d'une violente maladie.

Dans cet état, Humiliane lui prodigua les soins et les secours de toute espèce, et passait les jours et les nuits auprès de lui. Elle profita de là la circonstance pour l'engager à recourir à la miséricorde de Dieu, à prendre confiance au Seigneur et à se réconcilier avec lui.

Ces avis charitables ne furent pas inutiles au pécheur : elle eut la consolation de le voir mourir en chrétien.

Quand elle lui eut rendu les derniers devoirs, et qu'elle eut employé sa dot à réparer les torts qu'il avait causés, elle reprit le dessein de se faire religieuse de Sainte-Claire; ses parents qui souhaitaient qu'elle passât à de secondes noces, l'en détournèrent. Humiliane voulant les satisfaire en partie, n'entra point dans le cloître, mais elle éloigna toutes les propositions de mariage.

Cependant, pour se consacrer d'une manière plus particulière au service de Dieu, elle embrassa le Tiers-Ordre de Saint-François. La retraite qu'elle choisit au bout de quelque temps, fut une vieille tour dans la maison de son père. Elle mena dans ce lieu solitaire un genre de vie plus qu'humain; le pain était sa nourriture, l'eau sa boisson, et son confesseur se vit obligé de la contraindre à faire usage d'un peu de vin, pour réparer ses forces abattues au point de faire craindre pour sa vie.

Aux abstinences, elle joignit les mortifications de toute espèce. L'une de ses principales vertus fut la patience : elle supporta ses disgrâces et ses maux sans qu'un murmure lui échappât. La charité dont elle était animée, la conduisait dans les hôpitaux, chez les pauvres honteux, et partout où elle présumait ses secours nécessaires.

Avant que de récompenser ses vertus, Dieu, qu'elle aimait de cet amour pur qui est seul digne de lui, voulut éprouver sa persévérance : il l'affligea donc d'une maladie grave, dont l'effet fut de la rendre percluse de tous ses membres. Humiliane résista aux douleurs, et ne cessa de montrer une résignation parfaite à la volonté du ciel.

Humiliane, épurée par les tourments et par la pénitence, sentit qu'elle touchait à son dernier terme et demanda les Sacre-

ments, puis le 19 mai 1246, en achevant de prononcer ces paroles : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre servante, » elle mourut, à l'âge de vingt-sept ans.

Son corps qui avait été enterré dans l'église des Frères Mineurs de Sainte-Croix, à Florence, où il fit beaucoup de miracles, fut levé en 1314, et mis en une place plus remarquable, où il est actuellement exposé à la vénération des fidèles.

C'est le Pape Innocent XII qui a permis d'en faire l'office.

LA BIENHEUREUSE RITE ou MARGUERITE DE CASCIA.

En Ombrie, province d'Italie, vers le milieu du XIVe siècle, habitaient deux vertueux époux près de la petite ville de Cascia. Ils étaient avancés en âge et n'avaient pas d'enfants ; mais ils adressèrent à Dieu des prières si ferventes, qu'à la fin il leur naquit une fille qui reçut au baptême le nom de Marguerite, et que l'on s'accoutuma à nommer Rite par abréviation. Ce fut une enfant de bénédiction, pourvue dès son berceau des grâces et des faveurs du ciel les plus signalées. A douze ans, elle voulut faire le vœu de chasteté ; mais ses parents l'en détournèrent et lui firent contracter un mariage qui fut pour elle une source d'épreuves et de mérites. Le mari qu'elle épousa était un homme d'un caractère féroce, la terreur de tout le voisinage. On juge aisément ce que Rite en eut à souffrir dans les commencements ; mais elle employa tant de douceur et de patience pour le convertir et le gagner à Dieu, qu'elle eut la consolation d'en faire à la fin un véritable chrétien. Elle le perdit au bout de dix-huit ans, et vit bientôt mourir les deux fils qu'elle en avait eus. Ces événements, si tristes pour la nature, réveillèrent dans cette sainte femme l'attrait qu'elle avait eu autrefois pour la vie religieuse. Elle sollicita avec beaucoup d'instances la grâce d'être admise chez les Augustines du couvent de Sainte-Marie-Magdeleine, à Cascia ; et, quoiqu'on n'eût pas l'usage d'y recevoir des veuves, on trouva quelque chose de si extraordinaire et de si frappant dans sa vocation, qu'on dérogea à la règle en sa faveur.

Rite, au comble de ses vœux, s'empressa de vendre tout ce

qu'elle possédait et d'en distribuer le prix aux pauvres. Devenue alors l'épouse d'un Dieu crucifié, elle se crucifia aussi par les plus rigoureuses pratiques de la mortification. Les jeûnes, le cilice et la discipline n'avaient rien qui pût l'effrayer. Elle ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Elle disait que le meilleur moyen de se délivrer des tentations contre la pureté, était de ne pas s'occuper de son corps et de n'avoir pour lui aucune compassion. Son obéissance à ses supérieurs égalait son ardeur pour la pénitence, et pendant assez longtemps, pour obéir à son abbesse qui voulait éprouver sa vertu, elle alla, sans se plaindre, arroser chaque jour avec fatigue un morceau de bois sec qui se trouvait dans le jardin du couvent.

Une âme si mortifiée et si obéissante ne pouvait manquer d'être très-agréable à Dieu et d'en recevoir de précieuses faveurs. Rite posséda bientôt le don d'oraison, et se livrait sans cesse à ce saint exercice. La Passion de Notre-Seigneur et les tourments qu'il y a soufferts étaient l'objet habituel de sa méditation depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Elle s'en occupait avec tant d'attention, qu'elle fondait en larmes et qu'elle paraissait près de succomber à la vivacité de ses douleurs. On rapporte qu'un jour, après avoir entendu un sermon sur les souffrances de Jésus-Christ, prêché par saint Jacques de la Marche, célèbre missionnaire Franciscain, Rite s'étant retirée dans sa cellule pour en occuper son esprit, et demandant au Sauveur la grâce de partager ses douleurs, elle sentit les pointes d'une couronne qui lui firent une plaie incurable, de laquelle sortait un pus d'une odeur infecte, et qu'elle eut à supporter le reste de ses jours. Afin de ne pas incommoder ses compagnes par sa présence, elle se tenait à l'écart, vivait solitaire, et passait quelquefois quinze jours de suite sans parler à personne, ne s'entretenant qu'avec Dieu.

Une maladie, qui dura quatre ans, vint achever de purifier la servante de Dieu, par la résignation qu'elle montra au milieu de ses souffrances ; elle ne prenait presque aucune nourriture, et ses sœurs, qui en étaient surprises, croyaient que c'était plutôt la sainte Eucharistie que les aliments matériels qui la soutenait.

Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers sacrements; après les avoir reçus, elle exhorta ses sœurs à la fidèle observance de leur Règle; puis, ayant mis ses mains en croix, et l'abbesse lui ayant donné sa bénédiction, elle expira tranquillement le 22 mai 1407. Une grande multitude assista à ses obsèques, et bientôt on commença à l'invoquer. Plusieurs miracles ayant prouvé le pouvoir de Rite auprès de Dieu, le Pape Urbain VIII la mit au rang des Bienheureux le 11 octobre 1627 [1].

(ROHRBACHER.)

LES BIENHEUREUX PIERRE DE L'ASSOMPTION,

FRÈRE MINEUR,

ET JEAN-BAPTISTE MACHADO DE TAVORA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYRS AU JAPON

Le martyre de ces deux bienheureux Pères arriva le 22 mai 1617. Ils étaient à Nangasaki lorsque, pour échapper à D. Michel, prince apostat d'Omura, qui faisait rechercher partout les ministres de l'Évangile pour les mettre à mort, ils sortirent de la ville. Le premier alla se cacher dans les campagnes voisines, et l'autre se rendit aux îles de Goto, confiées depuis quelque temps à son ministère. Le Père Pierre, à peine arrivé à Kikitzu, village de l'Isafai, tomba entre les mains d'un espion qui faisait semblant de chercher un prêtre pour assister un apostat repentant. Le bon Père n'ayant aucun soupçon se fit connaître; des gardes qui se trouvaient aux aguets l'arrêtèrent, le conduisirent à Omura et de là dans une des prisons de Cori.

Le Père Jean-Baptiste, après avoir échappé à un naufrage, atteignit le 21 avril une des îles de Goto. Le jour suivant, il s'était mis, après avoir offert le divin Sacrifice, à entendre les confessions, quand un chrétien de sa connaissance, trompé par des traîtres dont il ne se défiait pas, vint lui demander s'il devait le découvrir à ces hommes qui cherchaient, disaient-ils, un prêtre pour réconcilier un chrétien à l'extrémité. A quoi le saint Religieux répondit en offrant intérieurement à Dieu le sacrifice de sa

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 22 mai.

vie : « Oui, dites qui je suis ; c'est peut-être une trahison ; mais n'importe, et donnons notre vie plutôt que de manquer à mes devoirs. » Au même moment, un de ces misérables entra dans la maison, dévisagea attentivement le missionnaire et courut le dénoncer au gouverneur. Celui-ci, bientôt après, le surprit au moment où il absolvait un pénitent, et il l'arrêta comme prisonnier du prince d'Omura pour être resté au Japon contre les ordres de l'empereur afin d'y prêcher la loi chrétienne. Les satellites se saisirent de sa personne et de son catéchiste Léon Tanaca, les mirent sur une petite barque, se dirigèrent sur Cori où ils abordèrent après trois jours de navigation, et conduisirent leurs captifs à la prison qui renfermait déjà le Père Pierre de l'Assomption. Ils y entrèrent de nuit, avec grand fracas de soldats et d'armes. Le Père Pierre, croyant qu'on allait le conduire au supplice, se mit à genoux pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie ; mais lorsqu'il vit entrer le Père Jean-Baptiste, son ami, il se leva ; les deux Confesseurs de la foi s'embrassèrent tendrement et voulurent par respect se baiser mutuellement les pieds. La vie que menèrent ces deux saints Religieux, du 29 avril au 22 mai, jour où ils reçurent la couronne du martyre, ne fut qu'une préparation continuelle à la mort : leur pénitence était rigoureuse, leurs prières longues et leurs entretiens de Dieu et du martyre. Ils célébrèrent le saint Sacrifice dans la prison, de la fête de la Pentecôte jusqu'au lundi après la Trinité, où Dieu leur fit connaître séparément qu'ils l'offraient pour la dernière fois ; et, en effet, peu d'heures après, deux juges, l'un de Nangasaki et l'autre d'Omura, vinrent leur annoncer qu'ils seraient exécutés à l'entrée de la nuit. Cette heureuse nouvelle remplit les Pères de joie. « C'est la grâce, dit le Père Pierre, que j'ai demandée à Dieu à la sainte Messe dans ces neuf derniers jours. — Et moi, ajouta le Père Jean-Baptiste, j'ai dans ma vie trois jours qui me sont singulièrement chers : le premier est celui de mon entrée dans la Compagnie de Jésus ; le second est le jour où j'ai été pris à Goto, et le troisième est celui-ci où je suis condamné à mort. » Le reste du jour fut consacré aux exercices de la prière et de la charité, ils adressèrent de pressantes exhortations aux chrétiens qui, ins-

truits de leur sentence de mort, vinrent les visiter, et écrivirent quelques lettres pleines de ferveur. Ils se confessèrent l'un à l'autre, prirent chacun de leur côté la discipline, chantèrent ensemble des psaumes et des prières. La nuit venue, les ministres de la justice donnèrent ordre de préparer un repas pour les condamnés, qui le refusèrent. Nos deux Martyrs se confessèrent de nouveau, récitèrent les litanies et s'avancèrent, au milieu des gardes, vers le lieu du supplice, situé à un mille et demi de la prison. Ils tenaient leur crucifix à la main et exhortaient les chrétiens qui se pressaient en foule sur leurs pas, à demeurer fermes dans la confession de la foi. Ils prièrent quelque temps en silence au lieu de leur supplice, se donnèrent le baiser de paix, prirent congé des chrétiens à haute voix, s'écartèrent un peu, se placèrent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre et, les mains et les yeux levés au ciel, attendirent le coup mortel avec intrépidité. La tête du Père Pierre fut détachée au premier coup ; il en fallut trois pour achever le Père Jean-Baptiste. Au premier coup il tomba par terre, mais il se remit tranquillement à genoux en répétant deux fois le saint nom de Jésus. L'exécution achevée, les chrétiens tout en larmes se jetèrent, sans aucune considération humaine, sur les corps des Martyrs ; on les baisait, on détachait des fragments de leurs habits, de leurs cheveux ; on recueillait les pierres, la terre, les herbes teintes de leur sang. Le bon Léon Tanaca, catéchiste du Père Jean-Baptiste, ne le quitta pas un seul instant jusqu'à sa mort ; il s'approcha de suite après avec un morceau d'étoffe, pour essuyer autant que possible le sang qui coulait en abondance. Il se désolait de n'être pas mort avec son Père bien-aimé. Mais Dieu ne faisait que lui différer cette grâce de quelques jours, comme nous le verrons. Les corps furent mis dans deux cercueils et ensevelis dans le même lieu le lendemain matin. On y laissa des gardes, dans la crainte que les chrétiens ne vinssent enlever les corps.

Le bienheureux Pierre de l'Assomption était né en Espagne, à Cuerva, petite ville de l'archevêché de Tolède. Il entra chez les Franciscains déchaussés, dans la province de Saint-Joseph. Ses rapides progrès dans la perfection religieuse lui firent bientôt

confier, comme il était déjà prêtre, la charge importante de maître des novices. Le Père Jean, surnommé le Pauvre, parcourait alors l'Espagne, cherchant des missionnaires pour les contrées éloignées de l'Asie. Le Père Pierre de l'Assomption, désireux de gagner des âmes à Jésus-Christ, répondit à son appel, et il partit d'Espagne pour Manille, dans les Philippines, en 1600, avec cinquante religieux du même Ordre. De là il s'embarqua, en 1601, pour le Japon, où il fut Supérieur du couvent de Nangasaki. C'était un homme vraiment apostolique, élevé à un haut degré d'oraison et de grande mortification. Souvent il négligeait de prendre ses repas pour ne pas interrompre les travaux de son ministère. Lorsque l'édit d'exil des Religieux eut été publié en 1614, il n'en continua pas moins, sous l'habit séculier, à travailler au salut des chrétiens persécutés, courant sans cesse le risque de mourir pour la foi. C'était là, du reste, tout son désir.

Le Père Jean-Baptiste Machado, nommé aussi de Tavora, issu d'une famille riche et illustre, naquit à Tercère, une des îles Açores, dans le voisinage du Portugal. En 1597, n'ayant pas encore atteint sa dix-septième année, il entra dans la Compagnie de Jésus, à Coïmbre. Et comme la vocation religieuse lui était venue par la lecture des lettres du Japon, il fit de suite de vives instances pour qu'on l'envoyât prêcher la foi dans ce pays. Ses études de philosophie achevées à Goa, et celles de théologie à Macao, il partit pour le Japon, où il débarqua en 1609. Le champ de ses travaux fut d'abord les cours de Méaco et de Fuscimi, puis les royaumes de Cicongo et de Bugen. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres, autant par l'exemple de ses vertus que par la ferveur de son zèle. Quand Daifusama eut banni les Pères du Japon dans sa dernière persécution, le Père Jean fut un de ceux qu'on désigna pour quitter le pays ; mais il fit violence au Ciel par ses larmes et ses prières ; les supérieurs changèrent d'avis, lui permirent de rester au Japon, et lui donnèrent le soin des îles de Goto. Il fut enfin arrêté, ce qui lui valut la palme du martyre. Le Père Jean-Baptiste Machado mourut âgé de trente-sept ans, dont il passa les vingt derniers dans la Compagnie de Jésus.

On rapporte de lui des prédictions et autres grâces surnaturelles [1]. (BOÉRO.)

Ces deux Martyrs furent béatifiés par Pie IX le 7 juillet 1867

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DE-BON-VOULOIR.

Au commencement du XVII[e] siècle, une fièvre maligne s'abattit sur le bourg d'Havré, près de Mons, en Hainaut. Les habitants que désolait ce fléau implorèrent le secours de la très-sainte Vierge. Ils avaient chez eux une petite statue de cette bonne Mère appliquée au tronc d'un vieux tilleul ; ils y coururent avec empressement. Que ne pouvait pas cette confiance si simple et si filiale sur le cœur de Celle dont tous les siècles rediront à jamais la miséricorde et la bonté ? Les malades ne furent pas longtemps sans ressentir un heureux soulagement, et les grâces obtenues par l'intercession de Marie devinrent, dit-on, si nombreuses et si marquées, qu'on accourut de tous les lieux circonvoisins pour implorer sa puissante protection. Ce concours de pèlerins et plus encore les faveurs que la très-sainte Vierge se plaisait à leur obtenir, firent bientôt songer à ériger à la Reine du ciel une demeure convenable à sa dignité. Le 22 mai de l'année 1625, on jeta les fondements de la chapelle que l'on voit maintenant, dite de Bon-Vouloir, du nom du hameau dans lequel elle est située. Au moyen des offrandes des fidèles et particulièrement des largesses du seigneur duc d'Havré, la chapelle fut bientôt achevée, et le 15 août 1632, elle fut consacrée par l'archevêque et duc de Cambrai, François Van der Burch qui, sur l'avis de plusieurs théologiens et docteurs en médecine, reconnut et approuva comme miraculeuses plusieurs guérisons récentes obtenues par l'intercession d Notre-Dame-de-Bon-Vouloir.

La chapelle est assez grande, élevée et très-belle. Elle a un joli portail qui contribue à son ornement extérieur. A l'intérieur elle est toute garnie de belles boiseries dans lesquelles figurent des

[1] Bartoli, *Istoria del Giappone*, l. IV, n. 3 et 4. *Lettere annue del Giappone*, an. 1617.

tableaux représentant diverses circonstances de la vie de la très sainte Vierge, et des inscriptions rappelant les divers miracles approuvés. Une très-belle balustrade en marbre sépare le sanctuaire du reste de la chapelle, et l'autel qui est aussi en marbre et qui s'élève presque jusqu'à la voûte, est justement à la place du vieux tilleul dont on a trouvé bon de laisser le tronc contre lequel l'image miraculeuse se trouve placée. Cette chapelle a été visitée par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui lui laissa des marques de sa libéralité, et à deux reprises par la reine sa mère. Vendue du temps de la révolution française, elle fut rachetée par S. A. le duc Joseph-Anne-Auguste-Maximilien de Croï-d'Havré, qui la rendit au culte, y fit creuser un caveau pour la sépulture de sa famille et, rétablissant l'ancien bénéfice, y plaça un chapelain pour la desservir. Par les soins de l'illustre famille de Croï, héritière de la piété de ses aïeux, il vient d'être fait à la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Vouloir une restauration si complète, qu'elle est rendue à son éclat primitif et peut être regardée comme un des beaux édifices consacrés à l'honneur et au culte de Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, les saints martyrs Faustin, Timothée et Vénuste.

En Afrique, les saints Caste et Emile, qui accomplirent leur martyre par le feu. Saint Cyprien rapporte qu'ils furent vaincus dans la première attaque, mais que Notre-Seigneur les rendit

1 UNDECIMO KALENDAS JUNII.

Romæ, sanctorum martyrum Faustini, Timothei, et Venusti. — In Africa, sanctorum martyrum Casti et Æmilii, qui per ignem passionis martyrium consummarunt. Hos (ut beatus Cyprianus scribit) in prima congressione devictos, Dominus victores in secundo prælio reddidit; ut fortiores ignibus fierent, qui ignibus ante cessissent. — In Corsica, sanctæ Juliæ virginis, quæ crucis supplicio coronata est. — Comanæ in Ponto, sancti Basilisci martyris, qui sub Maximiano imperatore et Agrippa præside, ferreas crepidas ignitis clavis confixas calceatus, multaque alia passus, demum capite obtruncatus, et in flumen projectus, martyrii gloriam consecutus est. — In Hispania, sanctæ Quiteriæ virginis et martyris. — Ravennæ, sancti Marciani episcopi et confessoris. — In pago Antisiodorensi, beati Romani abbatis, qui sancto Benedicto ministravit in specu: inde in Gallias proficiscens, ædificato monasterio relictisque multis sanctitatis alumnis, quievit in Domino. — Apud Aquinum, sancti Fulci confessoris. — Pla-

victorieux dans un second combat, afin que ceux qui avaient cédé à la rigueur des flammes devinssent ensuite plus forts que les flammes mêmes.

Dans l'île de Corse, sainte Julie, vierge, qui, par le supplice de la croix, obtint la couronne.

A Comane, dans la province du Pont, saint Basilisque, martyr, à qui, sous l'empereur Maximien et le président Agrippa, on fit mettre des chaussures de fer garnies de clous embrasés ; après d'autres tourments multipliés, ayant été décapité et jeté dans la rivière, il parvint à la gloire du martyre.

En Espagne, sainte Quiterie, vierge et martyre.

A Ravenne, saint Marcien, évêque et confesseur.

Au territoire d'Auxerre, saint Romain, abbé, qui servit saint Benoît dans sa grotte ; depuis, étant venu en France, il bâtit un monastère, et ayant laissé plusieurs disciples imitateurs de sa sainteté, il passa au repos du Seigneur.

A Aquin, saint Foulques, confesseur.

A Pistoie en Toscane, le bienheureux Atton, évêque de l'Ordre de Vallombreuse.

A Auxerre, sainte Hélène, vierge.

A Casi, en Ombrie, la bienheureuse Rite, veuve, religieuse de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin qui, dégagée des liens du mariage, aima uniquement Jésus-Christ, son céleste époux.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Quitère, vierge et martyre, à Châteaudun.

Sainte Alverde, vierge, honorée à Magdebourg.

Saint Codre (Codrus), martyr en Orient, tiré à quatre chevaux.

Saint Joathas, martyr, dont les reliques sont conservées à ellune.

Saint Lupicin ou Lupicien, évêque de Vérone au v[e] siècle.

Saint Vital, prêtre, à Auxerre.

torii in Tuscia, beati Atthonis, ordinis Vallisumbrosæ. — Antisiodori, sanctæ Helenæ virginis. — Cassiæ in Umbria, beatæ Ritæ viduæ monialis ordinis Eremitarum sancti Augustini, quæ post sæculi nuptias æternum sponsum Christum unice dilexit.

Sainte Alimène, vierge, honorée à Auxerre.

Saint Boétian, compagnon de saint Gobain et disciple de saint Fursy.

Saint Loup, évêque de Limoges, qui rendit la santé au fils roi Clotaire.

Saint Eusèbe, évêque de Côme, au commencement du sixiè siècle.

Saint Fulgence, évêque, honoré à Otricoli.

Sainte Sophie. Elle exerçait la médecine pour les femmes pauvres. Elle acheva sa vie par le martyre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste-Joseph Grandmaire, Franciscain prêtre, ayan repoussé le serment schismatique de 1791, emprisonné en 179 conduit à Rochefort pour la déportation, mort à fond de cale, 22 mai 1794.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MAI.

Saint Didier, évêque de Langres, martyr. — Saint Didier, évêque de Vienne en Dauphiné, martyr. — Saint Sul, évêque. — Saint My ou Médye, solitaire. — Saint Eutyque, abbé, et saint Florent, ermite. — Saint Siacre, évêque de Nice. — Saint Michel, évêque de Synnade. — Saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gembloure. — Le Bienheureux Crispino de Viterbe, frère mineur capucin. — Le Bienheureux Jean-Baptiste de Rossi, chanoine. — Le Vénérable Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille. — Mémoire de la très-sainte vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE LANGRES, MARTYR.

L'Église de France honore en ce jour la mémoire de deux saints évêques du même nom, l'un et l'autre couronnés par le martyre. Le premier est saint Didier, évêque de Langres, que l'on nomme plus communément en Champagne saint Dizier, en Languedoc et en Italie saint Desery et saint Drezery, aux Pays-Bas saint Désir, et qui vivait au temps des persécutions. Quelques-uns croient qu'il gouvernait l'Église de Langres sous le règne de l'empereur Gallien, lorsque les Allemands et les Suèves, sous la conduite de Chrocus, petit roi de Wandalie, que nous appelons aujourd'hui Poméranie, vinrent faire leurs ravages dans les Gaules. Didier, animé de la charité que les pasteurs évangéliques doivent avoir pour le troupeau de Jésus-Christ, essaya de garantir son peuple de la fureur de ces barbares, aux dépens même de sa vie. Il alla, accompagné de quelques-uns de son clergé et des citoyens, au-devant de leur chef pour l'adoucir et le conjurer d'épargner le sang d'un peuple innocent. Mais le barbare, insensible aux mouvements de l'humanité, le fit cruellement massacrer par ses soldats, avec la plupart de ceux qui étaient à sa suite. La vérité de ce fait semble n'avoir pour garant que l'autorité de Warnhaire ou Garnier, qui composa les actes de notre Saint, ou si on le veut, retoucha les anciens et les remit en nou-

veau style au commencement du VIIe siècle, et qui les envoya à saint Céran, évêque de Paris, avec ceux des trois jumeaux martyrs, que l'on honorait à Langres.

D'autres ont cru que notre Saint était ce Didier du IVe siècle, qui se trouva l'an 347, au fameux concile de Sardique avec beaucoup d'autres évêques des Gaules, et celui-là même qui est qualifié évêque de Langres, parmi les autres prélats qui approuvèrent le concile de Cologne, que l'on met ordinairement l'an 346.

D'autres le font passer jusqu'au commencement du Ve siècle, et mettent son martyre l'an 407, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. Sigebert de Gemblours le compte au nombre des martyrs que fit l'an 411, le chef des Vandales, qu'il confond avec Crocus qui fut pris à Arles, et mis à mort par un officier de l'armée romaine, nommé Marius ou Marien.

Ce que l'on sait de son culte a quelque chose de plus assuré. Usuard, au IXe siècle, a marqué sa fête au 23 mai dans son Martyrologe, et y a mis un éloge que l'on retrouve dans le Martyrologe romain au même jour. On rapporte que son corps fut enterré près des murs de la ville, dans une église où son peuple, passant de l'affection qu'il avait eue pour lui durant sa vie, à une vénération religieuse, allait le garder avec soin et invoquer sa protection, regardant son tombeau comme un puissant rempart contre les ennemis de la ville. Cette église, que l'on a longtemps appelée le prieuré de Sainte-Madelaine, a porté le nom de Saint-Didier, depuis que l'évêque de Langres, Guillaume de Durfort, fit l'élévation et la translation de son corps, le 19 janvier de l'an 1314. On célèbre encore la mémoire de cette cérémonie tous les ans en ce même jour, et la réception de ses reliques le 23 juin. Mais sa principale fête est celle du 23 mai, que l'évêque Gui Bernard rendit d'obligation par tout son diocèse.

Lorsque l'évêque Guillaume leva de terre le corps saint pour le mettre dans une châsse d'argent doré, il prit cette occasion pour en détacher diverses parties et les distribuer. C'est apparemment depuis ce temps que l'on trouve des reliques de saint Didier, dans l'église de Saint-Mammès de Langres, où l'on dit

que ce prélat transporta un de ses bras, les deux mâchoires, et une côte qu'il mit dans des reliquaires d'argent. On en garde aussi à Gênes, d'où quelques-uns ont fait notre Saint originaire, à Bologne en Italie, à Arles, à Avignon et encore ailleurs. Aussi voyons-nous que son culte est fort célèbre en tous ces lieux, de même qu'à Milan, et surtout à Castelnovo, près de Tortone au Milanais, où il est patron titulaire. On voit encore un très-grand nombre de paroisses et de villages de son nom en Bourgogne et en Champagne, outre la ville de Saint-Dizier-sur-Marne, du côté de la Lorraine. Son culte se trouve aussi établi en Allemagne, à Cologne, à Liége, et à Elwangen en Souabe.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ, MARTYR.

Ce saint Évêque s'attira beaucoup de vénération par son savoir et sa vertu. Saint Grégoire lui recommanda les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, et se servit de son zèle pour déraciner des abus qui s'étaient glissés dans quelques Églises de France.

Il paraît que saint Didier enseignait encore les lettres humaines après qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il était persuadé sans doute qu'on en peut retirer de grands avantages pour éclaircir les vérités de la religion. Des personnes mal intentionnées prirent de là occasion de le décrier auprès de saint Grégoire, et le lui représentèrent comme un homme qui substituait les fables païennes à l'Écriture, et qui d'une même bouche chantait les louanges de Jésus-Christ et de Jupiter. Le saint Pape reconnut bientôt la vérité, et rendit publiquement justice à l'évêque de Vienne.

Brunehaut gouvernait alors en souveraine sous le nom de ses deux fils, Théodebert, roi d'Austrasie, et Thierri, roi de Bourgogne. Divers désordres dont on l'accusait excitèrent le zèle de saint Didier, qui toutefois se conduisit avec beaucoup de prudence. Cette princesse connaissant les sentiments du saint Évêque, résolut de le perdre. Un sermon sur la chasteté qu'il prêcha en sa présence et en celle de Thierri, lui en fournit bien-

tôt l'occasion. Le prédicateur n'avait pourtant rien dit qui ne fût dans saint Paul. Mais la vengeance est aveugle et fait trouver du crime partout. Trois assassins eurent l'ordre de l'aller attendre sur la route lorsqu'il retournerait à son église. Ils le massacrèrent en 612, dans un village de la principauté de Dombes, appelé aujourd'hui Saint-Didier de Chalarone, parce qu'il est près d'une petite rivière de ce nom.

SAINT SUL,

ÉVÊQUE.

La chapelle de ce Saint s'élevait sur l'escarpement de la côte de Trédarzec, en Bretagne, à l'endroit qui porte son nom. Près de là était un passage aujourd'hui supprimé. L'édifice est en ruine. La grande statue du Saint orne la chapelle de Saint-Yves de Vérité. Elle est belle et bien conservée; la pose est pleine d'expression, la main droite et les yeux élevés, l'élu fixe le ciel avec affection et engage à le contempler. Sa physionomie respire la douceur et annonce la fleur de l'âge. Il est revêtu d'une soutane, d'un rochet et d'une chape. La croix épiscopale flotte sur sa poitrine, et sa tête est couronnée d'une mitre. Sa statuette, qu'on voit dans l'église de Trédarzec, est en aube et chasuble, mitrée et croisée. C'est l'image d'un évêque régionnaire venu près de Tréguier, dans l'ermitage que remplaça sa chapelle. Peut-être est-ce ce saint Julien qui, au VIe siècle, quitta l'Armorique avec saint Cadoan, pour aller combattre l'hérésie aux Iles Britanniques?

SAINT MY OU MEDYE,

SOLITAIRE.

Les rives du Cosson, près de Condé, eurent aussi leur bienfaisant et laborieux solitaire. Saint Médye, vulgairement nommé saint My, habita le site agreste où se dressa depuis le bourg d'Huisseau, près de Blois. L'église paroissiale possède ses reliques : jadis, on portait processionnellement sa châsse, le lundi de la Pentecôte; cette cérémonie attirait un concours nombreux de pèlerins. Ses reliques furent reconnues authentiques en 1548, comme l'atteste un procès-verbal, dressé par l'official de Blois.

en présence des principaux paroissiens. Saint My est honoré à Huisseau, le 23 mai.

SAINT EUTYQUE,

ABBÉ,

ET SAINT FLORENT,

ERMITE.

Le culte de ces deux Saints est célèbre en Italie, et particulièrement dans l'Ombrie et les pays voisins, mais nous ne connaissons presque rien de leur vie. Le peu que nous savons de leurs actions ne nous vient que des Dialogues de saint Grégoire le Grand, qui en a parlé sur la foi d'un prêtre nommé Sanctule, dont il relevait beaucoup le mérite.

Selon ce qu'en rapporte ce saint Pape, Eutyque vivait fort retiré dans un ermitage des montagnes de l'Italie, près d'un petit oratoire, et non content de s'exercer dans les travaux de la pénitence et dans l'oraison, il s'appliquait encore à gagner des âmes à Dieu par ses exhortations et les catéchismes qu'il faisait dans son voisinage. Les religieux d'un monastère qui était proche ayant perdu leur abbé, le choisirent d'une commune voix pour gouverner leur communauté, et l'obligèrent, malgré qu'il en eût, à se charger de leur conduite. Il laissa son oratoire et son ermitage à un solitaire de sainte vie nommé Florent, avec trois ou quatre brebis qu'il nourrissait. Celui-ci se voyant seul, pria Dieu de lui envoyer quelque compagnie pour le soulager, quoiqu'il fût accoutumé à soutenir sa solitude par la contemplation divine.

Le prêtre Sanctule raconta à saint Grégoire que Florent, aussitôt après sa prière, trouva à sa porte un ours, qui se couchant à ses pieds, semblait lui marquer qu'il était envoyé de Dieu pour lui faire compagnie et demeurer à son service, que l'ours lui obéit toujours, depuis que sous ses ordres il avait soin de mener paître ses brebis et de les ramener à l'heure qui lui était prescrite. Quatre moines du monastère de Saint-Eutyque ne pouvant voir cette merveille continuelle sans en concevoir beaucoup d'envie, tuèrent l'ours; mais en punition du chagrin qu'ils causèrent à

saint Florent par cette méchanceté, ils furent frappés de la lèpre et en moururent.

Saint Grégoire rapporte encore d'autres prodiges, qui tendent à nous persuader que les prières de saint Florent et celles de saint Eutyque avaient beaucoup de pouvoir auprès de Dieu ; ce qui venait autant de la pureté et de la simplicité de leur cœur, que de l'ardeur et de la fermeté de leur foi. Sur quoi saint Grégoire a remarqué que cette disposition qui donne du mérite aux prières, et qui les rend efficaces, se perd aisément hors de la retraite, lorsqu'on entretient trop de commerce avec les gens du siècle, et que l'on se dissipe par trop d'occupations extérieures.

Saint Eutyque mourut comblé de grâces et de mérites, le 23 mai, vers l'an 540, après avoir gouverné très-saintement, pendant l'espace d'environ quatorze ans, son monastère, qui devint ensuite très-célèbre par sa discipline, et de plus par ses richesses et par sa puissance. Son corps ayant été enterré dans l'église de ce monastère, fut transporté avec celui de saint Spès l'un de ses prédécesseurs, dans une autre beaucoup plus magnifique que l'on bâtit longtemps après sa mort. Son culte devint plus public et plus étendu au sujet de cette translation. Les habitants de Norcia en Ombrie, touchés de reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient obtenus du ciel par son intercession, ordonnèrent l'an 1402 que sa fête qui se célébrait déjà le 23 mai, serait chômée d'obligation dans la ville et le diocèse.

On croit qu'après la mort de saint Eutyque, saint Florent se retira auprès de saint Vincent, évêque de Foligno dans la même province du côté d'Assise, et qu'après y avoir vécu six ou sept ans dans une très-grande sainteté, il y mourut le premier jour de juin de l'an 548. Il fut enterré dans la cathédrale, qui fut consacrée sous son nom et ceux de saint Jean-Baptiste et du martyr saint Félicien, depuis qu'en 1146 on fut obligé de la rebâtir, quoiqu'elle ne retienne maintenant que celui de saint Félicien. On y fait toujours la fête de saint Florent le premier jour de juin, et par considération pour lui on y fait celle de saint Eutyque son compagnon le 23 mai, comme on fait à Norcia réciproquement

celle de saint Florent le 27 juin, jour auquel on y transporta quelque partie de ses reliques.

SAINT SIACRE,

ÉVÊQUE DE NICE.

Siacre était fils de Carloman et cousin de Charlemagne. Instruit par Alcuin, il possédait la science de son temps, et nourri dans la piété, il menait à la cour et dans le monde une vie très-édifiante. Charlemagne qui l'aimait beaucoup l'emmena un jour dans un voyage où il visitait la Provence, et les contrées qu'on appelle aujourd'hui le département des Alpes-Maritimes. Comme ils approchaient de Nice et qu'ils considéraient les ruines de Cimella, ville que les Lombards avaient saccagée, Siacre fit comprendre à Charlemagne qu'il voulait vivre uniquement pour Dieu, et il le pria de lui bâtir un monastère sur ces ruines. Charlemagne en donna l'ordre aussitôt, et un an après, le monastère était peuplé et gouverné par le saint abbé Siacre. On l'appela le monastère de Cimiez. Deux ou trois ans après, le siége épiscopal de Nice étant devenu vacant en 777, Charlemagne tira de son monastère l'humble Siacre et le fit sacrer évêque de Nice. On admira bientôt ses vertus, sa science, son zèle et ses grandes qualités, qui lui attiraient la vive affection de son diocèse. Il y siégea dix ans, et à sa mort arrivée le 23 mai 787, ses miracles proclamèrent sa sainteté.

SAINT MICHEL,

ÉVÊQUE DE SYNNADE.

Michel était un des plus saints et des plus éclairés disciples de saint Taraise; et il était simple moine, lorsque saint Taraise fut élu patriarche de Jérusalem. Dans sa haute dignité, le Patriarche n'oublia pas Michel; il l'éleva sur le siége métropolitain de Synnade en Phrygie, en l'an 786. L'année suivante ouvrit le second concile général de Nicée, où l'on devait condamner les iconoclastes. Michel s'y trouva avec saint Taraise; et ils combattirent vaillamment les ennemis du culte des saintes images.

Saint Taraise mourut en 806. Mais Michel siégea plus long-

temps. En 811 il fut envoyé à Charlemagne avec le titre d'ambassadeur. Dans la même mission il porta au Pape saint Léon III des lettres et des présents de la part de saint Nicéphore, successeur de Taraise sur le siége de Constantinople. Il fut reçu avec honneur de ces deux puissances, à Rome par le Souverain Pontife, à Aix-la-Chapelle par Charlemagne, et il obtint la confirmation de la paix entre les deux empires. Quelques années plus tard, il soutint généreusement le culte des saintes Images devant l'empereur Léon l'Arménien, qui renouvelait la sauvage hérésie des iconoclastes. Cet acte de courage chrétien déplut au despote, qui l'exila en divers parages lointains, d'où il passa au ciel. Il est vénéré le 23 mai.

SAINT GUIBERT,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GEMBLOURS.

Ce Saint naquit dans le comté de Namur, de parents nobles et considérés dans le pays. Après la mort de son père il ne reçut pas de sa mère beaucoup de soulagement ni de secours ; elle se remaria même jusqu'à trois autres fois, et dès sa première viduité avait mis Guibert entre les mains de quelques personnes, qui prirent beaucoup de soin de son éducation. Ils examinèrent les dispositions du jeune homme, et lui trouvant le cœur sensible à la piété, ils eurent soin de cultiver ses sentiments, et de l'instruire exactement de toutes les maximes les plus pures de l'Évangile. Guibert goûta beaucoup ce qu'on lui apprit pour le porter tout à fait à Dieu, et conçut un véritable mépris pour le monde et pour tout ce qu'on y estime. Il ne le quitta pas néanmoins aussitôt qu'il s'en dégoûta, soit que les piéges ne lui en fussent pas encore assez connus, ou que des raisons indispensables l'engageassent à y demeurer quelque temps. Il servit son prince dans ses armées, où il remplit fidèlement ses devoirs, et donna souvent des preuves de son courage, sans se laisser séduire par les mauvais exemples, et sans s'écarter des règles de la justice. Il soutint même les intérêts du Seigneur tant qu'il exerça cette profession ; il ne souffrit jamais de licence et de désordre dans les troupes qu'il eut à conduire : il s'opposa toujours à leurs violences et à leurs exactions, et conserva dans ses fonctions militaires l'amour

de l'abstinence et de la frugalité, répandant sur les pauvres tout ce qu'il se retranchait à lui-même. Dès qu'il eut occasion de rentrer dans la vie privée, après avoir satisfait à ce qu'il devait à son prince, il quitta le service, bien résolu de ne plus s'attacher qu'à Dieu. Pour se mieux préparer à la vie solitaire qu'il voulait mener, il alla dans une de ses terres pour faire l'essai de ses forces et de sa persévérance. Il s'occupa dans cette retraite de tout ce qui pouvait le rendre plus agréable à Dieu, et méditant sur la destination qu'il ferait de ses biens, il crut qu'il y aurait de la prudence à en consacrer une partie à l'instruction de plusieurs fidèles, qui renonçaient au monde pour chanter ensemble les louanges du Seigneur et travailler par des exemples réciproques à la sanctification de leurs âmes. Ce fut dans ce dessein qu'il se dépouilla de la terre de Gemblours où il était alors, et la choisit pour y fonder un monastère de fervents religieux. Il y mit un abbé très-capable de les gouverner; et de crainte de se trop laisser aller à quelque vaine complaisance à la vue de cet établissement, qu'il pouvait regarder comme son ouvrage, il s'éloigna de ce lieu, et alla s enfermer dans l'abbaye de Gorze, en Lorraine, où la régularité monastique exposait aux yeux de grands objets de ferveur. Saint Guibert fut reçu par l'abbé avec beaucoup de joie, et après s'y être dévoué à tous les exercices de pénitence qu'on pratiquait dans cette maison, il devint bientôt en toutes sortes de vertus le modèle de ceux qu'il s'était proposé d'imiter. Tandis qu'il jouissait en paix des consolations célestes que Dieu répandait dans son âme, au milieu de cette tranquille solitude, l'ennemi du salut lui suscita au dehors des affaires qui l'obligèrent à interrompre le calme de son cœur. Quelques envieux ne pouvant attaquer notre Saint sur sa conduite pleine d'innocence, l'accusèrent devant le roi d'Allemagne d'avoir mal à propos disposé de la terre de Gemblours, pour en faire un monastère, sans considérer qu'elle était un fief de l'empire qu'il n'avait pu aliéner. L'empereur lui manda de se rendre à la cour, pour y défendre sa cause en présence de ses accusateurs. Guibert y parut sans préparation, et fit le récit de cette disposition avec la naïveté d'un homme soumis à tous les événements. Le

roi fut si content de sa simplicité, et si touché du désintéressement qu'il fit paraître, qu'il lui accorda la propriété de ce domaine, et confirma la donation qu'il en avait faite. Le Saint quitta la cour le plus promptement qu'il put. Comme elle était alors à Liége, il repassa par l'abbaye de Gemblours. Il y demeura quelque temps, et s'y soumit à l'abbé qu'il y avait établi, sans nulle distinction qui pût faire souvenir à personne qu'il était le fondateur de ce monastère, et n'y parut que comme un simple religieux, obéissant à tous les ordres du supérieur, de la même manière qu'il le faisait à l'abbaye de Gorze, où il s'était retiré. Tout était tranquille dans ce monastère de Gemblours : Guibert y ressentait toutes les douceurs que le Ciel répandait sur ces âmes séparées du commerce du monde, et félicitait ces saints religieux sur l'heureux état de leur vie.

Mais Dieu voulut leur faire connaître que ce n'est pas ici le séjour d'une paix continuelle. Ils furent inquiétés par un seigneur qui avait épousé la sœur de notre Saint, et qui prétendait que cette terre lui appartenait. Guibert qui était retourné à Gorze fut obligé de revenir à Gemblours, pour y arrêter les violences des ministres de son beau-frère ; il réprima leur insolence. Dieu, pour le consoler d'avoir abandonné sa retraite, qui faisait toutes ses délices, lui fit prêcher la foi à plusieurs infidèles hongrois et esclavons, qui passaient et repassaient la Meuse de temps en temps. Il en convertit un grand nombre qu'il soumit sincèrement aux lois évangéliques et au service de Jésus-Christ. Après avoir tout pacifié dans l'abbaye de Gemblours, il s'en retourna à celle de Gorze, où il avait embrassé la profession monastique et d'où il ne sortit plus. Il consacra le reste de ses jours au silence et à la prière, et vécut dans un parfait détachement de toutes les créatures, ne s'occupant qu'à purifier son cœur de plus en plus, et à se mettre en état de paraître au tribunal de la justice divine. Il ne communiquait plus avec personne, et se montrait seulement aux heures des observances communes, où il assistait avec tout le recueillement et la modestie d'un homme qui ne perd point Dieu de vue, et qui en conserve toujours la présence au fond de son âme. Il fut attaqué d'une violente maladie, pen-

dont laquelle le Seigneur éprouva beaucoup sa patience et sa fidélité. Les moines de Gembloux, qui furent avertis de l'extrémité où il était, députèrent quelques-uns de leur communauté, comme pour aller le traiter et le secourir, mais particulièrement dans le dessein d'enlever son corps après sa mort. Ils demandèrent cette grâce au Saint même quand ils eurent perdu toute espérance de sa guérison. Guibert, pour les contenter, pria l'abbé de Gorze de leur accorder cette consolation, ce qu'il ne fit pas sans beaucoup de répugnance, mais par respect pour les volontés du Saint, dont ses religieux et lui honoraient les éminentes vertus. Guibert souffrit encore quelques jours les violences de son mal avec une patience animée de joie, et mourut ensuite entre les bras des moines de l'un et l'autre monastère, le 23 mai de l'an 962, jour où l'on célèbre sa fête.

LE BIENHEUREUX CRISPINO DE VITERBE,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Le Pape Pie VII, dans le décret de béatification du bienheureux Crispino de Viterbe, en fait cet éloge : « Il était le père des pauvres, le consolateur des affligés, pur et simple de cœur, rempli de dévotion envers la très-sainte Vierge Mère de Dieu, illustre par le don de prophétie et par celui des miracles. » Telles sont en effet les vertus que ce saint homme ne cessa de pratiquer pendant sa longue vie, passée presque tout entière dans l'Ordre de Saint-François, en qualité de simple Frère-lai. Il était né à Viterbe le 13 novembre 1668, de parents pauvres mais vertueux, qui ne négligèrent rien pour lui donner une éducation chrétienne. Sa mère l'avait consacré de bonne heure à Marie, et s'était efforcée de lui inspirer envers elle un respect et une confiance sans bornes, elle savait que le salut de son fils était assuré sous la protection de cette Reine puissante.

On voulait engager le jeune Crispino dans le service militaire, mais ayant été un jour témoin de la profession de deux jeunes Capucins, il fut tellement frappé de leur recueillement et de leur ferveur, qu'il s'écria : « C'est à cette armée que je veux appartenir ; je sens la croix de Saint-François dans mon cœur, et je veux

l'y conserver à jamais. » Il demanda en effet à être admis comme Frère-lai dans un couvent de Capucins à Viterbe, et fit profession à l'âge de vingt-six ans.

Ses supérieurs l'employèrent souvent à quêter pour sa maison, et c'est en s'acquittant de cette pénible fonction, qu'il trouva une multitude d'occasions de montrer sa charité pour les pauvres et pour les malheureux de toute espèce, soit en soulageant leurs besoins temporels, soit en leur donnant des avis et des remèdes salutaires pour la sanctification de leurs âmes. Personne ne donnait un meilleur conseil, et les plus hauts personnages, les cardinaux et les prélats, le regardaient comme un homme spécialement favorisé de Dieu. Cependant son humilité demeurait inébranlable au milieu des témoignages de vénération qu'il recevait continuellement, et il ne s'acquittait pas avec moins d'empressement de tous les offices qui lui étaient confiés, quelque bas qu'ils fussent; qu'on le chargeât du soin des malades, ou de la cuisine, ou de la propreté de la maison, tout lui était égal, parce qu'il ne voyait dans l'ordre de ses supérieurs que la volonté de Dieu.

Le 1er mai 1750, il annonça lui-même sa mort prochaine, et bientôt il tomba dangereusement malade. Malgré sa sainte vie, une vive frayeur de la mort s'empara de lui; mais la confiance en Dieu ne tarda pas à reprendre le dessus, et on l'entendait s'écrier souvent : « O mon Jésus! vous m'avez racheté par votre sang. Assistez-moi à cette heure! Achevez l'œuvre de votre amour! Assurez-moi de mon salut! » Puis s'adressant à la très-sainte Vierge, il lui disait : « O vous puissante et vénérable Mère de Dieu, soyez mon avocate, mon refuge, ma protectrice, souvenez-vous de moi à ma dernière heure! » Ses prières furent exaucées, et il rendit son âme à Dieu, dans les sentiments de la foi la plus vive, le 19 mai 1750. Sa fête a été fixée au 23 mai par Pie VII, dans le décret de sa béatification porté le 26 août 1806.

LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE DE ROSSI,

CHANOINE.

Né à Voltaggio, dans la république de Gênes, le 23 février 1698, le bienheureux de Rossi vint étudier à Rome à l'âge de treize ans. Il y fut ordonné prêtre en 1721 et nommé chanoine de la basilique de Sainte-Marie-in-Cosmedin en 1724. C'est dans ce quartier, un des plus pauvres de Rome, qu'il employa toutes les heures laissées libres par la prière, au soin spirituel et temporel des pauvres, à l'instruction des ignorants, à la conversion des pécheurs, à toutes les bonnes œuvres enfin qui pouvaient assurer le salut des âmes. Son zèle lui en fit créer de nouvelles, qu'il soutint avec une constance, une patience, une charité et une humilité admirables. Il eut ainsi la joie de gagner un très-grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Après quarante années, durant lesquelles ses vertus le firent aimer et vénérer de toute la ville de Rome, il fut appelé à recevoir la récompense de ses travaux, le 23 mai 1764, à l'âge de soixante-six ans. Il fut béatifié par Pie IX, le 7 mars 1859.

LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE GAULT,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Le très-illustre évêque de Marseille, Jean-Baptiste Gault, à qui l'assemblée du clergé de France a donné cet éloge dans sa lettre au Souverain-Pontife en recommandation de sa très-pieuse mémoire : « Qu'étant consommé en peu de temps, il a beaucoup vécu ; » naquit à Tours le 29 décembre 1595. Il fut baptisé dans l'église de Saint-Saturnin, par le soin de Jacques Gault, son père, et de Marguerite Poitevin, sa mère, personnes de piété, et très-honorables en leur pays. Aussitôt que Jean-Baptiste fut en âge de vaquer aux études, ses parents l'envoyèrent dans la ville de Lyon au collége des Jésuites.

Son frère aîné, nommé Eustache, qui revenait d'Italie, le rencontrant heureusement à Lyon, le pria de lui servir de maître et de lui donner des leçons. Depuis, ils ne se quittèrent plus en toutes leurs études ; ils firent ensemble leur rhétorique, avant

que de partir de Lyon ; mais avec des exemples d'une piété et d'une diligence si peu communes à des écoliers, particulièrement pour ce qui était de Jean-Baptiste, que ses maîtres le proposaient à ses compagnons pour modèle.

A quelque temps de là, les parents appelèrent leurs deux fils à Tours, pour les envoyer à la Flèche, où ils passèrent quelques années dans l'étude de la philosophie, que Jean-Baptiste apprit si parfaitement qu'à la fin du cours son régent le jugea capable de l'enseigner.

Cependant Notre-Seigneur, qui avait choisi ces deux frères pour ses élus, leur donna un grand désir de se consacrer à son service et à celui de son Église. C'est pourquoi, après avoir délibéré quelque temps sur cette inspiration, ils se résolurent enfin, pour s'en rendre plus capables, d'étudier auparavant la théologie. A ce sujet ils laissèrent la Flèche pour venir à Paris, où ils se rendirent auditeurs, au collége de Sorbonne, de ces deux grandes lumières de leur siècle, maître André du Val, et maître Philippe de Gamache, sous qui ils se firent très-savants en la science des Saints.

Ensuite, les deux frères, avec l'aveu de leurs parents, firent le voyage de Rome, où Jean-Baptiste soutint publiquement des thèses, au grand honneur de sa nation, et avec l'applaudissement des premiers hommes qui étaient alors en cette ville, chef de la chrétienté et maîtresse de l'univers. De là, après dix-huit mois de séjour en cette reine du monde, ils revinrent en France, où ils trouvèrent leur bonne mère extrêmement désolée de la perte de son mari : mais elle fut consolée en cette affliction par l'arrivée de ses deux fils, et plus encore par la résolution qu'ils lui firent connaître d'entrer l'un et l'autre dans la nouvelle Congrégation de l'Oratoire, que le P. Pierre de Bérulle avait établie depuis peu d'années dans Paris, où la pieuse mère les voulut elle-même conduire.

Ils furent reçus par ce grand homme en cette sainte Compagnie, où ils ont persévéré l'un et l'autre avec une très-grande ferveur au service de Notre-Seigneur. Car leur cœur n'était occupé que de Dieu, pour qui ils avaient un très-profond respect et un très-

fervent amour. Ils vivaient continuellement recueillis et retirés en lui, et ils n'agissaient que par des dispositions éminentes. Rien ne se faisait parmi eux avec tiédeur ou par habitude, mais tout par esprit et avec zèle. On ne pouvait les voir ni leur parler sans en emporter toujours quelque désir d'une vie intérieure et semblable à celle des Saints. Leur modestie était rare, leur obéissance prompte, leur silence inviolable et leurs conférences toutes saintes. Enfin ces hommes intérieurs et ces sages avares de l'éternité s'étaient acquis la gloire d'une pureté de vie si extraordinaire et si grande, qu'on les voyait vivre sur la terre tels que la félicité, après laquelle nous soupirons, les devait rendre un jour dans le ciel.

Et pour le P. Jean-Baptiste, ceux qui ont fréquenté les Pères de l'Oratoire à Paris, à Troyes, au Mans, à Tours, à Bordeaux et aux autres lieux où il a demeuré, savent combien il a été très-exact à garder les constitutions de cette Compagnie jusqu'en ses moindres règlements. Aussi disait-il souvent ces belles paroles : « Rien n'est bas au service de Dieu, pourvu que l'on ait la gloire de le servir. » Et puis : « En quelque emploi qu'il lui plaît de nous donner, nous y devons regarder les plus petites choses qu'il exige de nous, comme infiniment relevées au-dessus de nous-mêmes. » Enfin la pensée de l'honneur que l'on reçoit à servir Jésus-Christ et les âmes qui lui appartiennent, doit étouffer tous les sentiments des peines et des travaux qui s'y rencontrent.

Quelques années après, son frère aîné, Eustache, fut envoyé pour être supérieur à Troyes, où Jean-Baptiste le suivit, et où leur bonne mère étant présente, il offrit son premier sacrifice à l'autel, après une retraite de dix jours ; il y conçut tant de ferveur qu'il ne respirait plus que de faire, s'il était possible, une victime de son corps, au moyen du martyre. Il communiqua ce désir à son frère, qui était aussi son supérieur ; et l'un et l'autre formèrent le dessein d'aller prêcher aux infidèles, afin d'essayer s'ils ne pourraient point obtenir la palme qu'ils désiraient. Ce projet toutefois fut détourné par un ordre secret de la divine Providence, qui réservait ces deux frères à une autre espèce de martyre.

Le P. Jean-Baptiste fut nommé supérieur à Langres, où il enseigna aussi la théologie ; mais l'établissement de la Congrégation de l'Oratoire ayant été proposé à Madrid au révérendissime P. de Bérulle, supérieur général, il y destina cet homme de Dieu. Les Espagnols en furent si satisfaits, que les inquisiteurs de la sainte foi l'appelèrent à l'examen que l'on faisait de quelques personnes, pour reconnaître si elles étaient saintes ; et cet homme éclairé de Dieu y donna de très-évidentes preuves, non moins de sa probité que de sa doctrine.

Après s'être acquitté de sa commission en Espagne, il revint à Paris, d'où il fut envoyé à Dijon, pour l'établissement de la Congrégation de l'Oratoire. S'en étant dignement acquitté, il alla au Mans, pour y être supérieur ; toutefois, en passant par la ville de Tours, il y avait fermé les yeux à sa bonne mère, que Dieu, par sa miséricorde, avait appelée de ce monde. De là, cet homme fervent fut envoyé en Flandre pour la propagation de ce même institut de piété ; ce qu'il fit à la grande satisfaction des prélats et de tous les vrais catholiques d'une part ; mais d'ailleurs à l'extrême honte et à la grande confusion des libertins et de quelques hérétiques, lesquels le traitèrent si rudement, même à coups de bâton, qu'ils le laissèrent un jour étendu sur le pavé à demi mort.

Tant de preuves du zèle de ce serviteur de Dieu obligèrent le Père général de l'envoyer en qualité de supérieur dans la mission de Montauban, où il s'employa avec tant d'adresse et de bénédiction, que les ministres huguenots eux-mêmes écoutaient ses sermons et assistaient à ses conférences avec beaucoup de soin et d'affection. Même ils disaient que si tous les catholiques étaient de semblable humeur, et s'ils enseignaient comme méthode celle du P. Gault, ils se rangeraient de leur parti et seraient romains. Il continua de la sorte ses autres missions, particulièrement dans le diocèse de Tours, où son zèle parut surtout en faveur des pauvres catholiques de la campagne, qu'il instruisait avec un très-grand soin et avec beaucoup de charité.

Après ces missions il revint au Mans, pour y reprendre dans un travail un peu plus modéré ses premières forces, qu'il avait

presque toutes épuisées. Il ne se reposa pas toutefois de telle sorte, qu'il n'ajoutât aux soins de sa supériorité les leçons de théologie, qu'il enseignait publiquement en son collége, outre les prédications très-fréquentes et les confessions des pénitents, qu'il écoutait charitablement, pour ne rien dire des secours tant spirituels que temporels, qu'il s'étudiait de rendre à toute heure, sans acception de personnes, ce qu'il faisait non-seulement dans la maison, mais encore au dehors ; telle que fut la réforme de l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, qu'il entreprit en ce même temps.

Ce grand zèle du salut des âmes, que l'on voyait en ce très-saint prêtre, le fit désirer de plusieurs prélats pour l'avoir dans leur diocèse. Entre les autres l'archevêque de Bordeaux le demanda, et lui donna la cure de Sainte-Eulalie, dans la même ville. Tous les dimanches au matin, il faisait des exhortations familières à son peuple, et à une autre heure du jour il catéchisait lui-même les enfants, les serviteurs et les servantes. De plus une sédition populaire s'étant élevée dans la ville, ce fervent curé s'y opposa avec un très-grand courage, quoiqu'avec danger de sa vie, qu'il ne craignit jamais d'exposer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qui le fit regarder dès lors par les Bordelais comme un Ange que Dieu leur avait envoyé : en quoi certes ils ne s'abusaient pas. Car outre que son caractère de prêtrise l'élevait à cette dignité, sa façon de vivre dans un très-parfait recueillement de tous les sens et de l'esprit, quoique parmi tant de travaux pour le prochain, faisait assez voir qu'il était quelque chose de plus que le commun des hommes.

Aussi l'enceinte de la ville de Bordeaux étant trop étroite pour la ferveur de son zèle, il la voulut quitter, avec sa cure, afin de parcourir librement la campagne, et d'y servir d'assistant à son frère le P. Eustache, qui s'était résolu de se donner tout entier à l'instruction des pauvres paysans, lesquels en ont beaucoup plus de besoin que ceux des villes. Mais Dieu qui relève les humbles d'autant plus qu'ils s'abaissent, rompit ce dessein par la nomination que le roi Louis XIII fit du P. Eustache Gault à l'évêché de Marseille. Ce bon prêtre se trouva fort surpris et eut peine

à s'y résoudre, jusqu'à ce que son frère le P. Jean-Baptiste, qui espérait par ce moyen avoir un beau champ pour exercer son zèle en servant de vicaire à son frère, l'exhorta de ne pas refuser cette bonne œuvre, que Dieu lui présentait pour le salut des âmes.

En suite de cette résolution, le P. Eustache vint faire un voyage à Paris, pour remercier Sa Majesté : mais à son retour à Bordeaux, il tomba malade par de très-grandes douleurs, qui lui durèrent six mois. Pendant ce temps-là, son frère Jean-Baptiste l'assista continuellement, afin de l'aider à bien mourir. Tous les jours il célébrait la sainte Messe dans la chambre du malade, le confessait et le communiait. Mais enfin, la maladie l'enleva de ce monde, au grand regret de tous les gens de bien, le treizième jour de mars l'an 1639, dans la maison épiscopale de Bazas, où il s'était retiré par l'avis des médecins, afin d'y changer d'air.

La nouvelle de ce décès étant arrivée à Paris, monseigneur de Bordeaux présenta au roi et au cardinal de Richelieu le P. Jean-Baptiste pour être nommé à la place de son frère au même évêché de Marseille, les assurant qu'il était l'un des meilleurs théologiens de son temps, l'un des plus zélés ecclésiastiques de France et l'un des plus courageux prêtres de l'Oratoire, pour sacrifier sa vie dans les soins et parmi les travaux qui suivent un évêché. Ce que Sa Majesté et Son Éminence reconnaissant, ils firent expédier un nouveau brevet pour l'évêché de Marseille en faveur du P. Jean-Baptiste.

Il en reçut les nouvelles à Bordeaux, où il était de retour, et à l'heure même il se retira dans sa chambre pour s'y offrir à Dieu et lui demander les qualités requises à un bon évêque. Il fit pendant quelques jours des dévotions particulières pour obtenir ces grâces, y ajoutant des prières et les vœux de quelques saintes âmes pour fortifier les siens. Il alla en pèlerinage à Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur, où il demeura en retraite le jour et toute l'octave entière de Sainte-Magdeleine, à laquelle il était très-dévot, particulièrement depuis qu'il se vit nommer à l'évêché de Marseille, dont cette divine amante de Jésus est reconnue pour

une des Patronnes. En sa considération, il avait consacré une certaine grotte dans son agréable solitude des Chesneaux, à une lieue de Tours, où il se retirait souvent pour y faire oraison, et prier cette sainte pénitente de lui obtenir de Dieu sa conversion et celle de tous ses diocésains.

Il fit ensuite un voyage à Paris, où il assista à l'assemblée générale des Pères de l'Oratoire, pour l'élection d'un successeur à la place du vénérable P. Charles Gondren, et une mission au diocèse de Soissons, à l'instance du même P. Gondren, qui l'en avait prié. Ce fut, dis-je, en cette solitude des Chesneaux, qu'il tomba malade à l'extrémité : mais ayant recouvré la santé, il y forma de très-beaux desseins pour la conduite du diocèse de Marseille, pour les prêtres, pour les paroisses, pour le renouvellement des vœux que l'on fait au Baptême, pour l'administration des sacrements de la Confirmation, de l'Ordre et du Mariage ; pour ressusciter l'esprit de piété dans les familles, pour les pauvres, pour faire observer saintement le jeûne du carême, et enfin pour bien préparer son peuple à la mort : ce que l'on peut voir dans les livres que l'on a écrits de sa vie.

Toutefois, quelque amour qu'il eût pour la retraite et pour toutes les occupations que sa ferveur lui donnait dans sa solitude, sa piété ne laissait pas de le dérober de fois à autres, à ces mêmes exercices, pour lui en procurer d'autres dans la ville de Tours.

Il s'y retirait ordinairement à toutes les bonnes fêtes, afin de les passer avec ses Pères, et de les célébrer avec plus de solennité en l'union de leurs joies. Ses premières et dernières visites, aussitôt qu'il y était arrivé, ou quand il en voulait partir, étaient aux tombeaux de saint Martin et de saint François de Paul, afin de les saluer et de prendre congé d'eux et de se recommander à leurs prières ; puis il s'en allait aux pauvres de l'hôpital ; il les assistait de ses aumônes et s'offrait à les confesser, principalement s'ils étaient étrangers, de peur que les confesseurs ordinaires n'entendant pas leurs langues, ils ne fussent privés d'une consolation qu'il pouvait aisément leur donner, par la parfaite connaissance qu'il avait du latin, de l'italien et de l'espagnol. Pour les jours de fêtes, il les passait ordinairement dans les

églises de Saint-Gatien et de Saint-Martin, où il employait une bonne partie du jour en prières ; il s'y tenait toujours à genoux, la tête nue, et les mains jointes à la façon des criminels, comme si elles eussent été liées, ne se levant que lorsqu'on lisait le saint Évangile.

Pendant qu'il s'employait ainsi saintement à Tours, il fut obligé de faire un voyage au Mans, pour y négocier quelques affaires importantes ; il y demeura jusqu'à l'expédition de ses bulles, sans jamais se plaindre de leur retardement, qu'il prenait au contraire pour une faveur du ciel, disant que puisqu'il avait plu à Dieu de lui imposer une charge si pesante, il lui faisait une très-grande grâce de lui donner le temps et le loisir de se fortifier et d'acquérir ce qui lui manquait pour s'en acquitter dignement. Enfin il reçut la nouvelle qu'elles étaient arrivées à Paris, et aussitôt il se retira dans sa chambre pour s'offrir à Dieu ; puis il dit à ses domestiques : « C'est à ce coup que je suis chargé comme il faut : que l'on me laisse, je me vais donner un peu à Notre-Seigneur. » Et aussitôt il partit du Mans pour se venir faire sacrer à Paris, où il arriva, après avoir rendu ses vœux à Notre-Dame de Chartres.

Étant à Paris, il se disposa à la cérémonie de son sacre, non point par des préparatifs de vanité, mais par une bonne retraite de dix jours, par les prières dans quelques communautés de Paris et de Tours, et dans toutes les églises de son diocèse ; par la ferveur de ses oraisons, qui étaient alors presque continuelles, et par une neuvaine de messes qu'il fit célébrer au tombeau de saint Martin ; par la piété de ses lectures, particulièrement de la vie de saint Charles, qu'il se proposait d'imiter, et enfin par une très-exacte confession générale qu'il fit la veille de son sacre, qui fut le cinquième jour du mois d'octobre, en l'église de Saint-Magloire, par messire Victor le Bouthelier, archevêque de Tours, son supérieur et diocésain, assisté de messieurs de Vannes et de Boulogne.

Jamais il n'a paru d'un esprit plus recueilli et plus uni à Dieu que pendant les cérémonies de ce sacre, et lorsqu'on lui mit sur les épaules le livre des saints Évangiles, on le vit frémir comme

tremblant sous le faix et sous la pesanteur de la charge qui lui était imposée. Les tendresses de sa dévotion donnèrent une telle abondance de larmes à ses yeux, qu'il ne cessa de pleurer tout le temps que dura cette sainte cérémonie. Après quoi, pour suivre l'exemple de son Maître et imiter ce grand Pontife et ce Prince des pasteurs, qui est venu afin de servir, et non pour être servi, il servit la communauté ce même jour, qui était celui de ses splendeurs et de sa gloire.

Cela fait, il se mit aussitôt en devoir de se retirer dans son diocèse, où les besoins de son peuple l'appelaient; de sorte que sans se détourner par la Touraine pour y voir ses parents et prendre congé d'eux, il alla droit à Marseille, dans la résolution de la servir et de mourir pour elle, et dans la passion d'y établir puissamment le royaume de Jésus-Christ. Il arriva vers le commencement du mois de décembre à l'île de Venisse, où il fut reçu comme un Ange du ciel par l'archevêque de Bordeaux; il alla ensuite à Aix, où il passa la fête de l'Épiphanie dans la maison de l'Oratoire, et, selon sa coutume, il servit ce même jour la communauté. Le lendemain, il en partit pour Marseille; du plus loin qu'il aperçut la ville, il s'écria : « Hélas! je vois le théâtre de ma gloire ou de ma damnation. »

Il y entra *incognito*, puis, de grand matin, il se déroba pour voir Aubagne, d'où, huit jours après, il retourna à Marseille, et, sans permettre qu'on lui fît aucune entrée, il alla droit à la cathédrale. Dès le lendemain, il voulut prêcher son peuple, se servant très à propos de l'Évangile qu'on lit ce jour-là, qui était celui des noces de Cana en Galilée; il fit voir qu'il contractait un vrai mariage avec son Église, et que Notre-Seigneur la lui ayant donnée pour épouse, il ne voulait plus vivre ni mourir que pour elle. Ce premier sermon fut si rempli de sentiments d'amour et de dévotion, que lorsqu'il descendit de la chaire, tout le peuple, qui était comme collé à cette sainte bouche, se leva, les uns pour le voir et le suivre des yeux, ne le pouvant autrement à cause de la trop grande presse, et les autres pour lui baiser la robe et se jeter à ses pieds.

L'effort qu'il fit en ce sermon renouvela le mal de poitrine

auquel il était sujet, et le rendit malade pendant quelques jours. Et comme son médecin lui représenta qu'afin de soulager cette fluxion il se devait retirer, du moins pour quelque temps, en sa baronnie d'Aubagne, il lui répondit avec la générosité d'un vrai prélat : « Monsieur, on ne m'a pas fait baron d'Aubagne, mais évêque de Marseille; puisque Notre-Seigneur m'a fait la grâce de m'y appeler, il faut que j'y meure. »

Quand il se trouva assez fort pour faire ses visites, il les commença par celle de Saint-Victor, où il fut reçu avec toute sorte de soumission et d'honneur par les religieux de l'abbaye, qui lui ouvrirent tous les trésors de leurs saintes reliques. De là il fut aux Capucins, puis à l'hôpital, ensuite aux maisons de la charité, des repenties et du refuge, auxquelles il fit toujours de très-grandes aumônes

Ses visites étant achevées, son amour envers les pauvres galériens l'obligea d'employer ses premiers soins au bâtiment d'un hôpital, dont les fondements avaient été jetés par M. de Gondy, lorsqu'il était général des galères de France, au delà du port de Marseille, au même lieu où on le voit aujourd'hui. A ce soin du bâtiment de l'hôpital des forçats succéda celui qu'il entreprit pour tous les pauvres de Marseille. Car, outre les grosses aumônes qu'il fit à l'hôtel-Dieu, aux repenties, au refuge et à la charité, il vendit ses chevaux et une grande partie de sa vaisselle d'argent, afin d'en assister les pauvres honteux qui s'adressaient à lui à toute heure. Même il se résolut, pour mieux subvenir à leurs besoins, de n'avoir plus que deux personnes auprès de lui, et de se défaire de son carrosse, s'étonnant, sur la fin de ses jours, comment il avait été si aveuglé que d'en prendre un.

Je ne raconterai point en détail les grandes aumônes qu'il faisait, de crainte de trop grossir cet abrégé; deux ou trois exemples suffiront. Une demoiselle de très-bonne naissance, quoique réduite à la mendicité, ne s'attendait à recevoir de lui que deux ou trois pistoles; mais elle fut bien étonnée quand il lui donna cent écus. Une autre fois il glissa cent écus d'or sous le chevet d'un pauvre gentilhomme qui était malade. Et n'ayant pas de quoi donner à un troisième, il fit vendre deux de ses chevaux, pour

subvenir à sa misère, tellement qu'il est très-difficile de trouver un homme plus libéral envers les pauvres, surtout quand ils étaient malades.

Il n'avait pas moins d'amour ni moins de zèle pour les pauvres captifs qui gémissent sous l'esclavage du Turc. Leur misère lui perçait très-vivement le cœur, et le peu de moyens qu'il voyait de les pouvoir secourir lui donnait une tristesse incroyable. Souvent il s'adressait à leurs Anges gardiens pour les prier de les occuper en des pensées de Dieu, et de veiller à les conserver dans la foi, par l'assiduité de leurs soins et de leurs intercessions. Mais voyant qu'ils ne pouvaient être plus puissamment fortifiés que par la force même du Sang et des mérites de Jésus-Christ, il offrait pour eux de temps en temps le très-auguste Sacrifice de la Messe, afin de leur obtenir un amour particulier de Dieu avec la constance et la force qu'ils devaient avoir.

Il en faisait beaucoup plus pour les nécessiteux de son diocèse, ne se contentant pas de les recommander à Dieu, lorsqu'il était à l'Autel ; mais il s'efforçait d'y apporter aussi d'ailleurs tous les remèdes nécessaires pour y établir la vraie piété, et pour corriger peu à peu les abus qui s'y étaient glissés. Il témoigna aussi très-particulièrement, que l'un de ses plus grands désirs était de remettre les dames de Marseille dans les règles de la modestie chrétienne, et de les obliger à ne point paraître en public ayant la gorge et le sein découverts.

Toutefois le zèle de ce vigilant prélat se montra surtout dans une nouvelle espèce de mission qu'il voulut faire dans les galères. A quoi il se sentait d'autant plus porté, qu'il y croyait être appelé par une vocation particulière de Dieu ; car un jour qu'il célébrait la Messe à Tours, ayant eu une très-forte pensée de refuser son évêché, il entendit intérieurement une voix qui ne cessait de crier à l'oreille de son cœur : « Et que deviendront mes esclaves ? Et que deviendront mes esclaves ? » D'où il reconnut qu'il était appelé de Dieu pour faire des missions dans les galères.

A cet effet, après avoir entrepris le jeûne du Carême, quoique contre l'avis des médecins, dans la rigueur de son premier Institut, qui n'admet point de dispense pour les laitages et les autres

douceurs, il assembla quinze ecclésiastiques, à qui il marqua les adresses, et donna les ordres qu'ils devaient observer en cette nouvelle mission. Puis il mit tous ses gens en travail; et pour les convier plus puissamment à ne s'y point épargner, il se mit lui-même à la tête de ces bons ouvriers, leur montrant par son exemple comment ils devaient faire.

Au commencement on trouva une si grande obstination dans l'esprit des galériens, que l'on vit fort peu d'apparence de profiter avec eux; mais ce saint Prélat fit tant par ses fréquentes visites, qu'il joignit aux exhortations de ses missionnaires, avec le soin qu'il prit de les catéchiser et de les instruire lui-même, qu'enfin ces cœurs endurcis commencèrent à s'amollir. S'il trouvait quelque hérétique, il se mettait auprès de lui pour lui faire reconnaître son erreur. Et même il s'appliquait à catéchiser les Turcs qu'il voyait avoir quelque disposition à se convertir. Il leur faisait faire en sa présence, soir et matin, des prières qu'il avait lui-même composées; et il passait les jours presque entiers assis sur leurs bancs, les embrassant charitablement, et les appelant ses frères.

Enfin il travailla si heureusement, et il s'acquit un tel crédit sur l'esprit de ces pauvres esclaves, qu'il en fit depuis tout ce qu'il voulut; et l'on a vu des choses tout à fait étranges et extraordinaires. Car des personnes qui avaient passé dix et vingt années sans se confesser, et qui s'opiniâtraient à ne le point faire, tant qu'ils seraient aux galères, se sont rendues néanmoins à ce devoir. Plusieurs turcs ont demandé et reçu le saint Baptême, et quantité d'hérétiques ont abjuré leur erreur; outre beaucoup d'autres conversions qui pourraient passer pour autant de miracles.

Le travail excessif de cette mission des galères échauffa tellement le poumon de ce fervent prélat, qu'il s'y forma un abcès. Il fut saisi d'une très-violente fièvre le onzième jour de mai, ce qu'il reçut dans une très-grande indifférence pour la vie et pour la mort; car bien qu'ayant égard à ses intérêts et à l'état où il se trouvait, la mort lui fut plus avantageuse que la vie; toutefois, considérant les besoins de son peuple, et voyant les larmes des

assistants, il laissait cela au bon plaisir de Dieu, et lui disait de bon cœur avec l'un de ses plus grands serviteurs : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; votre volonté soit faite. »

Parfaite soumission à la divine volonté, qui fut suivie d'une patience admirable, sans jamais se plaindre, et sans demander des remèdes pour le soulagement de son mal. Il avait même scrupule, dans les incommodités d'une sécheresse de gorge qu'il souffrait, de tempérer cette ardeur par le rafraîchissement des fraises qu'il prenait souvent, parce qu'il y trouvait quelque peu de goût. Cette patience l'a conservé pendant tout son mal, qui fut de douze jours, dans un très-grand repos d'esprit et dans une très-intime union à Notre-Seigneur, levant fort souvent les yeux et les mains au ciel, pour s'entretenir amoureusement avec lui ; mais avec tant de tendresse et avec des sentiments intérieurs si grands, qu'il ne se pouvait empêcher de répandre des larmes.

Tout le temps qu'il fut malade, il fit toujours célébrer la sainte Messe dans sa chambre, bien désolé de ne la pouvoir dire, ni même communier, à cause d'un mal de cœur dont il souffrait. Et, parce que la difficulté de parler et de respirer ne lui permettait pas de réciter son bréviaire, il voulut qu'un de ses ecclésiastiques le récitât à genoux auprès de son lit, afin qu'il le pût entendre et le suivre du cœur et de la pensée. Souvent, le long du jour, il se faisait lire quelque chose du Nouveau Testament ou de quelque livre pieux, interrompant cette lecture par des pauses fréquentes, pour méditer quelque peu de temps sur ce qu'on venait de lui lire. Enfin, chaque soir il faisait venir les enfants de chœur chanter à la porte de sa chambre l'hymne : *Veni, Creator Spiritus*, que lui-même répétait de son lit avec beaucoup de tendresse, d'élévation et d'union d'esprit à Dieu ; ce qu'il fit continuer jusqu'à la veille de sa mort, qu'il fit entrer ces enfants pour les remercier et leur donner sa bénédiction.

Cependant les médecins lui donnèrent avis du péril de sa maladie ; ce qu'il reçut comme la plus agréable nouvelle qu'on lui pût jamais annoncer, protestant qu'il acceptait la mort comme un hommage et une adoration qu'il devait rendre à la souverai-

neté, à l'immortalité et à l'impassibilité de Dieu ; qu'il la recevait comme un effet de sa justice sur lui en qualité de criminel ; et, enfin, qu'il l'embrassait comme une voie établie de Dieu pour arriver au ciel, pour nous unir à lui comme à notre dernière fin.

Ensuite de ces nouvelles, il commença à se préparer à une espèce de confession générale, qu'il fit le lendemain matin avec de très-grands sentiments de contrition, d'humilité, de foi et d'amour de Dieu, s'examinant sur les divers états de sa vie, à savoir : de prêtre, de supérieur de l'Oratoire, de curé de Sainte-Eulalie et d'évêque ; puis sur les commandements de Dieu, où il est à remarquer que sur le sixième il protesta par une humble reconnaissance à la divine miséricorde, qu'il n'était jamais tombé en aucune impureté, non-seulement par œuvre, mais même par pensée.

Après la confession, il se fit apporter le très-saint Sacrement, qu'il reçut par forme de viatique, des mains de Pierre de Baussac, prévôt de la cathédrale, accompagné des chanoines, des bénéficiers et de tous les autres ecclésiastiques de l'église majeure, chacun avec un flambeau de cire blanche à la main. Il s'était fait premièrement revêtir du rochet qui avait servi au cardinal de Bérulle, et dont la grande maison de l'Oratoire de Paris lui avait fait présent, lorsqu'il en partit pour Marseille : puis on lui mit encore son camail et sa croix pastorale, et en cette disposition il reçut le très-auguste Sacrement de l'autel, ensuite de quoi il donna lui-même sa bénédiction à tous ceux qui étaient présents à cette sainte cérémonie. Cela fut fait le jeudi qui précédait immédiatement la veille de son décès.

Après ces choses, il mit ordre à ses affaires temporelles, particulièrement pour la sépulture de son corps et pour le salaire de ses domestiques ; bien chagrin de n'avoir plus de quoi faire des libéralités aux pauvres. « Mais nous devons payer, disait-il, ce qui est de justice : et nous ne pouvons donner ce qui appartient à autrui. » Puis, afin de mourir en vrai pasteur, bénissant son peuple et l'exhortant à la prière, il commanda que sa chambre, qui jusqu'alors avait été fermée par ordre des médecins, fût ouverte à tout le monde, ne voulant pas que l'on en refusât l'entrée

à personne. Enfin, de l'avis de son confesseur, il reçut le dernier sacrement de l'Extrême-Onction, avec de très-grands sentiments de Dieu, y répondant lui-même, et faisant des réflexions admirables que sa piété lui suggérait à chaque cérémonie.

Le matin du vendredi suivant, qui était la veille de sa mort, il fit célébrer plusieurs Messes dans sa chambre, qu'il entendit avec beaucoup de dévotion. A la fin de la dernière, qui fut servie par un des chanoines de la cathédrale, il désira qu'on lui portât à baiser les saints Évangiles, qu'il salua premièrement, et les baisa, mais avec un si profond respect, que l'on voyait très-aisément qu'il les révérait de tout son cœur, et qu'il mourait en cette foi. Après cela, voyant le Père Gérard, assistant général de la Congrégation de l'Oratoire et supérieur du collége de Marseille, qui entrait dans sa chambre, il le fit approcher, et lui dit que ce lui était une grande consolation de mourir entre les bras des prêtres de l'Oratoire, ce qu'il avait toujours désiré ; il le pria de plus de lui faire lire les Élévations que le cardinal de Bérulle avait faites sur le mystère de l'Incarnation. Puis il fit lire plusieurs fois la Passion de Notre-Seigneur écrite par saint Luc, faisant des pauses de temps en temps, pour suivre pas à pas Jésus-Christ, pour l'adorer en toutes les actions qui ont précédé sa mort, et pour rendre hommage à toutes ses souffrances. Enfin il se fit lire le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, qui est une oraison que Notre-Seigneur fit à son Père le soir de sa Passion.

Le serviteur de Dieu était très-attentif à toutes ces lectures, qu'il n'interrompait que pour donner sa bénédiction à ceux qui s'allaient jeter à ses pieds pour la lui demander. Entre les autres, les consuls au nom de toute la ville, le Père Étienne Gérard, qu'il avait nommé son grand-vicaire pendant sa maladie, la lui demanda au nom de tous ses diocésains, les prêtres de l'Oratoire et enfin ses domestiques. Il passa de la sorte la journée du vendredi jusqu'à la nuit, qu'il employa à produire des actes de foi, d'amour, d'espérance et de contrition de ses fautes, les sanglots au cœur et les larmes aux yeux, desquelles il arrosait le Crucifix qu'il tenait à la main, et qu'il baisait de temps en temps avec

amour. Il entendit paisiblement les prières de la recommandation de l'âme, commandant à celui qui les récitait de s'arrêter de temps à autre, et goûtant intérieurement ces prières de l'Église. Il fit aussi quantité d'actes d'amour, de soumission et de confiance à la très-sainte Vierge, à son Ange gardien, à saint Jean-Baptiste et à tous les autres Saints de la famille de Notre-Seigneur. Enfin, après plusieurs oraisons jaculatoires à la très-sainte Trinité, puis aux Personnes divines en particulier, spécialement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il entra dans sa dernière agonie, la commençant par ces paroles, qu'il avait déjà plusieurs fois répétées : *Veni, veni, Domine Jesu, et moriatur anima mea morte justorum.* « Venez, venez, Seigneur Jésus, venez, et que mon âme meure de la mort des justes. » C'est ainsi qu'il expira doucement, et qu'il se reposa saintement dans le Seigneur, sur les six heures du matin, le 23 de mai, veille de la Pentecôte, l'an 1643, et de son âge le quarante-huitième.

Notre-Seigneur glorifia sa mémoire, dès le jour même de son décès, par un nombre prodigieux de miracles, particulièrement a son tombeau, qu'il voulut être placé dans son église cathédrale, de telle sorte qu'il y en aurait assez pour remplir plusieurs volumes. Ce qui me dispense de les particulariser en cet abrégé, jusqu'à ce que Sa Sainteté en ait établi la créance par son pouvoir apostolique, et que l'oracle de son approbation les ait rendus hors de doute à la postérité, par la béatification de ce saint Prélat, que l'assemblée des archevêques et évêques, tenue à Paris aux années 1645 et 1646, a demandée très-humblement au nom de tout le clergé de France.

La vie de ce grand homme a été écrite par Pierre de Baussac, prévôt de l'église cathédrale de Marseille, et François Marchetti, prêtre, lesquels ont parlé l'un et l'autre, comme témoins oculaires de la plupart des merveilles qu'ils en ont écrites. (Ribadénéira.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME-DU-LAUS.

Nous empruntons les motifs de cette fête au mandement de Mgr Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap :

« Pie IX a voulu connaître dans ses détails l'origine et les progrès de ce pieux pèlerinage, et, dans une longue entrevue dont sa douce condescendance avait banni tout cérémonial, nous avons pu, dit le vénérable prélat, lui raconter comment, il y a deux siècles, au milieu d'une contrée sévère et déserte des Alpes, Marie apparut à une pauvre bergère, gardant son troupeau ; comment ces apparitions se renouvelèrent, nombreuses et presque quotidiennes, pendant soixante ans, avec un caractère et des circonstances chaque jour plus intimes, chaque jour plus merveilleuses, comment enfin Marie choisit elle-même, au fond du vallon, l'emplacement de son nouveau sanctuaire, et donna à l'humble fille de nos montagnes l'ordre de construire, dans la solitude de ces bois, une « grande église, l'assurant qu'elle avait destiné ce lieu pour la conversion des pécheurs. »

« Cette église miraculeuse s'éleva comme par enchantement, dans un pays dénué de toutes ressources, avec les « deniers des pauvres, » au milieu du zèle et de l'enthousiasme des populations voisines ; elle entoura bientôt de ses solides murailles et enchâssa sous ses voûtes, comme un précieux joyau, l'étroite et misérable chapelle, au toit de chaume, à demi ruinée, ouverte à tous les vents, que la Mère de Dieu avait maintes fois remplie des plus suaves odeurs et fait resplendir de lumière et de gloire lorsqu'elle apparaissait à la bergère, « effaçant par sa beauté les rayons du soleil. »

« Depuis cette époque mémorable, nos très-chers frères, vous savez si la Reine des Cieux a rempli fidèlement sa promesse, et quels torrents de bénédictions et de grâces ont coulé de ce Sanctuaire vénéré, sur tout notre diocèse, sur les diocèses voisins, et jusque sur les points les plus éloignés de la France.

« Il serait sans fin le récit de ces mystérieuses faveurs, scrupuleusement recueillies dans de volumineux manuscrits ; faveurs de tout genre, qui ont marqué le Laus comme l'un de ces trônes bénis, où la Mère des miséricordes accueille avec le plus de condescendance les vœux de ses enfants. Que d'infirmités guéries ! que de périls évités ! que de conversions obtenues ! que de consciences apaisées ! Ah ! s'il nous était donné d'invoquer ici le

témoignage de tous ceux qui ont été exaucés dans ce célèbre pèlerinage, quel immense concert de louanges et d'actions de grâces serait chanté à la gloire de Notre-Dame-du-Laus ! »

Ce couronnement eut lieu, avec une grande pompe, le 23 mai 1855 ; et le souvenir en est resté cher au diocèse de Gap.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Langres, dans les Gaules, martyre de saint Didier, évêque, qui, voyant les maux que l'armée des Vandales faisait souffrir à son peuple, alla trouver leur roi pour le supplier en leur faveur; mais ce barbare ordonna sur-le-champ qu'on l'égorgeât, et le saint Pasteur présenta volontiers sa tête pour le troupeau qui lui avait été confié ; et ayant été frappé par le glaive, il s'en alla à Jésus-Christ. Plusieurs de ses diocésains souffrirent aussi avec lui, et furent enterrés dans la même ville.

En Espagne, les saints martyrs Epitace, évêque, et Basilée.

En Afrique, les saints martyrs Quintien, Lucius et Julien, qui souffrirent durant la persécution des Vandales et méritèrent des couronnes éternelles.

En Cappadoce, commémoraison des saints Martyrs qui, durant la persécution de Maximien-Galère, furent tués après avoir eu les jambes rompues.

1 DECIMO KALENDAS JUNII.

Apud Lingonas in Gallia, passio sancti Desiderii episcopi, qui cum plebem suam ab exercitu Wandalorum vexari cerneret, ad regem eorum pro ea supplicaturus accessit : a quo statim jugulari jussus, pro ovibus sibi creditis cervicem libenter extendit, et percussus gladio migravit ad Christum. Passi sunt autem cum eo et alii plures de numero gregis sui, qui apud eamdem urbem conditi sunt. — In Hispania, sanctorum martyrum Epitacii episcopi, et Basilei. — In Africa, sanctorum martyrum Quinctiani, Lucii et Juliani, qui in persecutione Wandalica passi, æternas coronas meruerunt. — In Cappadocia, commemoratio sanctorum martyrum, qui in persecutione Maximiani Galerii confractis cruribus necati sunt : item eorum qui eodem tempore in Mesopotamia appensi pedibus in sublime, capite verso deorsum, suffocati fumo, et lento igne consumpti, martyrium compleverunt. — In territorio Lugdunensi, sancti Desiderii episcopi Viennensis, qui Theodorici regis jussu lapidibus obrutus, martyrio coronatur. — Synnadæ in Phrygia, sancti Michaelis episcopi. — Ipso die, sancti Mercurialis episcopi. — Neapoli in Campania, sancti Euphebii episcopi. — Apud Nursiam, sanctorum Eutychii et Florentii monachorum, quorum meminit beatus Gregorius Papa.

De plus, en Mésopotamie, mémoire de ceux qui, durant la même persécution, ayant été suspendus en l'air, les pieds en haut et la tête en bas, étouffés par la fumée, et brûlés à petit feu, accomplirent leur martyre.

Dans le Lyonnais, saint Didier, évêque de Vienne en Dauphiné, qui, ayant été lapidé par l'ordre du roi Thierri, obtint la couronne du martyre.

A Synnade, en Phrygie, saint Michel, évêque

Le même jour, saint Mercurial, évêque.

A Naples, saint Euphèbe, évêque.

A Norcia, les saints Eutyque et Florence, moines, dont le Pape saint Grégoire fait mention.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Guillaume, martyr en Angleterre.

Sainte Alméride, martyre avec saint Basilée, évêque.

Saint Salone, martyr, honoré chez les Grecs.

Saint Aste, martyr en Afrique avec plusieurs autres chrétiens.

Saint Montan, martyr en Afrique avec plusieurs autres fidèles.

Saint Seleuque, confesseur en Syrie.

Saint Nicon, martyr à Taormina, en Sicile.

Saint Epictète, honoré en Espagne.

Saint Basile d'Orient, honoré chez les Grecs.

Saint Annon, évêque de Vérone.

Saint Aphtone, martyr en Espagne.

La bienheureuse Aleze ou Aalez, religieuse en Angleterre au XIe siècle.

Le vénérable Tecelin, père de saint Bernard.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Brugnière, curé de Gabriac, au diocèse de Mende, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel du département de la Lozère, exécuté le 23 mai 1794.

Sébastien Moine, prêtre du diocèse de Carpentras, ayant refusé le serment révolutionnaire, condamné à mort par le tribu-

... criminel du département du Vaucluse, exécuté le 23 mai 1794.

Jacques-Étienne Nourry, prêtre du diocèse d'Orange, ne fit pas le serment schismatique, resta à Courtezon exerçant son ministère, fut arrêté au commencement de l'année 1794 et conduit aux prisons d'Avignon, condamné à mort, et guillotiné le 23 mars 1794.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MAI.

Saint Vincent de Lérins, et quelques autres saints personnages de son monastère. — Sainte Jeanne de Chusa. — Saint Manahen, disciple du Seigneur. — Sainte Marcienne, sainte Suzanne, sainte Pallade et leurs compagnons, martyrs. — Saint Donatien et saint Rogatien, frères et martyrs. — Saint Patrice, évêque de Bayeux. — Saint Guillaume Firmat, solitaire. — La translation de saint Dominique. — Saint Jean de Prado, frère mineur, martyr. — Le Bienheureux Géry, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Stanislas de Cémin, frère mineur. — Sainte Esther, reine. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VINCENT DE LÉRINS,

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS PERSONNAGES DE SON MONASTÈRE.

Le monastère de Lérins avait été fondé vers l'an 410 par saint Honorat, dont cette île porte aujourd'hui le nom. Il était d'une famille noble, et qui avait même eu l'honneur du consulat. Il se convertit et reçut le Baptême étant à la fleur de son âge, malgré l'opposition de son père et de toute sa famille. Dès lors il commença une vie sévère et mortifiée ; il se coupa les cheveux, porta des habits grossiers, abattit son visage par le jeûne. Un de ses frères, nommé Vénantius, embrassa le même genre de vie. Ayant distribué leurs biens aux pauvres, ils se mirent sous la direction d'un saint ermite nommé Capraise, qui demeurait dans les îles de Marseille. Ils entreprirent avec lui un voyage et demeurèrent quelque temps en Achaïe. Vénantius mourut à Méthone, et Honorat revint en Provence. La vénération qu'il avait pour Léonce de Fréjus le porta à s'établir dans son diocèse ; il choisit la petite île de Lérins, alors déserte et infectée de serpents, et y bâtit un monastère qui fut bientôt habité d'un grand nombre de moines de toutes nations. Quoiqu'il évitât depuis longtemps la cléricature, il fut ordonné prêtre : il avait un talent particulier pour la conduite des âmes. L'Église d'Arles l'ayant demandé pour pasteur,

il y fut consacré évêque après Patrocle ; mais il ne la gouverna que deux ans. Il réunit les esprits divisés, et se rendit principalement recommandable par sa charité, qui lui fit distribuer en peu de temps les trésors que ses prédécesseurs avaient amassés. Il instruisit même dans son lit pendant sa dernière maladie, et avait prêché son peuple le jour de l'Épiphanie, environ huit jours avant sa mort, qui arriva l'an 429[1].

Il eut pour successeur saint Hilaire, son parent. Ils étaient nés l'un et l'autre sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne. Ils étaient peut-être compatriotes de saint Loup, qui avait épousé la sœur d'Hilaire. Celui-ci avait également reçu une éducation conforme à sa naissance ; mais il aima d'abord le monde, jusqu'à se mettre en danger d'y périr. Son ami Honorat quitta pour un temps l'île de Lérins, afin de le gagner à Dieu. Il lui représenta, d'un côté, la bassesse et l'instabilité des choses humaines ; de l'autre, la certitude et la grandeur des biens à venir. Hilaire en fut convaincu. Mais plus flatté des biens dont il jouissait que de ceux qu'on lui faisait espérer, il continua à jouir des premiers. Saint Honorat eut recours à la prière ; il y joignit ses larmes et ses caresses. Mais rien ne put amollir le cœur d'Hilaire. Il le quitta donc sans toutefois l'abandonner ; car, « trois jours après, dit Hilaire lui-même, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjugua mon âme rebelle. Le trouble de mes pensées avait banni le sommeil de mes yeux. Je voyais d'un côté le Seigneur qui m'appelait à lui avec bonté ; d'un autre, le monde qui me présentait de loin tous ses plaisirs et tous ses charmes. Mon esprit comparait l'un et l'autre parti, et flottait sur le choix de celui qu'il devait suivre. Mais, grâce à votre miséricorde, ô divin Jésus ! fléchi par les ferventes prières de votre serviteur Honorat, vous avez rompu mes liens pour m'attacher à vous par les liens de votre amour. Assujetti à cette heureuse captivité, je ne tomberai plus sous la servitude du péché. Je reviens, humilié et soumis, à vous, de qui je m'étais éloigné par mon orgueil. » Dès ce moment, Hilaire se défit de tous ses biens, les vendit à son frère, en distribua le

[1] *Acta SS.*, 16 juin.

prix aux pauvres, quitta son pays et alla s'enfermer dans le désert de Lérins, pour y vivre sous la conduite de saint Honorat. Quand ce dernier mourut évêque d'Arles, Hilaire n'avait que vingt-neuf ans. Mais son mérite surpassait son âge. Il s'était sauvé à la nouvelle qu'on pensait à lui pour l'épiscopat. Mais Cassius, commandant des troupes romaines, ayant envoyé des soldats, ils l'atteignirent à quelques lieues d'Arles et l'y ramenèrent.

Devenu évêque, il continua de pratiquer la pauvreté et la mortification, comme il avait fait étant moine ; ne portant qu'une tunique été et hiver, encore était-ce un cilice ; marchant toujours nu-pieds et travaillant de ses mains. On mettait devant lui une table avec un livre et des filets : un écrivain en notes, prêt à écrire était près de lui. Il lisait et dictait de temps en temps, occupant ses mains à nouer ses cordes et à faire ses filets. Il travaillait aussi à la terre au delà de ses forces, ayant été élevé suivant la noblesse de sa race. On lisait toujours pendant son repas, et il en introduisit la coutume dans les villes. Il vivait dans une maison commune avec ses clercs, n'ayant que sa cellule comme un autre. Il aimait tellement les pauvres, que, pour racheter les captifs, il fit vendre tout ce qu'il y avait d'argent dans les églises, jusqu'aux vases sacrés, et se réduisit à des patènes et des calices de verre. Il était fort éloquent, comme on le voit par l'éloge qu'il a fait de saint Honorat, son prédécesseur. Le dimanche il se levait à minuit, faisait à pied quelquefois dix lieues, assistait à l'office, où il prêchait, ce qui durait jusqu'à une heure après midi. Les jours de jeûne, il entretenait le peuple par ses discours, depuis midi jusqu'à quatre heures. S'il n'avait pour auditeurs que des gens rustiques, il s'accommodait à leur portée par un style simple ; mais il le relevait, s'il survenait des gens plus instruits, tant il était maître de son discours. Il avait plusieurs fois averti en particulier le préfet de ce temps-là, des injustices qu'il commettait dans ses jugements, sans qu'il se fût corrigé. Un jour il vint à l'église avec ses officiers, pendant que saint Hilaire prêchait. Le saint évêque interrompit son sermon, disant que le préfet n'était pas digne de recevoir la nourriture céleste, après avoir méprisé

les avis qu'il lui avait donnés pour son salut. Le préfet se retira plein de confusion, et Hilaire continua de parler. Tel était ce saint évêque. Mais il s'épuisa tellement par ses jeûnes et ses travaux, qu'il mourut à quarante-huit ans. Sa vie a été écrite par Honorat, évêque de Marseille, son disciple, qui témoigne qu'on avait de lui des homélies sur toutes les fêtes de l'année, une exposition du Symbole, et grand nombre de lettres[1].

Hilaire d'Arles et les autres saints personnages que nous venons de nommer, n'étaient pas les seules lumières qu'on voyait briller dans les Gaules. Car, à la même époque, saint Prosper écrivait sa chronique et son poëme contre les ennemis de la grâce ; Cassien écrivait à Marseille ses conférences monastiques et ses livres de l'Incarnation du Verbe ; Salvien écrivait son ouvrage *De la Providence* et son *Traité de l'Église*, saint Vincent de Lérins, frère de saint Loup, se préparait à écrire son admirable *Mémorial.*

Salvien était du pays de Trèves ou de Cologne. Il avait fait de grands progrès dans les sciences divines et humaines. Très-jeune encore, il épousa Palladie, fille aînée d'Hypace et de Quiéta. Hypace était païen ; mais il semble que Palladie faisait, comme son époux, profession de la religion chrétienne. Ils eurent de leur mariage une fille nommée Auspiciole. Le désir d'avancer dans la piété et dans la perfection, fit naître à Salvien celui de passer le reste de ses jours dans la continence. Il en fit la proposition à sa femme, qui l'accepta avec joie. La seule peine qu'elle en eut, fut de n'avoir pas elle-même prévenu son mari sur ce point. Elle prévit néanmoins que ce genre de vie ne pourrait que mécontenter son père et sa mère ; mais l'amour de Dieu la fit passer sur cette considération. Hypace vit en effet avec douleur le parti que Salvien et Palladie avaient embrassé. Sa conversion au christianisme ne put même faire cesser son mécontentement à cet égard, ce qui les obligea de se retirer dans un pays fort éloigné. Ils furent près de sept ans sans en recevoir de lettres, quoiqu'ils lui en écrivissent assez souvent l'un et l'autre. Nous avons encore

[1] *Acta SS., 5 maii. Opera S. Hil.*

e qu'ils lui écrivirent tous deux ensemble. Ils y joignirent même leur fille Auspiciole, afin de faire un dernier effort sur 'esprit d'Hypace et de sa femme, et employèrent tout ce que la nature a de plus vif et de plus tendre pour les fléchir. Car, est-il dit, il n'y a rien qu'on ne doive tenter pour se réconcilier avec son père et sa mère. On ne sait point quel fut le succès de cette lettre.

Après avoir habité quelque temps le monastère de Lérins, Salvien s'établit à Marseille, où il fut ordonné prêtre. Ses talents et sa piété l'avaient déjà rendu célèbre en 430, comme on le voit par un passage de l'oraison funèbre de saint Honorat. Consulté par les pontifes les plus illustres des Gaules et honoré de leur confiance, Salvien composa, sur leur demande, un foule d'homélies et d'instructions qui lui valurent le glorieux surnom de Maître des évêques. Il écrivit sous le nom de Timothée, quatre livres adressés à l'Église catholique, où il parle avec beaucoup de force et d'éloquence contre l'avarice et sur l'obligation de l'aumône, sans épargner ni les moines ni les clercs. Il écrivit plus tard ses huit livres *Du gouvernement de Dieu*, pour justifier sa providence au sujet des calamités qui accompagnèrent la chute de l'empire romain. Il fait voir à ceux qui en murmuraient, qu'ils les avaient méritées et au delà. A cette occasion, il s'élève avec tant de véhémence contre les dérèglements de ses contemporains, particulièrement de ceux d'Afrique, qu'on l'a surnommé le Jérémie de son siècle[1].

Un illustre ami de Salvien, de Vincent et d'Hilaire, était saint Eucher de Lyon. D'après son propre témoignage, il tirait son extraction de la même mère, soit naturelle, soit spirituelle, que les martyrs de Lyon, saint Epipode et saint Alexandre, c'est-à-dire, ou qu'il descendait de la même famille qu'eux, ou qu'il avait été baptisé dans la même église. Il vint au monde avec un esprit subtil et élevé ; il acquit une science éminente et une éloquence peu commune. On voit même par ses écrits qu'il connaissait le grec et l'hébreu. Il fut illustre dans le monde ; mais il devint en

[1] *Opera Salv.*

core plus illustre en Jésus-Christ. Il avait un parent nommé Valérien, dont le père et le beau-père étaient élevés aux plus hautes dignités du siècle. On croit que c'est ce même Valérien qui fut préfet des Gaules et qui se trouvait parent de l'empereur Avitus. Eucher épousa une femme nommé Galla, dont il eut deux fils, Salone et Véran, qui de son vivant, furent tous deux évêques.

Il était encore à la fleur de l'âge, lorsque, de concert avec sa femme, il renonça à toutes les grandeurs du monde et se retira dans le monastère de Lérins. Il y mit ses deux fils sous la conduite de saint Honorat et de saint Hilaire. Après qu'ils y eurent été formés à la piété, il leur donna Vincent et Salvien pour maîtres dans l'étude des belles-lettres et de l'éloquence.

Le désir d'une plus grande perfection lui avait fait naître le désir de visiter les moines d'Egypte, pour s'édifier de leurs vertus; mais Cassien lui dédia ses *Conférences* pour l'en instruire et lui épargner les dangers d'une si pénible navigation. Il ne perdit cependant pas le goût qu'il avait pour une solitude plus grande que la sienne. Après avoir mené quelques années la vie cénobitique à Lérins, il passa dans une île voisine nommée alors Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite; et là, Dieu devint son unique occupation. Ce fut dans cette retraite qu'il composa deux excellents traités. Le premier, adressé à son ami saint Hilaire, contient un bel éloge de la solitude, et en particulier de celle de Lérins. L'autre est sur la vanité du monde, et adressé à son parent Valérien, en 432, pour le détacher des biens périssables. Il profite entre autres des calamités mêmes qui annonçaient la ruine de l'empire romain. A peine, dit-il, le monde a-t-il maintenant de quoi nous tromper. Il a perdu jusqu'à cette image des choses, jusqu'alors assez belle pour faire illusion. Il tâchait auparavant de nous séduire par une apparence véritable; aujourd'hui il ne saurait plus nous tromper, même par une fausse ostentation. Il a toujours manqué de biens solides, et le voilà qui manque même de biens faux et périssables. A moins que nous ne prenions plaisir à nous tromper nous-mêmes, le monde n'a plus de quoi nous imposer. Ces deux lettres, au jugement des critiques, sont des modèles d'éloquence chrétienne.

Nous avons encore de saint Eucher trois livres sur l'Écriture Sainte, adressés à ses deux fils, déjà évêques, l'histoire du martyre de saint Maurice et de ses compagnons, plusieurs homélies attribuées à saint Eusèbe d'Emèse. Il avait encore fait un abrégé des ouvrages de Cassien, d'où l'on croit qu'il retrancha les erreurs. Il était en commerce de lettres avec saint Honorat. Ce saint évêque lui ayant un jour écrit une lettre sur des tablettes enduites de cire, selon l'usage de ce temps-là, Eucher lui répondit par ce mot ingénieux, que rapporte saint Hilaire : « Vous avez rendu le miel à la cire, » pour marquer la douceur de son style et le plaisir qu'il avait goûté en lisant sa lettre. L'Église de Lyon étant venue à vaquer vers l'an 433, elle le choisit pour évêque, et il fut, sans contradiction, le plus célèbre en science et en piété qu'elle ait eu depuis saint Irénée [1].

Depuis quatre siècles, l'Église du Christ maintenait dans sa pureté, contre les hérésies de toute espèce, la doctrine qu'elle avait reçue du Christ. Elle la maintiendra de même jusqu'à la fin des siècles ; car il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. L'expérience de ces longs combats montrait dès lors aux fidèles les précautions à prendre pour se garantir des embûches de l'erreur, et se conserver dans la vraie foi. Après le concile d'Éphèse, le docte saint Vincent de Lérins résuma cette expérience dans un avertissement qui est devenu justement célèbre. Suivant l'opinion la plus probable, Vincent était originaire de Toul et frère de saint Loup de Troyes. Après avoir vécu quelque temps dans les agitations du siècle et de la guerre, il s'était retiré dans le monastère de Lérins, cette illustre école de saints et de savants, où il embrassa la vie monastique et reçut l'ordre de prêtre. Vers l'an 434, il écrivit son *Avertissement contre les hérétiques*, sous le nom de l'Étranger ou du Pèlerin, cherchant moins à se faire connaître qu'à défendre la vérité.

Souvent il avait demandé à de doctes et saints personnages quelle était la règle sûre et générale pour discerner la vérité de la foi catholique d'avec la fausseté pernicieuse de l'hérésie, et tou-

[1] Ceillier, t. XIII.

jours on lui avait répondu que cette règle était, avec la grâce de Dieu, de s'en tenir à l'autorité de la loi divine et à la tradition de l'Église catholique. Aux Écritures, il faut joindre l'interprétation de l'Église, parce que tous n'entendent pas l'Écriture Sainte de la même manière ; il y a presque autant d'interprétations diverses que d'hommes. Car, autrement l'expose Novatien, autrement Arius, Eunomius, Macédonius, autrement Apollinaire, Priscillien, autrement Jovinien, Pélage, Célestius, autrement enfin Nestorius. Il est donc grandement nécessaire que l'interprétation des Prophètes et des Apôtres prenne pour règle le sens catholique, le sens de l'Église. Dans l'Église catholique même, il faut s'en tenir à ce qui a été cru en tout lieu, en tout temps et par tous ; car c'est là ce qui est vraiment et proprement catholique, suivant la force du mot, qui signifie universel. Nous observerons cette règle si nous suivons l'universalité, si nous confessons seule véritable la foi que l'Église professe par tout l'univers ; nous suivrons l'antiquité si nous ne nous écartons en rien des sentiments manifestes de nos saints ancêtres et pères ; nous suivrons le consentement si, dans l'antiquité, même, nous nous attachons aux définitions et aux sentences de tous les pontifes et docteurs, ou au moins de presque tous.

Après avoir posé ces principes généraux, Vincent en fait des applications. Que doit donc faire un chrétien catholique, demande-t-il, si une petite portion de l'Église se sépare de la communauté de la foi universelle ? que doit-il faire, si ce n'est de préférer à un membre pestilentiel et corrompu la santé de tout le corps ? Mais si une contagion nouvelle s'efforce d'infecter, non plus seulement une petite partie, mais l'Église entière ? Alors il doit s'attacher à l'antiquité, qui ne peut plus être séduite par les artifices de la nouveauté. Mais si, dans l'antiquité même, une erreur se découvre de deux ou trois hommes, ou même d'une ville ou d'une province ? Alors, à la témérité ou à l'ignorance d'un petit nombre, il préférera, s'il en existe, les anciens décrets de l'Église universelle.

Mais s'il n'en existe pas, que faire ? Il aura soin de consulter et de comparer entre eux les sentiments des anciens ; mais de

ceux-là seuls qui, bien que de temps et de lieux divers, ont persévéré dans la communion et dans la foi de l'Église catholique, et y sont regardés comme des docteurs orthodoxes. Ce qui aura été tenu, écrit, enseigné, non par un ou deux seulement, mais par tous ensemble, unanimement, clairement, fréquemment, persévéramment, c'est ce qu'il faudra croire sans aucune hésitation. Tout cela s'éclaircit par l'exemple des donatistes et des ariens. Les premiers, qui formaient une grande partie de l'Afrique, préférèrent la témérité sacrilége d'un seul homme à l'Église du Christ. Ceux de ce pays, qui détestèrent ce schisme profane et restèrent unis à toutes les églises du monde, purent seuls alors se sauver dans le sanctuaire de la foi catholique. Ils ont montré à la postérité comment à l'extravagance d'un seul ou de quelques-uns il faut préférer la santé de tous. De même lorsque le venin de l'arianisme eut entaché non plus une petite portion, mais presque tout l'univers, et que, la plupart des évêques ayant été déçus, soit par violence, soit par fraude, on ne voyait presque plus ce qu'il fallait suivre dans cette grande confusion, les vrais adorateurs du Christ se préservèrent de la contagion en préférant l'antique foi à la perfidie nouvelle. Les troubles affreux de tout l'empire et les violences dont eurent à souffrir tous les États, ne montrèrent que trop alors quelle calamité c'est que l'introduction d'une doctrine nouvelle et destructive de l'antiquité.

Mais pourquoi Dieu permet-il souvent que des personnages recommandables dans l'Église enseignent des nouveautés aux catholiques? Déjà Moïse, dit-il, a répondu à cette question : S'il s'élève un prophète qui dise : Suivons des dieux étrangers allégoriquement, de nouvelles erreurs, les Israélites ne devaient pas l'écouter, parce que Dieu les tentait, pour savoir s'ils l'aimaient de tout leur cœur. De même il a été donné à des hommes de talents extraordinaires de tenter les chrétiens : Nestorius, en dernier lieu, et, avant lui, Photin et Apollinaire, auxquels trois l'Église dit également anathème. Ces exemples font voir aux catholiques qu'ils doivent recevoir les docteurs avec l'Église, et non pas abandonner la foi de l'Église avec les docteurs. Mais nul

ne peut être comparé sous ce rapport avec Origène. Ses talents, ses lumières, ses vertus, ses succès, sa renommée étaient tels, qu'il y avait bien peu de chrétiens qui n'aimassent mieux se tromper avec lui que d'avoir raison avec les autres. Et ce grand personnage, ce grand docteur, ce grand prophète est devenu une terrible tentation pour un grand nombre; car, en abusant de la grâce de Dieu, en se livrant trop à son esprit, en dédaignant la simplicité antique de la religion chrétienne, en se croyant plus de savoir que tout le monde, en interprétant certains endroits des Écritures d'une manière nouvelle, au mépris des traditions de l'Église et de la doctrine des anciens, il a mérité qu'il fût dit de lui à l'Église de Dieu : S'il s'élève parmi vous un prophète, et le reste, vous n'écouterez pas les paroles de ce prophète-là, parce que le Seigneur, votre Dieu, vous tente, si vous l'aimez ou non. C'était non-seulement une tentation, mais une grande tentation, de faire passer insensiblement de l'ancienne religion à la nouveauté profane l'Église qui n'avait ni soupçon ni crainte, l'Église qui se donnait à lui de confiance, et qui dépendait en quelque sorte de lui par l'admiration de son génie, de sa science, de son éloquence, de sa vie, de sa grâce. Quelqu'un dira que les livres d'Origène ont été corrompus. Je ne le conteste pas; j'aime, au contraire, à le croire; car cela est rapporté non-seulement par quelques catholiques, mais par des hérétiques mêmes. Toujours est-il que, si ce n'est pas lui, du moins les livres publiés sous son nom sont une grande tentation : infectés de bien des blasphèmes, on les lit et on les aime toutefois comme les siens, et non comme ceux d'un autre; en sorte que, si l'esprit d'Origène n'a pas conçu l'erreur, l'autorité sert néanmoins à la persuader. Il en est de même de Tertullien, qui est pour les Latins ce que l'autre est pour les Grecs, le prince des docteurs.

D'après cela, celui-là seul est un catholique véritable qui ne tient et ne croit que ce que l'Église catholique a cru universellement et de toujours, et qui regarde comme une tentation toute nouveauté introduite par quelqu'un, sans ou contre tous les Saints. Comme, d'après l'Apôtre, pour éprouver les chrétiens il est nécessaire qu'il y ait des hérésies, rien ne sert mieux contre

la perplexité, dans ces temps d'épreuve, que l'attachement à la foi ancienne. Quand on réfléchit à tout cela, on ne saurait s'étonner assez comment il y a des hommes si emportés, si aveugles, si impies, si portés à l'erreur, que, non contents de la règle de la foi, une fois donnée aux fidèles, et reçue de toute antiquité, ils cherchent tous les jours des nouveautés, et veulent toujours ajouter, changer, ôter quelque chose à la religion, comme si ce n'était pas un dogme céleste qui, révélé une fois, nous suffit, mais une institution terrestre qu'on ne puisse amener à sa perfection qu'en la réformant, ou à dire le vrai, en y reprenant tous les jours quelques défauts; tandis que les oracles divins nous crient : Ne transportez pas les bornes qu'ont posées vos pères, et que l'Apôtre dit de son côté : Gardez le dépôt, fuyant les profanes nouveautés de paroles et les oppositions d'une prétendue science, dont quelques-uns faisant profession, se sont égarés de la foi.

Quelqu'un dira peut-être : Dans l'Église du Christ, la religion n'aura-t-elle donc aucun progrès ? Elle peut en avoir, et un très-grand; mais il faut que ce soit un progrès véritable et non pas un changement. Il est du progrès qu'une chose se développe en elle-même; du changement, qu'elle devienne une autre. Il faut donc que l'intelligence, la science, la sagesse, et de chaque fidèle, et de l'Église entière, s'augmente avec les âges et les siècles; mais dans son genre, savoir : dans le même dogme, dans le même esprit et dans le même sentiment. Que la religion des âmes imite la condition des corps. Ceux-ci se développent avec l'âge, mais ils restent les mêmes. Ainsi, que le dogme chrétien se consolide avec les années, se dilate avec le temps, s'élève avec l'âge; mais qu'il demeure toujours parfait et sans tache, par la juste proportion de ses parties et les propriétés convenables de ses membres. Nos ancêtres, par exemple, ont semé dans le champ de l'Église le froment de la foi; il serait injuste qu'au lieu de la vérité du froment originel, nous voulussions récolter l'erreur substituée de l'ivraie. Il est permis de limer et de polir, avec le temps, les dogmes antiques de la philosophie du ciel; mais c'est un crime de les changer, un crime de les tronquer ou de les mu-

tiler. Ils peuvent augmenter en clarté et en précision, mais il faut qu'ils conservent leur plénitude et leur nature incorruptible. S'il était permis une fois de les altérer dans quelques parties, on finirait par les rejeter dans leur totalité. Aussi l'Église du Christ, fidèle dépositaire de ses dogmes, jamais ne change rien, ne diminue rien, n'ajoute rien, ne perd rien de ce qui lui est propre, et ne reçoit rien de ce qui est étranger. Par les décisions de ses conciles, elle ne fait autre chose que de donner par écrit a la postérité ce que les anciens avaient cru par la seule tradition; que de renfermer en peu de mots le principe et la substance de la foi, et souvent, pour faciliter l'intelligence, d'exprimer par quelque terme nouveau, mais propre et précis, la doctrine qui n'avait jamais été nouvelle; en sorte qu'en disant quelquefois les choses d'une manière nouvelle, on ne dit néanmoins jamais de nouvelles choses.

Paul avertit Timothée de fuir les profanes nouveautés de paroles, c'est-à-dire de dogmes, de choses, de sentiments contraires à l'antiquité. Car, si l'on vient à les recevoir, la foi des saints Pères sera nécessairement violée ou en totalité ou en grande partie; il faudra nécessairement conclure que, dans tous les temps, tous les fidèles, tous les Saints, tous ceux qui professent la continence, toutes les vierges, tous les clercs, les lévites et les prêtres, tant de milliers de confesseurs, cette foule innombrable de martyrs, cette prodigieuse multitude de cités, de nations, tant d'îles, de provinces, de rois, de royaumes, que l'univers à peu près tout entier, incorporé au Christ, son chef, par la foi catholique, s'est trompé, a blasphémé pendant tant de siècles et n'a pas su ce qu'il croyait. Les innovations ont toujours été le propre des hérétiques. Quelle hérésie est jamais venue à éclore, si ce n'est sous un nom, dans un lieu et dans un temps certain et connu? Qui jamais institua des hérésies sans se séparer auparavant de l'accord universel et ancien de l'Église catholique? Par exemple, qui jamais, avant le profane Pélage, attribua au libre arbitre une si grande vertu, qu'il ne crût pas la grâce de Dieu nécessaire à chaque bonne action? qui, avant son monstrueux disciple Célestius, nia que tout le genre humain fût enveloppé

dans la prévarication d'Adam? qui, avant le sacrilége Arius, osa diviser l'unité de la Trinité? qui, avant l'impie Sabellius, osa confondre la Trinité de l'unité? qui, avant le très-cruel Novatien, annonça Dieu cruel, en ce qu'il aimait mieux la mort du mourant que sa conversion et sa vie? qui, avant le magicien Simon, duquel, par une succession occulte, cet abîme de turpitudes a passé jusqu'à Priscillien, osa faire de Dieu l'auteur de tous les maux, c'est-à-dire de nos crimes, de nos impiétés, de nos forfaits?

On demandera peut-être si les hérétiques eux-mêmes ne se servent point des témoignages des divines Écritures. Sans doute qu'ils s'en servent, et beaucoup, et de tous les livres de la Bible, et en toute occasion. Mais il faut les craindre, d'autant plus qu'ils se cachent à l'ombre de la loi divine. Seules, leurs infections déplairaient; pour les rendre agréables, ils les saupoudrent avec l'aromate de la parole céleste. Sur leurs boîtes de poisons ils écrivent Remèdes. Ce sont des loups ravisseurs qui se couvrent de la peau des brebis; mais on les reconnaît bientôt à leurs fruits, à leur amertume, à leur rage, à leur nouveau venin, au déchirement du dogme catholique; en quoi ils sont semblables à Satan, leur maître. Lui aussi, quand il tenta le Sauveur, lui cita l'Écriture; car il est écrit, disait-il. Ainsi, demandez à un hérétique prédicant : Comment prouverez-vous que je doive abandonner la foi universelle et ancienne de l'Église catholique? Aussitôt il vous dira, comme Satan : Car il est écrit, et il citera mille passages, mille exemples, mille autorités de la loi, des psaumes, des apôtres, des prophètes, qu'il interprétera d'une manière nouvelle et perfide, pour précipiter votre malheureuse âme dans le gouffre de l'hérésie. Mais que feront alors les catholiques pour discerner la vérité d'avec la fausseté? Ils auront soin de faire ce qui a été dit d'abord; ils interpréteront l'Écriture suivant les traditions de l'Église universelle et les règles du dogme catholique. Dans l'Église catholique même, ils suivront l'universalité, l'antiquité, le consentement. Ils rejetteront ce qui est contraire. A la témérité d'un seul ou de quelque peu, ils préféreront avant tout les décrets généraux d'un concile universel; et, s'il n'y en a pas, l'accord des docteurs les plus nombreux et les plus illustres. Ils

feront ainsi, non pas pour toutes les petites questions, mais pour la règle de la foi.

A ce premier avertissement ou mémoire, Vincent en joignit un second, mais qui, d'après le récit de Gennade, lui fut volé en grande partie. Il ne nous en reste que la récapitulation. On y voit que, dans ce second mémoire, il faisait l'application des règles établies dans le premier, et montrait, par l'exemple du concile d'Éphèse, comment il fallait employer les autorités des Pères de l'Église. Pour qu'aucune nouveauté profane, écrit-il, ne vînt se glisser perfidement et sans qu'on s'en aperçût, comme à Rimini, tous les évêques, au nombre de deux cents, furent d'avis que le plus catholique, le plus orthodoxe et le meilleur était de produire les sentiments des saints Pères. C'est ainsi que Nestorius fut jugé, avec raison, contraire à l'antiquité catholique, et le bienheureux Cyrille d'accord avec elle. Ceux dont il y lut les écrits comme de juges ou de témoins, furent : Athanase, Pierre et Théophile, évêques d'Alexandrie ; de la Cappadoce, Basile de Césarée et les deux Grégoire de Nazianze et de Nysse ; de l'Occident, Félix et Jules, évêques de Rome. Et afin que ce ne fût pas le chef seul de l'univers qui rendît témoignage dans ce jugement, mais encore les à-côtés, on prit encore, du Midi, Cyprien de Carthage, et du Septentrion, Ambroise de Milan. C'est d'après la doctrine, le conseil, le témoignage, le jugement de ces dix, que le concile prononça sur les règles de la foi. Il aurait pu en citer un beaucoup plus grand nombre ; mais cela n'était pas nécessaire, car personne ne doutait que ces dix n'avaient pas enseigné autre chose que tous leur autres collègues. Enfin, pour mettre le comble à cette plénitude de preuves, Vincent avait ajouté deux autorités du Siége apostolique : l'une du saint Pape Sixte, qui gouvernait alors l'Église romaine ; l'autre, de son prédécesseur de bienheureuse mémoire, le Pape Célestin, et qui tous deux posaient en principe que l'antiquité devait l'emporter sur la nouveauté [1].

Vers le même temps, un poète chrétien justement célèbre,

[1] *Commonitorium Vincentii Lirinensis.*

Prudence, terminait pieusement sa carrière. Né l'an 348 à Saragosse, en Espagne, il reçut une éducation soignée et s'appliqua surtout à la culture des lettres et de la poésie. Dans sa jeunesse, il exerça la profession d'avocat, et fut ensuite nommé juge ou gouverneur de quelques villes. Il quitta la toge pour les armes, et vint à la cour de l'empereur Honorius, qui le revêtit d'une charge considérable, en sorte qu'il était le premier auprès de sa personne. Jeune encore, il mena une vie licencieuse; mais enfin, dégoûté de la cour et du monde, il se retira dans sa maison paternelle pour expier ses fautes passées, et n'exercer plus son talent de poète que dans des sujets chrétiens. C'était l'année 405, la cinquante-septième de son âge. Il fit plus tard le pèlerinage de Rome pour vénérer les reliques des Martyrs, dont il célébra dans ses hymnes les travaux et la gloire. Il partagea le reste de sa vie, qui fut longue, entre la poésie et la piété : la poésie même était pour lui un acte de piété et une prière. On ne sait rien de l'année précise de sa mort. Nous avons de Prudence : 1° un livre *Des Couronnes*, couronnes poétiques qu'il tresse en l'honneur des principaux Martyrs; 2° un livre *De la Divinité*, où il réfute les païens, les juifs, et les principales hérésies; 3° un livre *De l'origine du péché*, où il combat les marcionites; 4° un livre *Du combat de l'esprit*, autrement du combat spirituel, où il décrit la lutte incessante entre les vices et les vertus; 5° deux livres *contre Symmaque*, où il réfute, comme saint Ambroise, son discours pour le rétablissement de l'autel de la Victoire; 6° Une *Journée chrétienne*, où il y a des hymnes ou prières poétiques pour toutes les heures de la journée; 7° *Un Manuel*, qui est un résumé en vers de tout l'Ancien et du Nouveau Testament.

Au talent d'un vrai poète, Prudence joignait l'humilité d'un vrai chrétien. Voici sa préface du livre *Des Couronnes* : « Celui qui est pieux, fidèle, innocent, pudique, immole à Dieu le Père les dons de la conscience, desquels abonde au dedans de soi une âme bienheureuse. Un autre se retranche une somme d'argent, d'où vivront les nécessiteux. Nous consacrons des iambes empressés et des trochées arrondis, indigents que nous sommes de sainteté, et impuissants à soulager les pauvres. Cependant Dieu

approuve un humble poème et l'écoute avec bienveillance. Dans la maison du riche, il y a dans tous les coins des ustensiles divers. Là brille une coupe d'or, ici reluit un bassin d'airain. On y voit le pot de terre et le plat d'argent, il y a des meubles d'ivoire, il y en a d'orme ou de chêne. Tout vase est utile dès qu'il est propre à l'usage du maître. Ils ornent la maison, qu'ils coûtent un grand prix ou qu'ils soient de bois. Dans le vestibule paternel, vaisseau suranné, pour ce qui est de moi, le Christ m'applique à des usages caducs, et me permet de demeurer dans un petit coin. Voilà que, présent d'argile, nous entrons dans le palais du salut; mais toujours est-il utile d'avoir rendu à Dieu, même le plus infime des services. Quoi qu'il en arrive, ce sera un bonheur d'avoir de sa bouche chanté le Christ [1]. »

On place encore dans la première moitié du v[e] siècle le poète Sédulius. Il s'appliqua dans sa jeunesse à des études séculières, qui ne lui servaient de rien pour le salut. Encore laïque, il apprit la philosophie en Italie. Mais Dieu l'ayant regardé dans sa miséricorde, il embrassa avec beaucoup d'humilité le joug de Jésus-Christ, et ne s'appliqua plus qu'à l'étude des divines Écritures. Il fut fait prêtre, et il y en a qui lui donnent la qualité de prélat ou d'évêque. Nous avons de Sedulius un poème pascal, ainsi nommé, dit-il, parce que Jésus-Christ, dont il y fait l'histoire, est notre agneau pascal qui a été immolé pour nous. C'est un résumé poétique des principaux événements et miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y a de plus un petit poème sur la vie de Jésus-Christ, dont l'Église a tiré les hymnes qu'elle chante aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Le Pape Gélase et beaucoup d'autres font un grand éloge de Sédulius. (ROHRBACHER.)

SAINTE JEANNE DE CHUSA

Notre-Seigneur Jésus-Christ, on le sait, allait dans les villes, les bourgades et les villages de la Galilée et de la Judée, prêchant son Évangile et annonçant le royaume de Dieu. Il était suivi non-seulement des douze Apôtres qu'il avait choisis entre

ses autres disciples, mais encore de disciples et de pieuses femmes qui le servaient et l'assistaient de leurs biens, lui fournissant ce qui était nécessaire pour sa nourriture et son vêtement. Parmi ces femmes, il s'en trouvait qui avaient été guéries, comme sainte Jeanne de Chusa, dont l'Église honore aujourd'hui la mémoire. Elle était femme de Chusa, intendant de la maison d'Hérode-Antipas, tétrarque de la Galilée. Elle s'attacha à Jésus-Christ pour écouter sa parole et recevoir la nourriture spirituelle de l'âme, qu'elle préférait à tous les soins qu'elle était obligée de prendre de sa famille.

Elle ne put donc se résoudre à quitter Notre-Seigneur quand ses Apôtres l'abandonnèrent, en le voyant aller au Calvaire, lieu de son supplice; elle y alla avec les autres femmes qui l'avaient suivi de Galilée. Quoiqu'elle fût de celles qui n'osèrent approcher de la Croix aussi près que la très-sainte Vierge, sa Mère, et saint Jean, son disciple bien-aimé, elle n'en fut pas moins témoin de tout ce qui s'y passa.

Joseph d'Arimathie ayant obtenu de Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir, elle assista à sa sépulture avec ses compagnes, et ayant exactement observé le sépulcre et la manière dont on y avait déposé le corps, elle rentra dans la ville avec les autres saintes femmes pour préparer les parfums dont elle avait dessein de l'embaumer. C'était la veille du sabbat et le premier jour de la pâque.

Le jour d'après le sabbat, qui était le premier de la semaine, dès le grand matin, Jeanne et les autres saintes femmes vinrent au sépulcre, portant les parfums qu'elles avaient préparés. Elles virent en arrivant que la pierre qui était au-devant du sépulcre en avait été ôtée, et étant entrées dedans, elles n'y trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Ce qui les ayant mises dans l'incertitude et le trouble, deux Anges, sous une forme humaine, parurent devant elles revêtus de robes brillantes; et comme elles étaient saisies de frayeur, ils leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant? Il n'est point ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit lorsqu'il était encore dans la Galilée. »

Elles se rappelèrent alors qu'il leur avait prédit qu'il serait livré entre les mains des pécheurs, qu'il serait crucifié, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Elles s'en retournèrent donc du sépulcre, pour aller raconter ce qu'elles avaient vu et entendu, de la bouche des Anges, aux onze Apôtres.

Avant qu'elles fussent arrivées, Jésus-Christ ressuscité leur apparut dans le chemin, et il leur permit de lui baiser les pieds. Elles rapportèrent tout cela aux Apôtres ; mais ce qu'elles leur disaient leur paraissait incroyable, jusqu'à ce que saint Pierre et saint Jean, étant allés reconnaître la vérité par eux-mêmes, rendissent témoignage de ce qu'ils avaient vu.

C'est tout ce que l'on sait de sainte Jeanne de Chusa, dont les martyrologes latins font mention le 24 mai.

SAINT MANAHEN,

DISCIPLE DU SEIGNEUR.

Les martyrologes de l'Église latine, mettent à la tête des Saints du 24 mai saint Manahen, qui avait été nourri avec Hérode le Tétrarque, dont venons de parler à l'occasion de sainte Jeanne. Ceux qui s'arrêtent à l'expression employée par l'auteur de la Vulgate latine, pour représenter le sens de saint Luc, estiment que Manahen était frère de lait de ce prince, fils de sa nourrice. Mais les autres donnant plus d'étendue au terme grec dont s'est servi saint Luc même, croient seulement qu'il avait eu la même nourrice et la même éducation, ce qui pourrait nous persuader que Manahen aurait été d'une naissance considérable parmi les Juifs. On voit qu'il avait renoncé à tous les avantages qu'il pouvait espérer de la faveur d'Hérode dans le monde pour suivre Jésus-Christ. Aussi croit-on avec assez de vraisemblance qu'il était des soixante-douze disciples, ou du moins qu'il fut converti et appelé au royaume des cieux par ce divin Sauveur, et qu'après la descente du Saint-Esprit il fut de ceux qui vendirent leurs biens et ce qu'ils possédaient, et en mirent le prix aux pieds des Apôtres pour la subsistance des pauvres. Il fut envoyé à Antioche, cette ville capitale de Syrie, où les fidèles reçurent pour la première fois le glorieux nom de chrétien, et il fut l'un

des plus grands ornements de cette nouvelle Église, tant par la sainteté de sa vie, que par les lumières extraordinaires dont il plut à Dieu de le favoriser. C'est ce qui a porté saint Luc à le mettre au rang des Prophètes, des docteurs de l'Église d'Antioche avec saint Barnabé, Simon surnommé le Noir, Luce de Cyrène et Saul, c'est-à-dire saint Paul. Ces grâces et ces talents n'étaient pas moins pour les autres que pour lui-même : aussi les employait-il à la prédication de l'Évangile, au soutien et à la consolation des fidèles. On commença à prêcher l'Évangile aux Gentils dans Antioche, sept ou huit ans après que Jésus-Christ eut quitté la terre. Saint Barnabé que les Apôtres y avaient envoyé, et saint Paul qui y était venu peu de temps après, en étaient les principaux ministres, tandis que Manahen et ses collègues, en l'absence de saint Pierre, prêchaient aux circoncis. Mais ils se réunissaient tous dans la prière et la participation des saints Mystères. Pendant que Manahen, Barnabé, Simon, Luce et Saul sacrifiaient au Seigneur, le Saint-Esprit leur dit par quelqu'un des prophètes du lieu, de lui séparer Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés. Manahen, Simon et Luce jeûnèrent et prièrent ; ensuite ils imposèrent les mains à Saul et à Barnabé, qui furent ainsi constitués Apôtres des Gentils, et ils les laissèrent aller où le Saint-Esprit les conduisait. Cette imposition des mains fait juger que Manahen et ses collègues avaient reçu des Apôtres l'ordination épiscopale et la plénitude du sacerdoce de Jésus-Christ.

On ne sait rien davantage touchant le reste de la vie de ce saint homme : mais le Martyrologe romain nous apprend que son corps a été enterré, et qu'il repose encore dans Antioche.

SAINTE MARCIENNE, SAINTE SUZANNE,

SAINTE PALLADE ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

Mélèce, général d'armée sous Dioclétien, fut arrêté avec deux cent cinquante-deux soldats ou officiers qui marchaient sous ses ordres et qui étaient chrétiens déclarés. Les hagiographes n'indiquent ni le lieu ni l'année de ce fait. Ces deux cent cinquante-

deux soldats témoignèrent avec lui et l'accompagnèrent dans les cieux.

Marcienne et Suzanne, épouses des deux officiers de cette troupe, et Pallade, veuve de l'un des soldats, ne désiraient que le bonheur de suivre leurs époux devant Dieu. Comme elles se proclamaient chrétiennes et qu'elles maudissaient les idoles, le président de ce grand martyre les fit saisir aussitôt. Les bourreaux, fatigués de tant de meurtres, se réveillèrent et massacrèrent les trois chrétiennes, avec leurs enfants en bas âge, qui ne voulaient pas les quitter.

Tous ces Martyrs sont honorés le 24 mai.

SAINT ROGATIEN ET SAINT DONATIEN,

FRÈRES ET MARTYRS.

Les empereurs Dioclétien et Maximien continuant dans Rome leur persécution contre les chrétiens, et voulant abattre la vraie religion sous leur idolâtrie, envoyèrent au préfet des Gaules un ordre précis de faire adorer dans toute l'étendue de son département les statues de Jupiter et d'Apollon, donnant leur parole, que ceux qui consentiraient au culte profane de ces faux dieux, ou plutôt de ces véritables démons, seraient couchés sur l'Etat, tâchant ainsi d'exciter la cupidité si naturelle au cœur humain, et croyant séduire par les bienfaits ceux que les discours trouvaient invincibles. Le même édit portait sentence contre ceux qui persisteraient dans la confession du nom de Jésus-Christ.

Il y avait alors à Nantes un jeune homme appelé Donatien, illustre par sa naissance et plus illustre par sa foi, qui avait dompté les passions de sa jeunesse par la maturité de son esprit, et qui soutenu et guidé par la crainte du Seigneur, repoussait avec un courage et une fidélité merveilleuse, les tentations du malin esprit. Il était passé de l'idolâtrie à la religion chrétienne : ainsi purifié par l'eau du Baptême, pénétré des saints Mystères, armé de la science de Dieu, il faisait retentir hautement partout le triomphe de Jésus-Christ en sa personne, et de peur d'enfouir le talent que Dieu lui avait confié, il jetait sans cesse dans les cœurs des Gentils d'heureuses semences de notre foi. L'odeur de sa

sainteté et les grâces de son éloquence attirèrent bientôt Rogatien son frère qui, quoique l'aîné selon l'ordre de la nature, honora toujours en son cadet l'ancienneté de la foi et de la religion. Il pressa même ce cher frère de lui faire recevoir le Baptême, avant que la persécution éclatât, de peur que cette tempête ne le surprît encore païen ou catéchumène, souhaitant, disait-il, de combattre et d'être couronné comme lui. Toutefois l'absence et la fuite des prêtres fut un obstacle à ce désir, mais son sang suppléa glorieusement à l'eau qui lui manqua.

Cependant le persécuteur entrant dans la ville de Nantes avec tout l'appareil de son ministère, fut d'abord excité au carnage par les habitants qui l'environnaient. « Juge équitable, lui dirent-ils, vous arrivez heureusement pour ramener au culte des dieux cette secte, qui s'est détachée des Juifs pour suivre le Crucifié. Nous vous donnons avis que Donatien est ici le premier sur qui vous devez exercer la rigueur de votre jugement, car, non content de s'être soustrait à notre religion, ses entretiens ont encore perverti son frère, et l'un et l'autre méprisant impunément les dieux Jupiter et Apollon, que nos invincibles empereurs adorent, font presque céder la croyance ancienne et publique à leurs erreurs nouvelles et singulières. Vous serez convaincu de la vérité de ce rapport, quand vous les interrogerez vous-même. » Le Préfet outré de colère cita incessamment l'accusé à son tribunal et lui parla d'abord ainsi : « Donatien, on nous a dit de vous, que non-seulement vous ne reconnaissiez pas Jupiter et Apollon, ces dieux qui vous ont donné la vie et qui vous la conservent, mais même que vous allez contre eux jusqu'à l'insulte et au blasphème, et que prêchant au peuple je ne sais quelle autre vie, vous en entraînez plusieurs dans la secte du Crucifié. » Donatien lui répondit : « Vous dites plus vrai que vous ne pensez, en me reprochant de vouloir retirer plusieurs de leur aveuglement, pour les faire passer à la connaissance du Dieu seul qui mérite nos adorations. » Le Préfet dit : « Mets fin à tes remontrances, ou l'on t'aura bientôt ôté la vie. » Donatien répondit : « Vous tomberez vous-même dans le malheur dont vous me menacez, vous qui êtes enseveli dans la superstition, et

qui préférez les ténèbres de vos opinions à la lumière de Jésus-Christ que vous ne voyez seulement pas. » Là-dessus le préfet en fureur, le fit jeter les fers aux pieds, dans un cachot, afin que la sévérité de ce traitement ébranlât sa foi, ou du moins fût un exemple qui détournât les spectateurs de l'imiter.

Alors son frère ayant été amené, le Préfet commença à employer à son égard une douceur et des caresses empoisonnées, sachant bien que des manières flatteuses et insinuantes amollissent souvent ceux que la violence fait roidir. « Rogatien, lui dit-il, j'apprends que vous vous retirez inconsidérément du service des dieux, qui vous ont fait naître avec tant d'esprit et de sagesse, et j'ai un regret sensible, qu'après tant de preuves que vous avez données autrefois de votre jugement, vous vous soyez laissé surprendre aux imaginations de quelques frénétiques. Ne voyez-vous pas que pour ce Dieu seul que vous confessez, vous encourez l'indignation de tous les autres? Mais enfin puisque vous n'êtes pas encore souillé du Baptême des chrétiens, si vous ne vous obstinez pas dans votre première démarche, vous pourrez encore espérer de votre fortune, de passer dans le palais des empereurs et dans les temples des dieux, une vie heureuse et même plus honorable que celle que vous avez menée jusqu'à présent. » Rogatien répliqua : « Vous réussissez parfaitement à faire de mauvaises promesses, mauvais juge que vous êtes, qui nommez vos empereurs avant vos dieux. Mais quel rang tiennent dans vos temples mêmes ces divinités, qui sont en effet inférieures aux hommes, quoiqu'au fond vous participiez fort à leur misère, puisque si elles sont sourdes par la matière qui les compose, vous l'êtes aussi à l'égard de la vérité ; si elles n'ont point d'âme, vous n'avez point de discernement? N'est-il pas juste, après tout, que tous ceux qui adorent des pierres, deviennent semblables à elles? »

Le juge aussitôt dit à ses satellites : « Menez ce disciple insensé dans la même prison que son maître, afin que dès demain le glaive de la justice venge publiquement l'injure faite à nos princes. » C'est ainsi que ces deux flambeaux de la foi, placés dans un lieu obscur et ténébreux, l'éclairèrent plus par leur pré-

sence qu'ils ne souffriraient de son incommodité. Le bienheureux Rogatien s'attristait seulement de se trouver encore sans Baptême ; il lui semblait toutefois que les embrassements de son frère lui tenaient lieu de ce bain salutaire. Donatien, de son côté, touché de son affliction, se répandait en prières pour son frère, et disait : Seigneur Jésus-Christ qui dans l'ordre de votre justice égalez les désirs sincères aux effets, puisqu'enfin ne nous laissant que les vœux, vous vous êtes réservé l'exécution ; que la foi pure de Rogatien lui serve de Baptême, et s'il arrive que le préfet nous fasse mourir dès demain, comme il a résolu, que le sang de votre serviteur soit pour lui une ablution et une onction sacramentale. » Ayant achevé cette prière, qui partait du plus profond de son cœur, ils veillèrent toute la nuit, et le jour étant venu, ils attendaient l'heure de leur mort et de leur récompense.

Le préfet s'étant assis sur son tribunal comme le jour précédent, voulut juger ces saints confesseurs en présence de tout le peuple. On vit sortir d'une prison lugubre ces objets de la joie des Anges ; la terre sèche et aride d'un cachot avait produit ces fruits heureux de l'Eglise. Les épines de la tribulation environnaient ces roses sacrées. Enfin, dans un corps chargé de chaînes, leur âme était devenue plus libre et plus forte pour résister au tyran. « Ne vous attendez pas, leur dit-il, que je commence encore avec vous par la douceur ; le devoir de ma charge y serait enfin intéressé, et d'ailleurs vous vous en êtes rendus indignes en refusant de reconnaître la majesté des dieux, ou, ce qui est encore plus criminel, en la foulant aux pieds, après l'avoir reconnue. » Les deux Martyrs lui répondirent : « Votre sagesse, qui est au-dessus de toute ignorance et de toute stupidité, égale celle de ces figures insensibles de pierre et de métal que vous adorez. Pour la nôtre, elle consiste à nous résoudre à tous les tourments qu'inventera la rage de vos bourreaux ; nous ne perdons rien en rendant notre vie à celui de qui nous la tenons, et recevant en échange le trésor et le poids immense de la gloire qui nous attend. »

Le préfet frémissant de courroux, les fit étendre sur le chevalet, voulant au moins briser leurs corps s'il ne pouvait rien sur leurs

âmes, et satisfaisant d'autant plus sa fureur, que le bourreau serait longtemps à les tourmenter sans leur ôter la vie. Il ordonna néanmoins qu'après ces longues et cruelles épreuves on leur tranchât la tête. L'exécuteur, par une indigne complaisance pour le préfet, laquelle augmenta le mérite de ces saints Martyrs, leur enfonça une lance dans la gorge, avant que de les achever avec l'épée.

C'est ainsi qu'ils montèrent tous deux au Ciel. Donatien, glorieux d'avoir gagné son frère, et Rogatien heureux d'être parvenu comme lui à la couronne du martyre, l'un ayant été la cause du salut de l'autre, et la conversion de celui-ci faisant la récompense du premier. Soutenus par une grâce abondante, fortifiés par l'espoir du prix qui s'approche, ils consommèrent heureusement leur vie par une mort salutaire, qui les fait régner éternellement avec Celui, auquel soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Drouet de Maupertuy.)

SAINT PATRICE,

ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Patrice, cinquième évêque de Bayeux, descendait d'une noble et riche famille de cette ville. Élevé dans la piété, il montra de bonne heure un grand mépris du monde. Après la mort de ses parents, il partagea ses biens entre l'Église et les pauvres, afin de se donner tout à Dieu. Il entra dans les Ordres sacrés et changea sa maison en une église, comme le rapporte une constante tradition. Ses vertus le firent choisir pour succéder à saint Loup sur le siége de Bayeux. Ce n'est cependant pas dans cette ville qu'il mourut, mais à Lisieux où l'on vénérait la plus grande partie de ses reliques.

SAINT GUILLAUME FIRMAT,

SOLITAIRE.

Né dans les premières années du XIe siècle, d'une famille noble de Tours, Guillaume après de brillantes études, embrassa l'état ecclésiastique et fut fait chanoine de Saint-Venant. Mais en même temps qu'il s'occupait des sciences sacrées, il apprenait

aussi la médecine qui lui paraissait convenir à ses aptitudes. Il l'exerçait gratuitement pour les pauvres.

Or en voyant le monde, il le reconnut plein de dangers ; il vendit donc tous ses biens et se retira avec sa mère dans une maison solitaire à quelques lieues de Tours, et ne s'occupa plus que de son âme. Cependant il était assez souvent visité par ses amis de Tours. Aussi lorsqu'il eut perdu sa mère, il alla chercher un lieu plus solitaire. Il trouva ce qui lui convenait dans la forêt de Concise, près de Laval. Il s'y construisit un petit ermitage, d'où il ne sortait qu'une fois par mois pour aller chercher des provisions.

Après quelques années de cette vie d'isolement, il ne put empêcher que quelques personnes vinssent se recommander à ses prières. Il n'avait pas totalement oublié ses connaissances médicales et il avait guéri quelques malades. On parlait à Laval de sa vie sainte et on exaltait sa bonté ; de jeunes dissolus qui ne croyaient pas à la vertu, parce qu'elle leur était étrangère, firent le complot de lui tendre un piége. Ils lui envoyèrent une femme de mauvaise vie, qui frappa à sa porte une heure après le coucher du soleil, en lui criant : Saint prêtre, ouvrez à une pauvre femme qui s'est perdue dans ces bois et qui craint d'être dévorée par les loups. Guillaume ouvrit et vit une femme mal vêtue qui tremblotait ; et aussitôt il alluma du feu pour la réchauffer. Mais pendant ce peu de temps la malheureuse avait dépouillé ses guenilles et elle se montrait vêtue avec un certain luxe. Reconnaissant le piége infâme qui avait éprouvé autrefois saint Martinien et quelques autres solitaires, il saisit un tison enflammé pour la mettre en fuite. Mais il l'avait saisi si vivement qu'il s'était brûlé le bras. La malheureuse poussa un cri et tomba à genoux en priant le Saint de lui pardonner. Ses guides accoururent à son cri et la ramenèrent. On a écrit que convertie par ce qu'elle avait éprouvé, elle mena dès lors une vie pénitente.

Quant à Guillaume, il quitta son ermitage le lendemain matin et fit le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il y souffrit beaucoup de la part des Sarrasins, qui le tinrent longtemps dans un cachot. Ayant enfin recouvré sa liberté, il revint en France et s'en alla

mourir à Mortain, où il rendit son âme à Dieu le 24 mai, à la fin du XIe siècle.

Il est honoré dans l'église de Saint-Evroult.

LA TRANSLATION DE SAINT DOMINIQUE.

Malgré le grand nombre de miracles qui rendaient son tombeau glorieux, les enfans de saint Dominique, passèrent plusieurs années sans rien faire pour obtenir sa canonisation; et demeurant toujours dans leur simplicité, ils disaient que sa sainteté étant connue de Dieu, il n'importait pas beaucoup qu'elle vînt à la connaissance des hommes. Le peuple ne cessait de réclamer l'assistance du Saint pour diverses sortes de maladies; plusieurs demeuraient à son tombeau les jours et les nuits; et lorsque leur persévérance avait été récompensée, ils suspendaient des images en cire d'yeux, de mains, de pieds, en témoignage des faveurs qu'ils avaient reçues. Mais dans la maison même de Saint-Nicolas, il se trouvait des religieux, qui ôtaient ces images, et empêchaient, autant qu'il était en eux, la publication des miracles par la crainte qu'on ne les soupçonnât d'agir par intérêt.

Cependant le nombre de religieux croissant toujours à Bologne, il fallut augmenter les logements, donner plus d'étendue et une nouvelle forme à l'église, et en démolissant l'ancien bâtiment, on laissa à découvert la sépulture de saint Dominique. C'est ce qui fit penser à transférer le corps dans un lieu plus décent. Le zèle des Bolonais ne prévint point en cela celui des religieux, parce qu'ils voyaient les miracles se multiplier, à mesure que l'on avait plus de liberté de s'approcher du saint tombeau. Mais ces miracles mêmes étaient de nouveaux motifs de ne pas différer davantage, à retirer de la poussière ce dépôt sacré, pour l'exposer d'une manière convenable à la vénération publique des fidèles. Le cardinal Ugolini, devenu Pape, sous le nom de Grégoire IX, non-seulement consentit avec joie à la translation, il l'ordonna même; et reprit sévèrement les religieux, de ce qu'ils avaient trop différé de rendre cet honneur à leur bienheureux Père.

Sa Sainteté écrivit aussitôt à l'archevêque de Ravenne, métro-

politain de Bologne, de se rendre sur les lieux avec tous ses suffragants, pour assister à cette cérémonie. Le général de l'Ordre, le bienheureux Jourdain de Saxe, qui en devait faire les honneurs, avec plus de trois cents de ses religieux, prévint l'arrivée des évêques. Et le mardi de la Pentecôte, 24 mai 1233, fut destiné pour cette translation, qui fit assembler une multitude innombrable de peuple.

Tout étant disposé, et les Bolonais ayant fait mettre des troupes sous les armes, pour empêcher qu'on ne leur enlevât ce trésor, dès qu'on eut commencé à creuser dans le lieu où il était caché depuis douze ans, il en sortit une excellente odeur, qui, se faisant sentir de tous les assistants, excita de nouveaux sentiments de dévotion et augmenta le respect. Le métropolitain, et les autres évêques, le clergé, le sénat, un grand nombre de gentilshommes qui avaient souhaité d'être présents à l'élévation des saintes reliques, saisis tout d'un coup d'admiration, et pénétrés d'une religieuse frayeur mêlée de joie, se prosternèrent dévotement contre terre, pour rendre leurs actions de grâces à Dieu, qui récompense avec tant d'éclat la sainteté de ses serviteurs[1]. Les évêques et le bienheureux Jourdain, ayant mis le saint corps dans une nouvelle châsse, on la ferma à trois clefs : le général en garda une, il remit la seconde au provincial de Lombardie, et donna la troisième aux magistrats de la ville.

Pendant que Dieu renouvelait les miracles, car il s'en fit dans le temps même de la cérémonie, le métropolitain avec ses suffragants et le clergé de Bologne, chanta la messe, dont l'introït parfaitement conforme à la solennité, commençait par ces paroles: *Accipite jucunditatem gloriæ vestræ, gratias agentes Deo, qui vos ad cœlestia regna vocavit.* Recevez cette joie de votre gloire, et rendez grâces à Dieu, qui vous a appelés à son royaume.

[1] Elevato igitur lapide, egressus est odor suavissimus et delectabilis, ut non tam sepulchrum, quam cella sentiretur aromatum patuisse ; eratque tam magnus et ingens, quod omnium qui aderant sensus, totamque ecclesiam adimplevit, incognitus, dissimilisque omni rei naturali, et aromata superans universa. Tunc Archiepiscopus cum Episcopis, et omnes qui aderant, stupore et gaudio repleti, ad terram se cum devotione et lacrymis prostraverunt, laudantes Dominum qui glorificavit tam magnifice Sanctum suum.

Huit jours après, le sénat de Bologne se rendit encore dans la même église, qui fut alors ouverte à tout le peuple. On fut obligé d'ouvrir aussi la châsse pour contenter la dévotion des fidèles. et d'un grand nombre de personnes de qualité, qui n'avaient pu se trouver à la translation. Le bienheureux Jourdain nous apprend que non-seulement les saintes reliques continuaient à rendre cette odeur miraculeuse, qui avait d'abord si agréablement surpris tous les assistants ; mais que le bois même, et la terre, qui les avaient enfermées, produisaient le même effet, aussi bien que tout ce que l'on faisait toucher à la châsse[1]. C'est de cette châsse, que le saint corps a été depuis transféré dans le magnifique mausolée, qu'on compte aujourd'hui parmi les plus augustes monuments qui soient en Italie.

L'Église a voulu conserver la mémoire de cette translation si glorieuse pour le saint Patriarche, en la mentionnant en ce jour au Martyrologe romain ; et le Saint-Siége a permis aux Frères Prêcheurs d'en faire la fête. (TOURON.)

SAINT JEAN DE PRADO,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Ce confesseur de la foi, né de parents nobles, à Morgobrose en Espagne, forma le projet d'embrasser l'Ordre de Saint-François, dès le temps où il faisait ses études à Salamanque. Il prit, en effet, l'habit chez les Frères Mineurs Déchaux de la province de Saint-Gabriel, qui pratiquaient l'étroite observance. Son noviciat n'était point encore fini qu'il brûlait du désir d'aller porter l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre.

Son directeur lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvait aspirer de longtemps à l'honneur d'aller évangéliser les infidèles, il se soumit humblement aux décrets de la Providence, et pour satisfaire au moins en partie, à son zèle pour le salut des âmes, il se mit à annoncer la divine parole en Espagne

[1] Sensimus et nos hujus odoris dulcedinem; et quæ vidimus, et sensimus, hoc testamur. Nunquam enim licet diutius juxta corpus eloquii portitoris sancti Dominici studiose steterimus, poteramus tanto dulcore satiari. Dulcor ille fastidium expellebat, devotionem ingerebat, miracula suscitabat. Si manu, si cingulo, si aliqua re tangebatur corpus, per tempus prolixum odor ille permanebat, etc.

S'étant fait connaître par la bonté de son cœur et ses mœurs pures, il fut élu commissaire général de la province de Saint-Didace. Il est le premier qui ait rempli cette dignité de l'Ordre, et il s'acquitta des devoirs qui y sont attachés, d'une manière à mériter les applaudissements.

Au milieu des occupations de son ministère, Jean de Prado ne perdait point de vue le dessein de travailler à la conversion des infidèles : il voulut donc se rendre à la Guadeloupe ; mais le Pape Urbain VIII, qui connaissait son activité et ses talents, ne lui permit pas d'y aller, et préféra l'envoyer en Afrique, muni de pouvoirs très-étendus.

Après beaucoup de difficultés, qu'il surmonta par sa patience, le saint religieux arriva à Maroc. Il commença par aller au secours des malheureux chrétiens retenus dans des cachots, et dont la foi était le plus exposée; il les consola, les fortifia et leur procura tous les secours qui étaient en sa puissance.

Le roi de Maroc, instruit de sa conduite, en fut irrité, et commanda qu'on le chargeât de chaînes, et qu'on le jetât dans une obscure prison. Le Serviteur de Jésus-Christ ne fut point ébranlé par ce traitement rigoureux ; mais baisant ses fers, il s'écria dans le transport de son amour : « C'est maintenant, ô mon Dieu ! que je vois que vous m'aimez, puisque vous me comblez de vos bienfaits. »

On n'oublia rien pour lui rendre sa prison insupportable. Celui qui était chargé de lui faire piler la poudre à canon, le maltraitait d'une manière inouïe, et centuplait par ses rigueurs les fatigues de son travail. Cependant le Serviteur de Dieu n'opposait à tant de cruauté que des prières pour ses persécuteurs. Il ne discontinuait pas de louer Dieu au milieu de ses souffrances.

Une constance inconnue à ces barbares, les étonna sans doute : ils ne concevaient peut-être pas qu'on pût tant endurer pour sa croyance. Quoi qu'il en soit, ils tirèrent Jean de Prado de sa prison et le présentèrent à leur roi. Quand le saint Apôtre fut devant lui, il sembla redoubler de courage pour exposer les vérités de la religion chrétienne.

Il le fit avec tant de force et de clarté, que le prince ne put

répondre. Outré de sa transcendance, et de voir qu'un simple religieux l'avait vaincu, il commanda qu'il fût tourmenté. On commença par l'attacher à une colonne, où son corps fut déchiré de mille coups, et où il reçut une plaie profonde à la tête ; ensuite on le jeta dans un brasier ardent : dans cette cruelle situation il rassembla ses forces et ne cessa de prêcher Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'un coup de hache lui ayant enfoncé le crâne, son âme quitta son corps pour aller recevoir la couronne de l'immortalité.

La mémoire de ce saint Martyr est en grande vénération dans ces pays barbares, et les religieux de Saint-François, autorisés par le Siége apostolique, ont érigé une paroisse de son nom.

Le Pape Benoît XIII, instruit des tourments qu'il a soufferts et des prodiges qu'il a opérés, l'a mis au nombre des Bienheureux, et a permis à l'Ordre de Saint-François d'en faire l'office et d'en dire la messe.

Benoît XIII fit insérer son nom au Martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX GÉRY,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le père de ce saint pénitent avait cédé à saint Louis la moitié de sa baronnie de Lunel afin que ce prince pût disposer du port d'Aigues-Mortes pour l'embarquement des croisés. Ses deux fils, Géry et Effrenald, voulant se préparer par la prière à ce saint pèlerinage, se retirèrent dans les montagnes voisines du Pont du Gard, où ils menèrent quelque temps la vie érémitique.

Ils allèrent ensuite à Rome visiter les tombeaux des Apôtres, selon le vœu qu'ils en avaient fait, et prirent de là le chemin d'Ancône, où ils devaient s'embarquer pour la Terre-Sainte. La fatigue du voyage, car ils allaient à pied, jointe aux austérités de leur vie, força le bienheureux Géry de s'arrêter près de Monte-Santo, dans une chaumière où il mourut.

Dieu fit éclater sa sainteté par tant de miracles que l'on éleva une chapelle sur son tombeau. Benoît XIV et Pie VI approuvèrent le culte qu'on lui rendait dans le diocèse de Fermo ; et Pie IX permit d'en faire la fête en ce jour dans le diocèse de Montpellier, d'où il était originaire.

LE BIENHEUREUX STANISLAS DE CÉMIN,

FRÈRE MINEUR.

Stanislas de Cémin avait fait ses études en Pologne, sa patrie, et pris le grade de bachelier en l'université de Cracovie, avant de prendre l'habit de religieux de Saint-François.

On n'a rien de certain sur les détails de sa naissance et de sa vie, sinon qu'il était homme d'un jugement fort sain et qu'il s'était adonné particulièrement à méditer sur la Passion du Sauveur; genre d'exercice spirituel qui lui avait procuré de grandes lumières et d'abondantes consolations, dont il a fait un excellent usage.

Après avoir demeuré deux ans au couvent de Jérusalem, dans l'exacte pratique des vertus religieuses, il y mourut saintement dans le cours de l'an 1509.

SAINTE ESTHER,

REINE.

Mardochée ayant été transporté à Babylone par le roi Nabuchodonosor avec les autres captifs du royaume de Juda, passa de Babylone à Suse, capitale de la Perse, et s'y établit avec sa famille. Il avait une nièce nommée Edisse, et qui est beaucoup plus connue sous le nom d'Esther. Elle perdit son père et sa mère dès sa plus tendre enfance; Mardochée la prit chez lui, et comme il n'avait point d'enfant, il l'adopta pour sa fille et eut un soin tout particulier de son éducation. Il l'éleva dans la crainte du Seigneur, dans l'amour de sa religion, dans l'observation exacte des commandements de Dieu, et dans une grande délicatesse de conscience pour les pratiques de la loi de Moïse, et pour l'éloignement de tout commerce avec les infidèles.

Assuérus régnait alors sur les Perses et les Mèdes. La seconde année de son règne, Mardochée eut une vision de ce qui devait bientôt arriver à sa nièce, à lui-même et aux Juifs. Il vit deux dragons qui s'élevèrent pour combattre l'un contre l'autre, et qui se firent deux partis, l'un des impies, qui était le plus fort, et l'autre des justes. Ces derniers, à la vue des maux qui les allaient

accabler, poussèrent leurs cris vers le ciel ; en même temps une petite fontaine, agitée au bruit de ces cris, grossit et s'enfla jusqu'à devenir un grand fleuve, qui répandit ses eaux en abondance, ce qui releva le parti des justes. Mardochée ne put expliquer ce songe que d'une manière générale, jusqu'à ce que l'événement lui fit comprendre que sa nièce Esther était marquée par cette petite fontaine devenue un grand fleuve, et que lui-même et Aman, favori du roi, étaient désignés par les deux dragons.

L'année suivante Assuérus répudia la reine Vasthi, et il fut résolu dans son conseil qu'il en épouserait une autre. Comme il l'aimait toujours passionnément à cause de sa rare beauté, ses officiers crurent que pour bannir de son cœur cette affection qui le tourmentait inutilement, il fallait trouver une fille qui surpassât encore Vasthi en beauté. On alla par ordre du roi chercher dans les provinces les plus belles filles de l'empire, et parmi un grand nombre on présenta aussi Esther.

Son oncle Mardochée, que cette séparation ne pouvait empêcher de veiller sur elle, et qui lui avait recommandé surtout de ne point dire de quelle nation elle était, se promenait tous les jours devant le vestibule du palais, afin de savoir ce qui arriverait à sa nièce. Le rang de toutes ces filles était marqué pour être présentées l'une après l'autre au roi. Quand le jour d'Esther fut venu pour paraître devant Assuérus, il la trouva si belle, quoiqu'elle ne fût pas parée comme les autres, qu'il l'aima et la rendit maîtresse de son cœur et de son esprit. Il lui mit le diadème sur la tête, la fit proclamer reine, et ordonna un festin magnifique pour célébrer ses noces.

Cette grande élévation n'apporta aucun changement aux dispositions où la reine était pour son oncle, qu'elle continua de regarder toujours comme son père et son maître, s'assujettissant à suivre tous ses conseils aussi exactement que lorsqu'elle était chez lui. Mardochée, de son côté, demeurait à la porte du palais, pour être toujours prêt à l'instruire de ce qu'elle avait à faire. C'est alors qu'il découvrit la conspiration de deux eunuques, qui, pour quelques mécontentements qu'ils croyaient avoir reçus du

roi, avaient entrepris d'attenter à sa personne, et avaient pris jour pour le tuer. Il en avertit la reine, sa nièce, qui alla aussitôt déclarer la chose au roi, et prit cette occasion pour lui faire connaître son oncle. On fit le procès aux deux eunuques, qui avouèrent le crime dont ils étaient accusés. Le roi fit écrire ce fait dans les annales de la couronne, pour servir à l'histoire de son règne; et sans récompenser encore Mardochée, il se contenta de lui permettre l'entrée de son palais.

Ce fut vers ce temps que commença la faveur d'Aman, que le roi éleva au-dessus des princes et des satrapes de son royaume. Cet homme était de la race des Amalécites. Tous ceux qui entraient au palais étaient obligés de fléchir le genou devant ce favori, et l'adoraient. Il n'y avait que Mardochée qui refusât de lui rendre cet honneur, ne croyant pas que la loi du Dieu qu'il servait lui permît de le faire. Aman le remarqua, et il sut que Mardochée était juif : il en fut tellement irrité, qu'il résolut de s'en venger sur toute la nation juive.

Aman déterminé à la perte des Juifs, les représenta au roi comme des hommes dangereux, et le pria d'ordonner par un édit qu'on les fît mourir tous. Le roi tirant de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour sceller ses lettres, le donna à Aman, et lui dit : « Faites-en ce que vous jugerez juste. » Aman ayant obtenu tout ce qu'il pouvait souhaiter, fit dresser un édit au nom du roi. Il y était ordonné à tous les satrapes ou gouverneurs de provinces, à tous les juges et magistrats de faire tuer généralement tous les Juifs, sans exception ni de sexe ni d'âge. Ce massacre était marqué pour le treizième jour du douzième mois de l'année.

Mardochée ayant appris ce cruel édit se couvrit d'un sac, se mit de la cendre sur la tête, et vint au palais où il demeura à la porte, parce qu'il n'était point permis d'entrer en l'état où il se trouvait. La reine avertie par ses filles de l'état où l'on voyait son oncle, en fut toute troublée, et lui envoya sur-le-champ un habit pour s'en revêtir; mais il le refusa, et lui fit dire qu'Aman avait acheté la vie de tous les Juifs. Il lui fit remettre en même temps une copie de l'édit, afin qu'elle vît par elle-même le dan-

ger où ils étaient. La reine, embarrassée, répondit qu'il était défendu sous peine de mort d'entrer chez le roi sans y être appelé par un ordre exprès; qu'à la vérité le roi faisait quelquefois grâce, lorsqu'il touchait de son spectre d'or ceux qu'il voulait sauver, mais que son sang ni aucune autre considération ne lui donnait lieu d'espérer cette faveur. Mardochée répliqua qu'elle ne devait pas tant considérer sa sûreté que le salut de ses frères; que si elle abandonnait sa nation dans cette extrémité, Dieu saurait la délivrer, mais qu'il la ferait périr elle-même avec toute sa race pour la punir de son indifférence; qu'enfin Dieu ne l'avait peut-être élevée sur le trône que pour la mettre en état de sauver son peuple. Esther, touchée, pria son oncle d'assembler tous les Juifs qui étaient dans Suse, de leur ordonner un jeûne de trois jours et des prières à Dieu pour elle.

Esther, de son côté, se renferma, prit des habits de deuil, se couvrit de cendres, demandant à Dieu avec larmes de lui rendre le roi favorable, et de lui mettre en la bouche ce qu'elle devait lui dire. Les trois jours de jeûne étant passés, Esther quitta ses habits de deuil et se revêtit de ce qu'elle avait de plus riche et de plus brillant. Elle alla dans ce magnifique appareil à l'appartement du roi, accompagnée de deux de ses femmes seulement, sur l'une desquelles elle s'appuyait; l'autre portait la queue de sa robe. Ayant passé toutes les portes, elle se présenta devant le roi, qui était sur son trône, élevé sur une haute estrade, tout éclatant d'or et de pierreries. La majesté fière et menaçante du prince, et son aspect terrible, lui causèrent une si grande frayeur, qu'elle fut saisie d'abord, et tomba évanouie sur les femmes qui la soutenaient. Le roi, dont Dieu changea le cœur tout d'un coup, craignant pour Esther, descendit promptement de son trône, la prit entre ses bras, et la soutint jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle. Il la rassura ensuite par des discours pleins de tendresse. Il lui présenta son sceptre pour le toucher, et voyant qu'elle ne parlait point, il la toucha sur le cou avec le sceptre, pour ne pas contrevenir à la loi qu'il avait faite, et l'embrassant, il lui demanda de la manière la plus tendre, pourquoi elle ne lui parlait pas. Esther ayant un peu repris ses esprits, lui dit : « En vous

voyant, seigneur, j'ai cru voir un Ange de Dieu. Mon cœur s'est troublé à la vue de tant de gloire et de majesté; et vous m'avez paru si redoutable, que je ne sais ce que je suis devenue. »

En disant ces paroles, elle pensa s'évanouir de nouveau; le roi en fut troublé, et n'oubliant rien de ce qu'il croyait capable de la rassurer, il lui dit qu'il n'y avait point de faveurs qu'elle ne dût attendre de lui; et que quand elle lui demanderait la moitié de son royaume, il la lui donnerait avec joie. Esther lui dit que la grâce qu'elle désirait de lui, était d'agréer qu'elle lui donnât un repas qu'elle lui avait préparé, et qu'Aman y vint avec lui; ce qui lui fut accordé. Étant à table, il la pressa de lui dire ce qu'elle désirait, l'assurant de nouveau qu'il n'y avait rien qu'il ne lui donnât avec plaisir. Esther le supplia de trouver bon qu'elle différât jusqu'au lendemain, et de lui faire encore l'honneur ce jour-là de venir manger chez elle, et d'amener aussi Aman, ce qu'elle n'eut aucune peine à obtenir.

Aman sortit de ce premier repas, fort satisfait de lui-même et fort joyeux de la faveur que la reine lui faisait, de manger avec le roi et avec elle. Mais ayant rencontré Mardochée dans le palais, il fut irrité de voir qu'il continuait à ne se point prosterner devant lui, et qu'il ne s'était pas même levé de son siége pour le saluer. Lorsqu'il fut de retour en son logis, il raconta à sa femme et à ses amis la faveur extraordinaire que le roi et la reine lui avaient faite de trouver bon que lui seul assistât à leur festin, et de lui avoir recommandé de revenir à celui que la reine devait donner encore au roi le lendemain. Mais avec tous ces avantages, ajouta-t-il, je ne puis être content, tant que je verrai dans le palais ce Mardochée qui a l'insolence de me mépriser.

Sa femme lui dit que pour se délivrer de cette peine, il n'avait qu'à faire dresser une potence de cinquante coudées, et demander au roi le lendemain au matin la permission de faire pendre Mardochée. Aman approuva l'expédient et fit dresser le soir même une potence dans la cour de sa maison. Mais Dieu confondit bientôt toutes ses espérances, car la nuit étant venue, il permit que le roi n'ayant pu s'endormir, voulut employer le temps de son repos à quelque chose d'utile. Ce prince se fit apporter

les registres concernant ce qui s'était passé sous son règne, et les fit lire devant lui. A mesure que l'on y trouvait quelque belle action, ou quelque service rendu à l'État ou au roi, on y voyait en même temps la récompense. Lorsqu'on vint à l'endroit où il était écrit que Mardochée avait découvert la conspiration et qu'il avait sauvé la vie au roi, le secrétaire continuant de lire, commençait un autre article. Le roi l'arrêta pour savoir s'il n'y était point parlé de la récompense que Mardochée avait reçue pour ce service : il lui répondit qu'il ne trouvait rien d'écrit, et les gens qui étaient là dirent qu'il n'avait rien reçu.

Le roi ne voulut pas qu'on passât plus loin, et après avoir songé à ce qu'il avait intention de faire, il envoya voir s'il n'y avait personne dans l'antichambre de ceux qui étaient de la première considération. On y trouva Aman, qui était venu avant le jour demander au roi la permission de faire pendre Mardochée à la potence qu'il lui avait préparée. Le roi donna ordre qu'on le fît venir, et le voyant, il lui dit : « Que pourrait-on faire pour un homme que le roi désirerait combler d'honneur ? » Aman, persuadé que cela le regardait, répondit : « Le roi ne saurait faire plus d'honneur à celui qu'il veut ainsi honorer, qu'en donnant ordre qu'on le fasse monter sur le cheval qu'il a coutume de monter lui-même, qu'il soit revêtu des habits royaux, le diadème sur la tête ; que le premier des princes du royaume ou celui des grands de la cour que le roi considère le plus, tienne le cheval par les rênes, et que, marchant devant lui par les rues et les places de la ville, il crie comme ferait un héraut : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaît au roi d'honorer. »

Le roi reçut fort bien l'avis, et il dit à Aman de prendre donc son cheval, avec une de ses robes de pourpre et les autres ornements royaux qu'il lui avait marqués, d'en revêtir le juif Mardochée, de le faire monter avec cet appareil, de marcher lui-même devant lui, tenant la bride, et de crier a haute voix, comme il lui avait dit qu'il fallait faire, parce qu'il était la personne de son royaume qu'il considérait le plus, depuis qu'il lui avait donné le premier rang après lui.

Aman, qui s'était flatté que c'était à lui que le roi déférait ces

honneurs, fut mortifié au point qu'on peut se l'imaginer, lorsqu'il vit que non-seulement il n'en devait être que le ministre, mais que celui à qui il fallait les rendre était l'ennemi même dont il était venu demander la mort. Dans la nécessité d'obéir à un commandement si exprès, il alla prendre Mardochée, et malgré la répugnance de l'un et de l'autre, la volonté du roi fut exécutée avec toutes les solennités qu'il avait ordonnées.

Mardochée, aussi confus qu'Aman, vint au retour de la cérémonie se remettre à la porte du palais dans le même état qu'auparavant, sans faire valoir ce qui venait de se passer à son avantage. Aman s'en retourna aussi chez lui, mais fort affligé et la tête couverte. Il conta à sa femme et à ses amis le sujet de son affliction, et sur ce qu'il était en peine de savoir ce qu'il y aurait à faire, ils lui répondirent que si ce Mardochée, devant lequel il avait commencé de tomber, était de la race des Juifs, il ne pourrait réussir dans ce qu'il entreprenait contre lui, et que, puisqu'il paraissait que Dieu assistait cet homme, il ne fallait plus songer à s'en venger.

Lorsqu'il s'entretenait encore sur ce sujet, les eunuques du roi vinrent dire à Aman de se hâter pour se trouver au festin de la reine. L'un d'eux, voyant une haute potence dressée dans la cour, s'enquit de ce que c'était, et sut qu'elle avait été préparée pour Mardochée, dont Aman était allé demander la mort au roi, avant que de faire l'action qui causait son chagrin. Au milieu du festin, le roi dit à la reine de lui demander tout ce qu'elle voudrait, et de s'assurer qu'elle l'obtiendrait, fût-ce la moitié de son royaume. Esther lui dit que le péril où elle était avec tous ceux de sa nation ne lui permettait pas de lui parler d'autre chose, et qu'elle se serait contentée de gémir dans le silence, sans prendre la liberté de l'importuner, s'il n'avait été question que de les condamner tous et elle avec eux, à une rude servitude, et de les vendre comme des esclaves, mais que s'agissant de sa perte entière et de celle de tout son peuple, elle avait été forcée de recourir à sa clémence, et que la grâce qu'elle avait à lui demander était de lui accorder la vie pour tant d'innocents.

« Nous avons un ennemi, ajouta-t-elle, dont la cruauté re-

tombe sur le roi même. C'est celui qui a juré notre perte. » Assuérus, fort étonné d'un tel discours, lui demanda qui était cet ennemi. « C'est Aman lui-même que vous voyez près de nous, répondit-elle ; c'est lui qui, par la haine mortelle qu'il a conçue contre les Juifs, a résolu de nous faire tous périr. » Aman, frappé de ce qu'il entendait dire, demeura tout interdit, et ne put soutenir les regards ni du roi, ni de la reine ; la surprise du roi fut si grande qu'il se leva de table et entra tout troublé dans un jardin qui était proche. Aman jugea aussitôt qu'il était perdu, et il s'approcha de la reine pour la conjurer de lui sauver la vie.

Le roi revenu du jardin étant rentré dans le lieu du festin, trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où était Esther, et dans le transport de sa colère, il dit : « Quoi ! il veut faire même violence à la reine, en ma présence et dans ma maison ! » Une parole si foudroyante fut regardée comme un arrêt de mort. A l'instant même les serviteurs du roi couvrirent le visage d'Aman, comme on avait coutume d'en user à l'égard des criminels qui étaient condamnés. Alors l'eunuque dit au roi, qu'il avait vu dans la cour d'Aman une potence de cinquante coudées qu'il avait fait préparer pour Mardochée. Ce prince donna ordre qu'Aman y fût pendu lui-même, ce qu'il fit exécuter sur-le-champ.

Dès le même jour, le roi donna la maison d'Aman à la reine, qui prit l'occasion de le remercier, pour lui présenter Mardochée, en lui déclarant que c'était son oncle et qu'il lui avait tenu lieu de père. Le roi lui fit porter l'anneau qu'il avait fait ôter à Aman, et le fit ainsi garde de son sceau. Mardochée fut fait en même temps intendant de la maison de la reine. Le roi lui donna le rang des princes dans sa cour, et voulut qu'avec la robe d'hyacinthe et de bleu céleste, il portât encore le manteau de pourpre et de soie, et la couronne d'or sur la tête ; ce qui donna de la joie à toute la ville de Suse.

Bientôt après Mardochée fut fait grand-maître du palais, puis il fut établi la seconde personne dans l'empire d'Assuérus, et son crédit augmenta de telle sorte avec sa réputation, que son nom fut craint et respecté partout. La reine obtint facilement la révocation de l'édit qu'Aman avait dressé et envoyé par les pro-

vinces de l'empire, pour faire mourir tous les Juifs au douzième mois de l'année.

On ignore le reste de la vie d'Esther. On la fête le vingt-quatrième jour de mai.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 24 mai, on célèbre à Rome la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice établie par Pie VII en reconnaissance de son heureux retour qui eut lieu ce jour-là. Déjà saint Pie V avait éprouvé la puissance de la très-sainte Vierge qui avait fait gagner à la flotte chrétienne la bataille de Lépante ; mais Pie VII lui dut en quelque sorte davantage, ayant été tenu pendant plus de cinq ans en captivité par un ennemi dont le pouvoir s'étendait sur toute l'Italie et la plus grande partie de l'Europe.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Antioche, la fête de saint Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, docteur et prophète du Nouveau Testament, mort et enterré dans cette ville.

1 NONO KALENDAS JUNII.

Antiochiæ, natalis sancti Manahen, Herodis Tetrarchæ collactanei, doctoris et prophetæ sub gratia novi Testamenti, in eadem urbe quiescentis. — Item, beatæ Joannæ uxoris Chusæ procuratoris Herodis, quam Lucas evangelista commemorat. — In portu Romano, natalis sancti Vincentii martyris. — Brixiæ, sanctæ Afræ martyris, quæ sub Hadriano imperatore passa est. — Namnetis in Britannia minori, beatorum martyrum Donatiani et Rogatiani fratrum, qui sub Diocletiano imperatore pro constantia fidei in carcerem missi, et in equuleo suspensi ac laniati, deinde lancea militari confossi, novissime capita eorum præcisa sunt. — In Istria, sanctorum martyrum Zoelli, Servilii, Felicis, Silvani, et Dioclis. — Eodem die, sanctorum martyrum Meletii ducis exercitus, ac sociorum ejus ducentorum et quinquaginta duorum, qui diverso mortis genere martyrium compleverunt. — Item, sanctarum martyrum Susannæ, Marcianæ et Palladiæ prædictorum militum conjugum, quæ una cum parvulis suis confractæ sunt. — Mediolani, sancti Robustiani martyris. — Marochii in Africa passio beati Joannis de Prado ordinis Minorum strictioris observantiæ discalceatorum, qui in prædicatione Evangelii post vincula, carceres, flagella, plurimaque alia tormenta pro Christo fortiter tolerata, per ignem martyrium consummavit. — In Monasterio Lirinensi, sancti Vincentii presbyteri, doctrina et sanctitate conspicui. — Bononiæ, translatio sancti Dominici confessoris, tempore Gregorii Papæ noni.

De plus, la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, dont l'Évangéliste saint Luc fait mention.

A Porto, fête de saint Vincent, martyr.

A Bresse, saint Afre, qui souffrit sous l'empereur Adrien.

A Nantes en Bretagne, les saints martyrs Donatien et Rogatien frères, qui, sous l'empereur Dioclétien. ayant été mis en prison, puis étendus et déchirés sur le chevalet, ensuite percés d'un coup de lance, à cause de leur constance dans la foi, eurent enfin la tête tranchée.

En Istrie, les saints martyrs Zoël, Servile, Félix, Sylvain et Dioclès.

Le même jour, les saints Mélèce, général d'armée, et deux cent cinquante-deux de ses compagnons, qui accomplirent leur martyre par divers genres de mort.

De plus, les saintes martyres Susanne, Marcienne et Palladie, femmes de trois de ces soldats, qui furent mises en pièces avec leurs petits enfants.

A Milan, saint Robustien, martyr.

A Maroc, en Afrique, le martyre de saint Jean de Prado, Frère-Mineur déchaussé de l'étroite observance, qui, ayant souffert avec courage les fers, la prison, les fouets, et plusieurs autres tourments, pendant qu'il prêchait l'Évangile, acheva son martyre par le feu.

Au monastère de Lérins, saint Vincent, prêtre, remarquable par sa science et sa sainteté.

A Bologne, translation de saint Dominique, confesseur, du temps du Pape Grégoire IX.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Secondin, martyr, avec saint Zebelle et saint Servule.

Saint Thomas Salus, moine à Antioche.

Saint Elpige, honoré à Salerne où l'on garde son corps.

Sainte Laurienne et sainte Agrippine, honorées autrefois à Corbie.

Saint Saturnin, martyr en Afrique, après plusieurs autres.

Saint Vincent, évêque de Foligno.

Saint Cione, dont les reliques sont à Salerne.
Saint Averse, au royaume de Naples.
Saint Messelin, l'un des patrons de Tarbes.
Le bienheureux Philippe, des Ermites de Saint-Augustin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Anaclet Jumeau, jeune ecclésiastique du diocèse du Mans, mais non encore ordonné prêtre, n'ayant pas fait les serments schismatiques, condamné à mort comme prêtre réfractaire, et décapité le 24 mai 1794.

Joseph-Benezet Cathelany, curé dans le diocèse d'Uzès, condamné aussi comme réfractaire et contre-révolutionnaire, exécuté le 24 mai 1794.

François Chabral, prêtre du diocèse de Limoges, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 24 mai 1794.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MAI.

Saint Grégoire VII, Pape. — Saint Urbain Ier, Pape et martyr. — Saint Denis, évêque de Milan. — Saint Zénobe, évêque de Florence. — Saint Pasicrate et saint Valention, martyrs. — Saint Injurieux et sainte Scholastique. — Saint Maxime ou Mauxe, et saint Vénérand, martyrs. — Sainte Eliboubane. — Saint Lié, abbé. — Saint Adelin, abbé de Sherbury. — Saint Gennade, évêque d'Astorga. — La translation de saint François d'Assise. — Le Bienheureux Barthélemi d'Angléria, frère mineur. — Le Vénérable Michel Le Nobletz. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE VII,

PAPE.

En canonisant ce pontife célèbre, que les dissidents de toutes les nuances ont calomnié de concert, l'Église, dans son infaillible sagesse, a devancé les jugements des hommes savants, à qui le sens droit vient souvent un peu tard. Que les écrivains albigeois, luthériens et calvinistes aient maltraité un grand Pape, qui fut la colonne ferme de la catholicité ; que les philosophes de la triste philosophie du dernier siècle aient renouvelé ces mensonges, on le comprend. Ce qui étonne, c'est qu'ils aient été reproduits jusqu'à nos jours par les historiens catholiques de notre pays. Il a fallu qu'un savant protestant, M. Voigt, prît sa défense ; et cet ennemi de la papauté a démontré, dans son remarquable ouvrage, par des faits, par des pièces authentiques et par des autorités incontestables, que Grégoire VII avait été, au XIe siècle, le sauveur de l'Europe, où, sans lui, la civilisation périssait.

Celui qui devait illustrer encore le nom des Grégoire, naquit à Soano, dans la Toscane, et reçut au baptême le nom d'Hildebrand. Il était fils d'un charpentier. Son intelligence précoce et son amour pour l'étude engagèrent un oncle qu'il avait et qui était abbé du monastère de Sainte-Marie-sur-le-Mont-Aventin, à se charger de son éducation. Il répondit si bien aux soins que ses

maîtres prirent de lui, qu'il devint, dans le jeune clergé, une des plus brillantes espérances de l'Église.

Grégoire VI, s'étant démis du souverain pontificat et partant pour l'Allemagne, se fit accompagner du jeune Hildebrand, dont il avait entendu parler avec les plus grands éloges. Chemin faisant ils eurent occasion de visiter Cluny. Saint Odilon qui en était abbé, reçut les pieux pèlerins avec sa charité ordinaire; et devinant bien vite les éminentes qualités d'Hildebrand, il fit si bien par ses exhortations et sa pieuse affabilité, qu'il le détermina à rester auprès de lui. Il le conserva sept ans, avec la consolation de pouvoir le proposer à tous ses religieux comme un modèle achevé.

Sa réputation de science profonde, d'intégrité et de sagesse, s'étendit bientôt hors de son monastère, et lorsque l'évêque de Toul, Bruno, élevé à la chaire de saint Pierre par l'autorité de l'empereur Henri III, passa par Cluny en se rendant à Rome, il crut devoir soumettre à Hildebrand les doutes qui l'obsédaient sur la canonicité de son élection. Ce fut sans doute un beau spectacle que celui d'un évêque, né prince, appelé par l'empereur, son parent, au gouvernement de l'Église universelle, s'arrêtant dans sa marche pour protester à un pauvre moine qu'il est prêt à retourner dans son évêché, s'il le lui ordonne et s'il voit quelque irrégularité dans son élévation. L'austère religieux, mettant les saints canons de l'Église et la gloire de Dieu avant tout, reproche nettement à Bruno d'avoir accepté du chef de l'empire une dignité qu'il ne devait tenir que de la libre élection du peuple et du clergé romain.

Touché cependant de ses dispositions humbles et soumises, et redoutant un autre choix qui pouvait être moins heureux sous l'influence usurpée de l'empereur, il engage Bruno à continuer sa route, mais à soumettre son élection à ceux qui seuls ont droit dès qu'il sera arrivé dans la capitale du monde chrétien. Bruno, en se rendant, voulut emmener Hildebrand, dont il sentait combien les conseils lui seraient utiles. Il fit à Rome son entrée; et bientôt élu par les suffrages unanimes, il déposa ses scrupules, qui n'étaient plus fondés, et prit comme Pape le nom de Léon IX.

Il donna au jeune moine, qui avait bien voulu le suivre, la direction du monastère de Saint-Paul, et le créa cardinal sous-diacre de l'Église romaine.

Le monastère de Saint-Paul de Rome, relâché plus qu'un autre peut-être par les désordres du temps, avait besoin de réforme. La discipline y fut remise en vigueur ; les domaines aliénés par la négligence et l'impéritie des abbés, furent revendiqués ; les travaux journaliers imposés par la règle reprirent leur cours, et l'on vit en peu de temps les religieux de Saint-Paul marcher sur les traces de ceux de Cluny. Dans cette occasion, Hildebrand montra déjà cette persévérance inébranlable, cette fermeté de caractère et cette souplesse d'esprit, dont il donna plus tard tant d'exemples dans le gouvernement de l'Église.

A la mort de saint Léon IX, qui l'avait emmené de Lorraine, Hildebrand n'était encore que sous-diacre de l'Église romaine. Mais telle était la confiance publique en ses lumières et en sa vertu, que le clergé et le peuple de Rome l'envoyèrent à la tête d'une ambassade, à l'empereur Henri le Noir, pour choisir en leur nom tel pape qu'il jugerait à propos. Il choisit Guébehard, évêque d'Aichstedt, parent de l'empereur ; il le choisit malgré l'empereur et malgré l'évêque, qui prit le nom de Victor II. Il envoya légat en France le sous-diacre Hildebrand, pour réprimer la simonie qui ravageait principalement l'Italie et la Bourgogne. Le légat tint un concile dans la province de Lyon. L'évêque de la ville même où se tenait le concile était accusé d'avoir acheté l'épiscopat.

Le légat, l'ayant fait comparaître, le pressa de reconnaître humblement sa faute ; l'évêque se voyant dans sa ville et soutenu par le comte du pays, méprisa d'abord les paroles du légat, mais quand il vit et que le légat et que les évêques du concile pensaient sérieusement à le juger selon la rigueur des canons, il se mit à nier hardiment ce dont on l'accusait. La discussion de l'affaire n'ayant pu être terminée le premier jour, on la remit au lendemain. L'évêque accusé, craignant la sévérité inflexible du juge, corrompit par argent, pendant la nuit, et les accusateurs et les témoins. Le lendemain, il se présenta au concile et demanda

fièrement : Où sont mes accusateurs ? qu'il paraisse, qui que ce soit qui veut me condamner ! Tous gardaient le silence. Le légat Hildebrand, jetant un profond soupir, et s'étant consulté avec les Pères du concile, dit à l'évêque coupable : Croyez-vous que le Saint-Esprit, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de même substance que le Père et le Fils ? L'évêque répondit : Je le crois. Hildebrand continua : Dites alors : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. L'évêque commença, mais il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, quoiqu'il essaya jusqu'à trois fois. Alors se jetant aux pieds du légat, il confessa son crime et fut déposé de l'épiscopat ; et aussitôt il prononça sans peine le *Gloria Patri* entièrement. Saint Pierre Damien et Didier, abbés du Mont-Cassin, qui rapportent ce miracle, l'avaient appris de la bouche même du légat Hildebrand, qui était alors le Pape saint Grégoire VII[1].

Le Pape Etienne IX, successeur de Victor II, ayant assemblé dans l'église les évêques, le clergé et le peuple romain, ordonna très-expressément que, s'il venait à mourir pendant l'absence du sous-diacre Hildebrand, envoyé à l'impératrice pour des affaires d'État, on ne fît point d'élection, mais qu'on laissât vaquer le Saint-Siége jusqu'au retour d'Hildebrand, pour en disposer par son conseil. Et de fait, Etienne IX étant mort peu après, les Romains attendirent que le sous-diacre Hildebrand fût revenu de son ambassade, quoique des factieux eussent fait un antipape dans l'intervalle.

Hildebrand choisit Gérard, évêque de Florence, qui prit le nom de Nicolas II. Ce Pape étant mort en 1061, eut pour successeur Alexandre II, qui eut dans le cardinal Hildebrand la même confiance que ses prédécesseurs. Les évêques simoniaques de Lombardie firent un anti-pape. Pour terminer ce schisme, qui allait s'affaiblissant, Alexandre II convoqua, l'an 1067, un concile à Mantoue. Il voulut que saint Pierre Damien y assistât, et, pour cet effet, il lui ordonna de venir à Rome ; mais Pierre, déjà vieux et attaché à son désert de Fontavellane, s'en excusa et promit

[1] Labbe, t. IX, p. 1080. *Pet. Dam. in ep. ad Nic. Pap. Paul Bernried in it. Greg. VII.*

seulement d'aller à Mantoue. Sa lettre porte en tête : Au Père et au Fils, au Pape et à l'archidiacre, Pierre, pécheur et moine. Cet archidiacre était le cardinal Hildebrand, avec qui saint Pierre Damien était uni de l'amitié la plus intime et la plus tendre. Ils n'avaient tous deux qu'une pensée et qu'un désir : la gloire de Dieu et de son Église.

Cependant ils n'étaient pas toujours d'accord en tout. Saint Damien, appelé malgré lui à la dignité de cardinal-évêque d'Ostie, ne demandait qu'à y renoncer et à retourner simple moine dans son désert. Son saint ami Hildebrand, pour le bien de l'Église universelle, s'y opposait de toutes ses forces, et lui en faisait même des reproches. De là les altercations et les plaintes amicales qui éclatent dans plusieurs lettres de Pierre Damien, particulièrement dans la suivante :

« J'admire, vénérable frère, pourquoi votre sainte âme ne peut s'adoucir à mon égard par aucune occasion, au point que, surtout quand je suis absent, vous ne profériez pas une parole sur mon compte qui paraisse tenir de la charité ; mais chaque fois qu'on m'adresse un message, ou qu'il est question de moi en votre présence, aussitôt on rebute le nom de ma petitesse, on en conspue la renommée, on en tourne la légèreté en dérision ; l'on débite de tels propos sur mon compte, que c'est une fable amusante pour mes ennemis et une douloureuse confusion pour moi. Cependant, depuis que je suis enchaîné à l'Église romaine, puissé-je avoir obéi à Dieu et à Pierre avec le même empressement qu'à vos entreprises et à vos efforts ! Dans tous vos combats et dans toutes vos victoires, je me suis précipité dans la mêlée, non comme votre compagnon d'armes ou votre suivant, mais comme la foudre.

« Quel combat avez-vous jamais entrepris, que je n'en fusse aussitôt et l'avocat et le juge ? Je n'y suivais d'autre autorité des canons que le seul arbitre de votre volonté ; votre seule volonté était pour moi l'autorité des canons. Et je n'ai jamais jugé comme il me semblait, mais comme il vous plaisait. De plus, dans quelle bénédiction votre nom a été sur mes lèvres, demandez-le au seigneur de Cluny, qui ne vous est pas inconnu. C'était le saint abbé

Hugues. Disputant un jour avec lui sur votre compte : Il ne sait pas, dit-il, que vous l'aimez avec cette tendresse ; certainement, s'il le savait, il ressentirait pour vous un amour incomparable. Mais pourquoi prolonger une lettre que je n'espère pas que vous lisiez. En vérité, il n'y a homme vivant à qui j'écrivisse plus volontiers, si vous daigniez y jeter un regard ; mais, comme je n'ai pas cet espoir, voyez combien mon style est correct et limé, quelles fleurs de langage y brillent, quelle urbanité de diction ! Mais que, vous le voyiez ou ne le voyiez pas, je vous rends par ces lettres l'épiscopat que vous m'avez donné, et je me dépouille de tous les droits que je paraissais y avoir[1]. »

Comme le cardinal Hildebrand s'opposait toujours à sa démission, Pierre Damien l'appelait, par une amicale ironie : mon saint Satan, c'est-à-dire, mon saint adversaire. Je prie humblement mon saint Satan, dit-il dans ladite lettre au Pape et à l'Archidiacre, de ne pas tant sévir contre moi.

C'est que toutes les mesures importantes étaient prises de concert avec lui et déjà l'administration de l'Église présentait une face nouvelle, présage heureux de ce qu'elle allait devenir lorsqu'elle l'aurait pour chef.

Cet événement eut lieu en 1073, après la mort d'Alexandre II. Les cardinaux, assemblés pour choisir un successeur à ce pieux et sage Pontife, passèrent trois jours dans le jeûne et la prière ; puis ils se rendirent en procession dans l'église de Saint-Pierre, où les attendait une foule immense. A peine étaient-ils entrés, que la multitude se leva et s'écria unanimement : « Saint Pierre a choisi pour Pape le cardinal Hildebrand ! » Les acclamations durèrent si longtemps et dans un tel accord, que les cardinaux crurent devoir se rendre à des vœux si généralement et si hautement manifestés. Le prélat qui proclama l'élection déclara que les cardinaux avaient tous aussi, d'un commun accord, choisi Hildebrand, et qu'ils le jugeaient, comme le peuple lui-même, seul capable alors d'occuper le siége de saint Pierre[2].

[1] L. I, epist. XVI.

[2] Voici le décret de son élection à la papauté : « Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, l'an de la miséricordieuse Incarnation 1073, indiction et lune onzièmes,

Hildebrand prit le nom de Grégoire VII.

Les mœurs de l'Église étaient dans l'état le plus déplorable. La simonie et le désordre régnaient presque universellement parmi le clergé. Le successeur insolent de Henri III, l'empereur Henri IV, trafiquait ouvertement des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il tendait en outre à s'emparer de l'autorité spirituelle, à traiter même le pontife romain comme un vassal de l'empire, à réduire les évêchés et les grandes abbayes au rang des fiefs séculiers.

Grégoire s'attaqua premièrement à la simonie, la regardant avec raison comme la cause principale des vices qui infectaient le clergé. Il adressa à tous les évêques des lettres pressantes à ce sujet. En même temps, il écrivit à l'empereur des remontrances sur le honteux trafic qu'il faisait des choses saintes. Celui-ci, alors en guerre avec les Saxons, répondit par de belles promesses. Mais ayant bientôt après triomphé de ses ennemis, il ne se souvint plus de sa parole et continua à protéger des désordres dont la plupart du temps il était le complice. Les efforts de Grégoire se trouvèrent donc inutiles, au moins pour la réforme des Églises d'Allemagne. On peut juger de sa douleur profonde par ce qu'il écrivait alors à Hugues, son ami, abbé du monastère de Cluny :

le dix des calendes de mai, la seconde férie, le jour de la sépulture du seigneur Alexandre II, Pape d'heureuse mémoire ; afin que la Chaire apostolique ne soit pas longtemps en deuil, privée d'un propre pasteur : nous, cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Église romaine, catholique et apostolique, assemblés dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens, du consentement des vénérables évêques, abbés, curés et moines ici présents, aux acclamations d'une foule considérable des deux sexes et de rangs divers, nous nous élisons pour Pasteur et souverain Pontife, l'homme religieux versé dans l'une et l'autre science, amateur accompli de l'équité et de la justice, intrépide dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et, suivant la parole de l'Apôtre, orné de bonnes mœurs, pudique, modeste, sobre, chaste, hospitalier, gouvernant bien sa maison, élevé et instruit d'une manière distinguée, depuis sa première enfance, dans le sein de cette mère Église et, pour son mérite, promu jusqu'à ce jour à l'honneur de l'archidiaconat ; en un mot, l'archidiacre Hildebrand, que nous voulons et approuvons qui soit appelé d'ici à jamais Grégoire, Pape et apostolique. Vous plaît-il ? Il nous plaît. Le voulez-vous ? Nous le voulons. Le louez-vous ? Nous le louons. Fait à Rome, le dix des calendes de mai, indiction onzième. »

« Je voudrais pouvoir vous dépeindre, lui disait-il, les tourments qui m'agitent au dedans, les travaux journaliers qui m'accablent au dehors et qui vont croissant tous les jours. J'ai souvent conjuré Jésus-Christ de me retirer de ce misérable monde, s'il ne m'est pas donné de servir avec plus de succès notre Mère commune. Une douleur inexprimable, une tristesse mortelle empoisonnent ma vie. Je vois l'Église d'Orient séparée de nous par l'instigation du démon ; et lorsque je tourne mes regards vers l'Occident, à peine y puis-je trouver encore quelques évêques qui soient dignes de leur titre et qui gouvernent leur troupeau d'après les règles de l'Évangile, tant l'ambition et la perversité du monde les a séduits ! Parmi les princes de la terre, je n'en vois aucun à qui sa propre gloire ne soit plus chère que celle de Dieu, et qui ne sacrifie en toute occasion la justice à l'appât d'un gain sordide.

« Si je veux me replier sur moi-même, je succombe au poids de mes propres péchés, et il ne me reste d'espoir que dans l'immense miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'étais soutenu par l'espérance de réparer mes fautes passées par une conduite plus chrétienne et par l'espoir d'être encore utile à l'Église, j'en prends Dieu à témoin, rien ne pourrait me tenir plus longtemps à Rome, à Rome où depuis vingt ans je suis forcé d'habiter malgré moi. »

Saint Grégoire VII entreprit avec un grand courage d'exécuter le dessein de ses vertueux prédécesseurs : c'était d'amener tous les rois, tous les princes, tous les évêques, tous les prêtres, à la pratique de leurs devoirs, pour la gloire de Dieu et le salut des peuples. L'entreprise était aussi difficile que grande. Toutefois, sans parler des peuples qui ne demandaient pas mieux, il y eut un bon nombre de princes et d'évêques qui secondèrent le saint Pape. Ainsi l'an 1076, le prince Démétrius, duc de Croatie et de Dalmatie, demanda au Pape saint Grégoire le titre de roi. Le Pape lui envoya deux légats. Pour conférer à Démétrius la dignité royale, ils assemblèrent un concile à Salone, en Dalmatie, où le prince fit au Pape un serment de fidélité qu'on peut lire dans l'histoire de l'Église. Saint Grégoire donna encore le nom de

roi à Michel, prince des Slaves, connus plus particulièrement sous le nom de Serviens. On le voit par une lettre où le Pape lui mande qu'il attend ses ambassadeurs pour lui reconnaître la dignité royale, lui donner un étendard, et le tenir désormais comme un fils bien-aimé de saint Pierre, et terminer un différend entre l'archevêque de Spalatro et celui de Raguse. La lettre est du 9 janvier 1077.

On voit par ces exemples, qui ne sont pas les seuls, quelle était la constitution de la chrétienté dans le XIe siècle. Les princes et les peuples se soumettaient, même temporellement, à l'Église romaine, au Vicaire du Christ. Bossuet lui-même nous montre, d'après les monuments historiques, comment alors les ducs, les comtes, et même les rois se soumettaient à l'envi l'un de l'autre au Saint-Siége afin de trouver en sa protection sûreté et paix. Et il ajoute qu'en effet ce n'était pas une médiocre assurance d'avoir reçu la royauté ou le royaume du Siége apostolique. Les souverains y trouvaient de notables avantages. L'autorité du Chef de l'Église les protégeait contre l'invasion des étrangers et contre la révolte de leurs propres sujets. Ainsi, dans une lettre à Vézelin, noble chevalier, saint Grégoire lui rappelle la fidélité qu'il a promise au siége apostolique, et lui défend en conséquence de faire la guerre à Démétrius que le même siége a constitué roi en Dalmatie.

Une chose encore plus étonnante s'était vue en 1075. Le fils d'un autre Démétrius, roi des Russes, vint à Rome et demanda au Pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel. La Hongrie avait été ainsi soumise au Saint-Siége par son premier roi et apôtre. Du temps de saint Grégoire VII, elle avait pour roi un autre saint, savoir saint Ladislas, qui fut un modèle de vertus chrétiennes, royales et militaires. Nous avons une lettre du saint Pape au saint roi, où il le félicite de sa piété, de son zèle et de son dévouement, et lui recommande quelques fidèles ou vassaux de saint Pierre, qui avaient été injustement exilés, et que ce bon roi avait déjà secourus.

La Bohême, de son côté, avait un souverain qui n'était pas méprisable : c'était Vratislas II. Il aimait singulièrement le Pape

Alexandre Ier, qui le payait de retour. Mais souvent le duc en profitait pour faire des demandes insolites, que le Pape lui accordait par affection, et non sans quelque sollicitude. Ainsi le prince le pria un jour de lui envoyer une mitre, dont il pensait qu'il voulait faire un insigne ducal de Bohême dans les grandes cérémonies. Une pareille demande embarrassait quelque peu le Pape et les cardinaux ; jamais une mitre n'avait été accordée à une personne laïque. Alexandre, toutefois, tant il aimait ce prince, la lui envoya à Prague par son légat Jean, évêque de Tusculum. Saint Grégoire VII, étant monté sur la chaire de saint Pierre, confirma ces priviléges de son prédécesseur, et il eut une affection semblable pour le duc de Bohême.

Suénon II, roi de Danemarck, s'était adressé au Pape Alexandre II par l'entremise de l'archidiacre Hildebrand, pour obtenir diverses grâces, et entre autres pour traiter avec lui du dessein qu'avait le roi de mettre son royaume sous la protection de saint Pierre. Hildebrand ou saint Grégoire, ayant succédé à Alexandre, pria le roi de lui mander par ses ambassadeurs s'il persistait dans sa première volonté, ou s'il en avait changé ; il l'en prie, afin de savoir que lui répondre. Saint Grégoire entretint les mêmes relations d'amitié avec les deux fils et successeurs de Suénon, Harold et Canut. Le roi Harold étant mort après deux ans de règne, son frère et son successeur, le saint roi Canut, envoya à Rome demander les conseils du chef de l'Église. Saint Grégoire lui répondit par la lettre suivante : « Nous félicitons avec une charité sincère votre dilection, de ce qu'étant placé aux extrémités de la terre, vous recherchez néanmoins avec zèle tout ce qui intéresse l'honneur de la religion chrétienne, et de ce que, reconnaissant l'Église romaine pour votre mère et pour celle de tout le monde, vous réclamez ses instructions et ses conseils. Nous voulons et vous recommandons que votre dévotion persévère dans cet empressement et ces désirs, qu'elle y croisse avec la grâce divine, qu'elle ne se relâche jamais de ce bon dessein, mais que chaque jour elle se rende capable de quelque chose de meilleur, comme il convient à un homme sage et à la constance d'un roi ; car Votre Excellence doit considérer que, plus elle est élevée

et domine au-dessus du grand nombre, plus elle peut par son exemple, ou incliner ses sujets au mal, ce qu'à Dieu ne plaise, ou ramener au bien les lâches mêmes.

« Votre prudence doit considérer encore les joies de cette vie temporelle, combien elles sont caduques, combien fugitives, et, pût-on espérer la vie la plus longue, combien elles sont sujettes à être troublées par des adversités imprévues. Il faut donc vous appliquer par-dessus tout à diriger vos pas et vos intentions vers les choses qui ne passent pas et qui n'abandonnent pas celui qui les possède. Nous serions fort aise qu'un homme prudent d'entre vos clercs vînt à nous, pour nous faire connaître les mœurs de votre nation et vous rapporter avec plus d'intelligence les instructions et les mandements du Siége apostolique. » La lettre est du 15 octobre 1079 [1].

Le saint Pape lui en écrivit une seconde au mois d'avril de l'année suivante 1080, où il l'exhorte avec une affection paternelle à persévérer dans l'obéissance et l'amour du Saint-Siége, à imiter les vertus de son père, dont il fait le plus affectueux éloge, disant qu'il l'avait aimé encore plus qu'il n'avait fait l'empereur Henri défunt. Il l'exhorte enfin à bannir de son royaume la coutume barbare d'attribuer aux péchés des prêtres le déréglement des saisons et les maladies, et de condamner pour le même sujet des femmes innocentes [2].

Le 15 décembre 1078, saint Grégoire écrivit à Olaüs roi de Norwége : « Assis sur la chaire apostolique, nous sommes d'autant plus obligé à prendre soin de vous, qu'étant à l'extrémité de la terre, vous avez moins de commodité d'être instruits et fortifiés dans la religion chrétienne. C'est pourquoi nous désirons, si nous le pouvions, vous envoyer quelques-uns de nos frères, mais comme il est très-difficile, tant à cause de l'éloignement que de la différence des langues, nous vous prions, comme nous avons mandé au roi de Danemarck, d'envoyer à la cour apostolique des jeunes gens de la noblesse de votre pays, afin qu'étant instruits de la loi de Dieu, sous les ailes des saints apôtres Pierre et Paul, ils puissent

[1] L. VII, *epist.* V. — [2] L. VII, *epist.* XXI.

vous reporter les ordres du Saint-Siége et cultiver utilement chez vous la religion.

« Du reste, pensez toujours à l'espérance de votre vocation, et attentifs à ce que dit le Seigneur dans l'Évangile : « Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoieront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, » ne tardez pas, courez, hâtez-vous, vous êtes des derniers confins, mais si vous courez, si vous vous hâtez, vous serez associés dans le royaume aux premiers ancêtres. Que votre course soit la foi, la charité et le désir ; votre carrière, de méditer combien la gloire de ce monde est caduque, et de vous convaincre qu'elle doit être envisagée avec amertume plutôt qu'avec délice ; l'usage de votre puissance, de secourir les opprimés, de défendre les veuves, de venger les pupilles ; enfin, non-seulement d'aimer la justice, mais encore de la soutenir de toutes vos forces. C'est par cette voie, avec ce trésor et ces richesses, qu'on parvient du royaume terrestre au céleste, de la joie passagère à la joie éternelle, de la gloire fragile à la gloire qui demeure toujours[1]. »

S. Grégoire, dans cette époque de fer, dut recourir à de rigoureuses mesures. Il déposa l'évêque de Bamberg, accusé de simonie et qui affichait publiquement des mœurs dissolues. Ensuite, comme il vit que ses démarches auprès de Henri n'avaient produit aucun fruit, il convoqua à Rome un concile pour aviser aux moyens de rétablir l'ancienne discipline et de ramener dans le clergé les vertus qui doivent le rendre respectable aux yeux des fidèles. Ce concile fit d'importants décrets ; mais celui auquel le souverain Pontife tenait davantage et qui eut les suites les plus considérables, parce qu'il porta le premier coup au pouvoir abusif que s'étaient arrogé les empereurs, fut le décret qui interdisait à tout séculier, quels que fussent son pouvoir et sa dignité, de donner l'investiture des bénéfices ecclésiastiques. Des brefs envoyés dans toute la chrétienté annoncèrent partout cette grande résolution, devenue nécessaire à l'affranchissement de l'Église.

[1] L. VI, *epist.* XIII.

Ces décrets sévères, mais justes, du concile de Rome, ne firent qu'irriter davantage l'empereur, et il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à faire attenter aux jours du Souverain Pontife. Des assassins soudoyés par lui se jetèrent sur le Saint Père, au moment où il allait célébrer la messe de Noël ; et ils l'auraient mis à mort, si le peuple n'eût sauvé son Pasteur. Ce nouveau crime, ajouté à tant d'autres, fit prendre à Grégoire VII une détermination extrême, digne de son grand courage. Il cita l'empereur à Rome et le somma de comparaître devant lui, pour se justifier des forfaits dont il était accusé.

Henri, alors, assembla à Worms un conciliabule de tous les évêques rebelles de ses états, fit déposer Grégoire et lui notifia cet attentat schismatique, en ne lui donnant que le nom de moine Hildebrand. De l'avis de tous les évêques réunis auprès de lui, Grégoire VII répondit à de tels excès par une bulle d'excommunication contre le persécuteur de l'Église et contre plusieurs des membres du prétendu concile de Worms.

La nouvelle de l'excommunication de l'empereur produisit dans toute l'Allemagne un soulèvement général, contre lequel Henri IV essaya vainement de lutter. Il se vit abandonné de presque tous les siens, irrités de sa conduite tyrannique. Vaincu par la défection de ses meilleurs amis, Henri se soumit et prit le chemin de l'Italie.

Grégoire alla l'attendre à Canossa. L'empereur y étant arrivé, demanda humblement à être absous ; mais le Pape, qui comptait peu sur sa sincérité et qui voulait l'éprouver avant de le réconcilier avec l'Église, refusa de l'admettre d'abord et le fit attendre trois jours. Le quatrième jour, il le reçut et leva la bulle d'excommunication.

Tel est sans contredit le fait le plus extraordinaire qui ait signalé la puissance des Souverains Pontifes. On a admiré la liberté de saint Ambroise et la pieuse soumission du grand Théodose. On ne doit pas admirer moins Grégoire VII, défendant ensemble les droits de l'Église, ceux de la religion, ceux de l'humanité, faisant plier sous la puissance religieuse le prince le plus orgueilleux, le plus despotique, et le forçant à promettre à

Dieu et aux hommes qu'il ne régnera plus que pour le bonheur de tous !

Henri s'en retourna en Allemagne, la rage dans le cœur, et se répandant en menaces contre le Saint-Siége. Bientôt, il fit ouvertement les préparatifs d'une expédition en Italie. Le Pape lança contre lui une nouvelle bulle, dans laquelle il déliait ses sujets du serment de fidélité. En conséquence, la diète déposa l'empereur, et nomma pour lui succéder Rodolphe, duc de Souabe. Mais ce prince ne fut pas heureux dans sa lutte contre Henri IV ; il mourut à la bataille de Wolksheim. L'empereur excommunié tint aussitôt à Mayence un synode où il fit de nouveau déposer Grégoire VII, et élire en sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III, et qui eut une part déplorable aux troubles de cette époque. Puis il se mit en marche avec une armée pour aller chasser de Rome le saint Pontife.

Grégoire attendait avec calme et résignation ce qu'il plairait à la Providence d'ordonner de lui. Les maux de l'Église étaient la seule cause de sa douleur profonde. Pendant que son ennemi s'avançait à marches forcées, il s'occupait à présider paisiblement à Rome un synode, où l'on rendait les plus sages ordonnances sur les points les plus importants de la discipline ecclésiastique.

Henri parut devant Rome, la veille de la Pentecôte de l'année 1082, mais il ne put s'en rendre maître qu'après deux ans de siége, le jeudi avant le dimanche des Rameaux de l'an 1084. Le lendemain, Guibert prit possession du trône pontifical, et se fit sacrer le dimanche suivant dans l'église de Saint-Pierre. Le jour de Pâques, il couronna Henri IV et lui donna le titre de roi des Romains. Saint Grégoire se retira d'abord au Mont-Cassin, puis à Salerne, qui était une ville fortifiée.

Sa santé dépérissait ; depuis quelque temps ses forces l'abandonnaient, et il jugeait bien qu'il devait se préparer à quitter le monde pour paraître devant le souverain Juge. En 1085, dit Rohrbacher, le Pape saint Grégoire VII alla recevoir de Dieu la récompense de son zèle et de ses travaux. Étant à Salerne, il tomba malade et connut que sa fin était proche. Les évêques et

les cardinaux qui étaient auprès de lui le prièrent de se nommer un successeur qui pût soutenir le bon parti contre l'antipape Guibert. Sur quoi il nomma trois sujets à choisir : Didier, cardinal et abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda en effet; Otton, évêque d'Ostie, qui fut aussi Pape sous le nom d'Urbain II, et Hugues, archevêque de Lyon. Mais comme Otton était en sa légation d'Allemagne, et Hugues en sa province, le saint Pape Grégoire conseilla plutôt d'élire l'abbé Didier, qui était proche. Il était venu voir le saint Pape dans sa maladie, dans le dessein de l'assister à la mort; mais le Saint lui prédit qu'il n'y serait pas; et, en effet, il fut obligé de quitter pour donner ordre au secours d'un château du monastère, attaqué par les Normands.

Cependant on demanda au saint Pape s'il voulait user de quelque indulgence envers ceux qu'il avait excommuniés. Il répondit : « Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape Guibert et les principales personnes qui les soutiennent par leurs conseils et leurs secours, j'absous et je bénis tous ceux qui croient que j'en ai le pouvoir. » Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs en exil. » Il mourut ainsi le 25 mai 1085, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il fut enterré à Salerne, dans l'église de Saint-Matthieu, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau [1]. Sa vie fut écrite, environ quarante ans après, par Paul, chanoine régulier de Bernrid en Bavière.

Pour connaître à fond saint Grégoire VII, il faut lire la lettre suivante qu'il écrivit à la comtesse Mathilde dès l'an 1074. « Quel soin et quelle sollicitude continuelle j'ai pour vous et pour votre salut, Celui-là seul le comprend, qui sonde les secrets des cœurs, et qui me connaît mieux que moi-même; mais si vous y réfléchissez, comme je pense, vous sentez que je dois avoir de vous d'autant plus de soin que je vous ai empêchée, par charité, d'abandonner un plus grand nombre, pour vaquer uniquement à votre salut; car, comme j'ai dit souvent et ne cesserai de dire, la charité ne cherche point ses propres intérêts. Entre les armes

[1] *Acta SS.*, 25 maii.

que, Dieu aidant, je vous ai fournies contre le prince de ce monde, je vous ai rappelé que les principales sont de recevoir fréquemment le corps du Seigneur, et d'avoir une confiance assurée et complète en sa sainte Mère.

« Voici ce que dit saint Ambroise, au livre quatrième *Des Sacrements* : Si nous annonçons la mort du Seigneur, nous annonçons la rémission des péchés. Si, chaque fois que le sang du Seigneur est répandu, il l'est pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours, afin que toujours mes péchés me soient remis. Péchant toujours, je dois toujours prendre le remède. Au livre cinquième *Des Sacrements*, le même Saint dit encore : Si c'est un pain quotidien, pourquoi le prenez-vous après l'année, comme les Grecs ont coutume de faire en Orient? Recevez-le chaque jour afin que chaque jour il vous profite : vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour.

« Saint Grégoire dit pareillement, au quatrième livre de ses *Dialogues* : Nous devons, du moins en le voyant déjà passé, mépriser de toute notre âme le siècle présent, offrir chaque jour à Dieu le sacrifice de nos larmes, lui immoler chaque jour la victime de sa chair et de son sang ; car, ce qui sauve notre âme de la perdition éternelle, c'est cette victime incomparable qui renouvelle pour nous, par le mystère, la mort du Fils unique. Quoique, ressuscité des morts, il ne meure plus, et que la mort n'ait plus de pouvoir sur lui, toutefois, vivant immortellement et incorruptiblement en lui-même, il est immolé de nouveau pour nous dans le mystère de l'oblation sacrée ; car son corps y est reçu, sa chair y est partagée pour le salut du peuple, son sang y est versé, non plus dans la main des infidèles, mais dans la bouche des fidèles. Pensons de là ce qu'est pour nous ce sacrifice, qui imite sans cesse, pour notre absolution, la Passion du Fils unique. Quel fidèle peut douter qu'au moment de l'immolation, à la voix du prêtre, les cieux s'ouvrent ; que les chœurs des Anges assistent à ce mystère de Jésus-Christ ; que ce qu'il y a de plus bas s'unit à ce qu'il y a de plus haut, les choses terrestres aux célestes, et qu'il se forme une certaine unité des choses visibles et des invisibles? Saint Chrysostome dit dans le même sens aux néophytes :

Voyez jusqu'à quel point le Christ s'est uni son épouse ; voyez de quelle viande il vous nourrit. Il est lui-même notre viande substantielle et notre nourriture. Comme une mère, par une affection naturelle, s'empresse de nourrir de son lait l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, ainsi le Christ nourrit sans cesse de son sang ceux que lui-même régénère. Le même Chrysostome écrit au moine Théodore : La nature mortelle est quelque chose de bien casuel ; elle tombe vite, mais ne se relève pas avec lenteur ; c'est facilement qu'elle tombe, mais elle se redresse aussi promptement. Nous devons donc, ô ma fille, recourir à cet admirable sacrement, et désirer cet admirable remède.

« J'ai voulu, très-chère fille de saint Pierre, vous écrire ces choses afin d'augmenter votre foi et votre confiance à recevoir le corps du Seigneur ; car tel est le trésor, tels sont les présents, non pas de l'or ni des pierres précieuses, que, pour l'amour de votre père, savoir le souverain des cieux, votre âme attend de moi, quoique vous puissiez, suivant vos mérites, en recevoir de meilleurs d'autres Pontifes. Quant à la Mère du Seigneur, à laquelle principalement je vous ai recommandée, je vous recommande et ne cesserai de vous recommander, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir comme nous désirons, que vous dirai-je ? elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, encore qu'ils ne puissent la louer dignement. Tenez cependant ceci hors de doute : Autant elle est plus élevée, et meilleure, et plus sainte qu'aucune mère, autant elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheresses convertis. Mettez ainsi dans la volonté un terme au péché, et, prosternée devant elle avec un cœur contrit et humilié, répandez vos larmes. Vous la trouverez, je le promets sans aucun doute, plus prompte qu'une mère charnelle, et plus tendre à vous aimer [1]. »

Cette lettre du Pape saint Grégoire VII, ajoute Rohrbacher, est bien remarquable. Elle nous montre une merveille que le monde ne comprend guère. Ce puissant génie qui, d'un regard, embras-

[1] L. I, epist. XLVII.

sait tous les royaumes, tous les biens et les maux de l'humanité ; qui attaquait en même temps et partout les vices et les désordres les plus puissants ; qui ne s'étonnait d'aucun obstacle ; qui paraissait aux hommes de son temps plus ferme et plus inébranlable que le ciel et la terre : ce puissant génie avait une piété de bonne femme, une ardente dévotion à la sainte Eucharistie, une confiance filiale envers la très-sainte Vierge, une tendre compassion pour la faiblesse humaine. On voit qu'il vivait de cette sagesse d'en haut, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur.

SAINT URBAIN I,

PAPE ET MARTYR.

Saint Urbain succéda à saint Calixte sur le siége de saint Pierre en l'an 223, sous le règne d'Alexandre-Sévère. Malgré la douceur de ce prince et une certaine affection qu'il portait aux chrétiens, les gouverneurs et les magistrats idolâtres ne se privèrent pas de persécuter les chrétiens. Lorsque des martyres éclatants faisaient quelque bruit, on répondait toujours qu'on venait de châtier des rebelles. Cette situation dure n'empêcha jamais le saint Pape Urbain d'assister les fidèles, et de les encourager dans leur lutte généreuse contre l'idolâtrie. Il fut enfin immolé à son tour, et en l'an 821, lorsqu'on retrouva les corps de sainte Cécile, de saint Valérien son époux, et de saint Tiburce son frère, on découvrit aussi le corps du généreux Pape Urbain I, qui les avait convertis à la foi, et qui les était allé rejoindre dans les cieux.

Dom Guéranger, dans sa belle et savante *Histoire de sainte Cécile*, peint avec une douloureuse vérité la situation et la vie des Papes dans ces temps mêmes où les chrétiens étaient soufferts :

« Le saint Pape (Urbain) avait déjà été l'objet de violentes poursuites, et tout portait à croire que la puissance romaine ne les laisserait pas achever en paix la neuvième année de son courageux épiscopat. Les prétextes ne manquaient pas pour sévir contre le vieux Pontife. Sans invoquer les édits de persécution, les magistrats avaient la ressource des lois générales qui

frappaient de mort tout sacrilége, tout magicien, tout perturbateur du repos public. Le Chef des chrétiens de Rome et de l'empire pouvait, à toute heure, être traduit devant les magistrats, sous la prévention de quelque délit de cette nature. Deux fois Urbain avait été cité au prétoire, et deux fois il avait confessé la vérité de son ministère [1]. Désormais il ne lui était plus possible de séjourner dans l'intérieur de la ville. En attendant que son heure fût venue, Urbain, à l'exemple et selon le précepte du Sauveur, se dérobait aux recherches de ses ennemis et ne faisait que de rares et secrètes apparitions dans Rome.

« Sa retraite ordinaire était à l'ombre des cryptes sacrées de la voie Appienne, près des tombeaux des Martyrs. C'était là qu'il se fortifiait pour le dernier combat, par le souvenir de ses prédécesseurs ; là qu'il recevait les messages des Églises de l'Orient et de l'Occident. Du fond de cet asile mystérieux, il dirigeait les vingt-cinq titres ou églises que Rome comptait dans son enceinte, toujours prêt à accueillir les fidèles qui recouraient à lui, les païens que la grâce avait touchés et qui demandaient à être éclairés de l'admirable lumière que le Prince des Apôtres avait annoncée aux Romains. Plusieurs prêtres, quelques diacres assistaient le Pontife et partageaient ses travaux et ses périls. Sur la route qui conduisait à la demeure du Vicaire du Christ, quelques-uns de ces pauvres que le Sauveur est venu évangéliser veillaient en sentinelles dévouées. Connus des chrétiens de Rome, ils étaient les intermédiaires entre l'Église et son Chef, et dérobaient aux regards des émissaires du prétoire la trace de ces

[1] Le courage avec lequel saint Urbain confessa Jésus-Christ devant les juges de Rome, deux fois, selon les Actes de sainte Cécile, et jusqu'à sept fois selon d'autres Actes cités par Henschenius (*Acta sanctorum maii*, t. VI, p. 7), lui a mérité le titre de *Verus confessor*, que lui donne le *Liber Pontificalis*. Tillemont a voulu voir dans cette antonomase de la chronique papale, une raison de refuser à saint Urbain le titre de Martyr, prétendant que le martyre de ce Pape n'est appuyé que sur des Actes qui, selon lui, n'ont pas autorité. Si Tillemont eût pris la peine de consulter les diverses éditions du *Sacramentaire* de saint Grégoire, qui représente la tradition officielle de l'Église romaine sur les Saints qu'elle honore, surtout quand ils ont été ses pontifes, il eût vu que saint Urbain, au VIII des calendes de juin, y est constamment qualifié de *Martyr et Pontife*.

communications mystérieuses qui entretenaient la vie dans tout le corps de l'Église.

« Les ravages du temps ont fait disparaître les documents qui attestaient l'intervention d'Urbain dans les affaires de l'Église universelle; mais nous voyons par les fragments qui nous sont restés sur plusieurs des Pontifes qui l'ont précédé ou suivi dans cette période des trois premiers siècles, que la prérogative papale s'exerçait alors, du pied de l'échafaud qui semblait être devenu son trône, avec autant de calme et d'autorité sur les églises, qu'elle en déploya, dans les siècles suivants, lorsque les lettres apostoliques émanèrent du palais de Latran. »

SAINT DENIS,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Ce que l'on sait de saint Denis, évêque de Milan, se trouve si nécessairement lié avec l'histoire de saint Athanase, de Lucifer de Cagliari, et de saint Eusèbe de Verceil, qu'il suffirait peut-être de renvoyer le lecteur à ce qui est rapporté de leur vie, surtout de celle de Lucifer et de saint Eusèbe, dans cet ouvrage. Ainsi nous nous contenterons de rapporter ici ce qui le regarde plus particulièrement.

Après la mort de l'évêque saint Protais, qui avait assisté l'an 347 au concile de Sardique, où saint Athanase avait été absous et maintenu, Denis fut choisi pour lui succéder vers la fin de l'an 351 ou au plus tard vers le commencement du pontificat de Libère, qui succéda au Pape saint Jules au mois de mai de l'année suivante.

Saint Athanase a rendu témoignage à sa probité et à l'innocence de sa vie, et l'a représenté comme un excellent évêque et un digne prédicateur de la vérité. Il s'appliquait à maintenir la pureté de la foi et des mœurs parmi son peuple, lorsqu'à la sollicitation du Pape Libère qui voulait réparer ce que la faiblesse de son légat Vincent de Capoue avait gâté au concile d'Arles en 353, en souscrivant à la condamnation de saint Athanase, l'empereur Constance fauteur des ariens indiqua un autre concile à Milan, qui s'y tint en sa présence l'an 355. Denis accompagne

des autres prélats catholiques, se joignit au légat du Pape Lucifer de Cagliari, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire, et surtout à saint Eusèbe évêque de Verceil, qui leur était adjoint, et qu'il regardait comme son maître et son directeur.

Quoique les ariens y fussent les plus puissants, appuyés de l'autorité de l'empereur, ils ne purent néanmoins rien faire tant que le concile s'assembla dans l'église où l'évêque Denis se trouvait fortifié non par des murailles ou des gardes, mais par l'affection de tout le peuple de la ville qui le soutenait en demeurant fidèlement attaché à sa communion et à la doctrine qu'il lui avait enseignée. Saint Eusèbe étant entré dans le concile avec les légats du Saint-Siége, fut pressé par les prélats ariens de souscrire à la condamnation de saint Athanase. Il dit qu'il voulait auparavant s'assurer de la foi de tous les évêques. Il proposa donc le symbole de Nicée, promettant que quand tous l'auraient signé il ferait ce qu'on désirait de lui.

Saint Denis entrant tout d'un coup dans sa pensée comprit l'embarras où cette sage et judicieuse diversion allait jeter les ariens, et il se mit le premier en état de signer le symbole de Nicée. Mais Valens de Murse, l'un des principaux ariens, lui arracha le papier et la plume d'entre les mains, s'écriant qu'on ne ferait jamais rien par cette voie. La contestation s'échauffa de telle sorte que toute la ville en parut émue, et l'on fut sensiblement affligé de voir ainsi la foi attaquée par les évêques.

Les ariens craignant le jugement du peuple, passèrent de l'église au palais par ordre de l'empereur qui voulut présider à ce jugement, quoiqu'il ne s'agît que d'une affaire purement ecclésiastique. Le concile étant ainsi transféré dans le palais on voulut obliger les évêques catholiques de quitter l'église pour s'y rendre. On envoya une lettre ou un édit sous le nom de l'empereur, contenant tout le venin de l'hérésie arienne : mais le peuple n'en eut pas plutôt entendu la lecture, qu'il le rejeta d'une commune voix. L'empereur manda le lendemain Lucifer, saint Eusèbe et saint Denis au palais, pour les obliger à signer la condamnation de saint Athanase.

N'ayant pu rien obtenir d'eux il fit arrêter Lucifer et renvoya

Eusèbe et Denis au lieu où s'assemblaient les autres prélats catholiques. Denis rentra dans son église où il s'appliqua principalement à maintenir la fidélité et le zèle que son peuple faisait paraître contre les ariens pour la défense de la foi orthodoxe. Cependant on envoyait à toute heure du palais à l'église des ordres de l'empereur, pour obliger les prélats à avancer et finir l'affaire qui faisait le sujet de leur convocation. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans le légat du Pape que l'on avait arrêté. Les ariens renvoyèrent donc Lucifer, mais on fit revenir Denis au palais, où après avoir longtemps résisté aux instances des prélats, il se laissa tromper aux belles apparences des promesses que lui fit l'empereur Constance, d'avoir égard à ce qu'il demandait touchant le symbole de Nicée. Denis eut donc la faiblesse de signer la condamnation de saint Athanase, en protestant néanmoins que ce n'était qu'à condition que l'on examinerait le point de la foi comme l'avait proposé Eusèbe de Verceil. Les prélats catholiques ayant appris ce qu'avait fait l'évêque de Milan, en furent sensiblement affligés, et plus que personne saint Eusèbe, qui craignait que cette action n'eût de périlleuses suites. Mais comme il était adroit et plein de généreuses résolutions, il chercha un prompt remède au mal après avoir fait ouvrir les yeux à Denis, et l'avoir porté à un repentir sincère de sa faute. Il eut recours à un artifice un peu hardi, mais qui lui parut nécessaire pour le retirer d'un si mauvais pas. Il avait sur lui une autorité de père, et il l'appelait son fils, soit qu'il l'eût eu pour disciple, ou qu'il lui eût seulement conféré l'ordination épiscopale. Il feignit donc d'écouter les propositions que les ariens faisaient pour souscrire à la condamnation de saint Athanase, et leur dit seulement qu'il trouvait mauvais qu'ils lui eussent préféré son fils Denis, eux surtout qui ne voulaient pas que le Fils de Dieu pût être égal à son Père.

Ces hérétiques voulurent bien lui donner cette satisfaction, et ne crurent pas devoir contester sur une formalité qui ne leur paraissait d'ailleurs d'aucune conséquence : et comme ils se tenaient assurés de Denis, ils ne firent aucune difficulté d'effacer sa signature, afin qu'Eusèbe pût signer au rang qu'il disait

lui être dû. Ce Saint qui avait ainsi son compte, parce qu'il avait fait effacer par la main même des ariens la souscription de son confrère, se moqua d'eux, et les laissa dans la honte et l'indignation de se voir dupés, mais en même temps dans la résolution de s'en venger.

Denis s'estimant heureux de voir ainsi sa conscience déchargée et son honneur sauvé, se lia plus fortement que jamais à saint Eusèbe qui avait tant hasardé pour lui. Il le seconda puissamment devant l'empereur dans la défense de la cause de l'Église et de saint Athanase. Ce prince les envoya quérir une dernière fois avec Lucifer pour les contraindre enfin d'acquiescer à ses volontés. Jamais on ne vit la vigueur épiscopale exposée dans un plus grand jour qu'en cette occasion. Constance irrité de la générosité de leurs réponses, et particulièrement de la fermeté de Denis pour lequel il avait eu jusque-là des considérations toutes particulières, les condamna au bannissement après avoir délibéré s'il ne les ferait pas mourir.

Ceux qui font difficulté de croire ce qu'on vient de rapporter de l'adresse de saint Eusèbe sous prétexte que le fait n'est appuyé que par un auteur inconnu, font consister toute la réparation de la faute de saint Denis dans cette généreuse confession. En effet elle suffisait seule pour rendre sa souscription entièrement inutile : il ne pouvait s'en relever plus glorieusement qu'en rejetant l'amitié et la protection d'un empereur hérétique dont il avait joui jusque-là pour ne point perdre celle de Jésus-Christ, et en choisissant d'être envoyé en exil plutôt que de se voir séparé de la communion des Saints. Les tribuns et les autres officiers que l'empereur envoya pour arrêter les évêques condamnés au bannissement, ne purent s'ouvrir de chemin au travers du peuple, qu'en commettant beaucoup de cruautés. Ils entrèrent jusque dans le sanctuaire où était Denis avec Eusèbe et Lucifer, et ils les arrachèrent de l'autel.

Ces confesseurs illustres de la divinité de Jésus-Christ partirent incessamment pour leur exil, secouant la poussière de leurs pieds avec la consolation d'avoir conservé leur foi dans sa pureté sans s'être vus ébranlés ni des menaces d'un empereur irrité, ni des

épées que l'on avait tirées contre eux. Saint Eusèbe fut relégué en Palestine, Lucifer en Syrie, et saint Denis en Cappadoce. Ils surent faire de leur exil une fonction du ministère apostolique. Car les liens dont ils étaient chargés ne les empêchèrent pas de répandre partout où ils allaient les vérités de l'Évangile avec beaucoup de liberté, de prêcher fort haut la foi orthodoxe, et d'anathématiser l'hérésie des ariens, quoiqu'ils se trouvassent presque partout au milieu d'eux. Saint Eusèbe et Lucifer revinrent de leur bannissement après la mort de l'empereur : mais Denis plus heureux que tous obtint de Dieu par de ferventes prières, de mourir promptement dans le sien. Ce qui l'approcha plus près du titre de martyr que saint Eusèbe même, quoique cet admirable défenseur de la foi l'eût précédé dans l'honneur de la confession.

Sa mort fut donc un effet du crédit qu'il avait auprès de Dieu, et selon saint Ambroise qui monta sur son siége vingt-trois ans après, sa prière fut l'effet de la crainte qu'il avait de voir à son retour son Église dans le trouble, et de trouver la foi et les mœurs de son clergé et de tout son peuple corrompues par la doctrine et le commerce des infidèles, c'est-à-dire des ariens. En quoi on ne peut nier que sa crainte ne fût raisonnable et bien fondée. Car outre que l'empereur Constance tint assez longtemps sa cour à Milan, et que le peuple que saint Hilaire a qualifié très-saint y fut fort tourmenté par les hérétiques que sa présence rendait plus hardis, notre Saint ne fut pas plutôt déposé que l'on mit à sa place un arien, nommé Auxence, qui désola cette Église jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de lui donner saint Ambroise.

Ce fut du temps de ce saint prélat que l'on renvoya le corps de saint Denis du lieu de la Cappadoce où il était mort à Milan. Quelques-uns prétendent que la chose se fit par les soins de saint Basile le Grand, qui employa pour cet effet le ministère d'un évêque d'Arménie, nommé Aurèle, et qui fut bien aise de donner encore à saint Ambroise ce témoignage nouveau de l'étroite union qu'il avait avec lui.

On doute néanmoins si saint Ambroise ne le déposa pas plutôt dans la ville de Cassano sur la rivière d'Adda, à cinq lieues de

Milan, où la crainte des barbares le fit transporter depuis, et où l'on bâtit une église avec un monastère de son nom quelques siècles après. C'est celui qu'occupent maintenant les Servites, mais on dit que les reliques de saint Denis en furent transférées au XVIe siècle dans la cathédrale de Milan. Sa fête se célèbre le 25 mai, et elle est marquée en ce jour dans le Martyrologe romain. On prétend avoir la lettre de saint Basile le Grand à saint Ambroise, par laquelle le premier mandait à celui-ci qu'il lui renvoyait le corps de saint Denis.

SAINT ZÉNOBE,

ÉVÊQUE DE FLORENCE.

Il ne nous est resté de la vie d'un saint qui est si célèbre par son culte dans toute la Toscane, que ce que nous a conservé la mémoire de ceux qui avaient lu son histoire avant qu'elle eût péri dans l'incendie qui consuma les chartes de son église vers le commencement du XIe siècle. Selon ce que l'on en a retenu de plus probable, Zénobe naquit à Florence de parents illustres dans le pays, mais encore gentils, vers la fin du règne de Constantin le Grand. Ils le firent élever avec grand soin ne songeant qu'à le rendre habile dans les lettres humaines et la science du siècle, mais Dieu permit qu'il fût en même temps instruit de la religion chrétienne par ceux qui furent chargés de son éducation. De sorte qu'il n'eut pas plutôt achevé l'étude de la philosophie, qu'il alla demander le Baptême à l'évêque de la ville, qui le lui conféra avec beaucoup de joie, après l'avoir vu dans l'exercice des principales vertus chrétiennes durant son catéchumenat.

Cette action déplut fort à ses parents qui allèrent s'en plaindre à l'évêque comme d'une entreprise injurieuse à l'autorité paternelle et à l'usage même des chrétiens établis sous Constantin ; mais Zénobe répondit si bien pour l'évêque et par une conduite humble et soumise à leur égard, et par des discours pleins de modestie et de force, qu'il les gagna eux-mêmes à Jésus-Christ. Ils souffrirent qu'il renonçât ensuite au siècle, et que l'évêque le fit entrer dans le clergé de son église. Il le fit diacre quelques années après, et il l'employa au ministère de la prédication dont

il s'acquitta si dignement, que sa réputation le fit connaître à saint Ambroise.

On prétend même que ce saint prélat vers l'an 380, le recommanda comme un excellent sujet au Pape saint Damase, qui le fit venir à Rome et le retint près de lui. Après sa mort il retourna à Florence où il fut enfin élu évêque lorsque le siége vint à vaquer. Il gouverna son peuple très-saintement, lui donnant l'exemple d'une humilité, d'une modération, d'une abstinence et d'une charité admirable. Il ne cessait en même temps de le nourrir de la parole de Dieu, travaillant avec une application infatigable à la conversion des païens, qui restaient dans son diocèse. En quoi on assure que ses prédications firent d'autant plus de fruit qu'elles étaient suivies et confirmées par des signes et des miracles que Dieu opérait dans son serviteur.

Il mourut comblé de grâces et de mérites vers la fin du règne de l'empereur Honorius. Son corps fut enterré dans une église dédiée au martyr saint Laurent hors de la ville : mais cinq ans après il fut transporté dans celle de Saint-Sauveur, qui était alors la cathédrale, par l'évêque André son successeur. Il demeura longtemps sous les ruines de cette église, après que Totila roi des Goths eut entièrement détruit la ville de Florence vers l'an 545 ; lorsqu'au siècle suivant l'on eut rebâti une autre église sous le nom de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Réparate, on y rétablit aussi le tombeau de notre Saint sous un autel qu'on y érigea en son nom. Il demeura jusqu'à ce qu'en 1330 on le releva de terre vers le milieu du mois de janvier : l'on mit séparément une petite partie de son crâne dans un chef d'argent ; le reste de la tête fut mis dans un autre chef de cuivre doré au siècle suivant, lorsqu'on lui bâtit une chapelle dans l'église neuve, avec un nouveau monument pour y remettre le reste du corps. Ce fut le Pape Eugène IV, qui dédia cette église l'an 1436.

Trois ans après les cardinaux de sa cour, les patriarches de Jérusalem et de Grade, plusieurs archevêques et évêques tant latins que grecs, qui s'étaient rendus au concile général de Florence, assistèrent avec une multitude d'autres personnes qualifiées, à la translation solennelle que Louis, archevêque du lieu

fit des reliques de saint Zénobe dans cette église le 27 avril. Elles furent visitées publiquement l'an 1584, le 17 octobre, par Alexandre de Médicis, cardinal archevêque de Florence, depuis Pape sous le nom de Léon XI, et trouvées dans le même état qu'on les avait mises l'an 1439.

Dans ces derniers temps l'archevêque Jacques-Antoine Morigia en voulut faire une quatrième translation pour satisfaire la dévotion particulière qu'il avait au Saint. C'est ce qu'il exécuta au mois de septembre de l'an 1685, par une cérémonie de plusieurs jours. La fête principale de saint Zénobe se fait le 25 mai auquel elle est marquée dans le Martyrologe romain moderne. Elle se célèbre à Florence avec une solennité égale à celle des principales de toute l'année : aussi la ville le considère comme son apôtre, son patron et son perpétuel protecteur. Ce jour est regardé comme celui de la mort du Saint.

SAINT PASICRATE ET SAINT VALENTION,

MARTYRS.

Saint Pasicrate et saint Valention étaient deux soldats chrétiens, qui avec d'autres servaient en Mysie sous Maximin, gouverneur alors de cette province. C'était au commencement du IVe siècle. Ils furent arrêtés avec d'autres à Dorostore, et mis à mort sur-le-champ.

Peu après ces deux-là, deux autres qui étaient leurs amis devaient les suivre et on rapporte que le soldat Hésyque dit à son camarade Jules : En arrivant là-haut, recommande-nous aux serviteurs de Dieu Pasicrate et Valention qui viennent de nous écéder.

On les honore le 25 mai.

SAINT INJURIOSUS ET SAINTE SCHOLASTIQUE[1].

Injuriosus, qui vivait au temps de l'empereur Théodose, était sénateur d'Auvergne et fort riche. Il rechercha en mariage une

[1] Emprunté à la *Vie de sainte Radegonde*, par M. le vicomte Marie-Théodore de Bussière.

jeune fille de sa condition, lui donna des gages et fixa le jour des noces. Ils étaient tous deux enfants uniques. Après la cérémonie du mariage, lorsque les deux époux se trouvèrent seuls, la jeune fille se mit à pleurer avec une certaine amertume ; et son mari lui ayant vainement demandé à plusieurs reprises la cause de sa douleur, lui dit enfin : « Je te conjure par Jésus-Christ, Fils de Dieu, de me dire ce qui t'afflige. » S'étant alors tournée vers lui elle répondit : « Quand je pleurerais tous les jours de ma vie, jamais mes larmes n'effaceraient la douleur immense de mon cœur. J'avais résolu de me consacrer toute pure à Jésus-Christ. Malheur à moi qu'il a tellement abandonnée que je ne pourrai plus accomplir mon désir ! Voilà que, délaissée par l'Époux céleste qui me promettait le Paradis pour dot, je suis liée à un mari mortel. Au lieu d'être parée d'une couronne de roses incorruptibles, je recevrai la triste parure d'une couronne de roses flétries. Je devais revêtir l'étole de pureté, et voilà que la robe que je porte est pour moi un fardeau et non un honneur.

« Mais pourquoi tant de paroles ? Malheureuse, je devais obtenir la demeure des cieux, et je suis aujourd'hui précipitée dans les abîmes ! Plût au ciel que le premier jour de ma vie en eût été le dernier, et que je fusse entrée dans la porte de la mort avant d'avoir goûté le lait ! Plût au ciel que les baisers de mes douces nourrices ne m'eussent été donnés que dans le cercueil ! Les vanités de la terre me font horreur, car je vois les mains du Rédempteur percées pour sauver le monde. Je porte le regard de ma pensée sur sa couronne d'épines, et je ne puis supporter la vue des diadèmes ornés de pierres brillantes. Je méprise les campagnes terrestres et je ne souhaite que les douceurs du Paradis ! Que me sont des palais magnifiques lorsque je regarde le Seigneur élevé au-dessus des astres ! »

Scholastique s'étant tue, le jeune homme ému de pitié, lui dit : « Nous sommes les seuls enfants des pères les plus nobles de l'Auvergne, et ils ont voulu nous unir de peur qu'à leur sortie du monde un étranger ne vînt à leur succéder. »

Mais elle répliqua : « Le monde, les richesses, les pompes de la terre, l'existence même dont nous jouissons ne sont rien. Il vaut

mieux rechercher cette vie que la mort ne termine point, que les malheurs et les accidents ne peuvent interrompre, où l'homme, plongé dans une éternelle béatitude, s'abreuve d'une lumière qui ne se couche jamais, et où la présence du Seigneur, dont il jouit par la contemplation, le transporte dans l'état des Anges et le pénètre d'une immortelle joie.

Alors Injuriosus s'écria : « A tes douces paroles la vie éternelle brille à mes yeux comme un soleil resplendissant ! Je veux donc m'unir à ton vœu. »

Et elle lui répondit : « Je te donnerai une part de la dot qui m'a été promise par mon Seigneur Jésus-Christ, à qui je me suis consacrée comme servante et comme épouse. »

« Je ferai ce à quoi tu m'exhortes, » dit Injuriosus en s'armant du signe de la Croix.

Longtemps après, lorsque leur épreuve fut accomplie et que Scholastique monta vers Jésus-Christ, son ami la déposant dans le tombeau dit : « Je te rends grâces, ô Seigneur tout-puissant, car je remets à ta piété ce trésor aussi pur que je l'ai reçu. »

Et alors elle se prit à sourire dans son cercueil et à lui dire : « Pourquoi dis-tu ce que l'on ne te demande pas ? »

Injuriosus ne tarda pas à la suivre, et on le plaça dans un tombeau séparé par une cloison de celui de Scholastique. Mais le lendemain, le peuple se rendant au lieu de la sépulture, trouva les deux tombeaux qui n'en faisaient plus qu'un; car la mort même ne devait pas séparer ceux que le Ciel avait réunis.

Ce tombeau a été honoré de beaucoup de miracles.

SAINT MAXIME OU MAUXE ET SAINT VÉNÉRAND, MARTYRS.

Saint Mauxe ou Maxime, et saint Vénérand, son frère, naquirent à Brescia en Lombardie. Ils se firent admirer dès leurs plus tendres années par la pratique des vertus chrétiennes. Le désir de parvenir à la perfection évangélique et de s'assurer la possession du Ciel, leur fit vendre leurs biens pour les distribuer aux pauvres. Ils allèrent ensuite à Rome où ils se firent bientôt connaître par l'éclat de leurs vertus. Le Pape qui connut le mé-

rite de ces fervents chrétiens, ordonna saint Mauxe évêque et saint Vénérand diacre. Ces deux saints frères ayant appris que les ariens protégés par Placidie, mère de l'empereur Valentinien le Jeune, s'étaient réunis aux païens pour persécuter les fidèles de Brescia leur patrie, y revinrent pour consoler leurs concitoyens, et tâcher de les maintenir dans la foi catholique. Ces cruels ennemis de Jésus-Christ les persécutèrent avec fureur ; ils les enfermèrent dans un affreux cachot ; ils les laissèrent sans nourriture pendant huit jours, dans le dessein de les faire mourir de faim, mais ils furent fort étonnés de les trouver pleins de force et de santé. Frappés de ce miracle, ils les retirèrent de prison et les chassèrent de leur patrie.

Ces généreux athlètes, qui n'étaient occupés que du désir de faire connaître Jésus-Christ, s'associèrent deux saints prêtres, Marc et Ether, avec lesquels ils pénétrèrent dans les Gaules. Ils s'avancèrent jusqu'à Auxerre, où ils furent très-bien reçus par saint Germain, qui en était évêque. De là ils passèrent à Sens et à Paris, et s'étant trouvés au confluent de l'Oise et de la Seine, ils s'y arrêtèrent pour y prendre quelque repos. Mais ils en furent chassés par une troupe de brigands armés qui les maltraitèrent. De là, ils passèrent sur les bords de la rivière d'Eure, en un lieu appelé Acquigny. Ils y rencontrèrent une troupe d'idolâtres qui les menacèrent de les faire mourir s'ils n'adoraient leurs dieux. Les généreux Saints parlèrent si sublimement de Jésus-Christ, que trente-huit paysans protestèrent qu'ils voulaient l'adorer. Ils demandèrent le Baptême, qu'ils reçurent de ces hommes apostoliques. Ils déclarèrent à leurs compagnons qu'ils étaient chrétiens, et ils scellèrent leur foi de l'effusion de leur sang.

Le commandant de ces soldats païens, outré d'une conversion si éclatante, fit trancher la tête à saint Mauxe et à saint Vénérand, qui avaient converti ces généreux Martyrs. Il conserva les saints prêtres Marc et Ether, qu'il conduisit à Évreux, dans le dessein de les pervertir ou d'assouvir sur eux sa cruauté. Mais ces Saints ayant échappé miraculeusement des mains des idolâtres, ils revinrent à Acquigny pour y recueillir les corps précieux des saints Martyrs. Ils les enterrèrent sous les ruines d'une

église renversée par les barbares, près du lieu où ils avaient été martyrisés. L'an 964, une partie de ces saints ossements fut transférée à l'abbaye de Saint-Vandrille, où le duc Richard fit bâtir une chapelle pour les y honorer. Les chefs de saint Mauxe et de saint Vénérand sont toujours demeurés à Acquigny. Ils ont été solennellement transférés de l'ancienne église du prieuré dans celle de la paroisse. Le reste de ces précieuses reliques est conservé dans la chapelle et sous l'autel, qui est sur le tombeau même de ces saints Martyrs.

La protection de saint Mauxe et de saint Vénérand est si reconnue dans tout le diocèse d'Évreux, qu'on a recours à leur intercession dans les grandes calamités. L'an 1556, il y eut une longue sécheresse qui fit désespérer de la récolte; on eut recours à ces Saints, et leurs précieux chefs furent portés processionnellement d'Acquigny à Évreux, distant de trois lieues, avec un concours innombrable de clergé et de peuple, et à peine furent-ils arrivés à la cathédrale, qu'il tomba une pluie salutaire qui rétablit la récolte. En 1615, une sécheresse qui dura près de six mois désola la campagne. Le 26 juin, ces précieux chefs furent encore solennellement portés à Évreux. Une pareille pluie qui remit l'abondance, fut le fruit de la confiance aux prières de ces saints Martyrs. En 1728 une sécheresse faisait redouter la plus grande disette; les habitants de Louviers pleins de vénération pour ces Saints, vinrent processionnellement les réclamer. On porta ces vénérables chefs sur le lieu même où ils avaient été martyrisés, on y dressa un autel pour y célébrer la sainte Messe, et à peine fut-elle achevée qu'une pluie féconde couronna les vœux des fidèles. Ce miracle a été attesté par les personnes qui en ont été les témoins. Chaque année le 25 mai, un concours extraordinaire de peuple se rassemble, pour célébrer avec une édifiante piété la fête de ces glorieux Martyrs.

SAINTE ÉLIBOUBANE.

Saint Tugdual, venant d'Angleterre en Bretagne, l'an 545, amena soixante-quinze personnes qui voulaient continuer de vivre sous sa direction. Sainte Éléobane ou Éliboubane fut du

nombre. N'ayant qu'un enfant, le sage Goneri, disciple du prélat, elle fut déterminée par ce double motif à suivre son fils et son guide dans les voies du salut. Ses prières attirèrent des bénédictions sur l'Armorique; ses conseils et ses exemples y firent pratiquer la vertu; ses œuvres de miséricorde y soulagèrent les malheureux.

Elle est spécialement honorée dans l'île de Loaven en Plougrescant, diocèse de Saint-Brieuc. On y voit les restes de sa chapelle qui remonte à une haute antiquité. La nature du ciment qui joint les pierres fait espérer que les murs couverts de lierre se conserveront longtemps. Les fondements de plusieurs maisons, un four dernièrement démoli, quantité d'ardoises, des ossements humains, des pierres tombales qu'on y trouve en travaillant la terre, font croire qu'il y avait là une communauté de moines. Or, dans la vie de saint Tugdual, figure la pieuse veuve Mahelew, qui peut être notre Sainte sous un autre nom. Il est dit qu'elle servait les religieux. Dans le pignon de la chapelle est une statuette de deux pieds et demi représentant la Sainte debout dans une niche en bois, fermant comme une cassette. Elle porte sur la tête une couronne dorée et tient un livre d'une main : son vêtement ressemble à une chape grecque. Dans l'église de Plougrescant, au pied d'une statue de sainte Anne, on a écrit le nom de sainte Éliboubane. On va processionnellement à sa chapelle, le lundi des Rogations, en portant le chef de saint Goneri, et il y a une pieuse émulation entre les bateliers, à qui aura l'honneur de passer les Reliques. Si le temps ne permet pas de faire ce pèlerinage, on l'accomplit le jeudi suivant, jour de la fête de la Sainte, qu'on célèbre sur la côte, vis à vis de Loaven. En arrivant dans l'île, on chante l'hymne des Saintes Femmes avec l'antienne et l'oraison.

Les femmes vont le lundi, depuis le commencement de l'été, avec leurs petits enfants, visiter la chapelle de la Sainte, afin d'obtenir pour eux la grâce de marcher. Les miracles y sont fréquents, et, en avril 1839, une mère a encore proclamé la puissance de la protectrice du premier âge. Son enfant a pu marcher en s'en retournant, quoique jusque-là il n'eût pu faire un pas.

Plusieurs personnes de Plougrescant ont porté le nom de cette généreuse habitante des Cieux.

SAINT LYÉ,

ABBÉ.

Saint Lyé ou Léon prit naissance à deux lieues de Troyes, au village de Mantenay, qui porte aujourd'hui son nom. Dès sa jeunesse, il fréquenta les écoles du monastère que saint Romain avait fait bâtir à Mantenay même, sous l'invocation des saints martyrs Gervais et Protais. Le jeune Lyé y fit des progrès rapides dans les sciences, y marcha à grands pas dans la voie des Saints, y montra la vivacité de son esprit, la droiture de son cœur, et devint bientôt un exemple de vertu. Saint Romain fut jaloux de le posséder parmi ses religieux, et Lyé embrassa la vie monastique dans laquelle il était déjà exercé. Le saint Abbé fut édifié de sa conduite; il admira sa régularité dans l'observance des règles, et il le présenta même pour modèle aux autres religieux pour redresser leurs défauts.

En 533, saint Romain étant passé à l'évêché de Reims, il se fit succéder en qualité d'abbé de son monastère, par Lyé son compatriote, comme le plus capable d'y entretenir la piété monastique. De religieux parfait Lyé devint un abbé accompli. Il se fit admirer par la pureté de ses mœurs, par l'austérité de sa pénitence, par sa ferveur dans la piété, par sa douceur, sa patience, sa charité, enfin par toutes les vertus les plus recommandables. Son monastère étant pauvre, il lui procura quelques possessions et revenus pour aider à la subsistance de ses religieux. Lui-même quoique abbé ne se dispensait pas du travail des mains, et il allait souvent travailler à une vigne qu'il avait sur la montagne de Macey, à deux lieues de Mantenay. Les pauvres l'y allaient visiter, et non-seulement il leur distribuait des aumônes, mais il les instruisait encore dans la science du salut et dans la crainte du Seigneur.

Un jour revenant de son travail accablé de lassitude, et affaibli par le jeûne, après les exercices ordinaires de la maison, il se retira dans le baptistère pour y prendre quelques moments de

repos. Il aperçut en songe trois hommes éclatants de lumière qui se présentèrent à lui en chantant des cantiques mélodieux. Il s'éveilla en sursaut et leur demanda qui ils étaient. L'un d'eux prenant la parole lui dit : « Je suis saint Hilaire, et ceux que vous voyez avec moi sont saint Martin et saint Anien ; préparez-vous à sortir de ce monde, dans quelque temps nous viendrons vous voir pour vous conduire dans un pays rempli de délices spirituelles ; et afin que vous ayez plus de certitude de ce que je vous dis, je vous avertis que le vénérable prêtre Maurèle vient de mourir au monastère d'Isles ; allez lui donner la sépulture. » A ces mots, les trois saints Évêques disparurent, et Lyé s'acquitta de ce qu'ils lui avaient recommandé.

Peu de temps après ils revinrent le visiter et lui dirent : « Nous sommes appelés au repos spirituels, suivez-nous. — Hélas ! repartit Lyé, je vous suivrais volontiers, mais je n'ai pas le linceul qu'on m'a promis pour ensevelir mon corps, je vous prie de m'accorder un délai de trois jours. » Il l'obtint, et aussitôt il envoya un religieux nommé Framaride, qui était son neveu, à une dame qui lui avait promis ce linceul. Il n'était point prêt, et cette dame s'excusa sur ce qu'elle ne croyait point que le Saint fût si prêt de sortir de ce monde. Elle demanda aussi un délai de trois jours, après lesquels elle remit le linceul à Framaride, qui le porta à son oncle. Saint Lyé l'ayant reçu, mourut tranquillement pour aller au Seigneur, le 25 mai 545, âgé d'environ 55 ans. Son corps repose dans l'église paroissiale qui porte son nom, et où l'on voit son tombeau au milieu du chœur. On y portait anciennement les enfants morts-nés, pour obtenir qu'ils donnassent quelques signes de vie, et qu'on pût leur administrer le Baptême ; mais Bossuet, évêque janséniste de Troyes, et neveu du grand Bossuet, évêque de Meaux, supprima cet usage comme illusoire et superstitieux.

SAINT ADELM,

ABBÉ DE SHERBURN.

Ce Saint, qui naquit parmi les Saxons occidentaux, était proche parent du roi Ina. Il fut élevé à Cantorbéry, sous saint Adrien, et alla ensuite prendre l'habit dans le monastère de Mal-

mesbury, dont il devint abbé en 675, par la démission de Maidulf. Ce monastère, qui jusque-là avait été peu de chose, s'acquit beaucoup de réputation sous le nouvel abbé ; les bâtiments et les revenus en furent considérablement augmentés. Adhelm dédia l'église en l'honneur de saint Pierre, et y en ajouta deux autres sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de saint Michel. Il vit son abbaye comblée des biens et des priviléges que lui accordèrent les princes et les rois; il lui obtint aussi un ample indult du Pape Serge dans un voyage qu'il fit à Rome.

L'état florissant où était l'abbaye de Malmesbury, venait principalement de la vénération que le Saint s'attirait par ses vertus. Il se montrait en tout l'ennemi déclaré de la sensualité, de la vaine gloire, de l'avarice et des amusents mondains. La prière et la lecture des bons livres faisaient son unique occupation. Une de ses pénitences ordinaires était de réciter le psautier pendant la nuit, étant plongé jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine voisine.

Toujours il sut allier l'amour des lettres avec une piété tendre. Nous apprenons de lui-même qu'il fut le premier qui cultiva tout à la fois la poésie latine et la poésie anglaise ou saxonne. Il composa plusieurs ouvrages, dont le principal est un traité *Des louanges de la virginité*. Il y rapporte les grands éloges que saint Augustin, saint Jérôme et les autres Pères ont donnés à cet état, et cite des exemples tirés de la vie de plusieurs vierges dont la sainteté est reconnue.

Hedda, évêque des Saxons occidentaux, étant mort, son diocèse fut divisé en deux : l'un conserva le nom de Winchester, et l'autre prit celui de Sherburn. Saint Adhelm, qui était abbé depuis trente ans, fut tiré de sa solitude, et placé sur le siége de Sherburn, qu'on transféra depuis à Salisbury. Il se conduisit dans l'épiscopat comme un digne successeur des Apôtres. Il mourut à Dullinge dans le comté de Sommerset, le 25 mai 709, pendant qu'il faisait la visite de son diocèse. Il était dans la cinquième année de son épiscopat. On lit dans Guillaume de Malmesbury, qu'il opera des miracles avant et après sa mort. Son psautier, et plusieurs autres choses qui avaient servi à son

usage, ont été gardés dans son monastère jusqu'à la prétendue réforme.

SAINT GENNADE,

ÉVÊQUE D'ASTORGA.

Gennade, au milieu du IXe siecle, était abbé du monastère de Saint-Pierre des Monts à Vierzo, en Espagne. Il l'avait rebâti et avait aussi réparé et relevé plusieurs autres maisons de prières, que les Sarrasins avaient ruinées, lorsqu'il dut à sa piété, à sa science et à ses vertus, d'être appelé au siége épiscopal d'Astorga. Il fit de saintes fondations dans son diocèse, et après une vie consacrée aux bonnes œuvres, voulant se préparer au passage de l'éternité, il se retira dans un monastère appelé le Mont-du-Silence. C'est là qu'il rendit son âme à Dieu, le 25 mai de l'an 921.

LA TRANSLATION DE SAINT FRANCOIS D'ASSISE.

Après la mort de saint François, Frère Elie, pour accomplir sa dernière et prophétique volonté, avait obtenu, à l'orient d'Assise, le rocher appelé la Colline d'Enfer : c'était le lieu où l'on exécutait les arrêts de la justice humaine. Lorsqu'il en fit la proposition à l'assemblée des citoyens d'Assise, il s'éleva une réclamation générale ; on trouvait ce lieu trop vil pour y déposer un si grand trésor. « Choisissez plutôt, lui disait-on, une place honorable dans la cité ; nous sommes prêts pour cela à vous céder nos propres maisons. » Mais tous, sur les observations du ministre général, déclarèrent la Colline d'Enfer fief du Saint-Siége. Aussitôt Frère Élie ouvrit un concours entre tous les artistes italiens et étrangers, et après avoir examiné les plans, il choisit Jacques, célèbre entre tous les architectes d'Allemagne. Il avait amené avec lui un enfant qu'il initiait aux études artistiques, et qui devint plus tard le Frère Filippo da Campello, dont nous apprécions les œuvres.

Le quinzième jour de mai 1228, on commença les travaux. Presque chaque ville de l'Ombrie avait envoyé des ouvriers ; les Frères Mineurs eux-mêmes, encouragés par le Frère Élie, se mirent au travail avec une incroyable ardeur. On nivela d'abord

le rocher, et on forma une immense surface propre à recevoir les constructions. Or, au moment de la canonisation, tous ces premiers préparatifs étaient achevés, et le lendemain du jour de la solennité, le Pape, revêtu des ornements pontificaux, suivi de toute sa cour et entouré d'une foule innombrable, vint bénir la première pierre de l'édifice et la montagne, qu'il nomma admirablement Colline du Paradis. Après avoir examiné les plans, Grégoire IX autorisa Frère Élie à recevoir des aumônes extraordinaires; il accorda des indulgences à tous ceux qui contribueraient à ce monument, ou de leurs bras ou de leurs richesses. Presque tous les princes du monde envoyèrent leur offrande; les Allemands surtout se distinguèrent par leurs libéralités; la cité d'Assise donna de magnifiques carrières de marbre, d'où on tira une grande partie des matériaux. C'était un beau spectacle que celui de cette troupe immense d'ouvriers : les uns taillent les pierres, les autres les chargent sur des chariots traînés par des bœufs; d'autres polissent le marbre, ajustent les pierres et ornent de sculptures délicates; d'autres élèvent les murailles, et au milieu de tout cela dominent les deux imposantes figures de Frère Élie et de Jacques Allemand.

Au commencement du mois de mai 1230, une grande partie du couvent et l'église inférieure étaient entièrement achevées. Frère Élie y convoqua le chapitre général pour la fête de la Pentecôte, et après avoir pris les ordres de Grégoire IX, il fit annoncer partout que le saint corps du patriarche serait à la même époque porté dans la nouvelle église. Le nombre des pèlerins fut si considérable qu'ils campèrent en plein air dans toute la plaine et sur le penchant de la colline d'Assise. Grégoire IX fut privé d'assister à cette fête, à cause de la gravité des événements politiques; il envoya trois légats pour le représenter et porter en offrande sur ce glorieux tombeau une croix d'or ornée de pierreries, renfermant un morceau de la Croix de Jésus-Christ, des vases sacrés en or et en argent, un retable d'autel en or, serti de pierres précieuses, des ornements sacerdotaux d'une grande richesse, et une somme d'argent considérable pour l'achèvement de l'édifice. Le 25 mai, veille de la Pentecôte, la cérémonie com-

mença. Frère Élie lut publiquement au peuple les lettres apostoliques données à cette occasion. Grégoire IX y laissait parler son cœur :

« Au milieu des maux dont nous sommes accablés, nous trouvons un sujet de joie et d'actions de grâces dans la gloire que Dieu répand sur le bienheureux François, notre père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que de vous tous. Outre les merveilles éclatantes dont il a été l'instrument, nous avons des preuves authentiques que, depuis peu, un mort est ressuscité en Allemagne par son intercession. C'est ce qui nous anime de plus en plus à publier de toutes nos forces les louanges de ce grand Saint, avec cette confiance que, nous ayant si tendrement aimés lorsqu'il était dans le monde, où il vivait comme hors du monde, il nous aime encore davantage maintenant qu'il est plus uni à Jésus-Christ, qui est amour et ne cesse point d'intercéder pour nous. Espérant aussi que vous, qu'il a engendrés en Jésus-Christ et qu'il a laissés héritiers des richesses de son extrême pauvreté, vous que nous portons dans les entrailles de notre amour avec un désir ardent de procurer le bien de votre Ordre, emploierez vos prières pour obtenir de Dieu que nos tribulations soient utiles à notre salut [1]. »

Ensuite le saint corps fut levé de terre, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté par les trois légats et Frère Élie, sur un char décoré avec une variété merveilleuse, et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate, sur lesquels étaient brodés en or des plantes et des oiseaux. Toutes ces draperies avaient été envoyées l'année précédente, par l'empereur des Grecs ; on en fit plus tard des ornements sacrés [2]. Les Frères Mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Autour du char étaient les trois légats, Frère Élie, les évêques, le clergé et ceux des Frères spécialement désignés par le Pape pour être ses vicaires apostoliques dans cette glorieuse circonstance. Les magistrats, suivis d'une troupe

[1] Wadding. Cette bulle est datée de Saint-Jean-de-Latran, XVII des calendes de juin, 1230.

[2] Archives d'Assise.

de citoyens armés, fermaient la marche, et comprimaient les flots du peuple qui se pressait de toutes parts. On chanta des psaumes et des hymnes composés par le Pape lui-même :

« Une race est sortie du Ciel, faisant de nouveaux prodiges ; elle découvre le soleil aux aveugles, elle ouvre des chemins dans la mer desséchée.

« Les Égyptiens sont dépouillés ; le riche devient pauvre, sans perdre ses biens et son nom ; il est heureux dans le malheur.

« François avec ses apôtres monte, comme le Christ, sur la montagne de la lumière nouvelle dans les richesses de la pauvreté.

« Suivant le vœu de Simon, faites trois tentes où résidera éternellement le Très-Haut.

« A la loi, au Prophète, à la grâce, rendant un hommage de reconnaissance dans une fête solennelle, il célèbre l'office de la Trinité.

« Tandis que l'hôte, par ses vertus, répare le triple hospice, et consacre au Christ le temple des esprits bienheureux.

« O François ! notre Père, visitez la maison, la porte et le tombeau, et arrachez au sommeil de la mort l'infortunée race d'Ève.

« Saint François, hâtez-vous ! venez, ô Pere ! venez secourir ce peuple qui gémit sous le fardeau et est accablé par la boue, la paille et la brique ; ensevelissez l'Égypte sous le sable ; amortissez nos vices et délivrez-nous [1]. »

Dans ces dernières lignes se reflète tout entière l'âme triste et mélancolique de Grégoire IX, qui avait survécu à ses deux saints amis pour porter, presque centenaire, au milieu des tribulations, le pesant fardeau de la sollicitude de toutes les Églises.

Arrivés à la Colline du Paradis, les habitants d'Assise virent un mouvement, un empressement de la foule, ils crurent qu'on allait enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le char, prirent tumultueusement le saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes, et placèrent ce sacré dépôt dans le lieu où il devait

[1] Le texte est dans les *notes* de la Vie de saint François.

être, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux Frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le Pape, informé de ce grave désordre, fut douloureusement irrité; il écrivit aux évêques de Pérouse et de Spolète : « J'ai comblé les habitants d'Assise de bienfaits; ils devaient en avoir de la reconnaissance, surtout dans une occasion qui m'était si sensible, et les ingrats m'ont outragé! Sachant qu'après avoir canonisé saint François, je fais bâtir en son honneur une église dont j'ai mis la première pierre de mes propres mains; que je l'ai illustrée de plusieurs titres qui honorent leur ville; que j'y fais transporter, par l'autorité apostolique, le corps du Saint; que j'ai établi mes vicaires à cet effet, le ministre général des Frères Mineurs et d'autres bons religieux du même Ordre, et que j'y ai attaché de grandes indulgences, comme Oza, ils ont été assez insensés pour mettre leurs mains profanes et sacriléges sur ce qui ne pouvait être touché que par des ministres sacrés; ils ont empêché de rendre au Saint l'honneur qui lui est dû; ils ont troublé toute la fête. » La ville d'Assise envoya aussitôt des députés à Rome pour faire satisfaction, et tout fut pardonné.

Cet événement, peu important par lui-même, a jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de saint François d'Assise. Ce n'est que dans notre siècle qu'on a connu l'exacte vérité : c'est Pie VII, en 1818, qui a comblé la basilique d'Assise de cette splendeur de gloire et de dignité qui paraissait manquer encore à son entière et parfaite illustration. Il permit au Frère de Bonis, ministre général de l'Ordre des Mineurs Conventuels, de faire des recherches sous le maître-autel. Paul V l'avait autrefois défendu expressément. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits, et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de pierre; il s'en exhalait une odeur très-suave. Le Souverain Pontife délégua les évêques d'Assise, de Nocéra, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité; et ensuite, conformément au décret du

concile de Trente, il nomma une commission de cardinaux et de théologiens, et, le 5 septembre 1820, du haut de la chaire de toute vérité, il déclara dans un Bref solennel :

« Bénissant le Père de toute consolation, et animés de la vive confiance que la merveilleuse découverte du corps de saint François Nous est un éclatant témoignage et une nouvelle assurance de la protection et de l'assistance salutaire que ce grand Saint Nous accordera dans les circonstances aussi difficiles : de notre autorité apostolique, Nous déclarons, par la teneur de ces présentes, qu'il conste de l'identité du corps récemment trouvé sous le maître-autel de la basilique inférieure d'Assise, que ce corps est véritablement celui de saint François, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs. »

Frère Élie, au milieu de toutes les vicissitudes de son existence, avait cependant terminé son poème, le couvent et la double église de la Colline du Paradis, et même il avait ordonné à Jacques Allemand de dresser les plans pour la reconstruction de l'église de Saint-Georges, qu'après de grandes difficultés il avait obtenue des chanoines d'Assise, et que le Pape avait donnée à sainte Claire et à ses filles. Ce projet fut exécuté, et cette belle église gothique prit plus tard le nom de Sainte-Claire. Elle était ornée des plus ravissantes compositions de l'art et des fresques du Giotto ; mais elle n'a pas trouvé grâce devant les vandales du XVII[e] siècle.

Innocent IV voulut lui-même consacrer l'église et le couvent de Saint-François.

Le Pape arriva à Assise dans les premiers jours d'avril 1243 ; il habitait la partie septentrionale du couvent. Après tous les préparatifs de cette grande cérémonie liturgique, le dimanche 25 mai, le Souverain Pontife, au milieu d'une foule immense de pèlerins, assisté de ses cardinaux, de plusieurs évêques et des ministres provinciaux des Frères Mineurs, rassemblés en chapitre, fit le tour de l'édifice à l'intérieur et à l'extérieur, jetant de l'eau bénite, brûlant de l'encens, et prononçant ces paroles :

« Arrosez-moi avec l'hysope, et je serai purifié ; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige. »

Les Frères chantaient :

« La maison du Seigneur a été bâtie sur le sommet des montagnes ; elle a été élevée sur les collines. Tous les peuples viendront et ils diront : Gloire à vous, ô mon Dieu ! Ils viendront, portant les gerbes de l'abondance.

« Voilà la maison de Dieu solidement bâtie et bien fondée sur la pierre ferme.

« Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.

« Nous nous sommes arrêtés dans tes parvis, ô Jérusalem ! Jérusalem, toi qui es bâtie comme une ville dont les diverses parties forment un admirable ensemble.

« Là monteront les tribus, les tribus du Seigneur ; témoignage d'Israël pour louer le nom du Seigneur.

« Demandez la paix pour Jérusalem. O cité sainte ! que ceux qui te chérissent goûtent les douceurs de la paix.

« Que la paix règne sur tes remparts, et la félicité dans tes palais.

« Patrie de mes frères et de mes amis, mes paroles sur toi sont des paroles de paix.

« Quand vous reposerez dans votre héritage, vous serez comme la colombe aux ailes argentées dont les plumes réfléchissent l'éclat de l'or.

« Bénissez le Seigneur, vous qui descendez des sources d'Israël ; son temple va s'élever dans Jérusalem. Les rois de la terre vous apporteront des présents, ô mon Dieu ! Là les pauvres auront une demeure ; ils obtiendront un héritage.

« Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité. C'est pourquoi votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie. La myrrhe, l'ambre, le sandal s'exhalent de vos vêtements et de vos palais d'ivoire.

« Les filles de Tyr viendront vous offrir des présents, et les grands de la terre imploreront vos regards.

« Toute la gloire de la fille du roi vient de son cœur ; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderie.

« Il vous est né des enfants ; vous les établirez princes sur

toute la terre; ils perpétueront le souvenir de votre nom dans toute la suite des âges, et les peuples vous glorifieront dans tous les siècles et dans l'éternité.

« Les murs et les tours de Jérusalem sont bâtis de pierres précieuses.

« Voilà Jérusalem, cette grande et céleste cité, parée comme l'épouse de l'Agneau; elle est le tabernacle de l'alliance. Alleluia ! alleluia ! »

Le Souverain Pontife rentra ensuite dans l'église haute, marquant les magnifiques portes de bois sculptées avec ces paroles :

« Voilà le signe de la Croix que toutes les mauvaises visions fuient ! Paix à cette maison !

« Que la Croix victorieuse demeure sur le seuil avec les marques de votre grâce; que votre clémence, ô mon Dieu ! donne à tous ceux qui visiteront cette maison la paix avec l'abondance, la sobriété avec la modestie, la richesse et la miséricorde; que tout malheur et toute inquiétude s'éloignent, à cause de votre visite, avec la famine, la peste, les maladies et les ravages des esprits mauvais; que la grâce de votre visite s'étende dans les cloîtres, dans les parvis et partout; que la purification par l'eau pénètre dans les coins les plus obscurs; que toujours ici soient la joie du repos, la grâce de l'hospitalité, l'abondance des biens, le respect de la religion et la plénitude du salut; que nous méritions d'avoir avec nous l'Ange de la paix, de la pureté, de la vérité, de l'amour, pour nous garder, nous protéger et nous défendre. Amen. » (*Pontificale Romanum*).

Les Frères chantaient :

« Ouvrez-vous, ô portes éternelles ! et le Roi de gloire entrera. Paix éternelle à cette maison; que la paix éternelle, le Verbe du Père, soit la paix de cette maison; que l'Esprit consolateur donne la paix à cette maison. »

Le Pontife s'arrêta à la croisée, et, les bras étendus vers la porte, il chanta :

« Il est digne, juste et salutaire que nous vous rendions des actions de grâces, Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Soyez présent à nos prières et à nos travaux; que votre

miséricorde descende dans cette maison et dans ce temple que nous consacrons sous l'invocation de votre nom sacré, en l'honneur de la sainte Croix sur laquelle votre Fils coéternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a voulu souffrir pour la rédemption du monde, et à la mémoire de saint François; qu'elle regorge de l'abondance de la grâce septiforme de votre Esprit; que chaque fois que votre saint Nom y sera invoqué on soit exaucé. O bienheureuse et sainte Trinité qui purifiez et ornez toutes choses! ô sainte majesté de Dieu qui remplit, qui contient et qui dispose tout! ô bienheureuse main de Dieu qui sanctifiez, qui bénissez, qui enrichissez toutes choses, nous vous supplions, ô Dieu, Saint des Saints, nous vous supplions très-humblement de purifier, de bénir, de consacrer à jamais ce temple, par notre ministère, en l'honneur de la Croix sainte et victorieuse, et à la mémoire de saint François. Ici les prêtres offriront le sacrifice de louanges; ici le peuple fidèle remplira ses vœux; ici les pécheurs déposeront leur fardeau et répareront leur chute. Dans cette maison, par la grâce de votre Saint-Esprit, ô Seigneur! les malades seront guéris, les boîteux marcheront droit, les lépreux seront purifiés, les aveugles seront illuminés et les démons chassés, et chacun se réjouira dans les dons de votre miséricorde. »

Après avoir consacré l'autel avec les belles prières d'usage, le Pape y déposa des reliques précieuses; et ensuite, précédé de la Croix et de ses assistants, il marqua les murs, comme on marque un front royal, des onctions du saint Chrême, en prononçant ces paroles saintes : « Que ce temple soit sanctifié et consacré, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en l'honneur de Dieu, de la glorieuse Vierge Marie et de tous les Saints, sous le nom et à la mémoire de saint François. Paix à toi! » Et il brûla trois fois de l'encens. Le couvent entier fut consacré par la même cérémonie, et on voit encore sur ses vieilles murailles le reste des grandes croix rouges de l'onction sainte. Dès ce jour, il fut appelé par excellence le Sacro-Convento, et l'église eut le titre de Chapelle papale. Aussi dans le fond du sanctuaire s'élève, sur six degrés de marbre de Paros, où sont admirablement sculptés le lion, le dragon, l'aspic et le basilic, le trône en porphyre de Celui

qui marche sur l'aspic et le basilic, et foule aux pieds le lion et le dragon. C'est de ce trône qu'Innocent IV proclama, en 1252, la sainteté du martyr Stanislas, évêque de Cracovie ; c'est sur le tombeau de François que devait être célébré un des plus beaux triomphes de la Pologne.

(Chavin de Malan, *Vie de saint François d'Assise.*)

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMI D'ANGLÉRIA,

FRÈRE MINEUR.

Nous présumons qu'Angléria, aujourd'hui Anghierra, ville du duché de Milan, fut la patrie du bienheureux Barthélemi, dont les parents nous sont inconnus, ainsi que le temps de sa naissance.

Beaucoup de savoir, une profonde humilité, un grand amour pour la pauvreté recommandée par le saint Patriarche, et une pureté parfaite d'esprit et de corps, furent les principales qualités par lesquelles il se distingua dans l'Ordre de Saint-François.

Son mérite éminent porta ses Frères à l'élever à différentes charges de l'Ordre ; mais il les refusa constamment, et se borna à former les novices en qualité de Père-maître. Il s'acquit dans cette place l'estime générale, par ses lumières et sa piété, et fut considéré comme un des hommes les plus propres à former la jeunesse à la vie religieuse.

Barthélemi s'étant bien convaincu de l'utilité des devoirs prescrits par la Règle, en fut un des plus zélés observateurs ; et quoiqu'il fût d'un caractère facile et rempli de charité, il ne pouvait souffrir qu'on violât en aucun point les préceptes de saint François : il reprenait sans respect humain quiconque se trouvait dans ce cas. Quelques-uns des Frères en furent d'abord choqués, mais tous finirent par respecter son zèle, et les moins parfaits prenaient un grand soin de ne rien dire en sa présence qui pût altérer la pureté de l'Institut.

La patience de ce serviteur de Dieu fut éprouvée par une fièvre étique qui le consuma pendant plusieurs années. Loin de plaindre son malheur, il n'en devint que plus fervent ; et comme il passait

une partie des nuits à la prière, on rapporte que, tandis qu'il demeurait au Mont-Alverne, une fois qu'il voulut se rendre, selon sa coutume, à la chapelle de Saint-Jean, qui est à quelque distance du monastère, l'obscurité se trouva si profonde, qu'il ne pouvait retrouver le lieu de sa dévotion ; qu'alors, des lumières miraculeuses l'y conduisirent.

Comblé de bonnes œuvres, Barthélemi mourut dans de grands sentiments de piété, au couvent d'Empoli, ville de Toscane, le 25 mai 1510. La réputation de sainteté dont il avait joui pendant sa vie attira une foule innombrable de peuple auprès de son corps, quand il fut décédé : on s'empressait de le toucher et de baiser ses habits, et l'opinion commune était que Dieu ne l'avait appelé à lui que pour le rendre participant du bonheur des Saints.

LE VÉNÉRABLE MICHEL LE NOBLETZ.

Michel Le Nobletz fut un des plus grands personnages du XVIIe siècle et sans contredit un des plus saints. Digne émule de saint Vincent de Paul, il passa sa vie à instruire les pauvres et à pratiquer une vie de mortification et de zèle dont les récits sont admirables. Son père, un des quatre notaires publics du pays de Léon, était un catholique d'une vertu peu commune, bien que, disent les historiens de son illustre fils, il fût un peu trop porté au gain.

Il avait onze enfants, et Michel était le quatrième des garçons. Ce fut l'enfant de bénédiction qui travailla au salut et à la sanctification de toute la famille. Il estimait comme de grandes grâces d'être né de parents catholiques, le jour de saint Michel, et d'avoir ce puissant Archange pour patron. Il remerciait aussi la Providence de lui avoir donné pour nourrice une pauvre femme qui l'avait offert tous les jours au bon Dieu et qui avait prié avec ferveur et persévérance pour que l'enfant à qui elle donnait ses mamelles fût un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Le lait qui lui avait été prodigué par cette pieuse femme paraissait à Michel Le Nobletz lui avoir été moins précieux et moins utile que les ardentes prières dont elle avait ainsi nourri son âme. De bonne heure il donna de grandes marques de piété ; son plaisir était de

se mettre en prières dans les églises. Il y en avait une auprès du château de son père, dont elle n'était séparée que par un petit étang. Michel n'avait pas quatre ans qu'on le retrouvait sans cesse dans cette église. Le chemin pour y arriver côtoyait l'étang et était assez dangereux pour un si jeune enfant ; aussi lui faisait-on défense d'y passer ; mais il disait qu'une belle dame venait le prendre par la main pour le conduire dans le sanctuaire, où elle lui apprenait à prier.

Sa jeunesse, prévenue de telles grâces, se passa dans une modestie et une piété admirables. Il avait environ quatorze ans lorsque Notre-Seigneur se montra à lui dans une beauté ravissante au-dessus de toute parole humaine. Cette vision anima le zèle du jeune Le Nobletz : il commença à professer pour le monde et pour tout ce qu'il estime un mépris extrême, à pratiquer les austérités les plus rudes et à se prémunir de toutes manières contre le démon de la volupté, qui en cette fleur de l'âge commence à tendre ses amorces autour des âmes. On raconte qu'il fit comme saint Bernard, et sentant la concupiscence approcher de son cœur, il se jeta dans un étang glacé où il resta plusieurs heures.

En ce temps, la coutume des Bretons était d'aller étudier à Bordeaux. Après la conversion du roi Henri et la pacification des guerres religieuses, Michel Le Nobletz fut envoyé avec ses frères dans cette grande ville. L'usage des étudiants qui fréquentaient alors les Universités était d'y vivre en corps de nation, d'être unis entre eux, d'épouser les querelles les uns des autres, et de s'élire un chef pour les assembler et les conduire dans toutes les affaires où il y allait, disaient-ils, de l'honneur de leur pays. Le frère aîné de Michel Le Nobletz fut élu prieur des Bretons à Bordeaux. Dans le but de ne pas lui être inutile au besoin, Michel se mit à apprendre les armes. Son courage et son adresse à cet exercice le firent remarquer, et il fut bientôt appelé lui-même à la dignité que remettait son frère. Sa commission l'obligeant alors à voir tous les écoliers de son pays, il fréquenta des débauchés, il se mêla à leurs querelles, il les soutint même les armes à la main. La très-sainte Vierge ne l'abandonna pas. Un jour,

dans une rixe où il était sur le point d'atteindre et de percer son adversaire, la même dame qui lui avait apparu dans son enfance se montra à lui et retint son bras. Un autre jour, il courait à un rendez-vous où devaient se trouver les Bretons, il entendit crier après lui : Arrête, arrête ! Il se mit aussitôt sur la défensive et tira son épée, quand la vision qu'il connaissait bien se montra encore. La divine Mère, lui rappelant toutes les grâces dont Dieu l'avait prévenu, lui recommanda avec force le chemin de l'humilité, de la simplicité, de la pauvreté et du mépris du monde, où il faut suivre Jésus-Christ. Michel tombant à genoux et déposant son épée aux pieds de la très-sainte Vierge, lui promit de la prendre désormais pour sa perpétuelle et unique Maîtresse, et de ne plus jamais combattre que sous la conduite et les étendards de son Fils. En même temps, il sentit son âme remplie d'une ardeur et d'une lumière comme divines ; il vit les dangers qu'il courait au milieu des engagements où il s'était laissé entraîner, la crainte des jugements de Dieu le saisit ; il considéra qu'à l'Université de Bordeaux où il étudiait les lettres humaines, il perdait son temps, puisqu'il était privé des instructions et de la direction nécessaires à la vie spirituelle ; il pleura, il gémit longtemps, implorant l'Esprit-Saint et suppliant la très-sainte Vierge de lui indiquer en particulier les voies où elle lui conseillait de marcher. Il était dans ces inquiétudes et il persévérait dans ses prières, lorsqu'il apprit que les Pères Jésuites tenaient à Agen un collége où, suivant leur vocation, leur but était d'inspirer la vertu et la piété aux écoliers, autant que de les instruire dans les sciences. Il crut avoir trouvé le moyen de travailler efficacement à son salut et de rompre avec les entraînements qu'il avait subis à Bordeaux : il se rendit à Agen. Il avait vingt ans. Il s'appliqua à l'étude des lettres et de la philosophie, mais surtout à la pratique de la vertu. Il sentait naître dans son cœur une tendresse particulière et un amour passionné pour les pauvres ; afin de remercier Dieu de cette grâce, il s'engagea envers lui, par une promesse formelle, au mépris du monde ; et mettant aussitôt cette promesse à exécution, il s'éloigna de la compagnie des jeunes gens et des gentilshommes, vivant dans une retraite absolue et uniquement occupé

à ses études et à ses prières. Il ne voyait que par rencontre les personnes de sa connaissance, et tout en gardant les devoirs de la bienséance, il ne prononçait auprès d'elles que les paroles absolument nécessaires pour conserver l'union de paix et de charité.

Dans cette retraite, son zèle s'enflammait, la vie de saint Ignace faisait ses délices ; il y trouvait des exemples qu'il essayait de mettre en pratique. Il voulait travailler au salut des âmes. Ses prières et ses conseils ranimèrent la foi de plusieurs de ses condisciples, les tirèrent de leurs désordres et les remirent dans le chemin de la perfection. Un entre autres, breton comme lui, qui, après avoir embrassé et tenu quelque temps la profession des armes, était revenu aux lettres, vendit ses livres et tout son bien, en distribua le prix aux pauvres pendant une épidémie qui sévit dans la contrée, et n'eut plus de ressources pour s'entretenir dans ses études que ce qu'il pouvait gagner en enseignant les premiers éléments des lettres aux petits enfants. Michel Le Nobletz s'appliquait à un pareil détachement ; tout l'argent dont il pouvait disposer était dépensé en aumônes : il pratiquait la pauvreté la plus exacte, et il demandait à Dieu d'exercer sa vertu en le livrant aux opprobres. Ses vœux furent entendus ; il éprouva alors sa faiblesse ; il reconnut que la calomnie et les injures troublaient la paix de son âme et éveillaient dans son cœur de pénibles ressentiments. Il eut recours à la prière et mit toute sa ferveur à demander la force de porter cette croix. La très-sainte Vierge lui apparut, l'encouragea à ne rien craindre, l'assurant qu'elle l'assisterait toujours et que le Seigneur le défendrait.

Durant ces années, d'ailleurs, les grâces et les communications divines n'étaient pour ainsi dire pas ménagées à Michel Le Nobletz : il se préparait avec courage à accomplir la volonté de Dieu, et il demandait sans cesse des lumières pour le choix d'un état. Ce fut après de longues prières et d'ardents exercices de mortifications qu'il se décida à embrasser l'état ecclésiastique ; mais, malgré ses désirs et l'attrait qu'il ressentait pour la vie religieuse, il ne voyait pas clairement encore la voie où il devait entrer. Après avoir terminé ses études littéraires à Agen, il revint

à Bordeaux pour étudier la théologie. En même temps qu'il avançait dans cette science, il avançait aussi dans la vie spirituelle : la charité s'exaltait dans son âme ; tout le temps qui n'était pas consacré aux études et aux prières était donné aux pauvres. Il fréquentait les hôpitaux, visitait et soulageait les malades. A Agen, il s'était déjà appliqué à parcourir les campagnes pour faire le catéchisme au pauvre peuple tombé dans l'hérésie ou sollicité par elle. A Bordeaux, pour travailler à la même œuvre, il réunit et organisa en confrérie les étudiants de théologie. Ils allaient deux par deux dans les campagnes, ranimer et confirmer la foi des populations.

Après quatre ans d'études théologiques, Michel songea, à l'exemple de saint Ignace, à se préparer à recevoir les Ordres sacrés, par la pénitence, les mortifications les plus dures et une continuelle oraison. Les derniers six mois qu'il passa à Bordeaux furent consacrés à ces exercices : il couchait sur un peu de paille, il s'abstenait de porter du linge et passait ses jours et une grande partie des nuits en prières et en méditations. De retour dans son pays, accueilli avec joie par ses parents, qui admiraient sa science et sa vertu, mais qui, dans des pensées humaines, voulaient tirer de tant de faveurs du Ciel quelques avantages temporels pour l'honneur de la famille entière ; Michel Le Nobletz eut bientôt à lutter contre les désirs et les sollicitations de son père. La coutume de Bretagne donnait à l'aîné de la famille les deux tiers de l'héritage paternel ; le dernier tiers était partagé entre les filles et les cadets : ils étaient dix dans la famille de Michel Le Nobletz. Aussi le père, admirant l'humilité et la vertu de son fils, ne doutait pas qu'il ne voulût saisir avec joie les occasions que le rang et la considération de sa famille dans la province lui ménageraient, d'obtenir quelques bénéfices capables de lui assurer les moyens de vivre avec honneur et de rendre d'ailleurs à l'Église les services qu'elle était en droit d'attendre de sa science et de sa capacité. Une occasion se présentant, le bon gentilhomme fut surpris, et en se rappelant tous les sacrifices faits pour l'instruction de son fils, fut bientôt indigné quand Michel lui déclara qu'il était incapable d'accepter aucune dignité ecclésiastique, qu'il

n'avait pas la force de porter la charge des âmes qu'entraînait le bénéfice dont il était question, et que tout son désir, après avoir reçu les saints Ordres, était de faire des missions aux peuples de la Basse-Bretagne, dont l'ignorance et la grossièreté avaient grand besoin d'instruction. Un pareil dessein semblait insensé ; et le père, ne pouvant vaincre la résistance qu'on lui opposait, s'emporta à la fin et ordonna à ce fils, dont la vocation était de s'occuper des ignorants et des simples, de s'employer tout aussitôt à conduire paître un troupeau. Michel obéit et garda les moutons aux champs ; mais il persévéra dans sa résolution, et bientôt le père le chassa de la maison paternelle.

Le serviteur de Dieu, alors, se retira chez sa nourrice : il y vécut dans une grande pauvreté qui, pour n'être plus tout à fait volontaire, n'en fut pas moins pratiquée avec amour. Sa famille, ses proches, tous ceux qui le connaissaient, déploraient son extravagance. On le regardait comme un fou ; tous ceux qui l'aimaient s'affligeaient de le voir enterrer les riches talents qu'il avait reçus de Dieu. Michel persistait dans son dessein, persévérait dans la prière et la pénitence, et n'avait que des actions de grâces à rendre d'être ainsi en but à ce mépris du monde, que Dieu lui avait montré comme le premier fondement de la vie spirituelle. Après avoir passé six mois ainsi dans la confusion et les opprobres, il alla à Paris pour y chercher un directeur, avec qui il pût conférer de la conduite de Dieu sur son âme. Il s'adressa au Père Cotton, lui ouvrit son cœur, lui parla des dons et des grâces qu'il avait reçus, de son désir de travailler au salut du prochain et des sentiments de mépris qu'il voulait professer pour le monde. Le Père Cotton admira les trésors de la grâce, exhorta Michel à ne plus différer à recevoir l'onction sacerdotale et à vivre selon les lumières que Dieu lui communiquait.

Sitôt qu'il fut ordonné, Michel revint dans son pays ; mais avant de se mettre à l'œuvre, comme s'il n'était pas assez préparé, il se retira dans une solitude au bord de la mer, à Trémenach, dans une petite cellule, où il mit en pratique toutes les austérités des anciens ermites des déserts. Vêtu d'un cilice, couchant sur la dure, jeûnant et se macérant de toutes manières, il

passa une année entière sans parler à aucun être humain et uniquement appliqué à converser avec Dieu. Dieu se communiquait avec abondance à son serviteur; il lui enseigna pendant cette retraite le sage discernement des différentes matières qu'un missionnaire doit traiter, selon la diversité des personnes qu'il veut gagner à Jésus-Christ. Pendant cette exacte pénitence, Le Nobletz conçut aussi le plan de conduite et d'enseignement qu'il devait garder toute la vie pour travailler efficacement à l'instruction et au salut des peuples grossiers à qui il voulait porter la lumière. Les grâces les plus précieuses et les plus grandes délices inondaient le cœur de l'humble pénitent, et son amour du mépris du monde s'exaltait encore dans ce commerce intime avec Dieu. En abandonnant sa solitude, il n'abandonna aucune de ses austérités. Se refusant absolument l'usage du vin, préparant lui-même chaque jour son unique repas, composé du pain le plus grossier et du bouillon destiné aux derniers valets, il se mit enfin à son œuvre apostolique. Les paroisses de Bretagne comprennent encore aujourd'hui de grandes étendues de terrain, où les maisons sont disséminées et à de grandes distances les unes des autres. Michel Le Nobletz commença à exercer son zèle sur la paroisse où il était né et où demeurait toute sa famille. Après avoir célébré la Messe, il visitait les maisons, parcourait les champs, les bois et les pâturages, interrogeant tous ceux qu'il rencontrait sur leur créance, les reprenant de leurs péchés, leur apprenant l'Oraison dominicale et les autres prières essentielles, leur enseignant les préceptes de la foi. Le dimanche, il étendait ses courses au delà de la paroisse de Plougverneau, prêchant, confessant, catéchisant partout avec un grand zèle. Au milieu de ces soins admirables pour les âmes, il n'oubliait pas les corps et leurs infirmités; il soulageait les malheureux de tout ce qu'il pouvait; et, quand ses ressources étaient épuisées, et elles l'étaient presque toujours, il mendiait pour les pauvres. Cette vie admirable parut scandaleuse aux yeux des hommes. Les ressentiments de toute sa famille surtout s'irritaient de voir un gentilhomme mener cette vie vagabonde et abjecte, livré à tous les dérèglements d'une humeur insensée. Sa mère, qui avait jusque-là toujours

cherché à apaiser l'orgueil paternel, ne put elle-même supporter davantage les extravagances de ce fils, et prit parti contre lui. Ses prédications hardies et véhémentes excitaient les inimitiés des puissants et des débauchés de la paroisse ; plusieurs complotèrent et tentèrent à diverses reprises de le faire mourir.

Michel Le Nobletz eût pu quitter la contrée et porter son zèle ailleurs ; mais il avait promis au Sauveur de ne refuser aucune occasion de prendre part aux ignominies de la Croix. Le mépris qu'on lui manifestait de toutes parts était un bien pour lui. Le bon Dieu, cependant, ne semblait plus répondre au zèle de son serviteur ; au début de cette carrière extraordinaire, au milieu de ces soulèvements de la colère publique, Michel ne trouvait plus dans son âme la joie intérieure, les consolations et les lumières qui lui avaient été prodiguées dans sa retraite. Il comprenait néanmoins que cette épreuve même était une nouvelle grâce, et il en remerciait le bon Dieu. Il voyait ses prédications et ses efforts, qui déchaînaient tant de haines contre lui, réussir auprès des pauvres ; le Missionnaire s'accommodait à la portée de l'intelligence de ces derniers ; il avait imaginé des paraboles qu'il développait avec une grande clarté, et qui rendaient sensibles à ses auditeurs les vérités qu'il voulait leur rappeler. Il resta ainsi à Plougverneau, presque uniquement appliqué au soin des âmes des habitants de cette paroisse, jusque vers l'an 1607. A cette époque, plus heureux que saint Martin, il eut la joie de coopérer efficacement à la conversion de son père, qui lui rendit enfin ses bonnes grâces et qui, sous la direction de ce fils jusque-là si persécuté, entra dans les voies de la perfection.

La providence de Dieu tira ensuite Michel Le Nobletz de la paroisse de Plougverneau. Il commença à se répandre dans le diocèse de Tréguier ; la tendresse qu'il avait pour le pays de Léon le ramena dans ce diocèse. Il prêchait souvent dans les villes, quoique l'instruction des populations les plus dépourvues de secours spirituels fût toujours le principal objet de sa vocation. Il évangélisa avec un succès admirable les diverses îles du diocèse ; elles étaient pauvres, et plusieurs étaient entièrement dénuées de prêtres. L'attachement et la reconnaissance de ces

populations ne purent fixer le Missionnaire au milieu d'elles ; il pénétra dans le diocèse de Cornouailles et finit par y résider vingt-cinq ans sur la côte de Douarnenez.

L'amour de Dieu l'embrasait. « Aimons Dieu, aimons Dieu, mon cher frère, répétait-il au Père Quintin, son ancien compagnon d'études et son fidèle compagnon de travaux ; » en prononçant ces paroles, son visage paraissait lumineux et enflammé. Cette flamme de son cœur, qui apparaissait ainsi sur son visage, se communiquait à ceux qui l'entendaient. Il exerçait d'abord ses disciples au mépris du monde. Il avait embrasé de la folie de l'amour de Dieu une de ses sœurs, belle, jeune, d'un caractère actif et entreprenant, d'un esprit agréable et dont le cœur avait été fort engagé dans tous ces desseins de fortune, de vanité et de triomphes trop ordinaires aux jeunes personnes. Michel Le Nobletz l'excita d'abord à se dépouiller de ses bijoux, de ses parures et à s'exercer à une vie sévère. Pour la faire avancer dans l'amour de la Croix, il la fit revêtir un jour d'une manière de sac de toile grise, il lui mit une besace sur le dos, et dans cet équipage, un jour de fête, la fit conduire dans les principales églises de la ville, demandant l'aumône et se laissant passer pour insensée. Marguerite Le Nobletz, à l'aide de telles épreuves, fit de grands progrès dans la vertu ; elle vint rejoindre son frère pendant qu'il était au Conquet, voulant autant que possible participer aux travaux des missions. Elle réunissait dans une chaumière les petites filles du Conquet, de Saint-Mathieu et des campagnes environnantes, leur faisait des instructions auxquelles venaient souvent assister les mères, touchées de la charité qu'exerçait envers leurs enfants une noble demoiselle.

Pendant les vingt-cinq années qu'il séjourna sur la côte de Douarnenez, le bon missionnaire avait imaginé d'ajouter aux paraboles qu'il avait toujours eu coutume d'expliquer au peuple, des peintures qui en représentaient les principales circonstances ; il avait instruit une pauvre femme de campagne à expliquer ces tableaux : on entremêlait ces explications de cantiques, de lectures spirituelles et de leçons de catéchisme pour les enfants. Ces exercices portaient de grands fruits ; les peuples y prenaient le

goût des choses spirituelles. Les cantiques pieux avaient remplacé sur les barques des pêcheurs et dans les travaux des champs tous les refrains qu'on était accoutumé d'y entendre. Les enseignements de la foi pénétraient ainsi dans le cœur du peuple, et reprenaient dans toutes les circonstances de la vie la part qui leur appartient. Dans toutes ses missions, Michel Le Nobletz faisait ce qu'il avait essayé d'abord à Plougverneau, et en s'occupant des âmes, il n'oubliait pas les besoins des corps. Il exerçait de pieuses veuves à recueillir des aumônes et à visiter les pauvres. Partout où il passait, il établissait ainsi un ordre admirable, cet ensemble de prières, d'instruction et de charité, qui est essentiel à la bonne police des États, que les combinaisons des politiques ne peuvent créer et que l'Église, on le voit, réalise facilement à l'aide des instruments les plus chétifs, un prêtre et quelques pauvres femmes touchés de l'amour de Dieu.

Au milieu de ces travaux le missionnaire n'avait rien changé à la vie austère, pauvre, mortifiée, dont nous avons parlé. Les injures et les obstacles qu'il avait rencontrés aux premiers jours de son apostolat ne lui avaient non plus jamais manqué. Le monde, au lieu d'admirer cette vie et ces efforts, les prenait souvent en haine. La calomnie s'attachait au saint homme avec persistance. Après avoir passé vingt-cinq ans, comme nous avons déjà dit, sur cette côte de Douarnenez, que la très-sainte Vierge lui avait indiquée comme un lieu où il devait exercer son zèle et où il avait en effet accompli des choses merveilleuses, il en fut chassé brusquement et honteusement. Il partit sans murmurer, aussitôt qu'il eut reçu l'ordre de quitter la contrée, et il se retira de nouveau dans le pays de Léon. Il y dépensa ses dernières forces dans les travaux où il avait usé toute sa vie; avant de mourir, il fut assuré que son œuvre se perpétuerait. Il avait eu des compagnons et des disciples auprès de lui, mais il savait par une lumière prophétique, que son véritable successeur appartenait à la Compagnie de Jésus; et il appelait de tous ses vœux le moment de voir ce successeur commencer ses travaux. Il eut ce bonheur; il put remettre au P. Maunoir les conseils et les règles qu'il avait composés pour l'exercice des missions.

Après plus de quarante années de cette vie apostolique, Michel Le Nobletz mourut au Conquet au mois de mai 1652, après une longue maladie et de terribles agonies, où les démons déchaînés ne purent ni lasser sa patience, ni vaincre son courage. Son renom de sainteté était grand ; les merveilles qui s'opérèrent par l'intercession du Serviteur de Dieu, après sa mort, accrurent encore la confiance des peuples. Ce qui est plus admirable peut-être, c'est la persistance des édifices construits par cet homme dévoué. Non-seulement l'œuvre des missions de la Basse-Bretagne subsista, non-seulement ceux à qui le bon missionnaire avait enseigné la foi persévérèrent dans la voie qu'il leur avait ouverte, mais les pays mêmes où il avait travaillé ont conservé jusqu'à nos jours la bonne odeur des enseignements divins. C'est à Michel Le Nobletz qu'on attribue l'esprit de piété et surtout l'intégrité de mœurs qui distinguent encore aujourd'hui les populations des anciens diocèses de Tréguier, de Léon et de Cornouailles. On conçoit le souvenir que la Bretagne garde à cet apôtre, à ce véritable restaurateur de la patrie. Il ne faut pas s'étonner que Mgr Sergent, évêque de Quimper, ait répondu à la dévotion du peuple, en ordonnant l'ouverture du mausolée de ce grand serviteur de Dieu, ce qui eut lieu en 1856. (Léon Aubineau.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DU CHÊNE EN BERRY.

Sous les voûtes sombres de la forêt de Châteauroux, un chêne séculaire protégeait de son ombre la Vierge compatissante à toutes les douleurs ; elle a aujourd'hui un abri fait par la piété des hommes.

C'est une jolie chapelle qui lui a été construite, et dédiée. Comme cette dévotion à la Vierge miraculeuse remonte aux temps les plus éloignés, la chapelle est d'un beau roman, style sévère et plus grand dans sa simplicité que les dentelures et les ogives flamboyantes qui s'adressent moins au cœur qu'aux yeux. Les roses de nos jardins et les bleuets des champs, voilà le luxe qui doit parer le petit temple avec les *ex-voto* des fidèles.

La commune d'Arthon a dit : Je veux qu'il y ait là une chapelle pour ma Vierge bien-aimée, et la chapelle s'est élevée comme par enchantement. De toute part son appel a été entendu : la piété fait des miracles.

Le 25 mai, à deux heures, la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne a été bénie.

Sur les chemins qui mènent à la forêt, ce n'était qu'équipages et groupes joyeux en habits de fête. Quelle foule sous la voûte des chênes séculaires, et comme ces arbres majestueux et la belle nature, le murmure du feuillage et le chant des oiseaux formaient un cadre poétique à la pieuse cérémonie !

Notre-Dame aimait le vieux chêne trois ou quatre fois centenaire, qui l'a si longtemps protégée. Les fidèles ne l'ont pas séparée. La chapelle est à deux pas. Il n'a rien à craindre des hommes. S'il a longtemps protégé la sainte image, il en est protégé à son tour.

Un nombreux clergé, et une foule considérable s'étaient rendus à l'appel de M. le curé d'Arthon. Les Frères de Châteauroux y étaient représentés et y avaient leur musique qui, par ses fanfares, couvrait parfois le doux concert de la forêt. Une longue file de jeunes filles vêtues de blanc promenait dans les airs des bannières qui tranchaient sur la verdure des mousses et du feuillage.

Les gardes-forestiers, en grande tenue, la carabine à l'épaule, se tenaient immobiles à l'entrée de la chapelle. Leurs chefs étaient là. La commission qui a présidé à la construction du petit édifice était aussi venue au grand complet, son honorable président en tête, M. Thayer, sénateur, dont le nom est inséparable de la plupart des bonnes œuvres de ce temps et de ce pays.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie de Nomente, la fête de saint Urbain, Pape et martyr, par les exhortations et la doctrine duquel plusieurs

[1] OCTAVO KALENDAS JUNII.

Salerni, depositio beati Gregorii Papæ septimi, ecclesiasticæ libertatis propugnatoris ac defensoris acerrimi. — Florentiæ, sanctæ Mariæ Magdalenæ virginis,

personnes, entre autres Tiburce et Valérien, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, et souffrirent le martyre pour elle. Lui-même, après avoir beaucoup souffert pour l'Église de Dieu, durant la persécution de l'empereur Alexandre Sévère, ayant eu la tête tranchée, reçut la couronne du martyre.

A Dorostore en Mysie, la fête des saints Pasicrate, Valention, et deux autres couronnés ensemble.

A Milan, saint Denis, évêque, qui relégué en Cappadoce par l'empereur Constance, arien, pour la foi catholique, y mourut presque sous le titre de Martyr. Son saint corps fut envoyé par l'évêque Aurèle à saint Ambroise, évêque de Milan, et on rapporte que saint Basile le Grand eut part à cette translation.

A Rome, saint Boniface, Pape, quatrième du nom, qui dédia le Panthéon en l'honneur de Sainte-Marie-aux-Martyrs.

A Salerne, décès de saint Grégoire, Pape, septième du nom, zélateur et défenseur ardent de la liberté de l'Église.

A Florence, la fête de saint Zénobe, évêque de cette ville, célèbre par la sainteté de sa vie et la gloire de ses miracles.

En Angleterre, saint Aldhelm, évêque de Sherburn.

Dans le diocèse de Troyes, saint Lyé ou Léon, confesseur.

A Assise en Ombrie, translation de saint François, confesseur, du temps du Pape Grégoire IX.

ordinis Carmelitarum, vita et sanctitate illustris. — Romæ via Nomentana, natalis beati Urbani Papæ et martyris, cujus exhortatione et doctrina multi (in quibus fuere Tiburtius et Valerianus) Christi fidem susceperunt, et pro ea martyrium subierunt : ipse quoque in persecutione Alexandri Severi pro Ecclesia Dei multa passus, tandem cervicibus abscissis, martyrio coronatus est. — Durostori, in Mysia, natalis sanctorum martyrum Pasicratis, Valentionis, et aliorum duorum simul coronatorum. — Mediolani, sancti Dionysii episcopi, qui ab imperatore Constantio Ariano in Cappadociam pro fide catholica relegatus, ibidem propemodum martyribus titulo spiritum Deo reddidit. Ejus sacrum corpus ab Aurelio episcopo Mediolanum transmissum est ad beatum Ambrosium episcopum, cui piæ actioni officium quoque sancti Basilii Magni accessisse traditur. — Romæ, sancti Bonifacii Papæ quarti, qui Pantheon in honorem beatæ MARIÆ ad martyres dedicavit. — Florentiæ, natalis sancti Zenobii ejusdem civitatis episcopi, vitæ sanctitate ac miraculorum gloria conspicui. — In Britannia, sancti Aldelmi episcopi Schireburgensis. — In territorio Tricassino, sancti Leonis confessoris. — Assisii in Umbria, translatio sancti Francisci confessoris, tempore Gregorii Papæ noni. — Verulis in Hernicis, translatio sanctæ Mariæ Jacobi, cujus sacrum corpus plurimus miraculis illustratur.

A Véroli, dans la campagne de Rome, translation de sainte Marie, mère de Jacques, dont le saint corps est illustré par plusieurs miracles.

A Florence, sainte Marie-Madeleine, vierge, de l'ordre des carmélites, illustre par sa vie régulière et par sa sainteté. On célèbre sa fête le 27 de ce mois.

Additions des autres martyrologes.

Saint Volcade et saint Vinebaud, prêtres et martyrs, avec saint Gervard et Regenar, diacres, massacrés par les Danois et honorés à Saint-Omer.

Saint Canion, confesseur, patron de l'Église métropolitaine de Cirenza dans la Basilicate.

Sainte Arve, honorée chez les Éthiopiens.

Saint Célestin, confesseur chez les Grecs. Dans une persécution il eut les pieds percés ainsi que les mains.

Saint Jean le Reclus. Il vivait dans une cellule à Constantinople.

Saint Olbien, confesseur, honoré chez les Grecs.

Saint Jépine, de l'Ordre de Saint-Basile.

Saint Sence, confesseur au IVe siècle. Ses reliques sont honorées à Spolète.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Gréard, Frère Mineur Capucin, du monastère de Rochefort, souscrivit sans en comprendre la portée les serments condamnés par l'Église et n'en fut pas moins arrêté par les autorités du département de la Charente-Inférieure, rétracta alors les serments et fut condamné à la déportation. Il mourut à fond de cale à soixante-trois ans, le 25 mai 1794.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire. — Saint Eleuthère, Pape et martyr. — Saint Quadrat, évêque d'Athènes. — Saint Prisque et saint Cot, martyrs de l'Auxerrois. — Sainte Benoite, vierge et martyre. — Saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. — Saint Gond, abbé. — Saint Oduvald, abbé. — Le Bienheureux André de Franchis, évêque de Pistoie. — La Bienheureuse Marianne de Jésus de Paredès et Flores, vierge, surnommée le Lys de Quito. — Le Bienheureux François de Gordi, frère mineur. — La Vénérable Marguerite Périgot, vierge carmélite. — Le Vénérable Pierre Martyr Sanz, frère prêcheur, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE.

La parfaite charité, qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu, a fait de ce Saint une des plus brillantes lumières de l'Église dans ces derniers temps. Il naquit à Florence en 1515; il était fils de François Néri, avocat, et de Lucrèce Soldi, tous deux issus de familles riches dans la Toscane. Dès l'âge de cinq ans, il obéissait à ses parents avec la plus exacte ponctualité. Son père l'ayant un jour grondé à l'occasion d'une petite querelle qu'il avait eue avec une de ses sœurs, il se mit à pleurer amèrement, non de la réprimande qu'il recevait, mais de sa faute qu'il regardait comme fort considérable. On ne pouvait se lasser d'admirer la patience qu'il montrait dans les maladies. Sa douceur était si grande, qu'il ne paraissait pas connaître ce que c'était que la colère. A l'âge de onze ans, il ne sortait presque point des églises; il priait et écoutait la parole de Dieu avec une dévotion singulière. Son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, sa douceur et son affabilité, le faisaient chérir de tous ceux qui le connaissaient, et on l'appelait communément *le bon Philippe.*

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, on l'envoya chez

un de ses oncles, qui était un riche marchand, et qui vivait auprès du mont Cassin. Il avait alors dix-huit ans. Son oncle eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens ; mais le jeune Philippe, qui se sentait appelé à la perfection, et qui craignait les dangers d'une vie mondaine et dissipée, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable ; il quitta la maison de son oncle, et alla se fixer à Rome en 1533. Un gentilhomme florentin, nommé Galeotto Caccia, établi dans cette ville, le prit chez lui pour élever ses enfants, et il ne tarda pas à sentir tout le prix du trésor qu'il possédait dans sa maison. En effet, la vie que menait Philippe était extrêmement édifiante. Le bruit de sa sainteté se répandit de proche en proche, et parvint bientôt jusqu'à Florence. Sa coutume était de ne faire qu'un repas chaque jour, et ce repas consistait en un peu de pain et d'eau ; il y ajoutait quelquefois des olives, ou une petite portion d'herbes. Souvent il employait les nuits entières à prier, et il goûtait dans cet exercice de grandes consolations.

Sous un tel maître, les enfants de Galeotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres, qui leur étaient enseignées avec beaucoup de soin. Philippe étudia en même temps la philosophie et la théologie. Ses succès répondirent à son application, et il surpassa de beaucoup ceux qui couraient la même carrière que lui. Tous ses condisciples recherchaient son amitié avec empressement ; mais il était fort réservé en fait de liaisons : il craignait de tomber dans de mauvaises compagnies, ou au moins de s'exposer à perdre un temps précieux. Un quart d'heure donné par jour à des conversations inutiles paraît d'abord peu de chose ; mais si l'on réunit ensemble tous ces quarts d'heure, et que l'on y joigne tout cet espace qui est absorbé par le repos et par les autres besoins de la nature, la plus longue vie se trouve renfermée dans des bornes étroites, et il ne reste plus guère de temps pour travailler à mériter l'éternité. Cette réflexion occupait continuellement le Saint, et le rendait très-exact à ménager tous ses moments. Jamais il ne s'entretenait avec le prochain, qu'autant que le devoir, la charité ou quelque autre

semblable motif l'exigeaient. Il se rappelait d'ailleurs que les Saints mêmes se plaignaient de se trouver, au sortir des compagnies, moins propres à la prière, et souvent moins purs aux yeux de Dieu. Il avait encore appris d'eux que les conversations frivoles portent dans l'âme l'air contagieux du monde, qui est d'autant plus funeste dans ses suites, que le venin en est plus subtil et plus secret.

Malgré tant de précautions, il ne put se prémunir contre les attaques du tentateur. De jeunes libertins furent les instruments dont il se servit pour donner atteinte à la pureté de ses mœurs. Ces trop fidèles ministres du démon essayèrent de le corrompre par des discours lascifs ; mais le Saint leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il amollit la dureté de leurs cœurs et les fit entrer dans les sentiments d'une vive componction. Les armes qu'il employait contre l'ennemi du salut étaient la prière et l'humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'éprouver longtemps les révoltes de la chair ; il n'en fut parfaitement délivré qu'à l'âge de cinquante ans. Il devint alors tellement maître des mouvements de la nature corrompue, qu'il ne savait pas s'il avait un corps. C'est ce qu'il déclara au cardinal Baronius. En faisant cette déclaration, il pleurait amèrement, et se reprochait son indifférence à remercier Dieu, qui par sa grâce l'avait toujours conservé chaste d'esprit et de corps.

La mortification des sens qu'il pratiquait était absolue et s'étendait jusqu'aux plus petites choses. « Il est nécessaire, disait-il à ce sujet, de se mortifier dans les choses même qui ne paraissent que des bagatelles ; par là on s'accoutume à vaincre dans les grands combats. » Par une suite de son amour pour la pauvreté, lorsqu'il vint à Rome pour la première fois, il ne voulut recevoir de sa famille que ce qui lui était absolument nécessaire ; on ne voyait dans sa chambre qu'un lit pauvre et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide ; il ne connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la prière, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs, ou même toutes les églises renommées par la dévo-

tion des pèlerins, quoiqu'elles soient pour la plupart fort éloignées les unes des autres [1]. Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et surtout devant les reliques des martyrs dans le cimetière de Calixte; d'autres fois il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre dans le porche d'une des sept églises. Pendant qu'il étudiait la philosophie, il se fit une loi de penser souvent aux souffrances de Jésus-Christ, et de méditer sur les péchés et l'ingratitude des hommes; aussi ne jetait-il jamais les yeux sur un Crucifix, sans verser un torrent de larmes.

Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia quelque temps l'Écriture et les Pères, pour se perfectionner dans cette science; il s'appliqua aussi au droit canonique, dont la connaissance est si utile et même si nécessaire à ceux qui conduisent les autres. Il devint en peu de temps fort habile dans ces différentes sciences, et les plus célèbres professeurs venaient le consulter de toutes parts, et lui demander la solution de leurs difficultés. Dans la suite il recommandait fortement les mêmes études à ses disciples, et, pour les exciter à s'y appliquer, il leur proposait pour modèle le pieux et savant cardinal Baronius qui, à l'âge de dix-huit ans, était entré dans l'Oratoire pour travailler aux annales de l'Église. Baronius reconnaît [2] que saint Philippe de Néri lui rendit de grands services au commencement de son ouvrage, et que chaque jour il le soutenait par ses avis et ses encouragements dans la carrière pénible où il marchait; il lui attribue même la gloire d'avoir imaginé le dessein et formé le plan de ses Annales [3].

[1] Ces églises (au nombre de sept) que visitent les pèlerins, sont les basiliques du Vatican et de Latran; celles de Sainte-Marie-Majeure et de la Sainte-Croix de Jérusalem, situées en différents quartiers de la ville; celle de Saint-Laurent *extra muros*, à deux milles de la ville sur la voie Tiburtine; celle de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, à cinq milles de l'ancien Forum, appelée aujourd'hui *Campo-Vaccino*; celle de Saint-Sébastien, sur la voie Appienne. Ces églises sont enrichies des reliques des plus célèbres Martyrs.

[2] *Annal.*, t. VIII, *Præf.*

[3] Baronius fut créé cardinal en 1596, par Clément VIII, et mourut en 1607 Quoiqu'il se trouve des fautes dans ses Annales, ce qui était inévitable dans un ouvrage de cette nature, on ne peut lui savoir trop de gré de son entreprise;

Le témoignage que Baronius rend à saint Philippe de Néri, donne une haute idée de l'étendue de ses connaissances ; aussi était-il un des plus savants hommes de son siècle : mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ, le fit renoncer à l'étude des lettres. A l'âge de vingt-trois ans il vendit ses livres, et en donna le prix aux pauvres.

N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison. Les douceurs qu'il goûtait dans cet exercice étaient si grandes, qu'il ne pouvait se soutenir ; alors il se couchait par terre, et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, c'en est assez. Je vous prie de suspendre un peu le torrent de vos consolations. Éloignez-vous de moi, Seigueur, éloignez-vous de moi. Je suis un homme mortel, et par conséquent incapable de supporter une telle abondance de célestes délices. Je me meurs, mon Dieu, si vous ne me secourez. » On l'entendait aussi dire souvent : « O mon Dieu ! puisque vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un cœur pour vous aimer ? Pourquoi du moins ce cœur est-il si petit et si étroit ? » On croit, et le Saint était lui-même persuadé, qu'il serait mort d'un excès de joie, si, dans ces circonstances, Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations.

C'était malgré lui que Philippe de Néri laissait apercevoir ce qui se passait dans son âme. Son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait, et il recherchait le mépris en toutes choses. Cette disposition intérieure était ce qui lui méritait principalement ces communications intimes du Saint-Esprit. L'amour divin agissait sur lui avec tant d'impétuosité, que la flamme s'en manifestait au dehors surtout par de violentes palpitations de cœur. Au reste, ceci ne doit point paraître incroyable. Saint François de Sales observe dans son livre de l'*Amour de Dieu*, et l'expérience montre quo les affec-

elle suppose une érudition immense et une application infatigable au travail et c'est à juste titre qu'on donne au savant cardinal le nom de père des Annales l'histoire ecclésiastique. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, donna, il y a quelques années, une édition des Annales de Baronius, avec les corrections des savants au bas des pages. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde point à l'importance de l'ouvrage.

tions de l'âme, lorsqu'elles sont très-vives, produisent dans le corps des effets surprenants [1]. L'amour divin, au rapport de Galloni, dilata un jour si fortement le cœur du Saint, que le cartilage qui joint les côtes du côté gauche se rompit, ce qui donna plus de jeu et au cœur et aux grands vaisseaux. Le serviteur de Dieu resta dans cet état pendant les cinquante dernières années de sa vie.

Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, il y mena longtemps la vie d'un ermite, pratiquant toutes sortes de pénitences et de macérations. Sans cesse il languissait dans l'attente du jour auquel son âme, affranchie des liens du corps, irait se perdre dans l'océan du souverain bien. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime véritablement Dieu, trouve la vie insupportable : aussi un tel homme ne peut-il se consoler que par l'idée qu'il accomplit la volonté du Ciel, et par la facilité qu'il a de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant; il se réjouit encore, comme saint Paul [2], de ce qu'en restant sur la terre, il peut travailler à la gloire de Dieu, et la procurer par la conversion des âmes. Dévoré du même zèle que l'Apôtre, notre Saint se mit à fréquenter les places publiques, et à chercher toutes les occasions de gagner des âmes à Jésus-Christ, ou du moins de prévenir quelques péchés. On le vit, n'étant encore que laïque, opérer un grand nombre de conversions. Il visitait les hôpitaux, afin de servir et de consoler les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il considérait le refroidissement de la charité par rapport aux pauvres malades. Il forma

[1] Ces effets s'expliquent par l'économie naturelle du corps humain. La cause en est cependant obscure, parce qu'elle dépend de l'union de l'âme avec le corps, union dont les lois nous sont inconnues. Le propre de la colère, et beaucoup plus de la haine et de la douleur, est de contracter les vaisseaux, de ralentir le mouvement des fluides et de causer dans les glandes des obstructions qui occasionnent diverses maladies. Par un effet tout contraire, l'espérance, la joie et l'amour divin, qui est toujours régulier, dilatent le cœur et les vaisseaux, accélèrent le mouvement des fluides, augmentent les esprits, et par là servent merveilleusement à mettre le corps dans un état de santé que dérangent beaucoup l'envie, la jalousie, les craintes désordonnées et autres semblables passions. Voyez Cheyne, Boerhaave, Heister.

[2] *Philipp.*, II, 24.

le projet de faire revivre une pratique bien conforme à l'esprit du christianisme, bien propre à inspirer les sentiments d'humilité. Dans cette vue, il pensa à établir à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, en quoi il reçut de grands secours du pieux Persiano Rosa, son confesseur. Ce fut en 1548 qu'il commença cet établissement charitable dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*. Quatorze personnes s'associèrent à lui dans cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable ; il régla la manière dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pèlerins et les convalescents qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même des discours de piété ; chaque jour il tenait des conférences spirituelles, qu'il poussait quelquefois jusque bien avant dans la nuit, et ces conférences produisirent des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertirent ; d'autres se consacrèrent plus spécialement à la pratique de la vertu, et parvinrent à une perfection éminente.

Dans l'année 1550, saint Philippe transféra sa confrérie dans l'église de la Sainte-Trinité ; il érigea en même temps un nouvel hôpital, qui est encore aujourd'hui très-florissant, et un des mieux réglés du monde chrétien. On y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion y attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces pieux chrétiens lavent les pieds des pèlerins ; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe qui sont dans un autre hôpital. Le Saint, non content de prendre soin de ses hôpitaux, assistait encore les malheureux des différents quartiers de la ville. Voulant une fois faire secrètement l'aumône, il choisit, pour n'être pas découvert, une nuit fort obscure. Il tomba dans une fosse profonde ; mais Dieu permit qu'il ne fût point blessé de sa chute.

S'il n'eût suivi que les mouvements de son humilité il eût passé toute sa vie dans l'état laïque ; mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature, afin qu'il fût à portée de servir plus utilement l'Église de Jésus-Christ. Il reçut la prêtrise au mois de juin de l'année 1551, étant alors âgé de trente-six ans

presque accomplis. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'était là aussi que vivait Persiano Rosa, son confesseur. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe diminua quelque chose de ses premières austérités, pour ne pas trop affaiblir son corps. Il faisait un petit repas le matin, et sur le soir il prenait deux œufs, ou un potage, ou une portion de légumes. Rarement il se permettait l'usage de la viande et du poisson. Lorsqu'il était à table chez les étrangers, il acceptait ce qu'on lui présentait, afin d'éviter la singularité, observant toutefois de s'en tenir à un seul mets, et il mangeait de manière à faire croire que le sens du goût était émoussé en lui. La chambre qu'il habitait était petite et pauvrement meublée. Il ne s'occupait que des moyens de satisfaire sa dévotion et le désir qu'il avait de tendre toujours vers Dieu avec une nouvelle ferveur.

Le jour qu'il dit sa première Messe, son âme reçut des consolations extraordinaires. Le tremblement de ses mains et de son corps annonçait le respect intérieur dont il était pénétré. Ce tremblement se fit surtout remarquer à l'élévation et à la communion; plusieurs fois il fut obligé de s'appuyer sur l'autel, ne pouvant se soutenir autrement. Il ne laissait passer aucun jour sans offrir le Saint Sacrifice, et s'il en était empêché par quelque maladie, il priait qu'on lui administrât la Communion. Souvent il avait des extases à l'autel, ce qui faisait que quelquefois il était deux heures à dire la Messe. Ce fut pour cette raison que sur la fin de sa vie, il se détermina à la célébrer dans une chapelle domestique. On ne pourrait exprimer les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la divine Eucharistie. Le seul souvenir de ce banquet sacré faisait sur lui la plus vive impression. On trouve dans Galloni le détail de tous les ravissements dont il fut favorisé dans la prière. Son oraison avait tout le degré possible de sublimité. On voyait quelquefois son corps s'élever de terre [1], et pendant ce temps-là son visage paraissait rayonnant de lumière [2].

[1] Galloni, *Vit.*, c. XX.
[2] La même chose est attestée de plusieurs autres serviteurs de Dieu. On vit

Peu de temps après que saint Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie du ministère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessionnal : il s'y rendait lorsqu'il avait dit la Messe. Il mettait peu de temps à son action de grâces, persuadé

quelquefois saint Ignace de Loyola, durant son oraison, élevé à deux pieds de terre, et pendant ce temps-là son corps était environné d'une lumière éclatante. Il est parlé de semblables élévations dans les vies de saint Dominique, de saint Dunstan, de saint Philippe Béniti, de saint Gaétan, de saint Albert de Sicile, du bienheureux Bernard Ptolémei, instituteur de la Congrégation des Olivétains, de saint François d'Assise, etc. Rien ne porte à rejeter les témoignages des auteurs de ces vies. Les uns sont estimés pour leur exactitude et leur sincérité ; les autres, qui n'avaient nul intérêt à trahir la vérité, ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent.

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans les Annales de Trivet, p. 75, sous l'an 1240 : Saint Richard, pour lors chancelier de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, ayant un jour ouvert doucement la porte de la chapelle où priait le saint Archevêque, il le vit élevé en l'air; ses genoux étaient pliés, et ses bras étendus. Saint Edmond étant redescendu à terre, et voyant son chancelier, il se plaignit à lui de ce qu'il l'avait empêché de jouir des délices ineffables qui se rencontrent dans les consolations célestes.

Dom Calmet, estimé pour ses Commentaires sur l'Ecriture sainte, assure qu'il connaissait un religieux qui, dans la ferveur de son oraison, était quelquefois élevé en l'air involontairement, et qu'il y restait suspendu sans aucun appui. Il dit encore qu'il connaissait particulièrement une religieuse à qui la même chose était souvent arrivée. Voyez ses *Dissertations sur les apparitions*, c. XXI.

On lit aussi dans la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, que quelquefois, malgré sa résistance, son corps était élevé de terre.

Mais par quel moyen se faisaient les élévations dont il s'agit ici ? Etait-ce par le ministère invisible des Anges, ou par une opération surnaturelle qui venait immédiatement de Dieu ? Voilà une de ces questions auxquelles il n'est pas possible de répondre. Les personnes élevées en l'air ne pourraient probablement pas elles-mêmes nous rendre raison de ce qui se passait en elles. C'est ainsi que saint Paul ignorait si c'était *dans son corps* ou *hors de son corps* qu'il avait été ravi au Ciel.

On allègue, pour détruire ces miracles, des faits qu'il est bon d'examiner ici. Eunapius, dit-on, qui écrivit en 380 les vies de Porphyre et de Jamblique, rapporte que le dernier de ces philosophes s'élevait souvent en l'air de dix coudées, et qu'il était alors environné d'une brillante lumière. On peut d'abord nier ce fait, sans craindre qu'on en donne de preuves. En effet, Eunapius était un historien sottement crédule, et qui avait encore plus de malignité contre les chrétiens que Porphyre et Jamblique. La manière dont son récit est tissu suffit pour le décréditer aux yeux de tout lecteur sensé. Il ne parle de la prétendue élévation de Jamblique que pour avoir un prodige à opposer à la transfigura-

qu'il valait mieux s'employer à l'utilité du prochain, que suivre sa propre dévotion. Sa charité ingénieuse lui suggérait mille moyens de procurer la gloire de Dieu. S'étant un jour entretenu avec un juif, il se sentit pénétré du plus vif sentiment de compassion pour l'âme de ce malheureux. Il ne cessa pendant trois

tion de Jésus-Christ, et peut-être à des faveurs extraordinaires que quelques chrétiens avaient reçues, comme saint Philippe de Néri.

Observons encore que les philosophes platoniciens qui, à la naissance du christianisme, avaient recours à la théurgie ou au pouvoir magique, n'entreprirent jamais de faire aucun miracle en public, quoique ce fût là l'unique moyen de le rendre incontestable. Les historiens qui rapportent ces prétendus prodiges vivaient dans des temps fort éloignés, et n'allèguent point de preuves suffisantes de ce qu'ils disent ; ils tombent d'ailleurs dans des absurdités et dans des inconséquences ridicules. En même temps qu'ils se contredisent eux-mêmes, ils contredisent encore tous les monuments historiques des siècles où se sont passés les événements. Leur unique but était de décréditer les miracles qui constataient la divinité de la religion chrétienne, et pour cela ils employaient l'imposture et les illusions de la magie.

Quant à Porphyre, qui était de la ville de Tyr, il donna, en 270, de prétendues règles de divination. Jamblique son disciple, qui vivait en Syrie sous Constantin le Grand, publia un livre de *mystères*. Cet ouvrage, fruit de l'enthousiasme, de l'impiété et de l'extravagance, traite des effets de la théurgie et des purifications par lesquelles l'âme doit passer jusqu'à ce que, par une transformation chimérique, elle soit unie aux puissances célestes. Ces deux imposteurs rapportent sérieusement de Pythagore, qu'il était salué par les rivières, qu'il se souvenait encore de tous les corps que son âme avait animés, c'est-à-dire qu'il se souvenait d'avoir été arbre, femme, poisson, et ce même Euphorbe que Ménélas tua au siége de Troie. Ils s'étendent encore sur d'autres contes aussi ridicules et qu'on ne trouve ni dans Diogène Laërce, ni dans les anciens écrivains qui ont fleuri durant plus de 800 ans après la mort de Pythagore.

Philostrate, qui vivait sous l'empereur Sévère, écrivit en 206 la vie d'Apollonius de Thyane, mort il y avait plus de 100 ans. Il attribue aussi divers prodiges à son héros, parce qu'à l'exemple d'Eunapius, de Porphyre et de Jamblique, il voulait opposer des miracles à ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Mais c'est trop s'arrêter à ces écrivains, ils ne débitent que les rêveries d'une imagination en délire, et l'on fait beaucoup d'honneur à leurs ouvrages, en les mettant sur la même ligne que les Métamorphoses d'Ovide. Que l'on juge après cela s'il y a de l'équité à comparer aux miracles du christianisme des faits controuvés par l'imposture et que contredisent les simples lumières du bon sens! Allons plus loin : la conduite des adversaires de notre religion, loin d'affaiblir la vérité des miracles du Sauveur et de ses disciples, leur donne au contraire un nouveau degré d'évidence. Comment en effet refuserait-on de les croire, quand on considère les extravagances où sont tombés ceux qui ont voulu éluder la preuve qu'en tiraient les premiers chrétiens ? Ce raisonnement acquiert une nouvelle force, si l'on fait attention que ce sont les plus beaux génies de l'antiquité païenne qui ont avancé des absurdités si palpables. Il faut être bien maladroit

semaines de gémir et de prier pour lui, et il eut la consolation de le voir demander le Baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée, pourvu qu'il vînt à bout de leur parler : ils ne pouvaient résister à la force des discours qu'il leur faisait sur la mort et le jugement. Quelques-uns l'évitaient, de

et bien impudent pour prétendre détruire nos miracles, en leur opposant des contes de vieilles, qui ne seraient propres tout au plus qu'à amuser des enfants.

Nous conviendrons avec plusieurs savants, qu'il n'est pas impossible qu'Apollonius de Thyane, et autres semblables imposteurs, aient fait, par la permission divine, des choses merveilleuses ; mais les ont-ils faites réellement ? c'est ce qui n'est nullement prouvé.

Le démon ayant été vaincu par la mort du Sauveur, sa puissance est présentement liée, *Apoc.* XX, 2, 3, et le sera jusqu'à la venue de l'Antechrist. Dieu ne l'a cependant pas totalement dépouillé de son pouvoir naturel, et il lui permet encore de s'en servir pour tenter les hommes et les solliciter au mal. Quelquefois même, et toujours en conséquence d'une permission du Ciel, l'esprit de ténèbres contrefait les merveilles que le bras seul du Tout-Puissant opère et tâche de séduire les mortels par des signes trompeurs ; mais dans ces occasions, il se trahit toujours par quelque endroit. Il est aisé d'apercevoir l'imposture et de la distinguer de l'opération de la Divinité. Par exemple, quand les faiseurs de prodiges se laissent aller à des mouvements secrets d'orgueil, c'est une preuve qu'ils sont les instruments du démon. Telle est la doctrine de ceux qui donnent des règles pour le discernement des esprits. On doit, disent-ils, attribuer aux illusions du démon, ou du moins à la force de l'imagination, les extases, les ravissements, etc., si ceux qui les ont désirent fortement les faveurs extraordinaires, s'ils en tirent vanité, s'ils aiment à les divulguer, s'ils en parlent volontiers, si, en un mot, ils s'en entretiennent avec d'autres qu'avec ceux qu'il importe de consulter. En effet, lorsque le Saint-Esprit se communique extraordinairement, il inspire en même temps l'humilité, l'amour du secret, une grande défiance de soi-même et une soumission parfaite aux avis des supérieurs spirituels. Si l'on ignore le principe des faveurs dont il s'agit, il faut les rejeter comme illusoires.

Au reste, les personnes qui ont de ces sortes de dons doivent bien se convaincre que ce n'est point à en être favorisés que consiste la sainteté ; qu'il serait dangereux qu'ils y missent leur confiance ; que l'article essentiel pour eux est de se perfectionner de plus en plus dans l'humilité, la douceur, la charité ; qu'ils ne seront jamais plus agréables à Dieu que quand ils se réjouiront dans l'espérance que donnent sa grâce et sa miséricorde.

C'est ce que comprenait parfaitement saint Philippe de Néri ; aussi avait-il, dans un degré supérieur, le don de discerner les esprits. Il reprenait sévèrement ceux qui paraissaient aimer les visions ; il avait même coutume de les leur représenter comme des piéges dangereux. « Rien, disait-il, n'est plus à craindre que ces ruses du démon qui se transforme souvent en ange de lumière. Ce qui doit nous occuper, ajoutait-il, c'est de corriger nos vices et de soumettre nos passions au joug de la loi. »

peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient : mais il priait pour eux avec tant de ferveur, que tôt ou tard ils rentraient sincèrement en eux-mêmes. Il en convertit un, après avoir obtenu de lui qu'il récitât sept fois par jour le *Salve, Regina*, qu'il baisât la terre à la fin de cette antienne, et qu'il récitât ensuite ces paroles : « Demain, je peux être du nombre des morts. »

Les pécheurs d'habitude lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque prière, et de penser quelques instants à la mort ou de se représenter l'état de leur âme en enfer, et de s'entretenir en eux-mêmes par forme de dialogue sur cet état, sur l'éternité, sur le vide et l'extravagance des satisfactions criminelles. D'autres fois, il leur enjoignait de se transporter en esprit auprès d'une personne mourante, et de considérer de la même manière un cadavre étendu dans le tombeau.

Il avait un talent admirable pour exciter ses pénitents à la componction. Non-seulement il leur aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur en montrait encore la source et les occasions, afin que dans la suite ils se tinssent sur leurs gardes. Il leur inculquait que leur pénitence ne serait sincère qu'autant qu'ils ôteraient le principe du mal ; que le seul moyen d'éviter les rechutes, toujours si funestes, était d'extirper jusqu'à la racine du désordre ; que sans cette précaution, ils devaient s'attendre à voir leurs mauvais penchants reproduire des fruits de mort ; que le courage leur était nécessaire, surtout dans les commencements ; qu'il fallait combattre généreusement avec le secours de la grâce, et se mettre dans la disposition de perdre un œil ou un pied, c'est-à-dire de faire les sacrifices les plus douloureux à la nature ; que c'était au défaut de cette disposition qu'on devait attribuer tant de fausses pénitences et tant de conversions momentanées. Ce n'était point assez pour l'habile directeur d'avoir retiré les âmes de l'état du crime, il savait encore les conduire à la perfection.

Souvent il lui arrivait de pénétrer miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés

secrètes, par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. C'est ce que plusieurs personnes attestèrent après sa mort. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence : « Vous exhalez une odeur insupportable ; vous êtes tombé dans tel péché d'impureté ; hâtez-vous de vous délivrer de ce poison par un humble aveu. » Son zèle ardent pour le salut des âmes lui fit désirer d'aller aux Indes ; mais ceux qu'il consulta sur ce sujet l'en dissuadèrent en lui représentant que la volonté de Dieu était qu'il restât à Rome, où il y avait une ample moisson à recueillir.

Ce fut surtout alors qu'il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient le consulter. Il faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient de grands fruits : mais l'envie ne put supporter plus longtemps l'éclat de ses vertus. Elle commença par tourner en ridicule la manière dont il disait la Messe, ainsi que ses autres actions ; ensuite elle employa la calomnie pour noircir sa personne et ternir sa réputation. Le Saint souffrit cette épreuve avec patience, et loin de se plaindre ou de chercher à se justifier, il se réjouissait de se voir ainsi l'objet de la raillerie et du mépris des autres. Un de ses ennemis fut si touché de la douceur et de la sérénité qu'il fit paraître pendant qu'on l'accablait d'injures, que, venant à changer tout à coup, il prit hautement sa défense, et mena toujours depuis une vie très-édifiante. Le principal auteur des maux qu'on lui suscitait se convertit aussi par le même motif. Il vint se jeter aux pieds du Saint pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses enfants spirituels. Sa maxime était, que si nous aimons la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu lorsqu'il nous procure l'occasion de pratiquer ces vertus qui ne s'obtiennent que par les croix et par la répétition des actes.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. On l'accusa encore depuis d'orgueil et d'ambition, et l'on débitait partout que c'était un hypocrite qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple. Le Vicaire de Rome, trompé par les bruits qui couraient, lui défendit d'en-

tendre les confessions de quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre; il le menaça même de prison s'il ne se corrigeait. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à ses supérieurs dans tout ce qu'ils lui commanderaient. En même temps il excusait de son mieux les auteurs de la persécution qu'il souffrait. Dieu, disait-il à ses amis, n'a permis que je fusse traité de la sorte, que pour m'apprendre à devenir humble. Ce second orage passa comme le premier. Les informations faites, on reconnut que le Saint était innocent. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait. Sa chambre commença pour lors à être fréquentée par les personnes les plus qualifiées de la ville, et tous retiraient de grands avantages de ses conférences. Sa charité pour le prochain ne connaissait point de bornes. La vue des pécheurs scandaleux le touchait si vivement, qu'il n'était plus maître de retenir ses larmes. Il mettait tout en usage pour procurer leur conversion.

Ce fut dans les conférences de saint Philippe de Néri que la Congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui, pour travailler de concert à la sanctification des âmes. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Tous ces pieux ministres furent nommés Oratoriens, parce qu'à certaines heures du matin et du soir ils appelaient le peuple à l'église en sonnant une cloche. En 1564, le Saint présenta aux Ordres ses jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels était le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils devaient en même temps travailler à établir en eux le règne de Jésus-Christ, et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorants, et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La règle ordonnait que le généralat serait

triennal. Philippe en exerça pourtant les fonctions perpétuellement; mais ce fut malgré lui. Il se déchargea de ce fardeau en 1595, sous prétexte qu'il ne pouvait plus le porter à cause de son grand âge et de ses infirmités. On élut pour lui succéder Baronius, qui n'accepta cette place qu'avec beaucoup de peine[1].

Saint Philippe, qui datait de 1564 l'établissement de son Oratoire, fit approuver sa Congrégation en 1575 par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis approuvées par Paul V. en 1612. Grégoire XIII lui donna l'église de Notre-Dame de Vallicella, qui fut rebâtie par de très-habiles architectes, ce qui l'a fait appeler la Nouvelle Église. Le Saint en prit possession dans l'année 1583. Cela n'a point empêché que ses disciples n'aient toujours continué de desservir l'hôpital des pèlerins de la Sainte-Trinité. La Congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement dès avant la mort de son fondateur, qui lui fit former des établissements à Florence, à Naples, à San-Sévérino, à Lucques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, à Thonon[2], etc.

[1] Voyez sa vie, avec ses lettres et ses opuscules, que Raymond Albéricu, oratorien d'Italie, a publiés à Rome en 1759, 2 vol. in-4°. Baronius a mérité par son éminente sainteté, que Benoît XIV lui déférât le titre de *vénérable serviteur de Dieu*, par un décret en date du 12 janvier 1745.

[2] Les Oratoriens d'Italie sont appelés *Philippini* ou *Philippiens*, du nom de leur fondateur. Ce sont des prêtres séculiers qui vivent en communauté. Cette Congrégation a toujours produit des hommes recommandables par leur science et leur vertu. Ceux qui la composent se dévouent à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions laborieuses du saint ministère. Ils sont fort utiles à l'Église à ces deux égards.

Les Oratoriens de France diffèrent de ceux d'Italie en plusieurs points, quoiqu'ils aient été institués sur le même plan. Ils ont eu pour fondateur le savant et pieux cardinal Pierre de Bérulle. Ce grand homme sortait d'une ancienne famille de Champagne. Claude, son père, était conseiller au parlement de Paris; Louise Seguier, sa mère, fut, par une piété exemplaire, la gloire de sa maison, où l'on comptait plusieurs hommes célèbres qui avaient utilement servi l'Église et l'État. Devenue veuve, elle embrassa l'Ordre austère des Carmélites, et y mourut entre les bras de son fils dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Le jeune Pierre de Bérulle, encouragé par ces exemples domestiques, fit de rapides progrès dans la vertu. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il composa un excellent traité de *l'Abnégation de soi-même*.

Sa première inclination avait été de se faire religieux; mais un désir ardent de servir le prochain le détermina à entrer dans le clergé séculier. Il reçut les

Le Saint avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait-il, le plus court et le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. » Son amour pour la pauvreté allait si loin, qu'il eût voulu vivre toujours dans un dénûment total des biens du monde. Il défendait aux prêtres de sa Congrégation de ne rien recevoir de

saints Ordres en 1599, après une retraite de quarante jours faite dans un couvent de Capucins. Lorsqu'il dit sa première messe, plusieurs personnes remarquèrent qu'il avait eu des ravissements. Il devint un modèle accompli d'humilité, de mortification, de silence et de prière, vertus auxquelles il s'était exercé dès l'enfance.

Quoiqu'il fût fort versé dans la théologie, il ne voulut point, par humilité, prendre le grade de docteur. Il refusa les évêchés de Laon et de Nantes, ainsi que l'abbaye de Saint-Etienne de Caen ; il refusa aussi la place de précepteur du dauphin de France, qu'on le pressait vivement d'accepter. Le roi, voyant qu'on ne pouvait vaincre le refus qu'il faisait d'un évêché, dit avec émotion : « Je saurai avoir son consentement par le moyen de quelqu'un qui est plus grand que moi. » Par cette personne plus puissante que lui, le prince entendait le Pape. Pierre de Bérulle tint ferme, et répondit que si on le pressait davantage sur cet article, il sortirait du royaume.

Comme il savait parfaitement manier la controverse, et qu'il possédait éminemment le talent de toucher les cœurs en éclairant les esprits, il ramena dans le sein de l'Église plusieurs calvinistes, entre autres le comte de Laval. Il réussissait aussi merveilleusement dans la direction des consciences.

Ce fut lui qui établit en France les religieuses *Thérésiennes* ou *Carmélites* de sainte Thérèse, qu'il amena d'Espagne en 1603. Il les dirigea plusieurs années dans leur couvent de Paris, que la reine mère, Marie de Médicis, avait fait bâtir.

Le serviteur de Dieu fonda, en 1611, l'Oratoire de France, à la persuasion de saint François de Sales, du vénérable César de Bus, et du P. Coton, jésuite ; il y fut aussi porté par les instances réitérées du cardinal de Retz, son évêque. Lorsqu'on bâtit la première chapelle de sa Congrégation, il y travailla lui-même et fit l'office de manœuvre. C'était ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de pratiquer l'humilité.

Les Oratoriens de France sont des prêtres qui vivent dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du ministère. Ils ne sont point religieux, et peuvent sortir de la Congrégation. Cet article de leur règlement fut spécialement confirmé par Paul V en 1613.

Pierre de Bérulle fut souvent chargé, malgré lui, de la conduite des affaires publiques. Le mariage de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, avec Charles Ier, roi d'Angleterre, ayant été arrêté, on l'envoya à Rome pour obtenir une dispense à cause de la diversité de religion des deux époux. Urbain VIII, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, fut singulièrement satisfait des entretiens qu'il eut avec l'envoyé de France. Sa vertu surtout lui causa beaucoup d'admiration, jusque-là qu'il dit, que *M. de Bérulle n'était point un homme,*

leurs pénitents. « Il est impossible, disait-il, que l'on gagne tout à la fois leurs âmes et leurs biens. » Tant de vertus réunies le firent aimer et respecter des Papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, et de plusieurs autres grands hommes, surtout de saint Charles Borromée.

Ayant été attaqué sur la fin de ses jours d'une fièvre violente

mais un ange. Il recommanda à ses nonces en France de suivre en tout ses avis et de ne rien faire que de concert avec lui : il envoya aussi un chapeau de cardinal, qui devait lui être remis à son retour d'Italie. M. l'abbé de Bérulle le reçut à Paris en 1627, parce qu'il avait un ordre exprès du Pape de ne le pas refuser. Louis XIII le chargea de conduire sa sœur en Angleterre, où il s'attira l'estime et la vénération de toute la cour de ce royaume pendant le peu de temps qu'il y passa.

Lorsque Louis XIII et son conseil se déterminèrent à entreprendre le siége de la Rochelle, ce fut principalement, dit Perrault, en conséquence d'une révélation du pieux cardinal, qui leur promettait le succès de cette entreprise.

M. de Bérulle composa plusieurs ouvrages de piété, qui ont été publiés en un vol. in-fol. par le Père Bourgoin, troisième Général de l'Oratoire, lequel a mis à la tête la vie de l'auteur. On y admire le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, une tendre dévotion pour Jésus-Christ, pour sa Bienheureuse Mère et sainte Marie-Madeleine.

L'autorité que le cardinal de Bérulle avait dans l'Église et dans l'État, ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint Sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel justement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans. Cette circonstance de sa mort donna lieu au distique suivant :

Cœpta sub extremis nequeo dum sacra sacerdos
Perficere; at saltem victima perficiam

Voyez la *Vie du cardinal de Bérulle*, par le Père Bourgoin et par M. Hubert de Cérisi. Voyez aussi les *Hommes illustres*, de Berault.

Le corps du cardinal de Bérulle est chez les Oratoriens de la rue Saint-Honoré à Paris. Il est représenté à genoux et en prières, chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, dans la même ville. Sa statue, qui est de beau marbre, et que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre, a été placée dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, où le serviteur de Dieu allait souvent prier durant sa vie. C'était là qu'en méditant sur les vertus de cette Sainte, il se pénétrait pour elle des sentiments d'une vive émotion, et qu'il s'excitait à l'amour divin, à l'humilité et à la pénitence.

Vis-à-vis la statue du cardinal, est le magnifique tableau de sainte Marie-Madeleine, par Le Brun, lequel forme la contre-table de l'autel. Le peintre, dans ce tableau, a représenté la fameuse duchesse de la Vallière, qui se fit carmélite en 1675, et qui mourut en odeur de sainteté en 1710. Elle a exprimé son esprit dans le livre qu'elle a donné, sous le titre de *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.*

qui faisait craindre pour sa vie, il recouvra la santé d'une manière miraculeuse. Il tomba en extase durant une vision où la très-sainte Vierge lui apparut, et il s'écria tout à coup : « O très-sainte Mère de Dieu ! qu'ai-je fait pour que vous daigniez venir à moi ? » Un instant après, il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère

Le but de l'Oratoire de France était de former des ecclésiastiques bien pénétrés de l'esprit de leur état. Les premiers Oratoriens avaient un modèle dans la personne de leur saint Fondateur, et ils le voyaient à la tête de tous les exercices qu'il avait prescrits dans ses Constitutions. Il leur donnait surtout l'exemple de l'amour de la prière et de la méditation, qui sont comme l'âme de la vie intérieure. En lui se trouvait cet heureux assemblage de vertus qui font de dignes prêtres de Jésus-Christ : l'humilité, la douceur, la patience, le détachement du monde, le zèle, la charité. Cet esprit passa dans les Pères Condren et Bourgoin, qui exercèrent successivement après lui les fonctions du généralat.

Le Père Condren, d'une famille noble du Soissonnais, naquit le 15 décembre 1588. On voit par sa vie, qu'a écrite le Père Amelote, qu'il possédait dans un haut degré la science des Saints. Il joignait à une piété tendre, un talent admirable pour conduire les âmes dans les voies de la perfection. Il fut confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. L'humilité lui fit refuser le chapeau de cardinal, ainsi que les archevêchés de Reims et de Lyon. Cette même vertu l'empêcha de rien faire imprimer durant sa vie, et ceux de ses ouvrages que nous avons ne parurent qu'après sa mort, qui arriva en 1641.

Le Père Bourgoin, né en 1585, et mort le 6 septembre 1662, nous a laissé des ouvrages de piété, entre autres cinq volumes de Méditations fort affectueuses sur la vie de Jésus-Christ. Il ne fut pas moins renommé que son prédécesseur pour son éminente sainteté. Ces grands hommes, ainsi que leurs collègues, se distinguaient surtout par une tendre dévotion envers Jésus-Christ, et par la ferveur et l'assiduité avec lesquelles ils méditaient sur les mystères de son Incarnation.

L'Oratoire produisit encore vers le même temps deux hommes célèbres, le Père Jean-Baptiste Gault et le Père Le Jeune. Le premier ayant été sacré évêque de Marseille, renouvela la face de son diocèse. Il finit l'hôpital des galériens, commencé par M. de Gondy. Il travailla avec beaucoup de zèle à l'instruction de ces malheureux, et à force de douceur et de patience, il vint à bout de vaincre l'opiniâtreté des plus endurcis et des plus insolents. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1643. La chapelle de la cathédrale, qui renferme son tombeau, est visitée avec beaucoup de dévotion, et l'on y voit un grand nombre de monuments qui attestent la reconnaissance des fidèles pour les grâces obtenues par son intercession. Le clergé de France, assemblé à Paris en 1645, écrivit au Pape Innocent X une lettre où il fait le plus éloge du saint évêque de Marseille. On peut voir cette lettre dans le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 675. La vie de M. Jean-Baptiste Gault a été écrite par plusieurs plumes.

Le Père Le Jeune se consacra aux Missions, et laissa par toute la France des

de Dieu qui, par sa visite, m'a délivré de mes maux ? » Mais il n'eut pas plus tôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vision dont il avait été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présents de lui garder un secret inviolable. La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galloni et par les quatre médecins. Philippe, pendant sa maladie, souffrit sans se plaindre et sans marquer la

marques éclatantes du succès de ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le Carême à Rouen, à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite le *Père aveugle*. Cette infirmité, et plusieurs autres dont Dieu l'affligea, ne l'empêchèrent point de continuer ses Missions pendant le reste de sa vie. Les plus saints évêques de France étaient pénétrés pour lui d'une vénération profonde ; mais plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il mourut le 19 août 1672, à quatre-vingts ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellents *Sermons*, recueillis en dix gros volumes in-8°, dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688. « Ces sermons, dit M. l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire et qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes surannés et de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de sentiments et d'instructions. » Voyez le discours de M. Ruben sur la vie du Père Le Jeune, et le septième Entretien du Père Lamy sur les sciences, p. 224.

L'esprit dont les premiers Oratoriens étaient animés se communiqua au dehors. M. Olier, qui fonda le séminaire de Saint-Sulpice à Paris, en 1642, se fit toujours gloire d'être le disciple du Père Condren. Ce fut par les conseils de ce grand serviteur de Dieu qu'il se conduisit, lorsqu'il travailla si efficacement à établir la réforme dans la vaste paroisse de Saint-Sulpice, à faire fleurir la piété dans plusieurs contrées de la France, et à planter la foi à Montréal, en Amérique, par les pieux missionnaires qu'il y envoya. On conclura de la lecture de sa vie, écrite par le Père Giry, qu'il possédait dans un degré éminent l'esprit sacerdotal, et qu'il avait une expérience consommée dans les voies de Dieu. M. Olier mourut le 2 avril 1656. On a de lui divers ouvrages de piété où règne une grande onction. Voici les principaux : 1° *La journée chrétienne*, Paris, Langlois, 1672, in-12. 2° *Lettres spirituelles*, Paris, Langlois, 1672, in-8°. 3° *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, Paris, Langlois, 1689, in-24. 4° *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Paris, Langlois, 1691, in-24. 5° *Le Catéchisme des enfants de la paroisse de Saint-Sulpice*, Paris, Langlois, in-24. 6° *Manière de faire oraison sur les vertus*, Paris, Langlois, 1654, in-24. 7° *Traité des saints Ordres*, Paris, 1676, in-12. 8° *Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain*, 1655, in-12, etc. Quelques personnes ont reproché à M. Olier d'avoir donné quelquefois dans des idées un peu singulières touchant la mysticité.

M. Eudes, frère du célèbre Mézerai, historiographe de France, se montra aussi le fidèle imitateur du cardinal de Bérulle et du Père Condren. Plein de leurs maximes, il fonda à Caen, en 1643, une Congrégation d'ecclésiastiques séculiers connus sous le nom d'*Eudistes*. Ces ecclésiastiques, dévoués par état à l'instruc-

moindre impatience ; seulement il répétait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, augmentez mes douleurs, pourvu que vous augmentiez ma patience à proportion. »

Outre le don des miracles, il eut encore celui de la prophétie. Il prédit l'avenir en diverses circonstances, et ses prédictions furent toujours vérifiées par l'événement. C'est ce qui a été attesté par Baronius et par plusieurs autres personnes dignes de foi.

Saint Philippe était d'une faible complexion, et il n'y avait point d'année où il ne fût attaqué une ou deux fois de fièvres qui duraient assez longtemps, ce qui cependant ne l'empêcha pas de parvenir à une grande vieillesse. Il resta au lit tout le mois d'avril de l'année 1595. Au commencement de mai, il fut pris d'un vomissement de sang dont on eut lieu de craindre les suites. Baronius lui donna l'Extrême-Onction. L'hémorrhagie ayant cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui administra le saint Viatique. Lorsqu'il vit le cardinal entrer dans sa chambre avec

tion des jeunes clercs, à laquelle ils s'appliquent avec autant de zèle que de succès, tiennent les séminaires en Normandie, en Bretagne, etc. M. Eudes est l'auteur de quelques ouvrages de piété, entre autres d'un excellent livre intitulé le *Royaume de Jésus-Christ*. Il mourut à Caen le 19 août 1680.

Le Père Bernard, surnommé le *pauvre prêtre*, fut principalement redevable de sa conversion aux pieux conseils du Père Condren. Il était fils d'un conseiller du parlement de Bourgogne, qui fut depuis lieutenant-général de Châlon-sur-Saône. Après avoir renoncé aux vanités du monde, il devint un des plus grands contemplatifs du dernier siècle. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand, qu'il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de vos prêtres vous demandait comme une grande faveur d'être avec vous sur le Thabor. Quant à moi, qui suis le dernier de vos ministres, je vous prie de me laisser au pied de votre Croix. Je suis prêt à y souffrir et à y mourir si vous l'ordonnez, pourvu que je souffre et que je meure pour vous. » Nous allons rapporter un trait de son désintéressement. Le cardinal de Richelieu ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, lui dit de lui demander au moins quelque grâce ; « Monseigneur, dit le Père Bernard, je prie votre éminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » En voici un autre qui prouve en même temps et son charitable zèle à procurer le salut des malfaiteurs, et la manière éclatante dont la très-sainte Vierge honorait sa pieuse confiance en son intercession. On vint un jour avertir le Père Bernard qu'il y avait au cachot un homme condamné à être roué vif qui ne voulait point entendre parler de con-

le Saint-Sacrement, il dit à haute voix, et en fondant en larmes : « Voici mon amour, mon amour ! Il vient à moi, Celui qui fait les délices de mon âme ! Donnez-moi promptement mon amour. » Il s'unit au cardinal, et, pénétré des plus vifs sentiments de ferveur, il récita avec lui le *Domine, non sum dignus*, etc., puis il ajouta : « Non, mon Dieu, je ne suis point et je ne fus jamais digne d'être nourri de votre corps adorable. » La communion lui ayant été administrée, il dit : « J'ai reçu dans la maison de mon cœur Celui qui est véritablement mon médecin. » Il recommanda de célébrer plusieurs Messes à son intention, et il parut au bout de deux ou trois jours parfaitement rétabli ; il se trouva même en état d'offrir le Saint-Sacrifice, et d'entendre les confessions des fidèles ; mais son rétablissement ne fut pas de longue durée ; il prédit l'heure de sa mort à plusieurs personnes, qui depuis, l'attestèrent avec serment.

Le jour où il mourut, Dieu lui envoya des consolations extraordinaires. Il comptait toutes les heures, attendant avec im-

fession. Il vient le trouver, il le salue, il l'exhorte, il l'embrasse, il emploie tous les moyens inutilement ; le prisonnier ne daignait seulement pas lui répondre. Le Père le prie de vouloir du moins dire avec lui une prière fort courte à la très-sainte Vierge. Le prisonnier le rebute. Le Père ne laissa pas de la dire ; mais, voyant que le pécheur obstiné ne veut pas seulement desserrer les lèvres pour prier avec lui, tout-à-coup, dans le transport d'un saint zèle, il lui porte à la bouche la prière qu'il venait de dire, et dont il avait toujours des exemplaires sur lui, et s'écrie en s'efforçant de la lui faire entrer dans la bouche : « Puisque tu n'as pas voulu la dire, tu la mangeras. » Le criminel ne pouvait se défendre, ayant les fers aux pieds et aux mains. Pour se délivrer donc de l'importunité du saint prêtre, il promet enfin de lui obéir. Alors le Père Bernard se met à genoux avec lui ; il commence l'oraison *Memorare*, etc. A peine en a-t-il prononcé les premières paroles, qu'il se trouve tout changé. Le Père Bernard, pénétré de joie, s'écrie en l'embrassant : C'est à l'intercession de la très-sainte Vierge que vous devrez votre salut. Alors le prisonnier lui raconta toute sa vie criminelle avec des sanglots et des larmes de la plus vive componction. Et pendant que le vénérable Père va lui chercher un confesseur, le pénitent expire de contrition à la vue de ses péchés et de la grande miséricorde de Dieu. Le Père Bernard prêchait souvent plusieurs fois la semaine, et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le Père Bernard qui a établi le séminaire des Trente-Trois, à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le Père Giry, minime, et par le Père Lempereur, jésuite.

patience celle qui devait terminer sa vie. Ayant été pris d'une nouvelle hémorrhagie, Baronius lui dit les recommandations de l'âme. Pendant qu'on récitait ces prières, il rendit tranquillement l'esprit le 26 mai 1595, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. On l'ouvrit, et l'on aperçut la rupture de ses côtes, qui avait occasionné une tumeur grosse comme le poing. Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait à la sépulture des Oratoriens ; pour son corps, on l'enchassa, et sept ans après il était encore sans aucune marque de corruption

Un Augustin, nommé Magistri, attaqué depuis longtemps d'un ulcère qui lui rongeait le cou, et que les médecins jugeaient incurable, ayant appris la mort du Saint, se rendit à l'église où son corps était exposé. Après avoir prié quelque temps devant son cercueil, il appliqua ses bienheureuses mains sur la partie malade, et se trouva guéri tout à coup. La vérité de ce miracle fut attestée, avec serment, par cinq témoins oculaires. Plusieurs autres miracles, également authentiques, sont rapportés par Bacci et par Galloni.

Un gentilhomme florentin, de la famille de Néri, ayant fait bâtir dans l'église de l'Oratoire une chapelle magnifique, on y déposa le corps du Saint qui était parfaitement conservé. Divers prodiges continuèrent de s'opérer au tombeau et par l'intercession du Serviteur de Dieu. Saint Philippe fut canonisé par Grégoire XV en 1622. (GODESCARD.)

Nous ajouterons quelques traits, tirés de Rohrbacher, qui feront mieux connaître encore sa sainteté.

A l'âge de vingt-trois ans, le jour de la Pentecôte, saint Philippe suppliait ardemment l'Esprit-Saint de vouloir bien lui accorder ses dons. Tout à coup il sent son cœur tellement embrasé de l'amour divin, que, ne pouvant plus se tenir debout, il se jette par terre et entr'ouvre ses vêtements sur sa poitrine, afin de trouver quelque rafraîchissement. Cette ardeur impétueuse s'étant un peu calmée, il se leva ; tout son corps tressaillit. Ayant porté la main à sa poitrine, il sentit qu'elle s'était soulevée de la hauteur d'un poing au-dessus du cœur, sans que, ni alors ni depuis il en éprouvât aucune douleur. Ce ne fut que cinquante ans

après, à sa mort, qu'on en découvrit la cause. Son corps ayant été ouvert par les médecins, on vit les deux fausses-côtes au-dessus du cœur, la quatrième et la cinquième, complétement rompues par le milieu, en sorte que les deux bouts étaient assez éloignés l'un de l'autre pour qu'ils n'eussent pu se recoller en cinquante ans. Depuis cette bienheureuse Pentecôte, Philippe éprouvait une continuelle palpitation de cœur et un tressaillement de corps, mais seulement quand il était occupé de choses divines : encore dépendait-il de lui d'arrêter ou de suspendre ce mouvement, rien que par la pensée. Dans la prière, ses joies surnaturelles étaient si grandes, qu'il était près d'en mourir et qu'il disait : Éloignez-vous, Seigneur, éloignez-vous ; car la faiblesse mortelle ne peut soutenir une si grande masse de joie. Voilà que je meurs, si vous ne venez à mon aide. Et le Seigneur, touché de ses prières, tempéra l'incendie de son cœur : en sorte que Philippe disait sur la fin de sa vie qu'il avait eu plus de dévotion en sa jeunesse qu'il n'en avait alors.

Après cette effusion de l'Esprit-Saint, Philippe sortit de sa retraite, se répandit dans les écoles, dans les boutiques, sur les places et les lieux les plus fréquentés, pour gagner plus d'âmes à Dieu. Son amabilité naturelle, perfectionnée encore par la grâce divine, donnait un charme irrésistible à ses paroles. Il gagna ainsi un grand nombre, parmi lesquels Henri Lapierre, de Plaisance, qui, ayant quitté le commerce et reçu la prêtrise, fut le premier mis à la tête d'une association de pieux fidèles, qui se dévouaient, suivant le décret du concile de Trente, à faire le catéchisme aux enfants et au peuple : institution des plus recommandables, qui de Rome se propagea ailleurs, et à laquelle Philippe ne contribua pas peu par ses exhortations et ses conseils.

Parmi ceux qu'il gagnait ainsi à la vie parfaite, beaucoup entrèrent dans des Ordres religieux, quoique lui-même restât laïque. Aussi saint Ignace, qui le connaissait et l'aimait singulièrement, le comparait à une cloche, qui appelle le peuple à l'église, quoiqu'elle même demeure dans la tour : ainsi Philippe menait-il les autres en religion, sans sortir lui-même du siècle.

Il visitait assidûment les hôpitaux, servait affectueusement les malades, leur apprenant surtout à sanctifier leurs souffrances. Son exemple fut suivi d'un si grand nombre de personnes, clercs et laïques, qu'un de ses disciples, saint Camille de Lellis, en prit occasion de fonder la Congrégation des Clercs réguliers pour le service des malades. Ce que saint Philippe approuva si fort, qu'un jour, exhortant ses religieux à remplir avec zèle cet office de charité, il leur dit : J'ai vu les Anges suggérant à deux d'entre vous les paroles, pendant que vous exhortiez les moribonds et recommandiez leurs âmes à Dieu.

Ce fut cette même charité pour le prochain qui porta Philippe, avec un saint prêtre, Persian Rosa, son confesseur, à fonder, pour les pèlerins et les convalescents, l'hôpital de la Sainte-Trinité, qui aujourd'hui encore est un des plus florissants et des mieux tenus de l'univers chrétien. Il le commença le jour de Saint-Roch, 16 août 1548, dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*. Voici comment. Philippe et une quinzaine de pieux fidèles, qui le suivaient et l'aimaient comme leur père, s'y réunissaient pour communier ensemble et s'exciter à la vertu par des entretiens spirituels. Le premier dimanche du mois, on y faisait les prières des quarante heures ; Philippe y prêchait plusieurs fois dans la journée, et avec tant de zèle, qu'il convertissait grand nombre de pécheurs, entre autres trente jeunes libertins d'un coup. Parmi ses bonnes œuvres, la pieuse confrérie se proposa de servir les pauvres pèlerins, notamment dans le jubilé de 1550, qui était proche. Elle y joignit encore de servir les pauvres convalescents, qui, sortant des hôpitaux, n'avaient ni retraite ni nourriture convenable pour se rétablir tout à fait. On commença par louer une petite maison, puis une plus grande, et l'on finit par le magnifique hôpital de la Sainte-Trinité, qui, au jubilé 1600, donna l'hospitalité pendant trois jours à quatre cent quarante-quatre mille cinq cents hommes et vingt-cinq mille femmes. On y a vu plus d'une fois les Souverains Pontifes laver les pieds des pauvres. Aujourd'hui encore, on y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces

pieux chrétiens lavent les pieds des pèlerins ; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe, qui sont dans un autre hôpital.

Saint Philippe de Néri reçut la prêtrise au mois de juin 1551, à l'âge de trente-six ans, par ordre de son confesseur, qui voulait ainsi le mettre en état de rendre encore plus de services à l'Église. Il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'est là que vivait son confesseur Persian Rosa. Chaque prêtre mangeait en son particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe s'appliqua d'une manière spéciale, par obéissance, à entendre les confessions, et y fit des fruits incalculables. Comme on parlait alors beaucoup des merveilles que faisait la Compagnie de Jésus dans les Indes pour la conversion des infidèles, Philippe ressentit un grand désir de se consacrer à la même œuvre avec une vingtaine de ses compagnons. Pour connaître d'une manière plus certaine la volonté de Dieu, il consulta un saint religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui, aux lettres divines et humaines, joignait l'esprit prophétique. Augustin Ghettino, c'était le nom du religieux, ayant lui-même consulté Dieu dans la prière, reçut pour réponse : Que Philippe ne devait chercher les Indes qu'à Rome, et que c'était là que Dieu le destinait, lui et ses fils, à sauver les âmes.

Philippe embrassa cette mission avec une ardeur qui allait toujours croissant. Quand il rencontrait des Juifs, il était profondément ému et versait souvent des larmes. Allant un jour à l'église de Latran avec un patricien milanais, ils se prosternèrent devant le Saint-Sacrement et l'adorèrent. Un individu qui accompagnait le patricien resta debout et la tête couverte : c'était un Juif. Ce que voyant, le Saint lui dit : Brave homme ! adore Dieu et dis-lui : Si tu es le Christ, vrai Fils de Dieu, éclaire mon âme, afin que je devienne chrétien. — Je ne puis pas faire cela, répondit l'autre, parce qu'il ne m'est pas permis de douter de ma religion. Philippe se tournant vers le patricien et les autres, leur dit : Allons, mes frères, aidons cet homme par nos prières ; car

certainement il sera chrétien. Et de fait, peu de jours après, il reçut le Baptême. Le Saint convertit pareillement toute une famille de Juifs. Mais pendant qu'on les préparait au Baptême, un des enfants tomba si dangereusement malade, que les médecins en désespéraient. Philippe vint le voir, lui imposa la main et dit : Je ne veux pas que tu meures maintenant; car les Juifs diraient que les chrétiens t'ont fait mourir. Fais-moi rappeler demain de prier pour toi à la Messe. La chose eut lieu; et le jeune homme se leva complètement guéri [1]. Le Saint convertit également un grand nombre d'hérétiques.

Un de ses plus puissants moyens pour gagner les âmes était les conférences spirituelles. Il fit les premières dans sa chambre : il n'y eut d'abord que six ou sept personnes; mais bientôt il fallut un local plus vaste. On lui en donna un au-dessus de l'église de Saint-Jérôme, qui fut transformé en oratoire, d'où sortit bientôt la Congrégation des prêtres de l'Oratoire de saint Philippe de Néri. Comme le nombre des assistants augmentait de jour en jour, il s'associa quelques-uns de ses enfants spirituels pour l'aider dans ses conférences. Un des premiers fut César de Baronj, né l'an 1538 à Sora, dans la Terre-de-Labour, et plus connu sous le nom latinisé de Baronius.

Outre les conférences et les autres exercices qui s'y pratiquaient, le saint Fondateur ordonna que l'Oratoire serait ouvert tous les soirs à six heures en été, et à cinq en hiver; que les dimanche, mardi, jeudi et samedi, on ferait une demi-heure d'oraison mentale, après quoi on réciterait les litanies de la très-sainte Vierge; et que les autres jours de la semaine on prendrait la discipline. Quelque temps après, il changea la méthode qu'il avait tenue. En attendant que les confrères fussent assemblés, il faisait faire une lecture spirituelle par quelques-uns de ceux qui étaient arrivés les premiers. Celui qui présidait interrogeait deux ou trois des assistants sur la lecture qui venait d'être faite. Après leurs réponses, il faisait une récapitulation de tout ce qui avait été dit, et concluait toujours par quelques réflexions qui par-

1. Vita, II, c. vi.

taient les auditeurs à l'amour de Dieu, au mépris du monde et à la pratique des vertus. On s'instruisait aussi de l'histoire ecclésiastique, et l'assemblée se terminait par des prières et des hymnes qu'on chantait à la gloire de Dieu.

Le saint Fondateur allait ensuite visiter plusieurs églises, où il était suivi par un grand nombre de ses disciples, qui y assistaient aux offices tant de nuit que de jour, avec une piété et une dévotion qui les rendaient la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y en avait trente ou quarante qu'il avait choisis entre tous les autres et qu'il distribua en trois bandes, pour aller aux hôpitaux de la ville assister les malades. Certains jours de l'année, principalement pendant les jours de carnaval, il assemblait le plus de monde qu'il pouvait, pour aller visiter les sept églises, afin que, ne pouvant arracher au démon toutes les conquêtes qu'il fait dans ces temps de folies et de libertinage, il en diminuât au moins le nombre. Ces exercices furent déférés au vicaire pontifical, qui se laissa prévenir contre le Serviteur de Dieu, jusqu'à lui interdire le confessionnal pendant quinze jours. Philippe répondit humblement : C'est pour la gloire de Dieu que j'ai commencé ces exercices ; pour la gloire de Dieu je les cesserai. Le vicaire mourut dans la quinzaine, et le Pape Paul IV, ayant connu l'innocence et la sainteté de Philippe, lui envoya l'ordre de reprendre ses exercices accoutumés et de prier pour lui. En 1570, Pie V reçut aussi des plaintes sur ses conférences. Le saint Pape envoya séparément, à l'insu de l'un et de l'autre, deux docteurs habiles, pour bien examiner et écouter tout ce qui s'y faisait. Ils revinrent tous deux aussi émerveillés de la science de Philippe, qu'édifiés de sa sainteté.

L'an 1564, les Florentins domiciliés à Rome prièrent leur compatriote saint Philippe de vouloir bien desservir leur église de Saint-Jean-Baptiste qu'ils venaient de bâtir. Il s'en chargea par ordre du Pape, et y envoyait tous les jours trois ou quatre de ses prêtres, dont le premier était Baronius. En 1574, les Florentins le prièrent d'y transférer ses conférences, et lui bâtirent pour ce sujet un oratoire fort ample. Mais les fidèles y accourant toujours en plus grand nombre, le saint Fondateur et ses com-

pagnons jugèrent à propos d'avoir une maison qui leur appartînt, afin d'y pouvoir faire leurs exercices avec plus de liberté. On leur offrit deux églises. Pour faire un choix, saint Philippe consulta le Pape Grégoire XIII, qui lui conseilla de prendre l'église de la *Vallicella*, qui était au milieu de la ville, et où s'établit définitivement la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Ils y vivaient dans l'union la plus parfaite, distribuaient entre eux les offices de la maison, les remplissaient tour à tour, trois fois la semaine, ou pour un temps plus considérable. Ils servaient à table, avaient soin des provisions et faisaient la cuisine; ce qu'ils tenaient à un si grand honneur, que Baronius, étant à la cuisine et ambitionnant d'avoir toujours cette fonction, écrivit sur la cheminée en gros caractères : *Baronius, cuisinier perpétuel*. Souvent, les grands seigneurs et les gens de lettres qui recherchaient la conversation de ce grand homme, le trouvaient ceint d'un tablier, écurant les chaudrons et lavant la vaisselle [1].

L'Esprit de Dieu qui avait empêché Philippe d'aller aux Indes, pour le fixer à Rome, étendait de là son zèle plus loin que les Indes mêmes. Sous la conduite de cet Esprit divin, le concile de Trente avait opposé à l'hérésie nouvelle l'ancienne doctrine de l'Église, fidèlement résumée de l'Écriture sainte et de la tradition. Le principal était fait, mais non pas le tout. Née en 1517, l'hérésie n'avait ni ancêtre, ni histoire : elle se voyait condamnée par la seule présence de cette Église qui embrasse tous les siècles, qui remonte de nous jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ, par les Prophètes et les Patriarches, jusqu'à notre premier Père, qui fut de Dieu, notre Père qui est au ciel. Mais comme le vieux serpent abusa de la parole de Dieu pour séduire nos premiers parents, pour tenter le Sauveur lui-même, ainsi l'hérésie luthérienne, enfant adultérin, mais reconnu du serpent, abusa-t-elle de la parole de Dieu et de l'histoire de l'Église, pour calomnier l'Église de Dieu et séduire les peuples. Tels sont l'esprit et le but des Centuries de Magdebourg, par les principaux docteurs du rigide luthérianisme. Comme c'est de l'enfer que sortent toutes

[1] Hélyot, *Hist. des Ordres religieux*, t. VI.

les hérésies, comme elles sont elles-mêmes de ces portes de l'enfer qui s'efforcent à prévaloir contre l'Église bâtie par le Christ sur Pierre, il était naturel que l'hérésie luthérienne prît la défense de toutes ses sœurs devancières contre l'Église du Christ, et enfin contre le Christ lui-même. Telle est la marche progressive des histoires luthériennes ou protestantes, depuis les centuriateurs de Magdebourg jusqu'aux protestants de nos jours qui écrivent des histoires, tantôt pour nier la réalité historique du Christ, tantôt pour dénier à la raison humaine une réalité quelconque. Voilà l'ennemi ; tel est son plan de campagne.

Saint Philippe de Néri, éclairé et fortifié d'en haut, vit le mal très-distinctement, et s'occupa tout de suite à y porter remède. Aux bandes nombreuses et diverses des rebelles et des déserteurs, il opposa une armée compacte et fidèle, et cette armée était un seul homme et cet homme était Baronius.

Comme on faisait tous les jours des conférences à l'Oratoire, Philippe décida qu'un de ceux qui s'y employaient reprendrait toute l'histoire de l'Église, depuis Jésus-Christ jusqu'au temps actuel, en résumant les anciennes histoires, les Actes des Martyrs, les vies des Saints, les écrits des Pères, la succession des Pontifes, les ordonnances des conciles, année par année, afin de dissiper les fables de Magdebourg. Il exhorta Baronius à faire cette besogne. Baronius fut épouvanté ; mais Philippe n'écoutant ni ses prières ni ses excuses, le pressait toujours davantage : il finit par lui ordonner expressément de s'appliquer tout entier à explorer l'histoire ecclésiastique, à la raconter dans les entretiens spirituels, et enfin à l'écrire. Baronius hésitait perplexe entre le commandement d'un père et l'énormité de l'entreprise. On ne manquait pas d'hommes plus savants et plus capables. Il y avait en particulier le savant Augustin, Onuphre Panvinio, éminemment versé dans les antiquités ecclésiastiques et qui venait de commencer, disait-on, une histoire de l'Église. Philippe n'écouta rien : Faites ce qui vous est ordonné, répliqua-t-il, laissez le reste. L'ouvrage vous paraît difficile ! Espérez en Dieu, et lui-même le fera. Au milieu de ces inquiétudes, il sembla une nuit à Baronius qu'il était allé trouver Onuphre Panvinio, pour le sup-

plier de continuer l'Histoire ecclésiastique qu'il avait commencée; mais que l'autre se refusait à toutes ses instances. Tout à coup une voix retentit : Cessez, Baronius ; ce n'est pas Panvinio, mais vous-même qui devez écrire les annales de l'Église. Baronius resta si convaincu que c'était la voix de Philippe, qu'il alla le trouver de grand matin pour lui déclarer qu'il était prêt à tout.

Il entreprit donc toute l'histoire de l'Église depuis Jésus-Christ. Dans l'espace de trente ans, il la raconta sept fois d'un bout à l'autre dans les conférences spirituelles à l'Oratoire. Il la rédigeait au même temps en écrit, année par année, d'où le nom d'Annales, et publia les douze premiers siècles en douze volumes in-folio, de 1588 à 1607 qu'il mourut. Cet immense travail fut continué jusqu'en 1565 par Odoric Raynald, et jusqu'en 1572 par Jacques Laderchi, tous deux de la même congrégation de l'Oratoire. Le Dominicain polonais, Abraham Bzovius, continuait Baronius de son côté jusqu'en 1572 ; le Français Henri de Sponde, évêque de Pamiers, jusqu'en 1640, outre un abrégé de Baronius tout entier. Les deux religieux français, Antoine et François Pagi, de l'Ordre de Saint-François, publièrent, sous le nom de Critique de Baronius, quatre volumes in-folio, beaucoup moins de corrections que d'additions ; et ce serait une grande erreur de croire ou de dire que la critique de Pagi ne consiste qu'à relever des erreurs. La meilleure édition des Annales de Baronius, avec leur continuation par ses deux confrères, est celle de Mansi, archevêque de Lucques, qui y a joint, année par année, les corrections et additions des Pagi, avec ses propres observations ; le tout en trente-huit volumes in-folio, qui parurent à Lucques de 1738 à 1756. L'esprit qui règne dans cette gigantesque histoire, y compris Bzovius et Sponde, y compris les histoires des Ordres religieux et des Églises particulières, comme la *Gaule chrétienne* des Bénédictins, l'*Italie sacrée* d'Ughelli ; ce n'est pas l'esprit de tel ou tel homme, de telle ou telle nation, mais véritablement l'esprit de l'Église une, sainte, catholique, apostolique et romaine. On y sent un même Dieu, une même foi, une même Église, un même bercail, un même Pasteur. Malgré les imperfections de l'homme, il faut qu'on dise avec Jacob : C'est ici le camp de

Dieu ! Oui, Jésus-Christ a sa parole : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Aux Annales ecclésiastiques de Baronius et de ses continuateurs, pour les siècles depuis la venue de Jésus-Christ, si l'on joint les Annales sacrées d'Augustin Tornielli, Barnabite de Novare, pour les siècles qui annonçaient et attendaient cette venue, on aura une histoire vraiment universelle, l'histoire de Dieu et de l'homme, dans laquelle tous les temps, tous les lieux, tous les événements, tous les peuples convergent vers le même centre, savoir : Jésus-Christ, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin ; Jésus-Christ, qui fut hier, qui est aujourd'hui, qui sera dans tous les siècles.

Cet immense travail, provoqué par saint Philippe de Néri, en provoqua et ordonna beaucoup d'autres. Suivant saint Paul, le Christ a établi la hiérarchie de son Église, « pour la consommation des Saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ[1]. » C'est donc là ce que l'histoire de cette Église doit faire ressortir principalement, et non pas précisément les misères humaines, que tout le monde sait par avance et que chacun retrouve en soi. « La consommation des Saints, » voilà ce que le Christ se propose avant tout dans son Église ; voilà ce qu'il demande à son Père, lorsqu'il venait d'offrir le sacrifice de la Messe, d'y ordonner prêtres ses Apôtres, de leur donner la sainte Communion, et qu'il allait consommer le sacrifice de la Croix : Père saint ! conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous... Sanctifiez-les dans la vérité ! Votre parole est vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'eux-mêmes soient sanctifiés en vérité[2].

Or ce que Jésus-Christ, l'auteur de toute sainteté, s'est proposé dans son Eglise ; ce qu'il a demandé à son Père pour ses Apôtres et pour ceux qui croiraient en lui à leur parole, l'Église a eu soin de le constater par les effets, dans les Martyrologes et les

[1] Ephes., IV, 12. — [2] Joan., XVII, 11, 17-19.

vies des Saints. Le Martyrologe romain est à la tête. Baronius en publia une édition avec des annotations considérables : ce fut le premier fruit de son étude de l'histoire ecclésiastique. Quant aux Actes des Martyrs, nous les avons vus écrits, tantôt par les églises particulières, comme les Actes des Martyrs lyonnais; tantôt par les compagnons du Martyr, comme les Actes de saint Ignace d'Antioche · tantôt par les greffiers du tribunal, comme les Actes des saints Taraque, Probus et Andronic; tantôt par les Martyrs eux-mêmes, comme les Actes de sainte Perpétue. Eusèbe de Césarée fit une collection de ceux d'Orient; Siméon Métaphraste en fit une nouvelle, où il joignit les vies de grand nombre d'autres Saints. Depuis bien des siècles, l'Orient ne produit pas plus de Saints qu'il ne s'empresse d'en recueillir les vies. La source de la sainteté y est tarie, et avec elle le désir d'en connaître les merveilles.

Il n'en est pas de même en Occident, au sein de l'Église romaine. Là, comme de la pierre d'Horeb, jaillit continuellement cette source d'eau vive qui s'élance jusque dans la vie éternelle. Là, toujours nous avons vu et toujours nous voyons des personnes et des œuvres saintes, qu'on décrit et qu'on lit avec amour. Outre le Martyrologe romain, il y en a une foule d'autres. Quant aux grandes collections des Actes ou des vies de Saints, Pierre des Noëls, évêque d'Équilie dans la république de Venise, commença au xve siècle par dresser un immense catalogue de leurs noms, avec un abrégé de leur vie, et une indication des sources d'où il l'avait tiré. L'invention de l'imprimerie ayant prodigieusement facilité cette sorte de publications, elles se succédèrent toujours plus volumineuses. Bodin Mombritius, de Milan, publia au commencement du xve siècle, en deux énormes volumes, les Actes des Saints qu'il avait trouvés manuscrits. Le Fèvre d'Etaples publia, l'an 1525, un volume d'Actes des Martyrs, uniquement pour le mois de janvier. Louis Lipoman, évêque de Vérone, que nous avons vu présider au concile de Trente, donna successivement huit volumes, qui parurent de 1551 à 1560. Mais tous ces collecteurs furent dépassés par Laurent Surius.

Né à Lubeck en 1522, il étudia à Francfort sur l'Oder et à Co-

logne, où il se lia d'amitié avec Canisius; l'an 1542, il entra dans l'Ordre des Chartreux et y mena une très-sainte vie. Il s'appliqua de tout son pouvoir à exciter les autres à la piété chrétienne, ou à les préserver des profanes nouveautés de l'hérésie. Dans cette vue, il traduisit d'allemand en latin des livres ascétiques pour favoriser la piété, et des traités polémiques pour défendre la foi contre les novateurs : il publia ainsi les ouvrages de Tauler, de Rusbrock, de Florent Batave, de Harphius, de Suron, de Michel, évêque de Mersebourg, de Jean Faber, évêque de Vienne, de Gropper, docteur de Cologne, de Martin Eisegrin, de François Staphylus. Il rassembla les Actes des conciles en quatre tomes. Mais surtout il publia dans un meilleur ordre, en six volumes, les vies des Saints déjà connues, auxquelles il en joignit plusieurs de nouvelles. Il préparait une nouvelle édition, lorsqu'il mourut saintement le 23 mai 1578. L'édition fut continuée, et une troisième eut lieu par les soins de son confrère Jacques Mosander.

L'an 1607, le jésuite Rosweide, d'Utrecht, ayant publié les fastes des Saints, dont les vies se trouvaient dans les bibliothèques de la Belgique, conçut et promit une collection des vies des Saints en seize volumes in-folio, avec des observations de plus d'un genre. Son confrère, le cardinal Bellarmin, ayant lu ses promesses, demanda quel âge il avait. — Quarante ans, lui dit-on. — Mais, répliqua-t-il, est-il assuré de vivre deux cents ans? car il n'en faut pas moins pour exécuter convenablement une telle entreprise. Rosweide mourut à l'âge de soixante ans, au moment où il se disposait à publier un volume chaque année. Mais ce qu'un jésuite ne put faire, les jésuites le feront. Le chef de l'entreprise fut Jean Bollandus, de Tirlemont, d'où les collecteurs et la collection sont appelés communément les Bollandistes. Il a paru cinquante-trois volumes in-folio, qui vont jusqu'à la mi-octobre. En y joignant ce qu'il faudrait pour finir l'année, avec les vies nouvellement découvertes et les vies des Saints nouveaux, la collection entière monterait bien à quatre-vingts volumes. Parmi les nouvelles découvertes, les plus importantes sont les Actes des Martyrs et des Saints d'Orient, retrouvés dans les mo-

nastères de Syrie et d'Egypte, par les savants maronites Assémani, et publiés à Rome l'an 1748. Ajoutez à tout cela les Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît, les collections semblables d'autres Ordres, enfin les vies de tant de personnages éminemment vertueux et qui cependant ne sont pas honorés du titre de Saints, et vous aurez plus de cent volumes in-folio, pour vous faire voir en détail que, si Jésus-Christ a établi la hiérarchie de son Église « pour la consommation des Saints, » ce n'a pas été sans effet.

Le catholicisme, soit dans son ensemble de tous les siècles, soit en particulier dans une âme sainte, c'est comme l'univers que Dieu a créé, comme le jardin qu'il a planté dans Eden. Dieu y prodigue tellement ses merveilles, qu'on ne se donne pas la peine d'y regarder. Le cèdre y croît naturellement avec la violette, les pensées les plus hautes avec les plus humbles vertus. Par exemple, en voyant Philippe de Néri commander et Baronius entreprendre seul l'œuvre gigantesque que nous avons vue, se serait-on imaginé que ces deux hommes étaient la bonté, l'humilité même ? Et cependant cela était : nous avons vu Baronius faire à son tour la cuisine et ambitionner l'honneur de cuisinier perpétuel. Souvent, Philippe lui faisait porter la croix aux enterrements des pauvres. Il l'envoya tous les jours, pendant neuf ans, servir les malades à l'hôpital : bien des fois Baronius y allait avec la fièvre et revenait guéri. Un jour, après avoir assisté Philippe dans une de ses maladies, Baronius fut pris lui-même d'une fièvre très-forte. Philippe lui envoya dire : Je ne veux pas que vous soyez malade ; dites à la fièvre de s'en aller. Baronius obéit et dit : O fièvre, je te le commande au nom de Philippe, va-t-en. Et la fièvre s'en alla ; et Baronius se leva aussitôt et alla bien portant à la basilique de Saint-Pierre. L'an 1572 il tomba malade à la mort, reçut les derniers Sacrements, et l'on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre. Philippe se mit en prières : Baronius s'endormit aussitôt d'un doux sommeil et le vit prosterné aux pieds du Sauveur et de sa Mère, leur demandant sa santé en ces termes : Seigneur, donnez-moi Baronius, rendez-le-moi ; je le désire, je le veux. Comme le Christ

refusait, il se tourna vers sa sainte Mère, qui, ayant intercédé pour lui, il connut à l'instant qu'il était exaucé. Au moment même Baronius se réveilla, bien convaincu qu'il ne mourrait pas de cette maladie. Et de fait, il se rétablit le même jour, et ne manque pas, dans ses Annales, de rapporter à son bien-aimé Père et sa doctrine et sa vie [1].

Le Pape Clément VIII était uni de l'amitié la plus tendre avec saint Philippe de Néri, qui avait prédit sa promotion à la papauté, et lui rendit un jour la santé en cette manière. Le Pape souffrait si cruellement de la goutte aux mains, qu'il ne pouvait même supporter l'attouchement d'un linge. Voyant donc entrer le Saint, que chaque fois il embrassait avec tendresse, il lui ordonne de n'approcher pas. Philippe entrant néanmoins dans le cabinet, le Pape lui crie : Au moins ne me touchez pas ! — Ne craignez pas, saint Père, répliqua le Saint ; au même temps il lui saisit la main droite qui souffrait le plus, et la serre fortement. Au premier contact, le Pontife lui dit : Continuez à toucher, car je sens un soulagement extrême. La goutte avait disparu. Aussi Clément avait-il coutume de dire quand il était malade : Je vois bien que Père Philippe oublie de prier pour moi. Il essaya plus d'une fois, aussi bien que Grégoire XIV, de lui faire accepter la dignité de cardinal ; mais Philippe tourna toujours la chose en plaisanterie, sans qu'il y eût moyen de l'y amener. Un jour Philippe étant malade, écrivit à Clément la supplique suivante :

« Très-saint Père, qui suis-je, pour que les cardinaux viennent chez moi ? surtout, hier au soir, le cardinal de Cusa et celui de Médicis. Ce dernier, comme j'avais besoin d'un peu de manne, m'en fit donner deux onces de l'hôpital du Saint-Esprit, auquel il en a procuré une quantité très-considérable. Il resta chez moi jusqu'à la seconde heure de la nuit, disant tant de bien de Votre Sainteté, qu'il me semble avoir certainement outre-passé la mesure ; car, à mon avis, un Souverain Pontife doit être transformé en l'humilité même. A la septième heure de nuit, le Christ est venu à moi, et m'a restauré par le Sacrement de son corps. Vous, au contraire, vous n'avez pas daigné une seule fois venir

[1] *Acta SS.*, 26 maii. *Vita* I, n. 102 ; *vita* II, n. 168.

à notre église. Le Christ est Dieu et homme; cependant chaque fois que je veux, il vient à moi. Vous, au contraire, vous êtes seulement homme. Vous êtes né d'un homme saint et probe; lui, d'un Père Dieu : vous d'Angésine, très-sainte femme; lui, de la Vierge des vierges. J'aurais encore beaucoup à dire, si je voulais m'abandonner à la colère. J'ordonne à votre Sainteté de condescendre à ce que je veux : qu'il me soit permis par vous d'agréger aux religieuses de la Tour-des-Miroirs la fille de Claude Néri, à qui vous avez promis depuis longtemps d'avoir soin de ses enfants. Or il est d'un Souverain Pontife de garder sa parole. C'est pourquoi renvoyez-moi cette affaire, afin que, s'il en était besoin, je puisse user de votre autorité : d'autant plus que je connais avec certitude la vocation de la fille, et que je me prosterne très-humblement aux pieds de Votre Sainteté. »

Clément récrivit de sa main sur la même page : « Le Pontife dit que la première partie du billet sent un peu l'esprit d'ambition, puisque vous y faites parade des fréquentes visites que vous y recevez des cardinaux; à moins que ce ne soit pour insinuer que ce sont des hommes pieux, ce dont personne ne doute. Que s'il n'est pas venu lui-même, c'est votre faute; car vous ne l'avez pas mérité, ayant refusé tant de fois la dignité de cardinal. Quant à ce que vous commandez, il y consent; que vous grondiez ces bonnes Mères, comme vous avez coutume, fortement et d'autorité, si elles n'obéissent au premier mot. Par contre, il vous ordonne de nouveau de soigner votre santé, et de ne pas vous remettre, sans son avis, à entendre les confessions; enfin, quand vous recevrez le Seigneur, de le prier tant pour lui que pour les nécessités permanentes de la république chrétienne [1]. »

On ne sera pas étonné de voir Clément VIII si tendrement aimé d'un Saint, quand on saura combien sa vie à lui-même était sainte. Pieux, libéral, charitable, tout son temps était consacré à Dieu et à son Église. A la vue des maux de la chrétienté, il ne cessait de prier, de gémir, de verser des larmes. Tous les jours, lorsqu'il n'était point empêché par la maladie, il offrait le Saint

[1] *Vita Il Philipp. Ner.*, c. XXII. *Acta SS.*, maii.

Sacrifice de la Messe. Il jeûnait le mercredi, ne prenait le samedi que du pain et de l'eau rougie, portait le cilice, couchait sur la paille, visitait souvent les églises nu-pieds, surtout quand il s'agit de pacifier les troubles de France. L'année du jubilé séculaire 1600, il distribua trois cent mille écus en aumônes. Chaque jour il nourrissait des pauvres à sa table, dont il augmentait chaque année le nombre : il leur donnait lui-même à laver les mains, bénissait la table, et, après leur avoir versé à boire, s'asseyait lui-même à la sienne, d'où il leur envoyait ce qu'il y avait de meilleur. Il mourut comme il avait vécu, en Saint, le 7 mars 1605, après un pontificat de treize ans un mois et quatre jours[1].

Tels sont les Souverains Pontifes que Dieu donna à son Église depuis le concile de Trente jusqu'à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle. Longtemps les rois, les évêques, les peuples avaient demandé la réformation de l'Église dans son chef et dans ses membres. Nul n'exécute cette réformation plus généreusement en lui-même que le chef. Nul n'en presse l'exécution plus constamment dans les autres que le chef. Le Saint et œcuménique concile de Trente s'est comme incarné et perpétué dans le Saint-Siége, dans les Papes, dans le collége des cardinaux, dans l'Église romaine. Ce que le saint concile a voulu, défendre la chrétienté au-dehors, la pacifier et la réformer au-dedans, en propager la foi jusqu'aux extrémités de la terre, les Papes le font : ils le font bien souvent sans les rois et les peuples, et quelquefois malgré eux. (RHORBACHER.)

Nous citerons encore un miracle dont nous empruntons le récit à M. C. de la Roche-Héron :

« Le lundi 16 mars 1857, on a célébré à Rome l'anniversaire de l'un des miracles les plus touchants de saint Philippe de Néri, et la foule s'est portée vers le palais Massimo, qui vit éclater la puissance et la bonté de Dieu. La famille des princes Massimo revendique une illustre origine : elle prétend descendre de Fabius Cunctator, et comme un souverain demandait naguère à un membre de la famille si cette filiation était réelle : « On le

[1] Pallat., *Gesta Pontif. rom.*, t. III. *Clem. VIII*, n. 19.

dit à Rome depuis douze cents ans, » répondit spirituellement le prince romain. Mais les Massimi ont un titre plus certain d'une gloire moins trompeuse. Le 16 mars 1584, dans l'une des chambres de leur palais, le jeune Paolo Massimo, âgé de quatorze ans, était à l'agonie; l'enfant, se sentant mourir, demanda qu'on envoyât chercher saint Philippe, qui avait promis de l'assister à ses derniers moments. Le messager trouva le Saint célébrant la Messe; et quand, après le Saint Sacrifice, Philippe se hâta d'accourir au chevet du malade, il n'était plus temps, Paolo était mort. Déjà le corps avait été lavé, et l'on s'apprêtait à l'ensevelir; mais Philippe se mit en prières aux pieds de l'enfant, il l'aspergea d'eau bénite, il le toucha tout tremblant, interrompant ses oraisons par des appels suppliants : « Paolo! Paolo!... » — A cette voix puissante auprès de Dieu, le jeune homme se releva sur sa couche funèbre au grand saisissement de l'assistance : « Voulez-vous mourir ou vivre? » lui demanda le Saint. — « J'ai entrevu au ciel ma mère et ma sœur, j'aime mieux mourir, » répondit l'enfant; et il retomba inanimé dans les bras de saint Philippe.

Si la mère de Paolo avait été près de son lit de mort, s'il avait été témoin de ses angoisses et de son désespoir, on lui en voudrait presque de n'avoir pas voulu se rattacher à la vie, mais il devait rejoindre au ciel Dieu et sa mère; que lui importait désormais la terre?

Chaque année le retour de la date de cet événement domestique est célébré avec solennité dans la famille des Massimi. La chambre qui vit le miracle a été transformée en une somptueuse et élégante chapelle, et le 16 mars le palais est ouvert à tout venant, pauvres et riches sont admis à prier aux lieux mêmes où la prière d'un Saint eut tant de force auprès de Dieu. La colonnade du portique est tendue de draperies, l'escalier monumental est jonché de verdure, et les bustes en marbre des grands hommes de Rome païenne qui décorent les portiques, semblent étonnés du concours de fidèles de toutes conditions qui s'y renouvelle à chaque instant. Avant d'arriver à la précieuse chapelle on traverse une suite d'appartements ornés des fleurs les plus rares, et la vue de ces objets usuels de la vie matérielle, un

billard, des pendules, des glaces, rend plus sensible le contraste avec le miracle dont on vient honorer le souvenir. La pensée qu'un pareil fait a eu lieu à une époque si peu éloignée de nous, dans une condition si rapprochée de la nôtre, inspire une confiance sans bornes en l'efficacité de la prière; mais en même temps l'on se demande si l'on a raison de solliciter avec tant d'ardeur sa propre guérison ou celle des personnes qui nous sont chères, quand c'est chercher à retarder le moment de leur union à leur Créateur.

Le 16 mars, des messes ont été célébrées toute la matinée aux trois autels de la chapelle des Massimi par des cardinaux, des évêques et des prêtres de tous les Ordres. Le reste du jour, le pèlerinage a été suivi par un très-grand nombre de fidèles, et parmi eux l'on a remarqué le roi Maximilien de Bavière et la reine Christine d'Espagne.

SAINT ÉLEUTHÈRE,

PAPE ET MARTYR.

Saint Éleuthère, grec de naissance, était diacre de l'Église romaine. En 1771 il succéda à saint Soter sur la chaire de saint Pierre. Il gouverna l'Église en un temps où elle était agitée par de violentes tempêtes. Son pontificat vit naître les montanistes.

Montan, leur chef, né dans la Mésie, sur les fontières de la Phrygie, était un homme vain et ambitieux qui, pour se faire un nom parmi le peuple, avança que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et publia diverses révélations qu'il avait forgées. Ses sectateurs en vinrent jusqu'à dire qu'il était lui-même le Saint-Esprit, le Paraclet, que le Sauveur avait envoyé conformément à ses promesses, pour perfectionner la loi nouvelle. Ils commencèrent par l'enthousiasme et le schisme, et finirent par l'hérésie et le blasphème, prétendant que Montan était le Saint-Esprit, de la même manière que Jésus-Christ est Dieu le Fils. Ils affectaient une sévérité excessive dans la morale, jeûnaient fréquemment, faisaient trois carêmes par an, refusaient l'absolution et la communion à ceux qui étaient tombés dans quelque péché d'impureté, traitaient les secondes noces d'adultère, et enseignaient

qu'il n'était pas permis de fuir dans la persécution. Deux femmes de la secte, nommées Priscille et Maximille, nées l'une et l'autre à Pépuse, ville de Phrygie, s'avisèrent de contrefaire les prophétesses, et l'on regarda comme des oracles les rêveries qu'elles débitaient. On voit par là que le démon sait varier ses artifices; il n'emploie pas toujours l'attrait du plaisir pour perdre les âmes, il les séduit encore par l'orgueil, que flattent l'amour de la singularité et une apparence extérieure de rigorisme. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des personnes qui avaient bravé toute la rage des persécuteurs, et méprisé les amorces de la volupté, devinrent les dupes d'un enthousiasme aussi impie qu'extravagant et les martyrs du mensonge.

Mais ces superbes zélateurs s'ennuyèrent bientôt de la vie austère qu'ils affectaient de mener. Dieu, pour les punir de leur orgueil, permit qu'ils tombassent dans les désordres les plus honteux; et c'est ce qui, dans tous les siècles, est arrivé à ces pharisiens qui tâchent d'accréditer leurs erreurs, et de se faire des partisans par un masque de réforme dont ils se couvrent. Il est étonnant qu'on y ait toujours été trompé, et qu'on ne les ait pas reconnus à cet esprit de désobéissance et d'entêtement qui les caractérise, et qui les distingue essentiellement des vrais fidèles.

Toute grossière qu'était la doctrine des montanistes, elle ne laissa pas de s'attirer en peu de temps beaucoup de sectateurs. Le grand Tertullien lui-même tomba dans le piége; non-seulement il regarda Montan comme le Paraclet, mais il s'aveugla au point d'honorer Priscille et Maximille comme des prophétesses, de publier dans ses ouvrages leur délire touchant la couleur de l'âme humaine, et de parler de leurs illusions extravagantes avec le sérieux et le respect qui ne conviennent qu'aux oracles de la vérité éternelle.

Les montanistes d'Asie, appelés aussi Cataphryges ou Pépuzéniens, essayèrent dans les commencements de se mettre bien dans l'esprit de l'évêque de Rome, et pour cet effet ils lui envoyèrent des présents, accompagnés de lettres catholiques en apparence. Un Pape dont on ne dit point le nom, trompé par le

compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, allait leur adresser des lettres de communion ; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui représenta si bien qu'il ne pouvait communiquer avec les pépuzéniens, sans condamner le jugement de ses prédécesseurs, qu'il refusa leurs présents et révoqua les lettres de paix qu'il s'était déterminé à leur envoyer. C'est ainsi que le fait est raconté par Tertullien, qui était lui-même montaniste [1].

Caves et quelques autres écrivains pensent que le Pape en question était Éleuthère, et que même il approuva la doctrine des montanistes ; mais ils se trompent certainement. Il s'agissait de faits, et nullement de doctrine, dans les informations que Praxéas donna au Pape pour le détromper, et il n'y avait point encore de sentence rendue. Il paraît d'ailleurs que les montanistes n'avaient point encore levé le masque, et que jusque-là ils avaient caché leurs erreurs dans la foi sous le voile du catholicisme. En second lieu, la circonstance du temps porte à croire que le Pape, détrompé par Praxéas, était Victor, successeur d'Éleuthère et que ce dernier avait rejeté les faux prophètes des montanistes [2].

Si Éleuthère eut la douleur de voir les ravages que faisait la persécution, surtout à Lyon et à Vienne dans les Gaules, il eut aussi la consolation de voir l'Église réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. La foi avait pénétré dans cette île du temps même des Apôtres; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore devenu fort ignorant par suite des guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna pas. « Dieu, qui choisit douze pauvres pécheurs pour convertir le monde, inspira à un prince de se faire Apôtre, et de moins estimer l'avantage de porter une couronne, que celui d'étendre la foi dans cette partie éloignée de l'univers [3]. »

[1] *Lib contra Prax.*, c. I. — [2] Voyez Tillemont et Ceillier, sur Victor.
[3] Voyez Bède, *Hist.*, l. I, c. IV.

Ce prince, qui se nommait Lucius, régnait dans une partie de l'île. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés, pour contenir dans la soumission les peuples conquis. Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au Pape Éleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les divins Mystères, et leur administrer les sacrements. Le saint Pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie, et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Évangile dans la Grande-Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès, que du pays soumis à Lucius, elle passa bientôt dans les contrées du nord où les aigles romaines n'avaient pu pénétrer.

On dit que Fugatius et Damianus étaient les deux principaux des missionnaires venus de Rome. L'ancienne chronique galloise citée par Usserius, les nomme Dwywan et Fagan. Ils moururent dans le diocèse ou du moins près du diocèse de Landaff. On lit dans Harpsfield qu'il y avait dans le pays de Galles une église dédiée sous leur invocation. On lit encore dans les *Annales* de Stow, qu'une église paroissiale du comté de Sommerset porte le nom de Saint-Déruvian.

Depuis le temps dont nous parlons, la foi fut très-florissante dans la Grande-Bretagne, et nous voyons les Bretons reconnus pour chrétiens par Origène, Eusèbe, saint Chrysostome, Théodoret, Gildas, etc.

Saint Eleuthère condamna Florin, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, et Blaste qui prétendait que la coutume de célébrer la pâque le quatorzième jour de la lune de mars, coutume tolérée par les Orientaux, devait être adoptée par l'Église romaine.

Saint Eleuthère mourut en l'an 192, après avoir siégé environ seize ans, et fut enterré sur la voie Salaria. Ses reliques, plus tard, ont été transférées dans l'église du Vatican.

SAINT QUADRAT,

ÉVÊQUE D'ATHÈNES.

Saint Quadrat (*Quadratus*), disciple des Apôtres, et selon quelques-uns l'ange de Philadelphie à qui Jésus-Christ parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Église du temps de Trajan, et répandait partout la semence de la parole évangélique. On rapporte qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une Apologie de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnements forts et solides, est digne d'un disciple des Apôtres. Il paraît par un passage de Lampride, dans la vie d'Alexandre Sévère, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de Jésus-Christ. Alexandre, dit-il, forma le dessein d'élever un temple à Jésus-Christ, et de le placer parmi les dieux de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même projet en ordonnant qu'on bâtît dans toutes les villes des temples sans image. Ces temples, qui ne sont consacrés à aucune divinité particulière, se nomment Adrianées ou temples d'Adrien. Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens.

Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de Jésus-Christ des impostures des magiciens : « Les miracles du Sauveur subsistent toujours, parce qu'ils étaient réels et véritables. Les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru un instant ; ils sont restés sur la terre, quelques-uns mêmes ont vécu jusqu'à notre temps, et par conséquent bien après l'Ascension du Seigneur. »

SAINT PRISQUE ET SAINT COT,

MARTYRS DE L'AUXERROIS.

Saint Prisque que l'on appelle aussi saint Prest au lieu de Presc et saint Prix au lieu de Prisc, et souvent encore saint Bry, souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ du temps de l'empereur Aurélien, lorsque ce prince était dans les Gaules en l'année de Jésus-Christ 273 ou en la suivante. Il fut arrêté avec beaucoup

d'autres chrétiens de la ville et du territoire d'Auxerre, par Alexandre, officier de la garde de l'empereur : et après avoir généreusement soutenu sa confession dans la bourgade de Toussy[1] où le juge avait fait rassembler tous ces Martyrs pour les y condamner, il y fut décapité.

Un chrétien nommé Cottus, celui que nous appelons maintenant saint Cot, malgré les ordres par lesquels il était défendu de donner la sépulture aux condamnés, prit la tête de saint Prisque et s'enfuit dans les bois jusqu'à ce qu'il fut atteint à cinq quarts de lieue de là par les soldats qu'Alexandre envoya après lui. Il fut martyrisé sur la place sans autre forme de justice que d'être interrogé sur sa religion. Les persécuteurs ne purent empêcher les fidèles de ramasser ces corps saints dispersés et de les ensevelir.

On ajoute que saint Germain évêque d'Auxerre au ve siècle découvrit le lieu de leur sépulture, et qu'il y fit bâtir un monastère ou du moins un de ces monuments que l'on appelait Mémoires de Martyrs, et qui subsista jusqu'aux ravages des Huns. Ayant trouvé aussi le chef de saint Prisque à une lieue et demie environ de Toussy, assez près de l'endroit où saint Cot avait souffert la mort, il le mit dans une église qu'il fit bâtir au même lieu qui devint ensuite fort célèbre par la réputation où était la relique de faire des miracles. C'était à deux petites lieues d'Auxerre ; ce qui nous fait juger que comme il y a deux Toussy dans le diocèse de cette ville, il s'agit ici de celui[2] qui est sur la rivière d'Yonne entre Mailli et Crevant, plutôt que de Toussy en Puisaye dans le Gâtinais sur la petite rivière d'Ouaine.

Un seigneur du pays nomme Porcaire, qui vivait apparemment sous nos rois de la seconde race, releva les ruines de l'église où l'on avait conservé le chef de saint Prisque, et l'on croit que c'est celle du village que l'on appelle maintenant Saint-Prix ou Saint-Prex à deux lieues d'Auxerre vers l'Orient d'hiver. Pour le corps de saint Cot on rapporte qu'il s'est aussi conservé dans cette même église de Saint-Prisque, renfermé dans un tombeau de pierre, d'où Jean Baillet évêque d'Auxerre le leva le 19 novembre

[1] D'autres disent Coucy.

[2] D'autres veulent que ce soit Sains en Puisaye.

de l'an 1480 avec toutes les cérémonies d'une translation solennelle et le mit dans une châsse pour l'exposer à la vénération publique, avec mandement d'en renouveler la fête tous les ans au même jour dans cette paroisse.

Il s'est fait quelques distributions de ces reliques surtout à Paris. On en vénérait de l'un et de l'autre Saint dans l'église des religieux de Picpus[1] où ils ont une chapelle; on en voit aussi de saint Cot dans la cathédrale de Notre-Dame. Il s'en trouve pareillement de saint Prisque dans quelques paroisses du diocèse de Chartres, comme à Jouarre[2] où l'on fait sa fête le 16 octobre, qui est sans doute le jour de la translation de la relique, et encore en d'autres endroits du royaume. Mais la principale fête des deux Saints et de leurs compagnons se fait le 26 mai, jour auquel elle est marquée dans le Martyrologe romain où il n'y a que saint Prisque qui soit nommé, de même que dans ceux qui portent le nom de saint Jérôme, dans ceux d'Adon, d'Usuard et de Notker.

SAINTE BENOITE,

VIERGE ET MARTYRE.

Benoite ou Benedicte, vierge chrétienne, née à Rome, était parente, à ce qu'on croit, de saint Lucien ou de saint Quentin, lorsque ces deux Apôtres de nos provinces entrèrent dans les Gaules. Elle les suivit pour éviter les persécutions qui troublaient Rome. Mais les ennemis de Dieu avaient aussi des agents hors de l'Italie. La Sainte fut arrêtée comme chrétienne, à Origny, dans le diocèse de Soissons. Comme elle ne voulut pas renier sa foi, dans un âge déjà avancé, elle souffrit le martyre qui la donna à Dieu. Il paraît que ce martyre eut lieu sous Dioclétien. Ses reliques ont été conservées à Vervins. On l'honore le 26 mai.

SAINT AUGUSTIN,

APÔTRE DE L'ANGLETERRE[3].

Les Saxons, les Angles et les Jutles, peuples idolâtres de Germanie, ayant passé dans l'île des Bretons, les obligèrent, en 454,

[1] Données l'an 1687 par M. Colbert, évêque d'Auxerre. — [2] Jovis aræ.
[3] Tiré de Bède, *Hist.*, l. I, c. XXIII, etc., ainsi que des lettres et de la vie de saint Grégoire le Grand.

à se retirer dans les montagnes. Il y avait près de cent cinquante ans qu'ils étaient maîtres du pays, lorsque le Ciel fit briller à leurs yeux la lumière de l'Évangile [1].

Saint Grégoire le Grand, avant son pontificat, avait formé le projet d'aller leur annoncer la foi ; mais il ne put l'exécuter, le peuple de Rome n'ayant pas voulu consentir à son départ. Il ne perdit cependant point de vue cette mission, et dans ses prières

[1] Ptolémée place après les Cimbres, les Saxons, lorsqu'ils commencèrent à être connus des Romains. Grotius prouve dans son Histoire des Goths, qu'ils avaient une origine commune avec les Gètes ou Goths, qui passèrent de la Suède dans la Germanie ; il fait voir en même temps que ce furent des Gètes de Scythie qui fondèrent la nation gothique. Les grammaires des anciennes langues septentrionales, publiées par Hickes, ne permettent pas de douter que la langue anglo-saxonne ne soit dérivée de celle des Gètes de la Scythie, laquelle était celtique dans son principe. Pelloutier, *Hist. des Celtes*, l. 1, c. xv, p. 153, établit comme un fait certain que la langue des Celtes passa de la Scythie en Asie durant les émigrations des premières colonies de ces peuples ; et qu'elle devint le fondement et l'origine de la teutonique, et de celles qui se parlaient anciennement dans les Gaules, la Scandinavie, la Bretagne et dans presque toute l'Europe. (M. Mallet en excepte le sarmate et le grec, dérivés en partie de l'égyptien, et le latin, dérivé en partie du grec.) Cette ancienne langue celtique s'est conservée presque entière dans les pays qui n'ont jamais été soumis aux Romains, surtout en Irlande et dans le nord de la Suède. Le teutonique ou gothique du IVe et du Ve siècle a de l'affinité avec le gallois, le bas-breton, le basque, et paraît aussi en avoir un peu avec l'irlandais. On croit que l'ancienne langue allemande était un dialecte de la celtique. Le français moderne et l'espagnol, quoique dialectes du latin, retiennent encore plusieurs mots de cette même langue. Le danois, le norwégien et le suédois sont évidemment des dialectes du celtique, et ont beaucoup de rapports avec l'allemand, surtout avec celui qui se parle dans la Basse-Allemagne. Les Asiatiques, colonie de Scythes, qui, sous la conduite d'*Odin* ou *Woden*, s'établirent dans les provinces méridionales de la Scandinavie et dans le nord de l'Allemagne, y introduisirent en même temps un dialecte du celtique, mais plus doux que les autres; ils y ajoutèrent quelques nouveaux mots et de nouvelles terminaisons. Cette langue était celle des Anglo-Saxons. Voyez M. Mallet, *Introd. à l'Hist du Danemarck*, l. V, p. 236.

Les Anglo-Saxons apportèrent en Angleterre le culte des idoles des Goths, lesquelles ne différaient point de celles qu'adoraient les Danois, les Suédois et les Norwégiens, peuples qui avaient tous une origine commune. Voici les noms des principales de ces idoles : *Thor*, dieu du tonnerre, dont les fonctions ressemblaient à celles du Jupiter des Romains ; c'est de lui que le jour appelé *thursday* par les Anglais, et *jeudi* par les Français, a pris son nom *Woden*, dieu de la guerre, du nom duquel on a formé le mot *wednesdai*, qui est le même que notre *mercredi*, *Friga* ou *Frea*, femme de Woden et déesse de l'amour, comme Vénus l'était chez les Latins, a donné son nom au *friday* ou vendredi

Il recommandait sans cesse à Dieu une nation infidèle qu'il avait faite pour le reconnaître et l'aimer. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer des ouvriers apostoliques dans cette partie abandonnée de l'héritage du Seigneur. Personne ne lui parut plus propre à conduire cette importante entreprise, qu'Augustin, qui était alors prieur du monastère de Saint-André, à Rome. Il le mit donc à la tête de la

Il paraît que Verstegan se trompe en dérivant le mot *tuesday*, *mardi*, de *Tuisco*, dieu particulier des Germains ; il vient plutôt de *Tys*, fils de Woden, dont les Irlandais ont formé leur *Tysday*, qui répond au *Tuesday* des Anglais ; il peut encore venir de *Dysa ou Thisa*, femme de *Thor*, et déesse de la justice, à laquelle on bâtit plusieurs temples en Suède et en Danemarck. Voyez sur la mythologie des Celtes, Schédius, *de Diis Germanis* ; Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t. II, l. III ; Sammes, *Antiq. Britan.* ; Mallet, dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, et dans son Commentaire sur l'*Edda*, ou traité de la mythologie islandaise, livre compilé par Snorro Sturleson. Les Suédois, les Danois, les Gaulois et tous les Celtes sacrifiaient des hommes à leur dieu *Thor* avant d'entreprendre aucune affaire importante.

Les Saxons ayant passé le Weser se firent un nouvel établissement près de la mer du côté de la Frise, et par leurs pirateries, ils se rendirent redoutables aux Romains, dans le IV[e] et le V[e] siècle, comme nous le voyons par Ammien-Marcellin, le poëte Claudien et Orose.

Il paraît que les *Angles* étaient une tribu de Cimbres. Les Justes, ainsi appelés des Gètes leurs ancêtres, habitaient le Jutland. On lit dans les historiens danois, suédois et saxons, que Woden, goth de nation, revenant, à la tête d'une troupe d'aventuriers, de la Scythie asiatique ou de la Géorgie, située au delà des Palus-Méotides, s'établit avec son peuple dans le Jutland, et qu'il se rendit célèbre dans le pays par ses conquêtes, environ soixante-dix ans avant Jésus-Christ. C'est de ce Woden qu'on fait descendre les premiers rois anglo-saxons qui fondèrent l'Heptarchie en Angleterre. Gale a publié leurs généalogies à la fin de son dernier volume.

M. Mallet soupçonne que comme Odin ou Woden, conquérant du nord, prit le nom de l'ancien dieu de son pays, qu'il croyait favorable à ses vues ambitieuses, de même d'autres princes se le seront approprié à son exemple, et en auront fait un nom de dignité. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, il faut convenir que tous les premiers rois anglo-saxons descendaient du fameux conquérant dont nous venons de parler. Hengiste, premier roi de Kent, n'était que le cinquième de ses descendants.

Les Bretons étant abandonnés des Romains qui les avaient épuisés d'hommes et de forces, se voyaient incapables de résister aux Pictes et aux Scots. D'ailleurs ils étaient naturellement lâches, débauchés, sans discipline, et nullement unis entre eux ; mais le défaut d'hommes capables de grands exploits n'empêcha pas qu'il n'y eût parmi eux, même dans le temps dont nous parlons, plusieurs saints illustres qu'on honore en différents endroits, et surtout en Bretagne. Les Bretons, pour se garantir de la fureur de leurs ennemis, implorèrent le secours des

mission, et l'établit chef des autres religieux qui devaient l'accompagner. Cette sainte troupe, armée de la Croix, partit avec courage pour aller combattre l'ennemi du genre humain. Tous étaient pleins de joie, en pensant que le fruit de leur zèle serait ou de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ou de remporter la couronne du martyre ; mais l'enfer ne tarda pas à leur susciter des obstacles.

Le saint Pape les avait adressés aux évêques de France par le diocèse desquels ils devaient passer. Son but était qu'ils prissent chez ces prélats les avis et les connaissances relatives à leur mis-

Saxons. Ceux-ci, commandés par les deux frères Hengiste et Orsa, défirent les Pictes dans le comté de Lincoln. En récompense de ce service, le roi Vortigern leur donna des terres pour s'établir dans le pays de Kent.

Les Saxons voyant la lâcheté et la faiblesse des peuples parmi lesquels ils vivaient, engagèrent leurs compatriotes à venir de Germanie se joindre à eux, et s'emparèrent du pays des Bretons, qu'ils chassèrent dans les montagnes de Galles. Après la mort de Vortigern et de Vortimer, princes vicieux, les vaincus reprirent courage et se défendirent avec gloire pendant l'espace de vingt-sept ans, sous Aurélius Ambrosius, qui du commandement de l'armée parvint au trône, et ensuite sous le roi Arthur.

Ce fut en 449 qu'Hengiste arriva dans la Bretagne ; mais il ne fut élu roi de Kent qu'en 457. Ethelbert, le quatrième de ses descendants, monta sur le trône en 561.

Des *Jutles*, vinrent les peuples qui habitèrent le pays de Kent, le Hampshire et l'île de Wight : des *Saxons*, les Est-Saxons, les South-Saxons et les West-Saxons ; des *Angles*, les Est-Angles, les Merciens et les Northumbres.

Le royaume des *South-Saxons* ou Saxons méridionaux, comprenait les comtés de Sussex et de Surry avec l'île de Wight ; celui des *Est-Saxons* ou Saxons orientaux, était composé des comtés d'Essex, de Middlesex et d'une partie du Hérefordshire ; celui des *West-Saxons* ou Saxons occidentaux, appelés aussi Gévissiens, contenait le Hampshire, le Berkshire, le Wiltshire, le Dorsetshire, le Somersetshire et le Devonshire ; celui de *Kent* était composé du comté de ce nom ; les comtés de Norfolk et de Suffolk, l'île d'Ely et une partie du Hérefordshire, formaient celui des *Est-Angles* ; celui des *Merciens* comprenait le Lincolnshire, le Nottinghamshire, le Derbyshire, le Cheshire, le Shropshire, le Staffordshire, le Warwickshire, le Leicestershire, le Northamptonshire, le Rutlandshire, le Bedfordshire, le Buckinghamshire, l'Oxfordshire, le Worcestershire, le Hérefordshire et le Glocestershire ; enfin, le royaume des *Northumbres*, dont la partie méridionale se nommait *Deira*, et la partie septentrionale *Bernicia*, était formée par l'Yorkshire, le Lancashire, les provinces de Wesmoreland, de Cumberland, de Durham, de Northumberland, et d'une partie de l'Ecosse jusqu'à Frith. Voyez Sammes, *Antiq. Britan.*, Tyrell, et le *Liber Joannis-Georgii Eccardi de origin. Germanorum eorumque coloniis et emigrationibus*, etc., *studio Christ. Lud. Schedii, Gottingæ*, 1750, in-4°.

sion. Après quelques jours de marche, ils arrivèrent en un lieu que l'on croit être la ville d'Aix en Provence. Là, certaines personnes, plusieurs même de ceux à qui ils avaient été recommandés, leur exagérèrent la férocité des Anglais, la barbarie de leurs mœurs, la difficulté d'apprendre leur langue, les dangers de la mer ; ils leur donnèrent même à entendre qu'il serait contre la prudence de passer outre. Ces discours firent impression sur les missionnaires ; ils ne savaient plus quel parti prendre, et il fut résolu entre eux que l'on n'irait pas plus loin, jusqu'à ce qu'Augustin eût été consulter le Pape sur tout ce qui venait de leur être communiqué.

Saint Grégoire eut bientôt démêlé l'artifice du démon ; ce qui lui fut dit par Augustin ne servit qu'à augmenter sa confiance en Dieu. Il savait qu'une bonne œuvre ne doit point être abandonnée à cause des obstacles qui s'y rencontrent ; que la grandeur même de ces obstacles est une preuve de son importance, et qu'après tout, s'il y a des difficultés, le succès en est plus glorieux et plus méritoire. Il savait encore que les contradictions viennent de la malice de l'enfer ; mais que Dieu les permet pour éprouver ceux qui le servent, pour perfectionner leur vertu, et pour les conduire à un plus haut degré de perfection. Il renvoya donc Augustin avec une lettre adressée aux autres missionnaires. Prenez courage, leur disait-il : quelle lâcheté n'y aurait-il pas à abandonner une bonne œuvre commencée? Laissez dire les hommes, et méprisez leurs discours dictés par une prétendue sagesse. Que ne puis-je avoir le bonheur de vous accompagner et de partager vos travaux !

Les missionnaires, affermis contre la tentation, continuèrent leur voyage avec joie ; ils prirent quelques Français pour leur servir d'interprètes [1], et s'embarquèrent. Leur vaisseau aborda

[1] Les Français et les Anglo-Saxons étaient également des peuples de Germanie. Les premiers, venus d'au delà du Rhin, avaient quitté leur patrie cent trente ans plutôt que les seconds. Ceux-ci étaient venus des pays situés vers les embouchures du Rhin et de l'Elbe, et des environs du Holstein ou continent de Danemark, qui se nomme aujourd'hui le *Jutland*. Godwin conclut de cette identité d'origine, que les deux peuples avaient anciennement la même langue. On trouve de bonnes preuves de cette assertion dans le savant Howel. Voyez son *Introduction à l'Histoire générale*, t. IV, p. 435.

dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met dans l'année 596 l'arrivée de ces hommes apostoliques en Angleterre. Ils étaient au nombre d'environ quarante personnes, y compris les interprètes.

Dès qu'ils eurent pris terre, Augustin envoya dire à Ethelbert, roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle et lui assurer, de la part de Dieu, la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le prince fit dire aux missionnaires de rester dans l'île ; il expédia en même temps un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre.

Ethelbert, le plus puissant de tous les souverains de l'Heptarchie, avait au moins quelque idée du christianisme. En effet, il avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi de Paris. Cette princesse était chrétienne zélée, et s'était fait suivre en Angleterre par le saint évêque Luidhard ou Létard, qui lui servait d'aumônier et de directeur.

Après un intervalle de quelques jours, le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Il s'assit au grand air pour donner son audience. La superstition lui faisait croire qu'il courait ainsi moins de danger que dans une maison, en cas qu'Augustin voulût employer les opérations magiques. Les saints Religieux allèrent trouver le prince en procession. « Ils portaient pour bannière une croix d'argent, avec l'image du Sauveur peinte sur du bois ; ils chantaient les litanies en marchant, et faisaient d'humbles prières tant pour eux que pour les âmes de ceux qui étaient le sujet de leur voyage. » Étant arrivés auprès du roi, ils lui annoncèrent la parole de vie. Le prince les écouta avec attention ; puis il leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux ; qu'ils lui faisaient là de magnifiques promesses ; que jamais on ne lui en avait fait de telles, mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que, puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui, il ne souffrirait point qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher parmi ses sujets. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses États.

Les saints Missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur. Là, ils retracèrent en eux la vie des Apôtres par la continuité de leurs veilles et l'austérité de leurs jeûnes. Détachés de toutes les choses de la terre, ils étaient toujours dans la disposition de sceller par leur sang la foi qu'ils prêchaient. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église dédiée à saint Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et où la reine avait coutume de faire ses dévotions : ils s'y assemblaient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacrements. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le Baptême. Le roi se convertit aussi, et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

Saint Augustin se rendit ensuite auprès de Virgile d'Arles, qui le sacra évêque [1]. Deux raisons paraissent l'avoir déterminé à faire un si long voyage. En premier lieu, Virgile était vicaire du Saint-Siége dans les Gaules ; secondement, Augustin était bien aise de consulter l'évêque d'Arles sur plusieurs points relatifs à la mission d'Angleterre, parce que c'était à lui, plus particulièrement qu'aux autres évêques des Gaules, qu'il avait été recommandé par saint Grégoire. Augustin baptisa le roi Ethelbert, et reçut l'onction épiscopale avant le mois d'octobre de l'année 597, le tout dans le cours de la même année, puisque la lettre de saint Grégoire aux missionnaires encore en France, pour les exhorter à continuer leur route, est datée du 23 juillet 596. Le saint Pape

[1] C'est par erreur que Bède donne le nom d'Ethérius à l'évêque d'Arles. Ethérius occupait le siége de Lyon. Voyez Mme Elisabeth Elstob, et les Bénédictins dans leur vie de saint Grégoire.

Werton pense que saint Augustin fut sacré évêque de France avant de passer en Angleterre, parce que saint Grégoire, dans sa lettre à la reine Brunehaut, du mois d'octobre 597, l'appelle son frère et son compagnon dans l'épiscopat ; mais il nous semble qu'on ne doit pas si facilement rejeter le témoignage de Bède, qui dit expressément le contraire. Si saint Augustin eût été évêque en allant en Angleterre, on ne voit pas pourquoi il n'aurait point plutôt été sacré à Rome qu'en France. Rien n'empêche qu'il n'ait baptisé le roi Ethelbert, et qu'il n'ait fait un voyage à Arles dans la même année. Ce dernier sentiment s'accorde mieux avec ce qu'on lit dans les lettres de saint Grégoire, comme l'ont remarqué les Bénédictins.

écrivant, en 598, à Euloge, patriarche d'Alexandrie, après lui avoir dit qu'Augustin avait été sacré évêque avec sa permission par les prélats germains [1], ajoute : « Dans la dernière fête de la Nativité du Seigneur, plus de dix mille personnes de la nation anglaise ont été baptisées par Augustin, notre frère et notre compagnon dans l'épiscopat. »

A peine Augustin fut-il de retour dans la Bretagne, qu'il envoya à Rome Pierre et Laurent, pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervents disciples de saint Grégoire, parmi lesquels on comptait Mellit, Juste, Paulin, qui se virent ensuite honorés de l'épiscopat, et Rufinien, qui fut le troisième abbé du monastère de Saint-Augustin. « Avec cette colonie de nouveaux missionnaires, le saint Pape envoya tout ce qui était nécessaire pour le service divin, comme des vases sacrés, des parements d'autel, des ornements d'église, des vêtements pour les prêtres et les clercs, des reliques des Apôtres et des Martyrs, et un grand nombre de livres [2]. »

Saint Augustin écrivait souvent à saint Grégoire pour lui faire part du progrès de sa mission. Il le consultait sur les moindres difficultés qui se rencontraient ; et, quoiqu'il eût pu se décider par ses propres lumières, il voulait avoir l'avis du premier des pasteurs, afin de ne point agir à la légère, et de mettre en repos sa conscience, qui était très-délicate.

Saint Grégoire n'écrivait pas seulement au chef de la mission, il adressait aussi des lettres à ses coopérateurs. Dans une, il recommandait à Mellit [3] de détruire les idoles, et d'en changer les temples en églises, après les avoir purifiés avec de l'eau bénite ; d'y ériger ensuite des autels et d'y mettre des reliques ; en un mot, de faire servir les dépouilles de l'Égypte au service du vrai Dieu. Il permettait la célébration des veilles aux anniversaires de la dédicace des églises et aux fêtes des Martyrs, afin de réussir plus efficacement à détourner le peuple de ces divertissements profanes qu'autorisait le paganisme.

[1] Saint Grégoire appelle les Français *Germains*, parce qu'ils étaient venus de Germanie.

[2] Bède, *Hist.*, l. I, c. XXIX. — [3] *Ibid.*, l. I, c. XXX.

Le pieux roi Ethelbert travaillait de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ, et il s'employa pendant les vingt dernières années de sa vie à procurer la conversion de ses sujets. Il porta de sages lois, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans ses états. La conversion d'une seule âme lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait roi que pour faire servir le Roi des rois. Par ses libéralités, l'église de Jésus-Christ, cathédrale de Cantorbéry, fut bâtie à l'endroit où avait été un temple d'idoles [1]. Il fonda aussi, hors des murs de la ville, l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit ensuite le nom de Saint-Augustin, ainsi que l'église de Saint-André, à Rochester, etc. Il gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux. Son zèle auprès de Redwald, roi des Est-Angles, fut moins heureux. Ce prince, il est vrai, embrassa le christianisme; mais, semblable aux Samaritains, il voulut allier le culte du vrai Dieu à celui des fausses divinités du paganisme. En 600, saint Grégoire envoya plusieurs présents à Ethelbert; il lui adressa en même temps une lettre où, après l'avoir félicité sur son zèle pour la religion, il lui donnait d'excellents avis par rapport à son salut [2].

Dans la même année, le saint Pape envoya le *pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques, sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda d'ordonner un évêque d'Yorck, après la conversion des peuples du Nord, et de lui donner aussi douze suffragants. Des circonstances particulières exigèrent par la suite qu'il y eût quelque changement dans l'exécution de cet ordre.

Le bruit des miracles que saint Augustin opérait en Angleterre étant parvenu jusqu'à Rome, saint Grégoire lui écrivit pour lui

[1] Saint Augustin avait d'abord changé ce temple en une église sous l'invocation de saint Pancrace. Ce fut dans cette église qu'Ethelbert fut baptisé. Nous suivons ici l'autorité d'un ancien manuscrit qui se garde dans la bibliothèque de *Trinity-Hall*, à Cambridge, lequel est cité par Spelman, *Conc. Britan.*, t. I, et par Tyrrel.

[2] Ethelbert mourut en 616, après avoir régné cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont il était fondateur. Il est nommé le 24 février dans le Martyrologe romain. Nous avons donné sa vie sous ce jour.

donner de sages avis. « Prenez garde, lui disait-il [1], de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien comprendre ce que vous êtes personnellement, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire ces miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles ou par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Au reste, vous devez vous persuader que le don des miracles que vous recevez, ou que vous avez déjà reçu, est une faveur accordée, non à vous, mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Il lui fait ensuite observer que quand les disciples, pénétrés de joie, revinrent dire au Sauveur, « qu'en son nom les démons leur étaient soumis, » il leur fut répondu avec un ton de réprimande : « Ce n'est pas de cela que vous devez vous réjouir, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. »

Saint Augustin sacra Mellit évêque de Londres ou des Saxons orientaux, et Juste évêque de Rochester. Voyant ensuite que la foi faisait chaque jour de nouveaux progrès, et que le vrai Dieu avait partout des adorateurs, il entreprit, en vertu de la qualité de légat et de métropolitain qui lui avait été conférée, de faire la visite générale de la Bretagne. Son zèle le portait encore à travailler au salut des anciens Bretons qui, comme nous l'avons observé, s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles. Il désirait ardemment de corriger certains abus qui s'étaient glissés parmi eux, et de les engager à se réunir avec lui, pour mettre la dernière main à la conversion des Anglais. Mais nous allons voir qu'il ne put rien gagner sur ce peuple. Une haine implacable contre la nation qui l'avait vaincu, lui aveugla l'esprit et lui endurcit le cœur.

Lorsque saint Augustin fut sur les frontières des [illegible] ou

[1] Bède, *Hist.*, l. I, c. XXXI.

Saxons occidentaux [1], il invita à une conférence les évêques et les docteurs bretons. Ceux-ci l'acceptèrent, et se rendirent dans un lieu qui, du temps de Bède, s'appelait le Chêne d'Augustin [2]. Le saint Apôtre employa les exhortations et les prières pour obtenir d'eux ces trois choses : 1° qu'ils lui aidassent à prêcher l'Évangile aux Anglais encore idolâtres ; 2° qu'ils célébrassent la Pâque le jour où elle se célébrait chez les autres catholiques ; 3° qu'ils se conformassent, dans l'administration du baptême, à la pratique de l'Église universelle. Ces trois articles ayant été rejetés, il leur dit, par une inspiration divine : « Que l'on amène un malade désespéré, et que l'on adhère à la tradition de ceux qui le guériront par leurs prières. » Ils acceptèrent la condition, mais après une longue résistance. On amène un aveugle qui est aussitôt présenté aux prêtres bretons, dont les prières et les efforts ne lui sont d'aucune utilité. Augustin, se mettant alors à genoux, conjure le Seigneur de prendre les intérêts de sa propre gloire. Sur-le-champ l'aveugle recouvre l'usage de la vue, et les Bretons reconnaissent pour véritable la doctrine que prêche Augustin. Mais, ajoutent-ils, nous ne pouvons abandonner nos anciennes coutumes sans le consentement de toute la nation ; il faut donc que nous assemblions un synode général dans notre pays.

Ce synode ayant été indiqué, il s'y trouva plusieurs évêques [3] et un grand nombre de théologiens, surtout du monastère de Bangor [4]. Avant de s'y rendre, ils avaient envoyé demander à un ermite, fameux dans leur pays, s'ils recevraient la doctrine d'Augustin, ou s'ils s'en tiendraient à leurs anciens usages. Voici quelle fut la réponse qu'ils reçurent : « Faites en sorte que cet

[1] C'est-à-dire sur les frontières du comté de Worcester, peu éloigné du pays de Galles.

[2] Spelman pense que le lieu en question était la ville d'*Ausric*, située à l'entrée du Worcestershire, vers le Hérefordshire ; le mot *Ausric* ou *Augustineisric*, signifie en langue anglo-saxonne, *le patrimoine* ou *le pays d'Augustin*. La conférence se tint lorsque le Saint était métropolitain, et conséquemment après l'année 601.

[3] Ces évêques étaient au nombre de sept, suivant les annales bretonnes.

[4] Situé dans le comté de Flint, à peu de distance de Res, et non dans la ville de Bangor, au comté de Caernarvon.

étranger et ses compagnons arrivent les premiers au lieu du synode. Si Augustin se lève pour vous recevoir quand vous approcherez, regardez-le comme un homme humble : écoutez-le et soumettez-vous à lui ; si, au contraire, il ne se lève pas devant vous qui êtes en plus grand nombre, vous n'avez qu'à le mépriser. » Les Bretons résolurent de se conformer à cette décision puérile. En faisant seulement usage de leur raison, ils auraient vu que tout consistait à peser la justice des demandes du prélat, et à bien examiner la solidité de ses raisons ; ils auraient compris que, dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissait, c'était une insigne folie de s'en rapporter à une circonstance ridicule qui ne prouverait jamais rien. D'ailleurs, ils avaient avoué précédemment que la vraie doctrine était du côté d'Augustin, qui, après tout, n'exigeait d'eux autre chose, sinon qu'ils suivissent l'impression de la charité chrétienne, et qu'ils se soumissent à l'Église dans des points de discipline universellement reçus. Dieu permit qu'ils s'opiniâtrassent dans leur mauvaise volonté, et que les choses tournassent d'une manière qui s'accordait avec leurs idées [1].

[1] Au reste, les Bretons avaient pu suspendre leur soumission à saint Augustin, qu'ils regardaient comme un nouveau métropolitain, sans que pour cela ils révoquassent en doute l'autorité du Pape.

Saint Grégoire ne doutait pas qu'il n'eût le pouvoir de changer la juridiction des métropoles particulières, lorsque les circonstances rendaient ces changements nécessaires ou extrêmement avantageux : on en trouve des exemples dans l'histoire ecclésiastique de ce temps-là. Ce fut ainsi que le pape Zozime déclara l'évêque d'Arles vicaire du Saint-Siége dans les Gaules, par respect pour saint Trophime. (Voyez de Marca, *de Primat.*, p. 168.) Boniface Ier et Célestin Ier exemptèrent la province de Narbonne de la juridiction de l'église d'Arles. Léon Ier la donna à l'évêque de Vienne ; mais après la mort de saint Hilaire, il rendit au siége d'Arles une partie de ses droits. Les papes saint Grégoire le Grand, Vigile, Pélage, Symmaque, etc., conservèrent au même siége ses anciens priviléges.

Ce n'est pas que le Pape doive à sa volonté dépouiller les Églises de leurs priviléges, il doit au contraire les maintenir et ne jamais porter atteinte à d'anciens droits, à moins qu'il n'y soit poussé par des raisons pressantes de nécessité ou d'utilité publique.

Ce fut par de semblables raisons que saint Grégoire donna la qualité de primat à saint Augustin : il voulait procurer efficacement la réformation des Bretons, qui, au rapport de Gildas, étaient tombés dans une ignorance si grossière et dans une telle barbarie, qu'ils n'étaient plus guère chrétiens que de nom.

En effet, lorsqu'ils entrèrent dans le lieu où se devait tenir l'assemblée, Augustin ne se leva point de dessus son siége, soit qu'il fît peu d'attention à ces sortes de cérémonies, soit qu'il ne fût point accoutumé à les voir pratiquer, du moins dans les synodes ainsi que dans les églises. Quoi qu'il en soit, rien n'était plus déraisonnable que la conclusion qui fut tirée de cette circonstance par les Bretons. La cause que soutenait le Saint ne devenait pas pour cela autre qu'elle n'était dans la réalité. D'ailleurs, la pureté de son zèle ne pouvait être équivoque ; il venait de fort loin uniquement pour les Bretons, et il avait fait le voyage à pied. Son humilité ne pouvait non plus être révoquée en doute; il ne parla point de sa dignité dans la conférence. Quant à son droit de primatie, il l'eût volontiers cédé à l'archevêque de Saint-David, si les Bretons eussent voulu, à cette condition, se conformer à la discipline de l'Église universelle et renoncer à l'animosité qu'ils avaient contre les Anglais [1].

Si les Bretons, pour ne pas adopter le changement qu'on leur proposait, s'en étaient tenus à dire qu'il n'y avait pas de nécessité à réformer leur hiérarchie, il n'y aurait là rien d'étonnant; on n'abandonne que très-difficilement d'anciens usages ; mais leur résistance avait un autre motif ; elle venait de la haine implacable qu'ils portaient aux Anglais, haine qui les fit tomber dans l'injustice et l'impiété.

Le manuscrit gallois que Spelman a fait imprimer, porte que « les Bretons ne reconnaissaient aucune suprématie hors de leur pays ; » mais c est une fausseté visible inventée depuis la prétendue réformation. Voyez M. Tuberville dans son *Manual of controverses*, p. 406, et le docteur Havarden dans la préface de son livre intitulé : *Church of Christ shewed*, t. II, p. 20.

Il est certain qu'au temps dont nous parlons, il n'y avait point d'archevêque à Caerleon sur l'Usk, le siége métropolitain ayant été transféré de cette ville à Landaff par saint Dubrice, et peu après à Ménévie ou Menew par saint David, et cela près de quatre-vingts ans avant l'arrivée de saint Augustin en Angleterre.

[1] On aurait tort de conclure de ce que nous avons dit, que les Bretons n'étaient pas d'accord dans la foi avec l'Eglise universelle. Plusieurs raisons démontrent leur catholicité :

1° Dans les choses que leur demanda saint Augustin, il ne fut question que de charité envers les Anglais, et d'uniformité dans la discipline touchant deux articles. S'il y avait eu de la diversité dans la croyance par rapport aux points de foi, saint Augustin en aurait sans doute fait mention dans la première conférence qu'il eut avec eux ;

2° Les Bretons reconnurent l'orthodoxie de saint Augustin. Bède le dit expressément ;

3° Les Bretons avaient été jusque-là unis de communion avec les églises de

Saint Augustin, voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur déclara, par un esprit prophétique, que, « s'ils refusaient de prêcher la parole de vie aux Anglais, ils subiraient par leurs mains un arrêt de mort. » Cette prédiction s'accomplit lorsque Ethelfrid, roi des Anglais du nord encore païens, défit les Bretons dans la fameuse journée de Caerleon ou Chester. Ce prince, voyant de loin les moines de Bangor qui étaient en prière, s'écria après la victoire : « Les prières de ces gens-là ne peuvent être que des imprécations contre nous. » Fondant alors sur eux avec son armée, il en tua mille deux cents, ou même deux mille deux cents, selon Florent de Worcester. Ce grand nombre de religieux massacrés ne doit point paraître incroyable. En effet, le monastère de Bangor était divisé en sept classes sous autant de supérieurs, et chaque classe était composée de trois cents personnes; en sorte

Rome, des Gaules, etc. Saint Ninian leur compatriote, qui leur prêcha la foi, et qui mourut parmi eux en 432, avait étudié à Rome :

4° On connaît le zèle des premiers chrétiens pour la conservation de la pureté de la foi; ils ne souffraient pas qu'un particulier, quel qu'il fût, y donnât la moindre atteinte. Si quelqu'un s'avisait de vouloir innover, il était aussitôt puni et retranché du corps des fidèles. C'est ce que prouvent les écrits des Pères, les actes des conciles et tous les anciens monuments de l'Église;

5° Nous lisons dans Gildas et dans Bède, que les Bretons persévérèrent dans la vraie foi, sans aucune division, jusqu'au règne de l'empereur Constance. L'arianisme se montra parmi eux ; mais ce fut pour disparaître aussitôt. A peine le pélagianisme eut-il pris naissance dans leur pays, que saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vinrent l'y combattre. On sait avec quel succès ils réussirent à bannir cette hérésie de la Bretagne. Le Pape Célestin, pour donner plus d'autorité à saint Germain, et pour le mettre en état de triompher plus sûrement de l'erreur, l'avait revêtu de la dignité de légat. Voyez la *Chronique* de saint Prosper;

6° Enfin, Gildas, savant théologien, qui vécut plusieurs années dans la Bretagne, qui fut toujours dans la communion de l'Église catholique, qui nous a laissé des invectives sévères contre les désordres des Bretons, rend justice à la foi de ces peuples, et dit qu'ils la conservèrent sans tache, si l'on en excepte les atteintes que l'arianisme et le pélagianisme purent y donner; atteintes au reste qui furent légères et dont l'effet ne put être durable, comme nous l'avons observé plus haut. Les désordres que Gildas reproche aux Bretons sont la tyrannie, le meurtre, l'injustice, l'adultère, l'impureté, la violation des vœux. *Lib. de excidio Britan. Bibl. Patr.*, t. V, part. 3, p. 681, édit. Colon. Quant à leurs ecclésiastiques, il les accuse d'être « impudiques, ivrognes, fainéants, ennemis de la lecture, d'offrir rarement le saint Sacrifice, et de ne porter presque jamais à l'autel un cœur pur. » *Correpł. in Cler.*, *ibid.*, p. 682.

que quand les uns travaillaient, les autres chantaient les louanges du Seigneur. Le défaut de charité pour les Anglais leur attira les coups de la vengeance divine. Il y a cependant lieu de croire que tous n'étaient pas coupables, et que le péché qui avait allumé la colère céleste ne s'étendait qu'à quelques-uns des supérieurs.

Il est bien vrai que le massacre en question fut prédit par saint Augustin ; mais on ne peut, sans la plus criante injustice, l'accuser d'en avoir été le principal auteur. Ce saint Apôtre avait la plus tendre charité pour tous les hommes. Jamais il ne se vengea des pécheurs endurcis et de ceux qui le persécutaient, qu'en versant des larmes et en offrant à Dieu des prières pour leur conversion. D'ailleurs, il était mort longtemps avant l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite [1]. Bède le dit expressément [2], quoique l'année où le Saint passa dans le séjour de la gloire ne soit pas précisément déterminée par cet historien.

Saint Augustin voulut, avant de mourir, se donner un successeur sur le siége de Cantorbéry, afin de ne pas laisser une église naissante destituée d'un bon pasteur. Laurent fut celui sur lequel il jeta les yeux [3].

[1] Ceci a été démontré par Tyrrel, tom. I ; par Wharton, dans son *Anglia Sacra*, etc. — [2] *Hist.*, l. II, c. II.

[3] La reconnaissance et la vénération avaient consacré la mémoire de saint Augustin parmi les Anglais ; mais la calomnie s'est attachée dans ces derniers temps à donner de lui l'idée la plus désavantageuse. Qu'on lise surtout Rapin de Thoiras, et l'on trouvera dans plusieurs endroits de son histoire les invectives les plus amères contre le saint Apôtre. En supposant même que quelques-unes de ses actions paraissent équivoques, l'équité et la charité ne devraient-elles pas porter à les présenter sous le point de vue le plus favorable ? Dans ces circonstances, on juge des actions et des motifs qui les ont produites, par le caractère connu des personnes, et par la conduite qu'elles ont constamment tenue. Il n'y a que les écrivains passionnés qui méconnaissent cette règle ; de là vient que sous leur plume les vertus mêmes sont travesties en vices. Voyons plus en détail les chefs d'accusation intentés contre saint Augustin :

1° On dit qu'il montra dans les Gaules une pusillanimité excessive. A cela nous répondons qu'il ne fit que se rendre aux représentations des évêques gaulois que saint Grégoire l'avait chargé de consulter ; et quand il eut appris d'eux que le projet d'une mission en Angleterre était contraire à la prudence, il se rendit à Rome pour conférer avec le saint Pape, aux avis duquel il déféra, parce qu'il ne cherchait en tout que la volonté de Dieu. Où est ici la pusillani-

La bienheureuse mort du serviteur de Dieu arriva le 26 mai. Guillaume Thorn la met dans la même année que celle de saint

mité ? Au reste saint Augustin aura été pusillanime, si l'on veut ; mais ne doit-on pas au moins reconnaître en même temps que cette faiblesse fut amplement réparée par son zèle ?

2° On dit que les Anglais étaient disposés d'avance à embrasser le christianisme, que la reine Berthe pratiquait avec beaucoup d'édification : mais si cette disposition eût été réelle et générale, comme on le donne à entendre, les évêques des Gaules en auraient su quelque chose, et ils n'eussent pas regardé le projet de la mission comme dangereux, et même impossible dans l'exécution. Les Anglais étaient un peuple perfide, et qui l'emportait en hauteur et en férocité sur tous les barbares de ces temps-là. Telle est l'idée que l'on s'en forme d'après leurs actions et les anciens historiens d'Angleterre. Mais ces hommes si grossiers et si vicieux, saint Augustin les civilisa par la prédication de l'Evangile ; il les rendit doux, humbles, patients, détachés du monde, il les fit parvenir à un tel degré de ferveur et de sainteté, qu'on pouvait les proposer pour modèles à toutes les nations de la terre

3° On ajoute que saint Augustin ne convertit que le pays de Kent ; mais ne serait-ce pas déjà beaucoup qu'il eût par son zèle porté la lumière de la foi dans ce pays ? Pourquoi d'ailleurs lui refuser le titre d'apôtre de plusieurs autres provinces des Anglais, puisque ce fut sous sa conduite que travaillèrent les missionnaires qui y annoncèrent l'Évangile, et qu'il était comme l'âme de tout ce que faisaient ses fidèles coopérateurs ?

Rapin de Thoiras s'est montré, sur un article, plus modéré que l'archevêque Parker Comme lui, il n'a point fait de crime à saint Augustin de ce qu'il n'avait pas obligé les Anglo-Saxons de rendre tout le pays aux Bretons. En suivant le principe de Parker, il faudrait que la noblesse normande, établie depuis si longtemps en Angleterre, se dessaisît de ses biens pour les restituer ; et dans ce cas, à qui se ferait la restitution ? Les Ecossais, qui ont pris la place des anciens Calédoniens, ne seraient pas non plus légitimes possesseurs de leurs terres. On en pourrait dire autant de tous les peuples. Or, quel bouleversement ne s'ensuivrait-il pas d'une pareille morale ? Voit-on que ces sortes de restitutions aient été ordonnées par les évêques et les Saints de tous les siècles, notamment par les apôtres des Francs, des Vandales, des Goths, etc. ? C'est une maxime avouée par tous les peuples, que la prescription donne un droit réel au possesseur, et de cette maxime dépend la tranquillité publique, qui est la grande fin de tout gouvernement, et à laquelle doivent céder tous les petits intérêts et tous les motifs particuliers. En fait d'établissements de peuples, la restitution devient bientôt impossible, et le repos du genre humain demande que cela soit ainsi.

M. Smollet, dans son *Histoire d'Angleterre*, fait aussi paraître beaucoup d'animosité contre saint Augustin ; mais M. Targe, son traducteur, l'a souvent relevé dans des notes qui font honneur aux lumières de son esprit et aux sentiments de son cœur. Il serait à souhaiter que tous ceux qui traduisent certains livres anglais, en usassent de la même manière.

On ne peut qu'avoir la plus haute idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angle-

terre. Avant l'arrivée des saints Missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices, et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout leur ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient pas l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfants comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les nègres d'aujourd'hui ; mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Frappés de la vie angélique de leurs apôtres, ils se portèrent avec ardeur à l'imitation de leur détachement du monde et de leur zèle pour la pratique des conseils. Les nobles et les princes bâtirent des églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. Nous citerons un ou deux exemples de leurs libéralités de ce genre.

Ina, roi des Saxons occidentaux, après avoir régné trente-deux ans avec beaucoup de gloire, et affermi la tranquillité dans ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman, *Conc.*, t. I), abdiqua la couronne en 728, et se retira à Rome avec la reine son épouse, non pour y étaler le faste de la royauté, mais pour s'y cacher aux yeux du monde. Ils y embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Le prince donna deux mille six cent quarante livres d'argent pour faire une chapelle à Glastenbury, deux cent soixante-quatre livres d'or pour l'autel : le calice et la patène tout d'or pesaient dix livres ; l'encensoir fait de la même matière pesait dix livres ou vingt marcs. Il entra douze livres d'argent dans les chandeliers, vingt livres ou quarante marcs d'or dans la couverture du livre des Évangiles, dix-sept livres d'or dans les vases qui servaient à l'autel, et huit livres de même métal dans les bassins. Le bénitier, qui était d'argent, pesait vingt livres. On employa cent soixante-quinze livres d'argent et trente-huit livres d'or dans les images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des douze Apôtres. L'autel et les ornements sacerdotaux étaient enrichis d'or et de pierreries. Voyez Stevens, t. I, p. 422 ; Reyner, t. I, p. 44 ; Henschénius dans la vie d'Ina, sous le 6 de février.

Le roi Athelstan donna trente-six bourgs à l'église d'Exeter comme on le voit dans le *Monasticon Anglicanum*, t. I, p. 225.

Les princes dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres du même pays, illustrèrent les siècles où ils vivaient par leur sainteté, et par cette force d'âme qui leur fit mépriser les grandeurs humaines. Dioclétien renonça à l'empire ; mais ce fut par l'impression d'une honteuse lâcheté. Il n'y a que le christianisme où l'on ait trouvé des princes qui abdiquaient la couronne pour mener volontairement une vie pauvre et obscure, telle qu'était celle des moines. Speed, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*, p. 243, 244, parle de huit rois et de deux reines qui abandonnèrent le monde pour embrasser l'état religieux. On lit dans la savante préface du *Monasticon*, p. 9, que dans l'espace de cent ans, trente, tant rois que reines des Anglo-Saxons, descendirent du trône au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans des cloîtres.

Les clercs et les moines de ces temps-là s'appliquaient avec zèle aux fonctions du ministère, et à tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification des âmes ; ils étaient animés de cet esprit de pauvreté et de désintéressement qui avait fait admirer leurs pères dans la foi ; toute leur vie se passait dans la mor-

tification et le recueillement. Nous ne faisons que suivre ici l'histoire de Bède, qu'on peut consulter, l. III, c. XX ; l. IV, c. XXVII, etc. Cette ferveur subsistait encore en 824. Il est dit dans les visions de Vétin, alors moine de Richenou, qu'il apprit d'un Ange que la vie monastique florissait dans toute sa perfection au delà des mers ; ce qui, relativement à ce siècle, ne peut s'entendre que de l'Angleterre. Voyez Canisius, *Lect. Antiq.* ; Mabillon, *sect.* IV, *Ben.* ; Fleury, t. X, p. 220. Quand on contesterait la vérité de la vision, il n'en résulterait pas moins que les religieux anglais jouissaient d'une grande réputation dans le IXᵉ siècle.

L'Ordre monastique produisit en Angleterre une foule d'hommes célèbres par leur piété et leur savoir. Ce fut de là que sortirent ces missionnaires zélés qui prêchèrent la foi en Allemagne, dans la Suède, la Norwège et presque tout le Nord.

Les Anglais eurent à peine quitté l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit, surtout par l'étude des sciences sacrées. On sait jusqu'à quel point ils réussirent. Nous ne citons que l'exemple de Bède. Plusieurs seigneurs voyageaient en Italie et dans d'autres pays, pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient déjà acquises. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur ferveur à pratiquer les devoirs du christianisme égalait ou surpassait même l'ardeur qu'ils avaient d'apprendre. Ils étudiaient, non pour paraître savants, mais pour devenir meilleurs.

Comme il n'y avait point encore d'Universités, les grands monastères ouvrirent des écoles publiques, où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. L'art de l'imprimerie étant alors inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium*, où l'on copiait des livres. C'était là l'occupation de la plupart des moines, et ils y donnaient le temps destiné au travail des mains. Chaque monastère avait aussi sa bibliothèque. On comptait dix-sept cents manuscrits dans celle de Peterborough. Celle des moines gris à Londres avait cent vingt-neuf pieds de long sur trente et un de large, et était très-bien fournie de livres. (Léland, *Collect.*, t. I, p. 109.) Il est dit dans Ingulf, que quand celle de Croyland fut brûlée en 1091, il y eut sept cents volumes de perdus. Il fallait que la bibliothèque de Wels fût fort vaste, puisque, selon Léland, *Itin.*, t. III, p. 86, elle avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté. A Saint-Augustin de Cantorbéry, on priait tous les jours pour les bienfaiteurs de la bibliothèque, tant vivants que défunts. Voyez Thorn, *inter decem scriptores*. et Tanner, *Notit. mon. præf.*, p. 40.

Il y avait de semblables bibliothèques chez les autres religieux. Ce fut dans celle des principaux monastères qu'on déposa les actes du Parlement après l'arrivée des Normands. Sous les Anglo-Saxons, on y déposait les principaux décrets de l'assemblée générale des états, nommée *witterna gemote*, ou *mycel gemote*, ainsi que les actes *gemote*, ou assemblées des districts particuliers. Dans plusieurs monastères, on gardait des espèces de registres de l'histoire des rois et des événements publics, dont quelques-uns ont échappé aux flammes et sont parvenus jusqu'à nous. Telles sont les Annales et les Chroniques saxonnes que Gibson publia à Oxford en 1692. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces Chroniques qui se gardaient dans les monastères.

On ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monuments dont les historiens auraient tiré tant de lumières. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*His-*

toire d'Angleterre, par Tyrrel, p. 122 : « Lorsque les Saxons eurent été convertis, la plupart des lois faites dans les *wittenagemote*, ou assemblées générales, se gardaient soigneusement ; nous les aurions plus entières, si la suppression des monastères, qui se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de monuments curieux de l'antiquité. »

Les fanatiques, transportés d'une fureur dont les Goths n'auraient point été capables, n'épargnèrent pas même les bibliothèques des Universités, les deux surtout qui étaient publiques à Oxford. L'une avait été fondée sous le règne d'Edouard III, par Richard de Burg ou Richard Aungerville, grand trésorier d'Angleterre et évêque de Durham, qui avait dépensé des sommes immenses pour faire des collections complètes en tout genre ; l'autre fut commencée en 1367, par Thomas Cobham, évêque de Worcester. Henri IV et ses enfants l'augmentèrent considérablement ; on y réunit aussi la bibliothèque du célèbre Humfrey, duc de Glocester, qui était remplie de manuscrits précieux qu'on avait achetés fort cher en différents pays.

Ecoutons Chamberlain sur l'horrible déprédation qui se fit alors. Il s'exprime de la manière suivante dans son *Etat présent de l'Angleterre*, part. III, p. 450 : « Ces hommes (les fanatiques), sous prétexte de déraciner le papisme, la superstition et l'idolâtrie, détruisirent entièrement les deux belles bibliothèques dont nous venons de parler ; ils jetèrent, vendirent, brûlèrent ou mirent en pièces tous les livres précieux que les protecteurs des lettres avaient eu tant de peine à ramasser dans tous les pays de l'Europe. Leur fureur alla si loin par rapport à la bibliothèque *aungervilienne*, qui était la plus ample, la plus ancienne et la mieux composée, qu'il ne nous en reste pas même le catalogue. Ils ne s'en tinrent pas là, ils visitèrent les bibliothèques des colléges particuliers, et y portèrent aussi le ravage. On peut juger de ce qu'ils firent par une lettre qui existe encore, et dans laquelle l'un d'entre eux se vante que « le nouveau collége de forme quadrangulaire était tout couvert de feuilles de livres déchirés, etc. » L'Université se plaignit au gouverneur de la barbarie et de l'avidité des visiteurs ; mais ses plaintes ne produisirent aucun effet : elle ne put sauver qu'un simple volume, donné par Jean Whethamsted, abbé de Saint-Alban, lequel contenait une partie de Valère-Maxime, avec les Commentaires de Denys de Burgo. Il n'y a aujourd'hui dans la bibliothèque bodléienne que ce volume, et deux autres qui viennent des anciennes bibliothèques. L'Université, désespérant d'avoir jamais de bibliothèque publique, se défit, en 1555, des pupitres et des tablettes où avaient été les livres. »

On retira des mains des épiciers quelques livres qu'on y avait trouvés par hasard. L'archevêque Parker ramassa aussi quelques morceaux de manuscrits qu'il légua, partie à la bibliothèque de l'Université, partie à celle du collége de Saint-Benoît de Cambridge.

M. Thomas Bodley, par une libéralité qu'on ne pourra jamais assez louer, fonda à Oxford une nouvelle bibliothèque publique, qui fut ouverte en 1602. Son exemple eut des imitateurs ; mais ces zélés protecteurs des lettres n'ont pu, malgré tous leurs soins, recouvrer d'anciens manuscrits, qu'on regrette et qu'on regrettera toujours.

Après ce détail, que l'on regardera, si l'on veut, comme une digression, nous revenons à saint Augustin. Les peuples qu'il avait convertis ne dégénérèrent qu'après plusieurs siècles, et leur chute fut d'autant plus criminelle, qu'ils

Grégoire, c'est-à-dire, en 604, et il fonde son sentiment sur une très-ancienne vie du saint Apôtre [1].

Gorcelin, moine de Cantorbéry, outre deux vies de saint Augustin, composa un livre des miracles qu'il opéra après sa mort, et l'histoire de la translation de ses reliques qui se fit en 1091, et qui fut aussi accompagnée de plusieurs miracles dont l'auteur fut témoin oculaire [2].

Le second concile tenu en 747 à Cloveshoe ou Cliffe dans le

avaient reçu plus de grâces et qu'ils avaient d'abord mené une vie plus sainte. Au reste, leur ingratitude ne resta pas impunie; ils se virent longtemps en butte aux incursions des Danois et à diverses autres calamités.

On voit par l'histoire ecclésiastique de Bède, quelle foi saint Augustin et ses coopérateurs apportèrent en Angleterre. Il y est dit que ces fidèles ministres retraçaient en eux la vie des Apôtres par leur assiduité à la prière, par leur ferveur dans le service de Dieu, par la continuité de leurs veilles et de leurs jeûnes; qu'ils allaient nu-pieds, et qu'entre autres il s'était formé un calus à la plante de ceux de saint Augustin; qu'ils enseignaient la sainteté des vœux religieux, l'excellence de la chasteté perpétuelle, la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, ainsi que celle de l'absolution et de la satisfaction; qu'ils prescrivaient le jeûne des vendredis et du Carême; qu'ils recommandaient la vénération des reliques et l'invocation des Saints, qui furent souvent l'une et l'autre accompagnées de miracles; qu'ils croyaient au purgatoire, à la prière pour les morts, à la vertu de l'eau et l'huile bénites, par lesquelles on obtient plusieurs grâces extraordinaires; que d'après leur doctrine, on avait des autels de pierre avec des ornements et des calices, et qu'on offrait le sacrifice de la messe; qu'on entretenait nuit et jour un grand nombre de lumières devant les châsses des Saints et dans d'autres lieux de dévotion; qu'on gardait l'Eucharistie, appelée le vrai corps de Jésus-Christ; qu'on voyait partout des images du Sauveur et de la très-sainte Vierge, avec des croix d'or et d'argent; qu'on ne doutait point de la vertu des exorcismes et des bénédictions formées avec le signe de la croix; qu'on reconnaissait la suprématie du Pape, à qui on renvoyait les causes majeures, et par l'autorité duquel les évêques allaient prêcher la foi aux idolâtres. Bède désigne le Pape sous le titre « d'évêque du monde entier. » Il appelle Pierre le « premier pasteur de l'Église, » et le nom qu'il lui donne ordinairement est celui de « prince des Apôtres, etc. » Voyez l'*Ancienne religion d'Angleterre*, ouvrage qui n'est qu'un tissu des paroles de Bède. Voyez encore l'excellent livre intitulé : *la Conversion de l'Angleterre et sa réformation comparées ensemble*. Ce que nous avons dit pourrait encore facilement se prouver par les ouvrages de saint Grégoire le Grand.

Nous ne croyons pas qu'on nous demande à présent pourquoi Rapin de Thoiras et les autres historiens protestants ont montré tant d'animosité contre le saint Apôtre d'Angleterre.

[1] Warton prouve la vérité de cette date par diverses autorités qu'on peut voir dans son *Anglia sacra*, t. I, p. 89.

[2] Cet ouvrage a été donné au long par le P. Papebroch, sous le 26 de mai.

pays de Kent, sous l'archevêque Cuthbert et en présence d'Ethelbald, roi de Mercie, ordonna que la fête de saint Augustin fût d'obligation pour les ecclésiastiques et les religieux, et que son nom fût inséré dans les litanies immédiatement après saint Grégoire [1].

Le corps de saint Augustin fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Ethelbert faisait bâtir hors des murs de Cantorbéry pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques [2]. On l'enterra dans le porche, et l'on mit sur son tombeau [3] l'épitaphe suivante : « Ci-

[1] Wilkins, *Conc. Britan.*, t. I, p. 97.

[2] C'était une coutume inviolable parmi les anciens, tant en Orient qu'en Occident, de ne jamais permettre qu'on enterrât qui que ce fût dans l'enceinte des villes. Chez les Romains, si l'on ne brûlait pas les corps, on les enterrait, ou sur les grands chemins, ou dans les champs qui en étaient voisins. On lisait dans une loi des douze tables : *Intra pomœria ne sepelito, neve comburito*. Les premiers chrétiens se conformèrent à cet usage, et il aurait été à souhaiter qu'on n'y eût jamais dérogé. Dans ces anciens temps, il n'y avait que les rois, les princes, les évêques et les principaux du clergé qui fussent enterrés dans les cryptes des basiliques, ou dans les oratoires qu'on avait bâtis auprès. Dans les siècles suivants, ce privilége devint si général, que les empereurs Gratien. Valentinien et Théodose défendirent d'enterrer les morts dans les églises. *Leg. VI, cod. Theod. de sepulchris violatis*. Ces défenses furent renouvelées par les conciles de Prague, d'Arles, de Mende, de Tribur et de Nantes. L'expérience et divers accidents démontrent le danger qu'il y a d'enterrer dans l'enceinte des villes, et surtout dans les églises où les inhumations trop fréquentes corrompent la masse de l'air, et le chargent d'exhalaisons pestilentielles. Plusieurs médecins et chirurgiens ont composé sur cette matière des mémoires aussi solides que curieux. On en trouvera le catalogue dans la dissertation de M. Lampe de Dantzick, imprimée en 1776, sous ce titre : *De noxis ex sepultura in templis*. Voyez aussi M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'Église de Strasbourg*, t. I, p. 396, et *Essais hist. sur la cathéd. de Strasbourg*, an. 1782, p. 364-371.

La consécration des églises montre qu'elles ne sont point destinées à servir de sépulture. C'est dans les cimetières qu'on doit enterrer les corps des fidèles. Le nom de ces lieux, et les cérémonies usitées dans la bénédiction que l'on en fait, en déclarent assez la destination.

[3] Anciennement, on enterrait dans les porches les personnages distingués. L'empereur Constantin le Grand fut enterré dans celui de l'église des Apôtres à Constantinople. C'est pour cela que saint Chrysostome dit, *Hom.* XXVI, *in* 2. *Cor., XII*, que les empereurs tenaient à honneur d'avoir leur sépulture auprès des Apôtres. Ce fut d'abord par esprit de religion qu'on désira de reposer dans les temples. Comme ils étaient fréquentés tous les jours, on comptait sur les prières des fidèles, qui, en foulant journellement les cendres des morts, se ressouviendraient d'eux plus aisément. Les reliques des Martyrs et des Saints étaient

gît Augustin, premier archevêque de Cantorbéry, qui, ayant été envoyé dans ce pays par le bienheureux Grégoire, évêque de Rome, et soutenu de Dieu par le don des miracles [1], convertit le roi Ethelbert et son peuple de l'idolâtrie à la foi de Jésus-Christ, et après avoir achevé en paix les jours de son ministère, mourut le 7 avant les calendes de juin, sous le règne du susdit roi [2]. » On enterra au même endroit Laurent, Mellit, Juste, Honorius, Deusdedit et Théodore, qui occupèrent successivement le siége de Cantorbéry après saint Augustin. Ces sept archevêques avaient dans leur épitaphe le titre de « patriarches d'Angleterre. » Comme il n'y avait plus de place dans le porche, et que d'ailleurs la coutume d'enterrer dans les églises les personnes qualifiées ou d'une sainteté éminente commençait à s'introduire, saint Brithwald, huitième archevêque de Cantorbéry, fut enterré, en 731, dans l'église abbatiale. Saint Tatwin, son successeur, eut sa sépulture auprès de lui [3].

On transféra depuis dans la ville les reliques de saint Augus-

d'ailleurs conservées dans les mêmes lieux, et ce voisinage, si l'on peut se servir de cette expression, était encore un puissant attrait. Bientôt on s'imagina que ces sépultures étaient plus honorables, et la vanité ou d'autres motifs firent continuer un usage qui ne doit son origine qu'à la piété ou à la reconnaissance. Depuis plus d'un siècle, on n'a enterré dans la cathédrale de Strasbourg que les corps des ministres de l'autel, et de ceux d'entre les laïques qui étaient d'une famille illustre, ou qui avaient rendu à la patrie des services distingués.

On bâtissait anciennement près des grandes églises, des cloîtres pour la sépulture des personnages illustres : tels sont ceux qu'on voit encore près de la cathédrale de Vienne en Dauphiné, etc. On ne peut rien imaginer de plus parfait en ce genre, que le *Campo-Santo* qui est à Pise.

[1] *A Deo operatione miraculorum suffultus.*

[2] Cette épitaphe a été donnée par Cambden dans ses *Remains*, p. 350, et par Weever, dans ses *Monuments funéraires*, p. 244.

[3] On lit dans Weever, qu'outre les archevêques et les rois de Kent, il y eut un très-grand nombre d'autres personnes qui furent enterrées dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, laquelle prit dans la suite des temps le nom de *Saint-Augustin*. « Depuis la démolition de ce célèbre monastère, dit le même auteur, il ne reste pas deux os près l'un de l'autre, ni presque deux pierres l'une sur l'autre. On ne voit plus aucune trace de cette magnifique abbaye. » On aperçoit encore un côté des murailles de l'autel du roi Ethelbert, des portes, des maisons et quelques ruines des bâtiments extérieurs; mais le côté de l'abbaye ne peut plus être distingué, et le terrain en est aujourd'hui planté de cerisiers.

tin, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 septembre 1091, on les releva ; puis après les avoir renfermées dans une urne, on les cacha dans la muraille de l'église, au-dessus de la fenêtre qui regarde l'Orient [1]. On laissa cependant dans le porche un peu de poussière et quelques-uns des plus petits ossements. En 1221, le chef du Saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries ; les autres ossements furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture et de gravure. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre. (GODESCARD.)

SAINT GOND,

ABBÉ.

Saint Gond (Godo) naquit dans le pays de Verdun, vers le commencement du VIIe siècle. Ses parents tenaient à la famille royale de France, et étaient qualifiés princes dans le royaume d'Austrasie. Sa mère était sœur de saint Vandrille ou Vandrégisile, qui lui inspira le mépris du monde et des plaisirs du siècle. Vandrégisile avait quitté les grandeurs et les richesses pour se retirer au monastère de Saint-Romain au mont Jura. Gond prit la même

[1] Cuthbert, onzième archevêque, qui mourut en 759, fut le premier qu'on enterra dans la cathédrale dédiée au Sauveur sous le nom de *Christ*. Tous ses successeurs jouirent du même privilége jusqu'au changement de religion. Aucun archevêque protestant n'a été enterré dans l'église de Christ.

La cathédrale de Cantorbéry possédait beaucoup de reliques ; on y voyait entre autres les châsses de saint Thomas, de saint Wilfrid, de saint Dunstan, de saint Elphège, de saint Anselme, de saint Odon, de saint Blaise évêque, de saint Ouen archevêque de Rouen, de saint Woolgam, de saint Swithum, etc.

Battely, dans ses *Antiquités de Cantorbéry*, et Brown-Willis, t. I, p. 39, justifient les moines de l'église de Christ des crimes dont on les accusa lors de la destruction des monastères. Les richesses de leur église, disent ces auteurs, faisaient tout leur crime. Dans le *Specimen des erreurs de l'histoire de la réformation par Burnet*, que l'ingénieux Wharton a donné sous le nom d'Antoine Harmer, en 8t, page 48, que les mêmes moines, ainsi que ceux de Battel, furent accusés de diverses horreurs qu'on ne prouva point. L'auteur ajoute ensuite que leur innocence, et surtout celle des premiers, était démontrée par plusieurs circonstances aussi notoires qu'évidentes.

A la dissolution des abbayes, le revenu annuel de l'église de Christ fut évalué à 2,287 livres sterling, et celui de l'église de Saint-Augustin, à 1,413. *Voyez* Dugdale.

résolution et alla trouver son oncle avec qui il embrassa la vie religieuse. De là ils se retirèrent l'un et l'autre dans un désert voisin de Calais sur les bords de la mer. Mais ne trouvant pas ce désert assez retiré, ils choisirent à cinq lieues de Rouen, un terrain qui leur fut donné par le seigneur Erchinoald, et où ils bâtirent un monastère qui fut appelé Fontenelles des fontaines qui l'arrosaient.

Ces deux solitaires se mirent alors à défricher tout le canton, et jetèrent les fondements de cette abbaye en 654, sous le règne de Clovis II. La sainteté de leur vie leur attira bientôt des disciples de toutes parts. Plusieurs seigneurs s'empressèrent de les visiter, de leur donner des biens et même d'y embrasser l'état monastique : en peu de temps la communauté se trouva composée de près de trois cents religieux. Alors le saint fondateur voulant enrichir son église de quelques monuments précieux aux yeux de la piété, envoya son neveu Gond à Rome pour avoir des reliques. Vitalien qui était alors sur le siége de saint Pierre, reçut favorablement le neveu de Vandrégisile, lui donna une grande quantité de reliques, plusieurs livres de piété, et lui fit d'autres présents considérables.

A son retour, voyant que la communauté de Fontenelles augmentait de jour en jour ét qu'elle ne pouvait plus contenir le nombre des religieux, Gond, sur l'avis de son oncle, résolut d'en établir ailleurs une colonie. Quelque regret qu'il eût de quitter Vandrégisile, le projet fut arrêté, il partit, et après quelques jours de marche, il arriva dans le canton d'Oye qui est une vallée agréable dans le voisinage de Sézanne, en Brie. Aussitôt il travailla, avec ses compagnons, à défricher ce désert. Il y construisit une église sous l'invocation de saint Pierre et quelques cellules. Il reçut un accueil favorable de tous les habitants du pays, qui, édifiés de sa conduite et de celle de ses religieux, venaient les visiter et admirer la sainteté de leur vie. Gond s'appliquait au travail des mains aux moments que ses exercices de religion lui laissaient libres. Il cultivait la terre, y faisait venir des légumes, dont il donnait une grande partie à ceux qui venaient implorer son assistance; il les instruisait en même temps de la connais-

sance de Dieu, leur enseignait ses divins commandements, les retirait du vice pour les porter à la vertu et leur montrait le chemin de la perfection.

Une vie si sainte répandit l'éclat le plus brillant, et Dieu l'accompagna du don des miracles. Quelque temps après l'établissement de ce monastère, l'air se corrompit, la peste se déclara et fit les ravages les plus terribles dans tout le pays. On courut en foule au saint homme pour obtenir par ses prières la cessation du fléau. Il guérit plusieurs pestiférés par l'imposition des mains, par de l'huile bénite, ou par le signe de la Croix, et la peste ayant cessé, on fut persuadé qu'on n'en était redevable qu'à l'intercession puissante de saint Gond. Enfin, après une vie si sainte, se sentant près du terme où il devait sortir de ce monde, il exhorta ses religieux à une parfaite observance de leur règle, se fit administrer les sacrements des mourants, et s'endormit dans le Seigneur le 26 mai 690.

SAINT ODUVALD,

ABBÉ.

Ce Saint, issu d'une famille très-distinguée en Ecosse, devint gouverneur de la province de Laudon ; mais il renonça à tous les avantages du monde, pour se retirer dans l'abbaye de Melross. La joie qu'il ressentit en se consacrant sans réserve au service de Dieu, lui inspira un saint transport qui lui fit chanter ces paroles du Psalmiste : « Lorsque Israël sortit d'Égypte, et que Jacob secoua le joug d'un peuple barbare, la nation juive fut consacrée à Dieu, etc. Le filet s'est rompu et nous avons été délivrés. » Sa ferveur alla toujours en augmentant ; il fut favorisé du don des larmes et l'esprit de prière dans un degré éminent. Sa bienheureuse mort arriva en 698, dix ans après celle de saint Cuthbert.

Voyez les *Chronica Skonensia*, et Sigebert, *in Chronico*.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE FRANCHIS,

ÉVÊQUE DE PISTOIE.

Pistoie[1], ville d'Italie, dans l'État de Florence, au pied du mont Apennin, fut la patrie du bienheureux André, issu de l'illustre famille de Boccagnis ou de Franchis, dont il porta le nom. Les auteurs italiens mettent sa naissance en l'année 1335, sous le pontificat de Benoît XII ; et tout ce qu'ils racontent de sa première éducation, ne fait pas moins d'honneur à la religion de ses pieux parents, qu'à l'excellent naturel, à la docilité et à la modestie d'un jeune homme, que le ciel avait prévenu de ses plus douces bénédictions. Les leçons de sagesse et les exemples de vertu qu'on lui donna dès ses tendres années, furent une précieuse semence jetée dans son cœur, dont l'heureux accroissement produisit bientôt ces fleurs, et que le Saint-Esprit appelle des fruits d'honneur, de gloire et d'abondance.

Après le redoutable fléau qui en 1347 et 1348, avait désolé les trois parties de la terre, et réduit presque à rien tous les Ordres religieux, André de Franchis, dont les belles qualités faisaient déjà l'admiration de tous ses concitoyens, se présenta au couvent des Frères Prêcheurs de Pistoie : et les religieux, en petit nombre, que la peste avait épargnés, l'ayant reçu comme un présent que que le ciel leur faisait, ils reconnurent bientôt que le mérite du sujet était encore au-dessus de l'estime qu'ils en avaient. Quoique dans un âge peu avancé, et d'une complexion qui ne paraissait point robuste, il s'offrit d'abord à garder la règle sans aucun adoucissement : et, si pour éviter toute apparence de singularité il ne pratiquait au-dehors l'abstinence, les jeûnes, et les autres austérités du cloître, que conformément à ce qui était alors d'usage, il n'en était ni moins attentif à mortifier toujours ses sens et ses passions, ni par conséquent moins éloigné de tout ce qui aurait pu devenir un obstacle à la perfection, à laquelle il était appelé.

[1] Cette ville est surtout connue pour avoir été le lieu de la naissance du Pape Clément IX, de la maison de Rospigliosi, et pour un synode tristement célèbre dont les erreurs furent condamnées par le Pape Pie VI.

Dans l'exercice de l'oraison et de la charité fraternelle, il trouva de nouveaux moyens de s'avancer dans la connaissance et l'amour de Dieu : et l'union qu'il fit de la piété avec la science, par une application continuelle à l'une et à l'autre, le mit en état de servir utilement l'Église et le prochain. L'ardeur de son zèle dans le saint ministère parut dans les fruits de ses prédications. Mais à peine avait-il commencé à annoncer la parole de Dieu, qu'il fallut interrompre cet exercice pour se livrer à un autre, non moins nécessaire, pendant les ravages de la peste, qui recommença à se faire sentir en 1361. Le saint Religieux fit alors tout ce que l'on pouvait attendre de son ardente charité, pour le soulagement et la consolation des affligés. Il se prêta avec la même générosité à tous les besoins des malades, lorsque la contagion se renouvela encore en Italie l'an 1373. Au milieu de tous les dangers, auxquels il était exposé le jour et la nuit, le Seigneur veillait à sa conservation ; et ce nouveau bienfait fut pour le fidèle ministre, un motif de travailler avec une nouvelle ferveur à procurer la gloire de Dieu, par la conversion des pécheurs. Plusieurs personnes de qualité, de l'un et de l'autre sexe, qui se mirent sous sa conduite, pour apprendre à vivre selon les maximes de l'Évangile, excitèrent une louable émulation parmi le peuple de Pistoie ; et la réforme des mœurs parut générale dans la ville. Les riches faisaient part de leurs biens à ceux qui étaient dans l'indigence : et les moins opulents se privaient quelquefois d'une partie du nécessaire, pour fournir à la subsistance des ministres ou à la décoration des Autels. Ce fut sans doute pour marquer l'estime qu'ils faisaient du Serviteur de Dieu, ou leur reconnaissance pour les secours spirituels qu'ils en recevaient tous les jours, qu'ils firent réparer et agrandir l'église de son Ordre, où il avait pris l'habit de religieux.

L'évêque de Pistoie ayant été transféré à un autre siége, le clergé et le peuple de cette ville, se réunirent à demander André de Franchis pour leur évêque ; et le Pape Urbain VI, informé de ses vertus, accorda avec plaisir ce qu'ils demandaient. Le Serviteur de Dieu était alors dans sa quarante-troisième année ; et selon l'abbé Ughel, il n'était pas moins distingué parmi les sa-

vants de réputation, que parmi les célèbres prédicateurs de son temps. Cette nouvelle dignité, sans rien changer dans ses pratiques ordinaires de pénitence et de dévotion, fit paraître avec plus d'éclat le zèle qui le dévorait pour le salut des âmes, et la beauté de la maison du Seigneur. Il travailla plus efficacement qu'auparavant à la correction des mœurs des fidèles ; mais il voulut commencer par le rétablissement de la discipline dans son clergé ; il le fit avec succès, parce qu'il employa deux moyens, qui sont rarement sans fruit, quand ils se trouvent unis ensemble : je veux dire la vertu de la parole et la sainteté de l'exemple. On assure qu'il ne se contentait pas de prêcher souvent dans les églises soit de la ville ou de la campagne pendant le cours de ses visites : il assemblait aussi quelquefois les peuples dans les places ; et le Seigneur bénissait ordinairement son zèle par de grandes conversions.

La réputation du saint prélat et l'odeur de ses vertus, en le rendant toujours respectable à son troupeau, rendait en même temps son ministère plus utile. L'usage qu'il faisait de ses revenus pour entretenir les hôpitaux, nourrir les pauvres, procurer la liberté aux prisonniers et acquitter les dettes de ceux qui n'étaient pas en état de satisfaire leurs créanciers, lui gagnait les cœurs de tous ses diocésains. Plusieurs, par ses salutaires conseils, s'engagèrent à un genre de vie qui, sans les séparer du commerce du monde, les mettait dans l'heureuse nécessité d'en combattre les maximes corrompues, et de remplir avec plus de facilités tous les devoirs de la religion. Lui seul était l'arbitre ou le juge ordinaire de tous les procès, et des querelles qui s'élevaient parmi les habitants de Pistoie : on s'en rapportait d'autant plus volontiers à sa décision, qu'on avait mille preuves de sa grande pénétration, de sa droiture ou de cet amour de la justice qui le portait toujours à rendre à chacun ce qui lui appartenait, sans acception des personnes. Les riches n'avaient pas plus d'accès auprès de lui que les pauvres, ceux même qui avaient l'honneur de lui être unis par les liens du sang, ne pouvaient pas se flatter de gagner à son tribunal, la cause qu'ils défendaient, si elle n'était pas bonne ; et les personnes de la lie du peuple étaient

toujours assurées d'obtenir ce qu'elles demandaient si elles avaient raison de le demander.

Parmi les services importants, que le vigilant pasteur rendit à son Église et à sa patrie, on en distingue deux qui méritent en effet une considération particulière. Le premier est d'avoir toujours éloigné de son diocèse, la cruelle division des esprits, causée par le schisme et alors si répandue dans presque toutes les parties du monde chrétien. André de Franchis, avait d'abord reconnu le Pape Urbain VI ; il lui demeura toujours fidèlement attaché comme au véritable successeur de saint Pierre : et il eut la consolation de voir tout son troupeau réuni dans les mêmes sentiments, ignorer presque les étranges révolutions qui faisaient le crime ou le malheur de tant d'autres peuples. Le repos de celui de Pistoie fut cependant troublé mais pour des intérêts temporels et par l'ambition de quelques particuliers, qui allumèrent le feu d'une guerre civile. Ce fut en cette occasion qu'on admira plus que jamais la sagesse et la fermeté épiscopale du Serviteur de Dieu, son éloquence persuasive et la vertu de ses prières.

Ce que les plus habiles politiques n'avaient pu faire pour apaiser ces dissensions et empêcher l'effusion de sang, le prélat le fit aussitôt qu'il put faire entendre sa voix parmi le bruit des armes. Les plus mutins rougirent de leur excès ou de leur précipitation ; et ils se reprochèrent à eux-mêmes le chagrin qu'ils donnaient à un évêque si digne de leur respect et de leur amour. Un seul osa le contredire en s'opposant aux conditions de la paix. L'homme de Dieu ne laissa pas de continuer à lui parler avec beaucoup de bonté et de douceur : il joignit même les prières et les supplications à tous les motifs qui avaient fait impression sur l'esprit des autres factieux. Mais rien ne paraissant capable de toucher celui-ci, le saint Évêque s'adressa à Dieu avec confiance le priant de châtier dans sa miséricorde cet homme obstiné, afin que le châtiment le ramenât au devoir. Sa prière fut exaucée, et la paix rétablie dans la ville.

Mais bientôt après, le peuple de Pistoie eut le malheur de perdre un pasteur dont le gouvernement était si doux, et dont les jours

devaient lui être si précieux. Après vingt-deux ou vingt-trois années d'épiscopat, le désir de s'unir plus étroitement à Dieu par la prière, et de ne s'occuper désormais que de sa propre perfection dans le silence du cloître, porta le pieux prélat à se démettre de sa dignité. Son âge, ses infirmités, ses vives instances obtinrent de Boniface IX ce qu'il demandait : et ce Pape en acceptant sa démission nomma pour lui succéder un de ses illustres neveux, qui étant chanoine dans le chapitre de Pistoie, avait été formé sur les exemples du saint Évêque et parut depuis avec éclat dans le concile de Constance.

Le bienheureux André de Franchis ne passa que peu de mois dans la retraite qu'il avait choisie parmi ses frères : il mourut en odeur de sainteté le vingt-sixième jour de mai 1401 ou 1400, comme il est marqué dans l'épitaphe qu'on grava sur son tombeau, dans l'église des Dominicains de Pistoie. Il a laissé un volume des sermons qu'il avait prêchés, pour honorer les fêtes des Saints, ou pour exciter la piété et la foi de son peuple, surtout pendant le temps de Carême[1]. On assure que Dieu a rendu son tombeau glorieux par des miracles : il est certain que sa mémoire et ses reliques sont en grande vénération dans l'église qu'il avait si saintement gouvernée. Peu de temps après sa mort, les habitants de Pistoie envoyèrent leurs députés au général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, pour le prier de solliciter avec eux la canonisation de leur ancien évêque. Les instances qu'on fit alors en cour de Rome, furent renouvelées en 1613, lorsqu'on fit la translation de son corps qui fut trouvé encore entier, sans aucune marque de corruption.

[1] Volumen Sermonum de Sanctis editi, ac quadragesimale valde proficuum. Vitam produxit usque ad annum 1400. Nonciusque per procuratorem episcopatui remisit; decessitque eodem anno, sepultusque est apud suos prædicatores; ubi sub marmoreo sepulchro hoc epitaphium legitur, rude sane redolens sæculum. (*Ita. Sacr. ut sp.*)

Antistes, plebem qui rexit Pistoriensem,
Andreas vitæ cunctis exemplar honestæ,
Et pius et mitis, divino dogmate clarus,
Hac sub mole jacet; sed mens super astra volavit.
Annus millenus quadringentus in urbe
Tunc maii bis dena, dies et sexta fluebant.

De nos jours le Pape Benoît XIII lui a fait dresser une statue de marbre qu'il a placée, avec le titre de bienheureux, à la suite de trois autres saints évêque du même Ordre, dans la chapelle de Saint-Dominique-à-la-Minerve. (Touron.)

LA BIENHEUREUSE MARIANNE DE JÉSUS

DE PAREDÈS ET FLORÈS,

VIERGE, SURNOMMÉE LE LYS DE QUITO.

En l'année mil huit cent cinquante, le dix-neuvieme dimanche après la Pentecôte, la Sainteté de notre Seigneur Pie IX, heureusement régnant, ayant été célébrer le Saint-Sacrifice dans l'église de Saint-Michel-Archange, située auprès de l'hospice du même nom, dont il avait été autrefois directeur : après la Messe, notre Saint-Père le Pape daigna prononcer le décret de béatification de l'admirable Servante de Dieu dont nous allons raconter la vie.

Cette bienheureuse vierge était née à Quito, dans le royaume du Pérou, en Amérique, le 31 octobre de l'an de notre salut 1618. Son père, le capitaine don Girolamo Florès Zenel de Parédès, était un gentilhomme originaire de la ville de Tolède en Espagne, et sa mère, dona Marianna Granoblès de Xaramillo, descendait des premiers conquérants du Pérou. Ils étaient si renommés tous deux pour leur piété, que le peuple appelait leur maison, la maison de la prière. Ils avaient sept enfants, lorsque dona Marianna, déjà avancée en âge, mit au monde la bienheureuse enfant qui devait illustrer sa famille et enrichir son pays des trésors de sa pénitence et de ses mérites.

Le jour de sa naissance, qui était un samedi, on remarqua sur la maison une étoile très-brillante qui servait de base à une palme composée d'autres étoiles plus petites, mais non moins lumineuses. A la fête de sainte Cécile, l'enfant reçut dans le saint Baptême le nom de Marianne, qui était celui de sa mère. Elle pratiqua tout d'abord la pénitence à laquelle Dieu l'appelait : il semblait que Notre-Seigneur, ayant voulu faire de la Bienheureuse une victime propitiatoire pour attirer les grâces de sa miséricorde sur le monde, lui apprît à jeûner dès son entrée dans

la vie. On remarqua, en effet, qu'elle ne voulait jamais prendre le sein de sa mère avant l'heure de midi, et une autre fois seulement au milieu de la nuit. Le lundi, le mercredi et le vendredi, elle ne le prenait qu'une fois. Sa mère, craignant que cela ne vînt de quelque dégoût pour elle, lui donna une nourrice; mais jamais on ne put faire changer d'heure la bienheureuse enfant. J'ai voulu rapporter ce fait, tout puéril qu'il paraisse, afin qu'il puisse servir à fixer l'attention des mères sur les inspirations premières de leurs enfants, si Dieu leur faisait la grâce d'en choisir quelqu'un pour ses desseins de miséricorde.

Don Girolamo étant mort peu après la naissance de sa fille, dona Marianna se retira dans une maison de campagne qu'elle avait hors de la ville. Pendant le voyage elle portait son enfant dans ses bras, mais au passage d'une rivière assez rapide, la mule sur laquelle elle était assise ayant heurté contre quelque pierre, l'enfant échappa de ses mains et tomba dans le fleuve. Je m'exprime mal cependant, car son Ange la soutint debout sur les eaux, et quand le majordome accourut pour la reprendre, on vit avec admiration qu'elle n'était pas même mouillée. Dieu n'avait pas voulu permettre que cette vie, si précieuse au salut de tant d'âmes, fût ainsi tranchée à son aurore par la malice infernale.

Dona Marianna survécut à peine à son époux. En mourant elle recommanda sa fille à l'aînée de ses enfants, dona Girolama, qui était déjà mariée au capitaine don Côme de Casso. Dona Girolama avait deux petites filles qui devinrent les compagnes de leur bienheureuse tante. Ces trois enfants passaient tout le temps que leur laissait l'étude à faire ensemble des prières et de petites processions, où elles chantaient les litanies de la très-sainte Vierge. La Bienheureuse leur apprenait à réciter le Rosaire, à faire le chemin de la Croix, à frapper leurs innocentes épaules avec des disciplines qu'elles fabriquaient de leur mieux. Ayant vu une fois dans les processions de la Semaine-Sainte, à Quito, des pénitents qui portaient de lourdes croix sur leurs épaules, elles s'ingénièrent à en faire de semblables pour exercer ainsi cette nouvelle mortification. Elles cherchèrent donc du

bois dans la maison, et se retirèrent dans un endroit écarté pour en réunir les morceaux en forme de Croix. Pendant qu'elles y travaillaient, la Bienheureuse eut une inspiration de son Ange gardien ; elle se lève et dit à ses compagnes de sortir avec elle. Celles-ci veulent achever leur ouvrage, mais elle les entraîne, et à peine s'étaient-elles retirées, qu'un grand pan de muraille s'écroula avec fracas sur le lieu qu'elles venaient de quitter.

Dona Girolama conduisit une fois ses filles et sa sœur dans une maison de campagne située à cinq lieues de Quito, auprès d'une forêt très-épaisse. Pendant que ses deux compagnes jouaient ensemble, la Bienheureuse parvint à s'échapper. On s'aperçut de son absence et on la fit chercher de tous côtés par les domestiques. On la trouva enfin dans la forêt, agenouillée auprès d'un arbre et se déchirant les épaules avec un paquet d'épines. Quelques jours après, sa sœur, en la déshabillant, découvrit un cilice qu'elle s'était fait avec certaines feuilles épineuses que l'on appelle en Amérique *Zarzalès espinosos* ; elle ne put retenir ses larmes et la ramena bientôt à la ville, où elle la pouvait surveiller plus facilement.

Mais cet amour de la pénitence était comme un feu qui dévorait le cœur de la bienheureuse enfant. Elle se couchait le vendredi sur une croix entourée de pierres, d'orties et d'épines, afin que si dans son sommeil son corps se dérangeait un peu, elle fût réveillée par la douleur des piqûres et des meurtrissures qu'il recevrait. Quand elle faisait le chemin de la Croix, elle le semait d'épines qui déchiraient ses pieds délicats. Elle avait à son service une Indienne très-simple et qui l'aimait beaucoup : elle profitait de son empire sur cette femme pour se faire flageller cruellement par elle. La bonne Indienne en pleurait quelquefois de pitié ; mais sa petite maîtresse lui recommandait le secret avec tant d'instances, qu'elle n'osait la découvrir.

Dès cette époque, Dieu se plaisait à témoigner son amour pour cette sainte enfant, par des prodiges. Un de ses doigts ayant été blessé dangereusement, elle cacha cette plaie tant quelle put ; mais comme la grangrène pouvait s'y mettre, une de ses compagnes voulait la forcer de le montrer au médecin. « Attends un

peu, lui dit l'enfant avec une admirable confiance, tu vas voir comme je me guéris. » Elle se mit à genoux devant une image de la très-sainte Vierge, lui demandant de la guérir elle-même; et aussitôt elle fut guérie.

Elle eut une autre fois une fluxion sur les yeux, qu'elle guérit en y faisant toucher cette même image de la très-sainte Vierge.

Cependant dona Girolama, frappée de tant d'indices de la sainteté de sa sœur, la fit examiner par un Père de la Compagnie de Jésus, lequel, touché de son innocence, de son intelligence admirable des mystères de la foi, résolut de lui donner la sainte Communion, encore qu'elle eût à peine huit ans. Ce fut un grand et heureux jour, que celui où elle reçut Notre-Seigneur; elle lui promit de lui appartenir désormais tout entière, et quelque temps après elle fit vœu de chasteté perpétuelle.

Je ne puis oublier un détail très-minime, mais qui prouve bien l'amour de cette sainte enfant pour la pénitence. Son frère lui avait donné, après sa première communion, une robe de soie, en lui disant de la mettre pour aller à l'église. Elle la mit une fois; mais elle eut tant de chagrin de ce qu'elle appelait une marque de vanité, elle était si confuse, si triste, qu'il fallut lui rendre ses habits de laine.

C'est en ce temps qu'elle prit le nom de Marianne de Jésus. Elle voulut ainsi porter le nom de son cher Seigneur, qu'elle appelait son Époux. A l'âge de dix ans, elle avait renouvelé son vœu de chasteté, en y ajoutant ceux de pauvreté et d'obéissance. Elle brûlait du désir de mourir pour son Seigneur, et elle voulait partir un peu plus tard pour les Indes, afin d'évangéliser les pauvres païens de ces contrées. Elle n'avait que douze ans, qu'elle fit le projet, avec ses compagnes, de mener la vie érémitique auprès d'une chapelle de la très-sainte Vierge, que l'on avait élevée sur une montagne voisine de Quito, afin de préserver la ville d'un volcan. Cette chapelle était presque abandonnée; la Bienheureuse partit un jour avec ses compagnes pour s'y rendre; mais Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il n'agréait pas son projet.

Cependant son beau-frère et sa sœur résolurent de la mettre

dans un couvent pendant quelques années, afin d'éprouver sa vocation. La Bienheureuse y consentit avec joie. On la conduisit d'abord à celui de Sainte-Catherine de Sienne; mais par une circonstance assez extraordinaire et où le doigt de Dieu était visiblement empreint, elle n'y entra pas. Son beau-frère lui proposa d'abord le couvent de Sainte-Claire; on prit jour pour l'y mener en grande pompe, accompagnée de sa famille et de la noblesse de Quito, suivant la coutume; mais pendant qu'on faisait les préparatifs, Notre-Seigneur lui révéla qu'il l'appelait à mener une vie solitaire dans sa propre maison. La Bienheureuse en fit part à son confesseur, qui l'approuva. Son beau-frère lui-même, malgré la dépense qu'il avait faite, malgré les invitations qui étaient envoyées, inspiré de Dieu, y consentit sur-le-champ. On donna aux pauvres tout ce que l'on avait acheté; on fit préparer un appartement séparé, où elle pouvait être entièrement seule, et toute pleine de joie, elle dit adieu au monde, ne voulant plus vivre qu'avec Dieu.

Voici quels étaient les meubles de son humble cellule: une bière, dans laquelle était couché un squelette de bois surmonté d'une tête de mort, afin d'avoir toujours sous les yeux le spectacle de sa fin dernière; puis des disciplines, des cilices, des chaînes et des croix. Dans un cabinet voisin de cette chambre, elle avait élevé un petit autel, sur lequel elle plaça une statue de Notre-Seigneur enfant, et une autre de la très-sainte Vierge: c'était tout son bien.

Elle se levait à quatre heures du matin, et commençait sa journée par la pénitence, c'est-à-dire en se donnant la discipline; elle faisait ensuite une heure de méditation sur la Passion de Notre-Seigneur; puis elle mettait ses cilices et récitait les Heures canoniales jusqu'à None.

Après avoir fait l'examen de sa conscience, elle se rendait à l'église vers six heures et demie, pour se confesser; elle y entendait la Messe, recevait la sainte Communion, faisait son action de grâces, et de huit heures à neuf heures cherchait à gagner des indulgences pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle récitait ensuite le chapelet.

Vers onze heures, le dimanche, elle revenait à son appartement et prenait quelque chose, ordinairement un peu de pain ; mais nous reparlerons de ses jeûnes.

A deux heures et demie, elle récitait les vêpres et faisait son examen général et particulier ; elle travaillait ensuite jusqu'à cinq heures, en tenant son cœur uni à Dieu. De cinq à six heures lectures spirituelles et complies. De six heures à neuf heures, oraison. A neuf heures elle sortait pour prendre un verre d'eau. C'était tout son souper, et encore finit-elle par s'en priver entièrement. De dix heures à minuit, oraison mentale. Elle lisait ensuite la vie des Saints jusqu'à une heure, et se couchait pour se lever trois heures après.

Tout son corps était couvert de cilices, dont quelques-uns étaient faits de fils de fer ; elle portait sur sa tête une couronne d'épines, qu'elle cachait de son mieux sous ses cheveux et sous son voile ; elle plaçait d'autres épines dans ses souliers, lesquelles déchiraient ses pieds à chaque pas. Elle se donnait la discipline avec des chaînettes de fer, et si cruellement, que la terre était tout arrosée de son sang. Elle dormait ordinairement sur des morceaux de bois triangulaires ou sur la terre nue. Le vendredi elle se couchait sur une croix toute semée d'épines qui faisaient de son repos un nouveau martyre. Quelquefois elle s'étendait pour dormir dans son cercueil, dont elle ôtait le squelette, afin de raviver en elle la pensée de la mort.

Tous les vendredis, elle faisait oraison suspendue à la croix. Cette croix était solidement fixée à un mur de sa chambre ; elle s'y attachait par les cheveux, passait ses mains dans des cordes clouées aux bras de la croix, et repoussant le tabouret sur lequel elle était montée, elle restait suspendue pendant deux heures, qu'elle employait à méditer la Passion de Notre-Seigneur.

Ses jeûnes étaient continuels. Dès son enfance elle avait renoncé à la viande, au poisson, aux œufs et au laitage ; elle se contentait d'un peu de pain et de fruits, ou de quelques légumes cuits à l'eau et sans sel. Plus tard, elle se restreignit à un peu de pain, et enfin elle finit par rester plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. La sainte Eucharistie, qu'elle recevait tous

les matins, la soutenait seule; car si tous les huit jours elle prenait un tout petit morceau de pain par ordre de son confesseur, ce pain ne lui servait de rien, puisqu'elle le rejetait presque aussitôt. Elle mangeait cependant par obéissance, toutes les fois qu'on le lui commandait; mais son estomac ne pouvait plus rien supporter que le Pain des Anges. Ce fait n'est pas rare dans la vie des Saints; il est rapporté de sainte Catherine de Sienne, de sainte Rose de Lima et de beaucoup d'autres Saintes. Notre-Seigneur, de qui nous tenons la vie, peut bien nous la conserver quand il lui plaît, sans le secours des aliments terrestres, et la sainte Eucharistie, qui fortifie nos âmes, peut à plus forte raison fortifier nos corps, lorsqu'il convient à Dieu.

Dans les commencements, cette abstinence rigoureuse donnait au visage de la Bienheureuse une pâleur et une maigreur effrayantes; mais lorsqu'elle se fut aperçue que cela lui attirait les respects du monde, elle pria son Époux de lui rendre toutes les apparences de la santé. Il daigna exaucer sa prière : son visage reprit sa beauté angélique, et l'on n'eût pu soupçonner le martyre qu'elle endurait en son corps.

Dans les dernières années de sa vie, elle résolut de se priver entièrement de boire, afin de participer à cette soif ardente que Notre-Seigneur avait endurée sur la Croix. On raconte une mortification semblable de la bienheureuse Claire de Rimini et de plusieurs autres Saints. Il n'est pas étonnant que ces parfaits amants de Notre-Seigneur aient voulu éprouver autant qu'ils pouvaient les souffrances de leur bon Maître, afin de lui ressembler davantage. C'est cependant un terrible tourment que la soif, et de beaucoup plus difficile à supporter que celui de la faim. La Bienheureuse y ajoutait encore en se faisant apporter de l'eau, qu'elle approchait de ses lèvres; et lorsque son corps soupirait avec ardeur pour éteindre l'incendie qui le dévorait, elle rejetait cette eau, renouvelant, pour accroître sa pénitence, ce supplice que les anciens avaient placé parmi les plus horribles de l'enfer.

Elle avait voulu pour le même motif servir chaque jour sa famille à l'heure des repas. Elle voyait les mets, elle les apportait

elle-même; ce spectacle devait raviver en elle les angoisses de la faim; mais jamais on ne put l'engager à rien prendre de ce qui était servi, ou bien si elle le prenait, elle le donnait aussitôt aux pauvres. Car elle avait, pour ces amis particuliers de son Époux, une tendresse qui la faisait se dépouiller du peu qu'elle possédait. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle obtint de son beau-frère la permission de puiser dans ses magasins; elle en profita largement, mais Dieu remplaçait aussitôt ce qu'elle y prenait pour lui, et jamais on ne trouva de diminution dans les provisions de la famille, encore qu'elle donnât sans mesure. Elle nourrissait entre autres une pauvre veuve dont elle faisait elle-même le pain; elle mettait pour cela de côté un peu de pâte, environ deux onces, et sous ses mains cette pâte devenait un pain qui pesait près de deux livres en sortant du four. On ne saurait compter tous les miracles que Dieu a faits pour récompenser la charité de ses serviteurs; je crois qu'ils sont aussi innombrables que les sables de la mer; on les trouve dans toutes les vies des Saints. Jamais Dieu ne refuse rien à leur amour des pauvres; il donne sans se lasser jamais.

Quand la Bienheureuse était malade, et cela lui arrivait souvent, elle cherchait avec une sainte industrie tous les moyens de se faire tirer du sang. C'était un bonheur pour elle de le répandre pour son cher Époux, qui en a tant versé pour le monde. Le vendredi surtout, si le médecin jugeait à propos de la saigner, elle le regardait couler avec joie, l'unissant en son cœur au sang qui coulait sur la Croix. Par suite de ses infirmités, elle fut saignée en moins de deux ans plus de cent cinquante fois. Les médecins ne pouvaient assez admirer qu'un corps si faible, si exténué, conservât une si grande abondance de sang. Dieu lui rendait sans doute ce qu'elle lui donnait si généreusement. Les servantes jetaient ce sang dans un égoût du jardin; il resta pur et vermeil, et après la mort de la Bienheureuse on vit pousser et fleurir dans ce sang un lis d'une admirable beauté. C'est ce prodige qui lui a fait donner par ses contemporains le surnom de *Lis de Quito*.

On juge bien que la sainte pénitente devait recevoir de Notre-

Seigneur des grâces extraordinaires ; malheureusement le souvenir n'en a pas été conservé. Son confesseur lui avait ordonné d'écrire sa vie, et elle avait commencé ce travail ; mais Dieu lui lui ayant défendu de l'achever, son confesseur lui permit de détruire ce qu'elle en avait écrit. Nous n'étions point dignes de connaître les faveurs du Ciel que l'Époux prodiguait à son épouse, ni d'apprendre les secrets qu'il lui révélait. Ces témoignages de la bonté de Dieu ne seront rendus publics qu'au jour où Dieu manifestera sa gloire. Nous savons seulement que Notre-Seigneur daignait lui apparaître souvent ; que dans ses extases elle était admise aux joies du Paradis ; que sainte Gertrude lui avait annoncé la gloire que son Époux lui réservait dans le ciel ; mais les détails de ces visions et de ces extases ont été perdus.

Il nous est resté d'elle plusieurs prophéties sur sa famille et sur l'avenir de quelques-unes de ses compagnes. Elle prédit aussi à son ancien confesseur un voyage qu'il fit contre toute attente, et lui révéla deux circonstances de sa vie dont il avait toujours oublié de se confesser.

Sa nourrice vient un jour la trouver : son fils, qui était le frère de lait de la Bienheureuse, avait été frappé à mort. « Je sais ce qui vous amène, lui dit celle-ci ; il n'y a pas de temps à perdre, faites-lui recevoir ses derniers Sacrements, car il va mourir. » Il mourut, en effet, peu après, et la Bienheureuse consola la pauvre mère en l'assurant du salut de son fils.

Elle prédit aussi que la maison de sa sœur, où elle demeurait, deviendrait un couvent ; elle montra quelle en serait la distribution, et dit qu'à la place de ses appartements on bâtirait le chœur des religieuses, ce qui se réalisa lorsque la maison fut changée en un monastère de Carmélites réformées.

Quant aux miracles qu'elle opéra pendant sa vie, je n'en rapporterai que deux.

Sa nièce, Jeanne de Casso, qui avait été la compagne de son enfance, lui avait confié sa fille en partant pour sa villa. L'enfant avait trois ans et s'appelait Catherine. Un jour qu'elle jouait auprès des mules, elle reçut un coup de pied qui lui brisa la tête et

l'étendit comme morte. La Bienheureuse la fit porter dans sa chambre, et s'étant mise en prière elle la guérit si bien en un instant, qu'on ne pouvait remarquer la place où elle avait été frappée qu'à un mince filet de sang sous la peau.

Un Indien, des serviteurs de la famille, crut avoir à se plaindre de la fidélité de sa femme ; emporté par la jalousie, il l'entraîne au fond d'un bois, l'attache à un arbre, l'accable de coups et finit par l'étrangler ; puis, pour cacher son crime, il jette le corps dans un précipice. En ce moment-là même, la Bienheureuse faisait venir un marchand qu'elle connaissait ; elle le prie de se rendre aussitôt dans un endroit qu'elle lui désigne, et de lui apporter le plus secrètement qu'il pourra le corps d'une Indienne qu'il doit y trouver. Cet homme le lui apporte en effet, et la Bienheureuse, en frottant ses plaies de quelques feuilles de roses qui se rencontrèrent sous ses mains, lui rendit ses forces premières. Les autres domestiques de la maison demandèrent à cette femme quel Saint l'avait secourue dans un si grand danger. Alors elle raconta qu'étant dans les angoisses de la mort, la Bienheureuse lui était apparue comme dans un songe, et lui avait dit d'avoir bon courage, qu'elle la protégerait.

La fin de la Bienheureuse fut ce qu'avait été sa vie, un holocauste pour les péchés de ses frères. En l'année 1645, la ville de Quito fut ravagée et comme dépeuplée par une épidémie terrible ; de nombreux tremblements de terre augmentaient encore la frayeur du peuple. Le quatrième dimanche de Carême, qui était le 25 mars, le confesseur de la Bienheureuse, expliquant l'Écriture sainte au peuple, l'engagea à apaiser la colère divine par de ferventes prières ; il ajouta que s'il fallait une victime, il s'offrait volontiers. La Bienheureuse, qui était dans l'auditoire, emportée par un mouvement de l'Esprit-Saint, se lève aussitôt, et en quelques paroles de feu elle donne à Dieu sa vie pour le salut de ce peuple désolé. Notre-Seigneur agréa son sacrifice : les tremblements de terre cessèrent ce jour-là même, et la maladie commença à faire moins de ravages. Elle décrut à mesure que la Bienheureuse approchait de sa fin, et quand elle eut rendu le dernier soupir, elle disparut tout à fait.

La Bienheureuse passa de ce monde aux noces éternelles, le vendredi 26 mai de l'an 1645, entre neuf et dix heures du soir, ainsi qu'elle l'avait prédit et selon que sainte Catherine de Sienne le lui avait annoncé. Elle avait alors vingt-six ans, six mois et vingt-six jours.

Elle fut inhumée le 28 mai, au milieu d'une foule immense qui pleurait sa perte. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Heureux le pays qui possède ce trésor de pénitences et de mérites ! Combien d'âmes ont été sauvées par les austérités de la Bienheureuse ! combien le seront encore par ses prières ! Elle protége sa patrie du haut du ciel : puisse-t-elle lui conserver la foi et lui rendre la paix ! E. Daras.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE GORDI,

FRÈRE MINEUR.

Ce Bienheureux s'appelait François Petrigori, et avait pris naissance dans la ville de Montépulciano, de la famille noble de Gordi. On n'a pas conservé les détails de sa vie ; nous apprenons seulement qu'il fut un bon prédicateur, et qu'il avait toutes les qualités qui font un excellent religieux.

Un jour, pendant qu'il était en chaire, on vit paraître trois étoiles sur sa tête, et l'on conclut de ce prodige que François n'avait plus que trois jours à vivre. En effet, il mourut au bout de ce terme en l'an 1513, et fut inhumé au couvent de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Florence, dans un tombeau sur lequel on voit son image gravée avec les trois étoiles miraculeuses. Il a laissé plusieurs prophéties touchant les malheurs dont Florence et Rome étaient menacées ; et l'événement les a vérifiées : ce qui, joint aux miracles que le ciel a opérés par son intercession, lui a attiré la vénération des Florentins. Boverius assure qu'il a prédit l'institution des Capucins, avec toutes ces circonstances.

LA VÉNÉRABLE MARGUERITE PÉRIGOT,

VIERGE CARMÉLITE.

Cette fleur du Carmel prit naissance à Beaune, au duché de Bourgogne, le 7 février 1617, d'une famille bourgeoise de cette

petite ville. Son enfance fut pleine des bénédictions du Ciel : dès l'âge de cinq ans, elle eut une grande connaissance de Dieu, et déjà au pied de la Croix s'appliquait avec amour à contempler les plaies du Sauveur, et au pied des autels se trouvait pénétrée de piété pour le mystère de l'Eucharistie, et pleine d'une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. A six ans, la petite Marguerite fut tellement remplie de l'Esprit de Dieu, qu'elle passait les nuits en oraison, demeurant, en secret, des heures entières à genoux, sans nul souci du froid ni du sommeil.

Le fondateur des Carmélites de Beaune, qui était son oncle, l'amena vers l'âge de dix ans pour être élevée parmi elles, et s'y consacrer ensuite à Dieu, si elle en conservait le désir. Ses vertus précoces éclatèrent bientôt au milieu de cette famille sacrée, et toute la maison ne tarda pas à la vénérer comme un modèle. La ferveur de ses oraisons devint telle, que son attrait à s'occuper de Dieu lui enleva toutes les connaissances naturelles qu'elle avait acquises : la science des choses célestes lui enleva le goût des sciences terrestres, et la présence de Dieu, la contemplation des mystères sacrés, la conversation avec Jésus, Marie, les Anges et les Saints, lui firent mettre en oubli tout ce qui était de ce monde. Quand elle eut le bonheur de communier, elle trouva de telles délices au banquet des âmes pures, qu'elle aspirait sans cesse à s'y asseoir, et jamais elle ne communiait sans tomber en extase, pendant cinq ou six heures, pendant lesquelles d'admirables secrets lui étaient révélés.

Cependant le Seigneur fit connaître à cette angélique enfant que ces faveurs n'étaient rien en comparaison de celles dont il voulait la combler. Il opéra en elle comme une nouvelle création de tout son être, une consécration qui, ayant transformé son âme et l'ayant imprégnée de sanctification, se répandit en son corps lui-même et en pénétra tous les sens : son visage devint resplendissant et les religieuses n'osaient arrêter les yeux sur elle. Le Seigneur alors lui donna pour la Croix un amour incomparable ; il la chargea de souffrir pour les pécheurs, afin d'apaiser la colère d'un Dieu irrité contre eux. Elle souffrit pour eux d'intolérables douleurs : dix jours pour expier l'infidélité des

âmes religieuses ; trois mois pour expier les crimes des communions sacriléges ; puis, successivement, pour expier les blasphèmes, les vanités, les péchés d'avarice, mais surtout les abominations des âmes impudiques, si nombreuses, hélas ! sur la terre.

A l'âge de treize ans, le divin Sauveur lui voulut faire endurer les tourments de sa passion. Le jour des Cendres, il la mena en esprit en son désert, et lui découvrit les mystères des quarante jours qu'il y avait passés ; le Jeudi-Saint, elle fut menée au jardin des Oliviers, où il lui fit comprendre l'immensité de la douleur de son agonie ; elle fut traînée à sa suite chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, elle eut part à sa flagellation, à sa couronne d'épines, à son crucifiement. Elle connut alors, mieux que jamais, l'énormité des péchés du monde et la grandeur de la sévérité divine contre les pécheurs. Depuis le soir du Vendredi-Saint jusqu'au dimanche, elle demeura comme anéantie avec son Dieu mort ; mais au jour de Pâques, elle ressuscita pour ainsi dire elle-même, toutes ses peines disparurent ; elle fut ravie en extase à la communion, et dans son ravissement elle vit la gloire de Jésus triomphant, et goûta une part des joies du Ciel en un si grand jour.

S'étant présentée au noviciat, elle y fut éprouvée, plus que toute autre, par la supérieure et la maîtresse des novices, à cause même de ces faveurs extraordinaires ; mais ces épreuves firent éclater de plus en plus la solidité de sa vertu : on connut que ce qui se passait en elle était une conduite de Dieu et une opération du Saint-Esprit. Le jour de sa profession, la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement — telle fut son nom de religieuse, — eut un ravissement dans lequel les personnes de la Sainte-Trinité se découvrirent à elle d'une manière ineffable. En la fête de Noël qui suivit, pour récompense de son incomparable dévotion à la Sainte-Enfance, Jésus-Christ vint se reposer dans ses bras, petit Enfant comme il était, après sa naissance, dans la crèche de Bethléem.

Il n'est pas aisé de dire quelles vertus pratiqua cette âme privilégiée, une fois admise au titre d'épouse de l'Agneau sans tache,

et à quel degré de perfection l'éleva cet Epoux céleste. Son amour pour Dieu devint comme un incendie qui embrasait tout son être : elle était, jour et nuit, dans une adoration continue des perfections divines, et dans un acte perpétuel et senti de la plus brûlante charité. Le feu de cet amour céleste s'allumait tellement dans son oraison, que son corps en était tout embrasé : on l'a vue maintes fois, dans ce saint exercice, toute rayonnante de lumière et comme revêtue d'un soleil. Quand elle s'approchait de la Table sainte, où elle allait recevoir son Bien-Aimé, ses yeux devenaient comme des flambeaux, son visage était resplendissant, et il s'exhalait de tout son être une odeur exquise et ravissante ; ses Sœurs croyaient alors contempler en elle une image de la splendeur des Saints. Une femme du monde fut tellement touchée, en la voyant ainsi, qu'elle conçut le désir de se changer et de servir Dieu de tout son cœur. Beaucoup d'autres personnes reçurent des grâces abondantes, seulement pour l'avoir vue communier.

Les autres vertus de la Servante du Seigneur allaient de pair avec sa charité : son humilité, sa douceur, son obéissance, étaient si parfaites qu'il ne fallait point d'autre livre dans son monastère que l'exemple de sa conduite. Elle suivait, en toutes choses, le mouvement de l'Esprit de Dieu, qui était le maître de son cœur, et qui la portait sans cesse à ce qui était le plus saint. Il était si jaloux de sa perfection, qu'il ne lui permettait point de s'appliquer à quoi que ce fût, seulement d'inutile ou qui touchât aux affaires du monde. Dès que l'on commençait à tenir des discours séculiers, les Anges et les Saints l'enlevaient mentalement en leur compagnie, et la séparant de tout ce qui est terrestre, l'invitaient à louer Dieu avec eux.

La nourriture ordinaire de cette admirable Sainte, qui se repaissait incessamment de délices spirituelles, était un peu d'herbes et de racines cuites à l'eau, dont même elle ne mangeait qu'une fois le jour. Sur la fin de sa vie, on l'obligea de prendre parfois un œuf, à cause de ses grandes infirmités. Encore ces infirmités ne lui firent-elles rien omettre de ses pénitences ; elle portait continuellement des bracelets et une ceinture hérissés

de pointes aiguës, et tous les jours elle prenait de rudes disciplines.

Quand la sœur Marguerite eut atteint sa vingt-cinquième année, Notre-Seigneur lui fit connaître que son dessein était de la tirer à lui au bout de quatre ans. Elle se sentit alors tout à fait séparée des choses présentes, et tellement absorbée en Dieu, que rien ne put désormais l'en divertir. Étant tombée malade au mois de mars de l'an 1648, il lui survint des accidents qui l'empêchèrent plus de deux mois de recevoir la sainte Communion : Dieu lui fit ensuite la grâce de la recevoir tous les jours. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les trois mois et demi que dura sa maladie, sans néanmoins jamais laisser paraître aucun ennui, ni rien perdre de la tranquillité de son cœur : il paraissait toujours sur son front une douceur inexprimable et une beauté ravissante. Elle se prépara pour mourir, avec le calme et la paix d'une âme qui jouit de l'innocence. Un instant avant d'expirer, elle tint les yeux élevés vers le Ciel, avec un visage plein de joie : elle voyait l'Enfant Jésus, accompagné d'Anges, qui venait l'inviter à partir pour le Paradis. Elle demanda et reçut une dernière absolution, et au même instant elle s'en alla jouir de la récompense méritée par ses souffrances et par ses travaux. Elle mourut le 26 mai 1648, à l'âge de vingt-neuf ans. (Chapia.)

LE VÉNÉRABLE PIERRE-MARTYR SANZ,

ÉVÊQUE, CONFESSEUR DE LA FOI.

Le vénérable Sanz naquit en Espagne et fut appelé au baptême Pierre-Joseph-André ; mais lorsqu'il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique on lui donna le nom de Pierre-Martyr à la profession, comme si dès lors il avait été particulièrement destiné au martyre.

Indépendamment de sa vocation à un Ordre apostolique, un attrait particulier de la grâce lui faisait assez sentir, qu'il était appelé au saint ministère de la parole ; et il n'ignorait pas que pour en bien remplir les fonctions, il fallait y être préparé par la retraite, la prière, l'oubli du monde, la mortification des sens et des passions, la lecture des bons livres, l'étude de la religion,

l'amour et la pratique de ses divines maximes. Pierre-Martyr ne négligea aucun de ces moyens. Il sut se taire, pour apprendre à parler ; il médita à loisir ; il eut le bonheur de goûter et de sentir toutes les vérités dont il devait être le prédicateur. Julien Cano, évêque d'Urgel, lui conféra l'ordre de la prêtrise, dans l'ordination du 20 septembre 1704 : et ce nouvel engagement, qu'il venait de contracter avec le Seigneur, fut pour le fervent religieux un motif de redoubler l'ardeur de ses prières et sa vigilance à la garde de son cœur. Il avait passé avec honneur par tous les exercices de l'école ; et dès lors il pouvait prendre place parmi les professeurs de théologie : cependant il préféra d'abord la prédication et les œuvres de charité dans l'administration des Sacrements. Tout ce qui contribuait davantage au salut du prochain, à l'instruction des fidèles ou à leur consolation, était l'objet de ses désirs : le travail ne le rebutait jamais. On assure que pendant le siége de Lérida en 1707, Pierre Sanz, renfermé dans la ville, se livra tout entier à l'activité de son zèle, pour le service des malades, des blessés et des mourants.

Envoyé depuis par ses supérieurs au couvent de Saint-Ildefonse dans la ville de Saragosse, il trouva dans cette communauté, l'une des plus régulières de la province d'Aragon, de nouvelles facilités à pratiquer la pénitence et à se délasser quelquefois des travaux du ministère par les délices de la solitude. On le trouvait lui-même toujours prêt à servir la religion dans les différents emplois, où on avait besoin de son ministère et de ses talents. S'il a fait quelque temps des leçons de théologie, ce ne peut être que pendant son séjour à Saragosse. Après le sacrifice qu'il avait fait de sa liberté par le vœu d'obéissance, il ne croyait pas pouvoir arriver plus sûrement, ni plus promptement à la perfection de son état, que par l'abnégation de lui-même et une soumission entière aux ordres de ceux qui avaient droit de lui commander. Quand on a la constance de persévérer dans ces heureuses dispositions on ne peut que faire de grands progrès dans la vertu. Ceux du disciple de Jésus-Christ étaient sensibles. Aussi mérita-t-il d'être choisi entre plusieurs autres pour aller annoncer la parole du salut aux gentils. Il y avait déjà huit ans que le Père

Sanz l'annonçait cette sainte parole aux peuples de Catalogne et d'Aragon. On avait vu avec plaisir et avec édification le fruit de son ministère ; et on ne pouvait douter ni de la solidité de sa vertu, ni de sa capacité, ni de ses talents, lorsqu'il eut lui-même des preuves plus marquées, que le Seigneur l'appelait à d'autres travaux dans une mission plus difficile.

Ni les fatigues d'un long voyage, ni les dangers de la mer, ni les autres périls inséparables de l'apostolat, ne l'arrêtèrent un moment. L'amour si naturel des parents, des amis et de la patrie qu'il fallait quitter pour toujours : rien de tout cela ne put faire quelque impression sur son esprit, ni sur son cœur. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes l'occupait uniquement. Toute son attention fut de bien connaître la volonté du Seigneur, et sur cet article, comme dans tous les autres, il commença par se défier de ses propres lumières. Maître de son secret pendant qu'il redoublait la ferveur de ses oraisons, avec la rigueur de ses pénitences, pour mériter d'être éclairé d'en haut, il consultait quelques personnes savantes et depuis longtemps exercées dans les voies de Dieu. Leur réponse s'accorda avec ce que la grâce lui avait déjà mis dans le cœur. Ses supérieurs le confirmèrent dans les mêmes sentiments, et dès lors il dit avec le Prophète : *Ecce ego, mitte me.* Me voici, Seigneur, me voici prêt à aller partout où il vous plaira de m'envoyer.

Agé de trente-deux ans et accompagné de quelques religieux de son Ordre, le P. Sanz partit de Saragosse le 21 juillet 1712. Ses compagnons, ou plus robustes, ou peut-être moins austères que lui, portèrent aussi plus aisément les chaleurs de l'été et les premières incommodités du voyage. Pour lui, arrivé à Cadix, le dixième d'août, il y fut d'abord attaqué de la fièvre ; mais son courage n'en parut pas moins ferme, et contre l'avis du médecin dès que le vaisseau fut prêt à faire voile, il s'embarqua avec ses Frères, plein de confiance que Celui qui l'appelait au travail, ne lui refuserait point les forces nécessaires pour travailler. Après quatre mois de navigation, le vaisseau arriva heureusement au Mexique dans les premiers jours de janvier 1713. L'hospice de Saint-Hyacinthe fut un lieu de repos pour nos missionnaires,

jusqu'au 7 mars, qu'ils partirent pour se rendre dans le Pont d'Acapulco, et le 5 avril ils se mirent sur la mer du Sud appelée la mer Pacifique, continuant leur route vers les Indes orientales.

Le P. Sanz fut encore éprouvé par quelques accès de fièvre qu'il continua à mépriser ou à souffrir avec patience. Comme tout servait à l'élever à Dieu, il profitait aussi de tout pour lui faire des sacrifices et se rendre utile au prochain. Dans le vaisseau même, il fit comme l'essai de la mission qu'il allait entreprendre, l'équipage composé d'espagnols et d'américains, avait un grand besoin de ses exemples et de ses instructions, il n'oublia rien pour instruire les plus grossiers et inspirer la crainte des jugements de Dieu aux plus libertins. Il faisait le catéchisme aux uns et rappelait aux autres les plus terribles vérités de la religion, pour leur faire connaître toute la malice du péché mortel et la perte irréparable du pécheur qui meurt impénitent. La prière publique succédait toujours à l'instruction, si elle n'avait précédée ; et le Serviteur de Dieu faisait de l'exercice de l'oraison son occupation la plus douce, comme la plus ordinaire, lorsque les vents et les orages ne permettaient point à l'équipage de quitter le travail, pour profiter de son ministère.

Le onzième de juin le vaisseau aborda aux îles appelées autrefois les îles des Larrons, aujourd'hui les îles Marianes, en mémoire de la reine Marie-Anne d'Autriche, qui en 1668 y établit des missions, pour en convertir les habitants. Le 21 de juillet, un an depuis leur départ de Saragosse, nos missionnaires entrèrent dans le canal des Philippines, et avant la fin du mois d'août ils furent rendus dans la ville de Manille. La première attention du P. Sanz fut d'abord d'aller rendre ses actions de grâces à Dieu, dans l'église appelée de Notre-Dame-du-Rosaire : il y fut longtemps en prière, répandant son âme en la présence du Seigneur. Il a avoué depuis que la considération de tout ce que l'Homme-Dieu a voulu souffrir pour notre salut, lui fit oublier dans ce moment toutes les fatigues passées, et qu'il s'était senti animé d'un nouveau courage, pour entreprendre tout ce qu'il plairait au Seigneur d'ordonner, sans craindre de répandre son sang en travaillant à la conservation des fidèles.

Nous avons remarqué dans plus d'une occasion, que nos religieux espagnols, destinés à aller prêcher la foi aux peuples du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, du Tonquin et des autres contrées orientales, ont coutume de s'arrêter quelque temps à Manille, ville d'Asie, capitale de l'île de ce nom, et de toutes les Philippines. Comme cette ville, située dans un pays très fertile, a un bon port, elle est fort marchande et attire les négociants de différents royaumes. On y voit surtout un grand nombre de marchands chinois et plusieurs familles entières de cette nation. L'Ordre de Saint-Dominique ayant dans la même ville le grand couvent du Rosaire et le collége de Saint-Thomas, ces deux maisons sont d'un secours infini tant pour l'instruction de ces divers peuples que pour l'avantage des ministres qui doivent porter au loin la lumière de la foi.

Les PP. Jean Cobo et Michel Bénavides, avant leur entrée dans l'empire de la Chine, avaient travaillé avec un zèle et un succès incroyables, à la conversion des chinois que le commerce retenait à Manille. Le nombre de ces infidèles qu'ils attirèrent à la foi fut si considérable qu'ils bâtirent le grand bourg de Minondoë, à peu de distance de Manille où ces négociants s'établirent avec leurs familles pour y faire paisiblement, sous la protection du roi catholique, l'exercice de la religion chrétienne qu'ils avaient embrassée. Nos religieux bâtirent encore entre Manille et le Parjan, le célèbre hôpital de Saint-Gabriel, dont ils sont les administrateurs pour le spirituel et le temporel, en faveur des chinois malades qu'ils ne cessent de servir et d'instruire avec une charité qui édifie les fidèles et qui attire les infidèles à Jésus-Christ.

C'est dans ces saintes occupations que nos missionnaires nouvellement arrivés à Manille exercent d'abord leur zèle et qu'ils apprennent tout ce qu'il leur importe de bien savoir pour le succès de leurs missions. En conversant tous les jours avec des chinois ou déjà chrétiens ou qu'ils veulent attirer au christianisme, ils font une étude de la langue, des mœurs, des lois et des coutumes de ces peuples : ils tâchent de bien connaître leur génie, leur caractère, la manière enfin dont il faut s'y prendre pour

réussir à leur persuader les vérités qui doivent les conduire au salut. A l'exemple de tant de ministres de la parole qui l'avaient précédé, le P. Sanz s'arrêta environ deux ans à Manille, et le 12 juin 1715 il s'embarqua pour la Chine sur le bâtiment de quelques chinois encore gentils. Le P. Matthieu, profès comme lui de notre couvent de Lérida, était de la compagnie ; et le 29 du même mois, jour consacré à honorer la mémoire des Princes des Apôtres, ils mouillèrent à un port de la Chine appelé Humien. Le P. Matthieu fut bientôt après nommé vicaire provincial de cette mission, emploi qu'il n'exerça que l'espace de deux ans : le P. Sanz le remplit après lui pendant huit années. La grande province de Fo-kien et la ville de Fo-gan en particulier, furent le premier théâtre de leurs travaux. C'était là que nos premiers prédicateurs, apôtres de la Chine, avaient fait leur résidence ordinaire : c'est le champ qu'ils avaient défriché, cultivé, arrosé avec le plus de soin. Aussi est-il certain que c'est de toutes les provinces de l'empire celle où on trouve une plus grande multitude de chrétiens et de fervents chrétiens.

Les persécutions que les idolâtres ont de temps en temps excitées contre les fidèles, ont presque toujours commencé par la même province. Les recherches y ont été plus exactes, les poursuites plus vives, les exécutions plus terribles. Mais Dieu n'a point permis qu'on ait jamais réussi à y éteindre entièrement le christianisme, lors même qu'on en a exterminé ou banni pour un temps tous les missionnaires. Quand le P. Ange Coqui y entra, comme nous avons dit, l'an 1631, longtemps après que nos premiers prédicateurs avaient été forcés de se retirer, il eut encore la consolation d'y reconnaître sept chrétiens qui, selon son expression, en valaient bien une centaine, tant leur piété était tendre, leur vertu solide et leur fermeté dans la foi inébranlable.

Après les travaux immenses du célèbre Jean-Baptiste Moralès, de Grégoire Lopez, de Dominique Navarette, de Pierre d'Alcala et de plusieurs autres de leurs frères qui s'étaient toujours succédé dans la culture de cette vigne, le nombre des fidèles devait être sans comparaison plus grand, malgré tout ce que les hommes et les démons avaient tenté pour les détruire. Le P. Martyr Sanz

trouva donc les beaux restes de ces chrétientés encore sur un pied à lui faire tout espérer. Si les faibles dans la foi, les chrétiens lâches ou sensuels, ceux qui ne s'étaient point affermis contre la persécution par la prière et la pénitence, avaient malheureusement cédé aux efforts redoublés de l'ennemi, les chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui, prévenus par une plus grande abondance de grâces, avaient mieux compris leur bonheur et leurs obligations, persévéraient toujours avec la même constance, dans la confession du nom de Jésus-Christ et dans la pratique de ses saintes maximes. L'arrivée de notre missionnaire leur parut comme un nouveau don et un présent que Dieu leur faisait dans sa miséricorde : ils le reçurent comme un Ange envoyé du ciel pour leur en montrer le chemin. Le saint prédicateur de son côté charmé de remarquer tant de zèle et de foi parmi ces néophytes déjà éprouvés en tant de manières, redoubla de courage et de ferveur dans l'exercice du divin ministère. Il leur faisait de fréquentes instructions, leur administrait les sacrements et augmentait leur nombre, soit par la conversion de plusieurs infidèles, soit en rappelant une partie de ceux qui s'étaient laissé séduire ou intimider.

Ce fut là son travail et toute son occupation l'espace de quatorze années consécutives. Le plaisir de gagner tous les jours des âmes à Jésus-Christ et d'assurer ses conquêtes par une vigilance continuelle, ne lui permettait pas seulement de faire attention à tout ce qu'il lui en coûtait pour remplir son ministère. La faim, la soif, la lassitude et les autres incommodités des voyages, qu'il ne lui était permis de faire que de nuit et par des chemins écartés, tout cela pouvait bien affaiblir ou épuiser même les forces de son corps, mais la vigueur de son esprit était toujours la même. Continuellement exposé au danger de tomber entre les mains des ennemis de la foi ou d'être trahi par quelque apostat, il ne laissait point affaiblir sa confiance en Dieu, toujours disposé à lui faire le sacrifice de sa vie, quand et de la manière qu'il plairait à la divine bonté.

Pour mettre le P. Sanz en état de faire de plus grands fruits, et de procurer de plus grands secours aux peuples en distribuant

les ministres selon les besoins de la mission, le Saint-Siége l'honora du titre et du pouvoir de vicaire apostolique dans la province de Fo-kien. Il continuait d'en faire les fonctions avec cette étendue de zèle et de prudence, dont il avait déjà donné tant de preuves, lorsque vers la fin de l'an 1728 la persécution contre l'Église de la Chine se renouvela avec beaucoup de violence, particulièrement dans la province de Fo-kien. C'est toujours contre les missionnaires et contre ceux des chrétiens qui les retirent dans leurs maisons, que les mandarins tournent leur première attention et qu'ils exercent les plus grandes rigueurs. Ce fut aussi moins pour différer son martyre que pour ne point exposer des familles entières, que le vicaire apostolique résolut de s'éloigner pour un temps de la province de Fo-kien. C'était principalement à sa personne que les Gentils en voulaient; les fidèles qui lui étaient le plus attachés, le prièrent eux-mêmes de pourvoir au plus tôt à sa sûreté, afin de leur conserver ses services pour un temps moins orageux.

Le P. Sanz se retira donc dans la ville de Canton, capitale de la province de ce nom, où plusieurs autres ministres de la foi s'étaient déjà rendus de différentes provinces de l'empire. Trois évêques y étaient aussi arrivés, et le P. Archange Miralta, des Clercs Mineurs, profita de cette occasion pour exécuter la mission qu'il avait reçue de la sacrée Congrégation qui le chargeait de faire sacrer notre missionnaire. Ce fut le 24 février, jour de saint Matthias, 1729, que le P. Sanz fut sacré évêque de Mauricastre, par l'évêque de Nankin, assisté des évêques de Pékin et de Macao. Le zèle dont le nouveau prélat était dévoré, ne lui permettant pas de se reposer, il continua de travailler à la propagation de la foi dans la province de Canton, comme il avait fait dans celle de Fo-kien.

Mais les ministres de la persécution ne le laissèrent pas plus tranquille dans un lieu que dans un autre : ils irriterent à ce point l'esprit de l'empereur contre les Européens, que notre évêque fut encore contraint de sortir de Canton avec trente-cinq autres missionnaires et de se retirer à Macao, ville de la Chine, mais occupée par les Portugais. L'ordre de l'empereur qui exilait tous

les missionnaires de son empire, était du dix-huitième août 1732; et bientôt après ce prince mourut presque subitement, ayant pris un remède que lui donnèrent les bonzes. Ces prêtres des idoles furent depuis maltraités par le nouvel empereur, qui les regardait et qui voulait qu'on les regardât comme les meurtriers de son père.

Le séjour que l'évêque de Mauricastre fit à Macao fut de six années, et il employa tout ce temps au service de la mission, en la manière que les circonstances présentes pouvaient le permettre. Absent de corps de ses chers néophytes de Fo-kien, il leur était toujours présent en esprit : il ne se contentait pas de les offrir tous les jours à Dieu dans la ferveur de ses prières, il leur écrivait souvent pour continuer de les instruire et les consoler par l'espérance que Dieu ne les abandonnerait pas, et qu'il lui ferait la grâce de les revoir. Nous verrons bientôt quel secours il avait laissé à ces nouveaux chrétiens pour les soutenir dans cet état d'épreuve où ils se trouvaient alors.

Cependant les mandarins faisaient afficher partout des placards pleins de blasphèmes, qui attaquaient en même temps l'honneur de Dieu et de Jésus-Christ, la réputation de ses ministres et celle des nouveaux chrétiens. Le zélé prélat ne crut pas que dans cette occasion il lui fût permis de se taire : il se joignit à l'évêque de Macao pour faire paraître un petit Traité apologétique, où on mettait dans le plus beau jour la pureté, la sainteté et la divinité de la religion chrétienne, la probité et l'innocence de ses prédicateurs et la conduite irréprochable de ceux qui embrassaient sincèrement le christianisme. On ne repoussait pas les injures par des injures; mais on opposait la raison à la passion, la lumière aux ténèbres, la vérité au mensonge et la charité la plus touchante à un torrent de fiel répandu dans tous les placards. Un honnête païen n'aurait pu lire l'un et l'autre de ces deux écrits sans s'apercevoir d'abord qu'il n'y avait que l'erreur et la fureur qui eussent pu enfanter le premier, et que la vérité seule avait dicté le second. Si cette apologie très-sage et très-mesurée ne put entièrement éteindre le feu de la persécution, elle parut du moins le ralentir dans quelques endroits, et dès le mois de mai 173…

notre évêque de Mauricastre sortit de Macao, pour rentrer dans son vicariat apostolique de Fo-kien.

C'est lui-même qui l'écrivit au Père Jean-Baptiste Borell, un de ses parents, qui était docteur et prieur de notre couvent de Lérida, lorsqu'il signa le 12 février 1749 le Mémoire et presque tous les faits que nous avons rapportés jusqu'ici. Les lettres de don Matthias, prêtre des Missions étrangères, et les mémoires exacts qui nous ont été remis à Paris par l'illustrissime évêque d'Ecrinée [1], nous donnerent les lumières nécessaires pour le reste.

Déjà avant le commencement de la persécution, le Vicaire apostolique avait appelé dans la province de Fo-kien deux de ses Frères, dont il connaissait bien les talents et les vertus : et lorsque les intérêts de la Mission l'obligèrent d'aller à Canton, il laissa sur les lieux les deux Missionnaires, pour y continuer leurs services aux fidèles, dont les besoins augmentaient avec les épreuves. Il leur envoya depuis un troisième ministre de la parole, et il en amena un quatrième avec lui, quand il revint à Fo-gan l'an 1738. Assisté ainsi de ses Frères, qui n'avoient tous qu'un même esprit et qu'un même objet pour la propagation de la foi, le saint évêque de Mauricastre se livra avec une nouvelle ferveur à tous les travaux et à tous les périls de l'apostolat. Les ouvriers évangéliques furent partagés en différents lieux, et continuant à travailler de concert à la conversion des gentils, ils eurent la consolation d'en voir plusieurs qui reçurent avec joie la parole du salut, et qui entrèrent par le baptême dans le bercail du souverain Pasteur. Bien des Chinois de tout âge, de tout sexe et de toute condition crurent en Jésus-Christ, et renoncèrent à leurs anciennes superstitions, pour faire profession de l'Évangile :

[1] Mgr Joachim de Martiliat, français de nation, prélat également distingué par ses talents et ses vertus, et précieux à l'Église par ses souffrances et ses travaux pour la propagation de la foi dans un empire idolâtre. Il y avait déjà longtemps qu'il travaillait avec un zèle infatigable dans la vigne du Seigneur, lorsqu'en 17[illegible], il succéda au révérend Père Louis Maggi, dominicain italien, dans la dignité de Vicaire Apostolique pour la province de *Suchuen*; il l'a été depuis dans celle de *Yun Nan*. Son ministère, partout glorieux et utile, lui a assuré toute la confiance des nouveaux chrétiens de la Chine, et celle du Saint-Siége.

bien des militaires, des lettrés, des bacheliers, tant de l'école royale que de ceux qu'on appelait de la cité, se joignirent à la multitude des fidèles. Ce fait fut depuis attesté par les magistrats même païens, qui en faisaient un crime à nos Missionnaires.

Parmi les vierges nouvellement appelées à la foi, on en vit plusieurs qui, en renonçant pour toujours au mariage, pour consacrer leur virginité à Jésus-Christ, donnèrent à ces peuples un exemple de continence d'autant plus touchant, qu'il était rare et peu imité dans la nation. Afin de conserver plus sûrement le trésor de la chasteté, par les saints exercices de la religion et la pratique de la pénitence, ces vierges chrétiennes voulurent appartenir en leur manière à l'Institut de leurs Pères spirituels, qui les reçurent au Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et s'appliquèrent plus particulièrement à les former à l'esprit et à la perfection du christianisme. Elles montrèrent bien depuis, dans les plus rudes épreuves, combien leur vertu était solide, leur foi vive et leur charité ardente. La bonne odeur de leur vie en attira plusieurs autres à la foi et à la même profession.

Sous le nouvel empereur, la paix n'avait point été rendue à l'Église de la Chine, par une révocation expresse des édits ou des lois qui proscrivaient l'exercice du christianisme : mais pendant quelques années on jouit de quelque calme; et nos Missionnaires ne manquèrent pas d'en profiter pour porter toujours plus loin leurs travaux apostoliques, pour étendre et perfectionner l'œuvre du Seigneur. Les assemblées des fidèles se faisaient avec d'autant plus d'ordre et d'édification, que les nouveaux chrétiens, du moins pour le grand nombre, se portaient d'eux-mêmes avec un zèle admirable à tout ce qui appartenait à la religion. Ils lisaient ou écoutaient assidûment la parole de Dieu, fréquentaient les Sacrements, s'éloignaient des sacrifices impurs, ne prenaient point de part aux profanes divertissements, et semblaient ne trouver ni plaisir ni consolation que dans ce qui pouvait les rendre plus saints, plus agréables à Dieu.

Ce zèle et cette ferveur étaient bien capables d'animer de plus en plus le courage de leurs pasteurs. Ils fondèrent de nouvelles chrétientés et bâtirent des églises, ou consacrèrent certains lieux

pour les faire servir à la prière publique, au sacrifice, à l'administration des Sacrements et aux autres exercices de la religion chrétienne. Déjà la ville de Fo-gan et presque toute sa juridiction se trouvait remplie de chrétiens, et c'était encore moins par la multitude, quoique fort considérable, que par la piété et la pureté des mœurs, que ces nouveaux disciples de Jésus-Christ retraçaient de nos jours, dans un royaume idolâtre, ce que les premiers chrétiens avaient fait admirer dans Alexandrie, du temps de saint Marc. L'état de cette Église, sous la conduite de l'évêque de Mauricastre et de ses compagnons, était trop florissant, et ses fruits trop précieux, pour ne point exciter l'envie de l'enfer. Satan, pour en troubler la paix, se servit de la malheureuse cupidité de l'un de ses esclaves. Un infâme apostat, comme on le crut d'abord, ou plutôt un jeune gentil, fils d'un bachelier chrétien zélé, donna le signal d'une nouvelle persécution, plus vive et beaucoup plus sanglante que toutes celles qui l'avaient précédée.

Ce jeune homme, qui ne manquait pas de talents naturels et qui était d'autant plus instruit des pratiques du christianisme, qu'on espérait de le voir marcher dans la suite sur les traces de son père, s'avisa de demander un jour à quelques chrétiens une somme d'argent : il la demandait avec promesse de la rendre en un certain temps et avec menace de mettre tout en combustion dans les chrétientés, si on refusait de le satisfaire. La somme qu'il voulait emprunter (on ne sait pourquoi) était considérable, et les assurances qu'il pouvait donner ne l'étaient pas : il fut refusé, et il n'exécuta que trop ponctuellement sa menace. Il n'ignorait pas la haine mortelle que le gouverneur de la province de Fo-kien portait à la religion chrétienne, et ce fut à ce vice-roi qu'il s'adressa d'abord, pour l'assurer que depuis quelques années les chrétiens se multipliaient tous les jours dans la province, qu'il y avait actuellement plusieurs Missionnaires européens, et qu'il était en état de lui apprendre leurs noms, les lieux qu'ils fréquentaient et les maisons où on les logeait ordinairement. Le traître ne faisait pas attention, qu'en voulant se venger de gens de qui il n'avait jamais reçu que du bien, il livrait son propre

père et exposait toute sa famille à une ruine certaine. Une cruelle passion l'aveuglait, et le gouverneur s'en servit pour satisfaire la sienne.

Aussitôt quelques officiers furent commandés pour marcher, à la tête de leurs troupes, vers la cité de Fo-gan, avec ordre de se saisir de tous les Missionnaires et des chrétiens ou chrétiennes chez qui on pourrait les arrêter. Ils avaient aussi commission d'enlever en même temps les livres, les papiers, les vases, les ornements, les images, et tout ce que l'on reconnaîtrait pouvoir appartenir à l'exercice de la religion chrétienne. Le vice-roi avait bien choisi ses officiers ; aussi remplirent-ils la commission selon ses désirs. Ils marchèrent de nuit, avec tant de secret et de diligence, qu'ils se trouvèrent dans la ville de Fo-gan avant que les chrétiens eussent aucune connaissance du péril qui les menaçait. A la vue de tant de gens armés, leurs premières et leurs plus vives alarmes furent inspirées par la crainte de ne pouvoir cacher leurs pasteurs, dont la conservation leur tenait bien plus à cœur que leurs propres fortunes. L'évêque de Mauricastre trouva le moyen de changer de retraite ; mais faisant attention qu'il exposait beaucoup le fidèle qui le recevait dans sa maison, il en sortit aussitôt, s'abandonnant à la Providence, et résolu, si son heure était venue, d'achever son sacrifice et de sceller de son sang les saintes vérités qu'il avait si longtemps prêchées. Au moment où le prélat fut arrêté, on n'entendit qu'un cri général et un gémissement universel dans toute la ville de Fo-gan. Les nouveaux chrétiens, formés de sa main, étaient trop instruits de leur religion pour entreprendre de faire violence aux officiers du prince ; mais ils étaient trop attachés à sa personne pour ne pas marquer au moins leur vive douleur. On se rappelle ici ce, qu'au rapport des prêtres et des diacres d'Achaïe, les premiers fidèles disaient autrefois au proconsul Egée, pour la délivrance de saint André : « Accordez-nous cet homme juste ; rendez-nous ce saint homme, et ne faites point mourir un homme qui est agréable à Dieu, parce qu'il est plein de justice, de douceur et de piété. »

Le prisonnier de Jésus-Christ, de son côté, ne cessait d'exhorter les fidèles à demeurer toujours fermes dans la foi, et à ne point

se défier de la Providence : il la bénissait lui-même dans les fers, et sa joie aurait été parfaite si, par sa captivité, il avait pu favoriser la retraite des autres Missionnaires, à qui il aurait voulu sauver la vie aux dépens de la sienne. Mais la même couronne était destinée à tous, et les compagnons de ses travaux le devinrent bientôt de sa prison : tous cinq furent arrêtés dans le mois de juin 1746. On ne saurait exprimer quelle fut alors la frayeur des fidèles, ni l'excès de leur affliction. Le zèle de la religion, et une tendre reconnaissance, leur faisaient oublier leurs propres dangers, ou ils les méprisaient. Ils ne paraissaient sensibles qu'à la perte irréparable qu'ils allaient faire, par l'enlèvement de ceux qui les avaient régénérés en Jésus-Christ, et qui les élevaient avec tant de soin dans les maximes de son Évangile. Hommes, femmes, enfants, les vierges consacrées à Jésus-Christ, les lettrés comme les gens du peuple, tous demandaient avec larmes qu'on leur laissât ces hommes de Dieu, qui les conduisaient dans les voies du salut. Leurs cris redoublés, leurs soupirs, leurs sanglots faisaient retentir les airs; spectacle touchant qui montrait en même temps et la fermeté de ce bon peuple dans la foi, et son inviolable attachement à ses prédicateurs.

Mais des soldats, des Tartares ou des Chinois païens n'étaient guères touchés de ces objets, et leurs officiers n'en furent pas moins attentifs à faire arrêter tous ceux qu'on connut ou qu'on soupçonna avoir donné retraite à nos Missionnaires. Entre les personnes du sexe qui furent alors arrêtées, il y avait une veuve et dix vierges du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. On les chargea de chaînes, les unes et les autres, et on les enferma d'abord dans les prisons de Fo-gan. On les en retira depuis pour les transporter à Fo-cheu, ville capitale de la province de Fo-kien. Le rude traitement qu'on leur faisait ne put empêcher les autres chrétiens de renouveler encore leurs instances, leurs plaintes et leurs sollicitations en faveur de leurs Pères spirituels. Ils accouraient de toutes parts pour les voir au moins encore une fois ; ils se prosternaient à leurs pieds, baisaient avec respect leurs habits et leurs chaînes, se recommandaient à leurs prières, leur offraient des rafraîchissements et demandaient avec humilité leur bénédiction.

Tout ceci est attesté par un gouverneur idolâtre : « Nos chinois, disait-il, qui ont embrassé la secte des chrétiens, honoraient ces européens plus que des dieux, et ils les affectionnaient plus que leurs parents les plus proches... On a été témoin de la manière dont ils considéraient leurs maîtres, Pierre Sanz et les autres ; ils les estimaient comme tout ce qu'il y a jamais eu de plus précieux au monde, et ils ne pouvaient s'en séparer. »

En effet, on eût dit qu'il n'y avait que ceux des fidèles à qui on laissait encore la liberté, qui s'estimaient malheureux, tandis que ceux et celles qu'on traînait dans les fers à la suite de leurs pasteurs, montraient par la sérénité de leur visage la paix de leur âme et la joie de leur cœur. Ils eurent cependant beaucoup à souffrir pendant un voyage de dix jours, escortés par une troupe de gardes idolâtres et exposés aux insultes d'une populace païenne, dans tous les lieux où ils passaient. Arrivés enfin à Fo-cheou, et distribués en différentes prisons, on leur fit essuyer les interrogatoires les plus iniques, les outrages les plus sanglants et les traitements les plus cruels. Tous néanmoins, aidés de la grâce et connaissant le prix de ce que l'on souffre pour le nom de Jésus-Christ, soutinrent parfaitement leur caractère et firent paraître une constance digne des premiers chrétiens. Les jeunes vierges surtout se distinguèrent par la sagesse de leurs réponses et par une fermeté que leur âge et leur sexe ne pouvaient naturellement leur donner, mais qui leur venait d'en haut, et de la présence du Saint-Esprit. Après ces premières épreuves, on renvoya dans leurs maisons cinq de ces vierges chrétiennes : les cinq autres, avec la veuve, pour avoir exercé l'hospitalité envers les Missionnaires, furent réservées à de nouvelles questions ou à de nouveaux tourments. Mais tous ces tourments, qui augmentèrent bien leurs mérites, sans leur procurer la couronne du martyre, firent admirer de plus en plus leur héroïque patience, et la force invincible de la main qui les soutenait.

Cependant le vice-roi ou gouverneur de la province de Fo-Kien, ayant assemblé plusieurs mandarins et tous les officiers de son tribunal, y fit comparaître successivement les cinq Missionnaires

apostoliques. On les interrogea avec beaucoup de rigueur, et ils répondirent à tout avec cette modeste fermeté et cette confiance qu'inspire la justice d'une cause qu'on a l'honneur de défendre pour la gloire de Dieu et de la religion. Il ne leur fut pas difficile de se justifier des mauvais desseins et des mauvaises actions que la seule malice du gouverneur leur imputait calomnieusement; on renouvelait contre eux toutes les calomnies, dont les anciens idolâtres avaient coutume de charger les premiers chrétiens. Toute leur conduite cependant faisait leur apologie, et ils déclarèrent hautement que l'unique motif qui les avait fait venir dans l'empire, était de faire connaître aux Chinois le nom et la loi de Jésus-Christ, par qui seul les hommes peuvent espérer d'être sauvés et vivre éternellement heureux, et que leur unique occupation, depuis leur entrée dans la Chine, avait été de prêcher et d'établir cette religion pour laquelle ils étaient prêts de souffrir et de mourir. Ils ne dissimulèrent pas que par leurs prédications ils avaient attiré plusieurs milliers de Chinois au christianisme. Ce généreux aveu les fit passer dans l'esprit des juges païens pour des coupables reconnus et dignes d'éprouver toute la sévérité des lois : c'est ce prétendu crime qu'on résolut de laver dans leur sang.

Avant que de prononcer la sentence de mort, on exerça sur eux divers genres de supplices ; après les avoir fait frapper plusieurs fois à grands coups de bâton, on leur meurtrit et ensanglanta le visage avec une espèce de gantelet fait de quatre pièces de cuir. Le saint évêque de Mauricastre, toujours interrogé le premier, était aussi celui qui éprouvait le premier la cruauté des juges et des bourreaux. Quelques mandarins, à qui un reste d'équité naturelle ne permettait pas de se livrer entièrement aux fureurs du vice-roi, furent déposés ou remerciés, et on leur en substitua d'autres plus complaisants : une relation ajoute qu'il n'est pas malaisé d'en trouver de ce caractère parmi les idolâtres. Ceux-ci ayant pris place dans le tribunal, on cita de nouveau l'évêque de Mauricastre et ses quatre compagnons. Aux mêmes interrogations, ils firent les mêmes réponses, montrèrent la même constance et reçurent le même traitement. Mais leur cou-

rage croissait avec les épreuves, et l'intrépide évêque osa bien annoncer à ses juges le jugement plus terrible de Celui qui viendra juger un jour les vivants et les morts. En confessant constamment Jésus-Christ, il ne perdit aucune occasion de faire connaître la sainteté de sa loi et la nécessité de croire en lui, pour n'être point condamné à des supplices éternels. Un manuscrit de la Chine assure que le zèle de la religion et le désir du martyre, ou plutôt la présence du Saint-Esprit, le faisait parler avec tant de grâce et de force, qu'on eût dit qu'il regardait tous ceux devant qui il paraissait, plutôt comme ses auditeurs, qu'il instruisait, que comme ses juges résolus de le condamner.

On croit que l'empereur de la Chine n'aurait décerné de lui-même, contre les saints Missionnaires, que la peine de l'exil, en les obligeant de sortir des terres de son empire. C'est ainsi que ses prédécesseurs l'avaient ordinairement pratiqué dans de semblables cas. Mais cela ne suffisait pas à la haine que le gouverneur portait aux chrétiens et aux prédicateurs de la foi. Pendant que ce ministre faisait entrer dans ses vues tous les autres officiers qu'il avait choisis pour juger avec lui, il ne cessait d'aigrir l'esprit du prince, en lui faisant craindre que la multiplication des chrétiens dans ses États, ne devînt enfin fatale à la tranquillité publique, si on négligeait d'y pourvoir par quelque grand exemple de rigueur. Ce qu'il désirait avec tant de passion, il l'obtint, et il prononça aussitôt un arrêt de mort contre le saint évêque de Mauricastre. Cette sentence portait que Pierre Sanz aurait le cou coupé par la main d'un bourreau, pour avoir séduit les peuples par la doctrine d'une fausse secte. C'est ainsi que les infidèles appellent la doctrine de l'Évangile et la religion chrétienne.

La joie du confesseur de Jésus-Christ fut dès lors parfaite : ce qui a coutume de faire pâlir et frémir la faible nature, fut pour lui le plus grand sujet de consolation et d'action de grâce. Il ne pensa plus qu'à se préparer au martyre, par l'acceptation volontaire de tout ce qui devait le précéder ou l'accompagner. A tous les mauvais traitements qu'on lui faisait continuellement souffrir, il ajouta encore plusieurs sortes de pénitences. Jusqu'au

jour où il avait été arrêté, ce saint homme avait joint aux travaux de l'apostolat, toutes les austérités de sa règle, les veilles, les abstinences, les jeûnes, les macérations de la chair, l'exercice de l'oraison; devenu prisonnier pour la cause de la foi, il voulut encore sanctifier ses liens par les mêmes pratiques. Il ne croyait pas que la pesanteur de ses chaînes ni toutes les incommodités du cachot le dussent dispenser d'aucune des mortifications qu'il aurait pratiquées dans le cloître. Il se relevait régulièrement toutes les nuits pour prier; et si, faute de lumière ou de bréviaire, il ne pouvait réciter son office, il passait du moins quelques heures en oraison et dans la contemplation des divines perfections. Le Ciel le favorisa de plusieurs grâces; il aurait mis de ce nombre celle de se fortifier par le Pain eucharistique; il fit prier un pieux et zélé ecclésiastique de tenter tous les moyens possibles, pour lui procurer cette insigne faveur. Si la vigilance des gardes et les ordres rigoureux du vice-roi le privèrent de cette consolation, ils ne purent le priver de la vertu de ce Sacrement d'amour, qu'il demandait avec une foi d'autant plus vive, et qu'il désirait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il touchait déjà au terme heureux de son exil. Plein de l'Esprit de Dieu, et uniquement appuyé sur les mérites de Jésus-Christ, le saint évêque de Mauricastre considérait comme la plus précieuse de toutes les faveurs, de pouvoir consommer sa course par le martyre. Les plus terribles menaces, les supplices multipliés, tout l'appareil des tourments et de la mort ne pouvaient ébranler la fermeté de son âme, parce que le Seigneur l'avait revêtu d'une force victorieuse, pour le faire triompher de toute la malice des hommes et des démons. C'est ce qui parut en lui, et dans les épreuves d'une longue prison, et dans sa mort. La haine du vice-roi en avait dicté la sentence; le tribunal des crimes la confirma, l'empereur la signa, et tous ensemble ils procurèrent au Confesseur de Jésus-Christ un bonheur qui faisait le grand objet de ses désirs.

Avec l'Évêque de Mauricastre, les quatre autres Missionnaires Dominicains furent de même condamnés à avoir la tête tranchée et pour la même cause, c'est-à-dire pour avoir prêché la loi de

Jésus-Christ dans la Chine. Mais l'arrêt portait que le premier souffrirait la mort sur-le-champ, et que le supplice des autres serait différé jusqu'au temps ordinaire des exécutions. Par cette disposition, on voulait faire entendre que Pierre Sanz, comme plus coupable, étant le chef de la mission, méritait d'être traité avec plus de sévérité, mais la foi et le désir d'être bientôt avec Jésus-Christ, lui firent regarder au contraire comme une insigne faveur ce que des juges païens décernaient comme un surcroît de peine. Malgré leur diligence le saint Prélat porta ses chaînes près d'un an, dans l'obscurité du cachot

Enfin le jour du supplice fut fixé au 26 mai 1747, et les chrétiens, qui en furent instruits, lui envoyèrent des habits neufs pour le jour de son triomphe. En recevant cette nouvelle marque de leur charité, il les fit avertir de redoubler la ferveur de leurs prières, et de ne cesser de demander à Dieu, pour lui, pour ses compagnons et pour eux-mêmes, le don de la persévérance : il le demandait lui-même ce don, avec autant d'humilité que de confiance. Le moment arrivé, il embrassa tendrement ses frères, qui ne pouvaient se consoler que par la douce espérance de le suivre bientôt. De la prison, on le conduisit au tribunal, pour y entendre lire son arrêt de mort, qui fut écrit sur des tablettes. Le Confesseur de Jésus-Christ entendit cette lecture, non-seulement avec sa fermeté ordinaire, mais aussi avec de nouvelles actions de grâces qu'il rendit à Dieu, de ce qu'il lui accordait de souffrir pour son amour, pour sa gloire, pour la confession de la foi. On lui attacha au cou les tablettes où étaient l'arrêt et le sujet de sa mort, et ce que les gentils regardaient comme une ignominie, le saint Martyr le considérait comme un diadème ou un ornement infiniment plus précieux que les plus riches couronnes. Aussi le vit-on marcher vers le lieu de son supplice, d'un pas intrépide et avec un visage sur lequel étaient peints le contentement, la sérénité, la joie et je ne sais quoi de majestueux, qui fixait sur lui les regards d'une multitude incroyable de fidèles et d'infidèles, qui le suivirent jusqu'au lieu du martyre. La piété et la religion avaient attiré les uns, le spectacle faisait courir les autres; tous cependant en parurent frappés, touchés, attendris.

Les idolâtres ne pouvaient s'empêcher d'admirer la constance du Martyr, qui faisait leur confusion. Les chrétiens se confirmaient dans leur foi ; ils se sentaient plus animés à mourir pour elle, et ils ne cessaient de faire des prières. Notre Prélat continuait toujours les siennes, et il mettait ses derniers moments à profit, pour demander à Dieu par Jésus-Christ la persévérance de ses frères qu'il laissait dans les liens, la force dont ses enfants spirituels avaient besoin pour résister à la violence de la persécution, la conversion enfin des gentils et de toute la Chine, dont il allait devenir comme le patron, en l'arrosant de son sang, après l'avoir si longtemps arrosée de ses sueurs.

Arrivé à son calvaire, et pouvant dire avec saint Paul : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course et j'ai gardé la foi, » il se mit à genoux, ne demanda au bourreau qu'un moment pour finir sa prière, et tandis que, dans les ardeurs de la charité il recommandait son âme au Seigneur, il reçut le coup qui termina sa vie mortelle, pour le faire entrer dans les joies de la bienheureuse éternité. Ainsi mourut cet ami de Dieu, ce défenseur intrépide de la religion, Pierre-Martyr Sanz, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique, âgé de soixante-six ans et neuf mois, après avoir prêché l'espace de quarante années en Espagne, aux Philippines et dans la Chine, les saintes vérités qu'il a scellées de son sang.

Les chrétiens ne pouvant avoir la liberté de contenter leur dévotion, en recueillant eux-mêmes les reliques du Martyr de Jésus-Christ, avaient engagé un gentil à ramasser dans des vases, des linges et des cendres tout ce qu'il pourrait conserver de son sang. Tout cela fut ponctuellement exécuté selon leurs désirs, et la célèbre parole de Tertullien commença à se vérifier par la conversion de ce même gentil et de toute sa famille. Cette conversion n'a pas été la seule que la grâce ait opérée dans cette occasion, mais c'est peut-être la plus prompte et la plus publique. Les fidèles, moins intimidés par la terreur des menaces, qu'encouragés par l'exemple de leur Apôtre, achetèrent un beau cercueil pour y enfermer son corps, qu'ils enveloppèrent de plusieurs pièces de soie, et pendant qu'ils s'empressaient à lui

rendre leurs devoirs de reconnaissance et de religion, le généreux don Matthias, prêtre chinois, qui s'était trouvé présent à tout et qui présidait à toutes les démarches des chrétiens, se hâtait d'écrire à tous ceux qui s'intéressaient particulièrement à la cause du Serviteur de Dieu. Il écrivit à toutes les chrétientés de la province de Fo-kien, de peur que le coup dont on venait de frapper le pasteur, n'ébranlât peut-être la constance du troupeau. Il écrivit aussi à nos quatre missionnaires prisonniers, pour les instruire de tout ce qui s'était passé, et se réjouir avec eux du triomphe du Prélat et de celui de la foi, que le saint Martyr rendait encore plus brillante par sa mort, qu'il n'avait fait par ses prédications.

On a déjà dit que, dans le siècle précédent, plusieurs enfants de Saint-Dominique avaient reçu la couronne du martyre, en prêchant l'Évangile aux Chinois; mais ce trait d'histoire était ignoré de la plupart ou déjà oublié dans le pays, et le prêtre Matthias, persuadé que notre évêque de Mauricastre devait être regardé comme le premier martyr dans ce vaste empire, s'écriait dans un saint transport : « Que la Chine entière, que la province de Fo-kien en particulier, mais surtout que la ville de Fou-cheu soient remplies aujourd'hui d'une sainte confiance ! Cette terre est teinte à présent du sang d'un martyr, ce qui n'était point arrivé depuis la fondation de la monarchie. Pourquoi, ajoutait-il, pourquoi craindrions-nous ? Est-ce que le sang de ce martyr ne sera point parmi nous une semence de chrétiens ? Ah ! nous avions bien entendu parler des combats que les confesseurs de Jésus-Christ avaient glorieusement soutenus jusqu'à l'effusion du sang, mais ce sang avait empourpré des terres étrangères, aujourd'hui nous avons vu chez nous un martyr de la foi, etc. [1]. »

[1] Tum annuntiavi gloriosam mortem illustrissimi Praesulis martyris : cui maxime Sina, sed imprimis Fou-kien tota, specialius vero Fou-cheu Metropolis confidere debet, quod ejus sanguis effusus sit in hac terra, quod a creatione hactenus necdum accidit unquam. Ergo, subdebam, ne paveamus, quia sanguis Martyris terra nostra exceptus germen est Christianorum nostratum. Quondam quidem audivimus terrarum externarum Martyres : Hodie vidimus Martyrem Domini, etc. (*In Epist. D. Matthiae Fou, presbyteri et missionarii sinensis.*)

Cependant le feu de la persécution s'étendait déjà dans toutes les parties de la Chine, particulièrement dans les provinces de Kansi et de Kensi ; la fureur des gentils, autorisée par celle du vice-roi, y détruisait nos églises, et on les épargnait encore moins dans la province de Fo-kien. Le nombre des lâches, qui aimaient mieux renoncer à leur foi que de s'exposer à la perte de leurs biens et de leur liberté n'était point petit, non plus que celui des véritables fidèles, que Dieu s'était réservés dans sa miséricorde et qu'il affermissait par sa grâce contre les plus violentes tentations ; l'exemple de l'évêque de Mauricastre soutenait le courage de ceux-ci. Lorsque le bruit de son martyre se fut répandu de toutes parts dans l'empire, les fervents chrétiens dans tous les lieux levèrent les mains au Ciel, pour remercier la divine Bonté du triomphe de son Serviteur, et ce que les particuliers faisaient dans leurs maisons, les pasteurs le firent avec solennité dans l'assemblée des fidèles. L'évêque de Macao, son clergé et son peuple donnèrent à l'envi des marques éclatantes d'une sainte joie ; après une Messe solennelle d'actions de grâces on chanta un *Te Deum*.

L'évêque de Pékin, don Polycarpe, jésuite Portugais, ne donna pas de moindres preuves de son zèle pour la religion et de sa vénération pour la mémoire de celui qui venait de répandre son sang pour la défense de la foi ; dans une de ses lettres écrite à Macao, le 12 mars 1748, l'illustre Prélat s'exprimait ainsi : « Pour que la mémoire du vénérable Martyr ne fût privée d'aucune marque authentique de mon affection et de ma vénération, j'ai voulu, étant assisté des Révérends Pères Sigismond et Jean-Baptiste, mes chapelains, dont l'un se glorifie d'avoir baisé la main du saint Martyr en passant à Macao, j'ai voulu, dis-je, officier pontificalement après avoir fait l'exposition du très-saint Sacrement. La Messe finie, j'ai entonné le *Te Deum*, que nos musiciens chrétiens ont chanté alternativement, et à l'oraison propre du *Te Deum* j'ai ajouté la collecte suivante, par laquelle votre Révérence connaîtra le jugement que j'ai formé de ce vénérable Pasteur, dont je crois la mort précieuse aux yeux du Seigneur :

« Omnipotens et misericors Deus, qui inscrutabilia tuæ Provi-
« dentiæ judicia, ad nos confirmandos in Fide, visibiliter ali-
« quando manifestas, pro insigni victoria a fratre nostro Petro
« Martyre de tui nominis hoste feliciter reportata tibi maximas
« gratias agimus; suppliciter deprecantes, Sinicam Missionem
« innocentis illius sanguine irrigatam, in dies fecundare, nosque
« in eadem vinea laborantes, simili zelo accendere, et pari cons-
« tantia ultimum in agone corroborare digneris, ut ejus exemplo,
« verbum tuum toto Imperio fideliter seminantes, vitam quoque
« pro te, et commisso grege ponere, ac promissam fidem san-
« guine confirmantibus coronam (qua frui piè credimus) conse-
« qui etiam aliquando mereamur. Per Dominum, etc. »

« C'est-à-dire : Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui, pour nous affermir dans la foi, manifestez quelquefois d'une manière sensible les profonds jugements de votre Providence ; nous vous rendons de solennelles actions de grâces pour la glorieuse victoire que notre frère Pierre-Martyr a heureusement remportée sur l'ennemi de votre Nom ; accordez à nos humbles prières que ce sang innocent qui a arrosé la Mission de la Chine, la rende tous les jours plus féconde, et puisqu'il vous a plu de nous faire travailler dans la même vigne, remplissez-nous aussi du même zèle, et donnez-nous la même constance dans le dernier combat, afin qu'à son exemple, prêchant fidèlement votre parole dans tout cet empire, nous soyons toujours prêts à donner notre vie pour votre gloire et pour le salut du troupeau qui nous est confié, et que nous méritions de recevoir un jour la couronne, dont nous croyons qu'il jouit déjà, puisque vous l'avez promise à ceux qui scellent leur foi de leur sang. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc. »

Si dans l'empire même de la Chine et sous les yeux des infidèles, on ne craignait point de faire éclater ainsi les justes sentiments qu'inspirait la mort précieuse du disciple de Jésus-Christ, il est aisé de penser que ces sentiments ne furent pas moins vifs, ni les fêtes moins solennelles chez les peuples voisins et tout catholiques, particulièrement dans la ville de Manille, où on n'avait pas encore oublié tout ce que Pierre-Martyr Sanz, trente-

deux ans auparavant, y avait fait, et pour la conversion des infidèles et pour l'instruction des domestiques de la foi. A la première nouvelle qu'on reçut de son glorieux triomphe, tout le peuple n'eut qu'une voix pour louer le Serviteur de Dieu. L'évêque et le gouverneur, avec les principaux du pays et une foule immense, en allèrent rendre grâces à Dieu dans l'église des Dominicains, et on pourvut, en son honneur, aux besoins de deux vierges Chinoises, du Tiers-Ordre, filles d'un confesseur de Jésus-Christ, dépouillé de ses biens. (TOURON.)

MEMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dédicace de l'église de Notre-Dame de Cercamp, de l'Ordre de Cîteaux. Ce monastère était situé sur les confins de l'Artois, et avait été bâti en 1141. Son église fut dédiée en ce jour sous l'invocation de la très-sainte Vierge, l'an 1262, sous le gouvernement de Villars, seizième abbé de ce monastère.

Dédicace de l'église de Sainte-Marie de Vaucelles, même Ordre de Cîteaux, le 26 mai 1149, sous l'invocation de la très-sainte Vierge, par Samson, archevêque de Reims. Cette abbaye était située près de Cambrai. Elle avait été bâtie en 1131.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, remarquable par le don de virginité et de prophétie et par ses miracles.

De plus, à Rome, saint Éleuthère, pape et martyr, qui conver-

1 SEPTIMO KALENDAS JUNII.

Romæ, sancti Philippi Nerii, Congregationis Oratorii fundatoris, virginitatis, prophetiæ dono et miraculis insignis. — Item Romæ, sancti Eleutherii Papæ et Martyris, qui multos nobiles Romanorum ad fidem Christi perduxit, et sanctos Damianum et Fugatium in Britanniam misit, qui Lucium regem una cum uxore ac toto fere populo baptizarunt. — Ibidem, sanctorum martyrum Simitrii presbyteri et aliorum viginti duorum, qui sub Antonino Pio passi sunt. — Athenis, natale beati Quadrati Apostolorum discipuli, qui in persecutione Hadriani ecclesiam grandi terrore dispersam, fide et industria sua congregans, librum pro christianæ religionis defensione valde utilem, et Apostolica doctrina dignum, eidem porrexit. — Viennæ, sancti Zachariæ Episcopi et Martyris, qui sub Tra-

tit à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de nobles Romains, et envoya en Angleterre les saints Damien et Fugace, qui baptisèrent le roi Lucius avec sa femme et presque tout le peuple.

A Rome encore, les saints martyrs Simitre, prêtre, et vingt-deux autres qui souffrirent sous Antonin le Pieux.

A Athènes, fête de saint Quadrat, disciple des Apôtres, qui, ayant par sa foi et son zèle réuni l'Église, qu'une grande terreur avait dispersée durant la persécution de l'empereur Adrien, présenta à ce prince un livre pour la défense de la religion chrétienne, très-utile et digne de la doctrine apostolique

A Vienne, saint Zacharie, évêque et martyr, qui souffrit sous Trajan.

En Afrique, un autre saint Quadrat, martyr, à la fête duquel saint Augustin prononça un discours

A Todi, fête des saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin.

Au territoire d'Auxerre, martyre de saint Prisque et d'un grand nombre de chrétiens.

A Cantorbéry, saint Augustin, évêque, qui, envoyé en Angleterre avec d'autres, par le Pape saint Grégoire, prêcha à la nation anglaise l'Évangile de Jésus-Christ, et là, passa au repos du Seigneur, tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Alphée, père de l'Apôtre saint Jacques.

Saint Bérenger, moine de Saint-Papoul.

Saint Carpe, évêque de Béroé en Thrace, dont parle saint Paul, dans sa seconde épître à Timothée

Saint Bobolin, évêque de Vienne en Dauphiné, mort en 718.

jano passus est. — In Africa, sancti Quadrati martyris, in cujus solemnitate sanctus Augustinus sermonem habuit. — Tuderti, natalis sanctorum Martyrum Felicissimi, Heraclii, et Paulini. — In territorio Antisiodorensi, passio sancti Prisci Martyris, cum ingenti multitudine Christi Fidelium. — Cantuariæ in Anglia, sancti Augustini episcopi, qui illuc una cum aliis a beato Gregorio Papa missus, genti Anglorum Christi Evangelium prædicavit, ibique virtutibus et miraculis gloriosus obdormivit in Domino.

Saint Clément, l'un de ceux qui emmenèrent sainte Ursule et ses compagnes en Germanie, martyr dans les Pays-Bas.

Sainte Valérie, martyre en Afrique, avec saint Quadrat.

Saint Guénison (*Vinizo*), moine du Mont-Cassin.

Saint Théomède, martyr à Todi, avec saint Félicissime et d'autres.

Saint Héracle, martyr, avec saint Théomède.

Saint Ruffin, martyr, avec saint Quadrat.

Saint Léonce, martyr, mis à mort par les musulmans, en Éthiopie.

Saint Magne, martyr en Afrique, avec saint Quadrat.

Saint Pard, évêque de Larino, dans le royaume de Naples.

Sainte Mindine (*Mondina*), martyre à Todi.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jeanne Trégarot, arrêtée à Ploermel, fut traduite devant le tribunal criminel de Vannes et condamnée à la peine de mort, pour avoir donné asile à un prêtre fugitif, martyrisée le 26 mai 1794.

Paul de la Pierre, prêtre du diocèse de Besançon, refusa le serment schismatique, sortit de France en 1791, y rentra en 1797 croyant tout calmé, se retira dans les bois où il vécut de privations, fut pris en 1798, condamné à mort comme émigré rentré, par une commission militaire, et fusillé le même jour. Il avait quarante-cinq ans.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MAI

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, vierge carmélite. — Sainte Restituta, vierge et martyre. — Saint Jules, martyr. — Saint Jean Ier, Pape et martyr. — Le bienheureux Boèce. — Saint Eutrope, évêque d'Orange. — Saint Bède, Père de l'Église. — Saint Willevert, évêque de Meaux. — Saint Ranulphe ou Renon, martyr. — Saint Gausbert, abbé. — Saint Bernard, abbé, disciple de saint Gausbert. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI,

VIERGE CARMÉLITE.

Sainte Madeleine sortait de deux illustres familles de Florence, des Pazzi par son père, des Buondelmonti par sa mère ; la famille de son père était alliée à la maison souveraine des Médicis. Elle naquit le 11 avril 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de Catherine de Sienne. Avant sa naissance, elle n'avait occasionné aucune douleur à sa mère ; après sa naissance elle ne causa aucune peine aux personnes qui avaient soin d'elle, se faisant une joie de leur obéir. Affable envers tout le monde, elle évitait néanmoins les jeux d'enfants. Son plaisir était d'entendre les discours de piété. Se trouvait-elle avec un ecclésiastique, elle l'interrogeait touchant le salut de l'âme, principalement sur le mystère de la sainte Trinité, à qui elle avait une dévotion singulière. Ayant trouvé un jour le symbole de saint Athanase, non-seulement elle le lut avec empressement, mais elle le porta joyeuse à sa mère comme une chose du plus grand prix. Dès l'âge de sept ans, elle partageait avec les prisonniers et les pauvres ce qu'on lui donnait pour son déjeûner et son goûter à l'école. Sa recréation la plus heureuse était d'apprendre aux autres enfants l'oraison Dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres et d'autres petites prières. Elle se livrait à cet exercice surtout à la campagne, où elle instruisait avec une charité merveilleuse les pauvres petites paysannes. Un jour,

comme il fallait revenir à la ville, elle se mit à pleurer à chaudes larmes parce qu'elle n'avait pu achever l'instruction d'une petite fille : pour la consoler, le père emmena l'une et l'autre à Florence.

Catherine de Pazzi, plus connue sous le nom de Carmélite Marie-Madeleine, fut formée à l'oraison mentale, dès l'âge de sept ou huit ans, par l'Esprit-Saint lui-même, et avant qu'elle eût rien appris là-dessus d'aucun homme ni d'aucun livre. Elle se mettait à genoux, disait dévotement le *Veni, Sancte Spiritus*, puis le *Confiteor*, se livrant à de saintes pensées et de saintes affections. Quand elle se croyait seule, elle se retirait dans un coin de la maison paternelle, pour vaquer à ce pieux exercice avec plus de liberté. Un jour, après l'avoir cherchée longtemps, on la trouva derrière un lit, tellement plongée dans la méditation qu'elle n'entendait ni ne sentait plus rien : son amour pour Dieu était dès lors si sensible, que quand elle entendait une parole qui offensait son infinie majesté, elle en ressentait une douleur si grande qu'une fois elle passa la nuit entière à pleurer, tout en excusant les défauts des autres. Instruite par son confesseur à l'âge de neuf ans sur la manière de faire oraison, elle s'y appliquait suivant son conseil chaque jour une demi-heure; mais bien des fois cela durait des heures entières.

Dès son bas âge, elle eut un ardent désir de la sainte communion : comme on ne lui permettait pas encore d'y participer, sa plus douce consolation était de voir communier les autres ; elle passait quelquefois trois ou quatre heures à contempler ce religieux spectacle. Quand sa mère revenait de la sainte Table, ce qui arrivait souvent, l'enfant ne la quittait pas de la journée, se tenait le plus près d'elle possible, s'asseyait sur ses vêtements. Sa mère, étonnée, lui en ayant demandé la raison : C'est, répondit la pieuse enfant, c'est que vous sentez Jésus ! car elle percevait l'odeur de ce divin Sacrement que sa mère avait reçu le matin. Son confesseur lui ayant permis de communier à l'âge de dix ans, elle le fit pour la première fois le jour de l'Annonciation 1573 avec une ferveur indicible : elle avait coutume de dire depuis que jamais dans sa vie elle n'éprouva rien de si délicieux. Son con-

fesseur, voyant sa dévotion toujours croissante, lui permit de communier chaque semaine. Catherine comptait dès lors les jours et les heures ; le bonheur de la communion la faisait fondre en larmes. Le jour du jeudi saint, considérant l'amour immense de Jésus pour elle et comment elle pourrait y répondre, elle se donna pour toujours à lui par le vœu de perpétuelle virginité. Dès lors elle n'aspirait qu'à devenir semblable à son divin Époux, dormait le plus souvent sur la dure, prenait de rudes disciplines : une fois même elle s'attacha une couronne d'épines autour de la tête, et passa ainsi la nuit avec des douleurs poignantes, mais se réjouissant d'imiter Jésus-Christ. Elle ne prenait de nourriture que le nécessaire, et inventait sans cesse de nouveaux moyens pour plaire à son Époux. La vue de toutes les créatures, le ciel, la terre, les champs, élevait son âme vers le Créateur et l'embrasait de son amour. A l'âge de douze ans, le jour de saint André, comme elle se promenait avec sa mère dans une belle prairie, l'amour divin la ravit en extase, de manière qu'elle parut morte, sans pouvoir parler ni remuer.

En 1580, à l'âge de quatorze ans, Catherine fut mise en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, parce que son père venait d'être nommé gouverneur de Cortone. Chaque jour elle donnait à l'oraison deux heures le matin et une le soir : elle avait encore d'autres moments pour la prière. Comme son lit était dans la chambre de sa gouvernante, elle s'en dérobait secrètement la nuit pour prier. Souvent elle assistait la nuit au chœur avec les religieuses. Elle employait beaucoup de temps à lire des livres spirituels, principalement les Évangiles, les Méditations, le Manuel et les Soliloques de saint Augustin : elle exhortait les religieuses à communier plus souvent, ne se mêlait point avec les pensionnaires, mais visitait les religieuses infirmes, à qui elle faisait de pieuses lectures, suggérait de saintes pensées. Amie du silence et de la solitude, elle parlait peu, et toujours de Dieu, avec grande modestie envers tout le monde. Elle aimait à balayer la maison, à faire les lits et d'autres actions humbles, suivant que sa gouvernante le lui permettait. Elle se jugeait indigne de demeurer avec des religieuses et de leur parler, parce que les reli-

gieuses sont les épouses de Jésus-Christ, tandis qu'elle ne l'était pas, quoiqu'elle le désirât beaucoup. Les religieuses, au contraire, disaient entre elles : Ce sera une sainte Gertrude, ce sera une sainte Catherine de Sienne. Quelques-unes la révéraient déjà comme une Sainte, et, malgré leur désir de lui parler fréquemment, n'osaient s'approcher d'elle par respect. Toutes souhaitaient ardemment qu'elle voulût se faire religieuse dans leur monastère, espérant qu'elle y rétablirait l'observance parfaite de la vie commune. Plusieurs même lui en firent la proposition. Elle se contenta de les exhorter à prier Dieu, pour qu'il l'éclairât : quant à elle, elle aimait mieux entrer où la parfaite observance était déjà introduite, que là où il fallait l'introduire, parce que, se reconnaissant plus faible que toutes les autres, elle devait prendre la voie la plus sûre. C'est le témoignage que lui rendirent trois religieuses du monastère dans le procès de sa canonisation, ajoutant : Et nous avons regretté, et nous regrettons, et nous regretterons toujours qu'elle ne soit pas demeurée avec nous.

Son père étant revenu de Cortone, pensait à la marier. Catherine, s'en étant aperçue, saisit une occasion favorable pour lui dire : Cher père, si vous pensez faire de moi autre chose que ce que j'ai promis à mon Jésus, sachez que je donnerai plutôt ma tête à couper, que de recevoir un autre époux ou de ne pas entrer en religion. Le père demeura stupéfait à des paroles si déterminées : fondant en larmes devant sa fille, il ne put lui répondre un mot ; mais comme il était craignant Dieu, il ne voulut pas lui faire de peine, et ne pensa plus à la marier. Il fallut plus de temps pour obtenir le consentement de la mère qui aimait tendrement sa fille, la seule qu'elle eût. Pour la préparer insensiblement à la séparation, Catherine usa d'une sainte astuce : elle évitait la compagnie de sa mère autant qu'elle pouvait, et employait d'autres moyens semblables. Enfin elle obtint ce qu'elle désirait, et entra chez les Carmélites de Saint-Fridien, la veille de l'Assomption 1582, mais seulement pour une quinzaine de jours, suivant l'usage, comme essai. Ramenée dans la maison paternelle, elle y fut retenue trois mois, mais y vécut comme dans un cloître. Enfin sa mère, ne pouvant douter de sa vocation, la reconduisit,

avec d'autres dames, chez les Carmélites, le premier décembre 1582. Deux de ces dames dirent à la prieure en particulier : Ayez grand soin de cette enfant ; car nous croyons bien que, jusqu'à présent, elle n'a point fait de péché. Catherine alors dans ses dix-sept ans, ne se possédait pas de joie et ne pouvait assez remercier Dieu de l'avoir tirée du siècle. Sa mère s'en retourna triste, comme si elle avait perdu quelque précieux trésor. Interrogée par une de ses amies sur ce qui était arrivé à son ange, elle répondit en pleurant : Il ne convient pas à une mère de le dire ; c'est comme un Séraphin en ce lieu, elle jubile de joie, ayant obtenu ce qu'elle désirait si ardemment.

Elle prit l'habit de Carmélite et le nom de Marie-Madeleine, le 30 janvier 1583. A la vêture, le prêtre lui mit en main le Crucifix, pendant que les religieuses chantaient : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose, sinon dans la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ. La nouvelle épouse du Sauveur, au comble de ses vœux, en ressentait une joie indicible, et lui protesta de ne jamais désirer que lui-même, et lui crucifié. Marie-Madeleine fut le modèle des novices : sa principale étude était l'observance parfaite de la vie commune, qu'elle préférait aux dévotions particulières. Elle excellait par la promptitude de son obéissance, non seulement envers la maîtresse des novices mais envers tout le monde. Elle exhortait ses compagnes à bien observer et la lettre et l'esprit de la règle. La maîtresse des novices disait : Sœur Marie-Madeleine mérite plus d'être ma maîtresse que disciple, et je me soumettrais volontiers à sa direction. Ses compagnes avaient en elle une si grande confiance, qu'avant de se retirer le soir, elles lui demandaient quelque avis salutaire que plusieurs d'entre elles mettaient aussitôt par écrit dans leurs cellules. Marie-Madeleine éprouva des extases d'amour divin, comme autrefois dans la prairie avec sa mère. Cette pensée-ci faisait fondre son cœur : Dieu est amour, et il n'est point aimé ! Elle essuya pendant trois mois une maladie extraordinaire, et fit profession dans son lit, après quoi elle eut une extase de deux heures. Chose plus merveilleuse encore : elle eut quarante jours de suite ces mêmes ravissements après la communion. Voici comme

elle décrit une de ces extases, par obéissance envers ses supérieurs.

« Je ne savais si j'étais vivante ou morte, hors de mon corps ou dedans ; mais je voyais Dieu seul, glorieux en lui-même, s'aimant lui-même, se connaissant intimement lui-même, se comprenant seul lui-même infiniment ; aimant les créatures d'un amour très-pur et infini ; et dans l'union de l'unique et indivisible Trinité, un seul Dieu subsistant, d'un amour infini, d'une bonté souveraine, incompréhensible, inscrutable. Placée ainsi en Dieu, je ne sentais rien de moi, je me voyais seulement en lui ; regardant, non pas moi, mais Dieu même, autant qu'une créature peut le regarder, encore revêtue de cette chair mortelle, lorsqu'elle est bien disposée et enflammée de l'amour divin. Je demeurai dans cette considération quasi une heure, comme je m'en aperçus quand je repris mes sens. Ce que j'ai goûté dans cette abstraction, je ne saurais l'exprimer par aucune parole, parce que, à cause de mon imbécillité, je n'ai pu comprendre ce qu'il me fut alors donné de voir et de concevoir. J'ai connu ensuite qu'au jugement dernier Dieu élèverait nos corps à une telle sublimité, que je ne pourrais jamais ni le dire, ni même le comprendre pleinement. Je sentais qu'on me disait intérieurement ces paroles de saint Paul : Que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a point entendu, ni qu'il est monté au cœur de l'homme, ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Je demeurai quelque temps dans cette considération, repassant l'amour immense que Dieu porte aux créatures, lesquelles je recommandai toutes à Jésus, et revins à mes sens [1]. »

Dans une de ces extases, le Sauveur lui prescrivit les règles suivantes de perfection. — I. Je veux que, dans toutes les actions, intérieures et extérieures, tu regardes toujours cette pureté que je t'ai fait voir : pense que chacune de tes actions et paroles peut être la dernière. — II. Tu auras soin, suivant ton pouvoir et la grâce que je te donnerai, d'avoir autant d'yeux que je t'accorderai d'âmes. — III. Tu ne donneras jamais de conseil ni d'ordre,

[1] *Vita* 1, c. 11, n. 22. *Acta SS.*, 25 maii.

encore que cela te soit permis, que tu ne me l'aies fait connaître attaché à la Croix. — IV. Tu ne noteras le défaut d'aucune créature mortelle, sans t'être assurée auparavant qu'il est de cette créature. — V. Que tes paroles soient sincères, vraies, graves et éloignées de toute adulation : toujours tu me citeras en exemple des œuvres que les créatures doivent faire. — VI. Tu te garderas bien, en conversant avec tes compagnes, que ton affabilité l'emporte sur la gravité ni la gravité sur l'humilité et la mansuétude. — VII. Que toutes tes œuvres se fassent avec tant de mansuétude et d'humilité, qu'elles soient comme un aimant pour attirer à moi les âmes ; et avec tant de prudence, qu'elles soient une règle à mes membres, c'est-à-dire aux âmes religieuses et à vos proches. — VIII. Nuit et jour tu seras altérée, comme un cerf, pour exercer la charité envers mes membres ; estimant la débilité et la lassitude de ton corps comme la terre dont tu as été formée. — IX. Tu t'efforceras, autant que je te l'accorderai, d'être la nourriture de ceux qui ont faim, le breuvage de ceux qui ont soif, le vêtement de ceux qui sont nus, le jardin des prisonniers et le soulagement des affligés. — X. Avec ceux que je laisse sur la mer de ce monde, tu seras prudente comme un serpent et avec mes élus simple comme une colombe : craignant ceux-là comme la face du dragon, aimant ceux-ci comme le temple de l'Esprit-Saint. — XI. Sois maîtresse de tes passions, me demandant cette grâce, à moi, le maître de toutes les créatures. — XII. Tu condescendras à mes créatures, comme j'en usais avec une souveraine charité, en conversant dans le monde ; ayant toujours dans les oreilles cette sentence de mon Apôtre : Qui est-ce qui est malade sans que je le sois avec lui ? — XIII. Tu ne priveras personne d'aucune chose, que tu pourras donner quand on le demande : tu ne priveras non plus aucune créature de ce qui lui a été accordé, si tu n'as considéré auparavant que je suis le scrutateur des cœurs et que je dois te juger avec puissance et majesté. — XIV. Tu estimeras ta règle et ses constitutions, avec les vœux, au même prix que je veux que tu m'estimes moi-même, t'appliquant à inscrire dans tous les cœurs l'amour de la vocation à laquelle je les ai appelés, et de la religion. — XV. Tu désireras

ardemment d'être soumise à tout le monde, et aussi en horreur d'être préférée à personne. — XVI. Tu ne croiras pas qu'il y ait rétablissement, repos et consolation ailleurs que dans le mépris et l'humilité. — XVII. En ce jour tu cesseras de faire que les créatures connaissent tes désirs et mes volontés, si ce n'est autant que je t'accorderai, et à mon Christ, ton confesseur. — XVIII. Tu persévéreras dans une continuelle oblation de tous tes désirs et œuvres, avec mes membres, au dedans de moi. — XIX. Depuis l'heure où j'ai quitté ma Mère très-pure, qui est la vingt-deuxième, jusqu'à celle où tu me recevras, tu demeureras en la continuelle oblation de ma Passion, de toi-même et de mes créatures, à mon Père éternel; et cela te servira de préparation à me recevoir sacramentellement : et dans le jour et la nuit, tu visiteras mon corps et mon sang trente-trois fois (autant que la charité et l'obéissance ne l'empêcheront pas). — XX. La dernière règle est que, dans toutes les actions, tant extérieures qu'intérieures, que je te permettrai, tu sois transformée en moi [1].

La Sainte apprit encore dans une de ses extases qu'elle devait subir une nouvelle probation de cinq ans; où elle serait jetée dans la fosse aux lions, exposée à la rage des démons; attendu que c'était pour elle le seul moyen de secourir le prochain, de procurer la conversion des pécheurs et des hérétiques. Cette terrible probation commença le jour de la sainte Trinité, 16 juin 1585, après une extase continuelle de huit jours. Elle perdit le sentiment et le goût de la grâce intérieure, vit paraître une multitude de démons sous les formes les plus horribles, qui lui montraient les crimes sans nombre des hommes, la tourmentaient même extérieurement, comme autrefois saint Antoine, quelquefois quatre ou cinq heures de suite. Elle éprouva toutes les tentations de l'enfer, tentations contre la foi, tentations d'orgueil, tentations impures, tentations de désespoir, tentations de gourmandise, et d'autres à l'infini. En l'année 1586, depuis la sainte Marguerite, 20 juillet, jusqu'au mois d'octobre, le Seigneur lui accorda une

1. Vit. I, c. III, n. 27.

espèce de suspension durant laquelle elle reçut plusieurs grâces extraordinaires, fit des miracles et prédit des choses à venir. La lutte ayant recommencé avec l'enfer, elle éprouva des tentations, des aridités, des douleurs, des maladies intolérables, entremêlées de grâces et de faveurs spirituelles. Enfin, la cinquième année, 1590, étant à matines le jour de la Pentecôte, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la prieure et de la maîtresse des novices, en disant : L'orage est passé, aidez-moi à remercier Dieu. Les quatorze Saints et Saintes à qui elle avait une dévotion spéciale lui apparurent pour la féliciter de sa victoire : saint Thomas et sainte Agnès, saint Jean l'Évangéliste et sainte Marie-Madeleine, saint Jean-Baptiste et sainte Catherine, vierge et martyre, saint Étienne et sainte Catherine de Sienne, saint François et sainte Claire, saint Augustin et sainte Ange, carme et martyr, saint Michel Archange et son Ange gardien. Jésus lui-même se montra à elle dans ses trois âges d'enfant, d'adolescent et d'homme fait.

L'impression dominante qui lui resta de cette lutte et de cette victoire, fut un désir immense et insatiable de travailler et de souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Oh ! s'écriait-elle, s'il m'était permis d'aller aux Indes et parmi les Turcs, je prendrais leurs petites, je leur apprendrais avec tant d'affection les mystères de la foi chrétienne, que les plus grands travaux me seraient la plus grande consolation. Offrons à Dieu, disait-elle à ses sœurs, offrons-lui à cette fin tout ce que nous ferons aujourd'hui. Demandons à Dieu autant d'âmes que nous ferons de pas dans le monastère; autant que nous ferons de points dans la couture; autant que nous mettrons de fois nos mains dans l'eau pour laver la lessive; prenant occasion de toute espèce d'exercice pour leur suggérer de ces demandes. Son cœur ressentait une douleur extrême d'entendre que les hérésies se multipliaient. Nos âmes devraient être des tourterelles, pour gémir sans cesse sur l'aveuglement de tant d'âmes. Elle ne priait pas moins pour la conversion des pécheurs dans l'Église.

Voilà ce qui domina dans la sainte Carmélite tout le reste de

sa vie, et pendant qu'elle fut maîtresse des novices, et pendant qu'elle fut sous-prieure, et au milieu des douleurs qu'elle souffrit presque continuellement jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée le 25 mai 1607, à l'âge de quarante-et-un ans un mois et vingt-quatre jours. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi a été béatifiée en 1626, par Urbain VIII, et canonisée en 1669 par Alexandre VII [1].

Dans la sainte Carmélite de Florence, comme en sainte Thérèse, nous voyons le mystère de la communion des Saints : les membres les plus parfaits du corps mystique de Jésus-Christ, à l'exemple de Jésus-Christ même et en union avec lui, souffrent volontairement et amoureusement les peines et les douleurs les plus cruelles, pour les membres malades, pour les pécheurs, afin de leur mériter la vie et la santé. C'est le mystère que saint Paul accomplissait en sa personne, quand il disait aux Colossiens : Je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et j'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma chair, pour son corps, qui est l'Église [2]. C'est ce même mystère que ne cessent d'accomplir les âmes ferventes, par leurs prières, leurs jeûnes, leurs mortifications volontaires ; par les persécutions, les calomnies, les outrages, les tentations, les maladies qu'elles endurent pour l'amour de Jésus et de son corps mystique. C'est de là que vient à l'Église, au milieu de ses plus profonds abaissements, cette vie, cette résurrection, cette force invincible, où le monde ne conçoit rien, et qui le confondent. (ROHRBACHER.)

SAINTE RESTITUTA,

VIERGE ET MARTYRE.

Sous l'empire d'Aurélien vivait à Rome, dans le quartier du Transtévère, une vierge d'une grande beauté, appelée Restituta. Ses parents, qui étaient de riches patriciens, ayant voulu qu'elle choisît entre ceux qui demandaient sa main, la vierge chrétienne leur répondit qu'elle ne se mettait pas en peine de s'unir à un homme mortel et corruptible ; puis elle ajouta : « Qu'ils aillent

[1] *Acta SS.* et Godescard, 25 mai.
[2] *Coloss* 1-24.

où ils voudront, ces hommes périssables, et qu'ils prennent des épouses qui leur ressemblent : pour moi, qui ai au ciel un Époux éternel, je n'ai pas besoin d'en choisir un mortel sur cette terre. Je m'inquiète peu du reproche de stérilité ; car cet Époux magnifique, Fils lui-même d'une Vierge, produit tous les jours d'innombrables enfants de la chasteté ; et, en sa qualité d'Epoux des vierges, il me procurera bientôt la joie d'avoir une lignée nombreuse, sans aucun détriment de ma virginité. Loin de moi donc les ennemis de la pudeur ! loin de moi la perte de ce trésor ! loin de moi toute la pompe des parures molles et somptueuses ! On peut s'y complaire un instant ; mais il n'en revient aucun avantage pour la vie future. J'aime mieux voir reluire en mon âme la perle de la vive foi, l'hyacinthe de la ferme espérance et l'escarboucle de la charité, ardente comme le feu. Ornée de ces joyaux, j'attendrai l'arrivée du céleste Époux, jusqu'à ce que, mêlée aux vierges sages, j'aie le bonheur d'être admise dans ses plus intimes faveurs. » Par cette réponse, elle apaisa ses parents et comprima les désirs ardents de ces jeunes gens.

Mais, comme la persécution contre les chrétiens redoublait de fureur, et que de cruels licteurs couraient de tous côtés comme des chiens affamés, Restituta, craignant la fragilité de la nature humaine, et voulant pourvoir à la garde de sa pudeur, se cacha dans le lieu le plus retiré de la maison, et se prosternant à terre, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur tout-puissant, qui, par votre Verbe, qui est la Sagesse, avez au commencement tout créé du néant ; vous qui, dans la plénitude des temps, avez merveilleusement réparé l'homme perdu, par ce même Fils né d'une Vierge, afin qu'il nous enseignât à mener sur cette terre une vie toute céleste, en attendant la récompense du ciel, et que désormais la sainteté de l'âme et du corps rendît les égaux des Anges ceux qui avaient été d'abord les compagnons des démons par leurs innombrables et honteux péchés ; je vous prie, ô créateur des corps, illuminateur des esprits, l'espérance et la vie des fidèles, je vous supplie de créer en moi, votre servante, un cœur pur et d'y renouveler l'Esprit de rectitude, afin que, raffermie par l'Esprit souverain, je méprise les traits enflammés de la con-

cupiscence, que je compte pour rien la fureur des idolâtres, et que je suive en tout votre très-saint Fils, l'Agneau sans tache. Et parce que mon âge et mon sexe n'ont que de bien faibles défenses, je réclame auprès de l'armée du Ciel un secours angélique, par lequel j'aie le bonheur d'être protégée, et rendue forte et constante en tout ce qui vous plaît : je vous en supplie par votre Fils coéternel, avec lequel vous vivez et régnez en l'amour et l'union du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen. »

Après qu'elle eut achevé sa prière, un Ange du Seigneur se présenta devant elle. A son aspect, elle fut d'abord un peu troublée, comme il arrive d'ordinaire aux vierges; mais l'Esprit bienheureux la rassura par ces paroles : « Ta prière, ô Restituta, a été exaucée : tu seras toujours aidée de la grâce céleste, qui te fera surmonter les assauts de la chair et mépriser les pompes des démons, et qui t'élèvera au sommet de toutes les vertus. Sache aussi que, par l'ordre de Dieu, je suis venu pour te garder. Je n'ignore pas que le maître de la discorde se dispose à exciter contre toi les fauteurs de sa perversité; mais ne crains rien ; tu as avec toi cet Époux immortel que tu aimes ; il sait briser les forces du tentateur, et il veut te donner la victoire dans le combat, et ensuite la couronne de l'éternité. » L'Ange ayant ainsi parlé, disparut ; et Restituta, fortifiée et toute joyeuse de si grandes promesses, se livra au sommeil.

Tandis qu'elle dormait, l'ancien ennemi du genre humain lui apparut sous une forme horrible, au milieu d'épaisses ténèbres, et lui dit d'un ton menaçant : « D'où vient donc, Restituta, que tu reposes si doucement et si agréablement ? Tu te réjouis sans doute de l'oracle de l'Ange ? Mais avant que ces choses arrivent, j'emploierai toutes mes forces pour te faire une guerre acharnée : je vais armer tous ceux qui me servent, afin que, si tu triomphes, ta victoire, du moins, ne soit pas, comme tu le penses, sans effusion de sang. Je sais que tu médites ma propre ruine et celle de mes divinités ; mais les mensonges de mes anciennes ruses ne me feront pas défaut pour anéantir tes projets. » Et en disant ces dernières paroles, il fit luire au milieu des ténèbres une épée flamboyante, dont il la menaça en disant « Je vais con-

fier ce glaive à quelqu'un des miens, qui s'en servira pour t'égorger et abattre cette tête qui m'est si rebelle; et alors ta langue qui m'est pareillement si contraire, se séchera silencieuse dans cette tête séparée du tronc. » La vierge du Christ, un peu effrayée de ces menaces, arma son front du bouclier de la Croix; puis, s'en signant tout entière, elle dit : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face ! » A ces paroles du Psaume, le fantôme s'échappa et disparut dans un léger brouillard. La Servante du Christ se jeta alors par terre, et commença en ces termes à implorer la clémence du Seigneur : « Levez-vous, Seigneur, secourez votre Servante, de peur que mon ennemi ne dise : « J'ai prévalu contre elle. » Car, ô mon souverain Seigneur, vos paroles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Puis donc que j'ai été ébranlée par les terribles menaces de cet esprit infernal, faites que votre miséricorde me raffermisse, et m'établisse si solidement dans votre amour, que je demeure constamment attachée à votre service. »

Elle avait prié, et aussitôt Celui qui est le salut et la vie du genre humain, le Christ Jésus, selon qu'il a promis d'être présent avant même qu'on l'invoque, apparut d'une manière visible à la bienheureuse vierge; puis, chassant de son esprit toute crainte, et la remplissant de délices par sa présence : « Pourquoi, Restituta, lui dit-il, pourquoi te troubles-tu? As-tu donc oublié qu'il est menteur et le père du mensonge? Ne sais-tu pas qu'ayant été vaincu par le trophée de ma Croix et enchaîné dans ses flammes, il ne peut rien absolument que par ma permission? S'il t'a dit ces choses, c'est que je l'ai permis, afin que lui qui espérait par de telles menaces abattre la vigueur de ton âme, fût lui-même brisé par ta constance, et s'enfuît confus d'avoir été vaincu par une jeune fille. Maintenant donc que tu es aguerrie pour notre milice, attaque celui qui a voulu t'inspirer de l'effroi. Rends-toi à la ville de Sora, afin d'arracher à sa tyrannie le peuple que j'ai racheté de mon sang, et d'unir la créature à son Créateur. Ne crains rien de la faiblesse de ton âge et de ton sexe : je suis avec toi, moi dont la puissance tient le Ciel sus-

pendu, la terre en équilibre et la mer dans ses limites. » Restituta répondit : « Dans le dessein de conserver la pudeur virginale et pour éviter la société des jeunes débauchés, à peine si je sortais quelquefois de la maison : comment donc pourrai-je aller à la ville indiquée, moi qui ne sais pas même en quel lieu du monde elle est située ? » Et le Seigneur lui dit : « Demain matin, dès que le soleil commencera à éclairer la terre, rends-toi en toute hâte à cette porte de la ville qu'on appelle du Latran : là tu trouveras un guide que je t'enverrai, lequel te conduira au lieu où tu dois aller. » Après avoir donné ces ordres, le Seigneur rentra dans sa lumière inaccessible.

La vierge, obéissant à la voix de Dieu, se leva promptement dès le matin, et se rendit au lieu qu'il lui avait indiqué, et elle y trouva l'Ange du Seigneur disposé au voyage. L'ayant salué, elle lui parla ainsi la première, les yeux baissés : « Je pense, seigneur, que vous connaissez le motif de mon arrivée en ce lieu : maintenant ordonnez ce que je dois faire désormais ; je suis prête à accomplir tout ce que vous me direz. » L'Ange lui dit : « Tu sais par l'oracle de la voix de Dieu que tu dois te rendre à Sora, ville de la Campanie ; comme elle est distante de Rome d'environ quarante milles, un si long voyage pourrait nous causer de la fatigue, si nous n'avions soin de prendre d'abord un peu de repos. » Restituta, acquiesçant à cet utile conseil, s'étendit un moment par terre avec modestie et dormit un peu. L'Ange la saisissant ainsi toute endormie, la transporta, d'une façon merveilleuse, de la ville de Rome jusqu'à Sora. Restituta, en s'éveillant, se trouva aux portes de cette ville ; ce qui lui causa un grand étonnement. Mais elle comprit aisément que cela était arrivé d'une manière surnaturelle ; et elle en rendit ses actions de grâces à Dieu, qui fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre.

Elle entra donc, sous la conduite du Christ, dans cette ville fameuse, et se retira chez une veuve, dont le fils, depuis deux ans et huit mois, était tellement tourmenté de la lèpre, que son corps, sans mouvement, semblait n'être que le sépulcre de son âme. La vierge du Christ, à cette vue, ravie de joie de ce que cette circonstance allait ouvrir une voie à la prédication de

l'Évangile, dit : « O mère, mets fin à ta tristesse ; il y a au ciel un médecin tout-puissant qui peut te rendre ton fils, pourvu que tous les deux vous vous appliquiez à lui rendre le respect qui lui est dû. » La veuve, remplie de joie, promet qu'elle et son enfant croiront, si la vierge accomplit une si chère promesse. Restituta se jette incontinent à genoux, et, levant les mains vers le ciel, elle commence en ces termes à implorer la divine bonté : « Dieu éternel, créateur et auteur de toutes choses, assistez, comme vous l'avez promis, votre servante, et ce que je demande avec confiance, accordez-le avec bonté ; afin qu'après que vous aurez purifié cet enfant de sa lèpre, les âmes des habitants de cette ville, infectées de l'idolâtrie, soient purifiées par le Baptême sacré et louent à jamais votre nom adorable. » Chose merveilleuse ! l'effet suivit la demande ; cette maladie aux taches immondes disparut, et à la vue de tous ceux qui étaient présents, le jeune homme parut plein de santé. Ce prodige remplit d'étonnement la veuve avec toute sa famille ; et ne pouvant contenir ses transports, la première elle se mit à chanter de tout son cœur les louanges de Dieu. Les voisins, entendant ces éclats de voix, en sont émus ; tous accourent avec précipitation, dans le désir de voir et celui qui a été guéri d'une façon si merveilleuse, et la bienheureuse vierge qui a opéré un si grand miracle. Le jeune homme, dont l'âme était devenue plus saine encore que le corps, leur dit : « Mes concitoyens, ce que vous voyez n'est point une expérience de quelque médecin, c'est l'ouvrage de Jésus-Christ Fils du Dieu tout-puissant, qui, par sa servante Restituta, qu'il a envoyée lui-même de Rome ici, m'a guéri sans effort, subitement et complétement. Ce qui démontre invinciblement que nous sommes les créatures de Celui qui nous refait ainsi quand il le veut. » Voyant donc un si grand prodige, et entendant un si évident témoignage, quarante des assistants crurent au Seigneur Jésus-Christ.

Mais, comme l'auteur du mal suscite toujours des obstacles aux meilleurs commencements, quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, remplis d'un esprit diabolique, se mirent à contredire les assertions de la vérité, et à repousser avec opiniâtreté

les avis salutaires. Cet admirable jeune homme, méprisant leurs contradictions et leur reprochant avec fermeté la dureté de leur cœur, ne cessait de faire retentir les louanges du Christ.

Cependant la nouvelle en parvient aux oreilles du proconsul Agathius. Il ordonne aussitôt qu'on lui amène les mains liées derrière le dos l'ennemi des idoles; puis il lui dit : « Cyrille, ce qu'on m'a rapporté est-il vrai? Es-tu donc devenu assez hébété pour mépriser les dieux de la patrie, et introduire dans l'empire romain de nouvelles divinités? » Cyrille répondit : « Oui, certes, il est vrai, ô proconsul, que j'ai délaissé des dieux faibles, qui n'ont jamais pu ni me secourir ni s'aider eux-mêmes, pour m'attacher par la foi au Dieu tout-puissant Jésus-Christ, qui m'a guéri si parfaitement par l'invocation de son nom et la médiation de sa servante Restituta. » Agathius, émerveillé de ce qu'il entend, s'informe de la demeure d'une femme douée d'un si grand pouvoir. « Elle loge chez nous, dit Cyrille; et c'est Dieu qui nous l'a adressée dans sa bonté. » Le proconsul envoie incontinent ses appariteurs, après leur avoir commandé de la lui amener avec beaucoup d'égards, et de la présenter à son tribunal. Lorsqu'elle fut arrivée, le proconsul lui dit : « Dis-moi, jeune fille, quel est ton nom, ton origine, ta religion, et quel motif t'a amenée en cette ville? » Elle répondit sans timidité : « Je me nomme Restituta; j'appartiens à une noble famille de la ville de Rome; j'ai embrassé la religion chrétienne; et c'est par ordre du Christ et pour votre salut que j'ai été envoyée ici. » Le juge, embarrassé de cette réponse, lui dit : « Nous croyons, jeune fille, que tu ignores ce que la majesté des empereurs a décrété relativement aux chrétiens; et c'est pour cela que tu n'as point craint de t'avouer publiquement chrétienne. Mais, comme tu parais fort jeune, nous pardonnons à ton ignorance, afin que, laissant là ta superstition, tu obéisses aux décrets des princes, en brûlant de l'encens en l'honneur des dieux immortels et en leur offrant des victimes. Si tu le fais, tu jouiras prochainement de l'honneur de notre alliance, et toi qui présentement mènes une vie exposée à la misère, tu seras pour toujours dans les délices de l'opulence. »

La bienheureuse Vierge lui répondit : « Il me semble, ô juge,

que tu me proposes trois choses : la première, qui est une impiété, je l'ai en horreur ; les deux autres, je les méprise comme frivoles. Tu prétends, dis-tu, m'épargner ; mais ce n'est pas là m'épargner, c'est plutôt te montrer cruel, en cherchant à me persuader d'abandonner le Créateur, pour honorer les créatures à la place de Dieu, puis de mépriser l'Époux immortel pour te recevoir pour mari, toi qui, certes, ne saurais en quoi que ce soit te comparer à lui. Il est le Roi des rois, le Seigneur des potentats ; toi, tu es le sujet d'un roi terrestre, et dans ton inquiétude d'être disgrâcié par lui, tu ne seras jamais tranquille. Pour un moment, tu sembles brillant de dignités et de santé ; mais dans peu tu deviendras la pâture des vers. Quel malheur donc ne serait-ce pas pour moi de délaisser un si grand bien et d'ambitionner de telles misères ! » Le proconsul, stupéfait d'une réponse si sublime, mais indigné en lui-même, lui dit : « Il est vraisemblable que tu suis les différentes folies des chrétiens, puisque tu n'as pas craint de débiter de telles fadaises devant notre tribunal ; crois-moi, renonce à toutes ces subtilités, et viens sacrifier sur les autels des dieux, de peur que tu ne fasses une triste expérience du pouvoir que nous avons et que les mensonges apprêtés semblent mépriser. » La bienheureuse Vierge lui répondit : « Nous ne sommes pas venue pour nous souiller de vos sacriléges, mais pour vous en détourner et vous apprendre à servir le seul Dieu véritable. Quant à vos menaces, elles ne nous font point peur, parce que Celui qui a promis sa protection est plus fort que celui qui nous menace des supplices. »

Le proconsul, irrité d'une réponse si hardie, donne l'ordre de l'étendre par terre, et de la battre à coups redoublés avec des scorpions. On exécute incontinent ces ordres barbares ; et cependant, au milieu du bruit des coups, on n'entend ni murmures ni gémissements, mais plutôt une douce voix de jubilation et de louange, qui chante au Seigneur : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui a visité sa servante. C'est maintenant que je reçois les présents de mon Époux et de splendides parures ; l'homme extérieur est déchiré, mais l'homme intérieur en est renouvelé par la grâce. » Agathius, entendant ces paroles, lui dit :

« Qu'est-ce que c'est, Restituta? Est-ce que les coups font tes délices? est-ce que les tourments te plaisent, que tu chantes de si bon cœur un hymne à ton Christ? » Et la Sainte : « Ce que tu dis là, répondit-elle, est la vérité même; car, ainsi que dit notre Apôtre, « les souffrances de cette vie ne sont rien auprès de la gloire future qui sera manifestée en nous. » Le juge, de plus en plus irrité, ordonne de la jeter dans les cachots de la prison, de la lier avec sept lourdes chaînes de fer, et de la laisser sept jours durant sans boire ni manger. On exécute ponctuellement les ordres de ce juge féroce.

Mais l'Époux céleste n'abandonna point la vierge. Un Ange descendit du ciel; à son arrivée, la prison devint resplendissante, les chaînes de fer fondirent comme de la cire, la faim ne se fit pas sentir, la vierge reprit des forces et se trouva fortifiée. Ayant donc reçu de la sorte d'abondantes consolations, elle en rendait grâces au Christ son Seigneur; et tandis qu'élevée à une haute contemplation elle chantait des hymnes, le Seigneur Jésus-Christ daigna s'approcher d'elle en personne : il la fortifia d'une manière admirable, pour l'affermir contre de nouveaux combats; puis il servit un repas merveilleux qui ne se peut décrire, tant il était approvisionné de céleste suavité; et après l'avoir bénie avec cette main qui soutient le ciel, il retourna à la droite de son Père, qu'il n'a jamais quittée. Oh! quelle surabondante grâce du Christ sur cette vierge! Ce qui est promis aux Saints pour la vie éternelle, lui est accordé dès la vie présente; la vierge, revêtue de cette chair corruptible, a la jouissance de ce visage admirable que les Anges désirent contempler!

Les gardes devinrent tout tremblants et consternés à ce spectacle; ils furent d'abord comme frappés de stupeur; puis, revenus à eux-mêmes, et jugeant qu'une puissance divine avait pu seule entrer dans la prison les portes fermées, et briser les chaînes comme le plus léger obstacle, ils se prosternèrent aux pieds de la vierge, la conjurant de leur apprendre à honorer ce Dieu qui, sous leurs yeux, avait opéré tant de prodiges si merveilleux. Restituta, pleine de joie en voyant qu'elle commençait à ravir des dépouilles à Satan, envoya incontinent quelques-uns

d'entre eux pour annoncer à un saint prêtre nommé Cyrille ce qui venait d'arriver. Ce prêtre vénérable vint aussitôt, et baptisa environ trente-neuf personnes.

Mais on eut en même temps une nouvelle preuve que l'envie tend toujours des piéges à la vertu ; car un traître, on ne sait qui, alla découvrir au juge Agathius tout ce qui s'était passé. Le proconsul, fort troublé de cet événement, ordonna à ses appariteurs d'amener à son tribunal Restituta avec Cyrille et tous les néophytes. En s'y rendant, la vierge du Christ leur suggéra ce qu'ils devaient répondre au juge, et ne cessa de les affermir contre les combats qu'ils auraient à soutenir. Lorsqu'ils furent devant le tribunal, Agathius furieux leur dit : « Est-ce vrai ce que nous avons appris, que vous avez délaissé les dieux immortels révérés par nos princes, pour adorer je ne sais quel Christ ? » Ils répondirent tout d'une voix : « C'est très-vrai : nous avons rejeté d'inutiles effigies d'hommes morts, et nous avons embrassé la foi en Jésus-Christ, le Créateur de toutes choses, le vrai Dieu éternel, par la vertu duquel, sous nos yeux et sans le secours d'aucune lumière matérielle, la prison a été subitement illuminée ; et cette bienheureuse vierge a été nourrie d'un aliment céleste, pour la fortifier contre tes fureurs. Sache donc, et n'en fais aucun doute, que cette foi nous demeurera autant que la vie, quoi que tu dises ou que tu fasses. » Agathius ne put se contenir plus longtemps, et d'une langue pleine de fiel il s'écria : « Qui sont donc ces profanes qui avec tant d'audace nous reprochent l'impuissance des dieux immortels ? Qu'on les conduise au temple doré, et qu'on leur ordonne de brûler de l'encens en l'honneur des divinités sacrées ; s'ils le refusent, qu'on leur tranche la tête. » Ils furent donc conduits en ce lieu ; et comme ils refusaient de sacrifier aux idoles, ils devinrent eux-mêmes les victimes du Christ. Après la persécution, on détruisit cet antique temple, et, au lieu même où ces chrétiens avaient été martyrisés, la dévotion des fidèles érigea une église en l'honneur de la bienheureuse Mère du Christ et de saint Pierre, Prince des Apôtres.

La vierge du Christ, apprenant la constance et la glorieuse fin

des saints Martyrs, se joignit au vénérable prêtre Cyrille pour en rendre grâces à Dieu, qui avait bien voulu agréer ce glorieux holocauste de ses fidèles brebis. Le juge inique s'en étant aperçu disait aux siens : « Voyez, citoyens, l'inhumanité de ces hommes, qui estiment un gain la perte de leurs semblables. A quels desseins devons-nous nous arrêter pour mettre fin à de telles choses ? Eh bien ! qu'ils fassent eux-mêmes l'expérience de ce qu'ils sont si aises de voir souffrir aux autres, afin que, s'ils se réjouissent de la mort d'autrui, ils gémissent du moins de leur propre malheur. » Et sans plus tarder, il ordonna de brûler leurs corps avec des torches ardentes ; mais ces saints Martyrs ne pouvaient sentir ce feu extérieur, eux qui brûlaient intérieurement des ardeurs de l'Esprit-Saint. Aussi n'entendit-on aucun gémissement sortir de leur bouche ; au contraire, ils bénissaient à haute voix le Seigneur qui les assistait dans le combat, et qui, par sa puissante vertu et sa grâce, éteignit subitement le feu des torches et obscurcit la vue des bourreaux, de sorte qu'au même instant la lumière des torches et celle de ces perfides s'évanouirent.

Les satellites s'apercevant par là combien grands étaient les mérites de ceux qu'ils tourmentaient, leur dirent d'un air de compassion et d'une voix plaintive : « Nous savons à présent qui vous êtes, et, malgré notre aveuglement, nous comprenons quel Dieu vous servez ; mais rendez-nous cette double lumière, afin que nous puissions voir Dieu par l'esprit, et le soleil par les yeux. » La vierge du Christ, touchée de leurs cris, pria le Seigneur ; et à la voix de sa prière, leur esprit fut éclairé des lumières de la foi, et leurs yeux fortifiés extérieurement revirent la clarté du jour. Ce miracle les ayant remplis d'un extrême étonnement, ils se mirent à crier à haute voix : « Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, qui par les mérites de sa Servante nous a rendu la lumière que nous avions perdue. » Ceux qui les entendaient ainsi parler allèrent en instruire le proconsul Agathius qui, agité des aiguillons de la colère, et les jugeant indignes de paraître en sa présence, donna l'ordre de les décapiter sans délai. Et ces hommes ayant été instruits par la

bienheureuse vierge et baptisés de la main de Cyrille, méprisant la milice du siècle, furent ainsi enrôlés dans l'armée des Anges.

Après cela, le cruel Agathius fit appeler Restituta. Quand il l'aperçut, il dit à ses officiers et au peuple qui était présent : « Que devons-nous donc faire enfin de cette sacrilége, qui jusqu'ici a trompé toutes nos espérances ? Car par je ne sais quels enchantements elle a liquéfié le fer, elle a produit de la lumière au sein même des ombres ; sa seule parole a éteint des torches ardentes ; et, ce qui est plus étonnant, elle m'a comme dépouillé de mes soldats, dont elle a entraîné à leur perte d'abord trente, puis deux, après les avoir rendus fous par ses prestiges. En outre, elle a méprisé la sentence judiciaire, elle a blasphémé les mystères des dieux, et a employé tous ses soins pour engager tout le monde à faire comme elle. Souffrirons-nous, nous autres hommes, de nous voir vaincus par une femme ? » Ces paroles excitèrent du tumulte dans la foule ; et comme on ne répondait rien que de vague, se tournant vers elle, il lui dit : « Tu prends plaisir à ces choses, n'est-ce pas, Restituta ? Tu devrais t'en affliger au lieu de t'en réjouir ; car ce ne sont pas là des faits dignes d'éloges, mais des crimes. Eh bien ! mettons fin à la superstition, abandonne cette folie et sacrifie aux dieux. Si tu le fais, tu pourras échapper aux horribles supplices qui t'attendent, et bientôt contracter avec moi cette alliance que je désire. » La Martyre répondit : « Tu fais de l'éloquence, ô juge, et, comme les orateurs, tu as varié tes expressions, tu as proféré de magnifiques sentences, et à la fin tu as vomi le venin que ton cœur tenait renfermé. Mais tiens donc pour certain que ni je ne sacrifierai à tes démons, ni je ne t'épouserai, toi qui es leur esclave. D'ailleurs, les supplices dont tu me menaces me seront plus chers que les diamants et l'or le plus épuré, et la mort, qui n'est qu'un passage, me conduira de suite à la gloire. Ainsi, fais promptement ce dont tu me menaces ; car j'ai un ardent désir de voler aux embrassements de l'Époux céleste, et j'apparaîtrai d'autant plus belle en sa présence que tu m'auras fait endurer de plus cruels tourments. » Le juge, embarrassé de répondre à des paroles prononcées avec tant d'assurance, et se voyant couvert d'une cruelle

confusion, ne savait ni que faire ni que dire contre elle. Enfin, sous l'inspiration de Satan, il rendit cette sentence : « En vertu de l'édit impérial, qui condamne à une funeste mort tous les adorateurs du Christ, nous ordonnons que Restituta, citoyenne romaine, magicienne, maîtresse et directrice des chrétiens, soit conduite aux bords de la rivière de Caruellus ; que là on lui fasse subir la sentence capitale avec ses associés, et que l'on jette leurs têtes dans le courant, afin que les poissons se nourrissent de cette langue qui n'a point craint de se rebeller contre les dieux. »

On conduisit donc la victime du Christ au lieu de l'immolation. En s'y rendant, elle hâtait le pas, tout en priant avec ses compagnons ; sa démarche était dégagée comme si elle eût célébré les noces mondaines avec quelque illustre personnage. Lorsqu'on fut arrivé au bord de la rivière, on lui ordonna de se mettre à genoux et de tendre le cou. Mais elle demanda et obtint un peu de délai pour vaquer à la prière. S'étant donc jetée à genoux avec ses compagnons, elle fit à Dieu cette prière : « Nous vous bénissons, Seigneur, Créateur de toutes choses, qui nous avez amenés à cette heure, afin que, subissant pour vous une mort temporelle, nous jouissions aussitôt, par votre miséricorde, de l'éternelle vie. Recevez nos âmes, nous vous en conjurons, et donnez à vos serviteurs les récompenses que vous avez promises. » Alors, présentant sa tête, la martyre du Christ, la vierge Restituta fut décapitée avec le prêtre Cyrille et deux autres chrétiens, le six des calendes de juin. Le Caruellus fut quelque temps dépositaire de leurs têtes ; mais le ciel reçut leurs âmes pour les garder à jamais. Les bourreaux laissèrent leurs corps sans sépulture, afin qu'ils devinssent la pâture des bêtes et des oiseaux. En retournant à la ville, ils racontaient aux passants la mort de ces Saints.

Cette nouvelle produisit une grande sensation dans la ville : le peuple fidèle se réunit ; comme des fils ils pleurent leur mère, comme des disciples, leur maîtresse, si promptement et si clandestinement enlevée. Aussitôt ils se rendent en toute hâte vers la rivière, dans le désir de voir les corps saints, bien que sans

vie. Lorsqu'ils y furent arrivés et qu'ils virent ces corps privés de leurs têtes, ce fut un redoublement de douleur et de sanglots : ils coururent le long de la rivière, dans l'espoir que les eaux auraient rejeté ces têtes sur la rive. Mais, ne les ayant point trouvées, ils ensevelirent les corps dans la ville, près du lieu où fut bâtie depuis l'église de Saint-Jean-Baptiste. Le feu de la persécution ayant été éteint, on construisit en ce lieu une basilique en l'honneur de la Sainte, qui est toujours dignement honorée par les fidèles, au même endroit où elle avait autrefois enduré tant de tourments. Par la faveur du Christ, l'invocation de son nom y opère bien des miracles, de sorte que dès ici-bas on voit clairement de quelle gloire elle jouit dans les cieux. Et ce n'est pas seulement au lieu où reposent ses cendres que s'opèrent des prodiges, on en voit encore éclater dans tous les environs, notamment dans les lieux où elle a souffert, et dans ceux où l'on célèbre la mémoire de son nom.

Le septième jour depuis son immolation venait de s'écouler, lorsque cette bienheureuse Martyre du Christ, la vierge Restituta, accompagnée des trois Serviteurs de Dieu qui avaient souffert avec elle, toute resplendissante de gloire au milieu des Anges, apparut au vénérable Amasius, évêque de Sora. Elle lui dit : « Levez-vous, père, et rendez-vous promptement au lieu de notre martyre ; là vous trouverez nos têtes, que les persécuteurs ont jetées dans les flots ; les eaux les ont maintenant rejetées sur la rive. Car le Seigneur si bon n'a pas voulu souffrir que ces têtes qu'il a destinées, dans sa miséricorde toute gratuite, à devenir le rempart assuré de son peuple, devinssent la pâture des poissons. Quand vous les aurez recueillies, vous les réunirez à nos corps. » L'Évêque en ayant averti les fidèles se rendit avec eux au lieu indiqué, où il trouva ces têtes vénérables. Il les réunit à leurs corps et leur donna une glorieuse sépulture, où s'accomplissent presque chaque jour de nombreux miracles, comme le peuvent attester les habitants de Sora et des bourgs voisins.

(Bénédictins de Solesmes.)

SAINT JULES,

MARTYR.[1]

Du temps de la persécution[2] Jules fut arrêté comme chrétien et conduit à Maxime, gouverneur de Mésie. Voici son interrogatoire.

Maxime. Jules, ce qu'on dit de vous est-il vrai ? — Jules. Rien n'est plus vrai, je suis chrétien ; je ne puis me faire passer pour autre que ce que je suis en effet. — Maxime. Comment ? Ignorez-vous qu'il y a des édits qui veulent qu'on sacrifie aux dieux ? — Jules. Mais je suis chrétien et je ne saurais faire ce qu'on veut que je fasse. Je n'irai point renoncer au Dieu que j'adore, qui est le Dieu vivant, le Dieu véritable. — Maxime. Quoi ! y a-t-il tant d'inconvénients à sacrifier ? On en est quitte pour un grain d'encens, puis on se retire. — J les. La loi de Dieu me le défend, je ne dois pas à son préjudice déférer à celle d'un prince infidèle. Au reste, j'ai porté les armes vingt-six ans ; mais durant tout ce temps-là on ne m'a point vu commettre une mauvaise action, qui m'ait obligé de comparaître devant les tribunaux. J'ai fait sept campagnes, sans que qui que ce soit se puisse plaindre que je lui aie fait la moindre violence ; et cependant quand il a fallu se battre, je n'ai pas moins bien fait mon devoir qu'un autre. Le prince ne m'a jamais trouvé en faute ; et maintenant qu'il s'agit de marquer à Dieu ma fidélité, je lui en manquerais ? — Maxime. Dans quel corps avez-vous servi ? — Jules. Je n'ai point quitté l'armée ; j'ai toujours servi, quoique je fusse vétéran. Mais cela ne m'a pas empêché d'adorer toujours le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et je ne prétends pas maintenant lui être moins fidèle. — Maxime. Vous me paraissez un homme sage, un homme solide ; laissez-vous donc persuader de sacrifier. — Jules. Je ne puis ; je ne m'exposerai pas à perdre mon âme pour toute une éternité. Il y a un trop grand péché à cela. — Maxime. Eh bien, je le prends sur moi. C'est moi qui vous fais violence, et je veux bien qu'on

[1] Le 27 mai, il souffrit à Durostore, ville épiscopale dans la basse Mésie, et soumise à l'archevêque de Marcianople. Ce n'est aujourd'hui qu'un village de Bulgarie.

[2] Peut-être celle de Dioclétien.

crois que ce n'est pas de votre bon gré que vous faites la chose. Sacrifiez donc ; et après, vous vous retirerez doucement chez vous sans que personne ose vous rien dire. Tenez, voilà dix pièces d'argent que je vous prie de vouloir accepter. — Jules. Ni l'argent du démon, ni vos beaux discours ne font aucune impression sur moi. Je ne me priverai pas moi-même pour si peu de chose, de la possession de mon Dieu. Je ne le renoncerai point. Vous pouvez donc, quand il vous plaira, prononcer contre moi, comme chrétien, la sentence de mort. — Maxime. Écoutez ; si vous n'obéissez, je ne pourrai me dispenser de vous faire couper la tête. — Jules. Bon vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Je vous conjure seulement de ne pas différer ; et je vous le demande par le salut des empereurs. — Maxime. Si vous ne sacrifiez, je pourrai bien vous satisfaire. — Jules. Que je vous serai obligé ! — Maxime. Vous vous hâtez de mourir, et vous vous imaginez sans doute, qu'il vous sera glorieux de souffrir la mort. — Jules. Oui, si je suis assez heureux que de la souffrir pour une si bonne cause, ma gloire ne peut être plus grande. — Maxime. Il est beau, je l'avoue, de mourir pour la patrie, pour la défense des lois, et je serai le premier à vous y porter ; mais... — Jules. C'est donc pour la défense des lois que je suis prêt à mourir ; pour la défense des lois divines. — Maxime. Dites, de celles que vous avez reçues d'un homme attaché à une Croix. Quelle folie de préférer un homme du commun, qui ne vit plus, à des princes qui vivent, qui règnent et qui peuvent vous rendre heureux ! — Jules. Il est vrai que cet homme dont vous parlez, ne vit plus ; mais c'est qu'il a bien voulu mourir pour nos péchés ; et c'est cette mort même qui est pour nous le principe d'une vie éternelle. Car enfin Dieu est éternel, et quiconque ne craindra point de le confesser, vivra éternellement ; mais quiconque sera assez lâche pour le renoncer, périra éternellement. — Maxime. Vous me faites pitié : croyez-moi, sacrifiez, et laissez là votre vie éternelle : contentez-vous de vivre avec nous. — Jules. Cette vie que vous m'offrez est une véritable mort ; et cette mort dont vous me menacez, est une véritable vie. — Maxime. Sacrifiez, et ne m'obligez pas à vous faire mourir. — Jules. Et c'est ce que je

souhaite de tout mon cœur. Si j'ai mérité quelque grâce de vous, que ce soit celle de m'ôter promptement du monde. — Maxime. Voilà donc votre résolution, et c'est tout de bon que vous aimez mieux mourir que de vivre? — Jules. Oui. Pour vivre toujours, il faut que je meure ainsi. Maxime prononça cette sentence : « Sur le refus que Jules fait d'obéir aux empereurs, nous l'avons condamné à perdre la tête. »

Comme on le conduisait au lieu où il devait être exécuté, tous ceux qui se trouvaient sur son passage, se jetaient à son cou et l'embrassaient, et il leur disait : Que chacun prenne garde au motif qui l'oblige à m'embrasser.

Or, parmi les soldats qui étaient commandés pour le mener au supplice, il y en avait un nommé Hésychius qui était chrétien. Il conjurait avec ardeur le saint Martyr de se souvenir de la promesse qu'il lui avait faite. « Voici, lui disait-il, le moment de l'accomplir. Vous allez recevoir la couronne qui est due à ceux qui confessent Jésus-Christ. Faites donc que je vous suive de près. Je vous prie aussi quand vous serez arrivé au ciel, de saluer de ma part Pasicrate et Valention [1], qui y sont déjà. » Jules embrassant Hésychius, lui dit : « Allons, mon frère, dépêchez-vous de venir. Ceux que vous m'avez prié de saluer pour vous, ont déjà reçu vos compliments. » Prenant ensuite son mouchoir, il s'en fit un bandeau ; et présentant le cou au bourreau, il dit : « Seigneur Jésus, pour qui je meurs, daignez recevoir mon âme, et lui donner place parmi vos Saints. » Et dans le moment même le bourreau lui fit tomber la tête du premier coup.

(Drouet de Maupertuy.)

SAINT JEAN Ier,

PAPE ET MARTYR.

Jean, fils de Constance, né en Toscane, était venu de Florence à Rome, où il fut élevé dans les sciences et la piété. Ayant été admis dans le clergé, il s'y distingua de telle sorte, que d'un commun consentement il fut élu l'an 523 pour gouverner l'Église

[1] Le 25 mai.

romaine, après la mort du Pape Hormisdas. L'empire d'Orient était alors sous la conduite de Justin Ier, et l'Italie obéissait à Théodoric, roi des Goths, qui s'étaient rendus les maîtres du pays. Comme Justin était un prince affectionné à la religion catholique, il avait fait des édits très-sévères contre tous les hérétiques, sans y comprendre néanmoins les ariens, qu'il avait cru d'abord devoir ménager à cause de son alliance avec Théodoric, qui en était alors le plus puissant protecteur. Mais considérant que la loi de Dieu défend d'épargner ceux qui sont ses ennemis, il résolut de ne plus excepter ces hérétiques dans les ordonnances qu'il publiait contre les autres.

C'est pourquoi, il donna un ordre par lequel les ariens, qui vivaient dans l'empire, étaient obligés de remettre toutes leurs églises entre les mains des catholiques. Ces hérétiques ne manquèrent pas de recourir à Théodoric, qui parut d'autant plus irrité de la conduite de l'empereur, que pour procurer la paix à ceux de sa secte, il traitait fort bien les catholiques dans tous ses États, et avait même rendu à l'Église romaine une assistance contre les schismatiques, qu'elle aurait à peine osé espérer des princes les plus catholiques. Il en écrivit plusieurs fois à Justin, et il en reçut diverses réponses, mais qui ne lui donnaient point la satisfaction qu'il demandait : car ce prince zélé pour la foi orthodoxe et pour l'honneur de l'Église catholique, crut devoir préférer à toutes choses l'amour de la religion, qu'il regardait comme l'appui le plus puissant qu'il pût procurer à son empire. Il ne craignit point de s'exposer pour ce sujet à l'inimitié d'un roi si redoutable auquel il était allié d'ailleurs, quoique les empereurs ses prédécesseurs eussent fait paraître toujours beaucoup d'empressement pour entretenir la paix avec lui.

Théodoric ne se rebuta point : et voyant que les moyens dont il avait usé jusque-là n'avaient produit aucun effet, il résolut d'en employer un plus efficace. Ce fut d'obliger le Pape Jean de se joindre à une célèbre ambassade qu'il envoyait à l'empereur, afin qu'il fût le dépositaire des paroles qu'ils se donneraient pour l'observation de la paix. Pour engager ce souverain Pontife à se charger de cette négociation, il le menaça s'il le refusait de trai-

ter les catholiques dans l'Italie, de la même manière que Justin traitait les ariens dans l'Orient. Ce saint Pape considérant la colère où était Théodoric et le péril dont toute l'Italie était menacée se vit contraint de faire une chose fort nouvelle à un Souverain Pontife, qui était d'abandonner Rome, pour aller à Constantinople, chargé des négociations d'un prince hérétique contre les intérêts de l'Église catholique. La ville qui n'était point accoutumée à de tels exemples parut être toute en désolation, lorsqu'elle vit que son pasteur la quittait de la sorte et pour un tel sujet : plusieurs ne purent le laisser partir sans répandre beaucoup de larmes. Jean ne pouvait pas n'être point touché de ces démonstrations de son peuple : mais quelque sensible qu'il y fût dans le cœur, il ne diminua rien de tout ce qui pouvait dépendre de lui pour soutenir sa dignité, étant assuré que ce nouveau genre de persécution loin de l'obscurcir ou de l'avilir, la rendrait encore plus illustre. Théodoric ayant fait équiper le vaisseau qui devait le porter à Constantinople, lui donna cinq évêques, dont les principaux étaient Ecclésius de Ravenne et saint Eusèbe de Fano pour compagnons de son ambassade : et il leur associa quatre sénateurs Romains, dont trois qui se nommaient Théodore, Importun et Agapet avaient été consuls, et le quatrième qui s'appelait aussi Agapet et qui mourut à son retour dans la Thessalonique, était patrice.

Les ordres que portait une si illustre ambassade étaient encore plus forts que les premières propositions que l'empereur Théodoric avait faites à l'empereur Justin, parce qu'il était irrité tout de nouveau de ce que le Pape n'avait pas voulu lui répondre du succès avant son départ. Il le chargea expressément de déclarer à l'empereur que si l'on ne rétablissait les ariens dans les églises qui leur avaient été ôtées en Orient, il en coûterait la vie à tous les catholiques de l'Italie. Lorsqu'on sut à Constantinople la venue de l'Évêque de l'ancienne Rome, le peuple de la ville alla fort loin au-devant de lui portant des croix et des flambeaux pour faire honneur aux Apôtres saint Pierre et saint Paul. Les plus anciens félicitaient la ville du bonheur qu'elle avait de recevoir leur successeur, et disaient que l'Église d'Orient n'avait pas encore

eu l'avantage de voir chez elle de souverain Pontife, excepté le Pape Clément, lorsque du temps de l'empereur Trajan, il fut relégué dans la Chersonèse.

L'empereur voulant marquer son respect pour Dieu, par l'honneur qu'il rendait à celui qui représentait sur la terre par sa puissance spirituelle, se prosterna jusqu'en terre lorsqu'il salua le Saint Père, et eut une joie extrême de recevoir dans son palais le premier Vicaire de Jésus-Christ et le successeur de saint Pierre. De sorte qu'encore qu'il eût été couronné par Jean, patriarche de Constantinople, après avoir été élu empereur, il voulut recevoir de nouveau la couronne des mains du Pape, qu'il regardait comme saint Pierre même. On a voulu nous persuader que notre Saint avait traité avec ce religieux empereur, non comme l'ambassadeur d'un roi arien, mais comme le pasteur de l'Église catholique, qu'ainsi sans s'étonner l'un et l'autre des menaces de Théodoric, ils se fortifièrent de plus en plus dans la généreuse résolution de préférer la gloire de Dieu à tous les intérêts du monde. On prétend même qu'au lieu de rendre aux ariens les églises qui leur avaient été ôtées, on rétablit l'exercice de la religion catholique, dans celles où il ne l'avait pas encore été. La nouvelle qu'en eut Théodoric le mit en une colère si étrange, que si l'on en croit les auteurs, il disposa de tous côtés des gladiateurs dans l'Italie, pour tuer les catholiques qui leur tomberaient sous la main. Mais ce trait de cruauté est trop inouï pour trouver créance dans l'esprit de ceux qui font réflexion sur la conduite que Théodoric avait tenue jusque-là. Il n'est pas moins incroyable que le Pape ait écrit avant ou depuis son retour aux évêques la lettre qui porte son nom, et qui leur ordonne d'ôter aux ariens dans l'Italie, toutes les églises que le roi leur avait données, et de les consacrer pour les catholiques. D'un autre côté l'événement et les suites de l'ambassade, semblaient faire juger qu'Anastase le Bibliothécaire, qui ne vivait que trois cent cinquante ans après notre Saint, aurait pu avoir été mal informé lorsqu'il a cru que l'empereur Justin, pour sauver les catholiques d'Italie, avait rendu aux ariens par tout l'empire les églises qu'il leur avait ôtées.

C'est néanmoins ce que ce prince se vit obligé de faire suivant l'avis de notre saint Pape et des autres ambassadeurs romains. De sorte que non content d'accorder à Théodoric, toutes ses autres demandes qui n'intéressaient pas la religion catholique, il se relâcha encore de la rigueur de ses édits, et fit rendre les églises aux ariens. Saint Grégoire le Grand, qui vivait quatre-vingts ans après notre Saint, rapporte deux miracles de lui, dont l'un arriva sur le chemin de Constantinople, lorsque passant par l'isthme de Corinthe, il emprunta un cheval qui, après l'avoir porté, n'en voulut plus souffrir d'autre : le second fut la guérison d'un aveugle aux portes de la ville lorsqu'il fit son entrée. Le patriarche de Constantinople, donna au Pape le premier rang avec tous les honneurs de son église : et notre Saint y officia pontificalement le jour de Pâques selon les usages et la langue de l'Église romaine. Il paraît que ce fut le même jour, qu'il fit la cérémonie du second couronnement de l'empereur. Il accorda en même temps sa communion à tous les évêques de l'Orient : et il n'en excepta que Timothée, patriarche d'Alexandrie, qui était eutychien et ennemi du concile de Chalcédoine.

Durant le peu de séjour que saint Jean fit à Constantinople, Théodoric, qui pour un roi barbare et hérétique, n'avait pas laissé de passer jusque-là pour un prince équitable et modéré, avait tellement changé de conduite, qu'on ne remarquait plus en lui que la cruauté d'un tyran. Sur des soupçons injustes et sur des calomnies, il fit arrêter en différents temps les deux premiers hommes de la ville de Rome, Symmaque et son gendre Boëce philosophe chrétien qui avaient été consuls l'un et l'autre, et qui joignaient une rare vertu à la considération que le rang de leur naissance, leurs dignités, leurs richesses et leur mérite personnel leur donnaient dans le monde. Il avait même déjà fait mourir le dernier d'une manière tout à fait indigne, lorsque le Pape Jean arriva en Italie de son ambassade de Constantinople. La jalousie qu'eut ce roi des honneurs que l'empereur Justin avait rendus à notre Saint et aux autres ambassadeurs, ne fit qu'augmenter les soupçons qu'il avait que les premiers de Rome étaient d'intelligence avec ce prince, pour remettre la ville sous son obéissance.

Il envoya prendre le Pape comme il se disposait à venir lui rendre compte de sa négociation et le fit conduire dans les prisons de Ravenne. Il fit aussi arrêter les trois autres ambassadeurs du corps du sénat ; car nous avons remarqué que le quatrième était décédé à Thessalonique. La crainte qu'il eut de faire révolter ouvertement les Romains et une partie de l'Italie, qui tendait déjà les bras à l'empereur, l'empêcha de faire mourir tant d'illustres prisonniers par l'épée : mais il prit le parti d'une autre cruauté encore plus grande, en leur faisant souffrir toutes sortes d'incommodités pour s'en délivrer sans éclat. C'est ainsi que le bienheureux Pape se vit en peu de jours consumé de faim et de misères dans cette triste prison, jusqu'à ce que succombant sous le poids de tant de souffrances, il fut heureusement affranchi des liens du corps et par une mort précieuse devant Dieu alla recevoir de ses mains la couronne du martyre, le 18 mai de l'an 526, après deux ans et neuf mois de pontificat.

Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur, par la guérison miraculeuse d'un énergumène, qui fut délivré de son mal, par l'attouchement du corps, lorsqu'on le mit sur le lit mortuaire pour l'exposer au peuple. Il fut porté avec une pompe extraordinaire hors de la ville de Ravenne, et mis dans un tombeau du cimetière public. Quelques-uns ont cru qu'il avait été transporté à Rome dix jours après, mais contre toute apparence. Le roi Théodoric ayant laissé mourir de même les autres ambassadeurs sans avoir plus d'égard à leur rang, condamna aussi Symmaque beau-père de Boëce, à perdre la tête au mois d'août suivant. Peu de jours après il fut attaqué d'une fâcheuse diarrhée qui le tourmenta furieusement pendant trois jours. Ce fut dans ce fâcheux intervalle que ses officiers lui ayant servi à table la tête d'un poisson de prodigieuse grandeur, il s'imagina voir celle de Symmaque, qui le menaçait de le dévorer d'une manière terrible. La frayeur qu'il en eut lui causa un tel tremblement, qu'on fut obligé de le porter à demi mort sur son lit, où il rendit l'âme au bout de quelques heures, et quatre-vingt-dix jours après la mort du bienheureux Pape.

Il y avait quatre ans que le corps de ce saint Pape reposait près

de Ravenne, lorsque son successeur Félix III, secondé du clergé et du peuple romain, le fit revenir à Rome par la permission du roi Athalaric, petit-fils et successeur de Théodoric. Cette translation fut un véritable triomphe pour la mémoire de saint Jean ; la pompe y fut très-magnifique, mais toute religieuse. Son corps fut honorablement déposé le lendemain dans l'église de Saint-Pierre. Le jour de cette translation est celui que l'Église romaine a choisi plutôt que celui de sa mort, pour honorer sa mémoire d'un culte public. C'était le 27 mai de l'an 530, et c'est le jour auquel les bréviaires et les martyrologes modernes font mention de lui suivant Anastase le Bibliothécaire : mais les anciens tels que ceux de Bède, d'Adon, de Notker, de Raban et d'Usuard n'ont marqué sa fête qu'au jour suivant, qui fut celui de sa seconde sépulture ou de sa déposition dans le Vatican. C'est encore aujourd'hui une opinion commune à Rome, que le corps de ce saint Pape se conserve toujours dans l'église du Vatican, mais personne ne peut montrer l'endroit où il est caché à cause d'une seconde translation, qui s'en fit depuis au premier jour de juin, et dont on a négligé de faire passer les circonstances à la postérité.

LE BIENHEUREUX BOÈCE.

Boèce, nommé en latin *Anitius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, naquit à Rome en 460. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour y continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge, et quelque temps après il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille, il s'engagea dans l'état du mariage. La femme qu'il épousa se nommait Elpis; elle était encore moins recommandable par sa beauté que par sa piété et son savoir. C'est à elle que l'on attribue les hymnes que l'Église chante à la fête de saint Pierre et de saint Paul. (Boèce, l. II, *de Consol.*)

Le roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolète ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boèce particulièrement. Il fut si charmé de la générosité

de ses sentiments, jointe à une grande étendue de connaissances et à une rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'État, et le plus d'accès auprès du prince.

Boëce forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non-seulement il l'empêcha de persécuter les catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée ; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets ; qu'un roi était véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse ; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs ; et que s'il le remplit fidèlement, il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'état est méprisé au dehors, faible au dedans, et malheureux de tous côtés ; le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent, ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imprimer de la terreur aux puissances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre insistait fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple ; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs, adultères ; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple ; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public ; qu'elle bannissait, en un mot, tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le roi

des Goths à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès, l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talents, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un État. Il l'exhortait encore à être magnifique dans les édifices publics, et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennode. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boèce, un Ennode, etc. ; et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du roi des Goths, reçut une très-bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti !

Boèce se délassait par l'étude, de l'application aux affaires publiques. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à faire des instruments de mathématiques. Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis roi des Français. Il envoya aussi à Gondebaud, roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différents aspects du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction de ces machines. Les Bourguignons ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir, et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que per-

sonne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines, et leur imprimait le mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boèce et les Bourguignons, et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'Évangile.

Boèce fut longtemps l'oracle de Théodoric, et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et, par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Après la mort d'Elpis, il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il eut d'elle deux fils, qui, quoique jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit en cette circonstance toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville accompagnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux ; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les compliments du roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances !

Théodoric se voyant affermi sur le trône, se livra au penchant qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux, il devint mélancolique, jaloux, et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le

peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent porter dans les greniers du prince le blé qu'ils achetèrent à très-bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de probité, entre autres Albin et Paulin. Boèce se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boèce entreprit de faire un dernier effort; il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques. Il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance de tous les sénateurs. Nous respectons, ajouta-t-il, l'autorité royale dans quelques mains qu'elle se puisse trouver, et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libre que sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes, et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point, qu'on ne peut plus être né riche impunément; et que d'avoir des biens est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissements du peuple. Daignez vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau et non l'écorcher. Il n'y a point de tribut qui puisse être comparé à l'avantage précieux qu'un prince retire de l'amour de ses sujets. » Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces; d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte; de porter vos sujets dans votre sein, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des rois est, non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères, et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémis-

sont sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire par leurs sueurs et leur sang l'avarice de quelques particuliers qu'on peut comparer à un feu qui dévore, et à un gouffre qui engloutit tout. »

Théodoric regarda ce discours comme un acte de rébellion ; il gagna une partie du sénat, et fit prononcer contre Boèce un décret de bannissement. Peu de temps après, c'est-à-dire en 523, lui et Symmaque son beau-père, furent arrêtés et renfermés dans le château de Pavie. Trigille et Conigaste les accusèrent de haute trahison. Rien ne fut prouvé ; mais cela n'empêcha pas que l'on ne condamnât Symmaque à être décapité en 524. L'année suivante, on fit mourir Boèce dans un désert également éloigné de Rome et de Pavie. On dit qu'on le tourmenta par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et qu'en tournant cette roue, on la serra avec tant de violence, que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une poutre où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons sur toutes les parties du corps, depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva avec la hache ou l'épée. Ainsi mourut ce grand homme, le 23 octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Les catholiques enlevèrent son corps, et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III, lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables.

Tous les biens de Boèce furent confisqués. Amalasonte, fille de Théodoric, les fit rendre depuis à sa veuve, qui vécut jusqu'au temps où Bélisaire chassa les Goths d'Italie. Le général romain donna des ordres pour qu'on abattît toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne. Il subsiste encore aujourd'hui, et il fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

Théodoric termina sa vie de la manière la plus tragique. Lors-

qu'il eut condamné à mort les plus illustres membres du sénat, il tomba dans une profonde mélancolie, et devint la proie de toutes les impressions affligeantes que produisent la crainte et la jalousie, jointes aux remords d'une conscience agitée par le souvenir du crime. Environ trois mois après la mort du saint Pape Jean, il s'imagina que la tête d'un grand poisson qu'on lui avait servi à table était celle de Symmaque qui demandait vengeance contre lui. Il fut impossible de calmer ses frayeurs. Dans cet accès frénétique, on le porta sur son lit, et il périt misérablement quelques jours après

Les sentiments sont partagés sur la vraie cause de la mort de Boèce. Il paraît que le zèle pour la religion, qui lui était commun avec le saint Pape Jean, contribua principalement à lui attirer l'indignation de Théodoric. Sa piété, et la constance admirable avec laquelle il souffrit son supplice, qu'il appelait une faveur du ciel, ont rendu sa mémoire chère à toutes les âmes vertueuses. Il fut encore le martyr de la liberté publique et de la dignité du sénat romain. Un ancien auteur publié par Mabillon, *Itin. Ital.*, p. 22, dit qu'il fut convaincu d'entretenir des intelligences avec la cour de Constantinople contre Théodoric ; mais les autres écrivains ne rapportant rien de tel, on doit conclure que c'était là une calomnie de ses ennemis.

Boece traduisit de grec en latin les ouvrages d'Euclide, de Ptolomée, de Platon, d'Aristote, d'Archimède, etc. On remarquait dans ses traductions, tant de netteté, d'élégance et de pureté, que Cassiodore, l. 1, *ep.* 45, ne balançait pas à les préférer aux originaux. Il fut le premier qui mit en latin plusieurs traités d'Aristote, et il s'y détermina par l'estime singulière qu'il faisait de la méthode et de la manière de raisonner du philosophe grec.

Les autres ouvrages qui sortirent de la plume de Boece, sont

1° Le livre *Des deux natures et d'une personne en Jésus-Christ, contre les erreurs d'Eutychès et de Nestorius*, écrit vers l'an 513, et adressé à Jean, diacre de l'Église romaine, qui depuis fut Pape et martyr. Presque tous les écrits de Boèce sont adressés à la même personne.

2° Le livre de *L'unité de Dieu*, écrit d'une manière très-abstraite. Il y est prouvé que la Trinité est un seul Dieu, et non pas trois dieux.

3° Le livre intitulé, *Si le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être affirmés substantiellement de la divinité*, écrit en forme de lettre. L'auteur y montre que les attributs relatifs ne peuvent être affirmés substantiellement de la divinité ; de sorte qu'on ne peut pas dire du Fils qu'il est le Père, ni du Saint-Esprit qu'il est le Père ou le Fils, ni conséquemment que la divinité soit le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, quoiqu'elle soit renfermée dans ces trois personnes.

4° Le livre intitulé, *Si tout ce qui est, est bon*, contre les manichéens.

5° La *Profession de foi*, composée dans un temps où l'Église était déchirée par le schisme et l'hérésie. Il y a peu d'ouvrages dans l'antiquité ecclésiastique où l'on remarque autant de méthode et de solidité. L'éditeur l'appelle avec raison un livre d'or. La profession de foi de Boèce fut imprimée à Leyde en 1656, par les soins de René Vallin[1].

6° Les cinq livres *De la consolation de la philosophie*, en forme de dialogues. C'est le chef-d'œuvre de Boèce. Il composa cet ouvrage qui est mêlé de vers et de prose, sans le secours d'aucun livre, lorsque renfermé dans les prisons de Pavie, il subissait de fréquents interrogatoires, et qu'il s'attendait tous les jours à terminer sa vie au milieu des tortures. Il y feint de s'entretenir avec la sagesse incréée, et quoiqu'il ne prononce pas le nom de Jésus-Christ, il fait paraître les sentiments d'un parfait chrétien. Il prouve par la raison la vérité d'une Providence, et parle des supplices réservés aux méchants dans l'autre vie. La versification des livres *De la consolation de la philosophie*, est de beaucoup inférieure à la prose, mais les pensées sont partout pleines de grandeur et de sublimité. L'auteur est sans contredit un des plus beaux génies qui aient jamais existé. Il conçoit les choses d'une manière noble, et s'exprime avec autant de justesse que de faci-

[1] Tout ce qui précède répond suffisamment aux doutes de quelques allemands sur la religion de Boèce.

lité, même dans les matières les plus abstraites. Enfin, l'ouvrage dont nous parlons peut être comparé, pour la pureté du style, pour la vérité et la sublimité des pensées, pour la douceur et la propriété de l'expression, à tout ce que les beaux siècles de l'éloquence romaine ont produit de plus parfait. Le style des ouvrages que Boèce composa dans sa jeunesse est moins pur et moins châtié.

7° Divers traités philosophiques qui sont peu importants[1].

Le P. Papebroch donne à Boèce le titre de Saint, et joint sa vie à celle du Pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le calendrier de Ferrari, et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à Saint-Pierre. Voyez Papebroch, t. IV *maii*, p. 707.

(GODESCARD.)

SAINT EUTROPE,

ÉVÊQUE D'ORANGE.

Eutrope naquit à Marseille d'une famille noble et riche, dans le premier tiers du ve siècle. Il fut élevé avec soin et fit de bonnes études. Il avait de la piété et des mœurs. Sa famille le maria convenablement. Mais lorsqu'il eut perdu sa femme, il se décida, frappé de l'instabilité des choses de ce monde, à ne vivre plus que pour Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustathe, évêque de Marseille, à l'admettre dans son clergé. Il devint prêtre, et dans cette fonction si auguste, il se montra un modèle de sainteté.

Nous empruntons au savant auteur de sa vie, les détails de l'épiscopat de saint Eutrope à Orange :

1. Il s'est fait plusieurs éditions générales des œuvres de Boèce, dont la plus ancienne est celle de Venise, en 1491. Les livres de la *Consolation de la philosophie* ont été imprimés séparément un grand nombre de fois, et traduits en presque toutes les langues.

L'abbé Gervaise, prévôt de Saint-Martin de Tours, et mort évêque d'Horren, donna à Paris, en 1715, la vie de Boèce avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. Voyez encore la Bibliothèque latine de Fabricius, t. III; D. Ceillier, t. XV, et la vie de Boèce, par Richard Granam, vicomte de Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la *Consolation de la philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes.

« Non loin des bords du Rhône, au milieu d'une vaste plaine, dit M. l'abbé Magnan, s'élève sur le flanc d'un rocher l'antique cité d'Orange. Elle était l'une des plus florissantes des Gaules au temps des Romains. Elle leur plut par son ciel toujours pur, par sa plaine riante et fertile, douce image de la campagne de Rome; par la facilité des rapports qu'elle établissait entre Arles et Lyon. Les Romains y affluèrent, et longtemps elle prospéra. Elle garde encore les traces de son ancienne splendeur dans ses ruines imposantes. Orange a dans l'histoire de l'Église une illustration plus précieuse encore. Il s'y est tenu deux conciles célèbres, le second surtout, dont les décisions, bénies du ciel, écrasèrent l'hérésie qui agita la Gaule au ve siècle. Elle a donné à l'Église plusieurs saints Pontifes, et, s'il faut en croire une tradition respectable, elle eut pour premier évêque un des disciples immédiats du Sauveur, un autre Eutrope que celui dont nous retraçons la vie. Tandis que saint Lazare fondait l'église de Marseille, que saint Trophyme plantait la foi dans Arles, Eutrope vint apporter à Orange les enseignements qu'il avait reçus de la bouche même de Jésus-Christ, et y établit comme une des églises apostoliques. Aussi, le nom d'Orange fut célèbre dans l'antiquité.

« Mais ce qui avait fait sa gloire au temps des Romains, fit sa perte lors de l'invasion des barbares. Ses monuments, ses richesses, son heureuse situation, sa vieille renommée, y attirèrent tous ceux qui envahirent les Gaules. Elle fut prise diverses fois ; ses monuments furent abattus, ses campagnes ruinées. Les Visigoths venaient de la prendre à leur tour, quand elle eut la douleur de perdre son évêque, appelé Juste. Le peuple et le clergé s'étant réunis suivant la coutume, délibérèrent ensemble sur le choix du successeur. Les suffrages demeurèrent longtemps incertains. On voulait un évêque qui pût, par la force de son âme et par l'ardeur de sa charité, remédier aux maux de toutes sortes qui affligeaient le peuple, et réparer les ruines spirituelles par l'exemple de toutes les vertus. On nomma les personnages les plus illustres de la province, les hommes les plus capables, par leurs brillantes qualités, de fixer le choix de l'assemblée. Aucun ne fut assez heureux pour l'obtenir. Quel que fût l'éclat que jetât

leur vertu, on les trouva peu propres à remplir la mission que les circonstances créaient à leur futur pontife. Inquiets, livrés à la tristesse, ils désespéraient presque de trouver encore l'homme qu'ils cherchaient, quand le nom d'Eutrope fut prononcé. Ce nom vola de bouche en bouche, et en même temps la joie brilla sur tous les visages ; de toutes les poitrines partit une acclamation unanime : le choix était fait. Une députation partit d'Orange pour aller porter à Eutrope les vœux de tout un peuple.

« Il dut balancer longtemps, refuser l'honneur qu'on lui offrait, se jugeant indigne d'une pareille gloire, se croyant trop faible pour un si grand fardeau. Enfin, il céda, pensant que Dieu l'exigeait de son obéissance, et il accepta la dignité de pontife avec les mêmes sentiments d'humilité qui l'avaient d'abord poussé à la refuser. Il partit pour Orange avec les députés de cette Église, comme c'était la coutume. Il est probable que la province romaine étant parcourue par les barbares, et les évêques retenus dans leurs églises par la crainte de leur cruauté, il ne reçut pas la consécration épiscopale dans son église, mais plutôt à Marseille, et peut-être à Arles, où se trouvait le métropolitain. L'auteur de sa Vie semble faire entendre qu'il avait été déjà sacré évêque lorsqu'il entra dans Orange. L'aspect de cette ville désolée, ses ruines, les traces encore visibles des ravages des barbares, firent sur son âme une douloureuse impression. Son cœur céda-t-il à un mouvement de faiblesse ? ou peut-être, dans les sentiments d'humilité dont il était pénétré, ne se crut-il pas assez fort pour remédier à tant de maux, pour relever tant de ruines ? Notre âme est un abîme profond, et notre misère spirituelle est si grande, que souvent il est difficile de définir exactement les motifs qui nous déterminent. Ce qui est certain, c'est qu'Eutrope, effrayé du triste état où les barbares avaient réduit son peuple, conçut le projet de le quitter. Il garda un secret profond, et, au moment où personne ne s'y attendait, il prit la fuite et sortit d'Orange. Dieu voulait peut-être, en permettant cet acte de faiblesse, maintenir son serviteur dans la basse estime qu'il avait toujours eue de lui-même. Mais à peine eut-il permis ce mal, si c'en était un, qu'il présenta le remède. Eutrope avait pour directeur de sa vie

et pour ami un certain Aper, qui demeurait à Vienne, quoiqu'il fût Arverne d'origine. Ils avaient pour ami commun saint Sidoine Apollinaire, qui les honorait de ses lettres; ils étaient unis par la communauté de leurs sentiments sur la grâce, car ils étaient tous les deux disciples de saint Augustin. La pureté de vie d'Aper égalait celle de sa doctrine. Saint Eutrope ne put cacher sa fuite à son ami. Il lui fit de vive voix ou par écrit le récit de sa faiblesse. Aper eut la force de ne pas l'approuver, et lui fit cette belle réponse : « Êtes-vous cet Eutrope digne du choix qu'on a fait de vous, et connu par vos vertus? Parce que l'Église qui vous a choisi n'est pas illustre par ses richesses, ne compte pas un grand nombre de serviteurs, ne voit pas s'empresser autour d'elle une foule de nobles, vous la trouvez indigne de votre estime, vous la méprisez, vous la repoussez. Retournez sur vos pas, et sachez que Dieu lui-même vous a confié le soin de cette Église. Ne doutez pas de sa grandeur et de sa noblesse, car ce qui fait son lustre, c'est la vertu de ses enfants. Ranimez votre courage, redoublez vos prières, afin que vous soyez assez fort pour dissiper les ténèbres de cette tentation du démon. Lisez ce grand maître, et, ce qui est mieux encore, puisque vous l'avez lu, écoutez ses conseils quand il vous apprend à travailler de vos propres mains pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence. »

« Raffermi par ces paroles, Eutrope revient sur ses pas; il rentre dans Orange, et, comprenant admirablement les devoirs que lui impose la charge dont il est revêtu, il s'efforce de les remplir. Son repos, sa santé, sa vie elle-même, il les compte pour rien. La piété est le seul délassement qu'il cherche à ses travaux, et il ne ressent plus la fatigue quand il a répandu son âme devant Dieu par une prière fervente. Il y goûta les délices qu'y trouvent les Saints, il y puisa la force nécessaire pour remplir la mission difficile que lui avait confiée la divine Providence. Il voyait autour de lui un peuple abattu, qu'il fallait ranimer. Depuis longtemps les champs n'étaient plus cultivés; on craignait que les barbares ne vinssent enlever le prix des sueurs et des fatigues, ravager les moissons quand elles seraient mûres. Saint Eutrope s'attache à consoler les hommes qu'il voit livrés au désespoir. Il les fortifie

par l'espérance d'une autre vie, par la pensée de la miséricordieuse bonté de Dieu. Il leur inspire le désir de réparer les dégâts que les barbares ont causés, et, se mettant à leur tête, il commence l'ouvrage tardif des réparations.

« Il ne croit pas déroger à sa dignité en se livrant aux travaux manuels, en marchant sur les traces de saint Paul. Il oublie qu'il ne fut pas élevé pour les travaux pénibles. De ses mains délicates, il pousse la charrue, il creuse des sillons, insensible aux douleurs cuisantes que lui font endurer des fatigues qu'il n'avait jamais éprouvées. Il va dans les forêts abattre des arbres et conquérir sur une nature sauvage de nouvelles terres pour son peuple. Il arrache les épines et les ronces qui couvraient les champs. Sévère pour lui-même, et animé d'une tendre charité envers ceux qui se livraient comme lui à ces rudes travaux, il adoucit leur peine, et il prit souvent le fer de leurs mains pour remuer la terre autour d'une vigne. On aura peine à croire la patience avec laquelle il supportait, pendant l'été, les ardeurs du soleil, et pendant l'hiver, les rigueurs du froid. Ses mains étant glacées.... »

Ici finit le récit de la vie de saint Eutrope, écrite par Vérus, qui lui succéda sur le siége d'Orange. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a pu en découvrir la suite.

Voici en quels termes le Martyrologe gallican parle de saint Eutrope au 27 mai :

« A Orange, de la province ecclésiastique d'Arles, mort de saint Eutrope, évêque de cette ville et confesseur. Venu sur ce siége après Constantin [1], il le dépassa tellement, par ses mérites, qu'il illustra grandement et son pontificat et sa mort par la gloire de la sainteté, qui est la gloire par excellence auprès de Dieu. Vivant, il fit resplendir dans l'Église dont il était le pasteur, de vivants enseignements, c'est-à-dire, ses paroles et ses exemples ; mort, il lui a laissé comme un éclatant ornement ses précieuses dépouilles et son éternel patronage. Vérus, son successeur, a célébré ses

1. Saussay commet ici une erreur. Saint Eutrope succéda à Juste, et non à Constantin. Il n'y a, du reste, aucun évêque de ce nom parmi les prédécesseurs de saint Eutrope.

louanges dans une élégante narration. Sa sainteté obtint une si grande renommée, méritée par ses paroles, ses actions et ses miracles, que le peuple fidèle l'invoqua aussitôt après sa mort, consacra des temples à sa mémoire, implora son patronage et vénéra ses reliques d'un culte religieux. Bien plus, l'Église universelle inscrivit promptement dans les dyptiques sacrés, parmi les Saints les plus illustres, celui que les principaux évêques des Gaules avaient admiré pendant qu'il était au nombre des vivants. Le Pape Hilaire l'honora des saintes distinctions de la salutation apostolique comme un des chefs les plus illustres de l'Église des Gaules.

SAINT BÈDE,

PÈRE DE L'ÉGLISE[1].

Le célèbre dom Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi[2] : « Qui s'est plus appliqué que lui à toutes sortes d'études, et même à enseigner les autres ? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion ? A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas ; à voir la quantité de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre chose que d'écrire. » Camden l'appelle « une lumière singulièrement éclatante ; » et Léland, « la gloire, le plus bel ornement de la nation anglaise, l'homme le plus digne qui fut jamais de jouir d'une réputation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret, que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

[1] Tiré de ce qu'il dit de lui-même dans le dernier chapitre de son *Histoire ecclésiastique* ; de la relation de sa mort, donnée par Cuthbert son disciple, de ses deux vies anonymes, dont l'une est dans Capgrave, et l'autre est citée par Mathew ; de Siméon de Durham, *Hist. Dunelm.*, c. XIV, XV, et *L. de pontif. Eborac. in manuscript. Cotton.* ; de Guillaume de Malmesbury, *de Reg. Angl.*, l. II, c. IV ; de Matthieu de Westminster, *ad an.* 534. Voyez encore Henschénius, t. VI maii, p. 718 ; Mabillon, sect. 3, *Ben.*, p. 1, p. 539 ; Bulteau, t. II, p. 316 Cave, *Hist. littér.*, t. I ; Ceillier, t. XVIII, p. 1 ; Tanner, *Bibl. Script. Britan.*, p. 86 ; la *Biographia Britan.*, t. I. V. Bède ; Smith, *in app. post. Bedæ Eccles. Histor.*, p. 791.

[2] *Traité des Études monast.*, t. I, p. 111 de l'édition in-12, Paris, 1692.

Bède [1], surnommé « le Vénérable, » ne doit point être confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine à Lindisfarne [2]. Il naquit, en 673, dans un village qui peu de temps après fit partie des biens du monastère de Jarrow [3].

Saint Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à Weremouth, près de l'embouchure de la Werre, fonda, en 680, celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tine [4]. Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun de « monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul. » Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres qu'il avait apportés de Rome et de divers pays étrangers. Bède lui ayant été offert par ses parents dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences; il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Géolfrid.

Bède nomme parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons, le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'Yorck, puis de Lichtfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'Yorck. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le Pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec saint Benoît Biscop. Il apprit le grec, de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en

[1] Beda ou Bedas, qui signifie *homme qui prie*, est dérivé du mot *bedan*, prier. Voyez Hickes, *Thesaur. ling. septentrion.*, t. I, p. 172.

[2] *Vita S. Cuthbert.*, c. XXXVII.

[3] Mabillon a démontré par les écrits du Saint, qu'on devait mettre sa naissance en 673. Le village où il vint au monde avait été englouti par la mer avant le temps de Turgot et de Siméon de Durham.

[4] Au-dessous du lieu nommé *Capræ Caput*, qui s'appelle encore aujourd'hui *Goatshead* ou *Gateshead*, vis-à-vis de Newcastle.

effet par son *Ars metrica*, et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement la langue grecque. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait; mais ses Sermons, ainsi que ses Commentaires sur l'Écriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Géolfrid voulut qu'il se préparât aux saints Ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre, en 691, par saint Jean de Béverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située [1]. Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat [2]. Il est appelé dans un ancien livre, « le prêtre de la Messe, » parce qu'il était chargé de chanter tous les jours la Messe conventuelle.

Les moines de Weremouth et de Jarrow, à l'exemple de saint Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit à la tête d'une école nombreuse d'où sortirent d'excellents sujets; il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Écriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église, et rempli ce que la Règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-neuvième année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour mon utilité et pour celle des autres.

[1] Il n'y avait encore point de siége épiscopal à Durham.
[2] Saint Jean de Béverley fut fait évêque d'Hexham en 685, et évêque d'York en 704.

J'ai puisé dans les ouvrages des Pères, et ai fait quelquefois des additions à ce que j'y ai trouvé. » Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages, dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans la suite, il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornements de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté; il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les Commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Basile, etc., sur l'Écriture; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les Livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que dans les Commentaires qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory sous Edouard VI, et qui mourut chanoine de Canterbéry sous la reine Elisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur saint Grégoire le Grand par l'élo-

quence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance[1] que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que même de son vivant, ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard, qui, après avoir été moine de l'église de Christ à Cantorbéry et de Sithiu, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède dans sa vie de saint Jean de Béverley, citée par Léland : « On est surpris, lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce grand homme réussit dans toutes les sciences auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes les difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses compatriotes en état de se former de justes idées des choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres ; ils se civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non-seulement Bède leur enseigna, durant sa vie, la route qui conduit au vrai savoir ; il a encore laissé, pour l'instruction de la jeunesse, des écrits où l'on trouve une espèce d'*Encyclopédie* ou de bibliothèque universelle. Il expliqua presque toute la Bible, dit Fuller ; il traduisit en anglais les psaumes et le Nouveau Testament, et c'est surtout à lui qu'on peut appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Il brilla comme une lumière au milieu d'une génération ignorante et perverse. »

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de saint Chad. Comme lui, il étudia l'Écriture, pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

[1] *De Scrip. Angl.*

Le Pape Sergius avait une estime singulière pour notre Saint. Il lui écrivit une lettre que nous avons encore[1], vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre, il l'invitait en termes fort honorables à venir à Rome, afin qu'il eût la satisfaction de le voir, et de le consulter sur des affaires importantes. Bède, par modestie, supprima cette circonstance. Au reste, il n'alla point à Rome, sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux roi Céolwulph.

Ecgbright ou Egberet, frère d'Eadbyrtht, roi de Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à Yorck, dont il fut sacré évêque en 734. Le Saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à Yorck, après quoi il voulut retourner dans son monastère[2]. L'école qu'il établit dans cette ville devint très-florissante, et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'Yorck. Avant sa mort, il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellents avis. Souvenez-vous, lui disait-il, que la partie la plus essentielle de votre devoir, est de mettre partout des prêtres éclairés et vertueux ; de vous appliquer, avec un zèle infatigable, à nourrir vous-même votre troupeau ; de faire en sorte que le vice disparaisse ; de travailler à la conversion des pécheurs ; d'avoir soin que tous vos diocésains sachent l'oraison dominicale et le symbole des Apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différents articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques qui mènent une vie pure, communient tous les dimanches, ainsi que toutes les fêtes des Apôtres et des Martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome ; mais avertissez les personnes mariées qu'elles

[1] Ap. Malmesb., l. I *de Reg.*, c. III.
[2] Bède, *ep. ad Ecgbright, ap. Smith.*, p. 306.

doivent se préparer à la communion par la continence [1]. Ce dernier point était anciennement de précepte, comme nous le voyons par plusieurs conciles. Par le non-usage, il n'est plus que de conseil; mais c'est un conseil dont saint Charles Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metrica*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître; elle est dans une lettre qu'il écrivit au moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow. Il succéda dans cette dignité à Huethbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici; nous n'y ferons que de légers retranchements [2] : « Cuthbert à Cuthwin, son très-cher condisciple en Jésus-Christ, salut éternel en Notre-Seigneur. J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le petit présent que vous avez bien voulu m'envoyer. Votre lettre m'a causé aussi une grande satisfaction, en ce que j'y ai trouvé ce que je désirais ardemment, savoir, que vous aviez eu soin de prier et de célébrer des messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu notre Père et notre Maître. Par une suite de l'amour que je lui porte, je vous envoie en peu de mots une relation de la manière dont il est sorti de ce monde, relation que je sais que vous attendez de moi.

« Il fut pris d'une difficulté de respirer, sans toutefois ressentir de douleur, environ deux semaines avant Pâques. Il resta dans cet état, conservant sa gaieté ordinaire, et rendant grâces à Dieu nuit et jour, même à toutes les heures, jusqu'à la fête de l'Ascension du Seigneur, qui était le 26 mai. Après nous avoir donné des leçons selon sa coutume, il employait le reste du jour à chanter les psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans la joie et les actions de grâces, n'interrompant cet exercice que par

[1] Bède, *ep. ad Ecgbright*, *ap. Smith.*, p. 311.
[2] Ap. Siméon. Dunchn., *Hist. Duneln.*, l. I, c. xv, et ap. Smith, p. 792.

un sommeil très-court. Lorsqu'il se réveillait, il se remettait à prier, les mains étendues vers le ciel. O homme véritablement heureux! Il chantait ces paroles de saint Paul : « C'est quelque chose d'effroyable que de tomber dans les mains du Dieu vivant, » et plusieurs autres passages de l'Écriture. Comme il était fort versé dans notre langue, il récitait certaines choses en vers anglais, ces paroles par exemple : « Un homme sage ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et de mal avant de sortir de cette vie. » Il chantait aussi des antiennes, conformément à ce qui se pratique parmi nous, celle-ci entre autres : « O Roi de gloire, Dieu des armées, qui êtes monté aujourd'hui en triomphe au-dessus de tous les cieux! ne nous abandonnez pas comme des orphelins sans défense, mais envoyez-nous l'Esprit du Père, l'Esprit de vérité que vous avez promis. Alleluia. » En prononçant ces paroles : « ne nous abandonnez pas, » ses yeux versèrent une grande abondance de larmes. Une heure après, il répéta la même antienne, et nous mêlions nos larmes aux siennes. Nous lisions, et nous pleurions alternativement, ou plutôt nous ne lisions jamais sans pleurer.

« Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascension. Pour lui il était toujours comblé de joie et ne cessait de remercier Dieu de ce qu'il lui avait envoyé son infirmité. Souvent il répétait ce passage : « Dieu châtie les enfants qu'il aime; » et autres remarquables. On lui entendait dire aussi ces paroles de saint Ambroise : « Je n'ai point vécu de manière à rougir de vivre parmi vous, et je ne crains point de mourir, parce que nous avons un Dieu qui est la bonté par essence. »

« Les leçons qu'il nous donnait et le chant des psaumes ne l'empêchèrent point de composer deux ouvrages fort utiles à l'Église : il traduisit en anglais l'Évangile selon saint Jean, et donna un extrait des livres des notes de saint Isidore, évêque. Je ne veux pas, disait-il au sujet du second ouvrage, que mes disciples lisent des mensonges après ma mort, ni qu'ils se consument en des travaux inutiles.

« Le mardi d'avant l'Ascension, il se sentit une difficulté de

respirer plus grande qu'à l'ordinaire. On remarqua un peu d'enflure à ses pieds. Il passa cependant le jour avec gaieté ; il dicta dans son école, en disant de temps en temps : « Hâtez-vous ; que sais-je si je vivrai longtemps, et si le Seigneur ne m'enlèvera pas bientôt du milieu de vous ? » Nous ne doutâmes point qu'il ne sût le moment de sa mort. Il passa la nuit en actions de grâces. Le lendemain matin, il nous dit d'écrire promptement ce que nous avions commencé ; ensuite, selon ce qui se pratique à pareil jour, nous marchâmes avec les Reliques des Saints jusqu'à la troisième heure. Alors un d'entre nous lui dit : « Cher maître, il nous manque encore un chapitre ; serait-ce vous incommoder que de vous faire de nouvelles questions ? — Non, répondit-il : prenez votre plume, et écrivez vite ; » ce que fit le disciple.

« A la neuvième heure, il me chargea d'aller chercher tous les prêtres du monastère. Lorsqu'ils furent venus, il leur distribua du poivre, des mouchoirs et de l'encens qu'il avait dans une petite boîte, les priant de se souvenir de lui devant Dieu, et de célébrer des messes à son intention, ce que tous lui promirent. Il n'y eut personne qui ne pleurât quand il annonça que bientôt on ne le verrait plus ; mais chacun se réjouit en lui entendant dire : « Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a donné l'être, en me tirant du néant. Mes jours ont été longs, mon juge en a prévu et fixé le nombre. Le moment de ma liberté approche. Je désire d'être affranchi des liens du corps, et de me réunir à Jésus-Christ. Oui, mon âme désire voir Jésus-Christ son roi dans l'éclat de sa gloire. » Il ajouta beaucoup d'autres choses pour notre édification.

« Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé plus haut, lui dit le soir : « Il y a encore une sentence qui n'est point écrite. — Vous n'avez qu'à l'écrire, » répondit-il. Son disciple lui ayant répliqué que c'était fait, il ajouta : « Vous avez bien parlé. Tout est fini. Soutenez ma tête dans vos mains. Je veux avoir la satisfaction de m'asseoir vis-à-vis de l'oratoire où j'avais coutume de prier, afin d'invoquer ainsi mon Père céleste. » S'étant mis sur le plancher de sa cellule, il dit : « Gloire au Père, au Fils, et au

Saint-Esprit ; » après quoi il s'endormit tranquillement dans le Seigneur. Tous ceux qui ont assisté à sa mort assurent qu'ils ne lui virent jamais plus de ferveur qu'en ce jour... J'aurais beaucoup d'autres choses à vous raconter ; c'est ce qui fait qu'il m'est venu dans l'esprit de traiter ce sujet avec plus d'étendue, etc. »

Ranulph Higden[1] ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure de ses pieds l'avertissant qu'il approchait de sa dernière heure, il reçut l'Extrême-onction puis le saint Viatique, le mardi d'avant l'Ascension, il donna ensuite le baiser de paix à tous ses frères, et les conjura de prier pour lui après sa mort. La fête de l'Ascension, s'étant couché sur un cilice étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-Esprit... Il continua de prier jusqu'à son dernier soupir. » Il mourut en 735, à l'âge de soixante-deux ans[2], le mercredi au soir, qui était le 26 de mai, après les premières vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre, saint Bède était honoré le 26 de mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que mémoire de lui dans l'office de saint Augustin. Dans d'autres églises, on célébrait sa fête le 27 de mai, jour auquel son nom se trouve dans le Martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ely, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné que l'on dira l'office du bienheureux Bède le 13 de mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de saint Augustin[3]. Certaines Congrégations de bénédictins l'ont dit longtemps le 29 d'octobre,

[1] *Polychron*, t. V, ad an. 732.

[2] Cette date, adoptée par Mabillon, s'accorde avec les écrits et l'histoire du Saint, ainsi qu'avec le cycle pascal de cette année. Quelques auteurs prétendent que Bède ne vécut que cinquante-neuf ans. Il paraît s'ensuivre de la vie d'Alcuin, qu'il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, et conséquemment qu'il vécut trente ans après avoir composé son *Histoire ecclésiastique*. Tanner adopte ce système de chronologie, et dit que le Saint mourut en 762, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Bibl. Britan.*, p. 92.

[3] La Constitution dont il s'agit fut imprimée par Pynson en 1498.

peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les catholiques d'Angleterre honorent ce Saint, et que les prêtres du même royaume, qui vivent en pays étranger, récitent son office en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en a été donnée à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit[1] que la sainteté de Bède fut attestée, après sa mort, par la voix du ciel, et qu'un malade fut tout à coup guéri en touchant ses reliques. Saint Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert, celui-là même dont nous avons parlé plus haut, lequel était pour lors abbé de Weremouth et de Jarow, pour lui demander une copie des ouvrages de Bède. En même temps, il lui envoya un manteau pour son usage, avec une veste de soie pour couvrir la châsse du Saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les rois.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarow, où il y avait un porche au nord qui portait son nom. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, où ayant été renfermées dans un coffre de bois, on les déposa dans la châsse de saint Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries[2], laquelle fut pillée lors de la destruction du monastère. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne*, qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau de Bède, fait de marbre, dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui[3], ainsi que l'autel de Saint-Cuthbert et de Saint-Bède, d'après les peintures d'une

[1] *Carm. de Pontif. et Sanct. Eccles. Ebor.*, v. 1303.

[2] Voyez l'appendice à l'histoire de Durham, composée par Siméon de Durham. Cet auteur écrivit d'après les mémoires de Turgot, savant prieur de Durham, sous le règne d'Édouard le Confesseur, et qui fut fait archevêque de Saint-David, sous le règne de Guillaume le Conquérant, dont il était l'ennemi déclaré. C'est pour cela que l'histoire de Turgot lui a été attribuée par quelques écrivains.

[3] *Append. ad hist. Bedæ*, p. 803.

croisée qui était à l'Orient [1]. Les moines de Glastenbury prétendaient avoir des reliques de notre Saint; mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie [2].

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'Église britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le père des Anglais. Le titre de vénérable ne lui fut point accordé de son vivant, comme Trithème se l'est imaginé; on ne le lui donna que dans le IXe siècle [3]. Longtemps avant, il était reconnu pour saint, et son nom se lisait dans les Martyrologes, ainsi que dans les litanies de saint Gall, etc. Raban-Maur parle d'un autel de Fulde dédié sous son invocation. Le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède le vénérable, l'admirable docteur des derniers temps.

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT BÈDE.

Un des plus considérables ouvrages de Bède, est son *Histoire ecclésiastique*. Il l'écrivit en 731, à la prière de Céolwulph, roi des Northumbres, auquel il le dédia. Ce prince, aussi pieux que savant, laissa la couronne à son fils Edbert, trois ans après la mort de Bède, et alla se faire moine à Lindisfarne, où il mourut en 740.

Milton et d'autres écrivains ont trouvé mauvais que Bède n'ait pas marqué les dates avec précision, et ait passé sous silence les événements politiques; mais leurs plaintes paraissent peu fondées, surtout par rapport au dernier article. Le but de l'auteur était de donner simplement une histoire de l'Église d'Angleterre et il a rempli son plan, qui s'accordait avec sa piété et sa profession. S'il s'étend peu sur les églises bretonnes, c'est qu'elles n'entraient qu'indirectement dans l'exécution de ce même plan. Lor

[1] Voyez le Frontispice, *ibid*.
[2] Voyez le *Monasticon Anglic.*, t. I, et Jean de Glastenbury. — [3] Voyez Mabillon, *loc. cit. Elog. Hist.* et ap. Smith., *in append.*, p. 807.

qu'il rapporte des visions et des miracles, il cite ordinairement des garants.

Entre les éditions de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, on estime particulièrement celle de Wheloc, avec des notes, *Cambridge*, 1644; celle du P. Chifflet, jésuite, aussi avec des notes, *Paris*, 1681 : mais la meilleure de toutes est celle que Smith donna à Cambridge en 1722 in-fol. On trouve dans le même volume les autres ouvrages historiques de Bède, comme sa *Chronique*, ou son traité *Des six âges du monde*; ses *Vies de saint Cuthbert et de saint Félix*; ses *Lettres à l'archevêque Egbert*; son livre des *Lieux Saints*, p. 315; son *Véritable Martyrologe*, p. 327. Ce martyrologe avait déjà été publié par les Bollandistes, t. II, *Mart. Proleg.*, mais sans les additions qu'y avaient faites Florus, moine de Saint-Tron, et quelques autres auteurs. La vie de saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, fut écrite en vers et en prose. A l'égard de celle de saint Félix de Nole, elle avait été écrite en vers par saint Paulin. Bède ne fit que la mettre en prose.

2° Les *Vies des cinq premiers abbés de Weremouth*, savoir, de saint Benoît Biscop, de saint Céolfrid, d'Estervin, de Sigefrid et de Witbert. On en a deux bonnes éditions, dont l'une a été donnée par Ware à Dublin en 1694, et l'autre par Henri Wharton à Londres, en 1693. Il y a parmi les œuvres de Bède, des vies de saints qui ne sont point de lui. Celle de saint Grégoire le Grand a été écrite par Paul, diacre; celles des saints Colomban, Attale, Eustate, Berthulfe et Fare, par Jonas, disciple de saint Colomban; celle de saint Vaast, par un français anonyme; celle de saint Patrice, par Probus.

3° Les autres ouvrages de Bede sont des commentaires sur l'Écriture, des homélies ou sermons, et divers traités sur la poésie, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, le calendrier, etc. Les hymnes et les épigrammes qu'il avait composées sont perdues.

Les œuvres de Bède furent imprimées en trois tomes à Paris, en 1499 et en 1545, en huit tomes à Bâle en 1563, et à Cologne en 1512 et 1688. Voyez Fabricius, *Bibl. lat.*, p. 254; Mabillon, sect. 3, *Ben. in Elogio hist. de Beda ejusque scriptis*; Cave, *Hist. littér.*,

t. I, p. 612 ; Tanner, *Bibl. Briton.* p. 86 ; Boston Buriens, p. 29, *ap. Tan. in præfat.*

Cave souhaitait que quelqu'un se chargeât de donner une édition exacte et complète des œuvres de Bède. On a de lui en manuscrit plusieurs ouvrages intéressants qui n'ont jamais été publiés. On trouve dans Cave et dans Tanner le catalogue de ces manuscrits.

Cave, p. 613, a donné au public le prologue de Bède *Sur les Épîtres canoniques*, et il prétend que l'auteur n'a point connu la primauté de saint Pierre. Bède dit seulement que l'Épître de saint Jacques a été placée la première, parce que l'Évangile commença à être prêché à Jérusalem, et que saint Jacques écrivit son épître avant saint Pierre. Trombelli, Chanoine régulier de Saint-Sauveur, a fait réimprimer le même prologue, avec plus d'exactitude, dans ses *Bedæ, Claudii Taurinensis, aliorumque veterum Patrum opuscula*, Bononiæ, 1775. Ceci prouve que les partisans de la suprématie de saint Pierre n'ont point d'intérêt à supprimer cette pièce, comme Cave l'insinue, puisqu'ils la publient eux-mêmes. En effet, on ne peut inférer des expressions de Bède, qu'il n'ait pas pensé comme les catholiques romains sur l'article dont il s'agit ; il n'y en a point d'ailleurs qu'il ait plus manifestement établi en divers endroits de ses ouvrages

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède, on voit qu'il pensait comme l'Église romaine sur tous les points aujourd'hui controversés entre les catholiques et les protestants, tels que la prière pour les morts, l'invocation des Saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques. Il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. *L. de Templo Salom.*, c. 19, t. VIII, p. 40. Son Histoire ecclésiastique, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des protestants. On peut voir ce qu'il dit de la prière pour les morts, *hom.* 2, t. V, *Anecdot. Marten.*, p. 239, etc.

Il y a dans le livre de Bède, *De la nature des choses*, p. 36,

Op., t. II, p. 37, une particularité qui mérite d'être remarquée. Il y est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Église, les protestants n'ont pu lui refuser un juste tribut de louanges. Mélancthon, *de Corrigendis studiis*, avoue qu'il était singulièrement versé dans la langue grecque et latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Écriture Sainte. Tanner, p. 86, fait de lui le portrait suivant : « C'était un prodige de savoir dans un siècle où l'on n'avait presque aucune teinture des lettres, et jamais nous ne pourrons assez admirer son érudition. Il peut lui être échappé quelques méprises, surtout par excès de crédulité ; mais si nous examinons l'ensemble de ses écrits, nous conviendrons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous les arts. »

La géographie de Bède, même dans les descriptions des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eût jamais voyagé, ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle dans la préface de son histoire, des sources où il avait puisé.

SAINT HILDEVERT,

ÉVÊQUE DE MEAUX, PATRON DE GOURNAY[1].

Hildebert que nous prononçons Hildevert, nous est beaucoup moins connu par l'histoire de sa vie que par la célébrité de son culte, qui se trouve établi dans divers diocèses des provinces ecclésiastiques de Paris, Reims et Rouen. On croit seulement que son père Adalbert le mit sous la discipline de saint Faron, évêque de Meaux, pour y être élevé dans les exercices de la piété chrétienne et dans l'étude des lettres. Ce saint Prélat l'ayant rendu habile dans la connaissance des Saintes Écritures, le fit entrer dans le clergé de son diocèse, et l'ordonna prêtre vers l'an 660.

Hildevert par la sainteté de ses mœurs, devint sous un tel maître un modèle de perfection dans la vie ecclésiastique. Il donna au clergé et au peuple de la ville de Meaux d'admirables

[1] Hildebertus, Ildevertus, et Detlevertus.

exemples d'humilité, de douceur, de dévotion, de charité, de désintéressement et de mortification, de sorte que lorsque saint Faron vint à mourir, l'opinion que l'on avait de sa vertu et de sa capacité, la fit préférer à tous ceux qu'on eût pu choisir d'ailleurs pour remplir le siége épiscopal. Hildevert qui avait joint jusqu'alors à l'exactitude d'une vie vraiment cléricale les austérités de la discipline monastique qu'il avait apprise, selon quelques-uns, dans l'abbaye de Luxeuil, ne changea rien à son institut lorsqu'il se vit évêque. Il vécut à la tête de son clergé aussi mortifié qu'un religieux, et sut allier les fonctions d'un véritable pasteur avec l'esprit de retraite et de prière qui l'accompagnait partout.

Il mourut vers l'an 690, le 27 mai, ou selon d'autres dès le jour précédent, et il fut enterré dans une église de son diocèse qu'il avait fait bâtir à une lieue environ de la ville de Meaux, dans un village que l'on appelle encore aujourd'hui Vignely. Ses os furent reportés quelques siècles après dans l'église cathédrale de Meaux. Ils n'y étaient pas encore au temps de Charles le Chauve, qui ne commença à régner que cent cinquante ans après la mort de ce Saint. L'heure destinée de Dieu pour révéler sa sainteté ou la gloire de sa béatitude aux hommes n'était pas venue sans doute et l'on ne rendait aucun culte religieux à sa mémoire. C'est ce qu'il est aisé de juger par la manière dont Hildegaire, l'un de ses successeurs, a parlé de lui dans la vie de saint Faron. Ce prélat qui était d'ailleurs en réputation de doctrine et de probité, et qui fit remarquer sa capacité dans les conciles, dans les assemblées d'État et dans quelques négociations importantes depuis le milieu du IX[e] siècle, nous fait assez comprendre que la sainteté d'Hildevert n'était pas encore publiquement reconnue, puisqu'il aurait dû l'ignorer moins que personne, étant assis sur son siége, et ayant devant ses yeux le monument de son tombeau avec le souvenir de ses actions. Il lui impute même deux choses qui auraient été capables de donner atteinte à l'idée qu'on devait avoir de la sainteté de Hildevert, s'il en avait jugé équitablement, et dont nous croyons devoir disculper sa mémoire. La première est d'avoir voulu bâtir par un mouvement de vanité une église plus

grande et plus magnifique que n'avait été celle que saint Faron avait bâtie, comme s'il eût eu dessein de s'élever au-dessus de lui; et pour nous faire croire que Dieu ne laissa point un tel attentat impuni, Hildégaire ajoute que l'édifice fut renversé par un orage impétueux mêlé de vents et de tonnerre. Mais la piété du Saint suffisait à l'excuser.

La seconde faute est d'avoir dédié une autre église qu'il avait bâtie sous le titre du Saint-Christ. Il ajoute que la chose fut examinée dans un synode d'évêques qui condamnèrent le Saint, le suspendirent de ses fonctions épiscopales, le firent rétracter et le mirent en pénitence. Sur quoi nous devons admirer la soumission édifiante de l'évêque Hildevert au jugement de ses confrères, soumission qui porte un vrai caractère de sainteté, et qui doit nous faire juger qu'il n'y eut que son humilité qui put l'empêcher de s'expliquer et de se défendre.

Mais Hildégaire aurait parlé autrement sans doute, si de son temps la sainteté de ce grand Serviteur de Dieu eût été publiquement reconnue ou attestée par les signes ou les miracles qui parurent depuis. Hildégaire n'aurait pas manqué de déférer au jugement que Dieu aurait ainsi rendu en faveur de notre Saint devant les hommes, lui qui paraissait si délicat touchant d'autres jugements [1] qu'on appelait de Dieu et qui étaient beaucoup plus équivoques.

Ce ne fut donc que depuis le IXe siècle qu'il plut à Dieu de découvrir à l'Église la gloire et le mérite de saint Hildevert après deux cents ans de silence et d'obscurité. Il le fit par des prodiges qui rendirent son tombeau glorieux, et qui excitèrent les fidèles du lieu à lever son corps de terre et à le rendre à son église, en le transférant de Vignely à Meaux. Cette translation se fit au Xe siècle, s'il est vrai qu'il ait eu pour ministre le célèbre saint Mayeul, abbé de Cluny, qui pouvait être venu en Brie pour réformer quelques monastères, ou en unir quelques-uns à sa Congrégation, et qu'on suppose s'être trouvé alors dans celui de Lagny, lorsqu'il fut averti de cette résolution. Car il n'y a nulle

1. C'est à lui que Hincmar adresse son traité *De Judicio aquæ frigidæ*.

apparence que cela regarde un Mayeul, abbé de Sainte-Croix ou du monastère de saint Faron qui vivait à la fin du VII[e] siècle.

Ce fut après cette translation que l'on voulut connaître l'histoire d'un Saint qui commençait à devenir célèbre par la dévotion des peuples. Mais le Seigneur célébra lui-même la mémoire de son Serviteur par les miracles et les autres faveurs qu'il accorda à son intercession ; ce qui fit envier la possession d'un tel trésor à ceux de Meaux par des étrangers qui dans ces siècles se faisaient un mérite de voler des reliques. Ce fut vers la fin du XII[e] siècle que celles de saint Hildevert furent enlevées de l'église cathédrale de Meaux : cela se fit avec tant d'artifice et tant de secret qu'on n'a pu savoir aucune circonstance d'un tel événement. Il paraît que ces saintes reliques abandonnées à la direction de quelques ecclésiastiques furent errantes pendant quelque temps dans les diocèses de Paris et de Beauvais, jusqu'à ce que les porteurs les déposassent dans la ville de Gournay en Normandie sur la rivière d'Epte, où commence le diocèse de Rouen. Leur dessein n'était pas de s'arrêter en ce lieu : et lorsqu'ils crurent y avoir reçu tout l'honneur et tout le profit que la châsse leur pouvait produire, ils se disposèrent à partir pour continuer leur procession et le commerce dont elle était accompagnée. Mais ils furent retenus par le comte Hugues seigneur du pays, et comblés de tant de présents, qu'ils perdirent l'envie de chercher ailleurs une meilleure fortune.

C'est ainsi que les reliques de saint Hildevert trouvèrent une demeure fixe dans cette ville. Elles furent honorablement placées dans l'église collégiale dédiée autrefois sous le nom de Saint-Guitmar, qui avait été abbé de Saint-Riquier en Ponthieu, et de Jumiéges sur la Seine en Vexin-Normand. Le corps de ce saint Abbé qui avait résidé tantôt en Picardie, et tantôt en Normandie, et qui était mort vers l'an 750, avait été enterré dans cette église de Gournay, et elle en avait porté le nom jusqu'à l'arrivée de saint Hildevert. Le bruit des miracles de ce nouvel hôte attira bientôt les peuples des environs à cette église et fit insensiblement oublier saint Guitmar pour ne plus s'adresser qu'à lui.

Quelques années après, un archevêque de Cantorbéry nommé

Hilbert ou Hubert, s'étant trouvé dans le pays de Bray, reçut commission de Walther ou Gautier, archevêque de Rouen, pour en faire une nouvelle translation dans les commencements du XIIIe siècle [1]. On mit les saintes reliques dans une châsse d'argent que le seigneur de Gournay [2] avait fait faire à ses dépens. Le chef qui avait été séparé dès lors, pour être exposé en particulier, fut renfermé cent soixante-quinze ans après [3] dans un riche reliquaire d'or pur en forme de globe, qu'avait donné la reine Blanche [4] femme de Philippe de Valois. L'église collégiale qui possédait ce nouveau trésor, se vit tellement fréquentée par le concours des peuples qui venaient réclamer l'intercession de saint Hildevert, qu'elle en prit le nom qu'elle a toujours conservé depuis. Elle avait déjà perdu celui de saint Guitmar, et peut-être son corps aussi, qui pouvait avoir été enlevé de Gournay par une aventure semblable à celle qui avait privé la ville de Meaux de la dépouille mortelle de son évêque. Car en ces siècles il était assez ordinaire de voir des clercs ou des moines vagabonds, s'associer pour tirer des églises ou des cimetières des reliques des Saints qu'ils portaient par les provinces de village en village, afin de s'enrichir des deniers que leur produisait la dévotion des peuples.

Saint Hildevert ne cessa d'en faire toujours à Gournay, sans que la suite ou la corruption des temps fût capable d'en arrêter le cours. On s'accoutuma à l'invoquer surtout pour la guérison de l'épilepsie, du mal caduc, de la phrénésie et de la démence : et cette persuasion rendit son culte célèbre dans la ville de Paris même. Car l'église d'un hôpital bâti pour des insensés dans la cité fut dédiée sous le nom de saint Hildevert : et il était le patron d'une des paroisses de la ville que l'on appelait Sainte-Croix de la Cité. Il y avait aussi une célèbre confrérie établie en l'honneur de ce Saint dans l'église de Saint-Laurent, où il y a encore une chapelle. Outre sa principale fête, qui arrive le 27 mai, on célèbre celle de sa translation le 25 août, et celle de la mémoire

[1] L'an 1201. — [2] Hugues. — [3] L'an 1375.
[4] D'autres disent donné par Charles, comte de Valois, père du roi Philippe VI.

de ses miracles le 5 mars, qui est aussi celle d'une seconde translation faite par un simple changement de châsse[1].

SAINT RAINULPHE OU RENON,

MARTYR.

D'après le plus grand nombre des auteurs, saint Rainulphe était père de saint Haguiphe, qui succéda à Hunauld sur les siéges de Cambrai et d'Arras. Le Martyrologe romain, sans faire mention de cette circonstance, annonce son martyre le vingt-septième jour de mai : c'est aussi en ce jour que l'on faisait sa fête dans le monastère de Saint-Vaast d'Arras, où saint Haguiphe fut abbé avant d'être élevé à l'épiscopat. Son office, tiré du commun des Martyrs, avait douze leçons.

Les hagiographes ne disent rien sur la vie de saint Rainulphe, ni sur la cause et les circonstances de son martyre. On croit qu'il arriva, vers l'an 700, dans un lieu appelé alors Télodium, et aujourd'hui Thélus, entre les villes d'Arras et de Lens.

L'ancien bréviaire d'Arras plaçait sa fête au 9 de novembre, ce qui a fait penser à quelques-uns que le 27 mai, jour auquel

1. Le souvenir confus qu'on a eu depuis d'avoir vu à Gournay les reliques d'un abbé de Saint-Riquier, a donné lieu à quelques auteurs d'avancer que le saint Hildevert de Gournay n'était pas l'évêque de Meaux, mais un autre Saint de même nom abbé de Saint-Riquier. Pour donner couleur à leur supposition, ils placent un Edebert inconnu à toute l'histoire, entre l'abbé Clotin, qui vivait l'an 684, et saint Guitmar, qui vivait l'an 720, selon le catalogue des abbés de Saint-Riquier. Ne pouvant étouffer la voix publique qui leur criait que les reliques de saint Hildevert, évêque de Meaux, étaient à Gournay, ils se sont tirés d'affaire, en disant que l'évêque de Meaux avait été porté à Gournay-sur-Marne, près de Chelles, dans le diocèse de Paris, où l'on dit qu'il y a eu effectivement une église de son nom ; et que l'abbé de Saint-Riquier avait été transféré du Ponthieu à Gournay-sur-Epte, en Normandie. Ils allèguent, pour prouver leur opinion, que cette dernière ville ne célèbre pas la fête de saint Hildevert le 27 mai, qui est celle de l'évêque de Meaux, mais le 5 mars et le 25 août, qui sont celles de l'abbé de Saint-Riquier. C'est en quoi on les a trompés ; puisqu'on fait à Gournay la principale fête du Saint au 27 mai, et elle y est fort solennelle. Au reste, l'ancien auteur de la Chronique de Saint-Riquier ne connaît point d'abbé du nom de Hildevert dans son monastère, dont il avait exactement visité les registres, et il ne met personne entre Clotin et saint Guitmar, dont les reliques apportées à Gournay avant celles de saint Hildevert de Meaux, avec la qualité d'abbé de Saint-Riquier, ont donné lieu à la bévue, par l'événement que nous avons rapporté. (BAILLET.)

Usuard l'a fixée dans son Martyrologe, est plutôt celui de l'élévation de ses reliques, qui reposaient dans l'abbaye de Saint-Vaast. Les annales du monastère citent deux autres élévations qui eurent lieu, la première en 1188, et la seconde en 1602. Baldéric, dans sa chronique de Cambrai et d'Arras, dit que, de son temps, des fidèles affirmaient avoir été témoins de plusieurs miracles au tombeau du saint Martyr. Son culte était surtout célèbre dans les environs de la ville d'Ardres, en Artois.

SAINT GAUSBERT,

ABBÉ.

La vie de saint Gausbert, fondateur et premier abbé de Montsalvy, fut écrite par un contemporain; le manuscrit a été perdu depuis quelque temps; mais les détails de sa vie ont été recueillis par divers auteurs, entre autres Sicard, Bosc, de Gaujal, Muratet dans sa Notice historique sur Montsalvy. Nous avons consulté aussi un extrait des manuscrits de la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris contenant une ancienne biographie de ce Saint. Les monuments du pays, plusieurs chartes confirment les détails de sa vie et de ses fondations pieuses

Du Saussay et Ferrari placent ce Saint dans leurs Martyrologes. Les Bollandistes en font mention dans leur recueil au 27 mai, mais ils ne donnent sur lui qu'une notice très-courte.

Saint Gausbert naquit, selon les uns, l'an 1000, selon les autres, l'an 1038. Les auteurs s'accordent encore moins sur sa patrie; Rodez, Thiers (Puy-de-Dôme), et une autre localité de la Basse-Auvergne, qu'on ne nomme pas, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Il semble que Rodez ait plus de titres que les autres villes, pour revendiquer ce Saint comme l'un des siens : la plupart des fondations de saint Gausbert se trouvent dans le Rouergue; c'est dans ce pays qu'il a voulu être inhumé; la suite de cette biographie montrera quelle influence ce Saint exerçait dans la cité de Rodez, et enfin les évêques de cette ville lui ont fait des donations nombreuses et importantes : toutes ces circonstances portent à croire que le Rouergue a donné naissance à cet illustre Saint.

Saint Gausbert se distingua, dès son enfance, par une tendre piété ; ses vertus solides, son zèle et sa science le firent choisir de bonne heure pour être élevé aux fonctions sublimes du sacerdoce. Cette dignité excita dans son âme ardente le désir plus vif encore d'une vie parfaite ; et, pour s'y livrer tout entier, il quitta ses parents et sa patrie, et se rendit dans le Vélay, au Puy, pour y embrasser la vie érémitique. Dans cette solitude il jeta les fondements de la sainteté qui brilla en lui plus tard d'un si vif éclat, et se prépara ainsi aux luttes pénibles et aux rudes travaux auxquels la Providence le réservait.

D'après quelques auteurs, saint Gausbert aurait été reçu comme Chanoine régulier au monastère de Saint-Amans de Rodez, mais le relâchement de ses confrères et leur vie mondaine étant un scandale quotidien pour la ferveur de sa piété, il ne tarda pas à se séparer d'eux pour mener une vie plus retirée.

Il se dirigea vers les montagnes du nord du Rouergue, et s'arrêta dans un hameau solitaire, environné de bois et situé sur la Selve, affluent de la Trueyre. Ce hameau, nommé Bez (Besbédène), possédait un ermitage bâti sur un rocher, près duquel était une chapelle petite et sans décoration. Gausbert fit bâtir sur cet emplacement une église plus vaste et mieux ornée, qu'il dédia à la Mère de Dieu, et plus tard, lorsqu'il eut établi des religieux à Montsalvy, il la fit desservir par l'un d'entre eux.

De Bez, premier théâtre de son zèle et de sa charité, Gausbert s'enfonça dans les forêts et dans les solitudes de Saint-Sulpice, sur la rive gauche du Lot ; les rayons du soleil n'y pénètrent presque jamais, et les montagnes sauvages qui l'entourent, au pied desquelles coule le Lot en murmurant, rendaient ce site propice aux méditations de cette âme d'élite. L'histoire ne nous a pas transmis quelles furent ses occupations dans ce pays ; mais il est à présumer que le Saint y laissa, selon son habitude, des traces de son zèle et de sa charité.

Peu de temps après, Gausbert traversa le Lot, passa dans l'Auvergne, et s'arrêta dans une autre solitude nommée Saint-Projet. Là le Saint trouva une vieille masure qui avait servi d'habitation à un ermite, ainsi qu'un petit oratoire. L'infatigable fonda-

teur eut bientôt converti cette masure en une maison religieuse, et l'oratoire en une église décente; et la réputation de sa sainteté ne tarda pas à attirer dans ce lieu de pieux cénobites qui, d'après ses conseils et sous sa direction, suivirent la règle de saint Augustin. Du nombre de ces religieux furent Pierre d'Albi et Bertrand de Rodez, qui devinrent les compagnons et les collaborateurs du Saint. Plus tard il appela auprès de lui, à Montsalvy, les religieux de Saint-Projet, pour en faire ses auxiliaires, et établit à leur place une communauté de religieuses.

Durant le cours de ses pénibles travaux, Gausbert ne cessait de se livrer avec une égale ardeur à la prière, à la prédication et aux œuvres du ministère sacerdotal : toutes les populations qu'il visita dans ses laborieux pèlerinages furent transformées, sous la double influence de ses exemples et de ses paroles. Mais, désireux de s'édifier lui-même et de se perfectionner encore dans toutes les vertus, il visita l'abbaye de Saint-Sauveur de Figeac, dépendante de celle de Conques; et de là il se rendit au monastère de Sainte-Foy de Conques. Sa piété, sa sainteté le firent vénérer de tous les religieux; et un grand nombre d'entre eux se sentirent attirés à imiter ses vertus et son genre de vie.

Pressé par son ardente charité, Gausbert se dirigea, dans l'Auvergne, vers une montagne déserte et sauvage qui servait de repaire aux bêtes féroces et aux malfaiteurs, et qui était un passage dangereux et redouté pour les voyageurs. Ce territoire faisait partie des domaines de Bérenger II, vicomte de Millau et de Carlat. Ce seigneur, plein d'estime pour le Saint, et heureux d'ailleurs de voir défricher ce pays inculte et dangereux, accorda à Gausbert et à ses successeurs autant de terrain qu'il pourrait en arpenter depuis la pointe du jour jusqu'à trois heures du soir : il lui octroya en outre diverses prérogatives, se réservant néanmoins l'hommage et le haut domaine.

Gausbert prit possession de cette terre, en plantant quatre croix à ses extrémités. On voit encore, près de Montsalvy, une de ces croix que la tradition assure avoir été sculptée par le Saint ou par un de ses religieux : elle a la forme d'un ostensoir. et représente d'un côté le crucifiement de Notre-Seigneur entre les

deux larrons, et de l'autre, le crucifiement encore, mais la très-sainte Vierge et l'Apôtre saint Jean aux pieds de Jésus.

Le Saint, dans l'espace de douze années, fonda sur cette montagne un hospice pour les voyageurs et pour les pauvres, un monastère pour des religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, et une église sous le vocable de l'Assomption de la très-sainte Vierge. Grâce à ces fondations, cette montagne jusque-là pleine de dangers fut regardée désormais comme une montagne de salut : *Mons salutis*, d'où est venu le nom de Montsalvy.

Telle fut l'origine du monastère de Montsalvy, en 1073 ou 1075; on voit encore les cloîtres de cette abbaye à côté de l'église. Près de Montsalvy, il existe aussi une chapelle dite du Reclus, bâtie par saint Gausbert : voici à quelle occasion.

Un religieux de Faycelles, en Quercy, avait été condamné à mort pour crime de sortilége. Saint Gausbert en ayant eu connaissance, se rendit à Fayeelles, visita le religieux dans sa prison, et par l'onction de ses paroles et l'ascendant de ses vertus il toucha son cœur, et lui fit verser des larmes de repentir. Puis, ému de compassion, il se présenta devant le seigneur de Faycelles, pour lui demander la grâce du coupable; le seigneur fut inexorable aux instances réitérées du Saint.

On conduit donc le condamné au lieu du supplice; tout est prêt pour l'exécution; on cherche le bourreau de tout côté; il avait pris la fuite. Un homme de la foule est alors chargé de le remplacer; il refuse. Les nombreux témoins de cette scène sont attendris et joignent leurs prières à celles de saint Gausbert qui, prosterné aux pieds du seigneur, intercède pour le coupable repentant. Enfin celui-ci se rend à tant d'instances, surtout à celles du Saint, et il fait grâce au condamné; mais il exige qu'il fasse pénitence toute sa vie dans une retraite.

Le religieux ne voulut plus se séparer de son libérateur; celui-ci l'amena à Montsalvy, construisit pour lui une cellule dans un endroit écarté, et le religieux y mourut quelque temps après dans les sentiments les plus édifiants de douleur et de contrition. Gausbert convertit la cellule de l'ermite pénitent en une chapelle qu'il dédia à sainte Marie-Madeleine; cette chapelle existe encore, et porte le nom du Reclus.

Saint Gausbert bâtit aussi la chapelle de la Sainte-Fons, ainsi nommée parce qu'une fontaine se trouvait au milieu de l'édifice. Cet oratoire, dédié à sainte Catherine, est aujourd'hui en ruines; il était autrefois très-fréquenté par les habitants des environs qui venaient puiser à la fontaine, à laquelle ils attribuaient une vertu miraculeuse.

Le vicomte Bérenger, satisfait du bien que saint Gausbert avait opéré à Montsalvy, le pressa d'entreprendre une fondation semblable dans un autre désert de ses domaines. Sur les bords de la rivière de Truyère, près de la route qui conduisait des montagnes de la Viadène à Vic et à Carlat, chef-lieu du comté de Bérenger, s'étendait une forêt infestée de sangliers, d'ours et d'autres animaux féroces qui désolaient par leurs ravages les lieux d'alentour.

Bérenger, de concert avec sa femme et ses enfants, tous pleins d'admiration pour les vertus de Gausbert, lui donna cette forêt nommée Laussac, dans le Rouergue. Le saint homme y bâtit une église en l'honneur de saint Michel, ainsi qu'un monastère dont il est fait mention dans des chartes de 1087, où il est nommé : *Sanctus Michael de Alausiaco.*

Il passa ensuite la rivière au delà de laquelle s'étendait cette vaste forêt, et y fonda l'église de Brieux, qui fut démolie en 1728 et transférée à Cantoinet. L'évêque Pons d'Étienne accorda à Gausbert la direction des églises de Laussac, de Vialarels (Decazeville), d'Aubin, de Viviers, de Saint-Michel, de Saint-Remy, de Saint-Parthem, de La Vinzelle, de Roussy, et de beaucoup d'autres.

Au milieu de ses travaux, de ses occupations incessantes, Gausbert prend un soin minutieux des communautés qu'il a établies. Son activité infatigable suffit à tout; rien n'échappe à sa vigilance; il a des corrections salutaires pour les religieux peu édifiants et des encouragements pour les religieux exemplaires. Aussi sa sagesse et sa prudence le rendent célèbre dans tous les pays; de toutes parts on a recours à ses lumières pour demander des conseils, et à sa modération pour solliciter sa médiation. Voici la circonstance où l'intervention du Saint fut employée avec le plus d'éclat.

Les Chanoines réguliers de Saint-Amans de Rodez, soumis depuis plusieurs siècles à la règle de Saint-Augustin, vivaient alors dans un relâchement scandaleux. L'évêque Pons d'Étienne, en prenant possession de son siége, entreprit de les réformer et de les ramener à l'observance d'une discipline plus sévère. Mais l'œuvre présentait plus de difficultés qu'il ne soupçonnait : tous ses efforts vinrent échouer contre l'opiniâtreté et le mauvais vouloir de ces religieux indisciplinés.

Le comte de Rodez, Raymond IV, prit la défense des chanoines révoltés : la ville tout entière se passionna pour la querelle et se trouva ainsi divisée en deux camps opposés. Enfin la lutte s'envenima à un tel point qu'elle souleva une émeute redoutable et fit craindre des excès déplorables.

Dans cette extrémité, le comte Raymond eut recours à saint Gausbert, auquel sa réputation de sainteté avait acquis une influence souveraine. Il l'appela donc à Rodez, pour apaiser les esprits. Le Saint se rendit aux vœux du comte. Quand il arriva dans la ville, l'an 1079, il la trouva dans une confusion inexprimable : les partis étaient sur le point d'en venir aux mains.

Gausbert calma d'abord cette effervescence par ses prières et par sa douceur ; puis il s'attacha à gagner l'esprit du comte, et il sut si bien s'insinuer, qu'il parvint bientôt à détacher ce redoutable seigneur de la ligue impie dont il faisait la principale force. Raymond voulut même que le pieux abbé prît le gouvernement du monastère de Saint-Amans et y restaurât la discipline. Mais ici l'entreprise du saint homme échoua ; les moines persévérèrent dans leurs égarements et méprisèrent sa parole. Quelques-uns d'entre eux même, pour s'affranchir de ses admonestations importunes, conçurent l'exécrable projet d'attenter à ses jours.

Gausbert en ayant été averti, sortit tristement de cette maison coupable, en secouant la poussière de ses pieds ; il quitta la ville et se rendit à Conques, pour conférer avec Hugues, évêque de Die, cardinal et légat du Saint-Siége, qui venait d'y arriver. Après avoir rendu compte au prélat de ses démarches et de son insuccès auprès des religieux révoltés, il rentra dans son mo-

nastère, accompagné de Bernard de Rodez, le seul d'entre les chanoines de Saint-Amans qui eût refusé de s'associer à leur rébellion.

Le légat se transporta à Rodez; mais il ne fut pas plus heureux que saint Gausbert, et il fut obligé de lancer contre ces religieux pervers les foudres de l'Église. Ils furent donc chassés, et l'évêque Pons appela à leur place les Bénédictins de Saint-Victor de Marseille.

Saint Gausbert de retour à Montsalvy se consacra entièrement à la direction de son monastère, et se montra autant le père de ses religieux par sa bonté que leur modèle par ses vertus évangéliques. Mais les travaux immenses et pénibles qu'il avait entrepris, joints aux austérités qu'il avait pratiquées avaient usé les forces du saint fondateur. Sentant sa fin approcher, il recommanda à ses religieux de la manière la plus touchante de pratiquer avec ferveur tous les devoirs de leur état, et leur persuada d'élire pour son successeur le jeune Bernard, qui avait quitté le monastère de Saint-Amans pour le suivre à Montsalvy. Enfin, épuisé de fatigues, consumé de travaux, il succomba le 27 mai 1081, à l'âge de quatre-vingt-un ans, d'après ceux qui le font naître l'an 1000, et de cinquante-un, d'après ceux qui fixent sa naissance à l'an 1031.

L'humble Saint, conformément au désir qu'il en avait exprimé, fut enseveli à Laussac, hors de l'église; on voit encore son tombeau avec cette inscription : *Hic requiescit corpus sancti Gausberti.* Le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent ne tardèrent pas à démontrer la sainteté de Gausbert; et ses restes furent transportés avec honneur dans l'intérieur de la même église.

Le chapitre de Montsalvy, avant et après sa sécularisation, récitait un office propre de saint Gausbert. La fête de ce Saint se célèbre dans le diocèse de Saint-Flour, le 27 mai. Le diocèse de Rodez aurait encore bien plus de motifs d'honorer ce Saint illustre; cet ouvrier infatigable a comblé le Rouergue de bienfaits, et couvert les âpres montagnes du nord de ce pays de nombreuses fondations qui sont des titres imprescriptibles à notre reconnaissance.

L'église de Laussac possède encore la plus grande partie des reliques de ce Saint, renfermées dans deux châsses dorées qui portent une inscription constatant leur contenu. Deux os en furent extraits, vers le milieu de ce siècle, et donnés, l'un à la cathédrale de Saint-Flour, l'autre à l'église de Montsalvy. La mâchoire inférieure, détachée depuis peu du reste du corps, se conserve dans l'église de Mayrinhac. Un procès-verbal authentique, daté de 1668, constate qu'une relique de saint Gausbert était vénérée à Thérondels, où elle avait été apportée par un vicaire-général de Voyer de Paulmy.

On voit sur le penchant de la colline de Laussac une fontaine qui aurait jailli par l'intercession de saint Gausbert, et où de nombreux fidèles se rendent pour y chercher la guérison des fièvres les plus opiniâtres. Des miracles nombreux et éclatants s'y opèrent tous les jours, et sont attestés par les personnes les plus autorisées.

L. SERVIÈRES, *les Saints du Rouergue.*)

SAINT BERNARD,

ABBÉ, DISCIPLE DE SAINT GAUSBERT.

Du Saussay, dans le supplément au Martyrologe gallican, fait mention de saint Bernard, deuxième abbé de Montsalvy. Les détails de sa biographie sont tirés pour la plupart des manuscrits de la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, qui donnent une notice sur ce Saint. Muratet, dans sa *Notice historique sur Montsalvy*, nous a été d'un grand secours, soit pour la vie de ce Saint, soit pour l'histoire de ses reliques et de son culte.

Saint Bernard naquit à Rodez, vers l'an 1040. Issu d'une illustre famille, il montra dès l'enfance une pureté de mœurs admirable et une piété toujours croissante. Il reçut une éducation fortement chrétienne, et il fit autant de progrès dans la sagesse que dans la science.

Parvenu à un âge un peu plus avancé, Bernard, ayant fait de sérieuses réflexions sur la vanité des biens terrestres, renonça à l'héritage paternel, et, ayant été ordonné prêtre, pressé du désir de se livrer à une vie plus parfaite, il prit l'habit religieux dans

le monastère de Saint-Amans, sous la Règle de Saint-Augustin.

Il ne trouva point dans cette retraite tous les secours qu'il avait espérés, ni les pieux exemples qu'il devait s'attendre à y recueillir. Mais la vie mondaine et dissipée de ses confrères relâchés ne put influer sur cette âme qui s'était généreusement donnée à Dieu. Bernard, seul entre tous, se distingua par la pratique assidue des vertus de son état. Aussi, lorsque saint Gausbert entreprit la réforme de ce monastère, lorsque ses avis et ses exemples furent méconnus, ils trouvèrent néanmoins un écho fidèle dans le cœur de notre Saint. Et quand Gausbert se vit obligé d'abandonner cette abbaye rebelle, Bernard voyant mieux que jamais la grandeur du mal et comprenant le danger que courait sa piété, s'empressa de suivre le Saint et de s'arracher ainsi à la société de religieux peu édifiants, parmi lesquels sa régularité se trouvait peu à l'aise.

Bernard s'attacha donc à saint Gausbert, en 1079, le suivit à Conques, et de là à Montsalvy. Il avait trente-neuf ans, lorsqu'il se mit sous la direction du saint Abbé ; et pendant deux ans il fut le disciple ou plutôt l'émule et le compagnon du bienheureux fondateur. Les manuscrits de Sainte-Geneviève, suivis par d'autres auteurs, placent en 1068 l'arrivée de saint Bernard à Montsalvy, et prolongent pendant treize ans sa collaboration avec saint Gausbert ; mais cette date ne peut guère s'accorder avec celle de la révolte du monastère de Saint-Amans, qui est fixée par tous les auteurs en 1079.

Saint Gausbert avait pour Bernard autant d'estime que d'affection. Aussi, quand il sentit sa dernière heure s'approcher, il le désigna comme son successeur au choix des religieux ; et ceux-ci proclamèrent Bernard abbé, à la mort de leur saint fondateur, en 1081.

Agé seulement de quarante-un ans, Bernard se chargea de la conduite du monastère. Imitateur fidèle des vertus de son saint prédécesseur, il se montra aussi bien le père que le modèle des religieux. Aussi, sous son gouvernement, le monastère devint de plus en plus florissant ; il reçut un grand nombre de donations, particulièrement de Pons d'Étienne, évêque de Rodez, qui

unit plusieurs églises de son diocèse à celle de Montsalvy, par un acte daté de 1087.

Le pieux abbé gouverna saintement son abbaye pendant vingt-neuf ans. Enfin, usé par des travaux assidus et par des austérités continuelles, il alla recevoir dans le Ciel la couronne des Saints, vers l'an 1110, à l'âge de soixante-dix ans. Ses restes précieux furent déposés dans l'église de Montsalvy. Il fut bientôt honoré d'un culte solennel, car, en 1258, Jean, archevêque de Bourges, lui dédia une chapelle dans l'église de Montsalvy.

Des miracles nombreux ne tardèrent pas à attester la sainteté de Bernard. On n'a conservé le souvenir précis que de quelques-uns. En 1693, une maladie épidémique décimait les populations; on eut recours à l'intercession de saint Bernard, et le fléau disparut aussitôt. En 1707, la dyssenterie communiquée à Montsalvy par un bataillon du régiment de Bouzols, exerça des ravages tels que les étrangers évitaient de passer par cette ville. L'invocation de saint Bernard arrêta la maladie. En 1719, une affection semblable sévit dans la paroisse de Ladignac (Cantal). Une procession des habitants de cette paroisse à Montsalvy devant les reliques de saint Bernard, les délivra du fléau. Dans les temps de sécheresse, on porte, de temps immémorial, la statue de saint Bernard à la procession pour obtenir la pluie; et presque toujours on est exaucé d'une manière miraculeuse.

La ville de Montsalvy, reconnaissante de tant de bienfaits, a choisi, depuis longtemps, saint Bernard pour son patron; sa fête se célèbre le 9 octobre; et autrefois le chapitre de cette ville récitait un office propre de ce Saint.

Les reliques de saint Bernard furent renfermées, vers le milieu du XIIIe siècle, dans une châsse d'argent doré qui fut soustraite à la fin du XVIe siècle. Elles se trouvent présentement dans une châsse de bois argenté qui ne remonte qu'à 1839. Ces reliques précieuses sont très-authentiques; elles ont été visitées à plusieurs époques par divers évêques; et récemment elles ont été l'objet d'une description minutieuse faite par un homme de l'art, d'après laquelle on voit que la plupart des ossements sont encore conservés. (L. SERVIÈRES.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi fut puissamment aidée par la très-sainte Vierge dans les luttes qu'elle eut à soutenir pour parvenir à la sainteté. Elle s'était présentée pour entrer dans son Ordre du Carmel la veille de l'Assomption; mais ses parents l'en ayant retirée, elle ne fut admise que le jour de l'Immaculée Conception. Ce fut devant son autel qu'elle fit profession, durant une maladie dangereuse où on la crut à l'extrémité. Étant ainsi tout particulièrement sous son patronage, la très-sainte Vierge ne manqua pas de l'assister dans les terribles assauts que lui livra le démon. Un jour qu'elle était plus violemment tentée contre la pureté, la Reine des vierges lui apparut, et lui mettant un voile sur la tête, elle l'assura qu'elle sortirait victorieuse de cette tentation. Une autre fois qu'elle se sentait pressée extraordinairement de quitter son saint habit, s'étant recommandée à saint Albert, elle eut une vision dans laquelle il lui sembla que ce saint Patriarche prenait un habit blanc dans la plaie sacrée du côté de Notre-Seigneur, et qu'il l'en revêtait, ainsi que du scapulaire et de la ceinture; puis la très-sainte Vierge lui mit dans les mains le cierge et le Crucifix, avec la couronne ou guirlande sur la tête, comme si elle renouvelait sa profession: et ainsi la tentation disparut.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Jean, Pape et martyr, qui, ayant été mandé à Ravenne par Théodoric, roi d'Italie, arien, y fut longtemps tenu dans une prison où il finit sa vie.

SEXTO KALENDAS JUNII.

Sanctæ Mariæ Magdalenæ virginis ordinis Carmelitarum, cujus dies natalis octavo kalendas junii recensetur. — Natalis sancti Joannis Papæ et Martyris, qui a Theodorico Italiæ rege Ariano Ravennam evocatus, ibique propter orthodoxam fidem in carcere diu maceratus, vitam finivit. — Dorostori in Mysia, passio beati Julii, qui tempore Alexandri imperatoris, cum esset veteranus et emeritæ militiæ, comprehensus ab officialibus, Maximo Præsidi offertur : quo præsente cum idola execraretur, et Christi nomen constantissime confiteretur, capitali sententia punitus est. — Apud Soram, sanctæ Restitutæ virginis et martyris, quæ sub

A Dorostore en Mysie, martyre de saint Jules, vétéran émérite de l'armée qui, ayant été pris par des officiers de justice du temps de l'empereur Alexandre, fut présenté au président Maxime, devant lequel manifestant son horreur pour les idoles, et confessant le nom de Jésus-Christ avec constance, ce juge le condamna à perdre la tête.

A Sora, sainte Restitute, vierge et martyre qui, sous l'empereur Aurélien et le proconsul Agathius, ayant entrepris le combat de la foi, surmonta les assauts des démons, les caresses de ses parents et la cruauté des bourreaux ; enfin, ayant été décapitée avec d'autres chrétiens, elle reçut l'honneur du martyre.

En Artois, saint Renon, martyr.

A Orange, saint Eutrope, évêque, illustre par ses vertus et par ses miracles

Le même jour, décès du vénérable Bède, très-célèbre par sa sainteté et son érudition.

Fête de sainte Marie-Madeleine, de l'Ordre des Carmélites.

Additions des autres martyrologes.

Saint Phanure, martyr, célèbre par ses miracles à Rhodes et dans l'île de Crète.

Saint Alype, martyr qui, souffrant pour la foi, eut la tête écrasée sous une pierre. Il est honoré chez les Grecs.

Saint Elie, martyr à Tomes, dans le Pont, avec saint Lucien et quatre autres.

Saint Hellade, évêque, martyr en Orient au VI[e] siècle.

Saint Martial, martyr à Tomes, avec saint Zotique et d'autres.

Saint Eusébiote, martyr, qui témoigna par le supplice du feu.

Saint Olivier, pèlerin de la Terre sainte, qui mourut à Ancône en 1275.

Aureliano imperatore et Agathio proconsule, fidei certamine suscepto, dæmonum impetus, parentum blanditias, et tortorum sævitiam superavit : demum cum aliis Christianis capite truncata, martyrio decorata est. — In pago Atrebatensi, sancti Ranulphi martyris. — Arausione in Galliis, sancti Eutropii episcopi, virtutibus atque miraculis illustris. — Eodem die, depositio venerabilis Bedæ presbyteri, sanctitate et eruditione celeberrimi.

Saint Evangèle, martyr à Alexandrie, avec quinze autres chrétiens.

Saint Thérapont, prêtre, qui mourut près de Savalès, en Lydie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Rose Jessu, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François, et le Père Roch Jessu, son frère, prêtre Récollet, pour leur constance dans la foi catholique, guillotinés à Cambrai avec un autre prêtre, le 27 mai 1794.

Pierre-Nicolas Porcher, curé de Faronville, au diocèse d'Orléans, pour avoir refusé le serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département du Loiret, exécuté le 27 mai 1794.

Pierre Mayeux, prêtre du diocèse de Saint-Malo, ayant refusé le serment schismatique, condamné pareillement à mort par le tribunal criminel du département du Morbihan, guillotiné à Vannes le 27 mai 1794.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MAI

Saint Germain, évêque de Paris. — Saint Chéron, martyr. — Saint Corneille, acteur. — Saint Jorand. — Saint Mauvien, évêque de Bayeux. — Saint Théodule le Stylite. — Saint Guillaume du Désert. — Saint Bernard de Menthon. — Le Bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — La Bienheureuse Wulphilde. — La Bienheureuse Marie-Barthélemie Bagnési, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — La Vénérable Marguerite d'Yorck. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE PARIS [1].

Saint Germain, qui fut la gloire de l'Église de Paris au VIe siècle, naquit vers l'an 496, dans le territoire d'Autun. Le saint prêtre Scapillon, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Il montra dès sa jeunesse, une faveur singulière : il assistait régulièrement à l'office divin ; il ne manquait point à matines, même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église environ d'une demi-lieue.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien dans un des faubourgs d'Autun [2]. Alors Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connaissait particulièrement. Lorsque les moines reposaient, il allait à l'église, où il passait ordinairement une bonne partie de la nuit en prières. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux, il vit un véné-

[1] Voyez sa vie, par Fortunat de Poitiers ; saint Grégoire de Tours, *Hist.*, l. IV, c. XXIV ; Mabillon, *Annal. Ben.*, l. V. n. 182. et *Acta sanct. Ord. Ben.*, t. I, p. 234 ; Bouillard, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*. Paris, 1728, in-fol. ; Lobineau, *Hist. de Paris*, p. 25, 29, etc.

[2] Ce monastère a été depuis converti en un prieuré de chanoines réguliers.

rable vieillard qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitants de cette ville pour qu'il les empêchât de périr.

Se trouvant à Paris quatre ans après, le siége épiscopal devint vacant par la mort d'Eusèbe. On y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Vers les neuf heures du soir, il se rendait à l'église, et y restait en prières jusqu'après matines. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets délicats ; et, pour nourrir en même temps l'âme et le corps de ses convives, il faisait lire quelque livre de piété. Ses sermons opéraient les plus grands fruits, et toute la ville de Paris eut bientôt changé entièrement de face. Les amusement profanes furent proscrits, les désordres cessèrent, et les pécheurs de toute espèce effacèrent leurs crimes par une sincère pénitence.

Le roi Childebert qui, jusque-là, avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du Saint ; il se convertit et bannit de sa cour tous les désordres. Voulant échanger des biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères où l'innocence pût trouver un asile dans les siècles suivants, il envoyait encore des sommes considérables au saint Évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étaient épuisés, il faisait fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornements de même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au Saint qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes, j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Childebert et Clotaire son frère, faisant la guerre en Espagne, mirent le siége devant Saragosse en 542. Les habitants de cette ville invoquèrent avec confiance saint Vincent, martyr, leur patron, et portèrent ses reliques en procession à la vue du camp des Français. Childebert fut touché de leur piété ; il demanda à par-

ler à l'évêque de Saragosse, et lui dit qu'il lèverait le siége si on voulait lui donner une portion des reliques de saint Vincent. On accepta la condition, et l'évêque donna au roi l'étole que le saint diacre portait à l'autel. Childebert tint sa parole, et fit retirer son armée. De retour à Paris, il y fonda une église en l'honneur de la sainte Croix et de saint Vincent.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles[1], le Saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain ne perdit point pour cela espérance ; il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il se trouva tout à coup parfaitement guéri. Childebert rapporte lui-même ce miracle dans les lettres-patentes par lesquelles il donne en reconnaissance à l'église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle. Il mourut peu de temps après. Comme il avait choisi l'église de Saint-Vincent pour le lieu de sa sépulture, Germain, assisté de six autres évêques, en fit la dédicace le 13 décembre 558, le jour même que le roi était mort. Cette église, à cause de sa magnificence, fut appelée église d'Or. Les murailles étaient couvertes en dehors de plaques de cuivre doré ; en dedans, elles étaient ornées de peintures appliquées sur un fond très-riche qu'on avait aussi doré[2].

A côté de l'église était un vaste monastere que le même prince fit bâtir, et auquel il donna le fief d'Issy, et d'autres terres dont une partie a servi d'emplacement à un faubourg considérable de la ville de Paris. Le soin de ce monastère fut confié à saint Ger-

[1] Sur la Seine, un peu au-dessous de Melun.

[2] On peut voir la description de cette église dans la vie de saint Doctrovée, écrite par le moine Gislemar.

L'église de Saint-Vincent fut pillée par les Normands dans les années 845, 857, 858, et brûlée par ces barbares en 861 et 881. On la rebâtit en 1014, et le Pape Alexandre III en fit la dédicace en 1163. Le bas de la grande tour, ainsi que la porte, et les statues de Clovis, de Clodomir, de Thierri, de Childebert et de sa femme Ultrogote, de Clotaire, etc., paraissent être du temps du roi Childebert.

main, qui y mit pour abbé saint Droctovée qu'il avait fait venir d'Autun [1].

Clotaire, le dernier des fils du grand Clovis, succéda à Childebert son frère, et réunit en sa personne la monarchie française qui avait été partagée en quatre royaumes. Il quitta Soissons, où il avait régné jusqu'alors, pour se rendre à Paris. Il montra d'abord quelque indifférence pour le saint Évêque ; mais étant tombé malade peu de temps après, il l'envoya chercher. Quand il fut arrivé, il prit son manteau, qu'il appliqua aux parties de son corps où il ressentait de la douleur, et à l'instant il se trouva guéri. Depuis ce moment-là jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de traiter le Saint avec encore plus d'égards que n'avait fait son prédécesseur.

Ce prince étant mort en 561, la monarchie française fut de nouveau partagée en quatre royaumes. Charibert fut roi de Paris, Gontran d'Orléans et de Bourgogne, Sigebert d'Austrasie, et Chilpéric de Soissons. Ces quatre princes étaient fils de Clotaire.

[1] Gislemar, dans la vie de saint Droctovée, dit expressément que saint Germain établit saint Droctovée abbé du nouveau monastère, ce qui a été prouvé par Mabillon et Ruinart. L'interpolateur d'Aimoin, et quelques écrivains anonymes du XII[e] siècle, assurent au contraire, et cela d'après les registres de l'abbaye, qu'Antaire, d'abord sous-prieur de Saint-Symphorien d'Autun, fut le premier abbé du monastère de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Le P. Germon, jésuite, a soutenu ce dernier sentiment contre D. Ruinart.

La règle que saint Germain établit d'abord dans l'abbaye de Saint-Vincent, dite aujourd'hui de *Saint-Germain-des-Prés*, était empruntée des moines orientaux ; mais celle de saint Benoît lui fut depuis substituée. C'est dans cette abbaye que le Général de la Congrégation de Saint-Maur fait sa résidence ordinaire.

Les abbés de Saint-Germain-des-Prés avaient autrefois juridiction spirituelle et temporelle sur tout le faubourg de Saint-Germain. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, recouvra la première en 1668, et le Châtelet la seconde en 1674. En vertu d'une transaction faite en 1698, le prieur régulier de l'abbaye est grand vicaire né de l'archevêque. L'exemption et la juridiction abbatiales, qui s'étendaient sur les séculiers, ont été restreintes *intra claustra*. En 1675, le roi déclara que l'abbaye continuerait de jouir de l'exercice et des prérogatives de *haute justice* dans tous les lieux occupés par les moines ou leurs serviteurs, et dans le territoire appelé l'enclos de l'abbaye, et la cour abbatiale ; ce qui contient un assez grand terrain, où l'on voit quantité de maisons et de boutiques. Voyez Piganiol, *Descrip. de Paris*, t. VII, et D. Bouillard, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*.

Quoique Charibert fût d'un caractère indolent, il n'en était pas moins fougueux dans ses passions. Comme il ne s'était point encore défait de tous les préjugés du paganisme, il répudia sa femme Ingoberge, pour épouser Méroflède, une des filles qui la servaient. Après la mort de celle-ci, il en épousa la sœur, nommée Marcovèse, qui avait porté le voile de religieuse. Ingoberge vivait cependant toujours. Saint Germain mit tout en œuvre pour faire sentir au roi l'énormité de ses crimes; mais les efforts de son zèle ne produisirent aucun effet. Voyant que le prince était incorrigible, il l'excommunia ainsi que la complice de ses désordres, dans la persuasion que cet exemple de sévérité devenait nécessaire pour empêcher les mauvaises suites du scandale. Les deux coupables ne se corrigèrent point pour cela; mais Dieu vengea bientôt le mépris de sa loi et l'autorité de son serviteur. Marcovèse mourut au bout de quelques jours, et le roi ne tarda pas à la suivre. Il laissa de sa femme trois filles, dont deux furent religieuses. La troisième nommée Berthe, épousa Éthelbert, roi de Kent.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses États; mais n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville, et qu'aucun ne pourrait y rentrer sans le consentement des deux autres. Saint Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différents. Il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse, pour réunir tous les esprits, et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaut et Frédégonde, qui se haïssaient mortellement, animaient encore l'un contre l'autre, en vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. Saint Germain eut beau faire des représentations, tout ce qu'il obtint se réduisit à suspendre les hostilités pour quelque temps. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert; mais il fut vaincu, et obligé de s'enfuir à Tournai. Après cette victoire, Sigebert,

accompagné de sa femme Brunehaut et de ses enfants, vint à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint Évêque écrivit à la reine, pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang et la ruine crieraient vengeance au ciel. Brunehaut ne se laissa point toucher ; elle détermina même Sigebert, par ses conseils, à assiéger Tournai. Pendant que le roi se préparait à exécuter son entreprise, saint Germain alla le trouver pour faire un dernier effort. « Si vous pardonnez à votre frère, lui dit-il, vous reviendrez vainqueur ; si au contraire, vous méditez de lui ôter la vie, la justice divine vous frappera, et la mort vous empêchera d'exécuter votre projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire ; mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet, la reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent en 575, à Vitri où son armée faisait halte. Il avait régné quatorze ans, et avait quelque réputation d'humanité, au rapport de Fortunat [1].

[1] Chilpéric, par sa tyrannie et ses vexations, mérita, dit saint Grégoire de Tours, d'être surnommé le *Néron de la France*. Il sacrifia les enfants qu'il avait eus de sa première femme, à la barbare fureur de Frédégonde. Cette méchante princesse, sachant qu'il était instruit de ses intrigues honteuses, le fit assassiner, en 584, par le complice de ses désordres. Elle gouverna en qualité de régente les royaumes de Soissons et de Paris pour son fils Clotaire II ; elle continua la guerre contre Brunehaut et son fils jusqu'à sa mort, arrivée en 601.

Brunehaut gouverna le royaume d'Austrasie pour son fils Childebert II, et après la mort de celui-ci, pour Théodebert son petit-fils ; elle conseilla ensuite à Thierri, son autre petit-fils, qui régnait à Châlons, de faire périr Théodebert avec toute sa famille, ce qui fut exécuté en 611. L'année suivante, Thierri mourut. Clotaire II, surnommé le Grand, fils de Frédégonde, ayant hérité de ses domaines, accusa Brunehaut, devant les États, d'avoir mis à mort dix rois, ainsi que plusieurs autres personnes illustres, surtout saint Didier, évêque de Vienne, parce qu'il la reprenait de ses débauches scandaleuses. Cette malheureuse princesse fut unanimement jugée digne de mort. On l'appliqua durant trois jours à de cruelles tortures, après quoi on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée, qui mit son corps en pièces. D'autres disent qu'elle fut tirée à quatre chevaux. Ce fut ainsi que la fameuse Brunehaut termina sa vie en 613. Plusieurs de nos historiens lui reprochent d'avoir porté jusqu'à leur comble l'avarice, l'ambition, la cruauté et le libertinage. Nous n'avons garde de traiter de calomnies tout ce que l'on a dit contre sa mémoire ; mais nous croyons qu'il y a eu de l'exagération dans les crimes dont on l'a chargée, et qu'on l'a faite beaucoup plus mé-

Saint Germain, malgré son grand âge, montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse où de rudes austérités avaient réduit son corps, ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa pénitence ; il redoubla même de ferveur à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissements par lesquels on profanait les dimanches et les fêtes. Il composa aussi un ouvrage excellent, que nous avons encore, sous le titre d'*Explication de la liturgie*[1]. Enfin, il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs, jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mai 576. Il était âgé de quatre-vingts ans. Le roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des âmes, singulièrement aimé et respecté de son troupeau. Il est dit encore qu'il s'opéra des prodiges à son tombeau, que les aveugles et les sourds y recouvrèrent, les uns l'usage de la vue, les autres l'usage de l'ouïe[2].

Le saint Évêque fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qui était au bas de l'église de Saint-Vincent[3]. Divers miracles manifestèrent le crédit dont il

chante qu'elle n'était dans la réalité. En pensant ainsi, nous suivons plusieurs habiles critiques qui ont très-bien approfondi l'histoire de ces temps-là. Ce n'est pas ici le seul endroit où nous ayons eu lieu de justifier, au moins en partie, la reine Brunehaut.

[1] Cet ouvrage a été publié par D. Martène d'après un ancien manuscrit. *Anecd.*, t. V, p. 91. On y trouve l'ancienne liturgie gallicane, qui était en usage en France avant que celle de Rome y eût été introduite par le Pape Adrien Ier sous le règne de Charlemagne. On voit partout une ressemblance parfaite entre ces deux liturgies. Saint Germain donne des explications très-satisfaisantes des anciennes cérémonies de la Messe, des vêtements sacerdotaux, etc.

[2] Cette épitaphe est dans Aimoin, l. II, c. XVII.

[3] Cette chapelle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de chapelle des *Sergents de justice.*

jouissait auprès de Dieu. Le prêtre Fortunat, depuis évêque de Poitiers, nous en a laissé l'histoire. Il y en a deux dont il avait lui-même été témoin oculaire. Les deux moines anonymes de Saint-Germain-des-Prés dressèrent aussi des relations des miracles du Saint. Aimoin, religieux de la même abbaye, qui florissait en 870, et qui est un écrivain exact, mit ces relations en ordre, et les distribua en deux livres [1].

Le corps de saint Germain resta dans la chapelle de Saint-Symphorien jusqu'à l'an 754, qu'il fut transféré dans l'église. La cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité. Le roi Pépin y assista avec le prince Charles son fils, connu depuis sous le nom de Charlemagne. Ce dernier, qui n'avait alors que sept ans, fut singulièrement frappé des miracles qui s'opérèrent en cette occasion ; il aimait dans la suite à les rapporter avec toutes leurs circonstances. Le moine de Saint-Germain-des-Prés qui a écrit l'histoire de la translation dont nous parlons, avait appris de Charlemagne ce qu'il rapporte ; souvent même il se sert des propres paroles de ce prince. Il a joint à son histoire une relation de divers miracles, les uns opérés tout à coup, les autres opérés par des progrès successifs ; il en avait vu plusieurs de ses yeux [2].

Le corps du saint Evêque ayant été enlevé de Paris dans la crainte des Normands, on l'y rapporta en 846. Ses reliques, du moins pour la plus grande partie, sont dans l'église de Saint-Vincent, dite présentement de Saint-Germain-des-Prés [3]. On voit en-

[1] Ils ont été donnés au public par Mabillon, sect. IV, *Ben.*, t. II, et par les Bollandistes, sous le 28 mai.

Aimoin, dont il est ici question, ne doit point être confondu avec un autre Aimoin qui florissait en 1004, et qui est auteur d'une *Histoire de France* divisée en quatre livres, ainsi que d'une *Histoire des miracles de saint Benoît*. Ce dernier était moine de Fleury.

[2] Mosander, continuateur de Surius, a fait imprimer une partie de ces miracles sous le 28 juillet ; Mabillon en a donné un plus grand nombre ; les Bollandistes ont publié la relation entière, *ad diem* 28 *maii*.

[3] L'abbaye de Saint-Germain possède la charte originale de sa fondation et de son exemption ; elle est écrite sur de l'écorce d'arbre, et signée par saint Germain, saint Nisier et plusieurs autres évêques. Voyez sur l'authenticité de cette pièce, D. Quatremaires, D. Mabillon, et M. de Valois, *Discept. de Basilicis*, p. 58.

core dans la chapelle de Saint-Symphorien le tombeau du Saint avec une inscription. Ses sacrés ossements se gardent dans une belle châsse, où l'on dit qu'il est entré vingt-s·· marcs et deux onces d'or, avec deux cent cinquante marcs d'argent. Cette châsse est ornée de deux cent soixante pierres précieuses, et de cent quatre-vingt-dix-sept perles [1].

Une charité sans bornes pour les pauvres fut comme la vertu distinctive de saint Germain. On ne pratique jamais cette vertu sans ressentir des effets particuliers de la libéralité divine. Rien au contraire ne tarit plus sûrement la source des grâces, que l'insensibilité pour les malheureux.

Ne soyons point surpris de ce que les hommes apostoliques convertissaient tant d'infidèles au christianisme, et formaient même parmi eux une si grande multitude d'âmes parfaites. Comment n'auraient-ils pas vu leurs travaux couronnés par le succès, eux qui aux efforts du zèle joignaient la ferveur de la prière, la pureté d'intention, et cet esprit de charité si fortement recommandé par l'Évangile ? Leur vie était une démonstration de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient ; on devenait, à leur exemple, crucifié au monde et à soi-même, inébranlable dans les épreuves, insensible à la volupté, humble, doux, indifférent pour la gloire et les opprobres, pour l'abondance et la misère, pour la liberté et la prison, pour la vie et la mort.

Childebert et sa femme Ultrogote, Chilpéric, et une reine que Ruinart prend pour Frédégonde, mais que M. des Thuilleries croit être quelque autre reine, Clotaire II et sa femme Bertrude, furent enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs tombeaux sont présentement dans le sanctuaire. Les deux premiers sont au milieu, parce que Childebert et Ultrogote sont fondateurs du monastère.

Cette antique et célèbre abbaye a subi le sort des autres monastères de France ; presque tous ses bâtiments sont détruits. Sa bibliothèque, l'une des plus considérables et des plus précieuses de Paris, fut incendiée le 20 août 1794, par l'imprudence des autorités de cette époque.

[1] Elle n'a pu échapper à la rapacité des révolutionnaires, et les reliques qu'elle contenait ont été profanées et détruites au mois de mars 1793.

SAINT CHÉRON [1],

MARTYR.

Saint Chéron vivait au premier siècle, lorsque les Gaules étaient encore pour la plus grande partie dans les ténèbres de l'idolâtrie. On croit qu'il était Romain.

Il fut converti par les premiers Apôtres de la Gaule, sous le règne des Flavius. Après la mort de ses parents, il vendit son bien pour le distribuer aux pauvres, suivant le conseil que Jésus-Christ donne à ceux qui veulent devenir ses vrais disciples. Résolu de vivre dans la pauvreté évangélique, à l'imitation des Apôtres qui avaient tout abandonné pour suivre leur Maître, il chercha une retraite dans la solitude, pour servir Dieu loin des embarras et des attraits du monde. Dieu qui par ce moyen voulait le préparer au ministère de la prédication, pour porter la lumière de la foi aux infidèles, permit que l'évêque du lieu où il était retiré, découvrît son mérite, et qu'il l'ordonnât diacre.

Saint Chéron excité par la vue des obligations que ce nouveau caractère semblait lui imposer, et plus pressé encore par la charité, que lui inspirait un désir ardent de faire connaître Jésus-Christ à ceux qui l'ignoraient, prêcha d'abord la pénitence dans les lieux voisins de son pays. Il passa ensuite dans les provinces des Gaules où il savait que la moisson devait être d'autant plus grande, qu'il y avait encore eu peu d'ouvriers qui y avaient travaillé. Il entra dans le pays chartrain où il trouva quelques chrétiens, mais en assez petit nombre, descendus de ceux qui avaient été convertis par saint Potentien et saint Altin, envoyés dans le pays par saint Savinien, évêque de Sens. Dieu y rendit saint Chéron si puissant en œuvres et en paroles, que l'on vit en peu de temps ce petit troupeau de fidèles multiplier jusqu'à prévaloir en nombre sur les idolâtres. Ceux qui fermaient les yeux de l'esprit à la lumière de l'Évangile, causaient une affliction sensible à notre Saint, par l'endurcissement de leur cœur : mais ils ne paraissaient point d'humeur à exciter contre lui d'autre persécution. C'était lui ôter en quelque sorte l'espérance de pou-

1. Caraunus

voir cueillir chez eux la palme du martyre, qu'il regardait comme la récompense de ses travaux apostoliques. Mais s'il ne put devenir le martyr de la vérité par les mains des ennemis de la foi qu'il enseignait, il le fut de la charité qui lui fit sacrifier sa vie pour ses frères. En quoi il suivit sans doute l'esprit de Jésus-Christ qui a fourni à ses disciples les moyens de mériter autant, en donnant son sang pour le salut de leur prochain, que si on le répandait pour lui-même, et qui voulant que l'amour qu'il avait eu pour les hommes, fût en quelque sorte la mesure ou du moins la règle de celui qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, a déclaré qu'il n'y en a point de plus grand que celui qui fait que l'on donne sa vie pour ses amis.

Saint Chéron avait pris à sa suite des disciples qu'il avait formés pour l'aider dans le ministère de la prédication. Ceux-ci voyant les grands fruits que la parole de Dieu avait produits par son moyen dans la ville de Chartres et le pays chartrain, se persuadèrent qu'elle n'en serait pas moins dans la ville et le territoire de Paris s'il y allait. Le prétexte en était spécieux, et l'entreprise très-digne de la charité du Saint; mais parce qu'il était persuadé qu'il aurait toujours suffisamment à travailler dans le champ que la Providence lui avait donné à cultiver, il fit difficulté d'en sortir jusqu'à ce qu'il s'en vit comme chassé par les instances de ses disciples. Il prit donc avec eux la route de Paris, malgré le pressentiment que lui donnaient les périls des chemins qui étaient exposés au brigandage des voleurs. Ils étaient à peine à trois lieues environ de Chartres, lorsqu'étant entrés dans une forêt par où il fallait passer, ils virent venir à eux une troupe de gens armés. Le Saint, sans s'effrayer, conseilla à ses compagnons de pourvoir à leur sûreté, en se cachant dans les bois, tandis qu'il amuserait les voleurs et qu'il les empêcherait de les poursuivre, comme ils ne pouvaient manquer de faire s'il eût voulu s'enfuir avec eux. Il se vit aussitôt environné de ces voleurs qu'il arrêta quelque temps par ses discours. Mais parce qu'ils étaient venus moins pour l'entendre que pour lui prendre son argent, ils furent tellement irrités de ne lui en point trouver autant qu'ils en auraient souhaité, et de voir qu'il avait fait sau-

ver ceux qu'ils croyaient qui en pourraient avoir davantage, qu'ils le tuèrent sur la place dans la pensée qu'il aurait voulu les tromper, et s'en retournèrent après lui avoir coupé la tête. C'était sous le règne de Domitien.

Les compagnons du Saint, que ses actes nous représentent comme un vieillard lorsqu'il fut ainsi martyrisé, sortirent de leur retraite sur la fin du jour, jugeant que les voleurs se seraient retirés. Ils se rassemblèrent pour aller au lieu où ils avaient laissé leur maître, et pour savoir ce qu'il serait devenu, et ils eurent l'affliction de trouver à quelque distance de là son corps étendu par terre, la tête à côté du tronc. Ils le reportèrent à Chartres et l'enterrèrent sur une éminence, hors de la ville, qu'il leur avait marquée avant son départ pour le lieu de sa sépulture, et qui fut appelée la montagne sainte, à cause de lui et de plusieurs autres personnes de piété qui s'y firent inhumer depuis par dévotion. Un riche bourgeois de la ville nommé Segran [1] ou Syran, y fit bâtir une église dès le temps des enfants ou des petits-fils de Clovis, et elle devint célèbre par l'affluence du peuple qui allait honorer le tombeau de notre Saint. Dieu le rendit glorieux par diverses grâces qu'il y accorda à ceux qui eurent recours à son intercession. C'est ce qui porta Pappole ou Pabole, évêque de Chartres, qui assista au concile de Paris en 537, à y établir une communauté d'ecclésiastiques pour servir cette église sous la conduite de l'abbé Aper. Le même prélat leva depuis le corps saint de terre, et en fit la translation pour le mettre sous l'autel de l'église. On rapporte que cette cérémonie fut accompagnée de quelques miracles, et d'un entr'autres qui fut fait en faveur d'un enfant du roi Clotaire II, qui par reconnaissance fit de grandes donations à cette église. L'historien de cette translation veut qu'elle n'ait été faite qu'en 658 et que ç'ait été néanmoins par le ministère de Pabole. Mais ce prélat [2] était mort plus de soixante ans auparavant, et c'était Magubert qui tenait le siége en 658

Cependant l'on faisait l'office divin double la fête de cette in-

[1] Sigectham.
[2] Sedit ad ann. 568 ad 594.

vention, le 16 juin, dans l'abbaye de Saint-Chéron, qui n'est autre que cette ancienne église. On y célébrait la translation du Saint le 18 octobre avec octave, et par une solennité aussi grande que celle de la principale fête qui arrive le 28 mai, que l'on croit être le jour de son martyre ou de la première sépulture.

L'église avec la communauté où l'abbaye fut donnée l'an 1137 aux Chanoines réguliers qui la possédèrent jusqu'à la révolution. Ils avaient dans leur dépendance une autre église que l'on avait bâtie à trois lieues et demie environ au deçà de Chartres, sur l'endroit où l'on croyait que le Saint avait été martyrisé, et qui est encore maintenant une paroisse appelée Saint-Chéron du Chemin.

Les reliques du Saint se conservaient dans l'abbaye de son nom, près de Chartres, et nous ne lisons pas que l'on en ait fait beaucoup de dispersion. L'an 1681, le vicaire général [1] de l'évêque Ferdinand ouvrit la châsse du saint Martyr, à la prière des Chanoines réguliers, le 15 avril. Il en tira un os de l'épaule droite, dont les religieux de cette abbaye, du consentement de l'évêque, firent présent à M. le président de Lamoignon, pour l'église de Saint-Chéron, dit de Mont-Couronne, l'une des paroisses de sa terre de Baville, aux extrémités du diocèse de Chartres, du côté de celui de Paris. La cérémonie de la translation s'en fit le dimanche 18 septembre 1681, et la fête s'en renouvelait tous les ans au dernier dimanche de ce mois.

SAINT CORNEILLE,

ACTEUR.

Corneille, né de parents païens et élevé dans le paganisme, avait dès sa jeunesse embrassé la profession d'acteur. Non-seulement il s'était acquis beaucoup de célébrité dans le monde par son talent, mais il avait su par une sage économie acquérir une fortune très-considérable. Cependant alors, comme de nos jours, les spectacles étaient bien plutôt l'école du vice que de la vertu, et ils étaient condamnés aussi bien par les philosophes les plus sensés du paganisme que par les docteurs de l'Église, car les uns

[1] M. de Brissay.

et les autres prouvaient par l'expérience de tous les temps, que la scène avait toujours corrompu les mœurs des peuples, et que le luxe qu'on y étalait dans les représentations, avait été le principe de la dissolution qui avait entraîné les états dans leur ruine. Corneille avait aussi fait la remarque que les chrétiens de Damas ne paraissaient jamais aux théâtres, et que d'ailleurs, dans toutes les circonstances de la vie, ils faisaient voir beaucoup plus de générosité, de noblesse et d'humanité que les païens.

Frappé de ce contraste, il s'était senti le désir d'en pénétre les causes, et de se rapprocher de ces hommes qui, par la douceur et la pureté de leurs mœurs, protestaient si hautement contre la licence et les excès du paganisme.

Il commença donc à envisager froidement la carrière qu'il avait suivie jusqu'alors; il ne tarda pas à la prendre en dégoût, et à former la résolution d'y renoncer entièrement. C'est ce qu'il fit en effet, malgré toutes les représentations qu'on put lui adresser, et dès ce moment il ne mit plus le pied au théâtre. Il se lia avec quelques chrétiens, qui, avec le secours de la Providence, le déterminèrent bientôt à abjurer l'idolâtrie. A mesure qu'il s'instruisit des vérités et des préceptes de la foi, il reconnut la frivolité de l'usage qu'il avait fait de son talent, lorsqu'acteur favori de la multitude, il ne montait sur la scène que pour lui plaire et la divertir, et qu'en montrant le vice paré des couleurs les plus séduisantes, il faisait germer et alimentait la corruption dans le cœur des spectateurs. Il en conçut dès lors un amer repentir, et prit la ferme résolution de pratiquer la vertu au grand jour, d'édifier ses concitoyens et surtout les jeunes gens de Damas par une conduite exemplaire et, avec la grâce de Dieu, de ramener au bien autant d'âmes qu'il en avait détourné par l'exercice funeste de son art.

Pour fortifier Corneille dans ces bonnes dispositions, on lui fit connaître le jugement porté sur les spectacles, non-seulement par les Pères de l'Église, mais aussi par les sages les plus vénérés de l'antiquité, notamment par Platon. Ces autorités firent impression sur son esprit et achevèrent de le convaincre; les nombreux exemples qu'on lui cita aussi d'acteurs qui étaient

descendus de la scène profane, pour embrasser les dogmes et la morale du christianisme, et faire briller ensuite les plus héroïques vertus, lui inspirèrent une sainte émulation. Avant d'être reçu dans le sein de l'Église, il commença déjà à pratiquer les préceptes de l'Évangile, en partageant son superflu avec les pauvres, et à peine eut-il fait son entrée dans l'association des chrétiens, que sa foi ardente et sa vive charité le rendirent bien plus illustre parmi eux qu'il ne l'avait été parmi les païens, au temps où son talent jetait le plus d'éclat sur la scène.

Une jeune personne de Damas, riche, belle et sage, avait été contrainte par ses parents, malgré sa répugnance, d'épouser un jeune homme opulent, mais très-déréglé. Quelque temps après le mariage, le jeune époux sembla avoir entièrement renoncé à sa manière de vivre accoutumée; mais il trompa bientôt les espérances que ce changement avait fait naître. Il se livra de nouveau aux plus grands désordres, dissipa non-seulement sa fortune mais encore celle de sa femme, et enfin, malgré ses prières et ses représentations les plus amicales, fit tant de dettes qu'il se trouva hors d'état de les acquitter. Ses créanciers, pour se rembourser, se saisirent du reste de sa fortune et de celle de sa femme; mais comme ils ne trouvèrent dans ces débris qu'une compensation bien insuffisante à leurs droits, ils le firent emprisonner. Il fut dès lors réduit à la plus triste position; c'était surtout sa femme qui était à plaindre, elle qui était si innocente de ce désastre, et qui par suite de l'éducation molle et inconsidérée qu'elle avait reçue, n'avait appris aucun travail manuel qui lui eût servi à gagner sa vie en cas de besoin. Ses parents et ses proches étaient tous morts, elle n'avait pas le moindre héritage en perspective, et il ne lui restait d'autre bien que sa vertu, qui au milieu de son extrême pauvreté la rendait belle et intéressante. Mais aussi dans ce triste état d'abandon, elle se trouvait exposée à toutes les entreprises de jeunes gens riches, audacieux et dissolus. Ils s'ouvraient accès auprès d'elle en feignant la bienveillance et la compassion, chaque jour ils devenaient plus assidus dans leurs visites et plus hardis dans leurs poursuites. Le courage de la pauvre jeune femme commençait à fléchir, et,

pouvant à peine se pourvoir du nécessaire, au moyen des dons que lui faisait la charité, elle était sur le point de glisser dans l'abîme du vice et de la perdition.

Cependant Corneille avait entendu parler de sa situation désespérée ; il fut aussi un jour lui rendre visite, mais c'était dans l'intention seulement de relever son courage et de l'exhorter à persévérer dans la vertu. Il acquit avec joie la conviction qu'elle n'avait pas encore perdu ses sentiments d'honnêteté ; il l'engagea à mettre toute sa confiance en Dieu, et lui remit une somme d'argent considérable, en la priant de lui faire connaître d'une manière aussi précise que possible, combien il faudrait pour la rétablir, elle et son mari, dans une position convenable dans la société. La jeune femme, profondément émue, promit tout, et satisfit à la demande de Corneille, mais la somme nécessaire pour acquitter toutes les dettes de son mari, s'élevait au-dessus de celle qu'il était au pouvoir de Corneille de réaliser. Cependant, que fait-il ? Il ne se contente pas de faire le sacrifice de tout l'argent comptant qu'il possède ; aimant mieux se priver lui-même du nécessaire pendant quelque temps, il vend la plus grande partie de son mobilier, afin de pouvoir satisfaire tous les créanciers du détenu, et le rendre à sa malheureuse épouse.

Quelque soin que prît Corneille pour tenir secrète cette belle action, elle fut bientôt connue, et le bruit s'en répandit au loin, à tel point que beaucoup de personnes vinrent à Damas, de pays lointains, pour y faire connaissance avec l'ancien acteur Corneille, devenu un modèle de charité chrétienne. Au nombre de ces personnes fut Théodule, pieux ermite d'Édesse. Il resta quelque temps avec Corneille qui l'avait accueilli avec obligeance, et fut si édifié de sa sainteté, qu'il se convainquit qu'elle serait longtemps encore bien au-dessus de sa réputation. En prenant congé de cet homme plein de foi et de charité, il se recommanda à ses prières, et regagna sa retraite, animé d'une nouvelle ardeur pour le bien.

Les autres circonstances de la vie de saint Corneille sont restées inconnues. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 28 mai.

SAINT JORAND.

Il naquit au ve siècle, à la Belle-Église, près Pontrieux. Un prêtre prêchait dans le voisinage ; le jeune villageois en obtint des leçons. Une grande pensée l'occupait, c'était de tirer son pays de l'ignorance et de l'idolâtrie. Pendant que la vache qu'il gardait était à l'étable, il courait à son instituteur. Un jour revenant de l'école, il trouva sa mère désolée. Les hommes d'armes de Brelidy avaient emmené sa vache, ressource des malheureux. L'intrépide berger va réclamer du chef des ravisseurs, les os et la peau, seuls restes de la victime, et le Ciel, exauçant le Saint, lui rend la vie.

Dans un terrain que la route sépare du temple de la Belle-Église, Jorand se heurta contre une racine de fougère, et pria le Tout-Puissant d'exclure du champ cette plante, afin qu'elle n'y fût plus une occasion de souffrance pour les pauvres paysans. Ce vœu charitable fut exaucé. La tradition atteste les deux prodiges. Un tableau, fait en 1618, et divisé en scènes où l'écriture explique ce qu'on y voit, montre le premier à la Belle-Église avec d'autres faits relatifs au Saint.

Jorand fut le premier apôtre et le pasteur de l'endroit. La mort le trouva arrosant de ses sueurs une moisson abondante. Ses enfants spirituels déposèrent son corps dans le sanctuaire qu'il avait bâti. Des miracles illustrèrent sa tombe et lui attirèrent un culte. L'édifice sacré est antique. Au bas du côté de l'Évangile, est la cheminée où l'on chauffait l'eau pour le Baptême par immersion. Ce temple longtemps chef-lieu de la paroisse est en Plouech. La statue du Saint orne le côté de l'Évangile, et au-dessous, dans le sanctuaire, s'élève le tombeau vénéré. L'élu est vêtu en cénobite : deux religieux agenouillés soutiennent le coussin qui porte sa tête. Jorand tient de la main droite le bâton qui soutenait sa vieillesse, et de la gauche la bourse où était son bréviaire. Ses pieds reposent sur le symbole de la fidélité.

En 1330, les commissaires du Pape pour la canonisation de saint Yves, passaient par la Belle-Église. Surpris de voir leurs chevaux immobiles, ils demandèrent ce qu'il y avait là. On leur

apprit qu'un Saint y était enterré. Dans le tableau de 1618, le Pape paraît à la porte d'un temple, levant les mains jointes et les yeux au Ciel d'où descend un Ange qui avertit de canoniser Jorand. Les restes précieux du Saint sont à la Belle-Église en trois reliquaires. Ces débris d'un homme qui passa en faisant du bien, opéraient tant de merveilles, que des jaloux les dérobèrent. Le tableau les montre forcés de les rendre. Il donne au Saint le nom de Georhat. La Belle-Église dépendait de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes. Saint Jort est le nom d'une famille de Tréguier, mentionnée au serment de fidélité de 1437. La fête de saint Jorand a lieu le dimanche de la Trinité

SAINT MAUVIEU,

ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Saint Mauvieu ou Manvieu menait dans la ville de Bayeux une vie retirée des embarras du monde, vers le milieu du v[e] siècle; il édifiait le peuple par ses vertus. Il avait été élevé dès l'enfance dans la piété chrétienne. Il avait renoncé de bonne heure aux plaisirs, aux richesses et aux vanités de la terre, il s'exerçait continuellement dans les jeûnes, les veilles, la prière et l'aumône. Il s'appliquait aussi particulièrement à l'étude des Saintes Écritures, dont il semblait faire sa grande occupation, et pour leur intelligence, il tirait beaucoup de secours des lettres humaines auxquelles il avait été fort exactement instruit dans sa jeunesse. S'il faisait diversion à cette étude ou à son oraison, c'était pour aller visiter les malades et les pauvres et les assister de son bien. Il se bâtit depuis dans un coin de terre fort retiré, mais qui était à lui, un ermitage où il se renferma avec trois solitaires qui l'obligèrent à se charger de leur conduite. Mais cette retraite n'empêchait pas qu'il n'allât instruire les peuples de son voisinage par de fréquentes prédication. Ce fut vers l'an 465 qu'il fut rappelé à Bayeux par le clergé et le peuple de la ville, qui s'unirent pour le faire mettre en la place de leur évêque saint Loup, qui était mort le 25 octobre de la même année. Il gouverna cette église avec toute la vigilance et toute la charité d'un véritable pasteur, mais nous ne pouvons entrer

dans aucun détail des actions particulières de son épiscopat. Nous savons seulement qu'après s'être sanctifié par la pénitence, par les travaux de son ministère et par l'exercice de toutes sortes de vertus, il quitta la terre vers l'an 460 pour aller jouir du repos des bienheureux. Sa fête se célèbre le 28 mai que l'on regarde comme le jour de sa mort. Le Martyrologe romain non plus que les anciens, n'en fait aucune mention ; mais ce qui a principalement affermi son culte dans les diocèses de Bayeux et de Coutances, a été la dévotion continuelle des peuples qui ont fait des pèlerinages à son tombeau, pour obtenir des grâces du ciel par son intercession.

Il est regardé comme le cinquième évêque de Bayeux.

SAINT THÉODULE LE STYLITE.

Saint Théodule était à Constantinople, au commencement du règne de Théodose le Jeune, un des personnages les plus estimés de cette ville. On admirait sa probité, sa loyauté et ses autres vertus ; et sa bonne réputation le fit élever au poste de préfet ou gouverneur de cette grande capitale. Comme il était chrétien fervent, il se sentit de jour en jour un plus vif regret de sa vie passée. Enfin il renonça à sa charge ; il résolut de renoncer entièrement au monde, car il avait le désir de suivre l'exemple de saint Siméon le Stylite, qui vivait alors sur sa colonne, et qu'il avait visité. Sa femme était le seul lien qui le retenait. Mais Dieu l'ayant appelée à lui, Théodule, qui n'avait pas d'enfant, vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves et s'en alla auprès d'Edesse, en Mésopotamie. Là, il se fit bâtir une colonne ou plus exactement une tourelle assez élevée, et il monta au sommet, où il devait passer quarante-huit ans. Il y en avait trente qu'il menait cette vie isolée, lorsqu'un désir le domina. C'était l'envie de savoir à qui il pouvait se comparer dans l'ordre de la grâce. Il lui fut révélé que celui qu'il cherchait était un comédien nommé Corneille, qui demeurait à Damas. Il l'alla trouver ; et, après avoir hésité un certain temps, par humilité, Corneille lui dit qu'il venait de donner à peu près

tous ses biens pour tirer de peine deux personnes qui tombaient dans le désespoir.

Théodule, satisfait, retourna à sa colonne où il resta les dix-huit dernières années de sa vie. Il y mourut un peu avant la fin du ve siècle, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Sa sainteté et les miracles qui éclatèrent à son tombeau en firent un lieu de pèlerinage. Les Grecs l'honorent le 28 mai.

SAINT GUILLAUME DU DESERT.

Parmi les fameux capitaines de Charlemagne, dont les troubadours chantèrent dans la suite les hauts faits, était Guillaume, duc d'Aquitaine. Il était de la première noblesse des Francs, fils du comte Théodoric et d'Aldane, que l'on dit avoir été la fille de Charles Martel. Il fut instruit dans les arts libéraux, la philosophie et les saintes lettres, dans les exercices du corps convenables à sa naissance. Ses parents le recommandèrent à Charlemagne, pour servir continuellement dans le palais auprès de sa personne ; et sa conduite y fut si sage que, sans attirer l'envie, il s'acquit une grande réputation. Il était grand, bien fait de sa personne, et brave ; et Charlemagne lui donna la première dignité de son royaume, l'envoyant à la tête de ses troupes s'opposer aux Sarrasins, avec le titre de duc d'Aquitaine. Il les chassa d'Orange et remporta sur eux de grandes victoires ; en sorte qu'ils n'osèrent plus revenir dans le pays.

Ainsi, ayant rendu la paix à l'Aquitaine, il s'appliqua à y réparer les désordres de la guerre. Il travaillait jour et nuit aux affaires publiques, tenait la main à l'observation des lois, jugeait les différends, protégeait les pauvres et les faibles, et empêchait les seigneurs d'abuser de leur pouvoir et d'opprimer leurs sujets. Il prenait un soin particulier des personnes et des lieux consacrés à Dieu, honorait les prêtres, jusqu'à se lever de son siége pour les recevoir, et donnait tous les jours à l'autel des offrandes par leurs mains. Ses aumônes étaient immenses. Il était libéral envers tous les monastères, mais il protégeait particulièrement ceux que Charlemagne avait fondés ou réparés, et il leur donnait des terres et des pensions.

Voulant en fonder un nouveau, il chercha un lieu convenable, et le trouva dans les âpres montagnes du territoire de Lodève, à mi-chemin de cette ville à Montpellier. On le nommait Valgelon, et c'était un désert qui ne laissait pas d'avoir de l'agrément et de la commodité. Il y fit bâtir tous les lieux réguliers, avec un hôpital pour les pauvres. Il mit la première pierre à l'église, qui fut dédiée au Sauveur. Les bâtiments étant bien avancés, il y fit venir des moines d'Aniane, qui n'en est qu'à une lieue, et dont l'abbé était son ami et son directeur. Dans l'acte de fondation, qui est du 14 février 804, et par lequel il donne au nouveau monastère de grands biens, il marque qu'il fait tout cela pour le repos de son père Theuderic et de sa mère Aldane, défunts, et pour celui des deux femmes qu'il a eues, Cunégonde et Guitberge, pour le salut de son âme, pour ses frères Theudoin et Adalelme, pour ses sœurs Albane et Bertane, pour ses enfants Bernard, Vitchaire, Gotselme et Helimbruch, et pour son neveu Bertram.

Il était occupé à mettre la dernière main à cette bonne œuvre, quand ses deux sœurs, Albane et Bertane, également distinguées par leur beauté et leur piété, tombèrent ensemble à ses genoux et lui dirent en pleurant : Seigneur frère, écoutez notre demande, faites-nous une grâce, mettez le comble à votre oblation, en nous offrant nous-mêmes au Seigneur ; car notre vœu est de prendre ici l'habit de religion et d'y persévérer jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Le duc Guillaume, profondément ému, acquiesça à leur pieux désir, et leur bâtit un monastère à vingt pas du premier.

Cet exemple de ses bien-aimées sœurs lui revenait souvent à la mémoire. Il s'en réjouissait pour elles, mais il en était fâché pour lui-même. Il était fâché de se voir précéder dans cette milice du Ciel par des femmes, lui qui, dans les batailles de la terre, avait toujours été le premier parmi les hommes. Souvent il regrettait de ne pas être demeuré avec les bons religieux pour lesquels il venait de fonder le monastère de Gellone. Ces regrets allaient bien des fois jusqu'aux larmes. Dans cet état, il fut mandé à la cour de Charlemagne pour des affaires. Ce prince le reçut avec

la même affection qu'un père accueille son fils. Tous les Francs, particulièrement sa famille, en étaient dans la joie. Lui répondait à leur amitié par une amitié encore plus grande. Mais un autre amour l'emportait dans son cœur, l'amour de Dieu, pour lequel il était résolu de quitter le monde. Une seule chose le tenait en suspens, de savoir s'il n'en dirait rien à Charlemagne, qui lui témoignait une affection si tendre. A la fin, il lui parla en ces termes : Seigneur Charles, mon père, vous savez combien je vous aime. Vous m'êtes plus cher que la vie et la lumière. Vous savez avec quel dévouement je vous ai servi. Partout où il y avait du péril pour votre personne, j'étais à vos côtés, je vous faisais un rempart de mon corps. Maintenant donc écoutez avec bonté les paroles de votre soldat, ou plutôt de votre ami. Je vous demande la permission de servir désormais le Roi éternel dans une nouvelle milice. Car, depuis longtemps, mon vœu le plus ardent est de renoncer à tout, et de servir Dieu dans le monastère que je viens de construire dans un désert pour l'amour de vous.

Charlemagne, surpris, changea de couleur et fut quelques moments sans proférer une parole ; puis, poussant un profond soupir et versant des larmes : Seigneur Guillaume, s'écria-t-il, quelle dure parole vous venez de prononcer ! Vous m'avez blessé au cœur par votre demande. Cependant comme elle est juste et raisonnable, je n'ai rien à dire. Si vous aviez préféré à notre amitié un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure et je soulèverais contre lui l'univers entier. Mais puisqu'il n'est rien de cela, mais puisque vous souhaitez devenir soldat du Roi des Anges, bon gré mal gré, je ne puis y mettre obstacle. Je vous demande seulement une chose, c'est que vous acceptiez un présent en souvenir de notre amitié.

Il dit, et se jetant au cou de son ami, comme s'il venait de mourir, il pleura longtemps et amèrement. Guillaume, d'autant plus ému qu'il voyait pleurer son maître, fondait en larmes de son côté. A la fin, ramassant toutes ses forces pour se contenir, il dit : Très-gracieux prince, il ne convient pas que Votre Altesse Royale pousse la condescendance jusqu'à pleurer ainsi votre ser-

viteur. Que n'ai-je pu prévoir ces larmes hier ou avant-hier! En vérité, je confesse mon péché, j'aurais pris la fuite sans consulter ni saluer Votre Majesté. Maintenant donc, seigneur, pour mon plus grand bien et le vôtre, commencez vous-même ma cause: congédiez-moi vers notre commun Maître, non avec tristesse, mais avec une joie spirituelle. Quant aux trésors que vous daignez m'offrir, vous faites, comme toujours, suivant votre royale munificence; mais moi, qui abandonne pour le Christ tout ce qui est à moi, comment pourrai-je prendre ce qui est à vous? Que s'il vous plaît absolument d'offrir quelque chose à Dieu dans ma personne, vous avez des présents religieux que vous pouvez donner sans répréhension, et moi accepter sans offense; je veux parler du bois précieux de la Croix, qui vous a été envoyé de Jérusalem en ma présence. Charlemagne tenait extrêmement à cette sainte Relique; il la donna toutefois à son ami, comme un souvenir de leur perpétuelle et chrétienne amitié

Quand le bruit se fut répandu que le duc Guillaume avait obtenu la permission de quitter le monde, pour se retirer dans un monastère, toute la cour et la ville en firent des remontrances à l'empereur et au duc lui-même. Ce dernier surtout se vit assailli par ses amis et ses parents; mais leurs prières et leurs larmes ne purent l'émouvoir. Il leur répondait : Mes bons amis, si vous pouviez me donner l'assurance d'être toujours avec vous et toujours heureux, sans jamais voir la mort, je pourrais peut-être, quoique mal à propos, acquiescer à vos désirs; mais puisque vous ne pouvez me donner cette assurance, permettez-moi, si vous êtes mes amis et non mes ennemis, permettez-moi d'aller à la vie et d'en prendre le chemin..

Le duc d'Aquitaine, ayant ainsi rompu tant de liens qui l'attachaient au monde, honoré les églises, distribué de grandes aumônes aux pauvres et donné la liberté à une foule d'esclaves, quitta la France et entra en Auvergne. Arrivé à Brioude, il y fit comme un trophée de ses armes en les consacrant à saint Julien. Il offrit son casque et son bouclier sur le tombeau du saint Martyr, et suspendit à la porte de l'église, en dehors, son arc, son carquois et son épée. Dès qu'il fut arrivé chez lui, il régla les af-

faires de sa famille et fit donner ses comtés à ses fils, assez avancés en âge pour remplir ces emplois importants. Après quoi il se rendit au monastère de Gellon, nu-pieds et couvert d'un cilice sous ses habits. Les moines, ayant appris l'arrivée de leur fondateur, allèrent au-devant de lui en procession. On le conduisit d'abord à l'oratoire, où il offrit les reliques qu'il avait obtenues de l'empereur, et resta prosterné environ deux heures devant l'autel, arrosant le pavé de ses larmes. Ensuite il passa au chapitre, où, après qu'on eut fait, selon la coutume, une lecture de piété et une exhortation, il déclara aux moines qu'il avait pris la résolution de se consacrer à Dieu parmi eux, et qu'il voulait l'exécuter sur l'heure même.

Les religieux, surpris et édifiés de sa vocation, ne crurent pas qu'il fût nécessaire de l'éprouver, et l'on assigna le jour de Saint-Pierre, qui était proche, pour sa prise d'habit ; car quoique ce fût alors la coutume de ne donner l'habit monastique qu'après un an de probation, on crut devoir passer par-dessus les règles, en considération de la qualité et de la ferveur du postulant. Le jour de Saint-Pierre étant donc arrivé, on coupa au duc Guillaume les cheveux et la barbe, qui, selon une ancienne pratique, furent consacrés à Dieu. Il se dépouilla des habits tissus d'or qu'il portait, et on le revêtit de l'habit monastique, le 29 juin de l'an 806, et la sixième année de l'empire de Charlemagne. Tels sont les détails que nous donne l'auteur contemporain de sa vie.

Plus le duc Guillaume avait été élevé dans le monde, plus il voulut s'abaisser dans la religion. Nous l'avons vu souvent, dit un saint auteur de ce temps-là, chassant son âne devant lui, ou monté dessus, porter du vin et d'autres rafraîchissements aux Frères de notre monastère occupés à la moisson. Quand sa santé et ses affaires le lui permettaient, il travaillait à la boulangerie et faisait la cuisine à son rang. L'humilité de son cœur paraissait dans ses manières et dans ses habits. Le jeûne, la prière et les veilles faisaient ses plus chères délices, et il était pénétré d'une si tendre dévotion, qu'il ne pouvait recevoir le corps de Jésus-Christ sans verser des larmes en si grande abondance, que la

terre en était arrosée. Il voulait coucher sur la dure; mais l'abbé Benoît lui fit donner, malgré lui, un matelas. Quelques-uns assurent, continue cet auteur, qu'il se faisait souvent donner en secret de rudes disciplines par un des Frères, son unique confident de cette mortification.

Saint Guillaume ayant acquis, par toutes ses vertus, un riche fonds de mérites en peu d'années, connut, par révélation, que le jour de sa mort était proche. Il l'écrivit à Charlemagne, et le fit écrire à tous les monastères des Gaules, afin qu'on y priât Dieu pour lui. Dès qu'il sut que son heure était venue, il manda l'abbé et les moines ; et, après avoir reçu le saint Viatique, avec de grands sentiments de piété, il leur dit adieu, se recommanda à leurs prières et rendit son âme à son Créateur, le 28 mai vers l'an 812. Le monastère de Gellon fut nommé depuis Saint-Guillaume-du-Désert. (ROHRBACHER.)

Son corps fut enterré ou dans sa cellule ou dans la chapelle de Saint-Michel. Il y demeura jusqu'en 1138, qu'il s'en fit une translation le 27 février, dans l'église du monastère, par les soins de Hugues, évêque d'Alby, de Raymond, abbé de Gellone, et de quelques autres abbés. Si l'on excepte son monastère et quelques autres peut-être de son voisinage et de l'Ordre de Saint-Benoît, on peut dire que son culte a été joint ou plutôt confondu partout avec celui de saint Guillame, ermite de Maleval, dont on célèbre la mémoire le 10 février

Le corps du Saint fut trouvé l'an 1679, le 5 septembre, sous le grand autel de l'église de son monastère. Il était renfermé dans un coffre de plomb et de fer tout rongé, avec une inscription qui marquait selon toutes les circonstances nécessaires à l'histoire, qu'il y avait été mis en 1138, comme nous l'avons rapporté. Il n'y avait que les os du Saint, mais ils étaient tous fort entiers, nonobstant l'humidité où on les trouva. Ses cendres avaient été mises dans une urne de marbre à part, pour être garanties de la fureur des huguenots au XVIe siècle ; et l'on gardait depuis longtemps un os de l'un de ses bras dans un reliquaire de vermeil doré. Outre sa principale fête, que l'on célèbre le 28 mai, jour de sa mort, on fait encore celle de sa translation, le 4 février, et une

autre le 5 mars, qui est celle de la translation de l'an 1138, quoiqu'elle eût été faite le 27 février. (BAILLET.)

SAINT BERNARD DE MENTHON.

Bernard de Menthon, né dans un château de ce nom en Genevois, près d'Annecy, au mois de juin 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres et la vertu. Il se consacra, malgré ses parents, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aoste, en Piémont, et y reçut les Ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette Église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitants de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservaient encore des monuments du paganisme. Bernard, animé d'un saint zèle, les renversa. Son cœur, non moins compatissant que son esprit était éclairé, fut vivement touché des maux que les pèlerins allemands et français avaient à souffrir, en allant à Rome pour rendre leur pieux hommage aux tombeaux des saints Apôtres. Il fonda pour eux deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes, l'un sur le mont You (*Mont Jovis*), ainsi appelé parce qu'il y avait là un temple de Jupiter qu'il fit abattre ; l'autre sur la colonne Joïenne, ou *Columna Jovis*, ainsi nommée à cause d'une colonne de Jupiter, qu'il fit pareillement renverser.

Ces deux hôpitaux, dits de son nom le *Grand* et le *Petit Saint-Bernard,* furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Bernard fut leur premier prévôt ; c'est le nom qu'ils donnaient à leur supérieur. Le saint Fondateur ayant assuré des secours aux pèlerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie, qui sont au levant du mont Joïen. Il en convertit un grand nombre, et après les avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie, il passa à Rome, où il obtint la confirmation de son Institut.

Les priviléges que le Pape lui accorda ont été renouvelés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugène IV.

Saint Bernard, de retour en Lombardie, cultiva les fruits du christianisme qu'il y avait fait naître, et mourut à Novare, le

28 mai 1008, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ses vertus éminentes et ses miracles le firent canoniser l'année suivante.

Les sectaires et les philosophes du jour s'accordent à faire l'éloge de cet homme zélé et charitable, ainsi que de ses disciples, qui ont conservé l'esprit primitif de leur Institut, et qui exercent encore envers les voyageurs une charité aussi constante que désintéressée.

« Quelques-uns de ces sublimes Solitaires, dit un voyageur témoin de leurs travaux, gravissaient les pyramides de granit qui bordent le chemin pour découvrir un convoi dans la détresse et pour répondre au cri de secours ; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

« Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement ; ils les raniment agonisant de froid et de terreur ; ils les transportent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou s'enfoncent dans les neiges ; la nuit et le jour, voilà leur ministère ; leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature. Ils y présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais chanté par nos flatteurs. De grands chiens sont les compagnons intelligents des courses de leurs maîtres ; ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs : lors que les chutes de neige, aussi promptes que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues de saint Bernard le découvrent sous l'abîme ; ils y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et portent, s'ils en ont encore le temps, des secours à ce malheureux. »

Cet Institut avait autrefois plusieurs maisons et des biens considérables en différentes provinces, et surtout en Savoie. En conséquence d'une difficulté survenue entre les Suisses et les

ducs de Savoie pour la nomination du prévôt, le Pape Benoît XII donna, en 1752, une bulle qui accordait aux Religieux la liberté de se choisir un prévôt ; mais ils furent en même temps dépouillés de tous les biens qu'ils possédaient en Savoie, et qui furent transférés à l'Ordre hospitalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare.

LE BIENHEUREUX LANFRANC,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Lanfranc naquit à Pavie, d'une famille de sénateurs ; son père était au nombre des conservateurs des lois de la ville. Il le perdit en bas âge ; et comme il devait lui succéder dans sa dignité, il quitta Pavie pour aller faire ses études au dehors. Après y avoir donné beaucoup de temps, il devint instruit des lettres humaines, mais très-ignorant dans la science du salut, comme la plupart de ceux qui se livrent à l'étude des sciences profanes. L'envie qu'il avait de s'avancer dans le monde avait occupé tout son esprit, et il n'avait pas fait réflexion que l'unique étude importante pour un chrétien est celle de la religion.

Estimé dans sa patrie pour ses qualités, il ne vit pas avec indifférence la considération qu'on lui accordait ; il ne cherchait même qu'à l'augmenter. Plein du désir d'étendre sa réputation en augmentant son trésor de sciences, il quitta son pays, traversa les Alpes, et vint en France.

Allant à Rouen, et passant sur la fin du jour dans une forêt, il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux et le laissèrent en cet état, loin du chemin, dans des broussailles épaisses. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il plaignait son infortune. Quand la nuit fut venue, il voulut chanter les louanges de Dieu, mais ne l'ayant point appris, il ne put se donner cette consolation. Honteux et confus de son ignorance, il dit avec amertume :

« Seigneur, j'ai tant employé de temps aux vaines études, j'y ai usé mon corps et mon esprit ; et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi du péril où je suis, et avec votre grâce je réglerai ma vie de telle sorte que je pourrai vous servir. »

Au point du jour, des voyageurs qui passaient le délièrent et le remirent dans le chemin. Il les pria de lui enseigner le plus pauvre monastère qui fût dans le pays. Ils lui répondirent qu'ils n'en connaissaient point de plus pauvre que celui qu'un homme de Dieu bâtissait près de là. Ils lui en montrèrent le chemin et se retirèrent.

C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin.

Quand Lanfranc y arriva, il trouva le bon abbé occupé à bâtir un four de ses propres mains. Il lui apprit ce qui l'amenait; l'abbé pria un de ses moines de donner à Lanfranc le livre de la règle. L'ayant lu tout entier il dit à Hellouin qu'il espérait avec le secours de Dieu, observer tout ce que contenait ce livre. Croyant donc apercevoir des marques d'une vocation certaine, l'abbé reçut Lanfranc au nombre de ses religieux. Il passa trois ans dans une entière solitude, s'instruisant des devoirs de la vie du cloître, parlant à peu de personnes, peu connu même dans le monastère. On ne le voyait qu'aux emplois dont il était chargé et à l'église, toujours modeste, toujours recueilli, toujours édifiant.

Guillaume, duc de Normandie, étant devenu roi d'Angleterre, voulut faire élever Lanfranc sur le siége de Cantorbéry; comme il avait déjà refusé l'archevêché de Rouen, il assembla un concile qui obligea le pieux moine à accepter la dignité qui lui était proposée. Le saint Religieux, affligé, employa tout pour refuser le joug qu'on voulait lui imposer; mais on ne l'écouta point, et ce fut en lui faisant pratiquer toutes les vertus épiscopales que Dieu acheva de le sanctifier.

Il mourut le 28 mai de l'an 1080 de Jésus-Christ.

LA BIENHEUREUSE WULFHILDE.

Wulfhilde était fille de Henri le Noir, duc de Bavière. Elle brilla parmi les saintes âmes du XIIIe siècle. Dès son enfance son visage s'épanouissait lorsqu'on parlait devant elle de Dieu, de la très-sainte Vierge et des Saints. On admirait sa piété. Mais son plus ardent désir était de se donner toute à Dieu et de rester

vierge. Son père néanmoins voulut la retenir dans le monde ; et il la maria à Rodolphe, le dernier comte de la maison de Bragance.

Mais cette maison devait s'éteindre avec lui. Après peu d'années de mariage, où la bienheureuse se montra le modèle des épouses, elle se trouva veuve et libre. Aussitôt elle s'en alla au monastère de Wessenbrunn, où elle prit le voile et fut au comble de ses désirs en se voyant enfin une pauvre servante de Dieu. Elle sollicita les fonctions les plus humbles et les plus pénibles de la maison. Elle était si douce et si bonne que les religieuses, ses compagnes, l'appelaient la sœur Angélique. Elle acheva une vie pleine de bonnes œuvres dans la seconde moitié du XIII[e] siècle.

On l'honore le 28 mai.

LA B. MARIE-BARTHÉLEMIE BAGNÉSI,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Marie-Barthélemie Bagnési naquit à Florence, d'une famille distinguée, au commencement du XVI[e] siècle. Dès ses plus tendres années, elle s'était donnée toute à Dieu et voulait rester vierge. Elle perdit sa mère vers l'âge de douze ans ; et dès lors elle fut chargée du soin de la maison ; elle remplit cette fonction délicate avec une habileté qu'on n'eût pas pu attendre de son âge. Elle ne négligeait aucun détail, ne laissait rien en souffrance et en même temps n'omettait jamais rien de ses exercices de piété. Elle priait sans cesse au milieu de tant d'occupations. Arrivée à l'âge de seize ans, son père lui annonça qu'il voulait la marier. Ce fut pour elle un coup de foudre. Un tremblement universel s'empara de tous ses membres. Sa santé jusque-là florissante s'altéra, ses nerfs contractés l'obligèrent à garder le lit. Elle ne le quitta plus et ses souffrances durèrent quarante-cinq ans. Ce qui la soutenait c'est qu'elle avait le bonheur d'être toute à Dieu, qui la comblait de consolations spirituelles.

A l'âge de trente ans, elle obtint la consolation d'entrer dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. Elle souffrit jusqu'à son dernier jour, consolée par les faveurs célestes que Dieu lui prodiguait. Elle mourut le 28 mai 1577 ; et son cercueil fut honoré de

nombreuses guérisons miraculeuses. Sainte Madeleine de Pazzi fut aussi guérie à son tombeau.

Elle fut béatifiée en 1802 par Pie VII.

LA VÉNÉRABLE MARGUERITE D'YORK.

Marguerite d'York, princesse du sang royal d'Angleterre, nièce des rois Édouard IV et Richard III, était fille de Georges, duc de Clarence, frère de ces deux monarques. Elle fut mariée à Richard Polus ou Pool, cousin germain du roi Henri VII; elle le rendit père de quatre fils, dont un fut le cardinal Réginald Polus.

Henri VIII et la reine Catherine d'Aragon son épouse, connaissant le mérite et la vertu de Marguerite, la choisirent pour être gouvernante et dame d'honneur de leur fille unique Marie, princesse de Galles. Elle s'acquitta très-bien de cet emploi et prit soin d'inspirer de bonne heure à sa jeune élève la crainte de Dieu, l'aversion pour le mal et l'attachement aux bonnes mœurs et à la religion. Ces semences de vertus et de piété portèrent, dans la suite, de dignes fruits, comme on peut le voir dans la vie de Marie, reine d'Angleterre.

Cependant Henri VIII, devenu épris d'Anne de Boulen, fit pour l'épouser un divorce honteux avec la reine Catherine d'Aragon; l'Église romaine et ceux qui ne voulurent pas approuver ses noces criminelles devinrent bientôt les objets de sa haine et de ses persécutions. De ce nombre fut la princesse Marguerite, dont le fils, le cardinal Polus, avait osé reprocher à Henri ses débauches et son impiété. Ce prince, à qui la mère n'était pas moins odieuse que le fils, parce qu'elle protégeait, autant qu'il était en elle, la religion opprimée, prit pour prétexte de la vengeance horrible qu'il méditait, des lettres qu'elle reçut du cardinal Polus alors à Rome, et accusa cette sainte femme d'entretenir commerce avec les ennemis de l'État. Il lui fit trancher la tête sur un échafaud, le 28 mai 1541, sans égard pour sa naissance ni pour son âge, qui était de soixante-dix ans

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LAY.

Lay est une petite ville industrielle du département de la Loire, bâtie sur une riante colline, entre Roanne et Tarare. C'était autrefois une place de guerre, et son origine remonte à une époque très-reculée. La foi de nos pères, dit M. Ch. Garnier, est restée dans ce pays, toujours pure et ardente. Les habitants de Lay ont surtout une dévotion profonde pour la très-sainte Mère de Dieu. A l'extrémité de la ville, le voyageur aperçoit un édifice gracieux dont la façade porte deux clochetons entre lesquels une flèche très-mince s'élance avec légèreté vers les nues. Cet édifice, c'est la chapelle de Notre-Dame de Lay, lieu de pèlerinage où l'on accourt de temps immémorial, sanctuaire vénéré dans toute la contrée. Une vaste niche, laissée vide dans le fronton lors de la reconstruction de la chapelle, il y a une quinzaine d'années, attendait encore une statue, et il semblait que le monument restât inachevé sans cette indispensable décoration. Enfin nos vœux ont été comblés. Déjà les familles opulentes apportaient leurs offrandes, déjà le pauvre présentait sa sainte obole pour l'acquisition de l'image de la Madone, lorsqu'une personne riche et pieuse a déclaré qu'elle ferait seule ce sacrifice. La statue a été confiée aux mêmes artistes à qui Lyon doit celle de Fourvières. La matière est la même ; seulement on a jugé à propos de ne dorer que la couronne, le visage, la ceinture et les mains. Elle a paru belle à tous, et la pose est d'une majesté frappante. L'inauguration a eu lieu le 28 mai 1854, avec de grandes fêtes et un immense concours de fidèles. C'est depuis lors un pèlerinage animé.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

En Sardaigne, les saints martyrs Emile, Félix, Priam et Luc qui, combattant pour Jésus-Christ, furent couronnés.

[1] QUINTO KALENDAS JUNII.

In Sardinia, sanctorum martyrum Æmilii, Felicis, Priami et Luciani, qui pro Christo certantes, coronati sunt. — Carnuti in Gallia, sancti Carauni martyris, qui sub Domitiano imperatore capite amputato, martyrium sumpsit. — Corinthi,

A Chartres, saint Chéron, martyr, qui sous l'empereur Dioclétien, ayant eu la tête tranchée, reçut la palme du martyre.

A Corinthe, sainte Helconide, qui, Gordien étant empereur, et sous le président Pérennic, endura d'abord de nombreux tourments. Sous son successeur Justin, elle fut encore mise à la torture ; mais ayant été délivrée par une Ange, elle eut ensuite les mamelles coupées, fut exposée aux bêtes et éprouvée par le feu, et accomplit son martyre par la décollation.

Encore, martyre des saints Crescent, Dioscoride, Paul et Hellade.

A Thécué en Palestine, plusieurs saints moines martyrs, qui furent tués par les Sarrasins, du temps de Théodose le Jeune. Les habitants du lieu recueillirent leurs saintes reliques et les eurent en grande vénération.

A Paris, saint Germain, évêque et confesseur, dont l'éminente sainteté, le grand mérite et les miracles éclatants ont été consignés dans les écrits de l'évêque Fortunat.

A Milan, saint Sénateur, évêque, très-renommé par ses vertus et son érudition.

A Urgel en Espagne, saint Just, évêque.

A Florence, saint Poge, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Eutychès, évêque et martyr, disciple des Apôtres.

Le bienheureux André Salus, qui florissait à Constantinople au xe siècle.

sanctæ Helconidis martyris, quæ primum Gordiano imperatore sub Perennio præside multis tormentis afflicta, deinde sub Justino ejus successore iterum cruciata, sed ab Angelo liberata, demum dissectis mammis, ferisque objecta, atque igne probata, capitis obtruncatione martyrium complevit. — Item, passio sanctorum Crescentis, Dioscoridis, Pauli et Helladii. — Thecuæ in Palæstina, sanctorum Monachorum martyrum, qui tempore Theodosii Junioris a Sarracenis occisi sunt : quorum sacras reliquias accolæ colligentes, summa veneratione illas habuerunt. — Lutetiæ Parisiorum, sancti Germani episcopi et confessoris, qui quantæ sanctitatis, quantique meriti fuerit, quibus etiam miraculis claruerit, Fortunatus episcopus litterarum monimentis consignavit. — Mediolani, sancti Senatoris episcopi, virtutibus et eruditione clarissimi. — Urgellæ in Hispania Tarraconensi, sancti Justi episcopi. — Florentiæ, sancti Podii episcopi et confessoris.

Saint Nicéphore, évêque, et saint Maximilien, diacre, honorés en Istrie.

Le bienheureux Herculan, de l'Ordre des Frères Mineurs.

Saint Emile, martyr à Capoue sous Dioclétien, avec saint Marcel et deux autres.

Les bienheureuses Albane et Bertane, sœurs de saint Guillaume de Gellone.

Saint Juste, confesseur, honoré à Vich en Catalogne, différent de l'évêque du même nom.

Saint Nicétas, évêque de Chalcédoine au IXe siècle.

Saint Pierre Galgalin, solitaire en Toscane au XIIIe siècle.

Saint Zétule, martyr en Pamphilie, avec plusieurs autres.

Sainte Ubaldesca, vierge, religieuse de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, morte le 28 mai 1206.

Sainte Salse, martyre en Afrique, avec sainte Victoire et une autre

Saint Rigomer, dixième évêque de Meaux.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Capelle, religieux de l'Ordre de Saint-Bruno, condamné à mort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel de la Dordogne, guillotiné le 28 mai 1794.

Pierre Martin, prêtre du Comtat-Venaissin, condamné pour refus de serment schismatique, par le tribunal criminel de Vaucluse, mis à mort le 28 mai 1794.

Michel Viau, prêtre du diocèse de Carpentras, pour la même cause, par le même tribunal, exécuté à mort, ce même jour.

Joseph-Marc Constantin, prêtre du même diocèse, pour la même cause, par le même tribunal, décapité le même jour.

Ignace-Xavier Guibert, prêtre du diocèse d'Avignon, condamné par les mêmes juges pour la même cause, guillotiné ce même jour, 28 mai 1794.

Jean Cherchouly, prêtre du diocèse de Périgueux, condamné à mort comme réfractaire par le tribunal criminel de la Dordogne, guillotiné le 28 mai 1794.

Jean Dereis ou Deneis, prêtre du même diocèse, aussi innocent que le précédent, mis à mort à Périgueux, le même jour.

Xavier Guignes, prêtre du diocèse d'Avignon, sous les mêmes prétextes, guillotiné à Avignon le même jour.

Dom Ledivelec, Chartreux à Apponay au diocèse de Nevers, déporté pour les mêmes motifs, mort à fond de cale de la galiote hollandaise, le 28 mai 1794.

César-Auguste Raimbault, prêtre du diocèse de Blois, s'absenta pendant la terreur, revint à Blois, après les excès de 1794, fut arrêté en 1797, et déporté à Sinnamary où il mourut de misère, le 28 mai 1799.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Cyrille, martyr. — Saint Conon et son fils, martyrs. — Sainte Héliconide ou Helconide, martyre. — Sainte Théodosie et ses compagnes, martyres. — Saint Sisinnius, saint Martyrius et saint Alexandre, martyrs. — Sainte Marménia et ses compagnons, martyrs. — Saint Maximin, évêque de Trèves. — Saint Viatre, ermite. — Saint Vot ou Voué, ermite. — Saint Gérard, évêque de Mâcon. — Saint David Ier, roi d'Ecosse. — Le Bienheureux Pierre Pétroni, chartreux. — Le Bienheureux André de Chio, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CYRILLE,

MARTYR.

La relation que je vous envoie, mes très-chers Frères, du martyre d'un jeune enfant nommé Cyrille, ne vous causera pas moins d'admiration, sans doute, que de consolation et de joie. Ce jeune soldat de Jésus-Christ a combattu généreusement contre l'impiété et la cruauté des juges, mais il n'a pas combattu seul. La foi, que dis-je? Dieu lui-même, ont combattu avec lui. Césarée [1] a été le lieu du combat : l'âge tendre de Cyrille remplissait les spectateurs d'étonnement, et la fermeté de sa foi attirait à Jésus-Christ des louanges et des bénédictions. Car ce saint enfant avait sans cesse à la bouche le nom sacré de Jésus-Christ, et il disait qu'il trouvait dans ce nom adorable une vertu sincère qui le fortifiait et le rendait insensible aux tourments qu'on lui faisait endurer.

Son père ne pouvant souffrir qu'il fût chrétien, le mit hors de chez lui et le laissa manquer de toutes choses. Les uns louaient en cela la conduite du père, les autres admiraient son détachement ; mais il y en avait aussi qui n'approuvaient en aucune manière cette dureté. Pour Cyrille, se voyant chassé de la maison paternelle et privé de tout secours, il bénissait Dieu de ce que par la perte de quelques avantages temporels, vils et mépri-

[1] En Cappadoce.

sables, il acquérait des biens d'un prix infini et d'une éternelle durée.

Cependant ces choses étant venues aux oreilles du juge de Césarée, il envoya prendre le petit Cyrille par des soldats. Lorsqu'il l'eut fait amener en sa présence, il lui parla d'un ton propre à jeter la frayeur dans cette jeune âme ; il le menaça des supplices ; il lui en fit une peinture affreuse ; mais tout cela fut inutile ; l'enfant n'en fut pas seulement ébranlé, et comparant en lui-même les biens que la foi lui faisait espérer avec les maux qu'on lui voulait faire craindre, il se moqua des menaces du juge, et la vue des tourments n'eut pas seulement le pouvoir de le faire chanceler un moment.

Mon enfant, lui dit ce magistrat, je veux bien vous pardonner votre faute en considération de votre âge ; votre père même consent à l'oublier ; il est prêt à vous recevoir, et il ne tiendra qu'à vous de rentrer dans ses bonnes grâces et dans la jouissance de tout son bien : mais à condition que vous serez sage à l'avenir et que vous renoncerez à votre superstition.

Que j'aime, répondit Cyrille, vos réprimandes et vos menaces, et qu'il me sera doux de souffrir pour un si bon sujet ! Si mon père me refuse l'entrée de sa maison, mon Dieu m'ouvrira la sienne ; pour une demeure de terre et de boue que je perdrai, j'en recouvrerai une toute d'or et de pierreries. Je deviendrai volontiers pauvre ici-bas, pour être riche là-haut. Je ne crains point la mort, parce qu'elle sera suivie d'une vie heureuse et qui ne finira jamais.

Il prononça ces paroles avec une force toute divine, et on s'apercevait aisément qu'elles partaient d'une intelligence infiniment élevée au-dessus de son âge. Le juge, pour l'intimider, le fit lier, comme s'il l'eût voulu envoyer au supplice. En effet, on lui fit voir un bûcher qu'on lui dit être préparé pour lui. Mais bien loin de marquer quelque faiblesse, cet admirable enfant n'en parut que plus ferme et plus assuré.

Lors donc qu'on eut rapporté au juge que la vue du feu n'avait fait aucune impression sur lui, qu'elle ne lui avait arraché aucune larme, ni fait pousser le moindre gémissement, il le

fit rappeler et voulut encore employer la persuasion pour tâcher de vaincre ce courage que les menaces n'avaient pu surmonter. Eh bien, lui dit-il, vous avez vu le feu que j'ai fait allumer pour vous brûler tout vif, serez-vous sage à l'avenir? et par une entière soumission à ma volonté et à celle de votre père, vous efforcerez-vous de mériter qu'il vous rende son affection, et qu'il vous reçoive chez lui?

Le jeune Cyrille répondit : Que tu m'as fait tort, tyran, de m'avoir rappelé! Quoi, je ne serai donc pas brûlé? Auras-tu en vain fait allumer ce feu? Renvoie-moi, tyran, renvoie-moi. Je meurs d'impatience de me voir au milieu des flammes, pour aller à mon Dieu.

Tous les assistants l'entendant parler de la sorte, fondaient en pleurs; mais l'enfant leur reprochant leur faiblesse : Vous pleurez, leur disait-il, et vous vous affligez pour l'amour de moi; riez plutôt, et vous réjouissez de mon bonheur. Venez chanter un cantique de joie autour de mon bûcher. Ah! vous ne savez pas quelle gloire m'attend, ou plutôt vous ignorez quelle est la grandeur de ma foi. Laissez-moi donc finir promptement ma vie, et n'en déshonorez pas la fin par vos larmes.

En disant cela il courut au bûcher, où il trouva bientôt une mort précieuse devant Dieu, et glorieuse dans la mémoire des hommes. Il n'était âgé que de dix-sept ans. Il est honoré le 29 mai. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT CONON ET SON FILS,

MARTYRS.

Quoiqu'il semble que les chrétiens de l'Asie et de l'Orient aient eu moins à souffrir de la persécution de l'empereur Aurélien, que ceux des autres provinces de l'empire, on n'a point laissé de voir quelques martyrs sur la fin de son règne en Cappadoce, en Isaurie et en Lycaonie. Il y avait alors à Icone, que l'on appelle aujourd'hui Cogni, ville principale de ces deux dernières provinces, un serviteur fidèle de Jésus-Christ, nommé Conon, grand ami de Dieu, accoutumé à converser avec les Anges. Après la mort de sa femme, avec laquelle il avait été fort peu de temps, il se retira

pour vivre en son particulier avec un fils qu'il avait eu d'elle. Il passa plusieurs années dans les exercices de la vie ascétique, c'est-à-dire dans les jeûnes, les veilles, la prière, l'étude des saintes Écritures, le silence, l'éloignement du commerce du monde et le travail des mains. Voyant que son fils croissait sensiblement en sagesse dans la belle éducation où il l'élevait, il l'offrit à l'Église et le donna à l'évêque du lieu, qui ne fit point difficulté de le faire lecteur, quoiqu'il n'eût encore que douze ans. Les progrès que ce jeune homme fit dans la piété chrétienne et dans toutes sortes de vertus, augmentèrent toujours depuis avec son âge : de sorte qu'après avoir renoncé aux emplois séculiers de la vie commune, il fut jugé digne d'être élevé au diaconat. Conon était alors déjà fort avancé en âge, et se regardant sans cesse comme un pécheur et comme le dernier des hommes qui ne méritait pas même de vivre, il était fort éloigné de vouloir être autre chose que simple laïque. Il ne trouvait point d'honneur comparable à celui de pouvoir vivre selon les règles de Dieu, dans la connaissance et le culte de Jésus-Christ et dans la joie que l'Esprit divin communique aux âmes simples et fidèles. Une si grande vertu ne demeura pas toujours sans récompense ; mais il fallait qu'elle fût auparavant éprouvée par les souffrances et comblée par le martyre.

C'est à quoi le vieillard Conon et son fils se préparaient, lorsqu'après la publication de l'édit de l'empereur Aurélien, Domitien, officier de l'armée, fut envoyé en Asie pour faire la recherche des chrétiens. Il passa en Isaurie et en Lycaonie, où la proximité de la Cappadoce, qui était dès lors presque toute chrétienne, avait fourni de grandes commodités pour y étendre la foi de Jésus-Christ que saint Paul y avait déjà fait connaître. Lorsqu'il fut arrivé à Icone, il déclara l'ordre qu'il avait reçu d'obliger tout le monde de sacrifier aux dieux, et de punir du dernier supplice ceux qui le refuseraient, ne sachant encore rien de la mort de l'empereur qui venait d'être tué en Thrace. Conon fut arrêté des premiers et présenté au nouveau juge comme chrétien et rebelle aux édits. Domitien, frappé d'abord de la gravité qui paraissait sur le visage et dans tout le port de Conon, fut touché de respect

et de compassion pour une vieillesse si vénérable. Il lui demanda pourquoi il menait une vie si dure et si triste pendant que tout le monde était en réjouissances et en festins ; car on faisait actuellement une fête publique pour les avantages remportés l'an 274 par l'empereur Aurélien sur les barbares du haut Danube, ou pour quelque autre victoire que l'histoire n'a point marquée. Le Saint lui répondit que l'on cherche la joie, le plaisir et la pompe quand on veut vivre selon l'homme ; mais que l'on doit s'en abstenir pour vivre selon Dieu, parce que l'on ne peut entrer dans son royaume que par beaucoup de tribulations ; que pour lui il aimait mieux avoir part aux souffrances et à la croix de Jésus-Christ, que de jouir pour un peu de temps des fausses joies du péché. Il ajouta même que ce juge lui ferait grâce d'augmenter en durée et en violence les supplices qu'il lui préparait, parce qu'il espérait en sortir d'autant mieux purifié de ses fautes. Ce n'était pas sans doute la nature qui inspirait ces sentiments à Conon ; il fallait donc que ce fût la grâce de Jésus-Christ, qui donne toute confiance en la puissance de Dieu pour se glorifier dans les tribulations, et qui persuade ceux qu'elle anime que tout ce qu'ils souffrent pour Jésus-Christ doit être récompensé d'une gloire sans fin et sans mesure. Domitien, surpris d'une réponse si peu attendue, crut que c'était le désespoir ou la folie qui l'avait fait parler de la sorte. « Avez-vous donc envie de mourir? lui dit-il. — Je veux bien, répondit Conon, cesser de vivre avec les hommes pour pouvoir être avec Jésus-Christ. » Domitien, curieux de connaître un homme si extraordinaire, lui fit diverses questions sur son état. Il lui demanda s'il avait quelque rang parmi ceux de sa religion ; s'il était marié, s'il avait des enfants? Conon lui répondit qu'il n'était ni prêtre, ni diacre, mais un simple laïque, et qu'il n'était relevé que par sa qualité de chrétien ; qu'il avait perdu sa femme ; mais qu'il lui restait un fils qu'il serait ravi de pouvoir présenter devant son tribunal pour l'y faire confesser Jésus-Christ avec lui. « Ce fils, reprit Domitien, est donc impie aussi envers les dieux? — Vous pouvez juger, dit Conon, de la branche par la tige et la racine. Faites-le venir.

Le juge ordonna aussitôt qu'on allât prendre ce fils ; et après l'avoir interrogé sur sa religion, il trouva que tel était le père, tel était le fils. N'ayant pu les porter à sacrifier, il les fit appliquer à diverses sortes de tourments. On les coucha sur la grille de fer rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile ; on les plongea ensuite dans de l'huile bouillante. Il semblait encore durant tous ces tourments que notre saint vieillard insultait à la faiblesse de ses bourreaux. Domitien, confus de se voir vaincu, ordonna d'autres supplices. Il les fit pendre par les pieds sur une fumée d'odeur forte et capable de les étouffer : et Conon en cet état eut encore le courage de dire à son juge, ou du moins de lui faire voir qu'ayant été invincible à ses feux, il ne se souciait guère de sa fumée. Domitien s'avisa encore de leur faire couper les mains avec une scie de bois ; et Conon, plein de confiance en Dieu, lui dit qu'il en aurait plus de honte de voir toute sa puissance confondue par deux impotents. Lorsque le juge parut vouloir leur donner quelque relâche, ils levèrent les yeux et les bras au ciel, demeurèrent quelque temps en prières, firent comme ils purent le signe de la Croix sur eux-mêmes, et rendirent aussitôt l'esprit à leur Créateur.

Les fidèles trouvèrent moyen d'enlever leurs corps et de les enterrer. On rapporte qu'ils furent transportés vers le VIIIe ou le IXe siècle en Italie ; et que ce sont leurs reliques que l'on honore aujourd'hui dans une église de leur nom à Acerre, ville de la Terre-de-Labour, à trois lieues environ de Naples, sur le chemin de Bénévent. Leur culte était déjà établi en Italie au temps de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, puisque leur fête se trouve marquée dans Adon, Usuard et Notker. Elle y est au 29 mai, sans que l'on sache si c'est le jour de leur mort ou de leur translation. C'est ce qu'a suivi le Martyrologe romain après plusieurs autres, mais l'Église d'Acerre célèbre leur fête le 3 juin

SAINTE HELICONIS ou HELCONIDE,

MARTYRE.

Sous l'empereur Gordien, on arrêta à Corinthe une sainte femme nommée Héliconis, qui professait la religion de Jésus-

Christ. On tenta, par tous les efforts imaginables, de la ramener au culte des idoles ; mais, soutenue par une puissance inconnue aux idolâtres, elle brava les bourreaux et les supplices, et chanta les louanges de Jésus-Christ au milieu des tortures

Après qu'on lui eut coupé les mamelles, on l'exposa aux bêtes féroces qui, moins barbares que les persécuteurs, respectèrent celle que le Ciel protégeait. On lui brûla ensuite les côtes sans ébranler son courage ; et ayant été condamnée à avoir la tête tranchée, elle reçut avec joie les palmes du martyre.

SAINTE THÉODOSIE ET SES COMPAGNES,

MARTYRES.

La vénérable Théodosie était la mère de l'illustre martyr Procope, que l'Église honore le 8 juillet. Elle menait, à Césarée de Palestine, une vie toute sainte, avec douze compagnes qui étaient toutes des dames de qualité dans le style vulgaire, mais qui tenaient plus à Dieu qu'au monde et à ses vanités. Elles se réunissaient pour prier et se préparer au martyre. Leur vie et leurs bonnes œuvres, si peu comprises par les païens, les signalèrent. Elles furent arrêtées toutes ensemble dans la persécution de Dioclétien, persécution dont le généreux Procope avait été le premier martyr à Césarée. Théodosie confessa sa foi, la première aussi, avec une généreuse fermeté, et ses compagnes furent dignes d'elles. On les mit à la torture, qu'elles supportèrent avec ce grand courage qu'une foi vive donne aux âmes chrétiennes. Aucune d'elles ne s'affaiblissant dans les supplices elles furent toutes décapitées pour Jésus-Christ.

S. SISINNIUS, S. MARTYRIUS ET S. ALEXANDRE,

MARTYRS

Ces trois Saints, dont les deux derniers étaient frères, vinrent de Cappadoce en Italie, sous le règne de Théodose l'Ancien. Ils restèrent quelque temps à Milan, où saint Ambroise les traita avec tous les égards dus à leur vertu. Saint Vigile, évêque de Trente, ayant ordonné Sisinnius diacre, Martyrius lecteur, et Alexandre portier, les envoya prêcher la foi dans les Alpes, où le

christianisme n'était presque point encore connu. Ils tournèrent leur zèle vers les habitants du canton d'Anaune, appelé depuis le Val-d'Anagno ou d'Egna. Tous les mauvais traitements qu'ils eurent à souffrir ne les rebutèrent point. Par leur patience, leur douceur et leur charité, ils vinrent à bout de gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Sisinnius ayant fait bâtir une église dans la bourgade de Méthon ou Médol, il y rassemblait les nouveaux convertis pour achever de les instruire.

Les païens voyaient avec dépit diminuer le nombre des adorateurs de leurs dieux. Dans une de leurs fêtes, où ils faisaient une espèce de procession avec leurs idoles, ils voulurent obliger les nouveaux chrétiens de se réunir à eux. Sisinnius et ses compagnons mirent tout en œuvre pour que personne de leur petit troupeau ne succombât à la tentation. Les païens en étant instruits, résolurent de décharger leur fureur contre les saints Prédicateurs. Ils les arrêtèrent dans l'église, où ils chantaient les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les battit avec tant de cruauté, qu'on les laissa presque morts sur la place. Sisinnius expira quelques heures après.

Le lendemain, Martyrius et Alexandre chantèrent les louanges de Dieu aussi tranquillement que s'ils n'eussent point été blessés la veille. Ils se retirèrent cependant à l'approche des païens. Ceux-ci ayant trouvé le corps de Sisinnius, lui firent mille indignités ; ils cherchèrent ensuite ses compagnons. Ils trouvèrent Martyrius dans un jardin, où ils le renversèrent par terre tout baigné dans son sang ; après quoi, ils l'attachèrent par les pieds à un levier, et le traînèrent à travers les cailloux jusqu'à ce qu'il fût mort.

Il ne restait plus qu'Alexandre, qui fut aussi arrêté. On tâcha d'abord de l'intimider par des menaces, et l'on brûla en sa présence les corps de Sisinnius et de Martyrius. Comme il persistait toujours dans la confession de la foi, on le jeta sur le même bûcher, où il consomma son sacrifice le 29 mai 397.

Les fidèles recueillirent leurs cendres, qui furent portées à Trente. Saint Vigile fit depuis bâtir une église à l'endroit où ils avaient été martyrisés. Il envoya à divers évêques l'histoire de

leur triomphe, et nous avons encore des lettres qu'il écrivit sur ce sujet à saint Simplicien de Milan et à saint Chrysostome. Il se fit plusieurs distributions des reliques des trois Saints.

SAINTE MARMÉNIA ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Marménia ou Marmène, comme quelques-uns traduisent ce nom, était une très-grande dame romaine qui professait avec toute sa maison la foi catholique et vivait dans la sainteté. Son nom est cité dans tous les Martyrologes ; mais nous n'avons pas su trouver l'époque de son martyre. Elle fut arrêtée avec sa fille et vingt-deux de ses domestiques, qui comme elles souffrirent et triomphèrent.

Le corps de cette Sainte, précieusement conservé, fut enchâssé vers l'an 1120, par le Pape Callixte II, sous l'autel de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, lorsqu'il dédia cette église le 29 mai 1120.

SAINT MAXIMIN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Saint Maximin, évêque de Trèves, était frère puîné de saint Maxence, évêque de Poitiers, qui précède. Il naquit vers la fin du IIIe siècle, à Poitiers selon quelques-uns, et selon d'autres à *Sillé*, aujourd'hui *Mouterre-Silly*, près de Loudun. Nous sommes porté à adopter la dernière opinion, qui paraît étayée des autorités les plus respectables. Sa famille était distinguée par sa position dans le pays. Dès sa jeunesse, s'étant rendu à Trèves, il se mit sous la direction de saint Agrice, évêque de cette ville, dont les vertus étaient dignes de servir de modèle au pieux élève. Saint Agrice accueillit Maximin avec bonté, prit soin de son éducation, l'attacha d'abord à sa personne, puis à son Église, en lui conférant les saints Ordres, et plus tard la vie exemplaire du disciple lui valut l'honneur de succéder à son maître, qui le désigna lui-même. Il obéissait à l'inspiration divine dont un Ange avait été l'interprète.

Élevé sur le siége épiscopal de Trèves en 332, aux applaudissements du clergé et des évêques voisins, Maximin déploya tout

le zèle d'un Saint et eut le bonheur de témoigner au grand Athanase les sentiments de respect et d'admiration que lui inspirait le courage de cet intrépide défenseur de la foi. En effet, lorsque le docteur fut exilé à Trèves (336), Maximin l'accueillit, non pas comme un homme déchu et tombé dans la disgrâce, mais comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ.

Saint Athanase passa quatre années à Trèves, et il loue dans ses écrits la vigilance, la piété, le zèle et la vie exemplaire de saint Maximin, que Dieu avait doué dès lors du don des miracles.

Le saint évêque de Trèves semblait destiné à ouvrir ses bras à tous ceux que la puissance des ariens condamnait à l'exil. Saint Paul, évêque de Constantinople, trouva en lui un hôte et un défenseur (340), lorsqu'il eut été chassé de son siége.

Maximin, pénétré de la doctrine orthodoxe, mit tout son zèle à empêcher que l'empereur Constant n'imitât son frère Constance et ne se laissât séduire par les artifices des ariens. Il dévoila toutes les ruses des disciples d'Arius; aussi fut-il un des obstacles les plus sérieux à la propagation des erreurs de cette secte impie, et mérite-t-il de voir son nom si honorable pour notre Poitou cité à côté des noms glorieux des Athanase et des Hilaire, ses contemporains

Au concile de Milan (346), au concile de Cologne dont il avait conseillé la réunion, et où fut déposé Euphrate, évêque de cette ville, qui attaquait l'incarnation du Verbe (346), au concile de Sardique (347), saint Maximin fut un des plus fermes défenseurs de la foi de Nicée, et il eut l'honneur d'être compris avec saint Athanase et le Pape Jules dans la prétendue sentence d'excommunication que les ariens prononcèrent à Philoppopolis, où ils s'étaient retirés pendant la tenue régulière du concile. Malgré cette condamnation, si honorable du reste, l'influence que la vertu de saint Maximin exerçait sur l'esprit de l'empereur Constant, contribua beaucoup au rétablissement de saint Athanase et de saint Paul sur leurs siéges.

Deux ans après le concile de Sardique (349), saint Maximin étant venu visiter sa famille à Sillé, fut atteint d'une grave ma-

ladie et y mourut le 12 septembre. On l'honore ce jour et le 29 mai.

Son corps, déposé d'abord à Sillé, fut ensuite transporté avec grande pompe à Trèves, par les soins de saint Paulin, son successeur. Ces reliques précieuses pour les fidèles furent placées d'abord dans l'église de Saint-Jean, où elles opérèrent, selon le témoignage de saint Grégoire de Tours, d'innombrables miracles. Saint Hidulphe les fit transférer plus tard dans l'église abbatiale devenue célèbre sous le nom de Saint-Maximin.

Au temps de la funeste invasion des barbares, elles furent soustraites à leur fureur, puis découvertes en 888, et ce fut à l'occasion de cet événement que s'opérèrent de nombreux miracles, dont les historiens les plus respectables nous ont transmis la relation fidèle

SAINT VIATRE

ERMITE.

Du temps que saint Mesmin gouvernait le monastère de Micy, aujourd'hui Saint-Mesmin, près d'Orléans, plusieurs religieux de cette maison se retirèrent dans la Sologne pour y servir Dieu avec plus de liberté d'esprit. Viatre (Viator), l'un d'eux, marqua l'emplacement de sa cellule et le lieu où il voulait mourir, par la plantation d'un tremble, dont l'église et le bourg de l'endroit prirent ensuite le nom pittoresque (*Tremulus vivus* ou *Tremuli vicus*); la tradition du pays ajoute que cet arbre miraculeux se renouvela d'âge en âge, dans un des piliers du temple. Le culte du bienheureux patron s'est perpétué de même; et cette contrée l'invoqua avec une pieuse confiance. On lui attribue particulièrement le pouvoir de guérir les fièvres, si communes au milieu des marécages insalubres de la Sologne

L'église fut bâtie, ou du moins reconstruite, grâce aux libéralités de deux époux natifs du Berry, et non moins fervents que riches. Le mari était paralytique depuis dix ans, la femme aveugle depuis quinze; l'un et l'autre durent leur guérison complète à l'intercession de saint Viatre, et lui en témoignèrent généreusement leur reconnaissance : ainsi parle la naïve légende.

Les reliques de ce patron vénéré, après avoir subi plusieurs

vicissitudes, ont été reconnues de nouveau en 1817, et renfermées dans une splendide châsse d'argent, donnée par M. Deloynes d'Auteroche, alors principal propriétaire de la paroisse de Tremblevif.

La fête de saint Viatre est marquée au 5 août. Depuis quelques années, la paroisse a été autorisée à quitter son nom désagréable et à prendre celui du saint patron, dont le nom est marqué au 29 mai dans les Martyrologes.

SAINT VOT OU VOUÉ,

ERMITE.

Saint Votus ou Voué, que quelques-uns nomment le bienheureux Ot, était un solitaire qui, avec son frère Félix, vécut en Aragon où il mourut vers l'an 760. Son ermitage devint un monastère, qu'on appela Saint-Jean-de-la-Pegna. On fête saint Vot (Votus), ou Voué, le 29 mai.

On honore à Soissons un Saint du même nom qui était aussi solitaire.

Au VIIe siècle, dans les jours ou Ebroïn était maire du palais, il arriva à Soissons un chrétien qui était scythe de nation et qui avait le nom de Voué. L'abbesse Aldegarde lui donna pour retraite une cellule qui était à la porte de son église ; et sa légende contient un fait bien singulier. Il y avait dans Soissons une rue qu'on appelait la rue de Maurevers. Un démon s'en était emparé ; et il enlevait le treizième de tout ce qui y passait. Dès qu'on se fut aperçu d'un si terrible péage, tout fut en alarme dans la ville, et on eut recours à saint Voué pour y mettre ordre. Ce bon Saint, qui ne craignait pas de s'exposer pour le salut des autres, disposa de la manière suivante son ordre de bataille. Il s'en alla dans la rue de Maurevers et fit passer devant lui douze honnêtes gens qu'il savait que le démon n'enlèverait pas, et lui-même marcha le treizième.

L'esprit malin voulut l'enlever ; mais saint Voué se défendit si bien qu'il fut vainqueur. Il tenait donc le diable en sa puissance. Celui-ci lui demanda grâce et le pria de ne pas le renvoyer en enfer. Voué en eut pitié, et le confina dans une tour située sur le bord de l'Aisne, tour qu'on appela la tour Eardier.

Les historiens du XVIe siècle disent que de leur temps, on était encore dans l'usage d'aller tous les ans exorciser cette tour, le jour de la fête de saint Voué, et que la porte par laquelle on y entrait portait le nom de ce Saint.

SAINT GÉRARD,

ÉVÊQUE DE MACON.

Saint Gérard, que l'Église de Mâcon honore en ce jour, fut ordonné évêque de cette ville le 18 mai 886. On voit son nom dans une ancienne charte de saint Étienne de Dijon, dans le testament de Hervé, évêque d'Autun, et dans un acte par lequel Gérard donne une chapelle de Saint-Martin à Ingelare, abbé de Charlieu. En 906, il vint avec Austerius, archevêque de Lyon, à Saint-Oyen-sur-la-Bourbince, pour terminer un débat qui s'était élevé entre les moines de Saint-Claude en Franche-Comté, et les chanoines de Saint-Vincent de Mâcon. Ceux-ci eurent gain de cause. L'année suivante, il consacra une église qu'il avait permis à un seigneur mâconnais de fonder dans un lieu nommé Gange.

Saint Gérard assista à trois conciles tenus à Châlon de 887 à 915. Le plus important fut celui de 894. Adalgaire, évêque d'Autun, était mort à Tournus, en allant à Rome. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné par Gerfroi, moine de Flavigny. Gerfroi se plaignit d'une si noire calomnie à Gualon, successeur d'Adalgaire, et lui demanda conseil sur ce qu'il avait à faire. Gualon remit l'affaire au jugement du concile provincial. Aurélien de Lyon, qui est nommé dans les actes, primat de toute la Gaule, Gualon d'Autun, Ardrade de Châlon, Gérard de Mâcon, avec des députés de Teatbolde de Langres, s'assemblèrent à ce sujet à Châlon, le premier de mai, de Saint-Jean-Baptiste[1]. Ils examinèrent avec soin le moine Gerfroi. Aucun accusateur ne se présenta ; l'on ne put trouver aucune preuve de l'accusation répandue dans le public contre lui. Ainsi les évêques le jugèrent innocent.

Cependant, comme cette terrible calomnie avait été publiée en divers lieux, les évêques ordonnèrent que Gualon tiendrait un

[1] Jean de Maizel

autre concile, pour y faire subir publiquement à Gerfroi, l'épreuve du corps de Jésus-Christ, après avoir averti ce moine qu'il ne fût pas assez téméraire pour approcher de la Communion, s'il se sentait coupable de ce crime énorme, et que, s'il le faisait, il serait damné éternellement avec le traître Judas. Gualon s'étant donc rendu à Flavigny avec Ardrade de Châlon, et notre Saint, y célébra une messe solennelle dans l'église de Saint-Pierre, à la fin de laquelle, prenant en main le corps du Seigneur, il dit à Gerfroi que, si sa conscience lui reprochait le crime en question, il ne fût pas assez téméraire que de recevoir en cet état un Dieu qui serait son juge; mais que s'il était innocent, il pouvait approcher hardiment. Gerfroi reçut la Communion avec confiance; puis, pour son entière décharge, il demanda un acte de ce qui s'était passé. Cet acte lui fut délivré, signé des évêques d'Autun, de Châlon et de Mâcon, et daté de l'an 894.

L'an 926, saint Gérard se rendit au monastère de Charlieu, qui était de son diocèse, avec Auschericus de Lyon, et Odilard de Maurienne. L'objet de ce concile était de rechercher les moyens de subvenir aux pressantes nécessités des églises et autres saints lieux désolés par la cupidité des hommes pervers.

Ce fut aussi en cette année, que notre Saint se démit des redoutables fonctions de l'épiscopat, pour se retirer dans un désert nommé Broz ou Brou. Les historiens de Bresse et de Mâcon[1], nous apprennent qu'il fut le premier habitant de ce lieu, y bâtit une celle ou petit monastère, et y passa le reste de ses jours. Cette celle qui était autrefois un prieuré dépendant de l'abbaye d'Ambournay, devint depuis un couvent d'Augustins déchaussés. Marguerite d'Autriche, après la mort de Philibert le Beau, duc de Savoie, son époux, y fonda l'an 1515, la célèbre église de Notre-Dame-de-Brou. Le souvenir de saint Gérard y est conservé avec honneur.

L'époque de sa mort est incertaine; mais il n'est pas probable qu'il ait vécu jusqu'au milieu du xe siècle. Même incertitude à l'égard du lieu de sa sépulture. Les uns pensent qu'il fut inhumé

[1] Fustaillier, Severt, Bugnon, Paradin et Guichenon.

dans son ermitage de Brou, ou dans l'hospice des pauvres, comme il l'avait recommandé. Les autres croient que son corps reposait à Mâcon, dans la chapelle de l'église de Saint-Pierre qui portait son nom. Dans cette dernière hypothèse, ses reliques auraient été transférées de Brou dans sa ville épiscopale.

Ce qui justifie la dévotion des fidèles envers saint Gérard, c'est : 1° l'office que l'on célébrait en son honneur le 29 mai, dans le diocèse de Mâcon ; cet office néanmoins n'avait pas de légende propre ; 2° le Martyrologe bénédictin qui l'indique à pareil jour parmi les Saints de l'Ordre ; 3° la chapelle de Saint-Gérard, que l'on voyait à Mâcon avant les huguenots. Ces hérétiques la détruisirent l'an 1567.

SAINT DAVID Ier,
ROI D'ÉCOSSE.

David Ier, roi d'Ecosse et fils de sainte Marguerite, occupa vingt et un ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'Ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit pendant la vie, soit après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom

avec ceux des Saints dans plusieurs calendriers d'Écosse.

Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, et est aussi regardé comme Saint.

LE BIENHEUREUX PIERRE PÉTRONI,

CHARTREUX

Ce Bienheureux, enfant d'une grande famille de Sienne, eut sous les yeux de bons exemples et fut prévenu de grâces abondantes dès ses plus jeunes années, car dès son enfance il n'aspirait qu'à servir Dieu. Aussi ne l'appelait-on que le petit saint. Comme il soupirait après le bonheur de vivre avec les disciples de saint Bruno, il entra bientôt dans la chartreuse de Maggiani, près de Florence, où il se rendit recommandable par ses vertus et son mérite

Malgré son humilité, il y brilla bientôt; et on vint de toutes parts recourir à ses avis et à ses prières. Il profitait de cette confiance qu'on lui témoignait, pour donner en toute occasion des conseils salutaires, et on voit dans sa vie qu'il fit ainsi de nombreuses conversions

Il était honoré aussi de révélations qui lui faisaient connaître l'intérieur des âmes de ceux qui venaient à lui. Quoiqu'il menât une vie très-austère, la bonté de son tempérament fit qu'il devint très-gros, ce qui fit ajouter à son nom de Pierre, celui de Pétroni qui veut dire gros Pierre. Il mourut dans la grâce de Dieu, le 29 mai 1361. — Sa vie a été écrite par saint Jean Colombini, son ami.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE CHIO,

MARTYR.

André, né dans l'île de Chio, lorsque les Grecs étaient schismatiques, eut le bonheur de naître et de vivre dans la foi orthodoxe sans se laisser entamer par le schisme, ni par l'hérésie. Il vint à Constantinople au commencement de l'année 1465. Les Turcs depuis peu avaient pris cette ville. Il avait vingt-sept ans; et il voulait amener à la foi quelques âmes égarées par le mahométisme ou par le schisme grec

On ignore s'il eut ce bonheur, mais on sait qu'il fut dénon

comme catholique et condamné à l'abjuration ou à la mort. Sa constance lui fit préférer la mort et il reçut le martyre. Les catholiques l'inhumèrent dans l'église de Notre-Dame-de-Galata, et il fut honoré aussitôt par les fidèles, le 29 mai.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 28 mai 1850, tous les habitants de la paroisse de Scacciano se dirigeaient, dès l'aurore, vers la ville de Rimini, que la très-sainte Vierge avait choisie depuis quelques jours pour y opérer de continuels prodiges. Un tableau représentant Marie Mère de miséricorde, et placé dans l'église de Saint-Augustin, attirait une foule immense par le mouvement des cils et des yeux. Ce tableau peint par don Joseph Soleri, homme très-pieux de Rimini, était la copie d'une autre image de la très-sainte Vierge qui, en 1796, avait été l'objet d'un semblable prodige. Il se trouvait dans l'église de Sainte-Claire, appartenant depuis 1823 aux missionnaires du très-précieux Sang, lorsque le 11 mai 1850, sur les deux heures après midi, deux personnes qui priaient furent surprises de voir les yeux de la Reine du ciel se lever et s'abaisser avec un regard de compassion, comme il convenait à la Mère de miséricorde. Elles crurent d'abord s'être trompées; mais ne pouvant plus douter du prodige, elles en parlèrent seulement à quelques-unes de leurs amies, qui vinrent le lendemain prier à leur tour devant la sainte Image. Elles virent aussi le mouvement des yeux; et bientôt toute la ville accourut pour en être témoin. L'évêque de Rimini, Mgr Leziroli, ordonna qu'on fît une retraite de dix jours, et fit transporter solennellement le 16 mai, le tableau de la Mère de miséricorde de la petite église de Sainte-Claire dans celle de Saint-Augustin, au milieu d'une foule immense, qui ne cessait d'attester par ses acclamations la gloire de la Reine du ciel.

Le bruit de ce miracle s'étant répandu, des étrangers accoururent de tous les pays, et de toutes les villes voisines on y vint processionnellement en pèlerinage. Le 28, le tableau devait être rendu à l'église de Sainte-Claire; mais sur les instances des magistrats, l'évêque de Rimini consentit à le laisser reporter, après

une grande procession à laquelle assistaient une grande partie des habitants de Pésaro et de Rimini, dans l'église de Saint-Augustin. C'est là que le 29 la paroisse de Scacciano vint lui offrir un cierge de cinquante livres, en récitant le Rosaire et en chantant les louanges de notre miséricordieuse Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête de saint Restitut, martyr.

A Icône, ville d'Isaurie, martyre de saint Conon et de son fils âgé de douze ans, qui, sous l'empereur Aurélien, endurèrent avec constance les supplices du gril avec un brasier dessous, d'un arrosement d'huile bouillante, du chevalet et du feu. Enfin, ayant eu les mains écrasées avec un maillet de bois, ils rendirent l'esprit.

Le même jour, fête des saints martyrs Sisinnius, Martyrius et Alexandre, qui, du temps de l'empereur Honorius, étant persécutés par les gentils, dans le Val-d'Anagne, comme l'écrit le bienheureux Paulin dans la vie de saint Ambroise, obtinrent la couronne du martyre.

A Césarée de Philippe, les saintes martyres Théodosie, mère du saint martyr Procope, et douze autres nobles dames, qui furent décapitées durant la persécution de Dioclétien.

En Ombrie, supplice de mille cinq cent vingt-cinq martyrs.

1. QUARTO KALENDAS JUNII.

Romæ, via Aurelia, natalis sancti Restituti martyris. — Apud Iconium Isauriæ civitatem, passio sanctorum Cononis et filii ejus annorum duodecim, qui sub Aureliano imperatore craticulæ prunis suppositis, et oleo superinfuso, suspensionis in equuleo, atque ignis pœnam constanter passi, malleo ad extremum ligneo manibus eorum contritis, spiritum emiserunt. — Eodem die, natalis sanctorum martyrum Sisinii, Martyrii et Alexandri, qui tempore Honorii imperatoris in Anauniæ partibus (ut scribit in vita sancti Ambrosii Paulinus) persequentibus Gentilibus, martyrii coronam adepti sunt. — Cæsareæ Philippi, sanctarum martyrum Theodosiæ matris Procopii martyris, et aliarum duodecim nobilium matronarum, quæ in persecutione Diocletiani capitis obtruncatione consummatæ sunt. — In Umbria, passio sanctorum mille quingentorum et viginti quinque martyrum. — Treviris, beati Maximini episcopi et confessoris, a quo sanctus Athanasius episcopus persecutione Arianorum exulans, honorifice susceptus fuit. — Veronæ, sancti Maximi episcopi. — Arcani in Latio, sancti Eleutherii confessoris.

A Trèves, saint Maximin, évêque et confesseur, de qui saint Athanase, évêque, exilé durant la persécution des ariens, fut honorablement reçu.

A Vérone, saint Maxime, évêque.

A Arque, près de Rome, saint Éleuthère, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Révocat, martyr, honoré à Gênes.

Saint Chonon, abbé de Lérins.

Sainte Bonne vierge, qui florissait à Pise, à la fin du XIIe siècle.

Saint Ortaire, abbé de Landelle.

Saint Gence, martyr en Espagne.

Sainte Buriense, vierge, qui se sanctifia en Irlande au VIIe siècle. Un village du pays de Cornouailles porte son nom.

Sainte Marie, vierge d'Antioche, honorée chez les Grecs.

Saint Sicimode, martyr à Antioche avec plusieurs autres.

Le vénérable Bertrand de Marillac, évêque de Rennes, mort en odeur de sainteté le 29 mai 1573

Le bienheureux Raymond Scriptoris, archidiacre de Toulouse, massacré par les Albigeois.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Louis Focamberge, prêtre du diocèse de Poitiers, ayant refusé le serment schismatique, s'en alla en Franche-Comté, y fut arrêté et condamné à la déportation, mourut dans le navire le 29 mai 1794.

Bodereau (prénoms inconnus), vicaire au Mans, pour refus de serment, condamné à mort par le tribunal criminel du département de la Sarthe, guillotiné le 29 mai 1793.

TRENTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Ferdinand III, roi de Castille et de Léon. — Saint Félix Ier, Pape et martyr. — Saint Basile l'Ancien et sainte Emmélie. — Saint Venance le Gaulois. — Saint Urbice, abbé. — Saint Anastase, évêque de Pavie. — Saint Mauguille, solitaire. — Saint Lambert et saint Bellère, disciples de saint Ghislain. — Saint Walstan. — Le Bienheureux Jacques de Saint-Galgan. — La Vénérable Jeanne d'Arc, vierge et martyre. — La Vénérable Marthe d'Oraison. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FERDINAND III,

ROI DE CASTILLE ET DE LÉON[1].

Saint Ferdinand était l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, reine de France, et mère de saint Louis[2]. Il naquit en l'an 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

Bérangère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon dont elle avait eu quatre enfants, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parents au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu une dispense qui, en pareil cas, s'accordait alors avec beaucoup de difficulté. Cependant comme ils avaient contracté mariage dans la

[1] Tiré de la Chronique de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, grand-chancelier de Castille et ministre du saint roi, chronique qui finit l'an 1243, le 26me du règne de Ferdinand ; de la Chronique de Luc, évêque de Tuy, autre auteur contemporain, laquelle finit à l'an 1237, le 19me du règne de saint Ferdinand ; de la Chronique générale d'Espagne et de la Chronique particulière de Ferdinand, qui l'une et l'autre furent écrites sous Alphonse X, fils et successeur du Saint. Voyez aussi les notes et le Commentaire du Père Papebrock, t. VII, mail (ce Commentaire avait déjà été imprimé séparément à Anvers en 1684, in-4°); Mariana, *de Rebus Hispaniæ*, l. XII, c. XXXI; le Père d'Orléans, *Hist. des Révolutions d'Espagne*, t. I, l. III, p. 488, et la vie du saint Roi, écrite en français, et imprimée à Paris en 1759.

[2] Rodrigue, doyen, puis archevêque de Tolède, nous apprend que Bérengère était l'aînée de tous les enfants d'Alphonse, et que le royaume de Castille lui appartenait après la mort de son frère. Il suit de là que ceux qui donnent à Blanche le titre d'aînée, sont tombés dans une méprise.

bonne foi, leurs enfants furent déclarés légitimes. Bérangère se retira auprès d'Alphonse IX son père, l'un des plus vaillants et des plus vertueux rois qu'ait jamais eus l'Espagne, et qui était en même temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Éléonore d'Angleterre sa mère fut chargée de la régence du royaume; mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du roi son époux, qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérangère fut nommée pour gouverner sous son frère; mais par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à D. Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de la Castille. Malheureusement il joignit à une naissance illustre, une ambition démesurée, un caractère violent et une âme vindicative; aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année, Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, roi de Portugal; mais les commissaires du Pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal : elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de Cisterciennes, où elle prit l'habit; elle y passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les Saints le premier jour de mai

Un accident imprévu déconcerta les desseins ambitieux d'Alvarès et mit fin à sa tyrannie. Le jeune roi étant à Palence, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête. Il mourut de cette blessure le 16 juin 1217. Les choses commencèrent alors à prendre une face nouvelle.

Bérangère, devenue par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits, mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé roi à Palence, à Valladolid et à Burgos. Bérangère déposa, dans les archives de l'église de cette dernière ville, l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses parti-

sans remuèrent de tous côtés, et allumèrent le feu des guerres civiles; mais le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès ayant été arrêté, obtint sa grâce; mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa, en 1219, Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le roi avait un soin extrême de faire observer les lois; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux, paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand-chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérangère et Ferdinand, qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une âme. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint Roi établit la cour connue depuis sous le nom de « conseil royal de Castille. » C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats[1].

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses états. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser. et il lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures; par-là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre

[1] On le suit encore en Castille. Il est appelé par les Espagnols : *Las Partidas.*

ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Il évitait soigneusement toutes les occasions de brouillerie avec les rois de Portugal et d'Aragon, ainsi qu'avec Éléonore d'Angleterre, à laquelle il aurait pu disputer la Gascogne. Dès que ses droits paraissaient douteux, il ne voulait point les faire valoir; il rendit même plusieurs places, de peur d'être cause de quelque division.

Le saint Roi fonda divers évêchés, et outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir et réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet! La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme, que toute une armée de Maures. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben Mahomet, prince issu des Miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie, et des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. « Seigneur, disait-il, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne. Je ne me propose point d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre nom [1]. »

[1] Sancius, Episc. Palent., *Hist. Hisp.*, part. III, c. XXXIX.

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palence prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement et portait un cilice en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Outre cette image qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires, et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les Mahométans [1]

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la nouvelle de la mort de son père. Dans le même temps sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux états.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures, et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emporté qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, l'infant Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xérès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le Ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet, plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu, à la tête de leurs ennemis, l'Apôtre saint Jacques monté sur un cheval blanc, et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu

[1] C'est là l'origine des grandes richesses que possèdent l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

la même vision. D'ailleurs il ne périt du côté de ceux-ci que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses premières opérations, et tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint Roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante, le roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de Blanche, reine douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille [1]; Jeanne vécut toujours dans une parfaite intelligence avec Ferdinand et Bérangère, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble. Lorsqu'au printemps le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérangère dans l'administration des affaires intérieures de l'État.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et la dernière Moron, qui se rendit. Abendudiel, roi de Murcie,

[1] Il n'est plus parlé des deux princes, ce qui donne lieu de croire qu'ils moururent en bas-âge. Pour la princesse, nommée Eléonore, ayant perdu son père, elle fut conduite en France par la reine sa mère. Elle y devint héritière des comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'elle porta en dot à Édouard Ier, roi d'Angleterre. (*Chronic. Trivetr.*)

se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène, furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi qu'Alcata, Réal, Ivora, et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand; puis, s'étant jeté à ses pieds, il s'offrit à se faire son vassal, et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita par sa fidélité qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendants.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus, qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne : mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérangère, qui suivit de près celle de Rodrigue. Le roi ne trouva de consolation à sa douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille, qu'il marcha contre Séville. Le siége dura seize mois. On n'en sera point surpris, si l'on considère que cette ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale, au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux jardin d'Hercule, auquel ils avaient donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y comptait cent

mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux, et par le moyen d'une grosse chaîne de fer qui, d'un côté, tenait au château, et de l'autre, à la tour de la ville, qu'on appelait la Tour d'or.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures, et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint Roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siége, le succès paraissait toujours incertain. Cependant, l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros vaisseaux qui rompirent le pont. On assiégea Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin, la ville elle-même se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xérès et cent mille passèrent en Afrique. Axataf, gouverneur des infidèles à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière, et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un Saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. Ce ne fut peut-être que par une suite des décrets éternels du ciel qu'elle a été enlevée aux Maures. » Ce saint Roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la très-sainte Vierge devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta dans le même temps à ses domaines, Xérès, Médina Sidonia, Alcala de los Gazulès, Béjar, le Port-de-Sainte-Marie, Cadix, San-Lucar-la-Major, Arcos, Lebrixa, Rota, Trebuxena, etc.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion

pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut, lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le Saint-Sacrement dans sa chambre, il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans ses mains un Crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi, et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement le 30 mai 1252 [1], dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième année de son règne. On l'enterra devant l'image de la très-sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles; Clément X le canonisa en 167. (GODESCARD).

SAINT FÉLIX Ier,

PAPE ET MARTYR.

Après la mort du Pape saint Denys, survenue le 26 décembre de l'an 269, du temps de l'empereur Claude II, le clergé et le peuple fidèle de Rome nommèrent Félix dès le lendemain pour lui succéder, et ils le firent ordonner avant que l'année fût achevée. On dit qu'il était Romain de naissance et fils d'un citoyen de la ville nommé Constance; mais nous ne savons rien de son éducation ni de la suite de sa vie jusqu'au temps de son pontificat. Il trouva l'Église dans un état assez tranquille lorsqu'il monta sur le Saint-Siége. Mais si elle jouissait de

[1] Le Père Florès montre que c'était le 31 de mai, selon la manière de compter qu'avaient alors les Espagnols.

quelque paix au dehors, elle était sujette à quelques troubles domestiques, excités en Syrie depuis six ou sept ans, par les hérésies que Paul de Samosate, évêque d'Antioche, avait introduites contre les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, pour plaire à Zénobie, femme d'Odenat, associé à l'empire d'Orient. Les évêques catholiques d'Asie, de Syrie et d'Égypte s'y étaient opposés dès le commencement; saint Denys d'Alexandrie avait écrit fortement contre lui, et l'on avait assemblé dès l'an 264, un concile à Antioche, où il n'avait évité sa condamnation qu'en protestant qu'il embrassait la foi catholique. Mais lorsqu'on eut reconnu sa fourberie, son hypocrisie et une partie des déréglements de sa vie, on tint sur la fin de l'an 269, un nouveau concile à Antioche où il fut déposé et Domne mis en sa place. Les Pères du concile en écrivirent une lettre synodique au Pape saint Denys qui mourut dans l'intervalle, et ce fut saint Félix, son successeur, qui la reçut et qui finit, à l'occasion de cet engagement, tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle, de sa vigilance et de son autorité. Il écrivit sur ce sujet à Maxime, évêque d'Alexandrie, et à son clergé, et cette lettre qui condamnait les erreurs de Paul de Samosate, fut employée depuis par saint Cyrille d'Alexandre et par le concile d'Éphèse, contre Nestorius. Ce n'est que par ce moyen qu'il s'en est conservé un fragment que l'on a fait passer jusqu'à nous.

Paul de Samosate cherchant à s'appuyer sur le crédit qu'il avait acquis dans Antioche, ne voulut point acquiescer au jugement du concile. Il entreprit de se maintenir par la force dans la maison épiscopale qu'il devait céder à Domne. On fut obligé de recourir à l'autorité de l'empereur pour l'en chasser. Celui qui régnait alors était Aurélien, qui avait succédé, l'an 270, à Claude II, dont le frère Quintille n'avait vécu que dix-sept jours depuis qu'il s'était déclaré empereur. Aurélien, sans entrer dans la discussion du droit contesté entre Paul de Samosate et Domne, ordonna que la possession de la maison de l'Église serait laissée à celui que reconnaîtrait l'évêque de Rome. Cet Évêque de Rome était notre saint Pape Félix, qui avait refusé déjà sa communion à Paul de Samosate, en approuvant le concile d'Antioche, ou en

écrivant contre lui à l'évêque d'Alexandrie, et qui l'avait accordée à Domne que les évêques avaient mis en sa place. Ainsi selon le jugement d'un empereur païen à qui la lumière naturelle et la raison avaient inspiré ce sentiment d'équité, Félix fut cause que l'on mit en possession de la maison et de l'Église d'Antioche, le nouvel évêque Domne, ou plutôt son successeur Timée, s'il est vrai que ceci n'arriva qu'à la fin de l'an 272 ou au commencement de l'an 273.

Aurélien ne garda point jusqu'à la fin la même modération pour les chrétiens. Il commença peu de temps après à les persécuter en Italie et dans les Gaules, et fit depuis des édits contre ceux qu'il avait dessein de faire exécuter par tout l'empire, si la mort n'avait arrêté une partie des effets de sa mauvaise volonté, saint Félix ne s'oublia point dans les besoins que le peuple de Dieu avait de lui durant cette tempête. Il travailla beaucoup à soutenir les faibles dans la foi, et il anima fortement au martyre ceux qui avaient à souffrir pour Jésus-Christ. Il baptisa divers catéchumènes, afin qu'il ne leur manquât rien du côté de l'Église, pour confesser plus librement le nom de Jésus-Christ devant les persécuteurs, et il fit beaucoup de nouvelles conversions au milieu des périls qui l'environnaient avec son troupeau.

Félix ne se contenta point d'exciter les autres au combat, et de leur montrer le chemin de la gloire. Il les conduisit encore par ses exemples beaucoup mieux que par ses exhortations. Il entra généreusement dans la lice des souffrances, et en sortit victorieux des ennemis de la foi. Il reçut la couronne du martyre sous Aurélien, après avoir gouverné l'Église pendant cinq ans, comme le marquent la plupart des auteurs. Il fut enterré dans le cimetière de Calliste, ainsi qu'il est écrit dans le calendrier particulier de l'Église de Rome, dressé vers le milieu du IVe siècle. Ce ne fut probablement qu'après ce temps, que son corps fut transporté dans un autre cimetière qui était sur le chemin de Porto et de Valere, où l'église qu'on y bâtit porta le nom de Félix aussi bien que le cimetière, sans qu'on puisse assurer que ce fût celui de ce Saint. D'autres ont remarqué sa sépulture

sur la voie Aurelia, et l'on croit que c'est parce que ce chemin croisait celui de Porto en cet endroit.

Les martyrologes font mention de lui au 30 mai.

SAINT BASILE L'ANCIEN ET SAINTE EMMÉLIE.

Basile qui épousa Emmélie, dont il eut de saints enfants, était lui-même fils de Saints. Le nom de son père n'est pas venu jusqu'à nous, sa mère était sainte Macrine, l'un et l'autre de familles très-considérées par leur noblesse dans les provinces de la Cappadoce et du Pont, qualifiées par les premières dignités de la robe et de l'épée, et soutenues par les grands biens, par le crédit et la réputation.

Mais ces avantages, qui semblaient leur donner beaucoup d'éclat dans le siècle, étaient peu estimés dans toute leur parenté, auprès de ceux que l'on y avait reçus de la religion chrétienne, qui y était entrée depuis longtemps. La vertu semblait y être héréditaire; la foi s'y était conservée dans sa pureté depuis sa source. Macrine était de Néocésarée dans le Pont, d'où le célèbre saint Grégoire, surnommé Thaumaturge, avait été évêque. Elle était née peu de temps après la mort de ce grand prélat, mais elle avait été soigneusement instruite dans toute sa doctrine par ses disciples, et elle la fit passer exactement comme elle l'avait reçue à ses enfants et à ses petits-fils, avec la connaissance des vertus et des miracles de sa vie, qui avaient rendu sa mémoire glorieuse dans l'Église. Son mari et elle n'avaient pas moins de zèle pour se maintenir dans la foi, que de piété dans les exercices de leur vertu. Ils en donnèrent des preuves durant la persécution que l'empereur Galère Maximien et le César Maximin Daïa excitèrent dans tout l'Orient contre l'Église. Les cruautés que Maximin fit exercer dans la Cappadoce, et qui passaient de beaucoup toutes celles des autres persécuteurs, les obligèrent à s'enfuir dans les déserts. Ils savaient quelle était la règle du martyre, qui ne voulait pas qu'on se présentât de soi-même au combat, et qu'on s'exposât inconsidérément au danger d'être vaincu par sa présomption ou sa faiblesse, mais qui ne permettait pas aussi qu'on reculât lorsqu'on était en sa présence

et qu'il s'agissait de rendre son témoignage. Ils se retirèrent d'abord dans une des vastes forêts qui étaient sur les montagnes du Pont, avec très-peu de domestiques, et ils y menèrent une vie très-rude pendant sept ans, depuis environ l'an 306 jusqu'en 313 que finit la persécution. Accoutumés à vivre d'une manière fort différente de celle où ils se trouvaient dans ces bois inhabités, ils manquèrent en peu de temps des choses les plus nécessaires, étant privés des secours qu'ils tiraient auparavant des revenus de leurs biens. Ils se virent réduits ensuite à de fâcheuses extrémités, qui dans l'affaiblissement où les longs jeûnes les avaient mis, les firent recourir à Dieu en qui seul était toute leur confiance; ils le prièrent de les soulager comme il avait autrefois assisté son peuple dans le désert, et ils en furent promptement écoutés, car ils virent ensuite passer devant eux des cerfs d'une grandeur extraordinaire et en fort grand nombre, qui se laissèrent prendre facilement. Les duretés de cet exil volontaire ne furent point apparemment les seules peines de la persécution qu'ils eurent à souffrir pour Jésus-Christ. Car nous voyons que saint Grégoire de Nazianze les met au nombre de ceux qui avaient surmonté les persécuteurs en combattant jusqu'à la mort, et saint Grégoire de Nysse leur petit-fils, rend témoignage en particulier à sainte Macrine, d'avoir soutenu de grands combats durant la persécution, en confessant Jésus-Christ, et d'avoir souffert la confiscation de ses biens pour la foi. Comme il n'y avait eu que la prudence chrétienne réglée par l'Évangile, qui l'avait portée elle et son mari à fuir la persécution, seulement pour en soutenir les efforts et le poids avec plus de constance, quand ils se trouveraient engagés par les ordres de la Providence, Dieu agréant le sacrifice de leur volonté se contenta de leurs dispositions. De sorte que la persécution étant finie, ils retournèrent dans le Pont où ils passèrent le reste de leurs jours dans les exercices d'une piété exemplaire.

Basile leur fils, ayant reçu d'eux cette piété comme par succession, la fit éclater dans toutes ses actions. On lui voyait de grands talents d'esprit joints aux excellentes qualités de son âme. Il était parvenu à une grande érudition par ses études et

son savoir était accompagné d'une rare éloquence, qui le fit paraître avec beaucoup de réputation dans le barreau, et qui le rendit le maître des autres. La sagesse que l'on remarquait dans toute sa conduite lui acquit l'estime de tout le monde, et son mérite universellement reconnu lui valut la femme qu'il épousa et que l'on regardait dans la province comme un trésor de prix inestimable. Elle était de Cappadoce et s'appelait Emmélie. Elle avait été élevée avec soin dans tous les sentiments et les exercices de la piété chrétienne, et ses rares vertus la faisaient passer pour la personne de son sexe que l'on connût la plus accomplie. L'amour extrême qu'elle avait eu dès l'enfance pour la pureté du corps et du cœur, lui avait donné une forte inclination pour l'état de la virginité. Mais les afflictions domestiques dont elle avait été troublée dès ses premières années, lui ôtèrent les moyens d'exécuter cette généreuse résolution. Car l'empereur ayant fait perdre la vie et les biens à son père lorsqu'elle était encore fort jeune, et sa mère étant morte aussi vers le même temps, que quelques-uns veulent qu'on entende de la persécution de Licinius, sa rare beauté attira sur elle la vue d'une infinité de personnes, et plusieurs firent de vives poursuites pour tâcher de l'épouser. Mais comme elle sut que quelques-uns d'entre eux transportés de leur passion, avaient résolu de l'enlever, l'appréhension seule de se voir exposée à leur violence, la fit déterminer au mariage, pour mettre son honneur et sa vie en assurance, et la réputation de Basile le lui fit préférer à tous les autres. Elle se trouva aussi étroitement unie avec son mari par le lien de la vertu, que par celui du mariage. Tous deux se signalèrent par la sainteté de leurs actions, par l'ardeur de leur foi et de leur charité, par les soins tout particuliers qu'ils prirent de nourrir les pauvres, de recevoir les étrangers, de se purifier l'âme par l'abstinence, et de consacrer à Dieu une partie de leurs biens, ce qui était rare en ce temps-là, mais que la force de leur exemple rendit commun.

On juge que ces biens qu'ils avaient apportés dans leur communauté, devaient être fort considérables, puisqu'ils se trouvaient répandus en trois provinces différentes, qui étaient sans

doute le Pont, la Cappadoce et la petite Arménie. Car encore que les parents de l'un et de l'autre eussent été dépouillés durant la persécution, Dieu avait tellement multiplié ce qui leur avait été restitué ou qui leur était resté, que personne de leur temps ne paraissait au-dessus d'eux. Mais le bien le plus important de leur société, fut le fruit heureux de leur mariage, qui fit leur plus grande et leur plus solide gloire dans le monde. Car ils eurent des enfants qui par leurs vertus relevèrent beaucoup la dignité de cette sainte famille, et qui montrèrent dans leur belle éducation le mérite de ceux qui la leur procurèrent. Ils en eurent dix qu'ils élevèrent tous, hors un qui mourut en bas âge. Les autres qui restèrent au nombre de quatre fils et cinq filles, arrivèrent tous au comble d'une vertu éminente chacun dans leur état, et ceux qui entrèrent dans le mariage, ne travaillèrent pas moins à leur sanctification, que ceux qui furent élevés au sacerdoce ou qui embrassèrent la virginité. L'aînée de tous fut l'illustre vierge sainte Macrine, dont nous aurons occasion de parler en particulier ; le premier des frères fut saint Basile, surnommé le Grand. Après ces deux, les plus célèbres furent Naucrace, dont les martyrologes ne font point mention, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste qui vint le dernier au monde, et qui fut appelé la dîme de cette sainte famille. Basile et Emmélie veillant également sur leurs enfants, ne laissèrent pas de partager les soins qui leur convenaient le plus. Emmélie se chargea particulièrement des filles et son mari des fils, mais surtout de l'aîné qui portait son nom, et qu'il regardait comme le fruit des prières qu'il avait faites à Dieu pour l'avoir.

Ce n'était point la première faveur qu'il eût encore reçue du ciel ; et selon saint Grégoire de Nazianze, sa foi avait déjà été récompensée du don des miracles. Il obtint même encore depuis la guérison d'un enfant si cher d'une manière toute miraculeuse, comme l'a témoigné saint Grégoire de Nysse, le troisième de ses fils. Emmélie, de son côté, s'appliquait à former près d'elle le cœur et l'esprit de ses filles, et surtout de Macrine, l'aînée, qui se trouvait le plus en état de répondre à ses soins. Sans s'arrêter à la méthode ordinaire, qui était de faire commencer l'instruction

des enfants par les poètes, c'est-à-dire par des comédies déshonnêtes ou des tragédies passionnées, elle faisait apprendre à sa fille les parties de l'Écriture sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les Psaumes. Sainte Macrine, la grand'mère de ces illustres enfants, étant encore au monde, voulut aussi soulager le père et la mère, et communiquer à ses élèves, dans la part qu'elle prit à leur éducation, les lumières et les grâces qu'elle recevait de Dieu. Elle s'attacha principalement au jeune Basile, qui apprit d'elle la saine doctrine de l'Église, suivant la tradition de saint Grégoire le Thaumaturge, et qui fit gloire depuis de la regarder toujours comme sa maîtresse, et de l'appeler sa nourrice.

Basile le père, non content de devenir le maître de ses enfants dans la piété et dans les enseignements de la religion, voulut encore se rendre leur précepteur pour les lettres humaines, dans la connaissance desquelles il excellait. Ce qu'il fit d'abord à l'égard de son aîné Basile, en qui il réussit parfaitement, il l'aurait fait encore sans doute pour les autres, lorsque l'âge le leur aurait permis, s'il eût eu lui-même assez de vie. Mais Dieu l'appela à lui dans le temps même de la naissance de Pierre, le dernier de ses enfants. Par cette mort, il en resta neuf sur les bras de la bienheureuse Emmélie, qui soutint ce poids avec la perte d'un si puissant appui, comme aurait fait la femme forte, dont l'éloge se trouve dans l'Ecriture. Elle trouva dans ses enfants mêmes, et surtout dans Macrine son aînée, de grands sujets de consolation et beaucoup de soulagement. Cette sainte fille, qui par sa rare vertu semblait être devenue un nouveau motif de sanctification à toute sa famille, se considérant elle-même comme veuve, par la mort de celui que son père lui avait destiné pour mari, avait déjà pris sa résolution de demeurer toujours vierge. S'étant consacrée à Jésus-Christ en qualité de son épouse, elle s'attacha près de sa mère sainte Emmélie, s'étudiant avec toute l'assiduité possible à lui rendre tous les services et tous les devoirs dont une personne de sa condition et de son sexe était capable. Elle l'assistait dans le gouvernement de sa famille, et partageait avec elle les soins que demandait l'administration de ses grands biens. Son exemple

même servait à sa mère pour l'élever peu à peu à une plus haute perfection, comme de l'autre part la sage conduite de la mère, servait à régler toutes les actions de la fille, qui respectait partout son autorité et sa vertu. La fille ayant eu un mal sous la gorge, dont elle avait le sein si dur et si enflé, qu'on s'était enfin résolu à y laisser faire l'opération par les chirurgiens, se trouva embarrassée dans l'extrême répugnance qu'elle avait à se découvrir. Elle passa une nuit entière à prier, et le lendemain elle dit à sa mère, que si elle voulait faire un signe de croix sur son mal, elle serait guérie sans autre opération. Emmélie secondant la foi de sa fille, fit le signe salutaire sur la tumeur qui fut guérie à l'instant; et il ne resta pour monument de cette merveille que la marque d'une petite croix, qui lui demeura jusqu'à la fin de ses jours.

Basile, l'aîné de ses fils, étant revenu d'Athènes, où il avait fait ses études de l'éloquence et de la philosophie humaine, avec Grégoire de Nazianze son ami, et Julien, qui fut créé César incontinent après; elle partagea tous ses biens en neuf parts, pour autant d'enfants qui lui restaient, et elle pourvut ses filles en la manière que chacune le souhaita, et toutes dans des partis fort honnêtes et très-avantageux. Se trouvant ainsi dégagée du fardeau de leur éducation et de l'administration de leurs biens, elle ne songea plus qu'à se retirer avec sa fille Macrine, pour vaquer uniquement aux affaires de son salut. Elles firent du lieu de leur retraite sur un fonds qui leur appartenait, et qui échut depuis à saint Grégoire de Nysse en propriété, un monastère de filles dont sainte Macrine fut établie supérieure. Elles y en firent bâtir ensuite un d'hommes, avec le secours de saint Basile, qui s'était retiré dans une solitude voisine, et Macrine eut la force d'y attirer tous ses autres frères : Naucrace, Grégoire et Pierre, qui en eut depuis la conduite. Naucrace, celui des enfants d'Emmélie qui était le mieux fait de corps, le plus robuste, le plus adroit, le plus agréable et le plus agissant, ne cédait pas même aux autres en vertus. Mais au lieu de s'arrêter dans le monastère de ses frères, il se contentait d'en prendre des leçons et les allait pratiquer dans une autre solitude. Après avoir paru dans le monde

avec éclat dès l'âge de vingt-deux ans, par des actions publiques qui avaient fait admirer son éloquence et son savoir, il avait renoncé à toutes les espérances du siècle, et même à tout le bien qui lui revenait de son patrimoine, pour embrasser une vie pauvre et solitaire. Il s'était retiré avec un valet fort affectionné, à trois journées de sa mère, au pied d'une longue chaîne de montagnes couverte d'une forêt fort épaisse. Là il servait pour l'amour de Jésus-Christ, deux vieillards accablés de leurs misères; et comme il était excellent chasseur, il les nourrissait de ce qu'il prenait, faisant servir en même temps les fatigues de la chasse à dompter sa chair et à l'endurcir aux travaux de la pénitence. Il s'était mis dans ces lieux à portée de servir sa mère, à laquelle il rendait toujours une obéissance parfaite. Mais après avoir passé cinq ans dans ces rudes exercices, il fut tué à la chasse avec son valet par un accident, que ne nous a point appris son frère saint Grégoire de Nysse, qui nous en a laissé l'histoire. Emmélie, à la nouvelle d'une mort si surprenante, perdit la parole et la connaissance; mais Dieu se servit de la constance et du courage de sa fille Macrine, pour la relever d'une si grande affliction, qui ne contribua pas peu à l'humilier encore plus que jamais devant lui et à la tenir parfaitement soumise aux ordres de sa Providence.

Elle ne s'appliqua plus depuis qu'à se sanctifier dans le silence, la solitude et la mortification, s'efforçant d'acquérir la perfection chrétienne par la pratique de toutes sortes de vertus. Quoiqu'elle fût regardée comme la mère commune du monastère, et que l'on ne voulût s'y gouverner que par ses avis, elle eut néanmoins l'humilité de se soumettre en toutes choses à sa propre fille, qui en était la supérieure, et même à son fils Pierre, le plus jeune de ses enfants, à qui on en avait confié la direction, depuis que saint Basile son aîné s'était retiré. Elle parvint ainsi à une longue et heureuse vieillesse, qui fut terminée par une mort conforme à la sainteté de sa vie. Elle eut la consolation de rendre son âme à Dieu, entre les bras de sainte Macrine et de saint Pierre ses enfants, qu'elle lui offrit de nouveau, Macrine, qui était l'aînée des dix comme les prémices, et Pierre qui en était le dernier, comme

la dîme de sa famille. Elle fut enterrée auprès de saint Basile son mari, à sept ou huit stades de son monastère, dans l'église des Quarante-Martyrs. Ses deux fils, Basile et Grégoire, qui selon toutes les apparences étaient alors évêques, l'un de Césarée, l'autre de Nysse, ne purent lui rendre les derniers devoirs comme ils l'auraient souhaité : le premier, parce qu'il était retenu par la maladie et par les rigueurs de l'hiver ; l'autre, parce qu'il avait été chassé de son siége par les ariens depuis quelques mois. Le premier, qui avait déjà témoigné tant de courage et de fermeté contre les menaces de la mort et la crainte des disgrâces et des supplices les plus cruels, ne put résister à la douleur que lui causa la perte d'une personne si chère. Elle le fit retomber dans la maladie dont il relevait ; et le témoignage qu'il a rendu lui-même de cette faiblesse dans sa lettre à saint Eusèbe de Samosate, peut servir de preuve à ceux qui sont en peine de faire voir que la grâce ne détruit pas la nature dans les Saints. L'Église latine honore maintenant la mémoire de saint Basile et de sainte Emmélie, sa femme, le 30 mai.

SAINT VENANCE LE GAULOIS.

Venance, fils aîné d'une grande famille d'origne romaine, mais établie dans le midi des Gaules, était frère de saint Honorat, qui fonda le monastère de Lérins. Honorat, quoique le puîné, devança son frère dans la foi. Il marchait dans les voies chrétiennes pendant que sa famille restait attachée au paganisme. On ne voit pas que leur père ait renoncé à l'idolâtrie. Mais Venance était si doux et si porté au bien, que son frère Honorat parvint à le faire chrétien et à lui ouvrir les cieux.

Plus unis dès lors, les deux frères voulaient renoncer au monde et vivre pour Dieu. Mais, comprenant que leur père ne le leur permettrait pas, ils s'échappèrent secrètement et s'embarquèrent pour l'Orient avec un moine qui menait la vie la plus sainte, et qui se nommait Caprais. Les pèlerins débarquèrent dans la Morée, où florissaient plusieurs maisons religieuses. Venance fit là de rapides progrès dans la vertu. Dieu bientôt le trouva mûr pour le ciel, et le rappela à lui de Modon, où la mort l'enleva à

saint Honorat, qui le pleura longtemps. La mort de saint Venance eut lieu à la fin du IV[e] siècle.

SAINT URBICE,

ABBÉ.

Saint Urbice, dont nous ignorons l'origine, ayant l'amour de la solitude, alla se mettre sous la direction de saint Lifard, qui vivait en ermite dans un désert de l'Orléanais voisin de la Loire. Il se construisit avec des joncs et des roseaux une cellule à côté de celle de saint Lifard, et comme lui il vécut dans la plus grande austérité, ne se préoccupant que de Dieu et de son âme. Beaucoup d'autres fervents chrétiens se retirèrent auprès de ces deux Saints ; il en résulta une communauté nombreuse que saint Lifard dut gouverner et qui devint rapidement l'abbaye de Meung-sur-Loire.

Saint Lifard, qui la dirigeait, en est regardé comme le premier abbé. Saint Urbice en fut le second et il l'édifia jusqu'à sa mort, qui eut lieu au commencement du VII[e] siècle.

SAINT ANASTASE,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Anastase, dont nous ignorons l'origine, s'était laissé entraîner dans sa jeunesse aux égarements de l'arianisme. Il vivait alors en Italie sous Rotharis, roi des Lombards, qui lui-même était arien. Anastase, qui cherchait à s'éclairer, comprit enfin qu'il était dans l'erreur ; et il rentra dans l'Église catholique. Le désir d'expier son égarement le fit marcher dans les voies de la pénitence, et il entra même dans le clergé. Bientôt son mérite et ses vertus le firent élever sur le siége épiscopal de Pavie, où il continua sa vie pénitente et convertit beaucoup d'ariens. Sa mort toute sainte le retira de ce monde, le 30 mai de l'an 680.

SAINT MAUGUILLE [1],

SOLITAIRE.

Saint Madelgisile, vulgairement saint Mauguille, que l'on a cru irlandais de naissance, fit les premiers exercices de la vie

[1] Madelgisilus.

solitaire dans son pays. Il vint ensuite en France vers l'an 640, avec saint Fursy, et il le suivit dans ses voyages, sans que rien pût le séparer de lui que la mort, qui arrêta ce Saint à Mazerôles, dans le Ponthieu, comme il retournait de son abbaye de Lagny en Angleterre, pour aller revoir ses frères. Mauguille, après lui avoir rendu les derniers devoirs, eut avec l'affliction sensible d'avoir perdu un si bon maître, une grande inquiétude sur le parti qu'il devait prendre, ou de retourner à Lagny, ou d'aller rejoindre les frères du défunt Foignan et Outain en Angleterre, ou enfin de chercher quelque retraite fixe dans un monastère de France. Comme il se trouvait alors assez proche de l'abbaye de Saint-Ricquier, que l'on appelait encore de son premier nom de Centule, il y alla chercher sa consolation dans la charité des religieux, qui le reçurent avec plaisir dans leur communauté. S'il y fut édifié de leurs vertus, il ne les édifia pas moins par l'exemple des siennes; et quelque exacts qu'ils fussent dans l'observance de leur Règle, ils trouvèrent encore quelque chose à former en eux sur la perfection de son modèle. Ils voulurent lui marquer leur affection et leur estime à proportion de la connaissance qu'ils acquéraient de son rare mérite. Mais un cœur humble comme le sien ne put s'accoutumer à tous ces témoignages de considération et de déférence qu'on avait pour lui. De sorte que ne se croyant pas en sûreté dans ce monastère contre le démon de la complaisance et de la vaine gloire, il prit la résolution de s'aller cacher dans une solitude plus retirée. Il obtint sur cela le consentement de son abbé, et alla s'établir à Monstrelet, sur la rivière d'Authie, à deux grandes lieues de Saint-Ricquier. Il y servit Dieu avec une ardeur toute nouvelle, tâchant de séparer son cœur de toutes les choses de la terre pour ne s'attacher qu'à celles du ciel. Il n'y donnait entrée qu'à de saintes pensées; il faisait succéder sans relâche le chant des psaumes à la méditation de la parole de Dieu; il redoublait de temps en temps l'austérité de sa pénitence par la crainte de tomber dans le relâchement. Il pleurait les désordres du siècle et les péchés des autres, comme s'il les eût commis lui-même.

Dans une grande maladie où il semblait devoir être abandonné

des hommes, il fut secouru d'une manière inespérée par un saint solitaire anglais ou irlandais nommé Vulgan, et dans le pays d'Artois Vilgaine, qui le guérit par la vertu de ses prières, plutôt que par les remèdes qu'il lui donna. Ce saint homme, que quelques-uns ont fait passer mal à propos pour un archevêque de Cantorbéry, et qui n'a peut-être été évêque d'aucun siége, voulut tenir ensuite compagnie à saint Mauguille et travailler à se sanctifier avec lui. Ils vécurent ensemble, plus étroitement unis par la foi et par la charité, qu'on ne le peut jamais être par tous les liens de la nature, du sang ou de l'amitié. Foulant le siècle aux pieds avec tout ce qu'il peut faire espérer, ils n'aspiraient qu'à l'héritage du Père céleste, et pour s'en rendre dignes ils tâchaient d'acquérir chaque jour quelque nouveau degré de perfection. Une société si sainte subsista jusqu'à la fin dans une ardeur et une émulation toujours égale. Mauguille voyant Vilgaine malade à l'extrémité, commença à redouter leur séparation d'une manière d'autant plus vive, qu'il la regardait plus proche de lui. Le malade témoigna plus de force que lui en cet état. Il releva son courage en lui faisant honte de sa faiblesse et de son affliction. Il l'exhorta en ami fidèle à se conformer à la volonté de Dieu et à prendre garde que le démon, qui veille sans cesse pour détruire le bien, cherchant à se prévaloir de son chagrin, ne le poussât à quelque péché qui lui ferait perdre le fruit de ses travaux.

Saint Mauguille ne survécut pas de beaucoup à saint Vilgaine. Il mourut vers l'an 685, après avoir passé trente-cinq années environ dans la solitude, tant à Saint-Riquier qu'à Montrelet, depuis la mort de saint Fursy. Les religieux de Saint-Riquier, qui l'avaient toujours regardé comme leur frère et comme un membre de leur corps, vinrent lui rendre les derniers devoirs. Ils l'enterrèrent dans la chapelle de son ermitage, auprès de saint Vilgaine. Son corps y demeura environ trois cents ans, et il fut transporté dans l'abbaye de Saint-Riquier vers la fin du x[e] siècle. Il se peut faire que celui de saint Vulgan ou saint Vilgaine ait été transféré vers les mêmes temps à Lens en Artois, si toutefois le patron de cette ville que l'on honore au second jour de novembre, n'est pas un autre Saint du même nom. L'on bâtit ensuite près de l'ab-

baye de Saint-Riquier une petite église sous le nom de Saint-Mauguille, où l'on déposa ses reliques. Les peuples y vinrent en foule lui rendre leur culte jusqu'à faire murmurer les moines, qui trouvaient à redire que l'on rendît des honneurs si publics à un Saint si inconnu, et dont on ne rapportait ni les actions ni les miracles. C'est ce qui fut cause que l'un d'entre eux, nommé Hariulfe, fut chargé de recueillir ce que la tradition en avait conservé, et d'en composer la vie de saint Mauguille. Ses reliques furent depuis ce temps-là beaucoup plus fréquentées encore qu'auparavant ; de sorte que pour les exposer plus honorablement, après qu'on les eut reportées à Saint-Riquier, on les mit, l'an 1113, dans une châsse neuve, et l'abbé Anscher en fit la translation avec beaucoup de cérémonie le 13 juillet. On célèbre sa fête le 30 mai, que l'on croit être le jour de sa mort.

(BAILLET.)

SAINT LAMBERT ET SAINT BELLÈRE,

DISCIPLES DE SAINT GHISLAIN.

On ne connaît presque rien de la vie de ces deux disciples de saint Ghislain. Tout porte à croire qu'ils étaient nés dans la Grèce, et qu'ils vivaient dans le monastère que dirigea quelque temps le saint Apôtre. Il serait aussi permis de supposer qu'ils faisaient partie du clergé de l'Église d'Athènes, dont saint Ghislain, selon l'opinion de beaucoup d'auteurs, avait été nommé évêque.

Quoi qu'il en soit, les hagiographes nous les montrent pour la première fois, au moment où une voix de Dieu appelle saint Ghislain dans le Hainaut. Déjà, à cette époque, il était dans la ville de Rome, où le Seigneur lui avait d'abord ordonné de se rendre : il y avait été suivi d'un certain nombre de disciples qu'il renvoya ensuite dans leur pays.

Pour Lambert et Bellère, ils ne quittèrent plus l'homme de Dieu auquel ils s'étaient attachés. Ils le suivirent dans tous les lieux, partageant ses fatigues, ses œuvres saintes et ses mérites. On croit qu'ils moururent paisiblement dans le monastère de la Celle (Saint-Ghislain), vers l'année 700.

Leur fête, qui anciennement était célébrée le quatrième dimanche après Pâques, fut en l'an 1688, fixée au 30 mai, par Jacques-Théodore de Brias, archevêque de Cambrai, sur la demande de Ghislain Mollé, abbé de Saint-Ghislain. On croit que le séminaire de Mons possédait autrefois de leurs reliques. Voici en quels termes Philippe le Brasseur, dans son panégyrique des Saints du Hainaut, célèbre leur mémoire :

Nous avons assez parlé de saint Ghislain, à leur tour
Je considère ses disciples Lambert et Bellère,
Egaux à leur maître en mérites, en vertus aussi
Ses égaux, compagnons de sa vie et de ses travaux,
Avec lui ils répandirent en tous lieux la semence de la parole sacrée :
Quittant leur pays natal, ils le suivirent à Rome,
Tous unis d'âme et de volonté : quittant ensuite l'Italie,
Ils vinrent en ces lieux, sous la conduite de leur maître.
A son exemple, ils répandirent dans les pays d'alentour
La semence de la divine parole : enfin, ayant dignement rempli
Leur ministère, ils gagnèrent les demeures célestes,
Pour y recevoir tous deux la couronne due à leurs travaux.

SAINT WALSTAN.

Le culte de ce Saint était autrefois très-célèbre à Cossey et Bawburgh ou Baber, qui sont deux villages éloignés de quatre milles de Norwich.

Walstan, issu d'une famille noble et riche, était né à Baber. Son père se nommait Benoît, et sa mère Blida. Comme il avait reçu une excellente éducation, il se sentit de bonne heure un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle et alla se faire domestique au village de Taverham. Sa charité pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait ce qu'il recevait pour sa nourriture, et jusqu'aux choses qui servaient à couvrir son corps. Quoiqu'il fût occupé aux plus pénibles travaux de la campagne, il pratiquait des pénitences rigoureuses. Il savait le grand art de sanctifier toutes ses actions par la prière du cœur. Il fit vœu de vivre dans le célibat mais il n'embrassa jamais l'état monastique. Son humilité fut récompensée par le don des miracles. Il mourut au milieu d'une prairie dans laquelle il travaillait, le 30 mai 1016, et fut enterré

à Baber, où son corps fut apporté par Cossey ou Cotessye. On faisait de fréquents pèlerinages dans ces deux endroits pour réclamer la protection de ce serviteur de Dieu, surtout pour obtenir la guérison des fièvres, des paralysies, etc. Ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église de Baber, qui subsiste encore ; mais la chapelle fut détruite sous Henri VIII. Tous les faucheurs et tous les laboureurs du pays la visitaient une fois dans l'année. Il y venait aussi d'autres pèlerins non-seulement d'Angleterre, mais même d'au delà de la mer. L'église de Babor est dédiée sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de saint Walstan.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE SAINT-GALGAN.

Ce saint religieux, de l'Ordre de Cîteaux, florissait au commencement du XIIIe siècle. Il vit naître l'Ordre de Saint-Dominique, qu'on appela dès sa naissance l'Ordre des Frères-Prêcheurs ; il admirait le bien que faisaient ces nouveaux Apôtres, et il priait souvent Dieu de les maintenir et de bénir leurs travaux par la sainte humilité. Il mourut vers l'an 1230.

LA VÉNÉRABLE JEANNE D'ARC,

VIERGE ET MARTYRE.

Avant le poème honteux, qui sera la honte à jamais de Voltaire, les historiens n'avaient pas osé encore hésiter devant la mission divine de Jeanne d'Arc. On fut intimidé de ces flots de boue, qu'un misérable jetait au front rayonnant de l'héroïne ; et dès lors on chercha, dans de vaines et absurdes suppositions, à expliquer le mystère incontestable d'une vie si prodigieuse. Dans ces derniers temps, un Allemand est venu, un savant et un chrétien, M. Guido Goerres, qui n'a reculé devant aucun travail, devant aucune recherche et qui est parvenu à nous rendre, dans sa pureté et dans sa vérité, la grande figure de Jeanne d'Arc.

La France était sur son déclin ; il ne restait plus à Charles VII, que l'on appelait alors le roi de Bourges, qu'un canton de territoire qui allait lui échapper, et une ville fidèle, Orléans. Elle allait être enlevée par les Anglais, lorsque Dieu, qui ne voulait

pas encore que la France pérît, lui envoya un sauveur. Mais pour montrer que c'était bien sa droite puissante qui agissait alors, lui qui se plaît à choisir ce qui n'est rien pour renverser les plus grandes armées, il prit, dans le dernier village de la Champagne, une humble fille des champs qu'il avait prédestinée, et qui avait dix-sept ans à peine ; il l'envoya rassurer le roi, ranimer l'armée, délivrer Orléans, chasser les Anglais et faire sacrer Charles VII à Reims.

Cette jeune fille était Jeanne d'Arc, née en 1411 à Domrémy, près de Vaucouleurs, dans une petite contrée qui faisait partie de la Champagne, que les divisions postérieures, amenées par la guerre, réunirent ensuite pour un temps à la Lorraine, et qui est rentrée depuis avec cette province, dans l'ensemble de la monarchie française. Son père se nommait Jacques d'Arc ; sa mère Isabelle Romée. C'étaient des gens pieux et honnêtes, et d'une réputation intacte. On voit encore leur petite maison. Avant qu'on en eût fait de nos jours un monument national, et qu'on y eût élevé une belle statue à l'héroïne, on n'avait jamais perdu de vue cette maison vénérable. On la reconnaissait toujours entre toutes les autres, à une vieille image de pierre placée au-dessus de la porte, et qui représente une femme armée, à genoux et les cheveux flottants sur les épaules. On remarquait aussi, à la clef de voûte de la porte, trois blasons portant, le premier à droite une épée nue qui soutient une couronne royale ; celui du milieu, les trois lis surmontés d'un bouquet de raisins et d'épis, avec l'inscription : Vive labeur ! Vive le roi Louis ! et la date de 1481, qui indique que ces sculptures sont du temps de Louis XI. Le troisième blason, à gauche, est honoré de trois socs de charrue. La femme agenouillée est Jeanne d'Arc. Les écussons ont été donnés à sa famille pour rappeler perpétuellement que ce fut cette jeune fille qui, après avoir quitté les champs de son père, comme le dit l'écusson aux trois socs, vola au secours de son roi et reconquit à la pointe de l'épée la couronne de France.

Jeanne, dit Guido Goerres, avait trois frères et une sœur ; toute enfant elle se distinguait entre les autres par une bonté et une piété particulière. On a encore sur ses premières années les

rapports de plus de trente témoins oculaires de tout rang, chevaliers et prêtres, officiers du roi et paysans, hommes et femmes, tous s'accordant à dire que sa conduite fut toujours pure et irréprochable; presque chacun d'eux vante en elle quelque vertu spéciale qu'il lui a vu pratiquer. Elle était d'un cœur doux et compatissant, simple et sans défiance, quoique d'un esprit éclairé, modeste dans ses paroles et ses actions, laborieuse, humble, éloignée de la colère et de l'impatience, timide, et en même temps d'un courage inébranlable dans l'accomplissement de ses devoirs.

Mais surtout les mêmes témoins ne se lassent point de vanter sa piété; un amour brûlant pour le Créateur et un complet abandon à sa volonté unissaient, comme une chaîne d'or, toutes ses autres vertus. Au foyer paternel, dans les champs, dans les bois, partout Dieu était à sa pensée; il était son étoile conductrice dans le bonheur et dans le malheur. La maison de Dieu était sa demeure de prédilection, et toutes les fois qu'elle le pouvait, elle y assistait au service divin. Elle allait souvent et volontiers confesser ses fautes et se nourrir du Pain de vie. Quand elle entendait aux champs la cloche appeler le peuple, si elle était trop loin de l'église, ou que l'ouvrage fût trop pressé, elle se jetait à genoux en plein air et elle priait. Elle aimait à parler de Dieu et de la très-sainte Vierge. Tandis que d'autres jeunes filles, après leur travail, s'en allaient folâtrant par les chemins, on la trouvait priant en silence dans quelque coin de l'église, ou à genoux devant une croix, le regard fixé avec une piété profonde sur le Sauveur des hommes ou sur la Mère de douleurs. Cependant elle n'avait pas l'humeur sombre; au contraire, elle était gaie; elle aimait à voir un visage joyeux. Elle écoutait avec patience les plaisanteries de ses compagnes sur sa grande dévotion, la seule chose que celles-ci trouvassent à lui reprocher. Elle-même ne blâmait personne, était affectueuse envers tout le monde et portait, partout où elle le pouvait, les secours et les consolations. Un paysan de Greux (village voisin de Domrémy), nommé Jean Morel, témoignait encore, dans sa soixante-dixième année, que la pieuse enfant était aimée de tous les habitants du village. Un autre paysan, Simonin Musnier, attestait qu'étant malade, il

avait été veillé et consolé par elle, avec les soins les plus compatissants; un troisième témoin raconte que telle était sa charité pour les pauvres, qu'elle ne se bornait pas à leur procurer un asile chez ses parents et ses amis, mais que souvent elle leur prêta son propre lit et coucha elle-même à terre.

Dès ses plus jeunes années, elle aidait ses frères au travail des champs, et conduisait alternativement avec d'autres enfants, le troupeau de son père et ceux des voisins au pâturage. Plus tard, sa mère l'employa davantage à la maison, et elle était habile à filer et à coudre. Parmi les jeunes filles du village, elle avait quelques amies intimes; du reste, elle préférait le commerce d'honnêtes femmes d'un âge mûr. Mais elle savait aussi s'entretenir avec les petits enfants, et ils étaient très-volontiers auprès d'elle.

La plus douce récréation de Jeanne était d'aller chaque semaine, en pèlerinage, à une petite chapelle appelée l'Ermitage de Notre-Dame de Vermont. Ce paisible lieu de prière était situé derrière le village, sur une colline, auprès d'une vieille forêt de chênes. On voit encore les ruines de cette humble maison de Dieu, qui était alors l'objet d'une vénération particulière dans la contrée. Il paraît avoir été, comme quelques-uns de nos célèbres pèlerinages, un de ces lieux où nos pères, dans les temps reculés, célébraient leur culte païen. Les premiers docteurs de l'Évangile y allumèrent d'abord, devant l'autel, la lampe de la vraie foi, dont la lumière se répandit successivement sur les environs. Voilà pourquoi il circulait encore, à ce sujet, parmi le peuple, une foule de récits mystérieux. Non loin de la chapelle coulait une source salutaire, où les fiévreux avaient coutume de boire. On racontait que, dans le vieux temps, les fées avaient habité là, qu'elles s'y faisaient voir encore, et qu'on pouvait y trouver des racines d'une vertu merveilleuse. A côté de la fontaine, s'élevait un vieux hêtre, connu aux alentours sous le nom du Beau-Mai ou de l'arbre des Fées. Avec ses branches touffues, qui formaient une tente de verdure, il était le rendez-vous de fête et de plaisir de tous les environs. Chaque printemps, le dimanche où l'on chante à l'introït : *Lætare Jerusalem*, le seigneur de Domrémy,

accompagné de sa famille et suivi de la joyeuse jeunesse du village, se rendait solennellement à l'arbre des Fées. Les enfants dansaient en chantant autour du hêtre, allaient à la fontaine, cueillaient des fleurs et tressaient des guirlandes et des couronnes dont ils ornaient le tronc de l'arbre reverdi. Le seigneur du château leur donnait du pain et du vin ; et ce jour-là, qu'on appelait « le dimanche de la Fontaine, » on cuisait dans le village de petits pains tout exprès. Cette solennité est probablement aussi une ancienne fête des temps païens, que le Christianisme a convertie en une joyeuse fête du mois de mai.

Jeanne célébrait ce jour avec les autres enfants ; mais, selon le rapport des témoins, elle y chantait plus qu'elle n'y dansait, et si quelquefois elle ornait de fleurs l'arbre majestueux, le plus grand nombre de ces guirlandes étaient néanmoins destinées à l'image de Vermont, devant laquelle, tous les samedis, elle allumait des cierges et priait pieusement.

Plus de deux cents ans après la mort de Jeanne, Edmond Richer, laborieux biographe de la Pucelle, vit encore cet arbre dans toute sa beauté ; on célébrait les mêmes jeux sous son feuillage. C'est ainsi qu'autrefois les jours coulaient doucement à la campagne : chaque année de nouvelles fleurs naissent et une nouvelle génération danse autour de la fontaine, sans savoir que ses ancêtres faisaient ainsi et que ses descendants suivront son exemple.

Quelque éloigné que fût Domrémy des grandes routes et des villes du royaume, les bruyantes rumeurs de la guerre, à cette époque, retentissaient néanmoins dans sa tranquille vallée. La France entière était divisée en deux partis, celui de la maison d'Orléans, aussi appelé le parti d'Armagnac, et celui de la maison de Bourgogne. Longtemps les deux factions se déchirèrent l'une l'autre avec une fureur effroyable, jusqu'à ce qu'enfin les Bourguignons, pour venger le meurtre de Jean-Sans-Peur, leur chef, livrèrent traîtreusement le royaume ensanglanté et son malheureux prince, atteint de folie, à l'Angleterre, cette ennemie héréditaire de la France. Tous les habitants de Domrémy, un seul excepté, étaient fortement attachés à l'ancienne maison de

leurs maîtres. Un village voisin, au contraire, tenait pour le parti de Bourgogne. Et telle était l'exaspération dont cette terrible guerre civile avait rempli les esprits, que les enfants des deux villages suçaient la haine et l'inimitié avec le lait maternel. Le soir, après le travail, ils s'attaquaient mutuellement et guerroyaient entre eux. Jeanne, destinée à conduire un jour les plus braves chevaliers de France sur le champ de bataille, ne se souvenait pas d'avoir jamais pris part à ces combats d'enfants, mais elle se rappelait fort bien avoir vu plus d'une fois ceux de son village revenir tout sanglants et même grièvement blessés.

Or, cette jeune fille, que tous les témoins de sa vie louaient si hautement, que le curé et les habitants de Domrémy regardaient comme l'enfant la plus accomplie de la paroisse, et dont le chevalier Albert des Ursins disait en justice qu'il avait ardemment désiré que le ciel lui eût donné une fille aussi parfaite; cette jeune fille, qui dans la suite, excita par ses faits inouïs l'admiration de tous les peuples de l'Occident, ne savait ni lire ni écrire, et ses pauvres parents n'avaient rien pu lui apprendre autre chose que l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres : d'où l'on peut reconnaître combien un cœur simple, qui s'est donné tout entier à Dieu et que remplit la force divine, est plus puissant que toute la science et la sagesse humaines.

Une ancienne chronique nous apprend encore, au sujet de Jeanne d'Arc, une chose que nous lisons dans les légendes d'un grand nombre de Saints, à savoir comment la paix de son âme et la puissance de son amour s'étendaient sur les créatures privées de raison. Dans son enfance, dit cette chronique, quand elle gardait ses moutons, les oiseaux des champs et de la forêt venaient à elle dès qu'elle les appelait, comme à une compagne chérie, et becquetaient le pain qu'elle leur émiettait dans son giron. Que ceci soit réellement vrai ou ne soit qu'une belle légende, imaginée par l'amour du peuple pour parer sa pieuse héroïne, toujours est-il que dans la suite, quand les ennemis acharnés de la Pucelle mirent tout en œuvre pour souiller sa pure renommée et envoyèrent à Domrémy prendre des rensei-

gnements sur sa conduite, l'homme chargé de cette mission leur rapporta n'avoir rien appris qu'il n'eût vu volontiers dans sa propre sœur. Tel est, en effet, le témoignage de Jean Moreau, bourgeois de Rouen ; et cet hommage, rendu par les ennemis de Jeanne d'Arc à l'affection et à la vénération universelles dont elle jouissait, est plus beau et plus élevé que la légende d'après laquelle les oiseaux des champs et de la forêt venaient becqueter le pain émietté dans son giron.

A dix-sept ans donc, Jeanne, éclairée par de mystérieuses visions, instruite par des voix d'en haut qui lui parlaient dans la solitude, se leva un jour et dit qu'elle allait, au nom de Dieu, sauver la France et son roi, délivrer Orléans, repousser les Anglais et mener Charles VII à Reims.

Nous ne chercherons pas à peindre ici l'étonnement qu'elle causa, les obstacles qu'on tenta de lui opposer; le monde se dresse en vain contre une mission qui vient de Dieu. Le saint Archange Michel, envoyé du Très-Haut, avait lui-même tracé à la jeune fille son devoir. Ses parents indécis la présentèrent à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Le gentilhomme d'abord se moqua des parents et de Jeanne. Mais ensuite pourtant, comme elle demandait pour arme une épée enfouie à Sainte-Catherine de Fierbois, cette mystérieuse particularité le frappa. D'autres circonstances le forcèrent à reconnaître dans l'humble villageoise quelque chose d'extraordinaire, et il l'envoya au roi.

Elle traversa sans accidents toute la France envahie, parvint à la cour de Bourges, reconnut, malgré les déguisements par lesquels on voulait l'éprouver, le roi Charles VII parmi ses courtisans, se mit à ses genoux et lui annonça naïvement sa mission. Ce fut sans doute un spectacle inouï, qu'une simple jeune fille, s'offrant seule pour sauver la France, que les plus vaillants capitaines ne pouvaient plus défendre. On douta pourtant, comme on doute de tout ce qui sort du cours ordinaire des choses, parce que l'orgueil humain, ce legs de Satan, s'en trouve humilié. On voulut savoir d'abord si cette enfant n'avait pas d'imposture au cœur, si sa vie était sans tache, si son âme de jeune vierge était une âme pure et chrétienne. Nous répéterons qu'elle n'avait que dix-

sept ans et que ses ennemis qui lui en ont donné vingt-sept, sont démentis par tous les actes authentiques. Elle subit, de la part des matrones et de la belle-mère du roi, d'humiliants examens, qui au reste ne pouvaient troubler sa candeur. Les docteurs de Sorbonne la trouvèrent chrétienne fidèle, exempte d'hérésie, et déclarèrent, quant à sa mission, que Dieu pouvait bien confier à une simple jeune fille des desseins qui, dans l'ordre ordinaire des choses, semblent demander la valeur des capitaines. Il ne manquait plus que l'avis du Parlement, qui empiétant sur tout dès son origine, se mêlait de tout et s'opposa constamment à toutes les grandes choses. Renvoyée par le roi au Parlement (nous ne concevrions pas aujourd'hui cette démarche, mais on s'adresserait aux académies), Jeanne trouva là des juges plus difficiles. Le Parlement la traita de folle et lui enjoignit de faire un miracle, pour prouver ce qu'elle avançait.

Jeanne répondit : — J'en ferai à Orléans.

Les Anglais bloquaient alors cette ville, la dernière place forte qui restât au roi de France, et ils étaient sur le point de la prendre. Charles VII savait bien qu'en la perdant il perdait sa dernière ressource. Il dédaigna les stupidités du Parlement, et sans croire encore parfaitement à la mission de Jeanne, il crut devoir profiter de l'enthousiasme qu'elle excitait parmi les soldats, plus simples que les gens du monde et plus éclairés de la vraie lumière.

Jeanne d'Arc, vêtue d'une cuirasse, coiffée d'une haume que surmontait un panache blanc, armée de sa bonne épée de Fierbois, reçut donc la bannière royale, parla à l'armée au nom de Dieu, lui communiqua la confiance dont elle était remplie, et marcha ensuite à grandes journées au secours d'Orléans, où d'abord elle fit entrer des vivres; elle battit le lendemain les Anglais, consternés de ce retour, et entra elle-même en triomphe le 8 mai 1429 dans la place sauvée. Ce fut là son premier succès; il lui valut le surnom devenu historique, de la Pucelle d'Orléans. Un coup de flèche qui lui avait percé l'épaule dans l'attaque d'un des forts ne l'avait pas arrêtée. « Il m'en coûtera, disait-elle, un peu de sang, mais ces malheureux (les Anglais) n'échapperont

pas à la main de Dieu. » Elle était montée en disant cela, sur le retranchement; elle y avait planté elle-même son étendard.

Le siége d'Orléans levé, les Anglais furent battus encore dans la Beauce; la Pucelle partout se montra héroïque.

Le premier article de sa mission rempli, elle voulait accomplir le second; il fallait traverser une grande partie de la France pour gagner Reims, et combattre à chaque pas sur une route de quatre-vingts lieues. Maîtresse non sans efforts des environs de Troyes, elle suivit, de rencontres en batailles et de batailles en escarmouches, la vieille route royale dont les abords ont servi de cimetière à tant de chevaliers anglais, et qui traversait les Chapelles, Plancy, Salon, Euvy, Fère-Champenoise, Vertus, Épernay, lieux tant de fois dévastés par la guerre. Elle parvint à Reims et y fit sacrer le roi, le 17 juillet 1429. Tant de conquêtes n'avaient duré que neuf semaines. Elle assistait à la cérémonie auprès du monarque, sa bannière à la main, disant qu'ayant été à la peine, elle devait aussi être à l'honneur.

Charles VII, ému ce jour-là, comme il eût dû toujours l'être, du noble dévouement de Jeanne, anoblit sa famille, lui donna le nom du Lys, et des terres pour soutenir ce nom.

Des historiens plus que légers ont écrit que Jeanne aurait dû s'arrêter là, et que l'objet de sa mission étant rempli, il lui fallait se retirer de l'armée et de la cour; mais que la vanité l'avait empêchée de prendre ce parti. Avant d'émettre un tel jugement, ces écrivains auraient dû lire. Ils se seraient assurés du fait contraire; ils auraient su que la vertueuse jeune fille avait dit à l'archevêque de Reims et au comte de Dunois, aussitôt après le sacre du roi :

— J'ai accompli ce que Dieu m'a commandé, qui était de faire lever le siége d'Orléans et faire sacrer le gentil roi. Je demande à présent qu'on me fasse reconduire auprès de mon père et de ma mère, pour garder leurs brebis, comme je faisais auparavant

Ces nobles seigneurs s'étant opposés à sa demande, elle se jeta aux pieds du roi, le supplia de la laisser partir, et Charles, qui sentait quels services elle pouvait encore lui rendre, n'ayant pas

consenti à sa retraite, elle se mit à pleurer, prévoyant qu'elle n'aurait plus que des revers.

Marchant donc dès lors, non plus par mission, mais par obéissance, elle retourna à l'armée, fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiègne, dans une sortie, où la trahison lui avait fermé les portes de la ville. A cette nouvelle, l'étonnement et la vénération dont elle avait pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis, disparut rapidement. Suivant l'esprit du siècle, on commença par dire que Jeanne pouvait bien être sorcière. Les Anglais propagèrent avidement cette ridicule assertion; et, ce qui est plus déplorable, l'Université de Paris, à sa honte, la confirma.

On avait emmené Jeanne à Rouen pour la juger. Cauchon, de Beauvais, et six autres prélats ignorants, ou Anglais ou vendus aux Anglais, instruisirent son procès, secondés de cinquante docteurs. Tous ces juges avaient été choisis par l'Angleterre, qui voulait la mort de Jeanne. Furieux de leurs défaites, ils ne cherchaient qu'à établir, pour leur honneur, qu'elles étaient dues à la magie. Nous ne pouvons, dans ce récit très-rapide, rapporter les scènes abominables ou grotesques de ces longues enquêtes. Nous n'en donnerons qu'un fragment emprunté encore à Goerres :

« On appuyait beaucoup sur la fête de la Fontaine et sur les pieux pèlerinages de Jeanne à la chapelle de la forêt. Là, disaient-ils, dans ce lieu maudit, elle avait eu commerce avec les fées; elle avait pratiqué la sorcellerie, et c'était à cela, et non à la puissante main de Dieu qu'il fallait attribuer ses victoires. Jeanne, qui avait une profonde horreur du maléfice et de ce qui n'avait pas Dieu pour appui, répondit aux questions de ses juges sur les fées et sur les racines magiques :

« J'ai plusieurs fois entendu dire à de vieilles gens, mais qui n'étaient pas de ma famille, que les fées conversaient dans cet endroit. J'ai même ouï raconter à une femme nommée Jeanne, qui était ma marraine, qu'elle avait vu lesdites fées; mais je ne sais si cela était vrai ou non. Pour moi, je n'ai jamais, que je sache, vu les fées sous cet arbre, et je ne sais si je les ai vues ailleurs ou non.

« Il y a là un bois appelé le Bois-Chesnu, qu'on voit du logis de mon père, et qui n'en est pas éloigné d'une demi-lieue. Je ne sais ni n'ai entendu dire que les fées y vinssent ; mais j'ai entendu raconter à mon frère qu'on disait dans mon pays que j'avais pris mon fait sous l'arbre des Fées. Or, cela n'est pas vrai et j'y suis bien contraire.

« Quand je vins vers mon roi, quelques-uns me demandaient s'il n'y avait pas dans mon pays un bois appelé le Bois-Chesnu, parce qu'il y avait des prophéties qui disaient que d'auprès de ce bois devait venir une certaine fille qui ferait des choses merveilleuses, mai je n'y ajoutai pas foi. Je n'ai jamais eu de racines magiques. On m'a dit encore qu'il était dangereux et coupable d'en avoir, et qu'on pouvait avec cela se procurer de l'argent, mais je ne le crois pas. Mes voix ne m'ont jamais rien dit là-dessus. »

« Ainsi répondait Jeanne, libre de toute superstition, dans un temps où beaucoup d'hommes instruits croyaient à la vertu des racines enchantées. D'ailleurs, d'autres soins que celui de tirer de l'or du sein des rochers par la sorcellerie, remplissaient son âme : c'étaient les malheurs de son roi et de sa patrie, pour lesquels elle envoyait au ciel, non pas des formules magiques, mais d'ardentes prières. »

Les juges, quoiqu'ils fussent vendus, ne purent cependant trouver prétexte d'un arrêt de mort contre Jeanne, abandonnée de son lâche roi et seule entre les mains de ses ennemis. Mais le roi d'Angleterre ayant fait savoir à ceux qui menaient le procès qu'il lui fallait la vie de la Pucelle, et qu'il ne l'avait pas si cher achetée pour la relâcher, on lui tendit un piége odieux. On lui avait fait jurer qu'elle ne porterait plus que des accoutrements de femme. Un jour qu'elle était malade dans son cachot, on lui ôta ses vêtements ; quand il lui fallut se lever, elle attendit en vain jusqu'à midi et dut prendre des habits de guerrier qu'on avait mis exprès à sa portée. Les commissaires anglais guettaient leur victime ; ils entrèrent aussitôt, déclarèrent qu'elle faussait son serment ; et on la condamna comme hérétique relapse, sorcière avide du sang humain, devineresse, sacrilége,

idolâtre, qui blasphémait Dieu et ses Saints et qui séduisait les princes et les peuples...

Jeanne monta sur le bûcher au grand marché de Rouen, le 30 mai 1431 ; elle y fit voir la même fermeté qu'elle avait montrée sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer Jésus ; et des Anglais eux-mêmes pleurèrent sa mort.

Charles VII ne tenta rien pour la venger ; il fit seulement intervenir ses parents, dix ans après, pour demander au Saint-Siége la révision de son procès. Le Pape Calixte III réhabilita sa mémoire, la déclara martyre de sa religion et de sa patrie, et peut-être conviendrait-il à la dignité de la France de reprendre auprès de l'Église romaine une procédure qui seule vengerait complétement la vénérable vierge de ses ennemis détestables. Ses juges avaient déshonoré leur pays par son supplice ; ils avaient violé le droit des gens en la condamnant, tandis qu'elle était prisonnière de guerre. Tous moururent de mort vilaine, comme dit Mézeray. Louis XI, en réhabilitant la Pucelle, fit châtier ceux de ses bourreaux qui vivaient encore, et brûler les ossements de ceux que la tombe avait déjà reçus.

Sur son bûcher, elle avait prédit aux Anglais les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur s'était trouvé tout entier dans les cendres, et on avait vu s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté.

LA VÉNÉRABLE MARTHE D'ORAISON.

Marthe d'Oraison, baronne d'Allemagne et vicomtesse de Salerne, n'est pas moins illustre par sa naissance que par sa piété. Elle naquit en France au château de Cadenet, sur la Durance, en 1592, elle fut mariée fort jeune à Alexandre du Mas, baron d'Allemagne, qui eut en 1612 un horrible duel avec Annibal de Forbin, seigneur de la Roque. Dans ce duel, les combattants n'avaient pour toutes armes que chacun un couteau, avec lequel, après s'être lié le bras gauche l'un contre l'autre, ils se tuèrent tous deux sur les remparts de la ville d'Aix.

Depuis ce funeste accident, Marthe d'Oraison se livra tout entière aux exercices de la vie sainte : elle assista les pauvres

de ses biens, et fit plusieurs belles fondations, celle entre autres d'un couvent de Capucines à Marseille, où elle prit l'habit de religion.

Elle fut obligée depuis de le quitter, et elle vint à Paris, où sa piété s'exerça d'une manière éclatante dans les hôpitaux, et surtout à l'Hôtel-Dieu. Elle y mourut en odeur de sainteté le 30 mai 1627.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Ferdinand, roi de Castille, avait pour la très-sainte Vierge l'amour le plus tendre. Il l'avait faite la Patronne de son armée, et l'on y portait son image en triomphe, comme un gage de protection et de victoire. Lorsqu'il reprit Cordoue sur les Maures, il en fit consacrer la grande mosquée à la Reine du ciel, et y alla rendre grâces à Dieu de sa victoire. Il conquit ensuite le royaume de Murcie, et marcha sur Séville, dont il s'empara avec si peu de troupes, que le général arabe fut obligé d'y reconnaître une manifeste protection du ciel. Il en fit aussitôt rebâtir la cathédrale, où il plaça la sainte image de la Reine du ciel, à laquelle il attribuait toutes ses victoires. C'est à ses pieds qu'il voulut être enterré; afin que son corps reposât sous sa protection, lorsque son âme allait jouir de sa vue dans les cieux.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête du martyr saint Félix, pape, qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien.

A Torre en Sardaigne, les saints martyrs Gabin et Crispule.

1 TERTIO KALENDAS JUNII.

Romæ via Aurelia, natalis sancti Felicis Papæ et Martyris, qui sub Aureliano Principe martyrio coronatus est. — Turribus in Sardinia, sanctorum martyrum Gabini et Crispuli. — Antiochiæ, sanctorum Syci et Palatini, qui pro Christi nomine multa tormenta passi sunt. — Ravennæ, sancti Exuperantii episcopi et confessoris. — Papiæ, sancti Anastasii episcopi. — Cæsareæ in Cappadocia, sanctorum Basilii et Emmeliæ conjugis ejus, parentum sancti Basilii Magni: qui tempore Galerii Maximiani extorres facti, Ponticas solitudines incoluere, et post

A Antioche les saints Syque et Palatin, qui souffrirent de nombreux tourments pour le nom de Jésus-Christ.

A Ravenne, saint Exupérance, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Anastase, évêque.

A Césarée en Cappadoce, les saints Basile et Emmélie son épouse, parents de Basile le Grand, qui, du temps de Galère-Maximien, ayant été bannis, habitèrent les solitudes du Pont, et qui, après la persécution, moururent en paix, laissant leurs enfants héritiers de leurs vertus.

A Séville en Espagne, le bienheureux Ferdinand III, roi de Castille et de Léon surnommé le Saint pour l'excellence de ses vertus. Après avoir vaincu les Maures, et s'être rendu recommandable par son zèle pour la propagation de la foi, il quitta son royaume terrestre pour s'en aller à celui du ciel.

Additions des autres martyrologes.

Saint Caïdoc et saint Fricor, apôtres du Ponthieu.

Sainte Christine et saint Caralampode, brûlés vivants et morts dans les flammes avec plusieurs autres fidèles. Sainte Christine est très-honorée à Constantinople.

Saint Euplius, mis chez les Grecs dans une peau de bœuf et exposé au soleil ardent, mourut dans cette torture pour la foi de l'Église.

Saint Hubert, moine de Bretigny.

Saint Exupérance, évêque de Ravenne.

Un autre saint Gabin, souffrit le martyre à Sazzari, sous Adrien.

Saint Gerbern, prêtre, martyr avec Sainte Dymne, du 15 mai.

Saint Eusèbe et saint Romain, martyrs, compagnons de sainte Christine

Sainte Noyale, honorée dans le diocèse de Vannes.

persecutionem, filiis suarum virtutum relictis hæredibus, in pace quieverunt. — Hispali in Hispania, beati Ferdinandi Tertii, Castellæ et Legionis regis, ob virtutum præstantiam cognomento sancti, qui fidei propagandæ zelo clarus, devictis Mauris, terreno relicto regno ad æternum feliciter evolavit.

La bienheureuse Mechtilde, vierge chanoinesse près du lac l'Ambre, en Bavière.

Martyrologe de la dernière persécution.

Gervais-François Androuet, prêtre du diocèse de Saint-Malo, condamné à mort pour refus de serment schismatique, exécuté le 30 mai 1794

François Palangier, jeune prêtre du diocèse de Rodez, vicaire à Entraigues au département de l'Aveyron, expulsé pour refus du serment schismatique, arrêté dans sa famille et condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Rodez le 30 mai 1794. Il avait vingt-huit ans.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE MAI.

Sainte Pétronille, vierge, fille de l'Apôtre saint Pierre. — Sainte Angèle Merici, vierge, fondatrice des Ursulines. — Saint Hermias, martyr. — Saint Simplicien, martyr. — Saint Cantius, saint Cantien et saint Cantianille, martyrs. — Saint Selve ou Sylve, évêque de Toulouse. — Saint Paschase le Diacre. — Sainte Mondane. — Saint Porchaire, abbé de Saint-Hilaire. — Le Bienheureux Benoît, abbé de Cluse. — Le Bienheureux Jacques Salomon, Frère Prêcheur. — Le Bienheureux Vital de Bastia, au Tiers-Ordre de Saint-François. — Le miracle d'Anne Lafosse. — Le Vénérable curé Joseph Pont, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE PÉTRONILLE,

VIERGE, FILLE DE L'APÔTRE SAINT PIERRE.

Sainte Pétronille, vierge, était fille de saint Pierre, qui était marié avant que Notre-Seigneur l'eût appelé à l'apostolat. On voit dans l'Évangile que Jésus-Christ guérit lui-même la belle-mère de saint Pierre, qui avait les fièvres. Sa femme se nommait Perpétue. Clément d'Alexandrie dit qu'elle fut martyre, et que saint Pierre la voyant conduire au supplice en fut fort consolé; en ce moment Dieu lui fit une si grande grâce, que l'appelant par son nom, il la fortifia et l'encouragea, en lui disant : « Ecoute, souviens-toi de Notre-Seigneur. »

Avant que saint Pierre se fût mis à la suite de Notre-Seigneur il avait eu de ce mariage une fille nommée Pétronille; mais depuis il se sépara de sa femme et vécut en perpétuelle continence. Pétronille était parfaitement belle; mais de peur que cela ne l'enorgueillît, et qu'à la fleur de son âge elle ne perdît le fruit de la vertu, Notre-Seigneur lui envoya une longue et fâcheuse maladie. Comme l'on demandait à saint Pierre, puisque son ombre seule guérissait tant de malades, pourquoi il n'aidait pas sa fille, qui était comme paralytique en sa maison, et qu'étant si bon envers tous, il semblait être cruel envers elle, le saint Apôtre répondit : « Ce n'est pas le plus convenable à ma fille; elle a besoin

d'être malade pour le bien de son âme ; car souvent l'infirmité du corps guérit l'âme : et afin que vous sachiez qu'elle ne demeure pas au lit faute de la pouvoir secourir, mais pour la rendre plus parfaite : Lève-toi, Pétronille. » La sainte Fille se leva comme si elle n'eût jamais été malade, et servit à table. Après que l'on eut dîné elle se remit sur son lit, parce que son père le lui avait ainsi commandé. Quelques années après, les imperfections que l'on pouvait craindre en elle étant purifiées par cette maladie, elle fut guérie. Elle était si pieuse, qu'elle faisait de grands miracles, et que plusieurs recouvrèrent leur santé par son intercession.

Un noble chevalier romain nommé Flaccus entendit parler de sa beauté et de sa grâce ; il en fut si épris, qu'il vint chercher Pétronille jusque dans sa maison, avec l'intention de l'épouser : il était accompagné de gens de guerre. Après qu'il se fut déclaré elle lui répondit : « A quel propos, Flaccus, traînez-vous tant de soldats après vous pour une fille faible et seule ? La volonté des femmes ne se gagne pas par les armes ni par la terreur, mais par les prières et par les services. Si vous voulez que je sois votre femme, laissez-moi me disposer ces trois jours-ci, au bout desquels vous m'enverrez des filles et des femmes autant qu'il sera convenable à votre qualité, qui me conduiront et m'accompagneront en votre maison. »

Flaccus, satisfait de sa réponse, promit de n'y pas manquer. Mais la Sainte, qui avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, passa ces trois jours en jeûnes et en prières continuelles, suppliant Notre-Seigneur qu'il la délivrât, et qu'il ne permît point qu'elle perdît contre sa volonté ce qu'elle lui avait promis. Le troisième jour un saint prêtre, nommé Nicomède, vint en sa maison, y dit la Messe, et lui administra le très-saint Sacrement : après l'avoir reçu, elle retomba sur son lit et rendit l'âme à Dieu. Bientôt après vinrent les filles et les dames que Flaccus lui envoyait, pour l'accompagner et la conduire chez lui ; mais l'ayant trouvée morte, au lieu de célébrer les noces elles solennisèrent ses obsèques. Sa mort arriva le dernier jour de mai, où l'Église en fait la fête.

Le corps de sainte Pétronille fut enseveli sur la voie d'Ardée, et depuis transporté en grande cérémonie dans la basilique du Prince des Apôtres, saint Pierre, du temps du Pape Paul, premier du nom. Marc, prêtre, écrivit de sainte Pétronille, comme un témoin oculaire. Tous les Martyrologes parlent de sainte Pétronille fille de saint Pierre, et par la commune tradition reçue du consentement universel, l'Église solennise aujourd'hui sa fête, et révère son saint corps dans l'église de Saint-Pierre de Rome, où il attend la résurrection. (Ribadeneira.)

SAINTE ANGÈLE MÉRICI

VIERGE, FONDATRICE DES URSULINES.

Sur la rive occidentale du lac de Garda, au bourg de Désenzano, naquit, en 1474, sainte Angèle Mérici. Son père était un marchand de Brescia, qui s'était retiré à Désenzano, où il avait tous ses biens. Il élevait ses enfants dans la crainte de Dieu, et pour leur inspirer plus facilement les sentiments de piété dont il était pénétré, il leur lisait la vie des Saints, voulant que ces admirables exemples fussent gravés dans leur cœur avec la force des premiers souvenirs.

Dès l'âge de cinq ans, sainte Angèle commença d'imiter les Saints dont elle entendait lire les grandes actions ; elle se privait pour leur ressembler, de la nourriture qu'on lui donnait, fuyait les jeux de ses compagnes, et se retirait avec sa sœur aînée dans une petite chambre, où elles avaient élevé un autel. Là elles récitaient ensemble des prières, chantaient les psaumes à deux chœurs, selon l'usage de l'Église. La nuit elles se levaient de leur lit pour prier encore ; la plupart du temps elles ne couchaient que sur la terre nue.

Sainte Angèle était douée d'une rare beauté : quelquefois ses compagnes lui parlaient des hommages que cette beauté lui attirerait ; elles vantaient surtout ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse admirables ; mais la sainte enfant, qui avait résolu de garder son cœur et sa virginité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'appliqua dès ce jour à détruire ce qui pouvait la détourner de ses pieux desseins. Tous les matins elle faisait bouillir de

la suie pour en laver ses cheveux, à qui elle enleva tout leur éclat. Elle essayait aussi d'affaiblir la beauté de son visage par ses jeûnes et ses austérités.

A l'âge de treize ans, elle fut admise pour la première fois à la sainte Communion. On ne saurait exprimer le bonheur qu'elle eut à recevoir Celui qu'elle regardait déjà comme son époux. Depuis ce jour elle n'eut plus faim, en quelque sorte, que de ce Pain des Anges. Deux ans après, elle perdit son père, et presqu'aussitôt cette sœur aînée qui avait guidé ses premiers pas dans le chemin de la perfection. Elle priait souvent pour le repos de leurs âmes; un jour qu'elle était allée porter le dîner aux ouvriers qui travaillaient aux champs, elle s'agenouilla à l'écart pendant qu'ils mangeaient, implorant la miséricorde divine pour son père et pour cette chère sœur qu'elle avait tant aimée. Comme elle levait les yeux vers le ciel, elle aperçut une lumière plus resplendissante que celle du soleil, et dans cette lumière des Anges et des Saints à la tête desquels était la très-sainte Mère de Dieu. Au milieu du chœur des Vierges elle reconnut sa sœur, et elle entendit une voix qui lui dit : « Angèle, si tu persévères dans la carrière que tu as entreprise, tu jouiras aussi de cette gloire que tu vois en nous. »

La mère de sainte Angèle ayant suivi de près son mari au tombeau, celle-ci se retira chez un de ses oncles qui demeurait à Salo. Elle y resta cinq ans, pratiquant des austérités dignes de la ferveur des premiers siècles. Elle jeûnait presque continuellement, ne mangeant que le soir un peu de pain avec un peu d'eau. Pendant le Carême, hors le dimanche, elle ne prenait d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. De l'Ascension à la Pentecôte, pour mieux se préparer aux grâces du Saint-Esprit, elle ne prenait absolument rien, qu'un peu de pain le dimanche qui est entre ces deux fêtes.

Elle éprouvait un si vif désir de se consacrer tout à Dieu, qu'elle résolut de fuir le monde et de se retirer dans un désert. Elle gagna un de ses frères, et tous deux s'enfuirent un jour de la maison de leur oncle, pour aller mener la vie érémitique ; mais leurs parents les rejoignirent et les firent renoncer à ce dessein. Son

jeune frère mourut peu après, Dieu l'ayant voulu tirer de ce monde dans la ferveur de ses premières années. L'oncle de la sainte mourut aussi, et elle revint à Désenzano, dans la maison paternelle, où elle continua de mener une vie plus austère et plus retirée que jamais.

Notre Seigneur lui fit connaître en ce temps, par une admirable vision, les grands desseins qu'il avait sur sa servante. Un jour qu'elle était allée dans les champs, avec quelques compagnes, elle se retira un peu à l'écart, suivant sa coutume, pour prier. Comme elle levait les yeux au ciel, il lui sembla qu'une échelle resplendissante en descendait. Sur les gradins de cette échelle mystérieuse étaient des Vierges vêtues de blanc, la tête couronnée d'un magnifique diadème. Des Anges étaient mêlés parmi elles, unissant le son des instruments qu'ils touchaient, aux voix célestes des Vierges. Sainte Angèle resta quelque temps ravie hors d'elle-même par ces chants et à la vue de tant de gloire. Enfin sainte Ursule, qui était à la tête des Vierges lui dit : « Sache, Angèle, que Dieu t'a donné cette vision pour te signifier qu'avant de mourir tu fonderas à Brescia une compagnie de Vierges semblable à la mienne ; car c'est sa volonté divine. »

La bienheureuse servante du Seigneur entendit ces paroles sans en concevoir aucune vanité : bien loin de se hâter d'aller à Brescia, où devait s'accomplir cette prédiction, elle resta encore vingt ans à Désenzano, partageant sa vie entre le travail et la prière ; elle entra même dans le Tiers-Ordre de Saint-François, afin d'obtenir la permission de communier plus fréquemment ; car à cette époque on ne croyait pas convenable que les personnes qui vivaient dans le monde s'approchassent souvent de la Table-Sainte. La ferveur des fidèles s'était bien relâchée en ces temps, qui virent naître le protestantisme ; la foi était vive encore, mais les mœurs se corrompaient de plus en plus.

Il y avait dans les environs de Désenzano, une villa qui appartenait à de nobles habitants de Brescia. Ils venaient s'y retirer l'été et avaient lié amitié avec sainte Angèle, à cause de son angélique piété. Ces seigneurs, ayant perdu tous leurs enfants, prièrent la Sainte de ne pas les quitter, et de retourner avec eux

à Brescia. Elle y consentit volontiers, et demeura quelque temps dans leur palais. Elle trouvait à Brescia de plus grands secours, pour la direction de sa conscience et la réception des Sacrements. Le matin elle entendait plusieurs messes, le soir elle visitait les églises. L'austérité de sa vie, l'aménité de ses discours, sa douceur, sa charité, l'eurent bientôt fait connaître de la ville entière. On ne l'appelait que la Sainte.

A l'âge de cinquante ans, en 1524, elle ne craignit point d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem avec un de ses cousins germains et un marchand de Brescia nommé Antoine de Romanis. Elle partit pour Venise, et s'embarqua au mois de mai sur un navire qui portait annuellement les pèlerins en Terre-Sainte. Comme le navire arrivait au port de Candie, Dieu, pour l'éprouver, lui enleva la vue. Soit par suite des fatigues de la mer, ou plutôt par une cause surnaturelle, elle devint aveugle. Notre-Seigneur ne voulait pas, sans doute, qu'aucune distraction vînt troubler le recueillement avec lequel elle devait visiter les lieux sacrés arrosés de son sang. Le navire les conduisit ensuite au port de Jaffa en Palestine, d'où ils partirent en caravane pour Jérusalem.

Les compagnons de la Sainte la menèrent visiter tous les sanctuaires de Jérusalem, ceux de Bethléem et plusieurs autres de la Palestine. La Sainte ne les voyait pas de ses yeux corporels, mais Notre-Seigneur les montrait à ceux de son âme, en sorte qu'elle les connaissait aussi parfaitement que si elle n'eût point été aveugle. Les sentiments qu'ils lui inspiraient étaient si vifs, elle les exprimait d'une manière si touchante, qu'elle arrachait des larmes à tous ceux qui l'entouraient. Pendant son séjour à Jérusalem, elle demeura sur la montagne de Sion, dans un petit couvent où son nom est resté célèbre. En quittant la Terre-Sainte elle voulut emporter, comme souvenir de son voyage, une relique de tous les lieux qu'elle avait visités.

Au retour, les pèlerins faillirent être pris par des Arabes qui les attendaient sur le chemin : ils durent rester huit jours à Rama, jusqu'à ce qu'on leur eut donné une escorte suffisante pour les accompagner à Jaffa. Ils se rembarquèrent dans cette ville

sur le navire qui les avait amenés, et qui les conduisit une seconde fois dans l'île de Crète ou de Candie. Là, sainte Angèle recouvra la vue en priant aux pieds d'un Crucifix miraculeux. Cette guérison instantanée, au lieu même où elle avait été frappée de cécité, montre bien dans quel but Notre-Seigneur lui avait envoyé cette épreuve.

Deux autres navires partirent avec le leur de cette île, se rendant également à Venise. Le gouverneur de Candie, qui retournait en Italie, frappé sans doute de la sainteté d'Angèle et du miracle qui s'était opéré, voulut s'embarquer avec elle sur le navire des pèlerins, et bien lui en prit, car une affreuse tempête les assaillit presqu'au sortir du port. Au bout de trois jours, les deux autres vaisseaux ne purent résister davantage à la fureur des vagues, et furent engloutis dans les flots. Celui des pèlerins fut préservé pendant cinq jours encore que dura cette tourmente, grâce aux prières de la Sainte.

Ils arrivèrent enfin à Venise le 4 octobre de l'an 1524, comme on célébrait la fête de saint François d'Assise. Le bruit de la sainteté d'Angèle s'y répandit avec la rapidité de l'éclair. Plusieurs grands personnages de la république vinrent la prier de se fixer dans leur ville, et de prendre la direction des hôpitaux et des autres œuvres de miséricorde ; mais la Sainte refusa constamment toutes ces charges. Elle s'enfuit au plus vite à Brescia, où elle arriva le 25 novembre, qui était le jour de la fête de sainte Catherine.

L'année suivante, 1525, qui était l'année du grand jubilé, elle voulut faire le pèlerinage de Rome. Comme elle visitait les églises et les sanctuaires, elle rencontra un camérier du Pape Clément VII, qui avait fait avec elle le voyage de Jérusalem et qui la reconnut. Il la présenta à Sa Sainteté. Le Pape, connaissant ses rares vertus, lui fit un accueil plein de bienveillance ; il lui proposa de la mettre à la tête de quelque hôpital de la Ville Sainte, et ne se désista de ce dessein qu'avec peine. Le soir même la Sainte quitta Rome, craignant que le Pape ne revînt à son intention première.

Le dernier duc de Milan, François Sforza, ayant passé quelques

jours à Brescia, lui témoigna aussi une estime extraordinaire. Il la pria de l'accepter au nombre de ses fils spirituels, et lui recommanda ses États, qui étaient menacés d'une guerre terrible. La guerre éclata en effet, les troupes de l'empereur entrèrent sur le territoire de la République, et investirent Brescia. La Sainte, heureusement, s'était retirée à Crémone, où par ses prières et ses austérités, elle obtint de Dieu la conclusion de la paix.

Avant de retourner à Brescia, saint Angèle voulut faire le pèlerinage du mont Varallo, où sont représentés tous les sanctuaires de Jérusalem. N'espérant plus revoir la Ville Sainte, elle désirait au moins en raviver le souvenir dans son âme. En revenant de cette sainte montagne, elle passa à Milan. Le duc vint la voir, et essaya de la retenir dans ses États ; mais la Sainte se sentait appelée à Brescia pour l'accomplissement des desseins de Dieu.

Elle avait trouvé douze personnes pieuses, qu'elle aidait de ses conseils et de ses prières, pour les faire avancer dans la perfection, et qui devaient être les premiers membres de la Compagnie de Sainte-Ursule. Elle les conduisit, en 1532, au sanctuaire de Varallo, afin de visiter de nouveau avec elle cette image des saints Lieux. Une riche veuve de Brescia lui ayant donné une chambre au milieu de la ville, elle en fit un oratoire où elle réunissait ses compagnes à peu près chaque mois. Tout était donc prêt pour commencer sa Congrégation ; mais elle hésitait par défiance d'elle-même, par humilité. Notre-Seigneur triompha de ses craintes et de ses scrupules. Un Ange lui apparut, qui la châtia rudement pour les retards qu'elle mettait à accomplir l'œuvre de Dieu. Notre-Seigneur lui fit aussi de vifs reproches sur sa faiblesse ; il lui envoya sainte Ursule, qui l'encouragea avec toutes les Vierges, ses compagnes, à fonder une Compagnie semblable à la sienne, et qui en porterait le nom.

Ceci se passait en 1534, au moment où saint Ignace jetait les premiers fondements de la Compagnie de Jésus. Ainsi Notre-Seigneur préparait à son Église un puissant secours contre les assauts du démon. La Compagnie de Jésus et la Compagnie

Sainte-Ursule devaient bientôt élever presque toute la jeunesse catholique, en Europe et dans les pays les plus éloignés. Il serait difficile d'énumérer tous les services que les Jésuites ont rendus à l'Église ; mais les Ursulines ont ravivé la foi chez les personnes de leur sexe, en Italie, en France, en Allemagne, en Amérique et partout où elles ont pénétré. Dieu a béni leurs travaux : la foi qu'elles avaient plantée dans le cœur des femmes, n'a pu en être arrachée ni par les persécutions, ni par les scandales, ni par les apostasies du dernier siècle. La France surtout doit beaucoup à ces saintes religieuses ; on y comptait près de quatre cents maisons de leur Compagnie, où les jeunes filles recevaient une éducation religieuse, dont les fruits se sont produits malgré toutes nos tempêtes. Si nos mères sont restées chrétiennes, c'est à sainte Angèle et à ses pieuses vierges que nous en sommes en partie redevables.

Le 25 novembre de l'an 1535, la Compagnie de Sainte-Ursule fut enfin définitivement fondée. Sainte Angèle réunit dans une communion générale ses douze premières disciples, et quinze autres personnes qui s'étaient jointes à elles. On inscrivit leurs noms avec le sien sur le registre de la Compagnie. On devait se réunir tous les mois, vivre dans la retraite et dans la prière, s'occuper principalement de l'éducation des jeunes filles. Peu après on nomma la Mère générale, qui fut, à son grand regret, sainte Angèle. On choisit ensuite huit personnes de la Compagnie, quatre vierges et quatre veuves, pour visiter les Sœurs chez elles et surveiller leur conduite. Car les Ursulines ne vécurent pas d'abord en communauté : elles restaient dans leur famille, la sanctifiant par leurs exemples et leurs vertus. Elles ne portaient pas même un vêtement exactement semblable, elles étaient vêtues de couleur brune, selon leur condition. Ce n'était point, à proprement parler, un Ordre religieux, mais une association, une compagnie enfin. C'est ainsi que dans les premiers temps de l'Église beaucoup de vierges et de veuves chrétiennes vivaient dans leur maison, quoique consacrées au Seigneur. Plus tard, les Ursulines se réunirent dans des habitations communes, afin de se livrer plus facilement à l'enseignement, et

de se préserver surtout des dangers du monde : elles se lièrent aussi par des vœux solennels, leur Congrégation ayant été approuvée par les Souverains Pontifes. Mais la pensée première de sainte Angèle n'avait pas été aussi loin : elle avait voulu surtout réunir dans un but commun de prières et de bonnes œuvres les personnes qui, par défaut de dot ou de santé, ne peuvent entrer dans le cloître. Sa Compagnie a été le modèle de tant de saintes Congrégations de femmes fondées depuis, principalement en France, pour l'éducation de la jeunesse, le soin des malades, le soulagement des pauvres. C'est à sainte Angèle que l'on doit reporter cette sainte hardiesse, avec laquelle elle a laissé la première ses filles au milieu du monde, à la garde de Notre-Seigneur et de leurs vertus.

Quand la Compagnie des Ursulines fut établie, la Sainte ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, regardant son œuvre comme désormais accomplie. Elle vécut jusqu'en 1540, mais aussitôt qu'elle l'avait pu, elle s'était démise de son autorité en faveur d'une femme très-remarquable, la comtesse de Lodrone. Elle tomba malade à la fin de l'année 1539, ou au commencement de 1540 : elle avait alors de soixante-cinq à soixante-six ans. Sa maladie ne semblait pas dangereuse, mais Notre-Seigneur lui avait révélé que sa mort était prochaine. D'ailleurs l'amour divin qui la consumait avait desséché son corps et tari en elle toutes les sources de la vie. Elle se fit revêtir de l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François et étendre sur une natte. Elle réunit ses enfants autour d'elle, leur fit ses adieux, et reçut au milieu de leurs sanglots les dernières consolations de la religion.

Par une précaution admirable, elle avait voulu laver elle-même son corps, afin qu'on ne fût point obligé de découvrir ses membres pour les laver après sa mort, avant de l'ensevelir. Quel amour jaloux de la virginité, et que cette sainte femme méritait bien le nom angélique, qu'elle avait reçu dans son Baptême

Le 27 janvier de l'an 1540, vers les trois heures du soir, elle rendit à Dieu sa sainte âme. Une étoile parut sur la maison où son corps était déposé, et l'éclaira de ses rayons pendant trois

jours. Le corps fut ensuite porté à l'église, au milieu d'une affluence immense; mais une discussion s'étant élevée entre la cathédrale et l'église de Saint-Afre, qui toutes deux voulaient posséder ce trésor, le corps resta exposé pendant un mois à la vénération du peuple. Il rendait une odeur suave et était flexible comme pendant la vie. Aucun signe de corruption ne parut en un temps si long et malgré la foule qui continuellement remplissait l'église. Il semble que Dieu avait suscité ce procès pour mieux constater le prodige de son intégrité et la gloire de sa Servante. On accourait pour le voir de toutes les parties de l'Italie; les miracles qui s'y faisaient y attiraient les malades. Ce fut une bénédiction pour tous les malheureux de ce pays.

Enfin le procès fut jugé en faveur de l'église de Saint-Afre, que la Sainte aimait entre toutes celles de Brescia, à cause des Reliques des Martyrs qu'elle possède. Elle fut déposée dans un tombeau, que la piété de ses enfants a rendu magnifique, et que Dieu a encore plus illustré par de nombreux miracles.

Sainte Angèle Mérici fut béatifiée par Pie VI et canonisée par Pie VII. (E. Daras.)

SAINT HERMIAS,

MARTYR.

Hermias, soldat de l'armée romaine, avait été converti à la foi chrétienne en portant les armes, et servait secrètement Jésus-Christ, dans le service même qu'il rendait à l'empereur et à l'État. Il quitta ensuite la milice, et s'étant retiré à Comanes, ville de Cappadoce, au pied du mont Taurus du côté de la Cilicie, il s'y déclara hautement soldat de Jésus-Christ. Ne se contentant point de cette profession extérieure, il y mena la vie d'un chrétien; il refusa même la paie qui lui était due comme à tous les vétérans, portant la délicatesse de sa conscience comme Tobie, jusqu'à faire difficulté, tout pauvre qu'il était, de se nourrir de ce dont il craignait qu'on eût dépouillé d'autres pauvres par la violence et l'injustice. La persécution contre les chrétiens était grande alors par tout l'empire, et quoique l'empereur Marc-Aurèle n'eût point fait d'édits nouveaux pour l'autoriser, on ne laissait pas de répandre de son consentement le sang de tous

ceux qui refusaient de reconnaître les dieux des Romains. Les magistrats et les autres juges, tant de la ville que des provinces, en faisaient une rigoureuse recherche, appuyés sur les lois anciennes, qui condamnaient toute religion nouvelle qui n'aurait point été reçue ou appuyée du sénat. Vers l'an 166, un officier nommé Sébastien étant passé de la Cilicie en Cappadoce pour ce sujet, vint à Comanes et se fit amener Hermias, entre plusieurs autres chrétiens de la ville. Il lui déclara qu'il avait reçu des ordres de l'empereur Antonin, c'est-à-dire de Marc-Aurèle, pour obliger tous les chrétiens à sacrifier aux dieux, et pour les y contraindre par des punitions corporelles s'ils refusaient de le faire. Il l'exhorta d'abord à se rendre à la volonté du prince, témoignant vouloir considérer ses longs services et son mérite. Mais il trouva ce généreux soldat de Jésus-Christ incorruptible à toutes ses sollicitations, et intrépide aux menaces dont il avait cru pouvoir l'abattre. Après avoir inutilement employé les promesses pour le gagner, il voulut l'éprouver par divers tourments qu'il lui fit souffrir, dans les intervalles d'une prison de deux mois entiers, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la vertu de Jésus-Christ dans son Serviteur. Hermias, plein d'une humble confiance en sa grâce, lui demeura fidèle jusqu'à la fin, et après avoir enduré avec une constance admirable diverses sortes de supplices, dont les moindres semblaient devoir lui ôter la vie, il eut la tête coupée et consomma ainsi son martyre dans une longue et glorieuse confession du nom de Jésus-Christ.

L'Église grecque honore sa mémoire le 31 mai, que l'on croit être le jour de sa mort; elle en fait son grand office en ce jour. Son culte a passé de la Grèce en Russie, où les Moscovites célèbrent encore sa fête. Les Latins n'ont fait mention de lui que fort tard; ce n'est que vers le déclin du XVI[e] siècle qu'on a vu paraître son nom dans leurs calendriers et leurs martyrologes.

SAINT SIMPLICIEN,

MARTYR [1].

Nous ne saurions préciser l'époque à laquelle naquit saint Simplicien, mais il résulte des monuments les plus respectables

[1] Emprunté à M. Ch. de Chergé, dans sa *Vie des Saints du Poitou*.

de notre histoire qu'il était fils du chef de la cité de Poitiers sous les empereurs romains, persécuteurs de l'Église, et qu'ayant embrassé la religion de Jésus-Christ, il la confessa jusqu'au martyre.

En vain son père essaya-t-il par ses caresses et par ses menaces de l'ébranler dans sa foi; le Saint demeura également inaccessible aux séductions et à la crainte. Il paya de sa vie son attachement à la vérité; son père eut la cruauté de le condamner à mort et de faire exécuter cette horrible sentence.

La tradition constate que saint Simplicien eut la tête tranchée, et que son martyre eut lieu près des murailles de la ville, dans un pré situé à gauche du pont de Saint-Cyprien en sortant de Poitiers.

On montrait autrefois dans ce lieu un trou que le poids de la tête du Saint avait creusé, et, au jour de la fête du Martyr, un grand nombre de pèlerins venaient de plusieurs lieues à la ronde « mettre la tête au trou, » et toucher du front l'excavation miraculeuse. Cette pratique de dévotion avait primitivement pour but la guérison de certaines maladies spéciales telles que la migraine et autres affections analogues. Cet usage disparaît chaque jour, et c'est malheureusement l'indice d'un affaiblissement de la foi, que les cœurs sincèrement religieux peuvent regretter, au risque de passer pour des esprits faibles et superstitieux.

Dès l'origine, saint Simplicien fut l'objet d'un culte public qu'autorisait assurément sa mort courageuse pour la foi; une église paroissiale fut bâtie en son honneur à peu de distance du lieu de son martyre. Elle n'existe plus.

Les restes précieux du Saint, déposés plus tard dans une châsse d'argent, furent offerts à la vénération des fidèles dans l'église cathédrale, et ils étaient portés avec confiance dans les processions générales qui se faisaient pour obtenir de Dieu la cessation des pluies nuisibles aux biens de la terre.

Sa fête se célèbre sous le rit double le 31 mai.

S. CANTIUS, S. CANTIEN ET S. CANTIANILLE,

FRÈRES ET MARTYRS.

Les saints martyrs Cantius, Cantien et Cantianille, que la ville d'Étampes honore comme ses patrons, étaient issus de l'illustre famille des Aniciens, plus heureuse d'avoir donné à l'Église un grand nombre de Confesseurs et de Martyrs, que d'avoir donné à Rome des consuls et des empereurs.

Dieu, par un trait particulier de sa Providence, les attira à la foi dès leur enfance. Ce fut par le moyen de Prote, leur gouverneur, qui était chrétien. Ce sage maître, chargé de leur éducation, s'étudia à répandre dans leur cœur les précieuses semences des vertus qui ne tardèrent point à porter leurs fruits. Il leur fit sentir la vanité des idoles, le néant des grandeurs humaines et de tous les biens d'ici-bas. Il sut si bien détacher leurs cœurs de la terre, qu'ils n'eurent plus de désirs que pour le ciel. Unis entre eux par les liens d'un même sang et d'une même foi, ils n'eurent aussi qu'un corps et qu'une âme. La charité perfectionna et resserra les nœuds de cette amitié tendre et fraternelle, qu'ils conservèrent les uns pour les autres jusqu'à la fin. Elle devint en eux le principe fécond des bonnes œuvres, par lesquelles ils se préparèrent au martyre.

Ils demeurèrent à Rome jusqu'au temps de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Alors pour ne point s'exposer à y perdre la foi, ils résolurent d'en sortir par le conseil de Prote, leur gouverneur. Ils vendirent auparavant ce qu'ils possédaient dans la ville, et en distribuèrent le prix aux pauvres. Ils affranchirent soixante-treize de leurs esclaves après les avoir fait baptiser. Ensuite sous le prétexte d'aller visiter les terres qu'ils avaient à la campagne, ils se retirèrent à Aquilée, ville d'Istrie, où ils avaient d'autres biens, et où ils espéraient trouver encore saint Chrisogone leur ami.

La persécution les avait devancés; elle y était encore plus allumée que dans Rome : les prisons étaient remplies d'un si grand nombre de chrétiens qu'à peine pouvait-on les compter. Cette nouvelle loin de les effrayer, ne fit qu'augmenter leur zèle.

Dès la nuit suivante ils se disposèrent à aller visiter les saints Confesseurs. Ils n'obtinrent des geôliers la permission de les voir qu'à force d'argent. Leur premier empressement fut de s'informer de saint Chrisogone. On leur dit que depuis trente jours, il avait remporté par le glaive la palme du martyre. L'affliction que l'amitié qu'ils lui portaient leur en fit ressentir, se trouva modérée par une joie secrète de le savoir dans la gloire. Ils en conçurent une nouvelle ardeur pour le suivre. Ils demeurèrent cependant toute la nuit dans la prison, s'entretenant avec les saints Confesseurs du bonheur de mourir pour Jésus-Christ, et de changer une vie fragile et misérable, en une vie éternelle et glorieuse. Cette action de trois personnes d'un nom si illustre et d'une si haute naissance, ne put demeurer tellement cachée qu'elle ne parvînt aux oreilles de Dulcidius, gouverneur du pays, et de Sisinnius, qui y commandait avec lui en qualité de comte. Ils envoyèrent aux saints Cantiens des appariteurs, pour leur commander de sacrifier aux dieux de l'empire. Nos généreux chrétiens levant les yeux au ciel, répondirent : « Nous ne sacrifions pas à vos fausses divinités, parce qu'il est écrit que tous les dieux des nations ne sont que des démons, et que le Seigneur qui a créé les cieux, mérite seul nos adorations. Allez donc annoncer à votre gouverneur, que nous désirons plutôt mourir pour le nom de Jésus-Christ, que d'abandonner la loi sainte, ayant eu dès notre enfance le bonheur de la reconnaître pour notre Seigneur et notre Dieu. »

Dulcide et Sisinne, offensés d'une telle réponse, n'osèrent cependant, par considération pour leur naissance et pour leur âge, les faire arrêter. Mais ils en écrivirent aux empereurs qui répondirent que s'ils continuaient à ne point vouloir sacrifier, il fallait les condamner au dernier supplice. Les Saints furent avertis de cet ordre ; et suivant le précepte de l'Évangile, ils pensèrent à se retirer de la ville pour ne point s'exposer d'eux-mêmes à la persécution. Ils montèrent donc pour cet effet sur leur char avec Prote leur gouverneur. Mais Dieu qui voulait les couronner, et faire voir que leur fuite était un effet de sagesse et non de timidité, permit qu'une de leur mule se rompit le pied, ce qui donna

aux gens du gouverneur qui les poursuivaient le loisir de les atteindre. Nos saints n'eurent que le temps d'admirer la disposition de la divine Providence qui les arrêtait précisément au lieu où saint Chrisogone, leur ami, avait souffert le martyre et d'adresser à Jésus-Christ cette humble prière : Seigneur Jésus, Dieu tout-puissant, envoyez à notre secours votre saint Ange, afin que tous ceux qui adorent les ouvrages des mains des hommes se trouvent confondus. Nous vous conjurons, Seigneur, de nous accorder la constance et la persévérance, pour faire connaître, à l'honneur et à la gloire de votre nom, à tous ceux qui servent les idoles, qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous que les Anges adorent.

Cependant le comte Sisinne, qui s'était transporté sur le lieu, les exhorte et les presse d'offrir de l'encens à Jupiter en obéissant à l'ordre des empereurs. « Nous ne sacrifierons jamais aux démons, répondirent les bienheureux Martyrs, mais au Dieu tout-puissant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment : car vos idoles et ceux qui les adorent, seront précipités tous ensemble dans les flammes éternelles. » Sisinnius outré de colère, commanda qu'on leur tranchât la tête, ce qui fut exécuté. C'est ainsi que les saints Cantiens, après avoir été unis sur la terre par le sang, par la foi et par l'amitié, méritèrent d'être réunis dans le ciel par la gloire.

On croit que leur martyre arriva le 31 mai de l'année 289 ou 290, suivant quelques-uns, et selon d'autres l'année 304 que commença à Aquilée la grande persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Un prêtre nommé Zoïle ou plutôt Zénus, prit soin de leur sépulture, et après avoir embaumé leurs corps les mit dans un tombeau près de celui de saint Chrisogone au lieu nommé alors les eaux de Grado, et aujourd'hui Saint-Cantien, distant d'une lieue de la ville d'Aquilée. On les transporta depuis en cette même ville, où leur culte a toujours été célèbre. Fortunat dans son poème sur la vie de saint Martin, nous apprend qu'on y rendait un honneur singulier à ces saints Martyrs, qu'il appelle les amis du Seigneur.

Les habitants d'Aquilée, prétendent encore aujourd'hui y pos-

séder encore leurs reliques. Les villes de Milan, de Bergame, de Vérone en Italie et celle de Hildesheim en Allemagne, se glorifient de posséder le même dépôt. Mais une tradition ancienne de plusieurs églises de France, porte que leurs corps furent transférés dans le commencement du XI[e] siècle, et placés par le roi Robert dans la chapelle de son palais, qui est aujourd'hui l'église de Notre-Dame d'Étampes, où l'on célèbre tous les ans cette translation avec grande solennité.

L'Église de Sens possède plusieurs ossements des saints Cantiens, et il y a apparence que ces reliques lui ont été données par le roi Robert. Peut-être même faut-il remonter plus haut, c'est-à-dire jusqu'au temps de Léotheric, archevêque de Sens, où il paraît que l'on possédait déjà à Sens de ces reliques. Du moins est-il certain qu'elles y étaient longtemps avant l'archevêque Gilon, lequel fit à Étampes l'ouverture de l'ancienne châsse des saints Martyrs, qu'il renferma ensuite dans une nouvelle châsse beaucoup plus riche et plus ornée : ce qui arriva le 4 août de l'année 1282, et non pas de l'année 1248, comme le marquent plusieurs auteurs récents, lesquels se sont trompés en plaçant cette translation sous Gilon Cornu, premier du nom, au lieu qu'elle a été faite sous Gilon II. L'Église de Sens a des preuves incontestables qu'elle possédait des reliques des saints Cantiens avant cette translation, dans deux procès-verbaux qu'elle conserve dans ses archives, le premier du 16 août 1292, où il est dit que Guy de Noyers sépara les reliques des saints martyrs Cantiens, pour les mettre avec quelques autres reliques de la cathédrale dans des châsses particulières; le second, du 1[er] février 1293, où il est encore fait mention des saints Martyrs, dans la visite que Gauthier fit des reliques de la même église. En l'année 1620, la châsse des saints Cantiens, que l'on conserve à Étampes, ayant besoin d'être réparée, on demanda permission à Jean Davy, archevêque de Sens, d'en tirer leurs reliques. La commission en fut donnée à Guidon de Vérambrois, curé de Saint-Martin d'Étampes, en date du 1[er] juillet : le chapitre de Notre-Dame par son décret du 16, consentit qu'elle fût mise en exécution ; et le 30 du même mois on indiqua une procession générale, à laquelle assis-

tenant tout le clergé, les magistrats et le peuple. Après la messe on fit l'ouverture de la châsse enrichie de lames d'argent, dans laquelle on trouva l'ancienne châsse de bois, où étaient les reliques avec ces inscriptions latines : *Hic continentur reliquiæ sanctorum martyrum Cantii, Cantiani et Cantianillæ.* C'est-à-dire : Ici sont contenues les reliques des saints martyrs Cantius, Cantien et Cantianille, et dans un autre lieu à part : *Hic requiescunt reliquiæ de tribus sanctorum martyrum Cantii, Cantiani et Cantianillæ, fratrum.* C'est-à-dire : Ici repose partie des ossements des saints martyrs Cantius, Cantien et Cantianille, frères. On trouva dans la même châsse une bourse d'étoffe de soie de diverses couleurs et dans cette bourse trois fragments de fer, avec des morceaux d'étoffes teints de couleur rouge. On voyait aussi au dedans de la même châsse la figure gravée d'un évêque, tenant en main une crosse, avec ces paroles latines : *Gilo, Dei gratia, archiepiscopus Senonensis* ; c'est-à-dire : Gilon, par la grâce de Dieu, archevêque de Sens ; et auprès de cette figure l'image de saint Étienne premier martyr, qui est le patron titulaire de l'église métropolitaine de Sens

L'année suivante, 1621, la châsse ayant été réparée et enrichie de nouvelles lames d'argent, les reliques qui en avaient été tirées, y furent replacées avec grande cérémonie, la seconde fête de Pâques, par Henri Clausse, pour lors coadjuteur, et depuis évêque de Châlons, avec l'agrément et l'autorité de Jean Davy, archevêque de Sens, lequel à cette occasion accorda une indulgence de quarante jours à perpétuité pour la troisième fête de Pâques, jour auquel se fait la procession des reliques.

M. de Gondrin fit dans la ville d'Étampes une nouvelle visite des mêmes reliques en 1672.

Il a plu à Dieu d'honorer les saints martyrs Cantiens par plusieurs miracles qu'il a opérés en divers temps par leur intercession, et c'est la multitude et l'éclat de ces prodiges qui ont rendu leur culte si célèbre. On les invoque surtout à Étampes pour obtenir un temps favorable aux biens de la terre. Il y a dans cette ville une confrérie composée de personnes de l'un et l'autre sexe, établie en leur honneur par l'autorité des archevêques de Sens,

à laquelle le Pape Urbain VIII accorda le 7 juin 1644 un bref d'indulgence plénière.

Outre la procession solennelle qui se fait tous les ans à Étampes la troisième fête de Pâques, à laquelle on porte la belle châsse des saints Martyrs, on en fait encore une le mardi de la Pentecôte troisième fête (le 31 mai jour de leur martyre), à laquelle on porte seulement une petite châsse, qui renferme à ce que l'on croit leurs vêtements. Ce sont apparemment ces morceaux d'étoffes qui furent trouvés à l'ouverture de l'ancienne châsse, en 1620. Enfin le quatrième d'août l'on fait encore à Étampes une fête particulière des reliques des saints Martyrs en mémoire de la translation qui fut faite de leurs reliques en ce jour par Gilon, archevêque de Sens, dont on a parlé ci-dessus.

SAINT SELVE OU SYLVE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Selve ou Sylve (Selvius ou Sylvius), succéda en 358 au vénérable Rhodane sur le siége de Toulouse. Comme son prédécesseur, il s'opposa de toutes ses forces à l'arianisme et maintint son diocèse dans l'orthodoxie. C'est lui qui bâtit l'église de Saint-Saturnin, qui fut achevée par son successeur saint Exupère. Il mourut à la fin du IVe siècle. En 1205 on retrouva son corps avec celui de saint Honorat, dans l'église qu'il avait fondée.

SAINT PASCHASE,

DIACRE.

Paschase, issu d'une grande famille et voulant se donner à Dieu, fut élevé, à la suite de ses études, à la dignité de diacre; il ne voulut pas monter plus haut. Il devint célèbre par ses grandes aumônes et par ses vertus. Il florissait à Rome sur la fin du Ve siècle, et il a écrit un traité de la divinité du Saint-Esprit qui a été conservé.

Mais il eut le malheur de soutenir le parti de l'anti-pape Laurent contre saint Symmaque. Pourtant il fit cette démarche de bonne foi, car on l'avait trompé. D'après une révélation, saint Grégoire le Grand rapporte que cette faute fit souffrir quelque peu

de temps le saint diacre en purgatoire et qu'il en fut retiré par les prières de saint Germain de Capoue.

De son côté Paschase avait fait pénitence du scandale qu'il avait donné sans mauvaise intention.

On fête ce généreux pénitent le 31 mai.

SAINTE MONDANE.

Sainte Mondane (Mundana), issue d'une noble famille du Périgord, eut pour époux Laban et donna le jour à un fils, qui fut plus tard saint Sacerdos[1]. Ayant décidé son mari à vendre leurs biens au profit des pauvres et des pèlerins, elle se consacra au service de Dieu avec une ardeur peu commune. Son veuvage s'aggrava par la perte de la vue, qu'elle ne recouvra qu'en la présence de la dépouille mortelle de son fils, dans le trajet d'Argentac à Calabre. Elle reçut des mains des païens la couronne du martyre auprès du tombeau de son fils.

Les reliques de sainte Mondane furent portées à Sarlat avec celles de saint Sacerdos, et y furent l'objet d'un culte qui ne s'est point encore relâché. *Le Propre des Saints* du diocèse de Périgueux lui a consacré un office semi-double le 29 mai. Mais les Bollandistes et les hagiographes fixent sa fête au 31 mai.

Dans un lieu appelé Toparchia de Fenelone par le *Propre des Saints* de Périgueux, on montre encore aujourd'hui une grotte où sainte Mondane s'exerçait aux rigueurs de la pénitence; près de la grotte, on vénère une fontaine, à l'eau de laquelle la dévotion des fidèles attribue la propriété de guérir les douleurs de tête[2].

SAINT PORCHAIRE,

ABBÉ DE SAINT-HILAIRE.

Porchaire, dont on ignore la patrie et la famille, gouvernait en qualité d'abbé, vers le commencement du VIe siècle, le monastère de Saint-Hilaire de Poitiers. La sagesse de son gouvernement, sa vie exemplaire lui avaient mérité l'estime et la vénéra-

[1] Ou Sardot. Il fut évêque de Limoges.
[2] De M. l'abbé de Pardiac.

tion de tous, mais particulièrement de notre évêque Marovée. Ce prélat lui donna une preuve de la confiance qu'il avait en lui, à l'occasion de troubles fâcheux suscités dans l'abbaye de Sainte-Croix par des princesses ambitieuses. Quelques-unes de ces vierges imprudentes que leurs scandaleux entêtements avaient fait frapper d'excommunication par les évêques de la province, s'étaient dispersées loin du couvent et prétendaient n'y rentrer que moyennant des concessions que les saintes règles de l'Église ne permettaient pas de leur faire. Pour les ramener au devoir, il fallait un homme doué d'une singulière sagesse et d'une rare sainteté. Marovée jeta les yeux sur Porchaire et l'envoya vers Gondegésile, métropolitain de Bordeaux, pour solliciter son indulgence et celle des autres pontifes en faveur de ces femmes égarées. C'était un beau triomphe offert à la charité et au zèle de notre Saint. Il n'y épargna ni ses fatigues ni ses prières, si bien qu'après un an de sollicitudes et de démarches, il ramena la paix dans le troupeau : et la solitude de Sainte-Croix, trop longtemps troublée par l'esprit du monde, retrouva par lui, avec le recueillement de la prière, l'esprit de régularité qui ne devait plus s'y démentir.

Ceci se passait en 589, et déjà Porchaire avait atteint a une vieillesse avancée. Dans ces temps de foi vive et de piété extatique, on voyait fréquemment les chefs des établissements religieux se dépouiller, sur la fin d'une vie laborieuse et toute occupée des autres, du pouvoir qu'ils avaient si saintement employé : ils cédaient au besoin de se recueillir devant les approches de l'éternité, et d'y paraître avec une responsabilité de moins. Le Saint se sentit pressé d'imiter cet exemple d'abnégation, et renonça à sa dignité pour ne plus s'occuper que de lui-même. Il y avait alors, en dehors de l'enceinte de Poitiers, et non loin du sol qu'occupe depuis huit cents ans l'église paroissiale qui porte son nom une chapelle dédiée au Sauveur et qu'on appelait du Bois-Sacré, parce qu'on y vénérait un fragment de la sainte Croix de Notre-Seigneur : gage précieux, honorable souvenir peut-être des soins qu'avaient reçus de lui les filles de Sainte-Radégonde. C'est là qu'il voulut cacher ses derniers jours, dans la méditation

de la mort et la contemplation des choses du ciel, et il fut tout aussi régulier dans les exercices de la vie cénobitique qu'il l'eût été avec ses frères. Cette existence angélique se prolongea jusque vers la fin du VIe siècle, qu'il fut appelé dans le sein de Dieu par une mort pleine de paix et de douceur. Sa dépouille resta déposée en cette même chapelle, probablement sous les auspices de l'évêque Platon, ou de saint Fortunat qui succéda à celui-ci sur le siége de Poitiers. Mais cette vie humble et pénitente avait eu devant Dieu la gloire qu'elle avait reniée aux yeux des hommes. De fréquents miracles attestaient la sainteté du pauvre reclus ; les fidèles accouraient en plus grand nombre chaque jour se recommander aux faveurs du Saint qu'ils regardaient comme un autre protecteur de la cité : il fallut enfin contenter cette dévotion populaire et lui donner un édifice plus vaste. Ce fut l'origine de l'église de Saint-Porchaire, construite vers l'an 1050, et l'occasion de la première translation de ses reliques.

Lorsque, au milieu du XVIe siècle, les hordes protestantes qui dévastaient la France, se faisaient un sacrilége honneur de profaner les reliques de toutes les églises, le maire de Poitiers, Rogier de Migné, et les autres magistrats voulurent, par une juste prévision des violences que devait subir la malheureuse ville, soustraire aux fureurs de l'ennemi public le dépôt vénéré de l'illustre église. Ils firent entourer d'un mur le tombeau du Saint, en 1558, lequel demeura si bien caché, qu'on s'en souvenait à peine lorsqu'il fut découvert en 1678. Les plus considérables des précieux ossements furent placés, le 26 mai, par Gilbert de Clerambaud, évêque de Poitiers, dans une châsse d'argent, et les moindres demeurèrent dans leur ancienne sépulture pour y satisfaire habituellement la dévotion des fidèles. Mais le malheur qu'on avait évité une fois ne put être conjuré en d'autres épreuves de l'Église. Les révolutionnaires de 1792 arrivèrent. Disciples et imitateurs des calvinistes par la cupidité impie qui s'attaquait aux dépouilles des autels ; apostats d'un genre nouveau qui ne tremblaient pas de profaner sous le voile d'une réforme insensée les objets sacrés de leurs respects de la veille, ils s'emparèrent de la châsse d'argent et jetèrent à qui voulut les ramasser les

restes vénérables qu'elle contenait... Dans ce désordre sacrilége une côte du Saint fut recueillie secrètement par des mains dignes de la toucher : elle fut confiée aux pieuses filles de la Visitation, et celles-ci, fidèles gardiennes du trésor caché pendant les orages, s'en défirent après le retour du calme en faveur de l'église paroissiale qui porte toujours le nom de Saint-Porchaire[1].

LE BIENHEUREUX BENOIT

ABBÉ DE CLUSE[2].

Benoît fut élevé dans le monastère de Saint-Hilaire à Carcassonne, et fit profession de la vie religieuse ; mais peu satisfait de la régularité de cette maison, il passa en Italie et devint abbé du couvent de Cluse dans le diocèse de Turin. Son attachement à la discipline régulière ne fut pas du goût de ses religieux, qui ne voyaient dans sa conduite qu'une critique de la leur ; mais il sut par sa fermeté et sa prudence, triompher de leur mauvaise volonté, et ramener l'édification dans ce monastère. Le saint abbé dissémina dans plusieurs maisons de la province les sujets mécontents et ne garda que ceux qui étaient sincèrement attachés à l'état religieux. Il réussit au delà de ses espérances dans cette entreprise, et son monastère se distingua bientôt par sa ferveur. Doux et humble envers tout le monde, Benoît sut gagner tous les cœurs et conserva toujours sa première ferveur. Il avait un soin particulier des vassaux du monastère, les assistait dans tous leurs besoins, visitait souvent ceux de ses religieux qui étaient dans les fermes, et leur faisait exactement observer les règles. Il était toujours entouré d'une foule de pauvres qui le regardaient comme leur père. Sa santé, quoique robuste, ne tint cependant pas toujours contre les austérités qu'il pratiquait : affligé de plusieurs infirmités, il ne voulait rien diminuer de ses mortifications ni prendre de remèdes, pas même permettre qu'on le saignât. Il attendit la mort en s'y préparant par plus de vertu encore. Sa bienheureuse fin arriva le 31 mai 1091, à l'âge de cinquante-huit ans, et la vingt-cinquième année de son administration.

[1] Emprunté aux *Vies des Saints de l'Église de Poitiers*, par M. l'abbé Aubert.
[2] Emprunté aux *Suppléments de Godescard*, par Mgr Doney.

LE BIENHEUREUX JACQUES SALOMON,

FRÈRE PRÊCHEUR.

L'histoire de ce grand Serviteur de Dieu, écrite peu de temps après sa mort, et rapportée par les continuateurs de Bollandus, dans leur septième tome de mai, ne paraît pas intéressante par des faits éclatants, propres à piquer la curiosité du lecteur. Mais en échange on y trouve tout ce qui peut édifier une âme chrétienne, de beaux exemples d'une haute piété, et toutes les pratiques des plus solides vertus. C'est la vie d'un juste, à qui l'Évangile avait servi de règle, et qui peut lui-même servir de modèle à tous ceux qui aspirent à la sainteté et à la perfection.

Jacques Salomon naquit à Venise, l'an de Notre-Seigneur 1231, sous le pontificat de Grégoire IX. Son père, appelé Adam, était noble vénitien, et sa mère Marchesine, tirait son origine de l'illustre maison des Salomons. Notre Bienheureux fut l'unique fruit de leur mariage; et dès sa plus tendre enfance il se trouva comme orphelin, par la mort de son père et la retraite de sa mère. Cette pieuse dame, dont le cœur toujours fermé aux vanités du siècle, n'avait de désirs que pour le Ciel, ne se vit pas plutôt dégagée de la loi d'un époux mortel, que, pour consacrer le reste de ses jours au service de Dieu, dans les saints exercices de la prière et de la pénitence, elle prit l'habit de Cîteaux dans un monastère de religieuses, qu'on nomme les Célestes. Son tendre amour pour un fils unique, et le soin qu'elle était obligée de prendre de sa personne, de son éducation et de ses biens, qui étaient fort considérables; tout cela ne put lui faire suspendre l'exécution de son dessein. Elle le regardait comme la suite de sa première vocation; et le Seigneur, qui l'appelait à la retraite, la mit en état d'obéir à l'attrait de la grâce, sans manquer à un devoir que la nature lui imposait.

Marchesine avait une belle-mère, veuve elle-même, et depuis longtemps exercée dans la pratique des œuvres de miséricorde et de charité. On crut que l'éducation du jeune orphelin pouvait bien être confiée aux attentions de cette fidèle servante de Jésus-Christ. Le succès fut la preuve que la divine Providence l'avait ainsi ordonné pour la sanctification d'un enfant, qui parut dès

ses premières années tout rempli de grâce et d'un ardent amour de Dieu, humble, chaste, modeste, docile aux saintes instructions, et toujours zélé pour son avancement dans les voies de la perfection chrétienne.

Dans cet âge innocent, son cœur, comme une cire molle, recevait toutes les impressions qu'on voulait lui donner; et ces premières semences de vertu produisirent dans la suite des fruits de justice et d'honneur. Presque en apprenant à parler, cet enfant de bénédiction apprit à prier, à lire, à réciter tous les jours l'office de la très-sainte Vierge et à répéter fidèlement ce qu'il avait lu des combats ou des souffrances des Martyrs, dont il se proposait d'imiter les actions. Mais la principale attention de celle qui veillait à son éducation, fut de le tenir toujours éloigné de la compagnie des jeunes personnes, dont les mœurs peu réglées ou les passions ordinairement portées aux plaisirs sensuels, auraient pu gâter par la contagion de l'exemple, ce que la grâce avait si heureusement commencé en lui. Ce n'était point lui faire violence que de l'occuper toujours à quelque chose d'utile et de sérieux. Ce qui, pour bien d'autres, aurait été une pénible contrainte, se trouvait parfaitement conforme au beau naturel du jeune Salomon. Conservant ainsi son âme dans la pureté et son cœur libre de passions, il croissait toujours en sagesse; et ses exercices de piété ne lui faisaient point négliger l'étude des lettres.

Pour le confirmer dans ses bons sentiments, un religieux de Cîteaux lui apprit la pratique de l'oraison, le chant de l'Église, et une partie des observances du cloître. C'était là en effet où la Providence voulait le conduire, avant que l'entraînement des passions eût corrompu son innocence ou obscurci son esprit. Comme il n'avait jamais aimé le monde, il l'abandonna sans peine dès qu'il le connut. Noble et riche héritier, le joug de Jésus-Christ lui parut préférable à tout ce que sa naissance lui pouvait promettre d'honneur et de plaisirs dans une vie commode. Il vendit tous ses biens, en distribua en peu de jours le prix aux pauvres et embrassa lui-même un état de pauvreté, en recevant l'habit de Saint-Dominique dans la dix-septième année

de son âge. Le célèbre couvent de Saint-Jean et de Saint-Paul fut le lieu de sa retraite. Le peu d'argent qu'il s'était réservé pour acheter quelques livres, il le donna charitablement à un jeune homme, qui demandait en même temps d'être reçu Frère-Lai, et à qui la pauvreté de la maison ne pouvait procurer les habits.

De tels commencements ne pouvaient que faire espérer des suites encore plus heureuses. Aussi l'ancien historien de sa vie remarque-t-il, que pendant soixante-dix ans que le disciple de Jésus-Christ a vécu dans la profession de la vie religieuse, c'est-à-dire, depuis l'an 1248 jusqu'en 1314, on le vit toujours s'avancer dans la vertu. Il ne cessa jamais de travailler pour la gloire de Dieu, en travaillant avec ferveur à sa propre perfection et au salut du prochain. Attentif à imiter tout ce qu'il remarquait de bon et de saint dans les plus parfaits, mais surtout ennemi de l'oisiveté, il s'occupait le jour et la nuit, ou à la psalmodie et à la prière, ou à la lecture des Livres saints, ou au service de ses Frères; il les prévenait en toutes choses avec une douceur pleine de charité. Son grand attrait pour l'oraison, lui faisait trouver dans le silence et dans la retraite des plaisirs innocents, qu'on ne goûte jamais dans le commerce des créatures.

Cette vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, que les enfants du siècle connaissent si peu, et que des passions immortifiées nous font regarder avec une espèce de frayeur comme une image de la mort, le saint Religieux la considérait comme une félicité anticipée, ou un avant-goût des joies du Ciel. Dans ce silence intérieur, ainsi que dans une profonde et paisible retraite, il écouta la voix du Seigneur, il apprit à le connaître et à se connaître soi-même. Fidèle cependant à la grâce de sa vocation, il sortait quand il était nécessaire de ce profond silence, et l'amour de la solitude ne lui fit jamais négliger une œuvre de charité. Tantôt dans le ministère de la prédication, tantôt dans l'assiduité à entendre les confessions des fidèles, à répondre à leurs doutes, à régler leur conduite ou leurs mœurs, et à leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin : c'était dans ces sortes d'exercices, que pressé de la charité de Jésus-

Christ, il ne donnait presque pas de bornes à la vivacité de son zèle. Bien éloigné de chercher en cela l'estime des hommes, il ne souhaitait rien avec plus d'ardeur que d'être méprisé ou inconnu. Mais ses vertus, déjà trop éclatantes pour être ignorées, trahissaient sa modestie. Cette réputation de sainteté, qu'il s'était acquise dès sa jeunesse, et qui augmentait tous les jours, devint si publique, que l'humilité du Serviteur de Dieu en fut véritablement alarmée. Ce n'était plus à ses Frères seulement ou à un petit nombre de personnes de piété, qu'il était un objet d'admiration et de vénération. Les grands du monde, conduits par de semblables sentiments, voulaient jouir à leur tour des saints entretiens de cet ami de Dieu : ils recherchaient la douceur de sa conversation avec autant d'empressement qu'il en avait lui-même à se cacher et à se taire, dès que l'obéissance ou la nécessité ne l'obligeaient point de se communiquer au dehors.

Il y avait vingt et un ans que le bienheureux Jacques Salomon travaillait à se sanctifier dans les exercices du cloître, et que par ses exemples de vertu il édifiait la ville de Venise, lorsque, pour éviter les louanges des hommes, les visites de ses parents et les importunes acclamations du public, il résolut de s'éloigner de sa patrie. Dans la petite ville de Forli, proche du Mont Apennin, il y avait un couvent de son Ordre, délicieuse retraite, où les Religieux dans la première ferveur de leur Institut, joignaient utilement les fonctions apostoliques avec toutes les pratiques de la plus exacte régularité. Uniquement occupés de la prière et de l'étude hors du commerce du monde, on ne les voyait guère que dans les chaires ou à l'autel. Le disciple de Jésus-Christ demanda comme une grâce, la permission de se retirer dans ce sanctuaire de piété, afin de profiter des exemples des Saints, pour apprendre à pratiquer l'Évangile et sa règle avec plus de perfection. L'humilité chrétienne, qui fut toujours sa vertu favorite, lui persuadait qu'il avait besoin de ce secours extérieur, pour acquérir la pureté du cœur et persévérer dans le genre de vie qu'il avait embrassé, sans que l'importunité de ceux qui lui étaient unis par le sang, fût un obstacle à son avancement spirituel.

La Providence peut-être avait d'autres desseins, ou de justice

ou de miséricorde. Le faste et le luxe des Vénitiens, plongés alors dans la mollesse et bientôt après dans de cruelles divisions, les rendaient indignes de posséder plus longtemps un Saint, qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer, mais qu'ils ne voulaient point imiter. Les habitants de Forli, moins éloignés de la modestie et de la simplicité évangélique, firent apparemment un meilleur usage des leçons de sainteté et des beaux exemples que leur donna le Serviteur de Dieu. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle retraite pendant près de quarante-cinq ans, fut pour lui une école de perfection et un paradis de délices. Il y trouva le repos de son cœur et une plus grande liberté de continuer avec moins d'éclat toutes ses pratiques de dévotion, de pénitence et de charité. A proportion des secrètes consolations que le Ciel répandait dans son âme, il s'humiliait plus profondément devant Dieu; il mortifiait avec plus de rigueur son esprit et sa chair, ses sens, ses passions, sa volonté. Toujours ami du secret, il souffrait avec une patience héroïque et sans jamais se plaindre, les douleurs les plus aiguës, toutes les incommodités de la soif et les rigueurs du froid. L'histoire remarque que pendant les plus rudes hivers, il ne se présentait jamais au feu, parce qu'il trouvait son unique consolation dans ce feu intérieur de la charité, dont son cœur était tout embrasé, pratique qu'il observa toute sa vie, dans un âge décrépit comme dans sa jeunesse.

Nous ne parlerons point de ses autres pratiques de mortification, de ses rigoureuses austérités, ni de divers instruments de pénitence, dont il se servait pour affliger sa chair et réduire son corps en servitude à l'exemple de l'Apôtre. Mais il faut ajouter, que quelque sévère qu'il fût à lui-même, il avait toujours pour les autres, surtout pour les affligés, des sentiments de tendresse, des paroles de consolation et des entrailles de miséricorde. La vie commune dans une maison sans rente ni revenus, était déjà bien frugale, particulièrement dans des temps de cherté et de disette; le Serviteur de Dieu trouvait cependant le secret d'assister quelques pauvres, de ce qu'on lui permettait de retrancher à son nécessaire. Une personne de qualité s'avisa de lui envoyer une certaine quantité de vin pour son usage; mais ce véritable

pénitent, pour pratiquer en même temps la mortification et la charité, faisait porter secrètement ce vin à une pauvre famille qu'il savait être dans le besoin, et avec l'agrément du supérieur il continua à en user de même tout le temps que sa charitable bienfaitrice jugea à propos de continuer une aumône, qu'elle croyait ne faire qu'à lui seul.

Ceux que le monde a coutume d'oublier ou de mépriser, étaient toujours le premier objet de ses attentions. Il n'aimait point à diriger la conscience des personnes distinguées dans le siècle, ni à converser avec les riches et les puissants. Il est vrai qu'en véritaple disciple de saint Dominique, il ne savait se refuser à qui que ce fût : aussi est-il rapporté dans l'histoire de sa vie, qu'aimant tendrement tous les hommes comme ses frères, il était généralement aimé et chéri de tous. Mais son plus grand plaisir était de catéchiser les pauvres, de visiter et de consoler dans un esprit de douceur, tous ceux qu'il savait gémir sur un lit de douleur dans les hôpitaux ou dans les prisons. Une charité si prévenante, portait toujours la consolation et la paix dans ces âmes affligées : en compatissant sincèrement à leurs maux, il en diminuait en quelque sorte l'amertume et ce qui est plus précieux, il leur apprenait à aimer cet état de souffrance, et à faire un saint usage de leur pauvreté. Les bénédictions et les malédictions que le Fils de Dieu a prononcées d'avance dans son Évangile et qui au dernier jour, feront un juste discernement entre ceux que l'Écriture appelle des hommes de miséricorde, et ceux qui n'ont à présent que des entrailles de fer pour leurs frères ; ces paroles, que nous entendons souvent ou que nous lisons avec tant d'indifférence, le disciple de Jésus-Christ les avait toujours présentes à son esprit et profondément gravées dans son cœur. Elles faisaient le sujet le plus ordinaire de ses méditations et la règle de sa conduite.

Plus pauvre lui-même que la plupart de ceux qui excitaient sa compassion, il n'y avait ni travail, ni peine, ni humiliation, qu'il ne fût toujours prêt à subir pour les soulager dans toutes leurs nécessités de l'âme et du corps. Bien loin d'en rebuter quelqu'un ou de se lasser jamais des importunités des plus in-

discrets, il les allait chercher dans les places publiques ou aux portes des églises, et il les accueillait avec autant de tendresse qu'une mère pourrait en montrer à ses plus chers enfants. Ayant d'abord gagné leur cœur par les effusions d'une charité si peu commune, il s'appliquait ensuite à les retirer des vices qui accompagnent presque toujours cet état d'indigence. Il éprouvait sagement leur conversion et priait avec eux, pour leur enseigner à prier, à sentir et à bien connaître une autre sorte de pauvreté, dont ils sont ordinairement peu touchés, quoiqu'elle soit infiniment plus à craindre que celle qui leur fait pousser tant de soupirs ou répandre tant de larmes. Ces attentions et ses pratiques, si dignes d'un élu, le firent appeler l'ami des pauvres, leur avocat et leur père; titre glorieux, mais justement mérité par un homme apostolique, qui aurait pu s'appliquer l'éloge qu'un saint Patriarche faisait de lui-même quand il disait : « La compassion s'est accrue avec moi dès mon enfance ; elle est sortie avec moi du sein de ma mère. »

Le Seigneur donnait tant d'efficace aux paroles du saint Ministre, qu'elles n'étaient presque jamais sans quelque fruit. Les cœurs les plus affligés, trouvaient toujours auprès de lui quelque consolation dans leurs peines, et il inspirait la crainte des jugements de Dieu aux plus endurcis. Lorsque par la force de ses discours, il ne pouvait réussir à les retirer des routes de l'iniquité où ils avaient malheureusement vieilli, il ne cessait de solliciter le Ciel en leur faveur. A ses prières et à ses larmes, il ajoutait de rudes pénitences, et il portait toujours plus loin ces pratiques de charité, jusqu'à ce que l'amendement des coupables lui fût une preuve que le Seigneur l'avait exaucé. On rapporte plusieurs exemples de ces conversions obtenues par le mérite des prières de ce saint homme. Comme il entrait un jour dans l'église, pour s'y préparer à offrir les saints Mystères, il rencontra un jeune homme, dont le trouble et le désespoir étaient peints sur le visage. Il s'approche aussitôt, l'embrasse avec charité et le presse de lui déclarer le sujet de son affliction. Mais un violent désir de vengeance, ou la crainte de ne pouvoir assez tôt se venger de son ennemi, l'avait jeté dans un si grand excès de tristesse et en

même temps d'indignation ou de fureur, que pour exprimer sa passion, il ne lui restait que le mouvement des mains et des yeux, le grincement des dents et une agitation extraordinaire de tout son corps. Les paroles de notre Saint commencèrent cependant à adoucir un peu, ou à modérer sa douleur, et les prières qu'il fit pour l'entière conversion de ce vindicatif, produisirent enfin tout l'effet qu'il désirait.

A mesure qu'il se livrait ainsi tout entier aux œuvres de la charité la plus héroïque, le Ciel répandait sur lui ses plus douces bénédictions. Il avait reçu un si grand don de larmes, qu'il en versait des torrents dans ses oraisons; mais particulièrement lorsqu'il méditait sur les souffrances et la passion de Jésus-Christ. La tendre piété d'un tel Ministre en inspirait toujours à ceux qui le voyaient au saint autel. Mais les louanges importunes, que lui attirait cette odeur de sainteté, ne laissaient pas de l'affliger beaucoup. Il n'oubliait rien, pour cacher aux yeux des hommes les grâces singulières qu'il recevait de Dieu. Content d'édifier ses Frères par son profond recueillement, et par une modestie toute angélique, lorsqu'il chantait avec eux les louanges du Seigneur, les lieux les plus retirés étaient destinés à ses exercices particuliers de dévotion. Lorsqu'il pouvait être seul dans l'église pendant le silence de la nuit, il avait coutume de donner un libre cours à ses larmes et de répandre son cœur avec confiance sous les yeux de Dieu, unique objet de ses désirs et de son amour. Durant ce saint exercice, il lui arrivait quelquefois de connaître par une lumière surnaturelle les besoins spirituels des personnes, pour lesquelles l'Esprit du Seigneur l'invitait à prier.

Un religieux Servite de Forli, jusqu'alors inconnu de notre Saint, se trouvait violemment tenté sur sa vocation, mais résolu de ne découvrir à personne ce qui inquiétait son esprit, il avait déjà pris son temps pour quitter l'habit de son Ordre et se retirer secrètement de son monastère. Cependant ce qu'il cachait avec tant de soin à ses supérieurs et à ses frères, Dieu le fit connaître à son Serviteur dans l'oraison. Le Bienheureux Jacques Salomon se rendit au couvent des Pères Servites, demanda à parler au jeune Religieux, et l'avertit avec charité de se bien garder de

mettre à exécution le dessein qu'il avait formé, « car, ajouta-t-il, c'est l'ennemi du salut qui vous a tendu un piége, en vous suggérant cette pensée ou plutôt cette tentation, et vous en reconnaîtriez trop tard les suites si vous aviez le malheur d'y succomber. » La honte, la surprise ou le trouble de ce pauvre Religieux, le portèrent d'abord à nier ce qu'il croyait ne pouvoir être connu que de lui seul. Mais l'homme de Dieu, qui voulait le retirer du péril, le fit si bien connaître lui-même à lui-même, il lui parla avec tant de certitude de tout ce qui s'était passé de plus secret dans son cœur depuis qu'il avait commencé d'écouter le tentateur, que le coupable ne put tenir plus longtemps. Prosterné aux pieds du charitable Père, il avoua humblement sa faute, demanda le secours de ses prières et promit de persévérer avec le secours de la grâce, dans le fidèle accomplissement de ses vœux, ce qu'il exécuta. Après la mort de notre Saint, ce religieux Servite voulut rendre gloire à Dieu et à la mémoire de son Serviteur, en racontant ce fait à l'ancien historien, qui l'a écrit le premier.

Nous passons sous silence plusieurs autres événements qui ne font pas moins connaître de quelles lumières cet homme juste était ordinairement favorisé, dans ses intimes communications avec Dieu, et quel usage il en faisait pour l'utilité du prochain. Nous omettons aussi divers miracles qui firent éclater davantage sa vertu, et nous nous contentons de dire que malgré sa rare humilité, il ne refusa jamais de faire ce qui parut souvent miraculeux, lorsqu'il le jugea nécessaire pour la consolation ou la conversion de ceux que la Providence semblait confier particulièrement à ses soins. Sa charité toujours compatissante, et cette douceur qui était son véritable caractère, le rendaient si attentif à toutes les nécessités du prochain, si vigilant à les prévenir et si industrieux pour les soulager, qu'il pouvait bien dire à l'imitation de saint Paul qu'il s'était fait tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Dans quelqu'abîme de tristesse ou de misère que se trouvassent les personnes qui s'adressaient à lui, ou dont le Seigneur lui faisait connaître l'état, il ne les quittait jamais sans leur avoir procuré quelque soulagement. Le zèle qui

le dévorait lui apprenait le secret de parler au cœur, pour inspirer des sentiments de soumission et de conformité aux ordres de la Providence.

Il vivait lui-même dans un tel abandon au bon plaisir de Dieu, dans un si parfait détachement des créatures et un renoncement si entier à sa propre volonté, que rien n'était capable de le troubler. Rien ne l'affligeait que le péché. Aussi constant dans ses exercices de piété parmi les aridités et les sécheresses, que dans l'abondance des consolations; aussi exact à mortifier tous les désirs de la chair pendant la maladie que dans la vigueur de la santé, il était déjà parvenu à cette sainte indifférence, qui fait trouver la paix de l'âme dans sa parfaite résignation à la volonté du Tout-Puissant.

Nous avons remarqué que le séjour de Forli lui était agréable parce qu'il y trouvait tout à la fois la douceur du repos, la sainteté de l'exemple, et de fréquentes occasions de pratiquer la charité. Cependant au moindre signe de la volonté de ses supérieurs on le vit quitter sa retraite et prendre la conduite de ses Frères, dont l'obéissance le chargea successivement dans les couvents de Faënza, de Ravenne et de Saint-Sévérin. L'exemple d'un tel supérieur fut pour ces différentes communautés comme une règle vivante, et le modèle de toutes les vertus qui peuvent élever l'âme religieuse à la perfection de son état. Toujours attentif à veiller sur lui-même et sur ceux dont il devait procurer l'avancement spirituel, il priait la plus grande partie de la nuit, et il travaillait tout le jour, mais ses occupations mêmes n'interrompaient point la prière de son cœur.

Persuadé de ce que le Saint-Esprit nous enseigne, que « celui qui ne fait point de fautes en parlant, est déjà un homme parfait, » le Serviteur de Dieu, dès son entrée en religion, s'était accoutumé à parler peu, à faire beaucoup d'attention à toutes ses paroles, et à juger de son avancement dans la perfection par la mortification de sa langue. Mais pour inspirer à tous ses Frères l'amour et la pratique d'une maxime si conforme à la véritable piété, si souvent recommandée par les maîtres de la vie spirituelle, et si propre à nous faire éviter une infinité de péchés,

Il leur rappelait à propos cette parole de saint Jérôme : « Heureux l'homme qui aime à se taire ou qui ne sait parler que de Dieu ! » *Felix lingua, quæ non novit nisi de Divinis texere sermonem* !

En bannissant ainsi des conversations jusqu'aux paroles inutiles, il conservait la pureté de son âme et procurait aux autres un moyen court pour arriver à ce parfait recueillement d'esprit, sans lequel on ne saurait approcher de Dieu dans la prière. Par une suite nécessaire, on le voyait toujours réservé, toujours retenu à dire son sentiment, s'il n'y était obligé par le zèle de la charité ou de la vérité. S'il arrivait quelquefois qu'on parlât en sa présence des dissensions ou des guerres qui déchiraient sa patrie, content de gémir et de prier pour un peuple qui lui était cher, il ne paraissait jamais pencher pour un parti, ni souhaiter l'humiliation de l'autre, sa charité étant égale pour tous.

Ayant rempli avec autant d'édification que d'utilité pour ses Frères, l'office que l'obéissance lui avait imposé, il rentra avec joie dans sa retraite de Forli. Déjà le poids des années et celui de ses infirmités, semblaient l'obliger à modérer un peu la rigueur de ses pénitences et à se dispenser des travaux du ministère évangélique. Cependant ses pratiques de mortification furent toujours les mêmes, et les fidèles, prévenus de sa grande charité, continuèrent de s'adresser à lui dans toutes leurs nécessités spirituelles ou corporelles ; le saint homme leur continua aussi jusqu'à la fin tous les soins d'un père compatissant et d'un ministre zélé pour leur salut. Le Seigneur, pour assurer le sien, et lui faire acquérir de nouveaux mérites, permit qu'il fût éprouvé par un mal long et cruel. Il le souffrit avec courage et avec force. Les plus vives douleurs ne purent arracher une plainte de sa bouche, et il ne voulut que Dieu seul pour témoin de ce qu'il aimait à souffrir pour son amour. Mais les suites de sa maladie firent assez connaître au bout d'un an, ce qu'un grand esprit de pénitence le portait à cacher avec tant de soin. Il passa encore trois années dans les mêmes souffrances, toujours soumis et toujours uni à Dieu, oubliant en quelque manière tout ce qu'il souffrait dans sa chair, dès qu'il s'agissait de rendre quelque service au prochain, ou de lui procurer quelque sujet de consolation.

Ce fut dans cet exercice continuel de patience et de charité, que le bienheureux Jacques Salomon termina saintement sa carrière. Son heureux décès arriva un vendredi, dernier jour de mai, l'an 1314, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Le concours des fidèles, qui se rendirent en foule dans l'église des Frères Prêcheurs, pour honorer la mémoire de cet ami de Dieu, et qui ne permirent point que son corps fût mis en terre que trois jours après sa mort; l'affliction, les larmes des pauvres, le récit qu'ils faisaient comme à l'envi de ses actions et de ses vertus, surtout de cette ardente charité dont ils avaient si souvent éprouvé les effets, tout cela publiait assez hautement sa sainteté. Et on assure que le Ciel fit connaître dès lors sa gloire par l'éclat des miracles. On en peut voir le détail dans les *Actes des Saints*, au tome VII de mai, p. 470.

Divers peuples d'Italie, particulièrement les habitants de Forli, la ville et le sénat de Venise, plusieurs cardinaux et un grand nombre d'évêques joignirent leurs instances à celles de tout l'Ordre de Saint-Dominique, pour procurer les honneurs de la canonisation à un Saint, dont les vertus avaient été si héroïques et dont la mémoire devenait tous les jours plus précieuse, par les bénédictions que Dieu répandait sur ceux qui réclamaient ses miséricordes par l'intercession de son Serviteur. Le Pape Clément VII, et après lui Jules III, ordonnèrent d'abord que le clergé séculier et régulier en ferait l'office et la fête à Forli. Paul V étendit le même culte à tous les États de Venise, et Grégoire XV à toutes les provinces ou maisons de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Mais déjà avant eux le Pape Jean XXII, peu d'années après la mort du bienheureux Jacques Salomon, avait approuvé, du moins par un consentement tacite, le culte public qu'on lui rendait, selon la remarque des continuateurs de Bollandus. (Touron.)

LE BIENHEUREUX VITAL DE BASTIA,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Le bienheureux Vital naquit à la Bastia proche d'Assise, et ayant embrassé le Tiers-Ordre de Saint-François, il parvint à un

sublime degré de perfection par ses austérités et par la pratique exacte de la pauvreté évangélique. Il mortifiait ses sens par le jeûne, les veilles, allait toujours nu-pieds et ne se vêtissait que du plus vil habit.

Pour satisfaire au penchant qui le portait à la solitude, il se retira dans l'ermitage de Notre-Dame de la Violette, environ à mille pas d'Assise, où redoublant ses abstinences, il se livra tout entier à l'oraison.

Les miracles qu'il fit pendant sa vie le firent appeler Saint par les peuples voisins des contrées qu'il habitait. Il mourut à la Bastia en l'an 1491, et fut enterré dans l'église du lieu, et le Seigneur continua d'accorder des secours extraordinaires aux fidèles qui recouraient avec foi à son intercession. C'est ce qui détermina l'évêque d'Assise de faire relever de terre le corps du bienheureux Vital, en 1599, et d'ordonner qu'il fût transporté dans la cathédrale, où il repose aujourd'hui, et où sa vertu se manifeste par de nouveaux miracles.

LE MIRACLE D'ANNE LAFOSSE.

Anne Charlier-Lafosse, fille d'un coutelier de Paris et femme d'un ébéniste, est connue par un miracle bien surprenant, opéré sur sa personne l'an 1725. Elle était attaquée depuis vingt ans d'une perte considérable, et si affaiblie qu'elle pouvait à peine se soutenir. Une protestante sa voisine lui donna le conseil de demander, à l'exemple de l'hémorrhoïsse de l'Évangile, sa guérison à Jésus-Christ. Poussée par une inspiration secrète, elle en forma sur-le-champ la résolution, et choisit pour l'exécuter le jour de la Fête-Dieu, où la procession passait devant sa porte. Elle se fit descendre à ce moment dans la rue, et lorsqu'elle aperçut le Saint-Sacrement, elle essaya de se mettre à genoux, et pria d'une foi si vive, en faisant tous ses efforts pour le suivre, qu'elle se sentit tout à coup plus de force, et qu'elle put même accompagner la procession jusqu'à l'église. En y entrant elle sentit le sang s'arrêter, assista à la grand'messe, et revint chez elle seule et sans appui, au grand étonnement de tous ceux qui la connaissaient. Depuis ce jour elle fut complétement guérie.

Cet événement fit beaucoup de bruit; on venait la voir de toutes parts. Des médecins de la faculté royale furent choisis, pour l'examiner avec une exactitude rigoureuse, et sur leur rapport, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, publia un mandement par lequel il déclarait la guérison surnaturelle et miraculeuse, et ordonnait une procession avec un *Te Deum* en action de grâces.

Pour en conserver la mémoire, il voulut qu'on gravât le dispositif de son mandement sur une pierre érigée dans l'église de Sainte-Marguerite. Un office annuel avec octave se célèbre dans cette église en commémoration de ce miracle. Cette solennité, interrompue pendant la révolution, a été reprise le 31 mai 1818. L'office qu'on y dit a été imprimé en 1725 et 1761. Les hymnes latines ont été composées par Coffin. Le cardinal envisagea cette guérison comme un témoignage solennel que Dieu avait voulu rendre au dogme de la Présence réelle, pour éclairer les protestants, qui étaient en grand nombre dans le faubourg Saint-Antoine, où demeurait la dame Lafosse.

LE VÉNÉRABLE CURÉ JOSEPH PONT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Joseph Pont, prêtre du diocèse de Châlon-sur-Saône, né à Tournus en 1744, et curé de la paroisse de Toutenant [1], dans le même diocèse, avait par ignorance ou par faiblesse prêté serment à la constitution civile du clergé. Il ne tarda pas à s'en repentir, quand il vit que cette innovation schismatique ouvrait la porte aux impiétés de l'athéisme.

Un commissaire de la municipalité de sa paroisse voulut exiger de lui, vers la fin de 1793, qu'il abjurât l'état ecclésiastique et qu'il foulât aux pieds son sacerdoce. Joseph Pont s'y refusa formellement, fut arrêté et envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris. Avant d'y comparaître, il rendit plus solennelle dans sa prison la rétractation qu'il avait déjà faite en particulier. Lorsqu'il fut amené devant les juges (le 12 prairial an II,

[1] Extrait des *Martyrs de la foi*. — Toutenant est une annexe de Sermesse.

31 mai 1794), l'accusateur public, Fouquier Thinville, demanda sa mort en ces termes :

« Joseph Pont s'est montré l'ennemi de la liberté par le refus qu'il a fait d'exécuter les arrêtés de la commune, et par les différents propos qu'il a tenus à cet égard contre les autorités constituées. La commune de Toutenant ayant pris le 25 nivôse (14 janvier) un arrêté tendant à ce que la ci-devant église fût convertie en temple de la Raison, et l'ayant fait notifier à Pont, celui-ci s'y est refusé. L'un des commissaires lui ayant fait observer qu'il devait abjurer son état, Pont lui répondit qu'il ne le ferait jamais. Le commissaire lui ayant représenté que plusieurs évêques (constitutionnels) avaient abjuré, Pont répliqua que c'étaient des évêques postiches, etc. Ces différentes réponses jointes à d'autres propos du même genre, ne permettent pas de douter que Pont ne soit un de ces fanatiques ennemis de la liberté, qui comptent beaucoup sur la contre-révolution. »

Cet acte d'accusation suffit aux jurés et aux juges pour les autoriser à condamner comme conspirateur, à la peine de mort, ce courageux ecclésiastique. Il monta ce jour-là même sur l'échafaud, à l'âge de cinquante ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 31 mai 1855, on couronna la sainte image de Notre-Dame de Chartres, du précieux diadème que lui offrait le Pape Pie IX, et dans cette grande cérémonie, Mgr Pie, évêque de Poitiers, prononça un beau discours, où il démontra que la France est le royaume le plus dévoué à la très-sainte Vierge. Et il ajoutait : « Fiez-vous toujours à la France, ô Marie, venez, et d'une frontière à l'autre vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.* »

On célèbre en ce jour à Ajaccio la fête de Notre-Dame de Grâce ; et à Bourdieu, dans le diocèse de Bourges, la fête des Miracles de la bienheureuse Vierge Marie.

Le 31 mai, paix conclue entre l'empereur Frédéric III et Charles le Hardi, duc de Bourgogne, par l'intercession de la très-sainte Vierge, l'an 1475. En cette année, la ville de Cologne étant opprimée par de grandes guerres, la Confrérie du Rosaire

qui est établie dans l'église des Frères Prêcheurs de cette ville, fut renouvelée et prit un nouveau lustre. Jacques Sprenger, prieur du couvent des Frères Prêcheurs de Cologne, fit vœu de ranimer la dévotion du Rosaire, s'il plaisait à la très-sainte Vierge de délivrer la ville de Cologne des dangers qui la menaçaient. Chose admirable ! dans le temps même qu'on craignait un grand carnage, tout d'un coup par la protection de la très-sainte Vierge, la paix fut conclue, et Charles le Hardi se retira sans avoir fait aucun dommage à la ville.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Pétronille, vierge, fille de l'Apôtre saint Pierre, qui, refusant d'épouser Flaccus, noble romain, et ayant obtenu trois jours pour y penser, les passa en jeûnes et en prières. Le troisième jour étant arrivé, elle rendit l'esprit immédiatement après avoir reçu le Sacrement de Jésus-Christ.

A Aquilée, les saints martyrs Cantius, Cantien et Cantianille, descendants des illustres Anices, qui, pour leur constance dans la foi chrétienne, furent décapités avec Prote, leur précepteur, sous les empereurs Dioclétien et Maximien.

A Torre en Sardaigne, saint Crescentien, martyr.

A Comane, dans le Pont, saint Hermias, soldat, qui, sous l'empereur Antonin, ayant été délivré par un secours divin d'un grand nombre de cruels supplices, convertit le bourreau à Jésus-

1. PRIDIE KALENDAS JUNII.

Romæ, sanctæ Petronillæ virginis, filiæ beati Petri Apostoli, quæ Flacci nobilis viri conjugium spernens, acceptis triduanis ad deliberandum induciis, interim jejuniis et orationibus vacans, tertia die mox ut Christi sacramentum accepit, emisit spiritum. — Aquileiæ, sanctorum martyrum Cantii, Cantiani et Cantianillæ fratrum qui cum essent ex illustri Aniciorum progenie, sub Diocletiano et Maximiano imperatoribus ob Christianæ fidei constantiam una cum pædagogo suo Proto, capite plexi sunt. — Turribus in Sardinia, sancti Crescentiani martyris. — Apud Comanos in Ponto, sancti Hermiæ militis, qui sub Antonino imperatore ab innumeris et sævissimis tormentis ope divina liberatus, carnificem ad Christum convertit, et ejusdem martyrii coronæ participem fecit, quam tamen ipse primus gladio obtruncatus accepit. — Veronæ, sancti Lupicini episcopi. — Romæ, sancti Paschasii diaconi et confessoris, cujus meminit beatus Gregorius Papa. — Brixiæ sanctæ Angelæ Merici virginis monialium sanctæ Ursulæ institutricis, de qua sexto kalendas februarii.

Christ, et le rendit participant de la couronne du martyre, qu'il reçut toutefois le premier, ayant eu la tête tranchée.

A Vérone, saint Lupicien, évêque.

A Rome saint Paschase, diacre et confesseur, dont le Pape saint Grégoire fait mention.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Donatien, martyr à Cirtha en Numidie.

Saint Dacien, martyr à Carthage.

Saint Gaulien, martyr à Girone en Catalogne, avec plusieurs autres.

Le bienheureux Gérard de Villamagne, du Tiers-Ordre de Saint-François

La bienheureuse Galle, honorée en Auvergne. Saint Grégoire de Tours rapporte que sur son tombeau son nom la disait de sainte mémoire.

La bienheureuse Helmetrude, recluse à Iborg, au diocèse d'Osnabruck. Elle florissait au XIe siècle et on l'honore à Herse, en Westphalie.

Sainte Gertrude de Valduley, honorée comme martyre à Beaumont, dans les Ardennes.

Saint Delouan, honoré en Bretagne,

Saint Léodère, fêté à Thil-sur-Arouy, au diocèse d'Autun.

Saint Hendric, décapité pour la foi en Suède, l'an 1063.

Martyrologe de la dernière persécution.

Hyacinthe Caron, prêtre du diocèse de Troyes, amené à Paris en 1794, condamné comme prêtre réfractaire et guillotiné à l'âge de trente-six ans, le 31 mai 1794.

Amable-Benoît Chantemerle, prêtre du diocèse de Clermont en Auvergne, né à Thiers près de Clermont, en 1757, retiré à Paris, arrêté et condamné à mort comme contre-révolutionnaire, guillotiné le 31 mai 1794.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 31 MAI.

SEIZIÈME JOUR DE MAI.

XVII° JOUR.

XVIII° JOUR.

XIX° JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.





